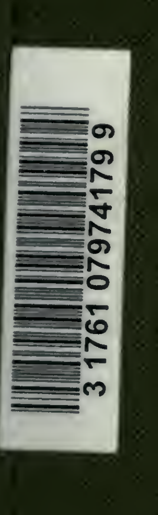

3 1761 07974179 9

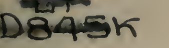
LETTRES

DE LA

MARQUISE DU DEFFAND

À

HORACE WALPOLE



LETTRES
DE LA
MARQUISE DU DEFFAND
À
HORACE WALPOLE

(1766–1780)

Première Édition Complète
Augmentée d'environ 500 Lettres Inédites
Publiées d'après les Originaux, avec une Introduction
des Notes, et une Table des Noms

PAR

MRS PAGET TOYNBEE
Éditeur des *Lettres d'Horace Walpole*

Tome Troisième

LONDRES
METHUEN ET CIE
MDCCCCXII

Première Édition 1912

TABLE

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

* *—Les astérisques dans le corps d'une lettre indiquent que les portions comprises entre ces signes sont de l'écriture de Mme du Deffand.

[ ]—Les mots ou dates entre crochets ont été insérés par Horace Walpole ou par l'Éditeur.

(A.M.)—Alexis-François Artaud de Montor (1772–1849), qui publia les éditions françaises de 1811 et de 1812 des lettres de Mme du Deffand à Horace Walpole.

(B.)—Miss Mary Berry (1763–1852), qui publia, en 1810, la première édition des lettres.

(Bar.)—Jean-François Barrière (1786–1868), qui publia l'édition française de 1864.

(L.)—M. de Lescure, qui publia l'édition française de 1865.

(L.L.)—Ludovic Lalanne, éditeur du *Dictionnaire Historique de la France.*

(Corr. Litt.)—*Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique de Grimm et de Diderot depuis 1753 jusqu'en 1790.*

(Dict. Anon.)—*Dictionnaire des Ouvrages Anonymes*, par Antoine-Alexandre Barbier (1765–1825).

(Dict. Biog. Nat.)—*Dictionnaire de Biographie Nationale* ("Dictionary of National Biography"), édité par Leslie Stephen et Sidney Lee.

(Dict. Hist.)—*Dictionnaire Historique, Critique et Bibliographique*, par une Société de Gens de Lettres.

(Dict. Nobl.)—*Dictionnaire de la Noblesse*, par François-Alexandre-Aubert de la Chenaye-Desbois (1699–1784).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 93, note 3, *lisez:*—qui furent.

Page 127, note 3, *lisez:*—L'Abbé de Cambon.

Page 217, note 6, *lisez:*—Thérèse.

Page 260, note 5, *lisez:*—La Comtesse Amélie de Boufflers.

LETTRES DE LA

MARQUISE DU DEFFAND
À
HORACE WALPOLE

LETTRE 479

Paris, ce 31 juillet 1774.

Il n'y a jamais eu de plus beau portrait. Milady Diane Beauclerk est une personne parfaite. Comment ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt [1] ? C'est donc une nouvelle connaissance ? Elle vous a fait retrouver toute votre vivacité. Vous dépendiez de votre goutte, voilà une nouvelle chaîne ; je souhaite que vous vous délivriez de la première pour ne plus dépendre que de celle-ci. Il y a longtemps que j'ai éprouvé ce que vous dites, que ce n'est pas dans la société des gens heureux qu'on peut trouver de la douceur et du contentement. Silva disait qu'il n'y avait que les pauvres qui faisaient l'aumône ; les malheurs nous font sentir le besoin de l'amitié et en inspirent le sentiment. Je savais déjà par le petit Craufurd que cette Milady avait infiniment d'esprit et de talent ; vous m'apprenez que son cœur et son caractère sont pleins de franchise, de sensibilité, de compassion ; ce sont de grands rapports avec vous, et je ne suis pas étonnée du goût qu'elle vous inspire, mais je serais fâchée qu'elle vous degoutât de vos autres amis. Ils peuvent sans doute n'avoir pas d'aussi excellentes qualités, mais ils ont pour le moins l'équivalent de ses malheurs.[2]

La destinée de la pauvre Milady Holland a été bien terrible. Son genre de délire prouve à quel point elle était malheureuse. Ses fils sont détestables ; Charles Fox m'a toujours déplu, mais sa petite belle-sœur [3] m'a paru aimable et intéressante.

LETTRE 479.—Inédite.

[1] Walpole cependant avait fait mention de Lady Diana dans une lettre précédente. (Voyez la note 4 de la lettre 421.)

[2] Mme du Deffand fait sans doute allusion à sa propre cécité. Lady Diana Beauclerk eut beaucoup à souffrir du caractère violent et sauvage de son mari, rendu pire par la maladie.

[3] Lady Mary Fox (plus tard, Lady Holland), femme de Stephen Fox. (Voyez la note 10 de la lettre 318).

Il se fait demain un mariage qui intéresse ce qui m'environne. Le frère de Mlle Couty [4] épouse une fille de La Grange, qui était au Président ; ils partiront dix ou douze jours après pour l'Angleterre. Vous recevrez par eux un in-quarto de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, qu'on a eu peine à trouver ; on espère trouver l'autre, mais on n'est pas sûr d'y réussir. Je compte vous envoyer aussi l'oraison funèbre de Louis XV, qui fut prononcée hier à l'Académie par l'Abbé de Boismont [5] ; on en dit des merveilles, elle ne paraîtra que demain.

Est-il vrai que les Churchill doivent revenir cette automne en France ? Ce ne serait pas à Paris à ce que l'on dit, mais ils y feraient peut-être quelques petits voyages. Je serais ravie d'avoir l'honneur de les revoir. Je vous prie de le dire à madame votre sœur, de qui je ferais avec toute justice les mêmes éloges que vous faites de Milady Beauclerk. Mlle Sanadon me quitte demain pour trois semaines au moins. Le pauvre Pont-de-Veyle ne se rétablit point ; il arrive chez moi tous les jours entre quatre et cinq heures, il reste jusqu'à six, il va se promener, revient souper chez moi ou avec moi chez Mme de la Vallière, ou chez quelqu'autre personne où il est en grande liberté. J'avais envie d'aller passer quelques jours à Roissy, mais je me fais scrupule de le quitter. Dans quelques jours je n'aurai presque plus personne de ma connaissance ; Compiègne et Villers-Cotterets enlèveront tout. Vous m'avez marqué dans une de vos lettres, que vous prévoyiez que Mme de Marchais serait pour moi une connaissance agréable ; vous avez raison, elle a pour moi beaucoup d'attentions et me rend beaucoup de soins. Je ne néglige point les petites ressources qui se présentent. Enfin, enfin, je prends patience le plus qu'il m'est possible.

LETTRE 480

Paris, ce dimanche 7 août 1774.

Non, je ne suis point frappée de l'ennui de votre vie ; tout me paraît assez égal. Je vous sais bon gré et vous remercie de me parler clairement sur vos projets ; j'ai bien peur de ne

[4] Femme de chambre de Mme du Deffand ; son frère était cuisinier en Angleterre.

[5] Nicolas-Thyrel de Boismont (1715-86), un des meilleurs orateurs de la chaire au xviii[e] siècle.

Lettre 480.—Inédite.

vous voir que l'année prochaine ; cette maudite goutte m'effraie. Vos nouvelles dans ce moment-ci me deviennent doublement intéressantes. Je crois pouvoir vous répondre quand vous viendrez à Paris, que vous trouverez sur plusieurs articles des changements en bien ; d'abord dans celui qui me concerne, et puis dans votre logement. Bablot votre hôte a acquis une augmentation de logement, et si l'on est prévenu vous pourrez être logé loin du bruit. Enfin, portez-vous bien, hasardez le voyage, et je crois vous répondre que vous n'en serez pas mécontent, puisque vous m'assurez que ce n'est pas le plaisir et la dissipation que vous viendrez chercher.

Je ne me porte pas trop bien dans ce moment-ci, j'ai une humeur de rhume ou de fluxion qui me tracasse ; elle ne me fait pas garder ma chambre. Depuis cet été j'ai été pour le moins deux fois la semaine souper à la campagne, à Auteuil chez l'Idole où Mme de Lauzun a été inoculée, à Saint-Ouen chez Mme Necker avec ma bonne amie Mme de Marchais. Je suis curieuse de voir comment vous la trouverez ; d'abord je crois très-ridicule, et puis elle finira par ne vous pas déplaire. Je suis fort indécise sur ce que je ferai la semaine prochaine, si j'irai coucher quelques jours à Roissy.[1] On me le propose, on m'en prie, je partirais lundi avec Mme de Mirepoix, et nous en reviendrions le samedi ; toutes mes connaissances seront à Villers-Cotterets ou à Compiègne. La Sanadona qui est à Praslin, ne sera point encore de retour. Mais quitterai-je mon pauvre ami Pont-de-Veyle ? Il n'est pas en état de me suivre et il restera bien isolé. D'ailleurs je ne suis bonne à rien pour l'amusement des autres, je ne saurais les suivre à la promenade, ni jouer à aucun jeu, on ne peut vouloir m'avoir que par bon procédé. D'un autre côté je serais avec des gens qui me plaisent et qui s'imaginent que je leur plais. Je prête l'oreille à votre réponse et je ne l'entends pas. J'irai mercredi à Roissy et je vous manderai dimanche la résolution que j'aurai prise ; si je partirai lundi 15 pour revenir le samedi 20, ou si je resterai tranquille chez moi.

Couty partira jeudi prochain avec son épouse ; il vous portera un des volumes que vous désirez, on ne peut pas trouver l'autre ; au retour du grand Abbé nous ferons de nouvelles recherches. Je ne sais si je vous enverrai l'oraison funèbre que je vous ai annoncée, elle ne vous plaira pas, c'est un persiflage très-éloquent,

[1] Maison de plaisance, à cinq lieues de Paris, appartenant au Comte de Caraman. (B.)

mais de cette éloquence académique à laquelle je préfère l'élocution la plus triviale.

Vous avez vu le petit Craufurd, il ne vous a donc point dit que je lui ai écrit, ni si à son retour d'Écosse il compte venir ici. Sa bonne amie Mme de Roncherolles est à Dijon pour jusqu'au mois de septembre. Milord Stormont a écrit à M. Conway ce que je vous avais prié de lui faire savoir. On prétend que ce Milord est un peu amoureux de Mme Trudaine, j'ai peine à le croire, mais il est vrai qu'il ne la quitte pas ; c'est de nos diplomatiques celui qui a le plus d'esprit sans nulle comparaison. Le Caraccioli est à Naples ; son absence ne me fâche point, je le trouve assommant. La personne qui me marque le plus d'amitié et que je vois le plus assidument, c'est M. de Beauvau ; mais si vous venez au mois de septembre vous ne le trouverez pas, il sera alors à Chanteloup.

Je pense pour notre ancien et nouveau parlement tout comme vous ; à peine ai-je l'intérêt de la curiosité pour tout ce qui concerne la chose publique. Si je pouvais bien dormir la nuit et avoir quelques livres amusants je prendrais patience. Dans ce moment même ma bonne amie Mme de Marchais m'en envoie un dont on nous lut hier la moitié à Saint-Ouen, qui me divertit assez ; ce fut ce M. Texier qui lit si bien les comédies qui nous en fit la lecture, et d'un ton si comique, qu'il se pourrait bien que l'on dût à lui l'agrément qu'on y trouva ; son titre est *Lettre d'un Théologien à l'auteur des Trois Siècles*.[2] Si après l'avoir lu tout entier je le trouve bon, et que j'en puisse disposer, je vous l'enverrai par Couty.

Voilà quatre heures qui sonnent, il faut que je me lève, l'ami Pont-de-Veyle arrive tous les jours avant cinq heures, il assiste à mon thé, je trouve qu'il ne se rétablit point. Adieu.

LETTRE 481

Ce dimanche 14 août, à six heures du matin.

Vous êtes un homme extraordinaire, un grand médecin des âmes à qui on ne peut pas dire : Médecin, guéris-toi toi-même. Vous vous êtes guéri parfaitement, en vous détachant de tout ;

[2] Cette *Lettre* est de Condorcet.

LETTRE 481.—Incomplète dans les éditions précédentes.

mais ne vous flattez pas de faire beaucoup de cures[1]; il y a bien des malades qui trouveraient le remède pire que le mal, et qui préféreraient de conserver le bras ou la jambe où ils auraient quelquefois un rhumatisme, à se les faire couper. Vous voilà cependant en course, et dans le dessein de passer quelques jours plus agréablement que vous ne faites dans les compagnies de votre voisinage ; c'est cette seconde partie de votre exemple que je prétends imiter.

En conséquence, je partirai demain pour Roissy, où je compte rester jusqu'à vendredi après souper. Je quitte Pont-de-Veyle avec regret ; mais c'est, comme vous le voyez, pour peu de temps. Je n'aurai point à craindre les fenêtres ouvertes ; je n'ai qu'à me louer des attentions qu'on veut bien avoir pour mon âge et pour mes infirmités ; et si j'étais douée d'un caractère pareil au vôtre, je serais bien éloignée d'avoir rien à désirer ; mais, comme vous me l'avez souvent répété, nous ne nous ressemblons point.

Vous serez de retour quand vous recevrez cette lettre ; vous aurez trouvé en arrivant un des livres que vous désirez, une oraison funèbre, et une *Lettre d'un Théologien*, dont vous me direz, je vous prie, votre avis.

Pendant que je vous écris mon petit chien joue avec moi, et me tourmente. Je l'aime autant pour le moins que vous avez aimé Rosette ; ne vous flattez pas de ne pouvoir être surpassé en amour de chien. Mon petit chien a plus d'âme, d'attachement et d'agrément que qui que ce soit au monde. Il est jaloux à la fureur ; on dit qu'il est joli, il eut avant-hier un an ; il est couleur de capucine, marqué de feu, sa physionomie est très-spirituelle, il m'aime passionnément, et moi je l'aime à la folie.

À 2 heures après midi.

Changement d'heure, changement de secrétaire, vous en savez la raison.

J'aimerais bien que Mme Churchill habitât Paris, on y fait aussi peu de dépense qu'on veut, mais M. Churchill s'y ennuierait, il ne se soucie pas des spectacles, il y a plus de ressources à la campagne. On se flatte en Champagne de les revoir. Vous

[1] M. Walpole avait dit :—"S'il était possible de donner sa façon de penser, je vous conseillerais de prendre la mienne. Il est difficile de mener une vie plus monotone et insipide; cependant elle me plaît fort. Je fais un plaisir de négatifs. Par exemple, je suis charmé d'être en toute oisiveté ici, pendant que tout le monde trotte par la campagne, briguant les voix pour le nouveau parlement de l'année qui vient. Je suis encore trés-heureux d'être déchargé des affaires de mon neveu. Non, je ne trouve pas qu'on peut être malheureux quand on n'a rien à faire." (B.)

croyez que Mme Churchill a un peu d'amitié pour moi ; ah ! je n'ose le croire. Je n'ai plus le pouvoir d'offrir un logement, on a tout abattu ; on rebâtit tout un corps de logis où il y aura plusieurs appartements, mais qui ne seront habitables que dans deux ou trois ans, et alors vraisemblablement cela ne me fera rien.

Vous me mandez que depuis longtemps vous n'avez passé qu'une nuit à Londres, et que vous vous y êtes désespéré ; vous devez donc comprendre que l'on peut quelquefois se déplaire où l'on est ; mais mal d'autrui n'est que songe. Jusqu'à présent j'ai supporté la solitude de Paris, depuis le voyage de Compiègne ; elle augmentera cette semaine, parce que les gens que je vois le plus souvent vont passer cette semaine à Villers-Cotterets. Mme de Mirepoix et Mme de Boisgelin vont demain, ainsi que moi, à Roissy ; je garderai mon carrosse ; et au premier moment que je me trouverai incommodée, je reviendrai chez moi. Si je m'y plais, j'y resterai, comme je vous l'ai dit, jusqu'à vendredi. La Sanadona est toujours à Praslin ; je ne m'aperçois pas beaucoup de son absence ; elle peut la faire durer jusqu'à la fin du mois, sans que cela me fâche. Je continue la lecture de l'*Esprit de la Ligue*[2] ; c'est le meilleur livre que nous ayons eu depuis longtemps. Je lirai après la *Vie de Marie de Médicis*[3] ; c'est l'ouvrage d'une femme, on en dit du bien.

Nous sommes accablés de discours académiques, d'oraisons funèbres, de vers, tout cela plus mauvais l'un que l'autre.

L'Évêque d'Arras est à Paris ; je lui ai dit que vous vous souveniez de lui ; il en est tout bouffi de gloire ; c'est un homme très-sage, un très-bon esprit. Nous aurons l'année prochaine l'assemblée du clergé ; l'Évêque de Mirepoix en sera, ce qui me fait plaisir.

On se prépare à quelques événements pendant le Compiègne ; quelque changement dans le ministère ; il n'y a pas d'apparence que je puisse y prendre quelque intérêt ; mes parents et mes amis n'y auront, je crois, nulle part. On donna hier une tragédie nouvelle[4] ; il y eut quelques vers fort applaudis, applicables au retour des anciens magistrats, et à M. de Maurepas ; sa conduite est très-sage, son étoile en fait pâlir une autre,[5] et sa gloire est plus solide, quoiqu'elle soit moins brillante.

[2] Par le Père Louis-Pierre Anquetil (1723–1806), génovéfain.
[3] Par Mme Thiroux d'Arconville (1720–1805).
[4] *Adélaïde de Hongrie*, par Dorat. (B.)
[5] Celle du Duc de Choiseul.

Je vais vous être encore importune quoique je vous eusse promis que je ne le serais plus ; c'est une nouvelle commission que je vous prie de faire.

Une de mes amies a la tête tournée des compotiers d'émeraude que vous m'avez donnés, elle voudrait en avoir de pareils avec la jatte plus grande que la mienne, qui a cinq pouces un quart de diamètre ; en lui donnant six pouces je crois qu'elle serait bien. Cette jatte est couverte et a un plateau. Si vous pouviez faire cette emplette, m'en mander le prix, et me l'envoyer par Milady Ailesbury vous me feriez grand plaisir, ou bien l'adresser à M. Trudaine, comme les autres commissions, parce que peut-être elle serait saisie. Je la payerais à Milady Ailesbury.

Vous le voyez, voilà comme je me corrige, vous avez raison.

Vous ne me dites rien de votre santé, je veux croire que c'est bon signe. Je meurs d'envie de vous savoir de retour à Strawberry-Hill, il me semble que je suis plus près de vous quand vous êtes là.

LETTRE 482

Ce mercredi 24 août 1774.

Vous êtes revenu le 18 de chez le Selwyn,[1] et moi le 19, après-souper, de chez les Caraman ; vous avez été content, et moi aussi. Roissy est le séjour de la paix, de l'ordre et du bonheur. Un père et une mère, huit enfants qui vivent ensemble avec une union, une amitié parfaite ; c'est l'âge d'or. J'aurais eu beaucoup de regret de les quitter, sans la manie que j'ai de désirer toujours de m'éveiller chez moi ; je ne me déplais point dans la journée de n'y être pas, mais la nuit et la matinée je regrette ma cellule. Nous avions pour toute compagnie Mme de Mirepoix, Mme de Boisgelin, le bon Schuwalof, et un M. de la Salle. Je ne me suis pas promenée un moment ; les fenêtres n'ont point été ouvertes ; on n'a joué qu'une partie de whisk pendant les cinq jours que j'y ai été. L'Idole y a couché une nuit. Il se pourrait que j'y retournasse au mois de septembre ; mais je désirerais bien d'en être empêchée.

Je soupai hier chez la Maréchale de Luxembourg, en petite compagnie, c'est-à-dire avec douze personnes, deux desquelles étaient Monsieur le Duc d'Orléans et Mme de Montesson ; il fut

Lettre 482.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] À Matson, dans le Gloucestershire.

fort question des bottines ; le Prince et sa dame me traitèrent au mieux. Je donne ce soir à souper aux Fitzroy,[2] et je souperai avec eux vendredi chez Mme de Marchais, dont les empressements et les soins ne font qu'augmenter chaque jour.

Le pauvre Pont-de-Veyle dépérit à vue d'œil ; il est actuellement comme était le President les derniers mois de sa vie, mais il ne peut consentir à se conduire selon son état ; c'est une belle leçon pour moi. Je vois qu'il est à charge à tout le monde, et il ne s'en aperçoit pas ; il compte aller à l'Isle-Adam le mois prochain. La Sanadona vient d'arriver il y a un moment ; son séjour à Praslin a été de plus de trois semaines ; je ne me suis pas aperçue de son absence, et je suis bien aise de son retour. N'est-ce pas comme cela qu'il faut être ?

Le Baron de Breteuil va ambassadeur à Vienne ; M. d'Usson à Stockholm ; celui qui succède à Naples n'est point encore nommé, on croit que ce sera le Duc de la Vauguyon.

J'attends ces jours-ci l'Abbé Barthélemy, qui vient consulter des médecins.

Voilà tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. Vous aurez dû trouver à votre retour un des livres que vous demandiez, peut-être le grand Abbé nous fera trouver l'autre.

Je ne me soucie pas plus que vous de l'éloquence encyclopédique, ni de leurs personnes.

Vous ne me dites pas un mot de votre santé, cela n'est-il pas bon signe ?

Que dites-vous de la commission que je vous ai donnée ? J'en ai du scrupule, mais souvenez-vous que vous m'aviez ordonné d'en user ainsi, et moi je me souviens que j'avais résolu de ne point abuser de cet ordre.

À quel propos me dites-vous de ne me point faire inoculer ? Il faut qu'il soit arrivé quelque accident dont vous soyez frappé. Je vous promets de ne rien faire qui puisse hâter ma mort, ni rien pour prolonger ma vie.

À 9 heures du soir.

Monsieur l'Abbé Terray est exilé, M. Turgot a les finances, mais cette seconde nouvelle mérite confirmation.

P.S.—Ne débitez point ces nouvelles ; en finissant de les écrire j'apprends qu'elles ne sont pas certaines.

[2] Charles Fitzroy (plus tard Lord Southampton), frère du Duc de Grafton ; il avait déjà visité Paris avec sa femme en 1766. (Voyez la note 2 de la lettre 38, et la note 2 de la lettre 39.)

Choses nouvelles et très-certaines.

M. Terray est exilé à La Motte ; M. Turgot a les finances ; M. de Sartine la marine ; la police n'est point donnée ; Monsieur le Chancelier [3] est exilé pour trois jours à Bruyères, au bout desquels trois jours il a l'ordre d'aller dans une de ses terres beaucoup plus éloignée. M. de Miromesnil, ci-devant premier Président de Rouen et garde des sceaux, est Vice-chancelier.

LETTRE 483

Ce jeudi 1er septembre 1774.

Ma résolution hier était de ne vous point écrire ; vous êtes par monts et par vaux, et cette circonstance de plus n'est pas propre à rendre mes lettres plus agréables ; mais la poste est prête à partir, et toutes réflexions faites, je ne veux pas vous accoutumer à une irrégularité qui vous servirait bientôt d'exemple ; vous devez vous contenter que je me soumette à suivre le vôtre, sans jamais espérer d'en recevoir de moi de ce genre.

Je vais vous prouver que les connaissances communes ne sont pas nécessaires pour fournir matière à une lettre. D'abord je vais répondre à la vôtre, article sur article. La *Lettre du Théologien* n'est point de Voltaire, on sait qui en est l'auteur [1] ; le jugement que vous en portez me paraît très-bon ; je suis fâchée que le livre que vous avez désiré ne vous soit pas utile, on ne peut trouver l'autre. Vous avez eu une bonne compagnie. Je suis étonnée si Charles Fox parvient à vous plaire ; je le suis aussi de ce que le petit Craufurd ne vous a rien dit de moi ; j'ai eu la faiblesse de lui écrire il y a environ trois mois, sur ce qu'il avait écrit à une femme de ses amies et des miennes que si je lui écrivais cela le déterminerait à nous venir voir ; mais au lieu de cela, il n'a pas daigné me faire réponse ; c'est un fait que je vous raconte et dont je ne suis nullement affectée. Ah ! dans ce moment-ci je ne le suis que du spectacle que j'ai, de voir mourir mon plus ancien ami, ou si vous le voulez, ma plus ancienne connaissance ; elle est de cinquante ans et plus. Les liens de l'habitude sont peut-être les plus forts, et les plus regrettables ;

[3] Maupeou.

Lettre 483.—Inédite.

[1] Condorcet.

vous voyez bien que c'est de Pont-de-Veyle dont je veux vous parler. Je le voyais tous les jours, je n'avais pas besoin d'apprêts avec lui, il connaissait tous mes défauts, je prenais souvent de ses conseils. C'était un appui, un fil,[2] comme dit M. Nicole ; il ne m'en restera plus. Que ne puis-je être dévote ?

J'ai beaucoup vu les Fitzroy, j'espère qu'ils auront été contents de moi ; ils partent aujourd'hui ou demain.

Nous n'avons ici rien de nouveau, mais avant quinze jours il y aura des événements. Je dois croire que vous ne vous intéressez pas plus à nos affaires que vous supposez que je ne m'intéresse aux vôtres. C'est l'effet naturel de l'absence et du temps, ils ont sur vous le pouvoir qu'ils ont sur tout le monde.

Je vous suis très-obligée de vouloir bien vous charger de l'emplette des émeraudes ; n'oubliez pas de m'en mander le prix.

LETTRE 484

Ce vendredi 2e septembre, à 6 heures du matin.

Les Fitzroy partent aujourd'hui, ils prétendent qu'ils vous verront mercredi ; je profite de cette occasion, pour suppléer par ce billet à ma lettre d'hier ; j'oubliai de vous mander que M. de Guines avait ses lettres de créance pour retourner chez vous.

Les nouvelles ne sont pas bien intéressantes, mais comme vous aimez les noms propres, il faut vous les dire.

Vous savez que le Baron de Breteuil va à Vienne, et M. d'Usson à Stockholm. On vient de nommer M. de Clermont, qui était en Portugal, à Naples, et M. de Blosset,[1] qui était en Danemark, en Portugal. M. de Vérac, qui était je ne sais où,[2] va à Copenhague. Le catafalque de Notre Dame est pour mercredi 7. On verra, dit-on, peu de temps après, les arrangements des parlements ; ce n'est pas besogne aisée. Vous ne vous en embarrassez guère, ni moi non plus. Il y a bien des choses qui devraient bien m'intéresser davantage, qui occupent extrêmement mes parents, mes amis, et que je puis dire encore qui ne me font rien.

[2] L'homme "s'appuie sur quantité de petits soutiens, et il est comme suspendu par une infinité de fils faibles et déliés à un grand nombre de choses vaines et qui ne dépendent pas de lui." (Nicole, *Essais de Morale*, 1er traité, chap. xii.)

LETTRE 484.—Inédite.

[1] Dans le manuscrit, "Blossette."—Le Marquis de Blosset avait été ministre à Copenhague depuis 1767.

[2] Il avait été ministre près le Landgrave de Hesse-Cassel depuis 1773.

J'ai bien à peu près l'esprit de mon âge ; cela ne m'empêche pas d'en avoir une partie des malheurs.

J'eus hier la visite de Milord Stormont ; il m'amena son oncle Milord Mansfield.[3] L'ambassadeur me dit qu'il avait reçu une lettre de M. Conway ; il lui parle de son arrivée ici, et de celle d'une autre personne. Je crois qu'il se trompe sur cette autre personne ; je n'ose vous demander ce que vous en pensez, ni vous interroger sur votre santé. Vous tenez un peu du fagot d'épines, il faut user de précaution avec vous.

Dites, je vous prie, aux Fitzroy que je me loue d'eux, que je vous en dis mille biens ; en effet, je les trouve bons et aimables.

LETTRE 485

Paris, ce dimanche 4 août [septembre] 1774.

Je ne m'attendais pas à la lettre que je reçois dans ce moment ; elle me tire de l'incertitude où j'étais, si je vous écrirais aujourd'hui, ou mercredi. Il me semblait que je devais vous faire part de mon chagrin, et puis je me demandais pourquoi cette nécessité. Comme je suis contente de votre lettre, elle me décide.

J'ai appris ce matin à mon réveil la mort de mon pauvre ami[1] : je l'avais quitté hier à huit heures du soir ; je l'avais trouvé très-mal, mais je croyais qu'il durerait encore quelques jours ; il y en avait quatre ou cinq qu'il ne pouvait pour ainsi dire plus parler, il avait cependant toute sa tête. Je fais une très-grande perte ; une connaissance de cinquante-cinq ans, qui était devenue une liaison intime, est irréparable. Qu'est-ce que sont celles que l'on forme à mon âge ? Mais il est inutile de se plaindre, il faut savoir supporter toutes les situations où l'on se

[3] William Murray, premier Comte de Mansfield (1705–93), Grand-Juge ("Lord Chief Justice") d'Angleterre. Walpole note dans ses *Derniers Journaux* :—"Lord Mansfield vint à Paris, pour voir, disait-il, son neveu, Lord Stormont, qui y était notre ambassadeur, mais sans doute en effet pour tenter un rapprochement avec la France, alors que nos difficultés avec les colonies allaient croissant, et que l'influence de l'Empereur sur la Reine de France, sa sœur, se faisait menaçant pour nous . . . Lord Mansfield partit en effet incognito et essaya tant à Douvres qu'à Calais de se faire appeler Dr Murray, mais il était connu de tant de monde qu'il trouva la chose impossible." (Tome i, p. 394.)

LETTRE 485.—Incomplète dans les éditions précédentes ; l'original portait la date du "4 août," que Walpole corrigea en celle du 4 septembre.

[1] Pont-de-Veyle.

trouve, et se dire que l'on pourrait être encore plus malheureux. J'en ai la preuve par l'espérance que vous me donnez de vous voir l'année prochaine. Vous avez raison de croire que je ne voudrais pas que vous vous exposassiez au plus petit inconvénient pour moi ; je ne me suis jamais flattée de vous voir cette année, c'est beaucoup de n'en pas perdre l'espérance pour toujours.

Je vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'étais étonnée du silence du petit Craufurd ; j'en reçois une lettre très-obligeante, j'y répondrai incessamment, dites-lui, si vous le voyez ; pour aujourd'hui cela ne m'est pas possible ; je ne puis parler à d'autres qu'à vous, et je ne puis parler longtemps.

Il faut six compotiers et une jatte de six pouces de diamêtre avec son plateau.

LETTRE 486

Ce dimanche 11 septembre, à neuf heures du matin.

Vous voyez l'heure qu'il est ? Eh bien ! depuis une heure que je me suis couchée je n'ai pas dormi un instant, cet état est désespérant quand on ne peut avoir que les idées les plus tristes. Ne craignez point que je vous raconte toutes celles qui m'ont passé par la tête. Ennuyer, fatiguer ses amis n'est pas une consolation, et quand c'en serait une, je me la refuserais. J'ai cependant pris le parti de prévenir l'arrivée du facteur pour vous écrire, pour plusieurs raisons : d'abord parce que mon instinct m'y a portée, et puis parce que peut-être m'endormirai-je et me réveillerai-je fort tard. Je vais au Port-à-l'Anglois à cinq heures ; Mme de Mirepoix s'y est établie avec Mme de Boufflers, pour la consoler de la perte qu'elle a faite du Marquis de Boufflers,[1] son fils, qui est mort à Chanteloup, d'une fièvre maligne, le 5 de ce mois. Devant donc partir à cinq heures, et le facteur arrivant quelquefois fort tard, je n'aurais pas eu le temps de vous rien dire.

La mort de M. de Boufflers a causé la plus grande affliction à M. et Mme de Choiseul ; M. de Choiseul a la fièvre tierce ; la maladie de M. de Boufflers avait commencé par là, accom-

Lettre 486.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Frère aîné du Chevalier de Boufflers. Il mourut peu regretté. Il n'était connu que par une minutieuse attention aux petits détails de la discipline militaire. (B.)

pagnée à la vérité d'accidents que n'a point M. de Choiseul; j'en reçois tous les jours des bulletins. On les presse de changer d'air, ce que j'espère qu'ils feront dès qu'ils seront en état de voyager : ils iront vraisemblablement à la maison de campagne de l'Évêque d'Orléans, qui est à vingt-six lieues de Chanteloup. Je crains que la grand'maman ne succombe à son inquiétude et à sa douleur, malheur que je ne saurais envisager sans frémir. Ses vertus m'assurent de son amitié ; c'en est une que la reconnaissance, et elle sait qu'elle m'en doit. Je m'aperçois bien de la perte de Pont-de-Veyle, et je ne le remplacerai pas. J'envie bien votre bonheur ; vous n'êtes jamais mieux que lorsque vous êtes seul avec vous-même. Si vous pouviez me communiquer cette faculté, je n'aurais jamais eu tant d'obligations à personne.

Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est la joie immodérée que le public a fait paraître du renvoi du Chancelier et de l'Abbé Terray : on a fait leurs effigies, on les a brûlées, rouées, pendues ; la police a été forcée d'arrêter les tumultes.

Je n'ai point revu le Milord Mansfield. J'hésite si j'enverrais chez lui ; je n'en ai rien fait, je n'ai pas cru cela nécessaire, mes succès avec les Anglais sont passés.

Je crois vous avoir mandé que j'avais reçu une lettre du petit Craufurd. Quoique j'en aie été fort contente, je ne me presserai pas d'y répondre, il partait pour l'Écosse. Il s'annonce pour le mois d'avril, c'est bien le cas de dire que compter sans son hôte, c'est compter deux fois. Ah ! je ne fais pas de projets de cette étendue. Adieu à tantôt, je vous quitte pour tâcher de dormir.

À 3 heures.

Voilà le facteur, et point de lettres d'Angleterre. J'en reçois une de Chanteloup très-rassurante, elle est du 9, la nuit avait été bonne, ainsi que la veille, on était sans fièvre, mais le soir on attendait l'accès. Cette fièvre est bien marquée en tierce. L'Abbé dit qu'il y en a beaucoup dans le château et dans les environs. Mme de Gramont devait arriver le soir ou le lendemain.

J'ai reçu aussi une lettre de Voltaire, qui n'est point du tout agréable ; mais ce qui l'est encore bien moins, c'est que depuis le moment où j'ai fini ce matin de vous écrire, jusqu'à celui-ci, je n'ai pas eu une demi-minute de sommeil ; malgré cela il faut que j'aille au Port-à-l'Anglois. J'ai bien pensé à vous dans mon insomnie, et je me suis dit : M. Walpole en a souvent de

pareilles, et de plus il a de grandes douleurs ; cela ne m'a pas consolée, tout au contraire.

Cette lettre serait trop triste si je la finissais là : voici de petits vers drôles :—

Sur la poule au pot.[2]

Eh bien ! la poule au pot, sera-t-elle enfin mise ?
On pourrait bien le présumer,
Car depuis deux cent ans qu'elle nous est promise,
On n'a cessé de la plumer ! "

Autre de Monsieur en donnant un éventail à la Reine.

" Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphirs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes."

Autre

" De deux Vénus on parle dans le monde :
De toutes deux gouverner fut le lot ;
L'une naquit de l'écume de l'onde,
L'autre[3] naquit de l'écume du pot."

LETTRE 487

Ce mardi 20 septembre 1774.

Il y a longtemps que je n'espère plus vous revoir. Ayant laissé passer le printemps et l'été, je n'ai pas dû penser que vous choisiriez l'automne pour ici. C'est le temps où avec juste raison vous redoutez la goutte ; je crains bien son retour, je l'avoue. Vous avez eu bien tort d'appréhender l'importunité de mes empressements, vous n'en avez plus à craindre, et vous m'avez amenée à être aussi raisonnable que vous pouviez le désirer. J'avoue que je suis surprise, quand je trouve dans vos lettres quelque marque de mécontentement ; vous n'en pouvez plus avoir d'autres que de la gêne que vous trouvez à écrire trop souvent. C'est un effet de votre complaisance dont je sens tout le prix, et dont je ne veux point abuser ; personne, comme vous me le dites, n'aurait une telle condescendance.

Je suis très-fâchée de vous avoir alarmé sur mon état, je n'ai point de nouveaux malheurs, la perte de mon ancien ami est le

[2] Voyez la lettre 472. [3] Mme du Barry.

* Lettre 487.—Incomplète dans les éditions précédentes.

seul qui me soit survenu. J'ai eu depuis que je ne vous ai écrit beaucoup d'inquiétudes sur la santé de M. de Choiseul, elles sont presque entièrement dissipées. Le jour de la mort de M. de Boufflers, il lui prit une fièvre dont les quatre premiers accès furent décidés en tierce. Il en survint un qui la caractérisa double tierce, et le jour de ce premier accès, il reçut la nouvelle de la mort de l'Archevêque de Cambrai[1] avec le bulletin de sa maladie, qui disait qu'après douze accès de fièvre double tierce, dont dans les intervalles il était en état de jouer et de jouir de la société, il lui était survenu un accès si terrible que le surlendemain il mourut. La tête tourna à tout le monde, et dans la crainte qu'il n'en arriva de même de M. de Choiseul, on envoya des courriers à Paris pour faire venir des médecins. Il en partit deux sur-le-champ, dont il revint un hier, qui a fort rassuré. La fièvre n'est point encore cessée, mais elle est médiocre, et diminue tous les jours ; je viens de recevoir quatre lignes de la grand'-maman, rien ne peut prouver d'avantage qu'il n'y a plus de sujet de s'alarmer ; on voudrait les déterminer à revenir à Paris, c'est à quoi on ne peut réussir ; ils persistent à remettre leur retour au milieu de décembre.

Ce mercredi 21.

On ne parle ici que du nouveau contrôleur général[2] ; c'est un nouveau Sully, mais un Sully bien autrement éclairé, qui réparera tous les inconvénients, tous les abus que l'administration de Colbert avait produits. On ne verra plus que d'honnêtes gens employés ; tous les coquins sont déjà renvoyés, nous allons être gouvernés par des philosophes. J'ai bien du regret de n'avoir pas su ménager leur protection ; pour l'obtenir aujourd'hui, il me faudrait avoir recours à Mlle de Lespinasse : me le conseillez-vous ? Toutes les circonstances présentes contribuent bien à me faire sentir la perte que j'ai faite de mon ancien ami. Je n'avais que lui qui s'intéressât véritablement à moi, qui pût me conseiller, qui prît part à mes peines ; il n'était ni tendre, ni affectueux ; mais il était loyal et solide. J'étais ce qu'il aimait le mieux ; je n'ai ni l'espérance, ni la pensée de le jamais remplacer ; il était sans ambition, sans intrigue, et tous ceux qui m'environnent aujourd'hui y sont livrés entièrement. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir me passer de tous ! Mais cela n'est pas en mon pouvoir ; je suis comme était feu Madame la Duchesse du Maine : " Je ne puis me passer," disait-elle, " des choses dont je

[1] Frère du Duc de Choiseul.

[2] M. Turgot. (B.)

ne me soucie pas." Voilà comme sont les caractères faibles, et voilà celui que la nature m'a donné ; et voilà comme je retombe à vous parler de moi.

À deux heures après minuit.

J'oubliais de vous dire que Mariette est mort ; je me suis déjà informée (mais sans succès) où l'on pourrait trouver ses héritiers ; si je l'apprends, désirez-vous que je fasse demander s'ils consentiraient à vendre ce portrait en émail, par Petitot, de Mme d'Olonne ? En ce cas, il faut me dire quel prix vous y voulez mettre.

J'ai eu ce soir jusqu'à onze heures les Milords Stormont et Mansfield ; ce dernier me plaît, et l'autre ne me déplaît pas.

Quand vous verrez M. et Mme Fitzroy, dites-leur mille choses de ma part et remerciez-les de la moutarde qu'ils m'ont envoyée. J'ai reçu d'eux mille politesses, je leur ai recommandé de vous parler beaucoup de mon petit chien.

Qu'est-ce que cela vous ferait d'apprendre que Monsieur le Comte du Muy épouse dans huit jours Mme de Blanckart, chanoinesse, son ancienne amie, qui a quarante-deux ans, et lui en a soixante-quatre ? Milord Stormont a écrit à M. Conway pour l'engager à ne venir ici qu'après Fontainebleau ; ce serait vers le 15 de novembre. Je souperai encore demain chez moi avec les deux Maréchales ; je n'avais aujourd'hui que celle de Luxembourg ; elle a extrêmement plu à Milord Mansfield : il reviendra demain, mais sans son neveu.

LETTRE 488

Paris, ce dimanche 2 octobre 1774.

Non, vous n'avez point pensé que ce pût être tout de bon que je vous parlasse de la Lespinasse. Je ne sais pourquoi je vous fis cette mauvaise plaisanterie.[1]

Rien n'est moins pressé que les émeraudes. Quatre compotiers suffiront ; mais il faut observer que la jatte ait six pouces de diamètre, et que le plateau y soit bien assorti.

Je me suis déjà occupée de la miniature,[2] mais vous m'avisez de Mme Geoffrin ; j'en parlerai dès ce soir à Mme de la Vallière,

Lettre 488.—Inédite.

[1] Voyez la lettre précédente.

[2] De Mme d'Olonne.

qui sûrement vous servira avec zèle, et je crois en effet que c'est le meilleur moyen ; j'avais chargé Mme Poirier de faire des informations. On dit que son cabinet sera vendu, c'est, dit-on, un objet de quatre cent mille francs. Je vous trouve bien heureux d'avoir des goûts et des fantaisies, c'est de quoi je manque, encore plus que des moyens de les satisfaire si j'en avais. Mon pauvre ami Pont-de-Veyle m'a fait un legs, qui vous conviendrait bien mieux qu'à moi, de quatre girandoles de cristal de roche de la plus grande beauté, j'en ai mis deux sur la table entre les deux fenêtres. Il m'a fallu diminuer mon cabaret de près de la moitié ; les deux autres sont sur les encognures.

M. de Choiseul se porte bien, j'ai reçu de lui un petit billet fort tendre. Depuis le mécontentement qu'il m'avait donné dans sa course à Paris je ne le nommai plus que M. de Choiseul ; il dit que si je ne veux plus de lui pour grand-papa, il veut toujours que je sois sa petite-fille. Mais ces pauvres gens sont dans un état affreux, il semble que tous les malheurs attendaient la fin de leur exil pour les accabler. Leur écuyer, qui était leur major-dome, nommé Bertin, est soupçonné d'un ulcère à la vessie, il a des douleurs horribles et une fièvre violente. Toutes leurs entreprises de basse-cour, d'économie en tout genre seraient renversées. De plus M. Ribot, leur intendant, se meurt, ce serait encore une perte irréparable. Ils sont actuellement tous seuls à leur campagne, et ce n'est que depuis la mort de M. de Boufflers qu'ils commencent à être malheureux.

Il m'est bien important que vous soyez extrêmement exact à me donner de vos nouvelles ; cette maudite goutte m'inquiète pour le moins autant que vous, je ne puis pas supporter l'idée de vous savoir dans les souffrances ; oh ! l'indigne goutte, elle me coûte bien cher. Si par bonheur elle n'arriverait pas on en aurait toujours l'inquiétude. Votre vilain petit château est de la plus grande humidité, tout le monde le dit ; je profère un blasphème ; pardonnez-le moi.

Il est très-malheureux, tout intérêt à part, que vous ne puissiez pas accompagner Milady Ailesbury ; je ferai de mon mieux, mais jugez de ce que peut une vieille aveugle.

Voici une chose singulière, il m'arrive dans l'instant par la petite poste la lettre que je vous envoie.[3] Je conclus que si cette maudite goutte vous fait miséricorde, il faudra que vous veniez l'année prochaine pour faire vous-même votre emplette. S'il est

[3] Cette lettre ne se trouve plus avec le manuscrit.

vrai que vous soyez mon ami comme vous voulez que je le croie, vous devez me rendre encore une visite, après quoi tout sera dit.

Vous avez eu peu d'empressement de voir les Fitzroy ; je n'aurais pas été de même pour quelqu'un qui serait arrivé de Londres. Jamais il ne vous dira de mon petit chien tout le bien qu'il y en a à en dire, il est tel que je l'aurais fait et façonné si je l'avais créé ; il m'aime à la folie ; il est jaloux comme un tigre, colère comme un lion quand on veut m'approcher. Tous mes gens l'aiment passionnément, et je suis bien sûre que si vous le voyiez vous en seriez charmé.

Adieu, je suis enrhumée ; j'étais bien triste quand je me suis mise à vous écrire, je le suis un peu moins, mais je pense à cette goutte et je m'afflige.

J'omettais de vous dire que la lettre que je vous envoie est écrite à l'Abbé Pernety, qui est un de ceux que j'ai employé à la recherche de cette miniature.

L'Archevêque de Tours est nommé à l'archevêché de Cambrai, l'Évêque d'Arras à l'archevêché de Tours, dont le grand-papa et la grand'maman sont extrêmement contents ; l'Évêque de Saint-Omer à Arras, et l'Abbé de Puységur à Saint-Omer.[4]

Faites mes compliments à M. et Mme Fitzroy, je les aime de tout mon cœur. Je ne manquerai pas de parler de vous à Chanteloup.

LETTRE 489

Ce lundi 10e october.

De toutes mes lettres, celle qui vous aura jamais le moins ennuyé, ce sera celle-ci. Je n'ai rien à vous dire, parce que dans votre situation présente vous n'êtes pas en état de rien entendre ; j'etais prévenue des inquiétudes [1] que vous alliez avoir par les nouvelles que la dernière poste avait apportées. Vos dames ne sont point encore arrivées. Je passai hier à l'Hôtel de Danemark qu'elles doivent occuper, et je serai avertie dès qu'elles

[4] Cet arrangement pour les évêchés et archevêchés n'eut pas entièrement lieu ; l'Évêque d'Arras refusa Tours, lequel fut donné à son frère ; celui-ci fut remplacé par M. de Puységur. (Note de l'Évêque de Rodez.)

Lettre 489.—Inédite.

[1] Des élections générales avaient lieu à l'improviste en Angleterre. L'inquiétude de Walpole n'était pas intéressée. Il éprouvait des alarmes pour la santé mentale de son neveu Lord Orford, qui, lorsque "tous faisaient des folies pour s'emparer des bourgs pourris," négligeait, dans ceux d'Ashburton et de Callington, appartenant à sa famille, d'assurer l'élection de ses candidats.

le seront ; elles ont pris un mauvais temps pour leur voyage ici, Fontainebleau, l'Isle-Adam, le Raincy, etc., enlèvent tout le monde. Mme de la Vallière est assez incommodée, elle ne voit que ses parents les plus proches, et ses connaissances les plus particulières. Je ne pourrai guère leur procurer des miennes, presque toutes sont absentes ; on fera comme on pourra.

LETTRE 490

Ce mercredi 12 octobre 1774.

Vos trois dames[1] arrivèrent hier au soir ; elles envoyèrent sur-le-champ chez moi. J'étais dans mon lit pour une petite fièvre qui m'a prise du dimanche au lundi, et qui subsiste encore. Je n'y vois d'autre cause que la bile qui ne coule point. Je suis au bouillon pour toute nourriture, ce matin j'ai pris de la casse que j'ai proposée moi-même au médecin, qui l'a approuvée. Ce médecin lundi au soir voulait me faire saigner, à quoi je résistai affirmativement. Si la casse fait l'effet que j'en espère, je compte donner à souper demain à vos dames, et pour compagnie elles auront la Maréchale de Mirepoix, Mmes de Cambis et MM. de Beaune et de Bouzols.[2]

Milady Ailesbury voulait me rendre elle-même votre lettre, croyant que c'était de la politesse, mais Wiart a insisté pour qu'elle la lui donnât et il me l'a apportée. Vous serez satisfait sur tout ce que vous désirez. Tout ce que je puis vous dire actuellement c'est que je suis dans un état très-tranquille, et que je ne prévois rien qui puisse le déranger.[3] J'ai tout lieu d'être contente de mes amis et amies. Mme de Mirepoix a rompu son voyage à l'Isle-Adam pour rester auprès de moi, elle y a soupé hier, y soupera aujourd'hui et demain aussi ; et de M. de

LETTRE 490.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Comtesse d'Ailesbury, Mrs Damer, sa fille, et Lady Harriet Stanhope. Cette dernière était la quatrième fille du deuxième Comte de Harrington. Elle épousa, en 1776, l'honorable Thomas Foley (plus tard Lord Foley), un associé, fort endetté, de Charles-James Fox.

[2] Le Vicomte de Beaune et le Comte de Bouzols étaient frères.

[3] Ces remarques se rapportent probablement à des demandes de Walpole concernant l'état des affaires d'argent, le paiement de la pension de Mme du Deffand, etc. Voyez les "directions" adressées par Walpole à Conway dans sa lettre du 28 septembre 1774 (*Lettres*, tome ix, pp. 57-61, et notre *Introduction*, I, § 11), qui renferme de soigneuses instructions pour les rapports de Conway avec Mme du Deffand.

Beauvau j'en suis contente au point que je suis quelquefois tentée de croire que c'est mon plus véritable ami, mais je ne veux point me laisser aller à cette pensée.

Je serai ravie de faire connaissance avec M. Conway ; votre amitié pour lui m'en a fait prendre la meilleure opinion.

J'ai vu Milord Shelburne ; il soupa chez moi lundi, je ne le vis qu'après souper, j'étais dans mon lit, et l'on n'entra chez moi qu'au sortir de table ; il m'a extrêmement fêtée, cajolée ; il viendra l'année prochaine ici uniquement pour moi ; la confiance que j'ai en cette promesse est à peu près semblable à la pensée de revoir jamais cette fille.[4] Je ne saurais comprendre comment vous n'avez pas vu que c'était une plaisanterie[5] ; je ne voudrais pas lui devoir de me sauver de l'échafaud. Je suis pressée de vous ôter de la tête une idée aussi avilissante ; je suis contente, comme je vous l'ai dit, de tous mes amis ; elle est la seule personne que je pourrais regarder comme mon ennemie, si je ne dédaignais d'y penser : c'est de quoi je ne me cache point.

Je vois avec plaisir que vous n'avez aucun prélude de votre goutte, mais je crains bien qu'elle ne vous manque point.

Je vous manderai dimanche de mes nouvelles.

LETTRE 491

Ce dimanche 16e octobre 1774, à six heures du matin.

Je vous dirai d'abord que je suis entièrement guérie ; que non-seulement je n'ai plus de fièvre, mais que je ne me suis jamais mieux portée, que les vapeurs sont à mille lieues, que je suis gaie, contente, heureuse ; ne me demandez point pourquoi, je n'en veux point savoir la raison, et je veux (si je la pénétrais) encore moins vous la dire.

Je reçus hier votre lettre du 10 et du 11 ; je pense tout comme vous ; il serait heureux que vous eussiez un léger accès de goutte

[4] Mlle de Lespinasse.

[5] Elle avait posé la question de savoir si elle aurait recours à l'intervention de Mlle de Lespinasse pour effectuer une réconciliation entre elle et les Encyclopédistes. (Voyez la lettre 487.)

LETTRE 491.—Incomplète dans les éditions précédentes.

qui pût vous mettre en sûreté de n'en pas entendre parler avant deux ans ; si ce souhait n'est pas accompli, vous ne vous en croirez point à l'abri. Tous vos projets s'en iront en fumée, et c'est bien à quoi je me prépare.

Venons à vos dames : il n'en est point de plus aimables ; elles soupèrent hier chez moi pour la deuxième fois ; elles y souperont aujourd'hui pour la troisième ; les deux Maréchales sont charmées d'elles, et si elles peuvent être dégagées des voyages qu'elles devaient faire, elles se proposent de s'occuper beaucoup d'elles, de leur donner à souper, et de leur procurer tous les amusements et agréments qui dépendront d'elles. J'ai fait lire par Wiart votre lettre à Milady Ailesbury ; il a glissé sur de certains articles ; elle vous écrira aujourd'hui. J'attends M. Conway avec impatience ; je compte qu'il passera la soirée chez moi le jour de son arrivée ; ne le pressez point de retourner à Londres. Les dames seront ravies de rester un peu de temps ici ; je ne saurais vous dire combien Mme Ailesbury me plaît ; ne le lui laissez point ignorer.

Je me suis déjà occupée d'assembler les estampes que vous désirez, celle qui sortira la première ne sera peut-être pas absolument de votre goût ; mais il a été du mien de lui faire accompagner les autres.

Mme Damer me dit hier au soir qu'elle avait un présent à me remettre de votre part, qu'elle avait oublié de l'apporter, et qu'elle me l'enverrait ce matin. J'attends à l'avoir reçu pour fermer ma lettre ; je vous en remercie d'avance ; toutes attentions d'un ami ne peuvent être que très-agréables.

Milady Churchill m'a fait le plus joli présent du monde, un petit poudrier pour saler des tartines. Toutes ces dames en sont folles, mais je ne le donnerai à personne. Dites-le à Milady. Je ne sais pas si je pourrai lui écrire aujourd'hui. Vous voyez l'heure qu'il est, il faut que je reprenne le sommeil, je ne sais à quel moment il arrivera, et quand il finira, et quel temps me restera ; peut-être n'en aurai-je que pour ajouter quelques lignes à cette lettre.

Ce qui peut déranger les voyages des Maréchales, qui devaient aller à Sainte-Assise, campagne de Mme de Montesson, c'est l'état de Madame la Princesse de Conti ; elle eut hier une seconde attaque d'apoplexie ; elle est mère et belle-mère de Monsieur le Prince de Conti et de Monsieur le Duc d'Orléans ; ils ne pourront pas s'éloigner d'elle.

À onze heures du matin.

Mon sommeil n'a pas été long, mais je le reprendrai. Votre présent est arrivé ; il est extrêmement joli, il tiendra sa place ce soir sur ma table ; il sera comblé de rôti et accompagné du petit poudrier de Milady Churchill ; ce qui sera sur la table me sera agréable, ainsi que ce qui l'entourera.

J'ai beaucoup d'espérance pour votre miniature. Mme de la Vallière a parlé à la Geoffrinska,[1] et celle-ci aux héritiers de Mariette. On n'aura leur réponse qu'à la fin du mois, ils sont actuellement à la campagne.

Je pourrais vous raconter mille bagatelles, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui ; ma nuit n'a pas été assez bonne, et n'a point assez réparé mes forces.

Mme de la Vallière a été fort incommodée ; sa santé m'inquiète ; pour sa fille,[2] elle se porte comme le Pont-Neuf ; elle s'est faite encyclopédiste ; elle est la plus intime de la Muse de l'*Encyclopédie*[3] ; je crois que sa mère l'ignore. Rappelez-vous l'histoire de Joconde, et vous devinerez celui qui a formé cette liaison.

Monsieur le Prince de Conti est arrivé cette nuit à quatre heures du matin ; il a été chez sa mère jusqu'à neuf ; on dit qu'elle est mieux. Monsieur le Duc d'Orléans n'est point encore de retour, mais il ne tardera pas. Je prévois avec plaisir que mes deux Maréchales resteront ici, celle de Mirepoix toujours, et l'autre jusqu'à la fin de la semaine prochaine, qu'elle doit aller à Chanteloup, où elle passera trois semaines ou un mois. Je suis on ne peut pas plus contente de ces deux dames, et en général de tous les gens de ma connaissance, qui dans cette occasion-ci m'ont marqué beaucoup d'attention.

Voulez-vous que je vous envoie le *Maintenoniana ?* Ce sont de petites anecdotes, des fragments de lettres, rien de nouveau, mais un rabâchage qui ne me déplaît pas. Est-ce que vous n'avez point de nouveaux romans ? pourquoi n'en faites-vous pas ? Vous vous entendez très-bien à peindre des caractères, c'est ce qui me plaît le plus. Pour des aventures, je ne m'en soucie pas.

Pourquoi ne me parlez-vous pas de mon petit chien ? Les Miladys vous diront s'il est joli, s'il m'aime, s'il est jaloux, s'il

[1] Mme du Deffand et Horace Walpole donnaient de temps en temps une terminaison polonaise au nom de Mme Geoffrin par allusion plaisante à sa fameuse visite de 1766 en Pologne. (Voyez les lettres 46, 56, 63.)

[2] La Duchesse de Châtillon.

[3] Mlle de Lespinasse.

est méchant, et si j'en suis folle. Ah ! je ne vous le céderais pas. Voilà la seconde passion de chien que j'ai inspirée, et que j'ai eue. Voulez-vous que je vous dise la chanson que j'ai faite pour lui sur le même air que celle que j'ai faite qu'on a cru être pour vous ?

Mon petit chien, je t'aime bien,
Et je ne veux plus aimer rien.
Toi seul as toute ma tendresse.
Tu me plais par ta gentilesse
Moins que par ta fidélité.
Où trouve-t-on de la sincérité,
Sinon dans ceux de ton espèce ?

À 3 heures.

Je viens d'écrire à Milady Churchill, voulez-vous bien lui faire tenir ma lettre ?

LETTRE 492

Paris, ce dimanche 23 octobre 1774.

Je ne crois point que mes lettres aient été sèches ; je me souviens qu'il y en avait une de six pages, mais il y a longtemps que je m'aperçois que le succès de mes lettres dépend de votre disposition ; elles ont pu être ennuyeuses, j'étais malade alors, et il me semble que je vous le mandais. Milady Ailesbury a dû vous le confirmer. D'ailleurs j'ai tant de peurs de tomber dans le romanesque que je pense quelquefois tomber dans le côté contraire.

M. Conway arriva mardi 18, je ne pus pas le voir le lendemain, mais le jeudi je lui donnai à souper, et depuis ce temps-là je l'ai vu tous les jours. Je vous ai mandé dans ma dernière lettre combien j'étais contente de ses dames ; je vous dirai aujourd'hui que je ne suis nullement étonnée de votre extrême amitié pour le Général, il me plaît infiniment. Nous n'avons point encore causé ensemble, ce sera peut-être aujourd'hui. J'espère qu'il restera ici jusqu'à la fin du mois prochain. Vous saurez par lui ma situation, mes pensées, mes affections, et la part qu'il croit que vous y avez.

Il faut que je vous remercie encore de votre petit gril, s'il ne me venait pas de vous je n'aurais pu résister à le donner par l'envie qu'on avait de l'avoir.

Lettre 492.—Inédite.

La Maréchale de Luxembourg va demain à Chanteloup pour trois semaines, elle espère retrouver le Général et ses dames à son retour, qui sera vers le 15 du mois prochain, et leur donner à souper. La Maréchale de Mirepoix revint hier de la campagne, je ne doute pas qu'elle ne soit fort empressée de les recevoir chez elle et de leur marquer beaucoup d'amitié. Elles seront contentes de tout le monde, soyez-en sûr, elles sont de façon à plaire à tous ceux qui auront de l'esprit et du goût. C'est avec la dernière répugnance que je me résous à vous mander des nouvelles, mon style ne s'y prête pas, mais enfin, il faut bien vous dire le grand changement de notre étiquette. Le Roi soupera une fois la semaine avec la Reine et toute la famille royale dans ses cabinets, et les hommes y seront admis. Le premier souper fut hier et voici les personnes qui y étaient, au nombre de trente-sept. La Reine, sa dame d'honneur, et deux de ses dames ; ses deux belles-sœurs,[1] chacune une honneur et une dame ; le reste composé de Madame la Duchesse de Bourbon et une de ses dames ; Mme de Tingry, de Sérent, Montmorency et de la Force ; les hommes furent appelés à l'ordre, on ne me les a pas nommés.

Voilà tout ce que vous aurez aujourd'hui. Bon jour.

Il n'est donc point encore question de goutte, tant mieux et tant pis.

Votre lettre est courte, mais il y a des menaces, c'est toujours quelque chose.

LETTRE 493

Paris, ce mercredi 26 octobre 1774.

Je vous ai mandé que j'ai eu plusieurs jours la fièvre. Je me serais rendue bien plus malade si je m'étais fait saigner, je le sais par expérience ; deux onces de manne ont terminé ma maladie, mais je ne me porte pas fort bien, je passe les nuits sans dormir. Je me suis couchée cette nuit à deux heures, il est neuf, et je n'ai pas fermé l'œil. J'ai eu de l'agitation et je croirais bien un peu d'émotion.

Mais vous, vous ne me parlez point de votre santé, vous mandez à la Milady que vous avez eu quelque ressentiment de goutte. À quoi croyez-vous donc que je m'intéresse si ce n'est à votre

[1] Les Comtesses d'Artois et de Provence.

Lettre 493.—Inédite.

santé ? Est-ce aux affaires de votre pays ou à celles du mien ? Je ne m'intéresse pas même aux miennes propres ; j'ai sur tout cela une indifférence parfaite ; je ne me soucie que d'une seule chose dans le monde, celle que vous abhorrez. Je regrette tous les jours mon pauvre ami Pont-de-Veyle ; c'était le seul de qui je me croyais aimée, parce que c'était le seul à qui j'étais nécessaire, et à qui je pouvais confier mes chagrins ; il était de bon conseil, d'une grande discrétion ; j'ai fait une très-grande perte. Sa mort me met dans l'obligation de faire de nouveaux arrangements, sur lesquels il faut que je vous consulte, et il faut que vous me répondiez avec votre franchise ordinaire. Il me paraît que votre intention est qu'il ne puisse rester aucun vestige de notre liaison, puisque vous ne vous en rapportez pas aux mesures que je prenais. Vous ayant satisfait sur cet article, vous souciez-vous d'avoir les bagatelles que je vous destinais ? Vous en connaissez une partie ; elles sont peu dignes de vous ; expliquez-vous nettement sans crainte de blesser mon amour-propre ; il y longtemps que je le compte pour rien.

Je n'ai point vu M. Conway tous ces jours-ci ; il soupera chez moi ce soir avec les Miladys, et je conviendrai d'un jour pour causer avec lui. Demain le même souper sera chez Mme de Mirepoix, et dimanche ils iront tous à Fontainebleau, ils logeront chez Mme de Viry et n'y passeront que deux jours. Vous ai-je dit que cette dame m'avait en dernier lieu fait beaucoup d'agaceries, et qu'elle désirait à son retour me voir souvent ? Elle prétend aimer beaucoup le Général, les Miladys, et vous. Je ne sais sur quoi vous fondez vos méfiances, vous n'avez nul reproche à me faire. Pont-de-Veyle était mon unique confident, je n'ai présentement personne à qui parler ni de mes affaires ni de ma santé. Je suis fort mécontente du médecin que j'ai vu, je n'ai de confiance en aucun, et cependant j'ai à consulter. Poissonnier est, je crois, celui que je préférerai, mais actuellement il est absent, et ne reviendra qu'à la Saint-Martin.

Si j'ai dimanche de vos nouvelles je vous donnerai des miennes, je conformerai toujours ma conduite à la vôtre, c'est la règle que je m'impose pour être sûre de ne vous pas être importune. Ne me soupçonnez jamais d'humeur, je n'en ai point avec vous, mais j'ai souvent de la tristesse et du chagrin.

Répondez-moi, je vous prie, le plus promptement que vous pourrez à cette lettre-ci.

LETTRE 494

Ce vendredi 28 octobre 1774.

Le Général[1] m'avertit qu'il a une occasion ; j'en profite, et ce sera pour vous parler de lui. Oh ! que votre amitié est bien placée, et que je comprends qu'il doit l'emporter sur tous ! Vous m'aviez prévenue de beaucoup d'estime pour lui ; mais vous ne m'en aviez pas fait un fidèle portrait. Selon l'idée que vous m'en aviez donnée, je le croyais grave, sévère, froid, imposant ; c'est l'homme le plus aimable, le plus facile, le plus doux, le plus obligeant et le plus simple que je connaisse. Il n'a pas ces premiers mouvements de sensibilité qu'on trouve en vous, mais aussi n'a-t-il pas votre humeur. Ne croyez cependant pas que je vous le préfère, quoiqu'il vaille mieux que vous à beaucoup d'égards. Je lui crois autant de vérité qu'à vous ; mais plus de justice, moins de préventions, et plus d'indulgence. Il ne se méprendrait pas à ce qu'on pense pour lui, et s'il croyait qu'on eût des sentiments trop vifs, il ne s'en courroucerait pas, et n'y répondrait pas par de la haine et du mépris ; cela soit dit en passant. Il vous aime autant que vous l'aimez, et ses attentions pour moi vous en doivent être une preuve. Je juge par sa conduite qu'il croit que vous m'aimez, et qu'il vous oblige dans les soins qu'il me rend. Je n'ai point encore eu de conversation particulière avec lui ; c'est moi qui l'ai différée. Il doit aller dimanche à Fontainebleau, je l'ai remise à son retour ; ce qu'il y aura vu, ce qu'il aura remarqué, lui donnera plus de questions à me faire, fournira plus de matière à notre conversation. Je ne compte pas l'entretenir de nos différends ; je n'ai pas assez peu d'amour-propre pour cela. Je ne trouve plus de plaisir à aucun épanchement ; je sais trop à quoi je dois m'en tenir, et je ne cherche plus à me faire illusion ; je sais que je dois toujours compter sur vous, et que vous me saurez gré toute votre vie de mon attachement ; que vous avez un sentiment très-vif de reconnaissance, et que vous saisirez toutes les occasions de me le prouver. Voilà ce que je juge de vos sentiments, et dont je me contente ; s'ils ne me satisfont pas entièrement, ils font cependant que vous êtes le seul ami que j'ai, le seul que j'aime, le seul que j'estime, le seul sur qui je compte. Voilà ma déclaration.

Je ne me flatte point de vous revoir l'année prochaine, et le

LETTRE 494.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Général Conway.

renvoi que vous voulez que je vous fasse de vos lettres est ce qui m'en fait douter. Ne serait-il pas plus naturel, si vous deviez venir, que je vous les rendisse à vous-même? car vous ne pensez pas que je puisse vivre encore un an. L'idée de ravoir vos lettres d'abord est singulière; il n'était pas besoin de Pont-de-Veyle pour que vous fussiez sûr qu'elles vous fussent remises fidèlement; il y a longtemps que Wiart a ses instructions. Mais vous me faites croire, par votre méfiance, que vous avez en vue d'effacer toute trace de votre intelligence avec moi, et c'est ce qui m'a fait vous demander, dans ma dernière lettre, si vous consentiez toujours à être nommé dans mon testament: expliquez-vous sur ce point très-nettement, pour que j'ordonne à Wiart de brûler tout ce qui sera de moi, et pour laisser à quelque autre de mes amis les manuscrits de recueils de différentes bagatelles: que la crainte de me fâcher ne vous arrête point. Je ne veux plus vous parler de moi; vous voilà au fait de ce que je pense. Parlons de vos dames.

Milady Ailesbury est certainement la meilleure des femmes, la plus douce, et la plus tendre; je suis trompée si elle n'aime passionnément son mari, et si elle n'est pas parfaitement heureuse. Son humeur me paraît très-égale, sa politesse noble et aisée, elle a le meilleur ton du monde; exempte de toutes prétentions, elle plaira à tous les gens de goût, et ne déplaira jamais à personne; c'est, de toutes les Anglaises que j'ai vues, celle que je trouve la plus aimable sans nulle exception; il n'y a jamais eu de couple mieux assorti qu'elle et son mari. Les jeunes personnes me paraissent tout au mieux.

Voilà tous les jugements que je porte, vous me direz si j'ai raison.

J'ai moins mal dormi cette nuit, et je vais essayer de changer quelque chose à mon régime. Je mangeai hier au soir encore moins qu'à l'ordinaire pour pouvoir prendre un petit bouillon sur les midi ou une heure; c'est ce que j'ai fait aujourd'hui, et j'ai un peu dormi par dessus. Une lueur d'espérance de vous revoir combat mon indifférence pour la vie.

Nous attendons de grands événements: le retour de l'ancien Parlement, un lit de justice, du changement dans le ministère. Vous n'avez que faire des conjectures, il vous suffira d'apprendre les grands événements; il n'en peut arriver aucun qui m'intéresse personnellement, ma fortune est fixée; je n'ai, selon toute apparence, rien à espérer, ni à craindre.

LETTRE 495

Ce dimanche 30 octobre 1774.

Je n'examine point si je vous importune ou non, je réponds à vos lettres, et je profite des occasions ; je vous écris trois fois dans la semaine, non pas des billets, mais des volumes. Eh bien ! vengez-vous-en, faites-en de même, employez ce moyen pour me corriger.

Je vous ai dit tout ce que je pensais de M. Conway ; je l'attends dans ce moment-ci, je lui ai mandé de venir pour lui lire ce que vous m'écriviez pour lui. Mais je crois votre nouvelle fausse, et le Wilkes,[1] à ce qu'on dit hier, avait réussi à ce qu'il voulait.

Ce lundi à 6 heures.

L'arrivée de M. Conway m'interrompit hier, sa visite à son tour fut interrompu à mon grand déplaisir par celle de mon frère ; son étoile est d'être à toutes sortes d'égards toujours hors de propos ; je fus un peu honteuse de tout ce qu'il dit. Le Général me quitta pour aller à l'Opéra-Comique, et je ne pus pas reprendre cette lettre du reste de la journée.

Je voudrais savoir quel jugement le Général porte de moi, et le bien et le mal qu'il vous en dit ; il est sûrement prévenu par vous, je serais curieuse de savoir si je confirme les préventions que vous lui aurez données. Pour moi, sans nulle flatterie et sans dessein de vous plaire je vous déclare que je le trouve infiniment aimable, et ce n'est point parce qu'il cherche à me plaire ; je n'ai qu'à me louer de sa politesse, mais je ne sens point que je lui sois fort agréable, toutes ses attentions pour moi sont toutes à votre considération ; elles ne m'en plaisent peut-être que davantage, mais elles ne me doivent pas faire illusion sur ses agréments personnels. Serez-vous bien fâchée si je vous fais un aveu ? Trouverez-vous que j'ai fait une indiscrétion ? Je lui ai montré le portrait que j'ai fait de vous. Il n'a pas trouvé que je vous rendis assez de justice, c'est-à-dire que je ne disais pas assez de bien de vous. Vous n'auriez pas bonne grâce à me gronder de cette confidence, n'avez-vous pas montré à M. de Richmond le portrait que vous aviez fait de moi ? Nous aurons souvent des conversations particulières à son retour de Fontaine-

Lettre 495.—Inédite.

[1] Wilkes avait été élu Lord Maire de Londres, et représentant du comté de Middlesex ; en outre il avait fait nommer plusieurs membres du nouveau Parlement.

bleau, qui sera vendredi. Il devait y aller hier, mais son voyage a été différé à demain à cause de la Saint-Hubert, qui sera jeudi ; lui et les Miladys soupent ce soir chez moi avec Mmes de Mirepoix et de Cambis, le Prince de Craon, le Chevalier de Boufflers et M. de Guines.

La pauvre Mme de la Vallière est plus sourde que jamais, et sa santé assez mauvaise. Pour votre belle Duchesse sa fille, dont vous voudriez connaître le maître de langue, rappelez-vous l'histoire de Joconde, et la figure de celui qui a fait parler les animaux ? Il est maître de langue encyclopédique et ami intime de la Muse de l'*Encyclopédie*[2] ; si vous n'êtes pas au fait, tant pis.

Ah ! je n'aime pas mon chien, dites-vous, autant que vous avez aimé Rosette. Il n'absorbe pas toutes mes pensées, mais je n'en ai point qui ne tournent à son avantage.

Je reçus hier des nouvelles de Chanteloup, le grand-papa est repris de la fièvre, on ne m'en paraît point inquiet ; ils viennent de perdre un domestique admirable qui était à la tête de l'administration de la terre. Mme de Luxembourg me mande qu'elle croit que j'aurai la nuit de Noël tous mes parents ; il me semble que je vous ai mandé que je leur avais envoyé des cartes d'invitation. Je leur représentais qu'ayant manqué au souper en '70, il fallait qu'ils réparassent en '74.

Nous allons être accablés d'événements, la rentrée de l'ancien Parlement ; on dit un lit de justice, enfin tant et tant de choses. Il en vient d'arriver une qui me fait beaucoup de plaisir, on vient de donner au Comte de Broglio le commandement de Metz en second, qu'avait M. de Conflans sous son père M. d'Armentières ; vous savez que c'est le Maréchal de Broglio qui lui a succédé.

Je finis par vous dire que votre dernière lettre, qui m'a fort plu, m'aurait plu bien davantage si vous m'aviez dit un mot de votre santé ; cette goutte, cette goutte, j'y pense sans cesse.

Mes insomnies vont leur train, à cela près je me porte bien. Vous aurez le *Maintenoniana*, c'est bien peu de chose. Vous n'écrivez plus, dites-vous, et qu'est-ce donc que vous faites ?

Ne croyez pas que j'oublie la miniature, ce ne sera qu'après la Saint-Martin que nous saurons à quoi nous en tenir ; j'espère que nous l'obtiendrons, je voudrais qu'elle ne vous ruinât pas. J'avoue que je ne conçois pas ces sortes de fantaisies, je n'ai nulle notion de la sorte de plaisir qu'elles procurent.

[2] C'est sans doute d'Alembert que Mme du Deffand veut désigner.

Adieu, vous voilà quitte de moi, vraisemblablement pour la huitaine.

LETTRE 496

Paris, ce dimanche 6 novembre 1774.

Il se peut qu'il y ait eu dans mes dernières lettres quelques articles qui vous aient déplu, mais il y en avait mille autres qui devaient vous être agréables, et c'est une remarque que j'ai faite il y a longtemps, que ce ne sont jamais celles-là auxquelles vous répondez. Eh bien, je vous promets que quand j'aurai des vapeurs au point d'en mourir, je mourrai sans vous en rien dire. Je ne puis pas vous promettre plus de discrétion que j'en observe, et je ne comprends rien à la nouvelle indiscrétion que vous me reprochez ; j'en prends Wiart à témoin, il ne comprend pas, pas plus que moi, ce que vous voulez dire.

Ha ! ha ! je trouble votre gaîté, et vous craignez mes lettres comme un vrai poison ! permettez-moi de n'en rien croire, et ne m'ôtez point le peu de plaisir qui me reste, celui de notre correspondance. Il est singulier que vous ne me disiez mot de M. Conway, ni des Miladys, il m'aurait été agréable d'apprendre que je ne leur déplaisais pas. Je pourrais conclure de votre silence que vous n'avez rien de bon à m'en apprendre, mais je juge que vous avez mieux aimé me gronder. Vous êtes véritablement original.

Nous touchons au moment des grandes nouvelles ; tout s'est conduit avec un secret admirable, ce qui donne bonne opinion du succès : c'est mercredi 9 que les membres de l'ancien Parlement ont ordre d'être rendus chez eux à Paris. On parle d'un lit de justice, mais on ne dit rien de ce qu'on y déclarera ; en attendant, on a exilé le procureur général du nouveau Parlement à Maubeuge, et son secrétaire est à la Bastille.

Vos Miladys ont été passer deux jours à Fontainebleau, elles vous en rendront compte, je les crois contentes, elles ont parfaitement réussi.

Au nom de Dieu, ne me grondez plus. Puisque vous êtes gai naturellement, ne changez pas de caractère en m'écrivant, et tolérez en moi, qui suis née mélancolique, les choses tristes que vous trouvez dans mes lettres ; j'observerai d'en mettre le moins

Lettre 496.—Incomplète dans les éditions précédentes.

qu'il me sera possible. Vous êtes d'une sévérité à faire trembler. Rassurez-vous sur mes indiscrétions, et comptez que mes actions seront toujours conformes à vos désirs.

LETTRE 497

Paris, ce 15 novembre 1774.

La réponse la plus raisonnable que je devrais faire à vos deux dernières lettres, et celle que vous paraissez désirer serait de consentir à rompre notre correspondance. Wiart [qui] y a été nécessairement admis, pourrait vous dire que je ne vous ai pas écrit une seule lettre depuis plusieurs années, que je ne l'ai consulté, et qu'il ne comprend non plus que moi sur quoi est fondé le renouvellement de votre humeur.

Vous me faites un crime de vous avoir dit *que je ne sentais pas avoir beaucoup plu à M. Conway. Quel motif puis-je avoir de désirer de lui plaire ?* Un excès de vanité. Je vous ai prié de me dire le bien et le mal qu'il vous dit de moi. *Excès de vanité encore. Je prétends que vous trahissiez votre ami. Je veux qu'on me considère par-dessus tout.* Enfin, il ne me manque aucun défaut, aucun ridicule, jusqu'à mes regrets du pauvre Pont-de-Veyle. Je vous ai dit *qu'il n'avait point d'âme*, par conséquent je ne devais pas l'aimer. Enfin, je suis devenue pour vous l'objet le plus ridicule et le moins intéressant.

Vous êtes devenu mon pis-aller, parce qu'il n'y a que vous qui puissiez avoir la patience de m'entendre raconter mes ennuis, mes insomnies, et mes sentiments. Vous seriez heureux d'être délivré d'une telle confidence.

Vous êtes certainement le maître de vous en délivrer quand il vous plaira, mais avant de prendre ce parti trouvez bon que je vous rappelle notre histoire.

C'est vous qui m'avez prévenue par les plus vives assurances de la plus tendre amitié ; c'est vous qui m'avez donné l'idée que vous étiez le seul homme vrai, le seul estimable. Dans cette persuasion je me suis attachée à vous avec une confiance sans bornes. Vous avez dans la suite interprété cet attachement à la manière des romans de Crébillon, et alors je ne vous ai plus paru qu'une vieille extravagante ; vous n'avez plus songé qu'au

LETTRE 497.—Inédite.

ridicule et même à la honte d'une telle liaison. Vous m'avez écrit les choses les plus outrageantes ; vous n'avez pas hésité à les confier aux bureaux ; j'aurais peut-être alors bien fait de rompre notre commerce. Je n'ai pu m'y résoudre ; je ne pouvais me persuader que vous pensassiez de moi le mal que vous m'en disiez, et j'attribuais vos injures à votre humeur, mais elle se renouvelle trop souvent et trop injustement. Il faut donc chercher les moyens qui peuvent rétablir la paix ; le seul infaillible serait de ne se plus écrire ; vous en êtes le maître, et si cela est nécessaire à votre bonheur et à votre tranquillité je consens à y souscrire.

Ne me faites point l'injustice de croire que j'ai abusé de votre confiance ; je n'ai trahi aucun des vos secrets, je n'ai lu à personne aucune de vos lettres, et les noms que vous m'avez nommés je ne les ai jamais répétés. Enfin, je n'ai aucun espèce de tort avec vous, mais mon amour-propre n'est pas assez aveugle pour m'empêcher de sentir qu'il est très-naturel de se dégoûter de moi et de se lasser d'un commerce qui doit devenir très-ennuyeux quand l'amitié qui seul en peut être le soutien cesse d'être réciproque. Je juge par moi-même quand je reçois des lettres de gens qui me sont indifférents et qui me parlent de leur amitié ; rien ne m'ennuie davantage.

Il me reste à vous dire que je n'ai pas varié un moment dans la volonté de vous renvoyer toutes vos lettres par M. Conway ; rassurez-vous sur la crainte de l'avenir, rien de nous ne passera par moi à la postérité.

J'ai une tête qui se trouble aussi bien que la vôtre. Cette lettre m'a coûté, elle vous sera rendue par un ami de M. Conway. Je vous envoie les éloges de La Fontaine, l'une par La Harpe, l'autre par Chamfort.[1]

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que je ne vous parle point de votre goutte, j'espère que M. Conway en recevra des nouvelles.

[1] Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort (1741-94), bel esprit et littérateur.

LETTRE 498

Paris, 4 décembre 1774.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! j'y consens, je ne vous parlerai jamais de vous, encore moins de moi ; cela établit une drôle de correspondance. Vous n'en viendrez pas plus l'année prochaine, j'en suis sûre ; vous trouverez dans mes lettres quelques points ou quelques virgules mal placés, qui feront quelque équivoque, et adieu le voyage. En attendant, celui de la grand'maman s'approche, elle sera ici le 20 au plus tard, elle débarquera chez Mme de Gramont ; il n'y aura personne d'invité à ce souper que moi : M. de Choiseul l'a ainsi ordonné, en réparation, sans doute, de son procédé dans sa première course, qu'il dînât chez les du Châtelet, qui sont à ma porte, et qu'il ne me vît point ; je l'ai boudé pendant plus de deux mois ; je ne l'appelais plus *grand-papa*, mais j'ai tout oublié, tout pardonné, je suis en haleine pour le pardon des injures. Pendant que je parle des Choiseul, il faut vous dire la petite fête que je leur prépare pour la veille de Noël, et comme vous aimez les noms propres, voici la liste de mes convives :

M. et Mme de Choiseul, Mme de Gramont, Mmes de Luxembourg et de Lauzun, M. et Mme de Beauvau, MM. de Gontaut, de Stainville, de Guines, l'Évêque de Rodez, le Prince de Bauffremont, les Abbés Barthélemy et Belliardi,[1] la Sanadona et moi. Balbastre,[2] fameux joueur de clavecin, y fera apporter son pianoforte ; il jouera, pendant le souper, des noëls et des airs choisis dont il a composé la plupart pour Chanteloup. Ce sera une surprise, personne n'est dans la confidence, excepté Mme de Luxembourg. J'ai écrit à Voltaire pour qu'il m'envoie des couplets ou une petite pièce de vers ; je vous raconterai la réussite que tout cela aura. Vos parents seront encore ici ; je ne doute pas qu'ils ne soient fort fêtés par M. et Mme de Choiseul ; par la grand'maman, j'en suis sûre. Ils doivent être fort contents de tout le monde, et surtout des Maréchales ; ils sont trouvés fort aimables, et le sont en effet. Je ne sais si c'est par l'opinion qu'ils ont reçue de mon peu de prudence qu'ils ne me communiquent point les nouvelles que vous leur mandez ; ils ne m'ont

LETTRE 498.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] L'Abbé Belliardi, d'une famille originaire d'Espagne, avait été employé par le Duc de Choiseul dans la négociation dont le Pacte de Famille fut le résultat. (B.)

[2] Claude-Louis Balbastre (1729–99), célèbre organiste.

fait aucun détail de la mort du Milord Clive,[3] mais ils m'ont parlé de celle de votre intendant,[4] et j'y ai pris beaucoup de part ; c'est un grand malheur que de perdre des gens aussi utiles, surtout quand ils sont aussi attachés.

J'espérais bien que vous préféreriez le discours de Chamfort à celui de La Harpe, c'est le jugement que j'en avais porté ; je laisse à votre cousin le soin de vous envoyer tous les discours, les imprimés qui paraissent ; vous me ferez plaisir de m'en mander votre avis : je vous trouve un bon critique. M. Dupré de Saint-Maur est mort ; ce sera le Chevalier de Chastellux qui le remplacera.

Je ne comprends pas pourquoi je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 25. Ce retardement fera que vous aurez été près de trois semaines sans avoir des miennes.

Votre petit paquet pour Milady n'est arrivé que le 1er de ce mois, il y avait quatre petits cornets pour moi, dont je vous remercie.

Vous ne me dites rien des émeraudes, vous en avez parlé à Milady. Je les croyais en chemin. Ne manquez pas à m'en faire savoir le prix. Je n'oublie point votre miniature de Mme d'Olonne, j'espère que vous l'aurez, mais je ne sais pas quand ce sera.

Mme d'Argental[5] mourut hier, je suis très-fâchée que Pont-de-Veyle ne lui ait pas survécu, il a eu le déplaisir de la voir désirer sa mort ; c'était une vilaine femme.

Je serais fâchée que le petit Fox[6] ne vécût pas, et que Charles Fox devînt héritier.

Savez-vous que Lindor m'écrit ? Je ne sais ce que veut dire Mme Cholmondeley. Je lui réponds toujours très-exactement.

On joue ici deux *Henri IV*, l'un aux Italiens, l'autre aux Français ; je voudrais que vous les vissiez, ou plutôt entendissiez, et en savoir votre jugement. Je trouve ce que vous dites

[3] La mort de Clive survint le 22 novembre 1774. On répandit d'abord le bruit qu'il était mort d'une dose trop forte de laudanum, mais en fait il s'était suicidé en se coupant la gorge avec un canif.

[4] Joseph Tullie, le délégué de Walpole comme Huissier du Trésor ("Usher of the Exchequer"). Dans une lettre à Lady Ossory du 23 novembre 1774 on lit :—"Je suis à Londres, Madame, et en grande détresse. J'ai perdu un serviteur et ami des plus fidèles, mon délégué, Mr Tullie, et, étant un *Roi Fainéant*, je ne sais comment conduire mes propres affaires." (*Lettres*, tome ix, p. 97.)

[5] Belle-sœur de Pont-de-Veyle.

[6] L'honorable Henry-Richard Fox, fils unique du deuxième Lord Holland, qui mourut le 26 décembre 1774. L'enfant, alors âgé d'un an, devint par la suite le célèbre homme d'État Whig.

de l'*Éloge* de La Harpe parfaitement bien [7] ; on juge à la froideur, à la roideur de son style, qu'il n'a pas la délicatesse de goût et de sentiment qu'il faut pour sentir la naïveté, la grâce, l'agrément et pour ainsi dire le moelleux, ou plutôt la souplesse de l'esprit et du style de La Fontaine. Dites-moi donc ce qu'il faut que je lise ; je vais essayer du Nouveau Testament.

Il va y avoir un voyage à Montmorency, il ne sera que de huit ou dix jours, vos parents y seront invités, et ils iront ; la Maréchale se conduit à merveille avec eux, et elle les trouve fort aimables. Mme de Mirepoix les traite fort bien aussi ; enfin je me flatte qu'ils seront contents : et vous, Monsieur, ne le serez-vous jamais ? Est-ce un miracle que je ne puis espérer de trouver écrit de votre main, *je suis content ?*

Je relis votre lettre, elle est ce qu'on appelle énergique ; il est singulier de s'exprimer avec tant de clarté et, pour ainsi dire, d'une façon aussi ingénieuse dans une langue étrangère ; vous ne dites précisément que ce que vous voulez dire, et n'êtes jamais en deçà ni par delà ; je ne connais que Voltaire qui rende ses pensées aussi bien que vous ; il est fort difficile d'imaginer un caractère tel que le vôtre ; il est unique au monde, j'en suis sûre.

Je ne connais point Mme Pye, elle ne loge point à Saint-Joseph.

LETTRE 499

Ce dimanche 11 décembre 1774.

Quoique je n'aie point reçu de lettre vous en recevrez de moi ; j'espère apprendre de vos nouvelles par M. Conway. J'en sais déjà par Couty, qui a écrit à sa sœur qu'il vous avait vu et que vous étiez en bonne santé. Il dit que vous avez fait partir les émeraudes, je ne les ai point encore reçues. Les avez-vu mises à l'adresse de M. Trudaine ? Sans doute ce fait sera éclairci avant que j'aie reçu votre réponse.

Je laisse à votre cousin le soin de vous mander toutes nos nouvelles, il s'en acquittera bien mieux que moi ; je n'en saurais

[7] M. Walpole dit :—"J'ai lu les deux *Éloges*. Je préfère de beaucoup celui de Chamfort à celui de La Harpe. Le premier est naturel ; c'est du français auquel je suis accoutumé. La comparaison, page 27, de la langue ancienne, qui s'enrichissait par de vieux mots, à un antiquaire est charmante. La Harpe est précieux, guindé, peiné. Il est impossible qu'un tel auteur ait goûté la naïveté de La Fontaine. (B.)

LETTRE 499.—Inédite.

retenir aucune, j'oublie toujours quelque circonstance. Le public paraît content, tout annonce un règne sage et doux, du moins c'est ce qui se dit dans mon atmosphère.

J'ai reçu des couplets de Voltaire, de la plus grande platitude. Je lui avais expliqué très-clairement ce que je désirais, il ne m'a pas compris, ou ne s'est pas mis en peine de me satisfaire ; je m'en passerai, le piano-forte suffira.

Je ne sais si vos parents verront les miens, je ne forcerai rien. Je crois qu'ils vous mandent qu'ils sont contents, tout le monde les fête et les recherche ; les Beauvau leur donneront à souper mercredi, et jeudi ils iront à Montmorency, ils y coucheront, la Maréchale va s'y établir demain et en reviendra le mercredi 21.

Tous mes parents arrivent le lundi 19, je les verrai à leur débotté, et je m'en fais une grande joie ; ils iront souper chez tout le monde les douze premiers jours, et n'ouvriront leur maison que le 2 de janvier, et ils donneront à souper tous les jours de la semaine excepté le vendredi et le samedi. Je suis dans une grande perplexité, je crois qu'il m'est démontré que je devrais renoncer au souper, il est très-contraire à ma santé, mais le dîner le serait à la société, je ne sais quel parti prendre.

Vous croyez bien que les vers abondent, ils sont tous plus plats les uns que les autres ; voilà les seuls que je trouve passables :—

"Sortez d'ici, troupe ephémère,[1]
Ne profanez plus le palais ;
Vous n'emportez que les regrets
De l'Archevêque et de Voltaire."

Je soupai hier avec Milord Harrington,[2] grand ami de Milord Stormont. Je ne trouve aucun Anglais aussi aimable que votre cousin. Je vous trouve parfaitement heureux d'avoir . . .[3]

J'espère que j'aurai mercredi de vos [nouvelles] [3]

[1] Les membres du "Parlement Maupeou." Les anciens Parlements avaient été rétablis par un édit du 12 novembre 1774.

[2] Dans le manuscrit "Hattington."

[3] Ici quelques morceaux de la lettre ont été enlevés.

LETTRE 500

Paris, ce 17 décembre 1774.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 8 de ce mois, et j'avais reçu la précédente, qui était du 25 de l'autre mois, le 1er de celui-ci ; ainsi vous voyez que, s'il n'y a pas de conformité dans nos caractères, il y en a du moins dans notre conduite. Mais il n'est pas question de toutes ces petites chicanes ; vous êtes mon ami, un ami que je ne veux jamais perdre, de qui j'endurerai toutes les colères, toutes les mauvaises humeurs, et à qui jamais je ne ferai de reproches, surtout quand je saurai qu'il a la goutte. J'ai beaucoup d'inquiétude qu'elle n'augmente. Vous donnerez apparemment de vos nouvelles à votre cousin, et si vous nous écrivez alternativement, vous me tranquilliserez beaucoup. Les Miladys et lui sont à Montmorency depuis jeudi, ils en reviennent aujourd'hui. Vous devez être content de leur succès, ils plaisent généralement à tout le monde ; ils doivent être contents de l'empressement qu'on leur marque. Je vous trouve infiniment heureux d'avoir pour ami M. Conway ; je ne crois pas qu'il y ait un caractère plus parfait, un esprit plus raisonnable, une humeur plus douce, des manières plus aimables ; je ne comprends pas comment vous n'êtes pas plus souvent ensemble ; vous devriez être toujours les uns chez les autres ; c'est votre faute si cela n'est pas ; vous avez du sauvage, et lui n'en a point ; mais il a une bonne santé, la vôtre est détestable.

J'attends de vos nouvelles avec impatience. Cette goutte-ci ne doit pas être de la même force que celle d'il y a deux ans. Ne me laissez point dans l'inquiétude.

Je suis actuellement fort enrhumée, mais c'est du cerveau. Cette incommodité ne change rien à ma vie ordinaire, je ne sors jamais avant neuf heures. Je soupai hier chez Mme de la Vallière ; elle n'oublie pas votre affaire. Je crois pouvoir vous répondre que vous aurez votre Mme d'Olonne, je voudrais que votre cousin pût vous la porter, mais c'est de quoi je ne suis pas sûre.

J'attends après-demain tous mes parents, je crois vous l'avoir déjà mandé, ainsi que tous les arrangements de soupers ; la répétition vous en serait ennuyeuse et à moi aussi. Je ne sais pas quel changement il y aura dans ma vie ; je me trouvais assez bien du train que je menais ; mais je serai bien aise de

LETTRE 500.—Incomplète dans les éditions précédentes.

revoir la grand'maman, elle n'a point oublié qu'elle m'aime, et moi je sens que je l'aime, ou du moins je le crois. Ah ! ne me niez pas que j'aimasse Pont-de-Veyle, il me manque à tout moment, nous nous étions nécessaires réciproquement ; son frère d'Argental[1] vient de perdre sa femme ; j'ai grand regret que le pauvre Pont-de-Veyle ne lui ait pas survécu, elle lui était insupportable ; elle ne le quittait point dans sa maladie, elle avait l'air d'aspirer après sa succession, c'était une femme odieuse. D'Argental n'en a pas été fort affligé ; il vient de perdre un ami dont il l'est bien davantage, M. Felino, qui avait été ministre à Parme. Il le voyait tous les jours, il reste presque tout seul ; il avait perdu précédemment M. de Chauvelin et un M. de Croismare qui étaient ses intimes amis. Je compte qu'il viendra souvent chez moi quand les premiers jours de son deuil seront passés ; c'est un bon homme, il a de l'esprit, de la douceur : nous avons beaucoup vécu ensemble dans notre jeunesse, mais il y avait bien quarante ans que nous ne nous voyions plus ; il nous reste cependant quelques réminiscences qui empêchent que ce soit une connaissance nouvelle.

Si vous venez l'année prochaine ici (ce que je n'ose espérer), vous verrez quelques nouveaux visages ; le besoin que j'ai de compagnie m'empêche d'être difficile. Je trouve extraordinaire que le Craufurd ne vous dise pas un mot de moi. Je vous ai dit, je crois, que nous avions ici Milord Harrington, c'est l'ami de l'ambassadeur ; je n'ai point d'attrait pour lui, ni de répugnance ; il partira bientôt.

Je vous enverrai par lui du sucre d'orge, s'il veut s'en charger. Wiart m'apprend dans le moment qu'il l'a donné à votre cousin, ainsi ce sera lui qui vous le portera, ou qui vous l'enverra par les occasions qu'il trouvera. Je m'en rapporte à lui pour vous envoyer tous les imprimés qui paraissent, et toutes les nouvelles qui peuvent vous intéresser.

Je ne fermerai cette lettre que demain après l'arrivée de la poste. J'espère que j'aurai de vos nouvelles, vous aurez reçu une de mes lettres depuis la vôtre.

Ce 18, à trois heures.

Je me flattais d'avoir une lettre, et je ne me suis point trompée ; en voici une dont je serais parfaitement contente, si elle ne vous avait rien coûté. Mon ami, écrire aussi longuement quand

[1] Charles-Augustin Ferriol (1700–88), Comte d'Argental, ministre du Duc de Parme à la cour de France. Il était aussi le confident intime et le dépositaire des écrits de Voltaire.

on souffre, est un excès de bonté que je ne veux point que vous ayez ; vous voulez me rassurer, je le vois bien, je reconnaîtrai cette attention en ne vous parlant pas de mon inquiétude. Si vous voulez m'obliger, vous donnerez de vos nouvelles deux fois la semaine, une à moi, l'autre à votre cousin.

J'ai pensé toute la nuit (car je n'ai pas fermé l'œil) qu'il était triste de ne pas dormir, mais que vous étiez bien plus à plaindre ; je ne comprends pas qu'on puisse supporter la douleur et le chagrin ; je suis si faible de corps et d'esprit, que je ne pourrais résister ni à l'un ni à l'autre.

Vous êtes bien aise de l'arrivée de mes parents, et moi aussi ; je ne sais cependant pas ce qui en résultera, je crains tous les changements ; vraisemblablement je verrai très-peu le grand-papa ; je vous ai écrit l'arrangement de leurs semaines : ils n'auront que deux jours pour aller chez les autres ; apparemment que la grand'maman m'en donnera un ; je me trouverais très-déplacée aux soupers de l'hôtel de Choiseul ; un Quinze-Vingt de mon âge est un objet d'un ridicule bien triste, au milieu de la compagnie qui y sera ; il y a deux cent dix personnes sur la liste, qu'on y doit recevoir à toute heure : ce sont ceux qui ont été à Chanteloup. Je ne me permettrai pas non plus d'aller aux soupers qu'on leur donnera d'ici au 2 de janvier qu'ils ouvriront leur maison, à moins que je ne sois sûre qu'il y ait peu de monde, et que ce soient des gens de ma connaissance. Je vous rendrai un compte exact de ma soirée du 24. Je crois que l'Abbé Barthélemy arrivera aujourd'hui ; il s'est annoncé pour les précéder de vingt-quatre heures, et c'est ce que me fera abréger cette lettre, parce qu'il débarque ordinairement chez moi ; j'aurais cependant de quoi vous entretenir longtemps. J'ai fait une lecture ce matin qui m'a fait plaisir ; le titre du livre est *Mémoires sur la Vie de Mlle de Lenclos ;* le commencement est d'une platitude extrême, il ne faut commencer qu'à la page cent soixante-quatre ; il y a des lettres d'elle et de Saint-Évremond que je trouve charmantes, et qui m'ont bien confirmée dans la persuasion où je suis, que c'est une opinion bien fausse que celle de me croire bel esprit. Oh ! non, je n'en ai point. Ninon en avait beaucoup, et Saint-Évremond plus que je ne croyais. Si vous n'avez pas ce livre, je vous enverrai le mien si vous le voulez ; il pourrait bien n'être plus chez les libraires.

J'ai bien envie de vous envoyer aussi la dernière lettre que j'ai reçue du grand Abbé, elle est d'une folie extrême.

Mais je bavarde, et j'oublie qu'il faut que je me lève. Adieu donc : de vos nouvelles, de vos nouvelles !

Je vais envoyer prier votre cousin de me venir voir pour lui communiquer votre lettre et pour qu'il me l'explique.[2]

LETTRE 501

Ce vendredi matin, 23 décembre 1774.

Les nouvelles que votre cousin a reçues de vous m'ont un peu tranquillisée ; il est persuadé que votre accès sera peu considérable et fort court ; je le désire, mais je n'ose l'espérer ;

[2] Voici la réponse d'Horace Walpole à cette lettre (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"De Londres, ce 26 décembre 1774.

Mais que vous êtes une drôle d'amie ! Vous avez tout l'air de vous réjouir de ma goutte, car votre première idée est d'en tirer deux lettres par semaine. D'ailleurs vous oubliez la première de toutes les règles, qui est, que c'est le malade qu'on doit ménager, et non pas le malade qui doit ménager ceux qui se portent bien ; maxime échappée à personne depuis Adam, hormis à vous. Voici le fait. Vendredi j'avais été obligé de dicter une grande lettre sur mes affaires, le moment après arrive votre lettre, où vous demandez deux lettres par semaine, l'une pour vous, l'autre pour mon cousin. Votre lettre d'ailleurs m'étant très-agréable, je voulais vous complaire sur-le-champ. Mais n'ayant personne qui sût écrire le français, il fallut m'adresser à M. Conway. Bref, cette fatigue m'épuisa tellement que j'en perdis la voix, la respiration, et le pouls. Mais abrégeons. La goutte ne me fait de mal que quand je m'épuise, et je vous prie pour la quatrième fois de vous en ressouvenir.

Actuellement je me porte à merveille. Les bottines ont passé mon attente de cent piques, et je compte vous en envoyer une paire comme un ex-voto pour suspendre dans votre tribune sur la chapelle. Mon cousin vous dira le reste. Il faut me dépêcher, car mon secrétaire,* qui n'est qu'un visitant, n'a pas du temps de reste.

J'ai envoyé ce matin chez le marchand aux émeraudes : elles sont faites, mais pas polies, et les ouvriers ne veulent pas les achever qu'après les fêtes. Je vous serai très-obligé de la nouvelle Ninon, et j'en aurai grande impatience. Grâces aussi pour le sucre d'orge, et mille fois plus de grâces pour les bonnes nouvelles de Madame d'Olonne.† Je vous prie de dire à Milady Ailesbury, que la meilleure manière d'assurer tout ce qu'elle aura acheté de porcelaines de Sève, c'est de l'envoyer directement à notre douane de Londres, adressé à elle-même. Je suis très-pressé de recevoir les nouvelles de l'arrivée de vos parents et de votre souper. Ne manquez pas de baiser mille fois la belle petite main de la belle petite grand'maman de ma part, et si vous pouvez sans heurter le front, son joli petit pied aussi. Ne le baisez pas, mais embrassez l'Abbé aussi. Bonsoir, car je n'en puis plus, et mon secrétaire en est bien aise.

P.S.—Je ne compte d'écrire à personne avant aujourd'hui en huit." ‡

Lettre 501.—Incomplète dans les éditions précédentes.—Voici la réponse d'Horace Walpole à cette lettre (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"De Londres, ce 4 janvier 1775.

Votre dernière lettre était tout ce que je pouvais désirer, et je vous en remercie : mais celle de Milady Ailesbury, que je reçus avec, ne me plut nullement. Elle dit que vous vous êtes tellement épuisée à votre fête, que vous en avez pensé mourir. J'espère qu'on n'exilera plus vos parents, si le retour doit vous tant coûter.§ Vous pouvez vous

* Apparemment George Selwyn.

† Miniature que M. Walpole désirait acquérir.

‡ Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 114 15.

§ Le Duc et la Duchesse de Choiseul étaient de retour à Paris pour la première fois depuis la disgrâce du Duc.

j'attends le snouvelles de dimanche, et je compte que le Général en recevra le mercredi d'après.

La grand'maman arriva lundi à neuf heures du soir, en très-bonne santé, point fatiguée. Je me rendis chez Mme de Gramont à neuf heures et demie ; les voyageurs étaient descendus chez

tranquilliser entièrement sur mon état ; il ne me reste que de l'enflure à la main droite, et cependant je m'en sers actuellement, bien qu'enveloppée de la bottine : M. Wiart ne reconnaîtra pas mon écriture ; à force d'être difficile, elle est meilleure. Je marche sans béquille et sans aide, mais il est vrai que je suis encore très faible, et bien plus revenant que vos parlementaires. Mais je me repose assez. La ville est déserte à l'heure qu'il est ; et de ceux qui y sont, je n'en reçois que très-peu. C'était la mode il y a deux ans de me visiter. Toutes les belles, toutes les grandes dames vinrent ici à l'envi : actuellement j'affiche la langueur, et me suis excusé si non à mes amis intimes.

Voici mercredi au soir, et ce diable d'homme ne m'a pas encore apporté les émeraudes. J'ai peur de manquer le coche de Douvres. Couty m'a rendu ce matin deux grils et quatre livres de thé, qui iront dans la même caisse.

Mes parents vous auront dit le grand parti qui s'est offert pour leur nièce, Milady Françoise.* C'est une très-aimable fille et très-jolie. Toutes ces cousines le sont.

Je n'ai pas été fâché de l'absence de mes parents. J'aime à être tout seul dans les souffrances. Je sais exactement comment il faut me traiter. Il ne faut que le silence et un régime extrêmement froid. Dans ce pays-ci tout le monde s'y oppose et me prêche. Je n'aime que des domestiques obéissants, et certainement je n'ai pas envie de me tuer. Vous voyez que je m'y connais, et me suis guéri bien promptement. Encore suis-je très-content du séjour qu'ils ont fait à Paris, des honneurs, des politesses, des bontés, qu'ils y ont reçues. Je suis charmé qu'ils ont fait connaissance avec vous, et qu'ils ont le bonheur de vous plaire. À présent je commence à désirer leur retour, et je vous prie de leur donner congé.

Comme le carrosse de Douvres part demain, et ne passe qu'une fois par semaine, j'avais peur que les émeraudes n'y seraient pas à temps ; mais les voici ; le marchand me les a apportées ce matin. J'ai peur que vous n'en serez pas exactement contente. Le couvercle de la jatte est très-lourd et mal fait : mais la jatte fait très-bien sans dessus, et tout le reste est très-bien. Si j'avais refusé de prendre le couvercle, il aurait fallu attendre encore six mois ou douze ; car on fonde très-rarement du verre à cet usage, étant passé de mode. Il faut que M. de Trudaine fasse venir la caisse, qu'on laissera à la douane de Calais à son adresse. Outre les verres, vous y trouverez deux grils et quatre livres de thé ; le tout empaqueté par M. Couty, que j'ai fait venir exprès chez moi.

Le Selwyn a passé toute la soirée d'hier chez moi, et même soupé, c'est-à-dire a mangé des biscuits et moi des pommes cuites. Votre petit ami † court la campagne : aujourd'hui chez Milady Spencer, demain chez les Ossory. Moi je ne compte de sortir au plutôt avant la semaine qui vient,

Ce vendredi 6.‡

La main droite va mieux ; j'ai ôté la bottine, et j'écris ganté. Vous pouvez compter à M. le Duc d'Orléans cette nouvelle preuve de l'excellence des bottines. Dans mon fait c'est de la démonstration ; cinq semaines au lieu de cinq mois et demi. Vous m'avez parlé dernièrement d'un projet que vous aviez de dîner au lieu de souper : je ne suis pas de cet avis-là. Vous vous êtes accoutumée depuis si longtemps à votre méthode ordinaire, que je ne saurais croire qu'un changement vous conviendrait mieux. Peut-être si vous preniez un petit bouillon à la place de votre thé, cela vous soutiendrait mieux, et vous empêcherait de trop manger le soir ; mais je ne vous conseillerais pas de rien brusquer. Vous êtes très-délicate, et il ne faut pas risquer un changement considérable tout d'un coup." §

---

* Lady Frances Seymour-Conway, quatrième fille du premier Comte d'Hertford ; elle épousa, le 22 mai 1775, Henry Fiennes Pelham-Clinton, fils aîné du deuxième Duc de Newcastle. Lord Lincoln mourut en 1778, avant son père.

† Craufurd, correspondant de Mme du Deffand. ‡ Dans le manuscrit "5."

§ Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 121–3.

eux pour faire leur toilette ; ils ne se rendirent chez elle qu'à dix heures : le premier projet avait été qu'il n'y aurait que moi, mais nous fûmes vingt-deux ; ce serait une belle occasion de vous plaire, de vous les nommer, mais trouvez bon que je m'en dispense. Il n'y avait de femmes que Mmes de Beauvau, du Châtelet et moi ; les hommes étaient les plus féaux amis. Tout se passa à merveille ; je reçus beaucoup de marques d'amitié, j'en donnai infiniment ; le lendemain, la grand'maman me vint voir, et puis j'eus après la visite du grand-papa, à qui je chantai deux petits bêtes de couplets que je fis en l'attendant ; comme j'ai toute honte bue avec vous, les voici.

Air : *À la venue de Noël.*

Souvenez-vous qu'il ne me vit point au voyage qu'il fit au mois de mai.

Si Monsieur le Duc de Choiseul
De ma porte eût passé le seuil,
Je le verrais de meilleur œil,
Je lui ferais plus grand accueil.

Comme le grand-papa Choiseul
Vient enfin de passer ce seuil,
Je le regarde de bon œil,
De bon cœur je lui fais accueil.

Cette plaisanterie eut beaucoup de succès. Tous les jours ils souperont dehors jusqu'au 2 de janvier ; ce fut hier chez Mme d'Anville, demain ce sera chez moi, et j'en suis ridiculement occupée ; je me moque de moi-même. En cherchant bien la cause de cette occupation, je soupçonne que tous les soins que je prends n'ont guère d'autres motifs que de m'armer contre l'ennui ; c'est une maladie en moi qui est incurable ; tout ce que je fais, ce sont des palliatifs ; n'allez pas vous mettre en colère contre moi, ce n'est pas ma faute ; votre cousin pourra vous dire que je fais de mon mieux, et que j'ai toute l'apparence de m'amuser et d'être contente. Je continuerai cette lettre.

Ce dimanche 25, à sept heures du matin.

Ah ! je l'avais bien prévu : les lettres arrivèrent hier ; elles m'apprennent que votre goutte est comme celle de il y a deux ans ; ne craignez point que je vous parle de mes inquiétudes ; vous en pouvez juger, et vous devez comprendre aussi avec quelle impatience et avec quelle crainte j'attends les nouvelles

de mercredi. L'horrible malheur d'être séparés par la mer! mais ne parlons pas de cela. Je vous raconterais ma soirée d'hier, si je vous croyais en état de vous en amuser; mais mon récit arriverait peut-être aussi mal à propos que la fête d'hier le fut pour moi; je ne cessais de penser à votre état: il m'en coûta beaucoup pour faire bonne contenance. Quand vous serez quitte de vos souffrances, je vous dirai tout ce qui se passa. Votre cousin vous enverra peut-être les couplets. Si les nouvelles du mercredi sont bonnes je vous ferai une ample relation de tous les détails, mais jusqu'à ce que je sois tranquille je ne peux vous parler de rien. Je suis très-touchée et très-reconnaisante des quatre mots de Philippe à Wiart, et de l'ordre que vous donnez à votre cousin de m'instruire. Il m'a traduit votre lettre; les dernières lignes sur Milady Henriette[1] m'ont un peu rassurée, vous aviez la tête très-libre.

Mon Dieu! que ne suis-je avec vous!

LETTRE 502

Ce jeudi 29e, à 6 heures du matin.

J'attendis hier pour vous écrire que j'eusse vu le Général. Il n'arriva que tard, et les visites arrivèrent en même temps que lui; il me fallut remettre à ce matin à vous écrire. Votre lettre du 23 qu'il me traduisit en grande partie, m'apprend

[1] Lady Harriet (ou Henrietta) Stanhope.

LETTRE 502.—Inédite.—Voici la réponse d'Horace Walpole à cette lettre (voyez notre *Introduction*, I, § 14):—

"De Londres, ce 13 janvier 1775.

En toute vérité je vous assure que je n'ai pas pensé à vous faire des menaces. Je vous ai dit en badinant que je ne voulais vous écrire de huit jours—et voilà où me fait tomber le malheur de ne pas écrire dans ma propre langue. Si je ne parle pas toujours d'un sérieux phlegmatique, votre méfiance naturelle vous fait soupçonner que je suis de mauvaise humeur—je ne sais pas de remède, et il faut se soumettre à ces contretemps. Au moins vous voyez que je ne me fâche pas aujourd'hui.

Non, assurément, mon cousin ne gardera pas votre Madame de Prie.* Vous me l'aviez offerte, et je n'ai pas voulu vous l'ôter—mais puisque vous la donnez, je prétends qu'elle est à moi comme plus ancien en date. Ne vous donnez plus de peine sur Madame d'Olonne†; vous en avez déjà trop pris. Je vous prie seulement de me la faire acheter à la vente, si le prix ne passe pas cent louis ou environ, ce qui serait bien payer sa fantaisie; mais j'ai peur que je ne l'aurai pas. Il y a un Mons[r] d'Henri ou bien d'Heneri, demeurant dans la même rue avec le Chevalier Lambert, et tout près de l'hôtel de Richelieu, et qui achète à tort et à travers tous les ouvrages soi-disants de Petitot, qui me l'emportera, et j'en serai fâché. Il y avait encore un

* Une miniature. † Une autre miniature.

que votre goutte est bien forte, vous n'aviez plus de douleurs, dites-vous, mais votre faiblesse est extrême; votre douceur, votre patience, votre courage, ne le sont pas moins et intéresseraient les plus indifférents. La présence du Général me donne l'assurance d'avoir de vos nouvelles deux fois la semaine; c'est une grande consolation, mais je ne laisse pas de trouver encore les intervalles bien longs. Quelque plaisir que me cause la présence du Général, je suis très-fâchée qu'il ne soit pas auprès de vous. Leur amitié pour vous, qui est des plus tendres et des plus sincères, vous les rendraient fort utiles; je soupçonne le Général de m'avoir supprimé quelques articles de votre lettre, et je vais répondre à ce que j'en imagine. N'ayez nulle inquié-

Monsieur que j'ai vu chez vous, et dont j'ai oublié le nom, mais il a de grands sourcils noirs; il achète aussi des Petitots, et me proposa un jour de venir voir ses tableaux; mais c'est trop vous importuner, et je ne vous en parlerai plus. Je suis encore fâché de vous avoir demandé la vie de Ninon, puisque elle est ancienne: c'est sans doute celle dont j'ai tiré ma feuille dans le Monde,* et que je sais par cœur.

Je viens enfin de recevoir de la part de l'éxécuteur testamentaire de M. Taaffe trois cent vingt-sept livres sterling douze shelings et six sous, sur le compte de Madame la Maréchale de Mirepoix, le dernier payement qu'elle touchera. L'entremetteur s'est payé cinq guinées, et c'est très raisonnable—donc il n'en reste pour Madame que trois cent vingt-deux livres sept shelings et six sous. Je crois que la meilleure manière de faire toucher cette somme à Mad. la Maréchale, ce sera si mon cousin veut bien avoir la complaisance de la lui payer, et que son banquier s'adresse à moi pour le remboursement—mais alors il faudra que Madame de Mirepoix paie à mon cousin ce qu'il perdra par les frais de l'échange, car je ne veux point qu'il paie la dame à son propre dépens. Je vous prie d'arranger cela avec lui avant que d'en parler à la Maréchale.

Je trouve l'épigramme de Voltaire fort plaisant. On ne m'a pas envoyé les trois Exclamations†; et M. Clarges, que je sais arrivé, ne m'a pas rendu la Ninon, mais je la lui demanderai, si je n'en entends pas parler.

On m'a dit hier que notre petit ami a la goutte chez Milady Spencer, et le pied sur un tabouret. Mad. Greville est hardie si elle répondra de ce qu'il fera au printemps.

Je vous prie d'assurer Mad. de Jonzac combien je suis sensible à son souvenir; c'est une des personnes en France pour qui j'ai le plus d'estime, bien que je n'y aie pas fait quatre-vingt-dix connaissances comme M. Conway.

J'oubliais de vous dire que je suis très-content des vers du Chevalier dans la tasse. Tout ce qu'il fait est joli.

Ma goutte s'en va on ne peut pas plus lentement. Je marche très-mal, je monte mal un escalier et je descends avec plus de difficulté encore. Je ne quitte le gant de la main droite que pour écrire, et j'ai fait demander permission à la Princesse Amelie de le garder quand j'aurai l'honneur de jouer avec elle lundi.

Je remets ma parfaite guérison au mois prochain, quand je compte d'aller passer huit jours à une campagne de Milord Hertford à deux pas de la mer, et à vingt lieues de Londres. L'air de la mer me fait autant de bien que les bottines, et mille fois plus rapidement.

Je suis très-stérile aujourd'hui. La campagne politique s'ouvrira la semaine qui vient, et alors la ville se remplira. J'ai des nouvelles assez amusantes pour mes parents, mais comme elles ne sont point politiques et se conserveront, et que je n'ai pas le temps de leur écrire aujourd'hui, je les garderai jusqu'à mardi. C'est l'histoire d'une société poétique dont je me suis fort amusé.‡ Bonsoir.§

---

* *The World*—voyez les *Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome i, pp. 169–73.

† Epigramme sur le journaliste Suard.

‡ Voyez la lettre de Walpole à Conway du 15 janvier 1775 (*Lettres*, tome ix, pp. 134–5).

§ Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 130–2.

tude sur ce qu'il doit vous rapporter.[1] Jamais, non jamais, je ne serai l'occasion de vous causer le plus petit chagrin, soit pendant ma vie, ou après ma mort. Si vous n'avez pas toujours été content, examinez quel était le principe de mes torts, et jugez s'ils ne méritaient pas un peu d'indulgence.

La Milady m'a dit vous avoir écrit une lettre de sept pages, et qu'elle vous a rendu compte de tout ce qui pouvait vous intéresser. J'aurais partagé ce soin avec grand plaisir, si j'avais été plus tranquille sur votre état. Mais comment peut-on se résoudre à envoyer des récits de fêtes et d'amusements à quelqu'un qui pourrait les recevoir dans le moment où il souffrirait les plus grandes douleurs, et qu'on est soi-même dans de grandes inquiétudes ? J'avoue que cela ne m'est pas possible. Du moment que vous serez guéri, je vous ferai toutes les relations qui pourront vous amuser. Tout ce que je vous dirai aujourd'hui c'est que vos dames sont accueillies, fêtées, et recherchées selon leurs mérites, c'est-à-dire plus qu'aucunes étrangères n'aient jamais été. Je suis enchantée de Milady Ailesbury, on ne peut avoir plus d'usage du monde, un maintien plus poli et plus noble. Pour votre cousin on l'aime à la folie, et les jeunes dames plaisent à tout le monde. Mes parents ne les verront point, que par rencontre chez moi ou ailleurs ; ils se sont fait une loi de ne point recevoir d'étrangers.

Adieu, mon ami, mon très-parfaitement bon ami ; que cette maudite goutte me cause de chagrin !

LETTRE 503

Ce lundi 2e janvier, à 6 heures du matin.

Les facteurs ces jours-ci ne rendent les lettres le jour qu'elles arrivent qu'extrêmement tard, et le plus souvent que le lendemain. Votre cousin reçut votre lettre hier à huit heures du soir ; il vint sur-le-champ me dire de vos nouvelles. Elles sont bonnes,

[1] Walpole avait prié le Général Conway de rapporter toutes les lettres qu'il avait écrites à Mme du Deffand entre 1766 et 1774.

Lettre 503.—Inédite.—Voici la réponse d'Horace Walpole à cette lettre (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"De Londres, ce 19 janvier 1775.

Je puis vous assurer avec la plus grande vérité que non seulement mes parents sont infiniment contents de vous, mais qu'ils vous admirent et qu'ils vous aiment autant que vous le méritez. C'est ce qu'ils répètent trop souvent pour que j'en doute. De leur

mon ami, mais pas assez pour me mettre hors de toute crainte. Il faut qu'elles me soient confirmées par le courrier de mercredi et celui de dimanche. Ce n'est pas ma faute si je ne saurais me livrer aisément à l'espérance. Il y a longtemps que je dis que je ne saurais bâtir de châteaux en Espagne, je n'y creuse que des cachots. Mais dans cette occasion-ci, je prends quelque espérance ; la sécurité de votre cousin me rassure. Il fut vendredi avec toutes les Miladys à Versailles, voir le *Déserteur*, joué par Caillot [1] qui a quitté le théâtre. Ils en revinrent charmés, ainsi

côté quelle raison d'être contents ! Jamais on n'a tant fait pour des étrangers ! Il me paraît que M. Conway serait charmé de s'établir à Paris. Oui, je leur ferai force questions ; mais ils ont bien passé le cercle de mes connaissances.

Votre ménagement poli pour mes couplets m'a fort diverti. Je m'attendais à vous entendre crier qu'ils étaient les plus plats et les plus ridicules du monde. Vous n'avez jamais eu à vous reprocher trop de complaisance pour mes ouvrages—pourquoi épargner mes vers français ? Pensez-vous que je les ai cru bons ? Je savais bien qu'ils étaient détestables. C'est mon cousin qui en fait de jolis—je trouve très-jolis ceux qu'il a faits pour Madame de Cambis. J'ai trouvé ceux de votre fête fort bien aussi, cependant pas admirables. Mais il n'y a rien où nous différons davantage qu'en fait de vers. J'ai tort sans doute, car assurément vous devez juger votre langue mieux que moi.

Permettez-vous que, faute d'autre matière, je remplisse le reste de ma lettre avec des nouvelles politiques pour mon cousin ? Voilà donc que les affaires en Amérique vont au plus mal. On y envoie encore trois autres régiments. On va demander au Parlement, qui s'est assemblé aujourd'hui, six mille matelots dont on n'a pas voulu il y a un mois. Cela ne paraît pas fort conséquent—mais voici ce qui est bien plus étrange, et qui n'a pas l'air guerrier. On annonca hier par autorité, c'est-à-dire par la sienne, dans les papiers publics, que Milord Chatham doit se présenter à la Chambre des Pairs pour faire une proposition. On a été très-curieux de savoir ce que ce devait être que cette proposition, et on assure que la voici. Autorisé par le Docteur Franklin (mon cousin vous dira qui c'est) le seigneur Chatham doit offrir au Roi de la part des Colonies trois cent cinquante mille livres sterling par an, moyennant l'abolition des taxes et des édits qui gravent l'Amérique. On prétend qu'on s'en moquera—cependant on rit à contre-cœur.

Milord North a présenté ce matin à la Chambre un cahier énorme de papiers américains, demandant qu'on les examine aujourd'hui en huit.

Vous voilà aussi savante que pas un politique dans nos cafés. Hier la Cour était en gala, jour de la Reine. Les habits étaient d'une magnificence extraordinaire, et les plumes des dames un peu émules des votres. À trois heures après midi arriva un brouillard si épais que personne ne sut trouver son carrosse, et grand fut le bruit, l'embarras qui survint, avec beaucoup de dommage fait aux équipages. Le valet du Ministre de Prusse renversa à coups de poing un grenadier à la porte du Palais ; le ministre se plaint au Colonel de ce qu'on s'était assuré de la personne du laquais. 'Monsieur,' dit le Colonel, 'que croyez-vous qu'on eût fait à un Anglais qui eût frappé un grenadier à la porte du Palais de Berlin ?' Nous sommes plus polis ; on a relâché le domestique.

Voilà un échantillon d'une lettre anglaise. Je ne crois pas que vous en demanderez une suite.

Le 20.

Tout est changé aujourd'hui : on dit que Milord Chatham va demander qu'on augmente l'armée par terre et par mer. Je ne saurai la vérité qu'après la poste partie ; ce qui est plus sûr, c'est ce que le Ministère s'est décidé pour la guerre, et qu'on menace les Colonies d'une punition très-rude.

Vos émeraudes coûtent cinq louis et demi. Il me semble que mes lettres sont comme les Cours, remplies de grandes et de petites choses." *

[1] Dans le manuscrit, "Caillaud."—Joseph Caillot (1732–1816). "Cet acteur était sublime sans aucun effort, et c'est peut-être de tous les talents le plus rare. Personne ne

* Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 144–6.

que des nouvelles politesses de la Reine.[2] Ils virent hier chez moi la grand'maman, il y avait beaucoup de monde, ce qui rendit cette entrevue fort froide. Nous fûmes souper chez Mme de Mirepoix, j'étais priée chez Mme de Gramont, mais je n'y voulus point aller. Il y a un souper arrangé pour tous les dimanches chez la Maréchale. C'est aujourd'hui que s'ouvre la maison de mes parents, je n'irai certainement pas de toute cette semaine, et je prévois fort peu dans celle à venir. Ce sera les vendredis et les samedis que je pourrai quelquefois souper avec la grand'maman. Le grand-papa est à Versailles depuis samedi, pour la cérémonie de l'ordre. Il en revient aujourd'hui. Je ne sais pas quel aura été son maintien ; l'acceuil qu'il a reçu a été froid. Je suis trompée s'il ne regrette pas Chanteloup, et si son projet est de rester longtemps ici.

Voulez-vous savoir une petite anecdote d'étrennes ? Parmi plusieurs choses que Mme de Luxembourg m'a données il y avait une tasse de l'année, et dans cette tasse une espèce de petite tablette qu'on appelle un souvenir, avec ces vers :—

" De votre esprit à l'avenir
Que jamais mon nom s'efface.
Cassez, si vous voulez, ma tasse,
Mais gardez-en le souvenir."

C'est du Chevalier du Boufflers, ainsi que tous les couplets qui furent chantés chez moi la veille de Noël, et que Milady m'a dit vous avoir envoyés.

Quand vous vous porterez bien vous voudrez bien vous souvenir de mes émeraudes, la jatte et son plateau et six compotiers. Couty vous portera du thé et des petits grils pour mettre dans la caisse, qu'il faudra adresser à M. Trudaine comme à l'ordinaire.

Je n'ai pas de trop bonnes nouvelles à vous apprendre de votre miniature, vous ne pourrez l'avoir qu'à la vente générale ; la veuve, qui est intraitable, dit qu'on ne peut rien vendre en particulier, sans que cela ne nuise beaucoup à la vente générale.

faisait avec une mesure plus juste tout ce qu'il voulait faire . . . On n'a pas peut-être idee de la perfection à laquelle l'art du comédien peut atteindre, quand on n'a pas vu Caillot dans *le Déserteur*, dans *Lucile*, dans *Silvain*, dans *l'Amoureux de Quinze Ans.*" (Grimm, *Corr. Litt.*, tome viii, p. 107.)

[2] "Trois dames anglaises, au nombre desquelles était Milady Ailesbury, se sont trouvées au bal du 26 décembre ; elles y ont été traitées par la Reine avec une grâce et une bonté qui a été fort remarquée et généralement applaudie." (Le Comte de Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse, *Corr.*, tome ii. pp. 280–1.)

Je suis fâchée du peu de succès de cette négociation ; ce n'est pas la faute de Mme de la Vallière ni la mienne.

La grand'maman soupa avant-hier samedi chez cette Duchesse, qui est toujours la meilleure femme du monde ; mais l'infante [3] n'en est pas la plus aimable, elle renouvelle l'histoire de Joconde.

Les quatre pages sont pleines. Adieu.

LETTRE 504

Ce mardi 3 janvier 1775.

C'est une fatalité inévitable ; il faut qu'il y ait dans toutes vos lettres une teinture de mécontentement et de menace : vous ne m'écrirez, dites-vous, que dans huit jours. Vous ai-je demandé

[3] La Duchesse de Châtillon.

Lettre 504.—Incomplète dans les éditions précédentes.—Voici la réponse d'Horace Walpole à cette lettre (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"De Londres, ce 27 janvier 1775.

Mon cousin s'attendra à la nouvelle de la mort de Monseigneur le Duc de Glocestre—mais tout va bien. Le frisson de samedi n'annonça que la fièvre, et cette fièvre est passée, et le danger aussi pour le présent, à ce que je me flatte. Nos médecins sont comme les vôtres, c'est-à-dire, des ignorants. Il y a tout lieu de croire que le voyage d'outre-mer aura lieu, mais on le remet au mois d'avril, ce qui me paraît une ignorance nouvelle. Pourquoi le différer ? Je vous avoue je n'en serai pas fâché sur mon propre compte. Notre cour est bien petite, cependant mon rôle ne me flatte pas. Je n'y suis pas propre ; et bien que l'intérêt que je prenne à la position effrayante de la Duchesse fait que je neglige rien qui puisse lui marquer mon zèle, il est très-pénible pour moi d'aller une ou deux fois par jour en cour. Cela ne cadre pas avec mon oisiveté, mes amusements, mes occupations. Cela me rejette dans le monde, et c'est contraire à tout ce que j'ai toujours aimé, en un mot, à la liberté. Je fus charmé quand mon père quitta le ministère ; moi je quittai le Parlement d'abord que j'en pusse saisir le moment, et assurément c'est bien contre ma volonté que je me trouve courtisan à mon âge. Je n'en ai ni l'ambition, ni l'intérêt, ni l'envie, ni la jalousie, ni la fausseté ; je céderais gaîment ma place à quiconque en voudrait.

Je viens de recevoir une lettre de M. Conway du 19 par un jeune seigneur anglais. Il dit qu'ils seront de retour au temps fixe, mais j'ignore quel est ce temps fixe. Il me parle d'une grande révolution qui va se faire dans la mode de s'habiller chez vous, et par conséquent chez nous. Il dit qu'il s'agit de se mettre comme les Chevaliers du Saint-Esprit. Oh ! pour moi, je vous jure que je ne m'y mettrai point—je ne suis point fait moi pour m'habiller comme un danseur de corde. A l'arménienne, à la bonne heure : j'aimerai assez à m'envelopper d'un grand manteau jusqu'aux talons. Je crois qu'on a mal montré Saint-Cyr à mes parents. Quand j'y fus, on fit répéter des scènes et des dialogues de Mad. de Maintenon aux petites demoiselles, qui les jouèrent dans la perfection ; et vous savez qu'on me fit présent d'une lettre originale de la fondatrice : j'y fus cinq heures à mon grand contentement, quoique pas de l'extrême félicité que je sentais avec vous à Sceaux, ou à la journée de Livry. Enfin il faut s'enthousiasmer à de certaines visions, comme je fais, sans quoi tout est fade. Aussi ces songes arrivent-ils bien rarement, et ne sont que pour les élus. Cela m'arriva une fois après avoir écrit le *Château d'Otrante*. Deux ou trois ans après, j'allais à l'université de Cambridge, où j'avais passé trois années de ma jeunesse. En entrant dans un des collèges que j'avais entièrement oublié, je me trouvais precisément dans la cour de mon château. Les tours, les portes, la chapelle, la grande salle, tout y répondait avec la plus grande exactitude.

que vous prissiez plus souvent cette peine ? Y a-t-il du mal à avoir pensé que, votre cousin étant ici, je pourrais avoir deux fois la semaine de vos nouvelles ? et n'était-il pas assez naturel de le désirer ? Une fois pour toutes, faites tout ce qu'il vous plaira ; je n'ai ni le droit ni la volonté de rien exiger : mon intention est de me conduire comme vous pouvez le désirer ; je me rends assez de justice pour savoir ce que je dois prétendre, et personne ne peut m'apprécier avec aussi peu d'indulgence que j'en ai pour moi.

Je donnerai à votre cousin la *Vie de Ninon ;* il a souvent des occasions dont je n'ai point de connaissance. Ce petit ouvrage n'est point nouveau ; je l'avais il y a longtemps parmi mes livres : c'est par hasard que je l'ai relu ; et comme vous aimez les noms propres et les anecdotes, j'ai imaginé qu'il vous amuserait. Il y a des faits qui ne sont pas rapportés fidèlement. J'ai su par l'Abbé Gédoyn [1] lui-même ses amours avec Ninon [2] ; je crois vous les avoir racontées : les circonstances en sont différentes, mais le fond est véritable. Vous pouvez vous épargner la lecture des cent soixante-quatre premières pages ; elles ne me paraissent pas du même auteur que ce qui les suit.

Je ne vous ai pas donné dans ma dernière lettre de bonnes nouvelles sur Mme d'Olonne, vous ne pourrez l'avoir qu'à la vente générale ; quand elle sera commencée, on aura attention de ne la pas laisser échapper.

Je vous rends bien des grâces des soins que vous vous donnez pour les émeraudes, vous voudrez bien faire emballer dans la

Enfin, l'idée de ce collège m'était restée dans la tête sans y penser, et je m'en étais servi pour le plan de mon chateau sans m'en apercevoir ; de sorte que je croyais entrer tout de bon dans celui d'Otrante—si vous aviez été à côté de moi, je vous aurais frappée d'extasie, comme dans le carrosse quand vous me racontâtes votre visite à Mad. de Coulanges.* Hah ! je n'entre pas *au palais royal* avec le même plaisir !

Couty m'a payé les émeraudes : sont-elles arrivées en bonne santé ?

La partie anglaise de ma lettre sera bien courte aujourd'hui. On a disputé tard hier à la Chambre basse sur les rémontrances des marchands américains—mais je n'en sais point le détail, si non que Charles Fox s'est fort déchaîné contre le seigneur North, et que le Duc d'Alva † s'est distingué pour la cour. On a voulu aussi rayer Charles premier du Martyrologe : Wilkes a dit qu'il le voulait bien, ayant toujours observé le jour de sa mort comme fête, et non pas comme jour maigre : mais la cour a prévalu dans l'une et l'autre contestation à une grande pluralité de voix. Ce qui est drôle, c'est que la ville de Birmingham a demandé la guerre, parce qu'on y fabrique des épées et des fusils. Je finis—il n'y a pas moyen de rencherir sur cet avis." ‡

[1] Nicolas Gédoyn (1667–1774), de l'Académie française.
[2] Lorsqu'elle avait quatre-vingts ans. (B.)

* Cousine de Mme de Sévigné.
† Lord George Germaine.
‡ Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 155–8.

même caisse ce que Couty doit vous porter. Notre ami Caffieri joue un vilain rôle dans le procès de M. de Guines ; je ne sais quand on jugera ce maudit procès, je m'y intéresse beaucoup. M. de Guines est très-aimable et d'une modération héroïque.

Je ne sais quand je verrai la grand'maman ; sa maison est ouverte d'hier : elle est dans un océan de monde où je ne veux point aller me noyer. Je m'acquitterai de vos ordres dès que je la verrai : elle apprendra avec plaisir que vous vous portez bien ; elle était inquiète, et partageait mon inquiétude, ainsi que l'Abbé.

Il me semble que votre cousin et les Miladys se plaisent ici, et ne pensent point à leur départ ; j'en suis fort aise.

Ce mercredi après-midi.

J'oubliais de vous dire que je ne reçus votre dernière lettre du 26 que le lundi 2 à 3 heures après-midi et que la mienne du 2 était partie à 10 heures du matin. Cette circonstance est assez inutile, vous ne vous amusez pas à de tels calculs.

Me voilà dans un grand chagrin, je m'étais engagée à souper samedi chez Mme de Luxembourg avec votre cousin et les Miladys, et la grand'maman vient de m'envoyer demander à souper pour ce jour-là. Je viens de l'écrire à Mme de Luxembourg, je ne sais si elle le trouvera bon, mais j'ai cru ne pouvoir pas faire autrement. Je remis hier à votre cousin le livre de Ninon, c'est un nommé le Chevalier Clarges qui vous le portera, il part à la fin de cette semaine. Je donnai hier à votre cousin le portrait de Mme de Prie [3] ; j'y pensai mettre la condition que c'était en cas que vous n'en eussiez point d'envie ; il ne me parut pas lui faire grand plaisir, j'imagine qu'il vous le céderait sans peine.[4] J'espère que malgré vos menaces nous aurons demain de vos nouvelles ; ce devrait être aujourd'hui, mais dans le cours de ce mois les facteurs n'apportent les lettres que le lendemain de leur arrivée.

J'ai passé ma matinée à lire le *Mercure ;* je ne puis m'empêcher de vous copier les vers que j'y ai trouvés : l'auteur est

[3] Agnès Berthelot de Pleneuf, Marquise de Prie (1698–1727), maîtresse du Duc de Bourbon ("M. le Duc"), qui devint premier ministre à la mort du Régent. Sous le ministère Bourbon Mme de Prie fut toute-puissante— "sa folie," dit Hénault, "était de gouverner l'état." Quand le Duc tomba du pouvoir en 1726, Mme de Prie fut exilée en Normandie où elle se suicida. Mme du Deffand avait bien connu Mme de Prie. Le portrait dont il s'agit était un crayon.

[4] Conway transmit en effet à Walpole le portrait, qui est compris dans la *Description de Strawberry-Hill* parmi les autres objets d'art de "la chambre rouge" (Voyez les *Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome ii, p. 438.)

anonyme ; mais on reconnaît Voltaire, et d'autant plus qu'ils sont adressés à Messieurs de Genève.

"Oui, Messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peint en Apollon ;
Je conçois votre jalousie,
Mais vous vous plaignez sans raison.
Si mon peintre, par aventure,
Tenté d'égayer son pinceau,
En Silène eût mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau :
Messieurs, vous seriez ma monture."

Cette épigramme vaut mieux que les couplets qu'il m'a envoyés.

Je soupai hier chez Mme de Jonzac qui me demanda beaucoup de vos nouvelles. Je la vois très-rarement, j'en suis fâchée, car je l'estime et je l'aime.

Mme Greville me mande qu'on lui a dit que M. Craufurd était dans l'intention de venir ici ; je n'en crois rien, je n'entends plus du tout parler de lui. Il y a eu une petite reprise avec Lindor, il m'a écrit deux fois ; il s'annoncait pour le printemps ou l'été, mais je n'y compte pas.

Votre cousin vous a-t-il envoyé l'épigramme sur Suard, qui a pour titre, *Les trois Exclamations ?* Savez-vous combien il connaît déjà de personnes dans Paris ? Quatre-vingt-dix. Il n'est nullement sauvage. Je voudrais bien qu'il fît connaissance avec la grand'maman ; je crains que cela n'arrive pas.

LETTRE 505

Ce mercredi 11 janvier 1775.

Je ne pouvais pas recevoir de nouvelles plus agréables et plus désirées que celles de votre parfaite guérison.

Je ne sais pourquoi Milady vous a mandé que ma fête m'avait épuisée, peut-être m'a-t-elle trouvé mauvais visage, mais je n'ai

LETTRE 505.—Inédite.—Voici la réponse d'Horace Walpole à cette lettre (voyez notre *Introduction*, I, § 14) :—

"De Londres, ce 31 janvier 1775.

Je vous écris aujourd'hui, au lieu de vendredi, pour deux raisons : la première, parce que je ne sais si mon cousin ne sera parti avant l'arrivée de celle-ci ; l'autre que je veux reprendre les mardis pour mes jours de poste, parce que vos lettres arrivant ordinairement les samedis, je n'y peux répondre qu'après sept jours. À l'heure qu'il est, j'ai reçu deux, l'une samedi passé, l'autre hier au soir ; celle-ci écrite conformément à votre

eu aucune incommodité. Je veillai beaucoup ce jour-là, mais vous savez bien que la veille ne me fait point de mal.

La grand'maman est très-reconnaissante de vos vers; ceux que le sentiment dicte sont à l'abri de la critique.[1]

bonté ordinaire, et à vos attentions incroyables, pour me parler de Madame d'Olonne, dont je commence à rougir, à cause de la peine que je vous ai donnée, et de ce que j'ai mis trop d'empressement pour une bagatelle. Si le mal n'est fait, n'en parlez pas à la grand'maman. La politesse de votre ami, M. de Presle, suffira, et je vous prie de l'en remercier extrêmement, aussi cet empressement fera apparemment que Madame Mariette y mettra un prix ridicule, se voyant tant pressée—mais au vrai j'ai honte de vous en tant parler.

L'Abbé Barthélemy sera sûrement obéi; c'est le moins que je peux faire pour vos amis, après tout ce que vous faites pour les miens. Ne doutez pas de leur reconnaissance. C'est la vérité même que M. Conway, et il me parle constamment de vous en termes dont je ne puis nullement douter. Il conservera cette reconnaissance, il n'est ni jeune ni changeant. Il est distrait, il est froid, il n'aura pas toute la chaleur que vous aimez dans vos amis, mais il ne vous oubliera jamais. Il ne vous grondera pas, en vous aimant toujours également. Ma médaille est à Strawberry-Hill, où je n'ai été depuis deux mois, à cause de ma goutte, des visites, et de la maladie de Monseigneur le Duc; mais je compte d'y aller dimanche prochain, et je rapporterai la médaille pour la faire dessiner. Pour les visites, j'en avais bien à faire—pour la politique, je ne m'en soucie pas, je ne m'en mêle point. Je n'ai aucune liaison avec nos factions; j'ai des amis de l'un et de l'autre côté, j'entends parler des deux Chambres, et j'en mande les nouvelles à mon cousin; mais je ne sais rien que l'événement passé. M. Selwyn vint chez moi l'autre jour, et nous nous plaignîmes de n'entendre parler que de l'Amérique. 'Hah! pour moi,' dit-il, 'il faut que je prenne un maître américain pour me mettre au ton du monde.'

Son Altesse Royale est sortie hier pour prendre l'air. Je ne crois pas ses poumons attaqués; mais il tousse beaucoup, et je presse son départ.

Je suis très-content de l'étrenne de M. Conway; le mot est très-joli, et ce qui est bien plus rare, exactement vrai. Pourquoi ne pas m'envoyer ses couplets? avez-vous eu peur de m'humilier, de ce qu'ils valent beaucoup plus que les miens? Hah! je ne suis point envieux, ni jaloux de ma poésie; et encore plus éloigné d'être fâché si l'on me préfère mes amis. Je vous l'ai avoué j'ai infiniment d'orgueil, mais point de vanité. Jamais auteur ne s'est moins enthousiasmé pour ses ouvrages.

Je n'ai rien à mander aujourd'hui à mes parents, si vous les avez encore. Actuellement je ne suis occupé que d'une tragédie nouvelle qu'on va donner, et à laquelle je m'intéresse beaucoup. Le sujet est tiré de la révolution de Portugal en faveur des Braganees. Elle est très-supérieurement écrite: le langage admirablement beau, la poésie charmante, mais charmante—cependant, j'ai peur. L'événement est connu, et heureux, par conséquent, moins intéressant. De plus, l'auteur* me paraît peu fait aux ressorts du théâtre, et s'entend plus aux images de la poésie qu'aux caractères; ce qui fait qu'il y a des longueurs et que l'intérêt n'est pas soutenu. C'est un Irlandais que j'ai autrefois connu, et qui a beaucoup d'esprit, et ce qui est plus surprenant, il est naturellement comique, et contrefait dans la perfection. On m'a persuadé de lui faire un épilogue, dont je ne suis nullement content. Vous savez que c'est notre usage immanquable de commencer et finir une pièce par des prologues et des épilogues. Ordinairement ces derniers morceaux sont non seulement gais, mais gaillards—usage ridicule, de faire rire ceux qu'on vient d'attrister, et que je n'ai voulu pratiquer, de sorte que mes vers ne sont que maussades; mais comme la satire, faute d'obscénité, nous réjouit, je me suis un peu moqué de Milord Chesterfield, en prenant la défense du beau sexe; ce qui fera pardonner à la platitude de ma poésie. La pièce ne sera donnée que samedi en huit. Vous en saurez la réussite.

P.S.—N'oubliez pas de m'avertir si je me dois habiller en danseur de corde l'année qui vient: Mr. Conway m'a annoncé qu'il s'agite chez vous de reprendre l'habillement des Chevaliers du Saint-Esprit: vos modes décident les nôtres." †

[1] Voyez la lettre de Walpole à Mme du Deffand du 19 janvier 1775 (note première de la lettre 503.)

* Robert Jephson.

† Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, pp. 158–60.

Vous ne me parlez point de nos couplets, je soupçonne qu'ils vous ont médiocrement plu ; vous avez tort, ils sont gais et naturels, voilà ce qu'il fallait en pareille occasion. Vos parents iront, je crois, la semaine prochaine à Saint-Cyr ; après quoi leur départ sera bien proche, ils auront tout vu. Ils seront bien aises de s'en retourner, je les regretterai beaucoup, parce que je les trouve fort aimables. La Milady m'a donné un manchon de son ouvrage qui est très-beau. Ils doivent être contents de tout le monde. J'aurais voulu qu'ils eussent vu mes parents,[2] mais ils s'obstinent à ne point voir d'étrangers. La grand'maman a eu une forte indigestion ces jours-ci, j'ai été passer les après-dîners chez elle ; c'est une grande marque d'amitié que je lui ai donnée, car je n'aime point à sortir avant neuf heures. Elle se portait assez bien hier, et je me dispenserai d'y aller aujourd'hui. Je donne à souper ce soir, c'est le souper des mercredis, où vos parents sont toujours admis ; ils vous raconteront tout ce qu'ils auront vu, il y aura matière à conversation pour longtemps.

On disait hier M. de Maurepas assez malade de la maladie que je déteste le plus, d'une goutte vague. Il a été saigné du pied, je vous manderai ce soir les nouvelles que j'en apprendrai.

Je vous remercie de ma commission, il faut m'en mander le prix. Je suis étonnée qu'il n'y ait que quatre livres de thé, j'avais chargé Couty de m'en envoyer six, parce qu'il y en a pour Mme de Mirepoix. Si cette Maréchale n'était pas douée d'un caractère insensible, elle aurait bien des chagrins. Indépendamment des pertes qu'elle a faites, toutes les mesures qu'elle avait prises pour s'assurer de la société en mariant son frère [3] et en le logeant, tout est renversé, il est obligé de fuir Paris pour éviter le Fort-de-l'Évêque.[4] Sa femme qu'on prétendait qui aurait cinquante mille écus de rente, n'en aura pas la dixième partie. Elle ne me confie point ses peines et j'en suis bien aise, puisque je n'y pourrais apporter aucun remède.

Je vous quitte pour le moment, je vous reviendrai cet après-dîner.

À 5 heures.

Les nouvelles du Maurepas sont bonnes, et j'en suis bien aise ; est-ce qu'il est de mes amis ? Non, peut-être tout au contraire, mais qu'est-ce qu'il arriverait si on le perdait ? qui est-ce

[2] Les Choiseul.

[3] Le Prince de Craon. (W.)

[4] C'est-à-dire, emprisonnement pour dettes. Fort l'Évêque était un prison de Paris.

qui lui succéderait ? Enfin, ceci a un air d'ordre et de bon sens qui en impose.

Les nouvelles de la grand'maman sont aussi fort bonnes, elle a bien dormi, elle a bon appétit, elle descendra ce soir, et voilà qui est fait, je ne sortirai plus les après-dîners.

Je savais le mariage de votre petite cousine.[5] J'imagine que votre cousin sera de retour pour la noce de sa nièce. Votre ambassadeur trouve Milady Henriette fort à son gré, mais je ne sais pas jusqu'à quel point, il serait bien à souhaiter que cela fût sérieux. Elle et votre petite cousine[6] sont fort aimables mais fort silencieuses, on pourrait même dire muettes. J'espère que votre cousin et Milady sont contents de moi, je m'en flatte, et ma raison est parce que je suis fort contente d'eux. Ils sont d'une grande douceur, l'un et l'autre. Ils se proposent, disent-ils, de revenir ici dans un an ou deux. Je prends peu de part à ce projet, il est aisé de deviner pourquoi.

Si j'avais autant de facilité à raconter qu'en avait Mme de Sévigné je vous parlerais des bals de la cour, des spectacles, de plusieurs petites aventures ; mais le peu d'intérêt que je prends à toutes ces choses, mon peu de mémoire et le peu de talent que j'ai pour la narration, joint à l'indifférence dont tout cela doit vous être, fait que je ne vous en parle point.

Je crois bien que vous serez ravi de revoir votre cousin. Vous serez alors encore plus content de moi, car vous aurez la sûreté qu'il ne me restera pas un mot de votre écriture ; ce sera comme un nouveau bail dont les conditions seront telles que vous voudrez ; je m'y soumettrai autant de gré que de force et je suis bien trompée si dans ma conduite à venir vous y trouvez d'autre inconvénient que ceux que je ne pourrai pas éviter, comme qui dirait l'ennui, mais ce ne sera pas ma faute.

S'il m'était permis de vous parler de moi, je vous étonnerais par l'excès de ma raison, mais la plus grande preuve que je puis vous en donner c'est de me taire sur tout ce qui me regarde. Ce qui me coûte le plus c'est de ne vous point parler de mon petit chien. Le Général vous dira qu'il est bien méchant, mais il ne l'est pas pour moi, il m'aime beaucoup et je l'aime infiniment. Ne voilà-t-il pas que je me démens ? Adieu.

N'oubliez pas de me mander le prix des émeraudes.

[5] Lady Frances Seymour-Conway, quatrième fille du cousin de Walpole, Lord Hertford. Le 22 mai 1775 Lady Frances épousa le Comte de Lincoln, fils aîné du Duc de Newcastle. Lord Lincoln mourut en 1778.

[6] Mrs Damer.

LETTRE 506

Ce jeudi 19 janvier 1775.

Les lettres d'Angleterre n'arrivèrent point hier, je reçois la vôtre dans ce moment, à cinq heures après midi, et la réponse que je commence ne partira que lundi 23. J'aurais bien pu vous écrire hier, mais manquant de thème (comme me dit souvent Voltaire) et n'étant point en train de bavarder je me fis un prétexte de n'avoir point reçu de lettre pour n'en point écrire.

Il y a beaucoup d'articles dans votre lettre qui exigent qu'on y réponde. D'abord je suis très-fâchée de ce que votre goutte a tant de peine de se séparer de vous ; il n'y a point de conseil à vous donner, vous savez vous gouverner, vous n'avez point à vous défendre contre aucune espèce de tentation, vous êtes un prodige de raison.

Je compte que vous recouvrerez vos forces chez Milord Hertford. Vous y aurez sans doute votre cousin. Son projet est de nous quitter les premiers jours de février, il me donnera de vos nouvelles quand vous n'en voudrez pas prendre la peine vous-même, il me l'a promis.

Je n'ai pas le moindre souvenir de vous avoir offert le portrait de Mme de Prie, et par conséquent que vous l'ayez refusé, mais cela ne m'empêche pas de convenir que vous n'ayez été le maître de le prendre, et de l'humeur dont me paraît votre cousin je ne doute pas qu'il ne vous le cède.

Il m'est venue une pensée sur Mme d'Olonne, c'est d'engager la grand'maman de faire prier la veuve Mariette de la lui vendre en la laissant la maîtresse du prix, pourvu qu'il n'excède pas cent louis. Elle n'articulera pas les cent louis, mais si la veuve en demande davantage la grand'maman ne la prendra pas. Nul homme n'a une raison complète, la vôtre échoue pour les bagatelles. À propos de cela, vous ressouvenez-vous d'une médaille d'or dont vous m'avez jadis parlé, que vous disiez être celle de Cléopâtre et d'Antoine [1] ? L'Abbé Barthélemy vous prie de lui en donner toutes les dimensions, les particularités, enfin, de curieux à curieux, on doit s'entendre ; moi qui ne suis qu'une ignorante je ne me souviens plus de ce qu'il m'a dit, c'est à vous à le deviner.

LETTRE 506.—Inédite.

[1] La médaille était d'Antoine et d'Octavie, non de Cléopâtre. (Voyez la note 1 de la lettre 465.)

Votre cousin m'a fait une galanterie fort agréable, il m'a donné une boîte à éffiler de marqueterie qui représente un arbre avec ces paroles *dum vivit viret*, et des vers fort jolis et fort galants. Je comprends que vous serez ravi de le revoir, je serai fort fâchée de le perdre, ainsi que les Miladys, je crois vous devoir leurs attentions pour moi.

Ce vendredi.

Ici ma lettre a été interrompue et pour la reprendre je relis la vôtre.

Vous ne prétendez point me faire des menaces ; j'en suis bien aise, mais vous avez le ton sévère, vous en avez pris l'habitude avec moi. Ne dites point que vous ne savez pas notre langue, les fautes que vous faites n'affaiblissent point votre énergie, personne n'en a plus que vous quand vous exprimez un sentiment, soit d'*amour* ou de *haine ;* par ces deux mots j'entends le contentement ou la colère. Mais n'ayez pas peur, je ne prétends point vous parler de vous.

Vous me mandez que vous n'écrivez point à votre cousin ; j'envoyai le prier de venir chez moi, que je lui dirais de vos nouvelles, il me fit dire qu'il en avait reçues et qu'il ne pourrait me voir qu'aujourd'hui ; je l'attends et je m'arrangerai avec lui sur l'argent que vous avez pour Mme de Mirepoix ; je me fais un plaisir de le lui porter dimanche. Je souperai chez elle, il arrivera fort à propos ; elle vient de s'engager ainsi que M. de Beauvau pour les dettes du Prince de Craon, ils doivent payer chacun dix mille francs. Ce malheureux homme s'en va à Malte pour éviter d'être arrêté, il doit cinquante mille écus, sa femme répond pour lui de cinquante mille francs, il a quinze mille livres de rentes viagères, il en laissera douze à ses créanciers, et il ne se réserve que mille écus jusqu'à ce que ses dettes soient payées.

Je compte souper ce soir entre l'Abbé et la grand'maman, nous ne serons que nous trois ; je vous dirai ce qu'elle m'aura répondu sur Mme d'Olonne, je crains qu'elle ne veuille pas s'en mêler, quoique je sois bien sûre du plaisir qu'elle trouverait à vous obliger. Vous êtes de ceux *qu'elle sait qu'elle aime.* Je rencontrai l'autre jour la dame Geoffrin chez elle, elle en fut embarrassée. Je n'ai pas encore soupé au grand souper, j'y souperai je crois lundi ; je choisis ce jour-là, c'est celui des bals de la Reine, j'aurai moyennant cela la sûreté de ne rencontrer ni les jeunes dames ni les jeunes seigneurs, et je m'entourerai de

mes connaissances autant qu'il me sera possible. Je suis parfaitement contente du grand-papa et de Mme de Gramont. Mais en vérité de qui je le suis extrêmement c'est de M. de Beauvau ; il est très-rare qu'il passe un jour sans me voir, il me rend des soins comme si j'étais sa grand'mere. Je n'ai qu'à me louer de tout ce qui m'environne, et l'on me rend la vieillesse aussi supportable qu'elle peut l'être ; votre cousin vous en rendra compte. Il vous dira ce qu'il aura vu, mais non pas ce que je lui aurai dit, je n'ai pas trouvé de facilité à causer avec lui, il est dissipé, il est distrait, je n'en suis pas moins contente de lui, c'est le plus honnête homme et le plus aimable que je connaisse. Vous n'avez point de meilleur ami, je l'aime infiniment, ainsi que Milady Ailesbury ; les jeunes dames me plaisent beaucoup, j'espère que tous les quatre ne vous diront pas de mal de moi.

Sans doute que la *Vie de Mademoiselle Lenclos* est ancienne, je vous en ai prévenu. Je n'ai point encore reçu la caisse. Adieu jusqu'à demain.

Ce dimanche.

Ce demain est arrivé, et je n'ai pas eu le temps de vous écrire ; à mercredi. Voilà un petit papier de l'Abbé Barthélemy.

LETTRE 507

Ce samedi 21 janvier 1775.

Ce que vous aurez peine à croire et que je ne comprends pas c'est que j'oubliai hier au soir de parler de votre miniature à la grand'maman, mais cela se réparera. J'avais vu l'après-dîner M. de Presle, qui est celui dont vous ne vous souvenez plus du nom [1] ; il m'a promis qu'en cas que je n'eusse point la miniature avant la vente elle ne lui échapperait pas, et qu'il l'achèterait pour vous.

Ce mercredi 25.

Vous serez étonné que j'ai conservé ces premières lignes. Les quatre pages de la dernière que vous avez reçue étaient pleines, je n'avais rien de plus à vous dire et je les ai réservées pour aujourd'hui.

Lettre 507. —Inédite.

[1] Walpole avait mentionné M. de Presle comme étant un acheteur des ouvrages de Petitot.

Depuis ce jour-là j'ai parlé à la grand'maman et je suis convenue avec elle de son peu de crédit auprès de Mme Mariette. Il faut se tenir à ce que M. de Presle m'a promis, il est bien persuadé qu'elle n'ira jamais plus haut que cinquante louis ; j'ai beaucoup d'espérance que vous l'aurez, mais si par malheur je me trompe il faudra avoir recours à votre philosophie. J'aurai besoin de toute la mienne pour me consoler du départ de vos parents. Je voudrais pouvoir me flatter de leur contentement de moi ; tout le monde a été si empressé pour eux, qu'il m'a été impossible de me distinguer par mes empressements et mes attentions.

Je vous crois si occupé de vos affaires politiques, et des visites que vous devez sans doute à tous ceux qui vous sont venus voir pendant votre goutte, qu'il me semble que vous n'avez pas le temps d'écouter tout ce que je pourrais vous dire ; ce seraient des choses bien peu intéressantes pour vous puisqu'elles ne m'intéressent pas moi-même.

Ce sera votre cousin qui vous racontera les bals de la cour, les modes nouvelles, les spectacles ; il vous portera toutes les brochures ; il soupera chez moi ce soir et encore demain, je mettrai à profit le plus que je pourrai le peu de temps que ces dames et lui resteront.

Je n'ai point encore entendu parler de votre caisse ; mandez-moi si Couty vous a payé, s'il ne l'a pas fait je donnerai l'argent à votre cousin. Je suis assez maussade aujourd'hui, c'est-à-dire plus que de coutume, et vous m'avez dit que quand j'étais dans cette disposition je devais m'abstenir d'écrire.

LETTRE 508

Ce samedi 28 janvier.

Je viens de recevoir la caisse : ce qu'elle contenait était mal emballé ; il y a deux compotiers de cassés, et le plateau de dessous la jatte. Mon dessein était d'en faire un présent. Au lieu de six compotiers je n'en donnerai que quatre, je substituerai ma jatte à celle dont le plateau est cassé. Je prierai votre cousin de me faire faire un plateau, et il me l'enverra par quelque occasion. Voilà la première fois de tous les envois que vous

Lettre 508.—Incomplète dans les éditions précédentes.

m'avez faits qui ait été mal emballé ; je ne vous ai pas moins d'obligation de la peine que vous avez bien voulu prendre. C'est la faute de ceux dont vous vous êtes servi ; les compotiers ainsi que la jatte étaient sens dessus dessous, ils ne posaient que sur leurs bords. Que faire à cela ? S'en consoler, et n'y plus penser.

Je fis hier un souper chez moi, avec la grand'maman et le grand Abbé ; nous dîmes tout d'une voix, qu'il était bien fâcheux que vous n'y fussiez pas pour faire la partie carrée. Je lisais l'autre jour dans les lettres de Pope, qu'un ami absent était un bien dans les fonds publics, qui rapportait quelques revenus, et qu'on pouvait ravoir quand on le voulait. Cela est-il vrai ?

Je crains que votre cousin ne puisse pas vous rendre un bon compte de ce qu'il aura vu et entendu. On pourrait souvent dire qu'il écoute sans entendre, et regarde sans voir. Avec un cœur excellent, je doute qu'il s'intéresse vivement à rien. Je suis bien éloignée de penser qu'il soit indifférent ; mais il est d'une distraction qui ôte le désir de lui rien raconter ; d'ailleurs je ne l'ai presque jamais vu seul, et puis il est sans curiosité ; jamais il ne questionne ; et vous devez sentir qu'il est bien difficile de parler avec confiance quand on craint d'être écouté avec indifférence ; l'indifférence n'est point dans son cœur, mais sa distraction lui en donne l'apparence.

Savez-vous le bruit de Paris ? c'est que votre ambassadeur est amoureux de la jeune Milady,[1] et qu'il l'épousera. Vos parents, à qui j'ai demandé ce qui en était, m'ont dit qu'ils ne savaient point ses intentions ; mais ils disent qu'il *l'admire* beaucoup. On la trouve ici très-aimable, et tout le monde désire que cette affaire aille à bien : n'en seriez-vous pas bien aise ? Mme Damer a beaucoup de succès : on ne lui trouve pas autant de grâces qu'à la Milady, mais beaucoup de gens la trouvent aussi jolie : pour moi, celle qui me plaît le plus, c'est Milady Ailesbury ; elle me marque de l'amitié ; elle ressemble en beaucoup de points à son mari ; elle est, ainsi que lui, sensible et distraite ; je crois qu'ils feraient bien de prolonger leur séjour par rapport à ce que je viens de vous dire. Ce qui donne lieu au bruit qui s'est répandu, c'est une grande assiduité de la part de Milord. Il leur donne à dîner aujourd'hui, et de là il ira avec eux à une comédie qu'on donne à la Roquette. Le Général et sa famille iront au retour souper chez la Maréchale de Luxembourg : je n'irai point ; je suis engagée ailleurs.

[1] Lady Harriet Stanhope.

Je n'ai soupé chez vos parents qu'une seule fois depuis qu'ils sont ici. Avant-hier ils soupèrent chez moi avec M. de Grave : il est ici à demeure, et j'en suis bien aise, parce que si vous persistez dans vos projets, et qu'ils se réalisent, ce sera un complaisant à vos ordres.

Ah ! vous avez donc aussi des plumes en Angleterre ? Pousse-t-on cette mode chez-vous jusqu'à l'extravagance, comme on fait ici ? Il a été en délibération si on changerait l'habillement, de la nation, et si l'on prendrait celui du temps de Henri III ; la crainte d'occasionner trop de dépense a fait abandonner cette idée [2] ; les bals de la cour sont magnifiques et charmants, ce sont des quadrilles de quatre, de huit, de seize, qui représentent des nations différentes, ou des personnages du temps passé, les habits sont magnifiques ; ce sont les plus jolies femmes et les meilleures danseuses qui les composent ; il y entre du pantomime ; on représente des scènes. On prétend qu'à l'arrivée de l'Archiduc,[3] qu'on attend le mois prochain, il y aura un bal sur le grand théâtre, et qu'on exécutera un ballet de trente-deux personnes. La Reine, toute la famille royale, y auront leurs rôles. J'exhorte fort vos parents de rester pour voir ce spectacle : ils hésitent à s'y déterminer ; mais ils iront du moins de lundi en huit à Versailles pour le bal ; il y aura un quadrille de seize qui représentera des Scandinaves.

En voilà assez pour aujourd'hui, et surtout pour un hors-d'œuvre ; c'est une licence qui ne tournera point en habitude, peut-être demain ajouterai-je encore quelque chose.

J'ai dit à votre cousin de m'avertir quand il ferait ses paquets, pour lui remettre celui que vous attendez.[4]

Ce dimanche.

J'attends machinalement le facteur tous les mercredis et

[2] Ségur, dans ses *Mémoires*, relate ainsi, en un style quelque peu fleuri, le changement de mode que l'on essaya d'introduire:—"Nourris, dès notre enfance, des maximes de l'ancienne chevalerie, notre imagination regrettait ces temps héroïques et presque fabuleux. Aussi le premier combat qui se livra entre les vieux et les jeunes courtisans, fut une tentative de notre part, faite dans le dessein de reprendre l'usage des habillements, des coutumes et des jeux de la cour de François Ier, de Henri II, de Henri III. et de Henri IV. Bientôt nous fîmes adopter ces idées par les frères du Roi, Monsieur et le Comte d'Artois . . . Nous eûmes d'abord un brillant succès, peu s'en fallut qu'il ne fût complet, et que la révolution des modes ne devînt totale. Mais notre triomphe n'eut que la durée d'un carnaval; dès qu'il fut fini, les vieux seigneurs reprirent leur empire, les usages de Louis XIV et de Louis XV leur puissance; et nous allâmes oublier dans nos garnisons . . . les rêves trop courts de chevaliers et de paladins." (Tome i, p. 41.)

[3] Maximilien, troisième fils de l'Impératrice Marie-Thérèse. Il fut par la suite Électeur de Cologne.

[4] Un paquet contenant les lettres écrites par Horace Walpole à Mme du Deffand entre 1766 et 1774, que le Général Conway devait rapporter à Walpole.

dimanches, ne comptant pas souvent recevoir des lettres ; aujourd'hui il n'y en a pour personne, et voilà trois dimanches de suite qu'il retarde d'un jour, et que par conséquent celles qu'on reçoit le lundi, on n'y peut répondre que le jeudi d'après. Toutes ces observations vous font hausser les épaules, vous paraissent bien puériles. Quand on est occupé de grandes affaires, de tout ce qui se passe dans les quatre parties du monde, on méprise bien ceux qui s'occupent de pareilles bagatelles. Mais daignez vous souvenir que je passe mes jours dans un tonneau ; il est mon gîte, et La Fontaine dit : *Que faire dans un gîte, à moins que l'on n'y songe*[5] *?* Et à quoi voulez-vous que je songe ? à la cour ? aux ministres ? aux disputes ? aux procès ? Je ne puis point éparpiller mon intérêt, et je suis comme cet homme à qui une personne racontait toutes ses affaires: *Savez-vous, monsieur*, lui dit-il, *que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde ?*

Après ce préambule, je vous dirai que Mme de Mirepoix est payée ; je lui portai l'autre jour six rouleaux, et sept louis dans une petite bourse de cuir que je commençai de lui présenter comme une restitution dont j'étais chargée ; les six rouleaux suivirent de près, et la surprirent extrêmement ; elle ne se rappela point d'où ils pouvaient venir ; alors je lui donnai l'extrait de votre lettre et le décompte du banquier Panchaud ; elle me parla beaucoup de sa reconnaissance, et me dit qu'elle vous écrirait incessamment ; je n'en réponds pas. Cette Maréchale serait plus à plaindre qu'elle n'est, si elle avait un autre caractère ; mais les bagatelles l'occupent et l'amusent ; de plus, elle a une grande famille, elle donne à souper tous les dimanches, et met de l'affectation à avoir beaucoup de monde ; il y a communément dix-huit ou vingt personnes, presque tous neveux et nièces, cousins et cousines. Je suis passablement bien avec elle. Quand on veut bien vivre avec les différents partis, on vit en paix ; mais il en résulte un peu d'indifférence ; j'excepte de cette règle la grand'maman, avec qui je suis unie plus tendrement que jamais.

Sa belle-sœur a été assez incommodée tous ces jours-ci ; elle se porte mieux présentement. Je crois qu'elle vous plairait ; elle est extrêmement animée, elle cause à merveille, on est à son aise avec elle, et, pendant le temps qu'on la voit, on l'aime beaucoup. Ce que je vous dis est si vrai, que la grand'maman pense de même. Voilà déjà un mois complet de leur séjour ici ; leur projet est toujours de s'en retourner au mois d'avril.

[5] Voyez la fable de La Fontaine, *Le Lièvre et les Grenouilles* (ii, 14).

On vient de me rapporter un habit de mes chiffons pour votre cousin ; il est, dit-on, superbe. Je le prierai d'en faire son habit de voyage, et qu'il le porte à la première visite qu'il vous rendra.

Je viens de recevoir une lettre de Voltaire, il me dit de lui indiquer un moyen de me faire tenir un petit ouvrage nouveau. Quand je l'aurai reçu, s'il en vaut la peine, je vous l'enverrai.

LETTRE 509

Ce dimanche 5 février 1775.

Je vous ai écrit une si longue lettre la dernière fois, qu'il est juste de ne vous écrire que quatre mots aujourd'hui. Je vous annonce le départ de vos parents pour la fin de la semaine. Je leur propose de souper encore chez moi jeudi ; s'ils persistent à le refuser ils partiront ce jour-là, sinon ce sera vendredi ; ils font leurs paquets. J'ai remis au Général celui que je vous envoie, il a demandé ce que c'était, Wiart lui à dit des estampes.[1] J'aurai encore à lui en remettre un autre la veille de son départ, qu'il pourra mettre dans sa poche.[2] Vous jugerez par les dates qu'il ne me restera rien ; je serai fort aise de vous avoir délivré de toute inquiétude.

Vous questionnerez votre cousin ; je me méfie de sa mémoire, mais vous n'êtes pas fort curieux. Nous soupons ce soir chez Mme de Mirepoix, je ne sais pas ce qu'ils feront demain ; mercredi nous passerons la soirée chez l'ambassadrice de Sardaigne, et jeudi souper chez moi ou bien départ.

On est accablé ici de mémoires ; votre cousin en emporte une belle collection. Je lui donnerai une lettre pastorale de l'Archevêque de Toulouse ; peut-être par la suite vous enverrai-je

LETTRE 509.—Inédite.

[1] Mme du Deffand semble s'être figuré que le Général Conway ne se doutait pas qu'on lui confierait les lettres de Walpole. Walpole, cependant, avait sur ce point donné à Conway des instructions particulières dans sa lettre du 28 septembre 1774 (voyez notre *Introduction*, I, § 11)

[2] Les lettres d'Horace Walpole formant le contenu de ce petit paquet sont les seules lettres originales de Walpole à Mme du Deffand que nous ayions aujourd'hui. Elles furent conservées par un accident, et sont maintenant en la possession de Mr W. R. Parker-Jervis, ainsi que celles de Mme du Deffand à Horace Walpole. Pour ces lettres, qui ont été imprimées pour la première fois dans l'édition des *Lettres d'Horace Walpole* due à Mrs Toynbee (voyez la *Préface* de cet ouvrage, tome i, p. xxiii ; et les Lettres 1586, 1590, 1595, 1599, 1604, 1605, dans le tome ix), voyez notre *Introduction*, I, § 14, et les notes des lettres 500, 501, 502, 503, 504, 505, ci-dessus. Des copies de plusieurs autres lettres, ou fragments de lettres, de Walpole à Mme du Deffand, prises à Paris dans le "cabinet noir," ont été conservées, et sont imprimées pour la première fois dans le présent ouvrage (voyez notre *Introduction*, I, § 14).

la copie d'une comédie allégorique qui a été jouée à Rennes, mais dont M. de Penthièvre défendit la seconde représentation.

J'attends plusieurs petites pièces de Voltaire, je vous les enverrai aussi si elles en valent la peine.

J'espère que vous me manderez des nouvelles de madame votre nièce, je crois que vous l'aimez beaucoup et je suis persuadée que vous avez raison.

À 5 heures.

Je vous avais écrit ce matin à peu près tout ce que j'avais à vous dire. J'ajouterai que je vous prie de n'être point inquiet des soins que je me donne pour le portrait de Mme d'Olonne. Je n'en suis point fatiguée et vous ne la payerez point plus cher parce qu'on ne parle point à Mme Mariette. Elle sera vendue à l'inventaire et M. de Presle est persuadé qu'elle n'ira point à cinquante louis.

Je vous ai mandé précédemment qu'il n'était plus question de changement d'habits.[3] Je vais faire chercher les vers de votre cousin. Je crains qu'ils ne soient perdus ou brûlés ; je ne sais point lesquels sont les meilleurs, des siens ou des vôtres. Je ne me connais point en vers ; tout ce qui s'appelle poésie, c'est-à-dire, comparaison, descriptions, phébus, je n'y entends rien. J'aime que les vers disent des choses ou expriment des sentiments, ce qui n'est que poétique est au-dessus de mon génie.

Voilà les vers que j'ai retrouvés, ils sont très-flatteurs et très-jolis ; ce sont des louanges que je ne mérite pas, mais s'il ne les pense je me flatte qu'il fait mieux, et qu'il m'aime un peu.

"*À Janus, dieu de l'an.*

Dieu puissant à double visage,
Qui ouvre les portes de l'an,
Chassant les vents et les orages
Pour faire fleurir le printemps,

Dans un mortel si tu retraces
L'image de ta déité,
De la jeunesse ayant les grâces,
De l'âge la sérénité ;

Si la chaleur que tu ramènes
Bannissant la glace des ans,
Rallume encore dans ses veines
L'aimable feu des sentiments,

---

[3] Voyez le *postscriptum* de la lettre imprimée dans la première note de la lettre 505 ci-dessus.

Tout ce que le cœur a d'aimable,
Ou que l'esprit a pour charmer,
Tout ce qui est bon, doux, affable,
S'il est en droit de te toucher ;

Daigne à nos vœux être propice ;
Que tous les jours du nouvel an,
Pour elle soient pleins de délices,
Et pour nous de contentement !"[4]

LETTRE 510

Ce vendredi 9, à sept heures du matin.

Je ne commettrai pas la même faute qu'au départ des Fitzroy ; je vous écris par vos parents, qui partiront dans trois ou quatre heures. Cependant je n'ai rien à vous apprendre qu'ils ne puissent vous dire eux-mêmes ; ils ont vu et entendu tout ce que je sais. Tout est tranquille ici, on n'aperçoit aucunes intrigues formées ; on affiche l'amour du bien public. Le Maurepas possède en paix le premier crédit ; la seule personne[1] qui pourrait le lui disputer et l'enlever est occupée de bals, de coiffures, de plumes, etc. Le Turgot professe la vertu, il veut faire régner la liberté, établir l'égalité, et pratiquer l'humanité. C'est le règne de la philosophie ; on fait revivre en faveur des philosophes des charges qu'on avait supprimées ; d'Alembert, Condorcet, l'Abbé le Bossu, sont, dit-on, directeurs de la navigation de terre, c'est-à-dire des canaux, avec chacun deux mille écus d'appointements ; je ne doute pas que la demoiselle de Lespinasse n'ait quelque petite paraguante.[2] Nous ne voyons encore que des augmentations de dépense, ce qui ne produira pas de diminution d'impôts ; mais on paye bien jusqu'à présent les pensions et les rentes, peu m'importe le reste.

Je vois le départ de vos compatriotes avec le plus grand chagrin ; je suis convaincue qu'il n'y a point de plus honnêtes gens, et je n'en connais point de plus aimables. Votre cousin est la vertu et la bonté mêmes, sa Milady, la plus douce, la plus obligeante, la plus noble et la plus polie ; les deux jeunes dames

[4] Pour les faits qui inspirèrent ces vers, voyez la lettre 506.

LETTRE 510.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Reine. (W.)

[2] Turgot était un des plus fervents admirateurs de Mlle de Lespinasse.

sont charmantes. J'étais si contente de leur société, que j'aurai bien de la peine à m'en passer ; je vais me croire toute seule, car personne ne me les remplacera ; et puis, je l'avoue, je trouvais du plaisir d'être avec des gens qui vous aiment et que vous aimez. J'ai cependant eu un grand chagrin à leur occasion : je n'ai pu parvenir à leur faire faire connaissance avec la grand'maman ; elle n'a jamais voulu se relâcher du parti qu'elle, son mari et Mme de Gramont ont pris, de ne recevoir aucun étranger. J'étais pourtant parvenue à lui faire consentir, il y a trois ou quatre jours, que je lui amènerais votre cousin et Milady ; je leur en fis la proposition ; ils trouvèrent qu'elle arrivait trop tard, ils ne voulurent pas en profiter : je n'ai pu les en blâmer. Je dis leur refus à la grand'maman, en lui disant que je ne les condamnais pas ; je lui fis naître des remords ; elle craignit vous avoir manqué, elle me fit promettre que je l'excuserais le mieux qu'il me serait possible. Tout ce que je puis vous dire pour sa justification, c'est que sa déférence pour son mari est extrême ; elle serait au désespoir d'être mal avec vous, et si vous étiez ici, vous seriez certainement excepté de la règle générale ; vous seriez de nos petits soupers, et sa porte vous serait toujours ouverte.

Mme de la Vallière n'a point voulu faire connaissance avec vos parents ; je les lui avais annoncés avant leur arrivée ; elle me dit qu'elle ne voulait plus faire de connaissances nouvelles, qu'elle ne voyait que trop de monde ; vous croyez bien que je n'insistai pas. Pour le reste de mes amis, j'en ai été plus contente, tous se sont empressés pour eux. Enfin j'espère qu'ils sont satisfaits de leur séjour.

Je désire qu'ils vous disent du bien de moi, et d'être souvent le sujet de vos conversations.

Je suis bien fâchée de ce qu'ils ne vous portent point le dernier ouvrage de Voltaire ; je puis parvenir à l'avoir ; je vous l'enverrai aussitôt que je l'aurai reçu.

LETTRE 511

Ce dimanche 12 février 1775.

Vous aurez longtemps de quoi allumer votre feu, surtout si vous joigniez à ce que j'avais de vous [1] ce que vous avez de moi, et rien ne serait plus juste ; mais je m'en rapporte à votre prudence, je ne suivrai pas l'exemple de méfiance que vous me donnez.

Il y eut hier un courrier ; c'était le jour de l'échéance ; il ne m'apporta rien : c'est peut-être un effet du hasard, ainsi je ne vous en demande point la raison. Votre cousin et vos dames partirent vendredi à deux heures après midi ; le Milord [2] les accompagna ; ils devaient coucher à Compiègne, et je ne doute pas qu'ils n'y aient passé la journée d'hier ; le Milord reviendra à Paris, et ils iront coucher à Saint-Quentin. Je leur ai prédit qu'ils ne seraient point à Londres avant samedi ou dimanche. Je les regrette beaucoup, ils sont d'une charmante société ; j'ai à me louer de leurs attentions, et si vous y avez eu part (comme je n'en doute point), vous ne sauriez trop les en remercier. Je n'ai point réussi à faire pour eux tout ce que j'aurais désiré ; j'aurais voulu que le grand-papa et la grand'maman eussent fait connaissance avec eux, et les eussent distingués des autres étrangers ; mais je n'en ai pas eu le pouvoir ; j'aurais cru les commettre si j'avais plus insisté. Il n'y a rien de nouveau ici depuis leur départ, que l'arrivée de l'Archiduc ; ce fut mardi dernier. Il coucha à la Meute ; le lendemain il fut à Versailles ; il vint vendredi après souper à Paris chez M. de Mercy ; il y passera toutes les semaines le vendredi, le samedi et le dimanche. Hier il eut un dîner de trente-cinq personnes ; les Maréchaux de France y étaient invités, tous les ambassadeurs que nous avons eus à Vienne, et les grandes charges de la cour. Il y aura un semblable dîner aujourd'hui, où sont invités ceux qui ne le furent pas hier. Demain il y aura à la cour un ballet superbe ; je tâcherai de m'instruire des détails pour en remplir ma première lettre.

Voici une petite histoire pour celle-ci.

LETTRE 511.—[1] D'après le désir pressant que M. Walpole avait témoigné à Mme du Deffand, elle lui avait renvoyé, par le Général Conway, toutes les lettres qu'elle avait reçues de lui jusqu'alors. (B.)

[2] Lord Stormont.

N'avez-vous jamais entendu parler du Marquis de Villette [3]? C'est un Marquis, un bel-esprit, un homme de bonne fortune, un personnage de comédie. Il écrivit l'autre jour un billet à Mlle Raucourt; elle le reçut avec empressement, persuadée qu'elle y trouverait des protestations, des offres, etc. Point du tout, ce n'étaient que des injures atroces. Elle, sans s'émouvoir, dit au porteur d'attendre sa réponse; elle rentra dans sa chambre, prit le petit balai d'auprès de sa cheminée, le dépouilla, le réduisit à un simple bâton, et puis l'enveloppa d'un papier, après y avoir écrit ces vers que Voltaire avait faits autrefois pour mettre au bas d'une petite statue de l'Amour:

"Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être."

On conte une autre histoire; elle n'est ni vraie, ni vraisemblable; ce n'est qu'une méchanceté. On prétend que Mme de Saint-Vincent,[4] qui a un grand procès avec M. de Richelieu, fut chez le lieutenant criminel, qui la reçut avec les plus grands témoignages d'affection, la priant de ne le point considérer comme son juge, mais de le regarder comme son ami, de lui avouer la vérité, et de lui confier de qui étaient les billets qu'elle disait être de M. de Richelieu. Cette dame parut persuadée, et lui confia qu'ils n'étaient point du Maréchal de Richelieu, mais d'un nommé Vignerot.[5] Le magistrat n'eut rien de plus

[3] Il était fils de M. de Launay, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et un de ces Comtes, Marquis, Barons, qui sous l'ancien régime, après avoir gagné beaucoup d'argent par le commerce ou par la perception des taxes, avaient acheté des terres avec des titres, dont ils se décoraient dans la société, quoique de pareils titres de noblesse ne leur donnassent ni le rang ni les privilèges qui y sont attachés, qu'autant qu'ils étaient confirmés par le Roi. Le Marquis de Villette épousa en 1777 Mlle de Varicourt, fille d'un gentilhomme des environs de Ferney. Voltaire, auprès duquel elle fut élevée par Mme Denis, l'appela *belle* et *bonne*. Le Marquis de Villette est mort en 1793, membre de la Convention. (B.)

[4] La Présidente de Saint-Vincent, née Vence de Villeneuve, était, par naissance, une arrière-petite-fille de Mme de Sévigné, et se trouvait alliée à quelques-unes des premières familles de France. Elle était mariée à un Président à mortier du Parlement d'Aix, dont elle se sépara pour cause d'inconduite, et se retira dans un couvent de la province de Rouergue. Le Duc de Richelieu l'en retira, sans le consentement de ses parents, et la conduisit à Paris.—Le honteux procès dont il est question ci-dessus fait croire qu'il y a eu faux d'un ou peut-être même des deux côtés. Le Duc de Richelieu accusait Mme de Saint-Vincent d'avoir fabriqué et négocié des billets sous son nom pour le montant de deux cent quarante mille francs. Elle répondit qu'il lui avait donné ces billets, quoiqu'il sût bien qu'ils étaient faux, et faits par ses ordres. Elle l'accusa aussi de la plus vile subornation de témoins, et du plus atroce abus de pouvoir arbitraire, en obtenant une lettre de cachet pour la faire renfermer, sans avoir été entendue, à la Bastille, où un tribunal composé d'officers de police lui faisait éprouver toutes sortes de vexations. (B.)

[5] Nom de famille du Maréchal de Richelieu. (A. M.)

pressé que d'aller apprendre au Maréchal cet rétractation ; vous jugez le plaisir qu'il en reçut. Votre cousin a peut-être le mémoire de cette grande affaire. Si vous lisez tous ceux qu'il emporte, vous aurez de quoi vous ennuyer longtemps. Mais vous ne pouvez pas vous dispenser de lire ceux de M. de Guines ; j'aurai soin de vous en envoyer la suite.

J'oubliais de vous dire que l'Archiduc soupe ce soir chez Monsieur le Duc de Choiseul avec cinquante ou soixante personnes ; il soupa hier chez les du Châtelet ; tous les grands personnages lui donneront des festins tour à tour.

Dites mille choses pour moi au Général, à Milady, à Mme Damer, à Milady Henriette, et même à la petite nièce.[6]

LETTRE 512

Paris, ce mardi 21 février 1775.

Je préviens la poste ; peut-être ne m'apportera-t-elle point de lettres, et ce n'est pas une raison pour moi de ne vous pas écrire. Je vous félicite sur le plaisir que vous aurez eu de revoir vos amis. Savez-vous qu'ils augmentent de beaucoup ma vanité ? Je suis fort glorieuse de ce que vous m'avez crue digne d'être leur associée ; ils devaient vous rendre plus difficile ; je sens tout le prix de votre indulgence ; ce ne sera que dimanche que j'apprendrai les détails de votre entrevue ; je me flatte qu'il y aura eu quelques minutes pour moi ; des questions de votre part, des récits de la leur. Vous aurez connu avec étonnement que j'ai fait quelques progrès dans la prudence. Ils vous auront dit s'ils m'ont trouvée métaphysicienne et romanesque ; vous pouvez vous applaudir d'être le seul qui ayez fait cette découverte ; mais la crainte de vous y confirmer me gêne terriblement ; je n'ose pas me permettre de vous parler de moi, et c'est pourtant, je l'avoue, la chose qui m'intéresse le plus et que je sais le mieux. J'aimerais à vous dire les remarques que je fais, les jugements que je porte, mes grands chagrins, mes petits contentements, enfin, pouvoir du moins causer avec vous comme je faisais avec mon pauvre ami Pont-de-Veyle. Mais vous

[6] Miss Caroline Campbell, fille de Lord William Campbell, frère de Lady Ailesbury. Elle mourut en 1789.

LETTRE 512.—Incomplète dans les éditions précédentes.

êtes épineux, difficile, et, qui pis est, vous vous ennuyez de tout.

Si en effet vous venez ici, il faudra faire un code entre nous, où nous n'omettrons aucune des règles qu'il faudra observer dans notre correspondance. En attendant, je vais vous parler de tout ce qui se passe.

D'abord le mariage de M. de Coigny [1] avec Mlle de Conflans ; il se fait aujourd'hui. Ah ! voilà toutes mes nouvelles finies.

Ma lettre est interrompue par la vôtre ; je ne l'attendais que demain, et elle arrive aujourd'hui.

Vous vous êtes fort trompé dans vos calculs sur l'arrivée de vos parents ; je leur avais prédit qu'ils ne seraient à Londres que le samedi ou le dimanche ; mais par la lettre que le Général m'écrivit de Calais le 22, j'ai jugé qu'ils pourraient être à Londres le vendredi 24. Je saurai dimanche si je me suis trompée.

Je me hâte de vous dire qu'il ne me faut point de nouvelles émeraudes. Votre cousin et Milady vous raconteront les affronts qu'elles m'ont attirés, elles ont pensé être cause d'une brouillerie entre moi et la personne à qui j'en voulais faire présent. Elle me les a renvoyées, et je possède actuellement malgré tout ce qui a été cassé, huit compotiers, deux jattes et leurs plateaux. Vous voyez que c'en est assez.

Je n'ai rien à vous dire de tout ce qui est arrivé à vos parents dans leur route. Mes prédictions étaient fondées sur l'article des accidents que je prévoyais, sur la route qu'ils devaient prendre, devant se détourner pour voir le canal de Picardie, sur leur paresse, et sur mille exemples du retardement qu'apporte le vent pour l'embarquement. Enfin, certainement vous serez en état de me mander aujourd'hui de leurs nouvelles. J'en apprendrai donc dimanche et par vous et par eux, car soit dit sans vous déplaire, je compte autant sur l'exactitude de votre cousin que sur la vôtre.

Je vous prie de m'envoyer votre épilogue [2] ; l'ambassadeur, que j'ai vu trois fois depuis le départ de vos parents, m'a dit qu'il se chargeait de leur envoyer tout ce qui paraîtra de nouveau. Ah ! je le crois fort épris ; j'en ressens le contre-coup ; il a autant d'empressement pour moi actuellement qu'il avait de dédain auparavant. Je suis contente de l'effet, mais encore plus

[1] Le Marquis de Coigny, fils du Duc de Coigny par son premier mariage ; la Marquise était fille du Marquis de Conflans et petite-fille du Maréchal d'Armentières. (B.)

[2] Voyez la fin de la lettre imprimée dans la première note de la lettre 505 ci-dessus.

satisfaite de la cause ; cette jeune Milady est charmante. J'aurais un grand plaisir de la revoir ; il en pourra résulter d'autres bons effets, mais c'est de quoi il m'est interdit de parler.

Je suis ravi du succès du petit danseur et fort aise que monsieur votre frère soit content de moi. J'aime à être bien avec tout ce qui vous entoure. Je me désole de n'avoir pas pensé à envoyer un bonnet à la mode à Mlle Churchill. Je verrai avec l'ambassadeur si je ne puis pas réparer cette faute.

Ce mercredi 22.

Je viens de lire le mémoire de Tort,[3] il est d'une audace qui en impose, mais il me semble qu'il ne prouve rien, quoiqu'il donne de violents soupçons. Je n'aime point toutes ces lettres brûlées. Nous verrons ce que M. de Guines répondra. L'ambassadeur enverra tout au Général ; ce serait un double emploi de vous les envoyer. Je n'ai pu me résoudre à lire les mémoires de M. de Richelieu, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne m'intéresse point ; j'aime assez M. de Guines, je lui trouve de la douceur, il a l'air de la franchise, et c'est une vertu rare dans le pays que j'habite.

Je vois rarement la grand'maman, j'y vais tous les lundis ; la dernière fois il y avait quarante personnes ; je ne me mets point à table, on me sert ce que je veux à une petite table, et j'ai toujours la compagnie de trois ou quatre personnes, tantôt les uns, tantôt les autres ; je ne m'y amuse guère, mais ce genre d'ennui m'est plus supportable que la solitude. Cinq jours de la semaine leur maison est ouverte, il y a grande cohue et grande liberté. Dans une pièce on joue au billard, dans d'autres on va causer ou lire, jouer au trictrac, et dans la galerie des tables pour différents jeux, le macao, le whisk, le tré-sept,[4] etc. Les vendredis et les samedis, le grand-papa et la grand'maman soupent dehors, souvent ensemble ; mais quelquefois la grand'maman soupe chez elle ou chez moi avec le grand Abbé, et il y a quelques jours que le grand-papa fit la partie carrée. Il y fut très-aimable, il eut le cœur sur les lèvres ; j'étais du dernier bien avec lui, il y resta jusqu'à une heure et demie ; sa sœur était malade, je l'y menai et j'y restai avec lui jusqu'à près de trois heures, et je le ramenai chez lui ; cela ne ressemble-t-il pas à la grande intimité ? Eh bien, cela ne me prouve rien. Il n'en est pas de même de la grand'maman, *elle sait qu'elle m'aime ;* vous sou-

[3] Dans la cause du Comte de Guines.

[4] Dans le manuscrit, "tresset."

venez-vous que je le lui écrivis il y a longtemps.[5] Toutes ses vertus lui tiennent lieu de sentiment, elle n'a pas un défaut, et à force de s'être corrigée, de s'être domptée, elle s'est faite ce qu'elle est en dépit de la nature, dont elle ne suit plus aucun mouvement. Sa sœur est tout le contraire : l'une est respectée, l'autre est recherchée. Je trouve que la grand'maman a beaucoup plus d'esprit, et l'autre plus d'agrément ; et de tout ce qu'on rencontre, on ne trouve rien à quoi on puisse s'attacher. Ah ! mon Dieu, si je continuais, que je vous ennuierais !

J'espère que nous aurons quelques relations des fêtes, et que je pourrai vous les envoyer ; car pour vous en faire le récit, cela m'est impossible.

Ne me laissez point oublier de votre cousin ni de Milady ; je la trouve charmante, et je n'oublierai jamais toutes ses bontés.

LETTRE 513

Ce lundi 27 février 1775.

Vos parents ont grand tort : je leur pardonnais leur empressement à vous aller retrouver ; mais je trouve très-mauvais qu'ils ne nous aient pas donné le temps qu'ils passent loin de vous. Quel plaisir trouvent-ils à visiter la Flandre ? Ne valait-il pas mieux rester pour voir nos fêtes ? Les bals de Versailles ; celui d'avant-hier chez Mme de Cossé, où la Reine est venue avec ses beaux-frères ; la fête qu'il y aura aujourd'hui, que Monsieur donne à la Reine, à la grande écurie : elle doit être superbe. Je compte qu'on en imprimera la description, ce qui épargnera la peine de la raconter : tout cela méritait leur curiosité.

L'ambassadeur soupa mercredi chez moi : il me dit qu'il regrettait beaucoup de ne les avoir pas suivis jusqu'à Calais. Je ne sais pas ce qu'il pensera de leur course en Flandre. Il vint hier chez moi ; il ne me trouva pas : j'étais à la comédie de Beaumarchais, qu'on représentait pour la seconde fois : à la première elle fut sifflée ; pour hier, elle eut un succès extravagant ; elle fut portée aux nues ; elle fut applaudie à tout rompre, et rien ne peut être plus ridicule ; cette pièce est détestable : vos parents regrettaient beaucoup de n'avoir pu l'entendre ; il peuvent s'en consoler. Comment va le goût en Angleterre ?

[5] Mme du Deffand avait dit à Mme de Choiseul : " Vous *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas." (B.)

Pour ici, il est entièrement perdu ; et, grâce à nos philosophes qui raisonnent sur tout, nous n'avons plus le sens commun ; et s'il n'y avait pas les ouvrages du siècle de Louis XIV, plusieurs de ceux de votre pays, et les traductions des anciens, il faudrait renoncer à la lecture. Ce Beaumarchais, dont les mémoires sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du *Barbier de Séville.*

Le grand-papa va ce soir à Versailles, à la fête de Monsieur. Il donna hier une fête chez lui à toutes les femmes et valets de chambre de ceux qui ont été à Chanteloup ; il y avait plus de quatre cents personnes. L'appartement fut éclairé comme pour les maîtres ; le repas splendide, à trois services ; des vins de toutes sortes : mes gens m'en firent le récit hier au soir. J'irai souper ce soir avec la grand'maman et sa belle-sœur : nous serons très-petite compagnie. Je dois leur donner un ou deux petits soupers avant leur départ, qui sera le 9 d'avril. Le grand-papa reviendra le 1er de juin : il assistera au sacre, et restera en tout un mois à ce voyage, et ne reviendra qu'à Noël avec la grand'maman, qui restera constamment à Chanteloup jusqu'à ce temps-là.

L'Archiduc part jeudi prochain. La visite qu'il a rendue ici paraît l'avoir plus fatigué qu'amusé ; elle a produit de grandes tracasseries à la cour. Vous savez qu'il y était incognito ; nos Princes ont prétendu qu'il leur devait rendre la première visite ; la Reine ne l'a pas jugé à propos, et leur a marqué son mécontentement, en ne les invitant point à aucune fête. Monsieur le Duc d'Orléans est à Sainte-Assise chez Mme de Montesson, et le Prince de Condé à Chantilly. Voilà ma gazette ainsi que les quatre pages finies.

LETTRE 514

Ce mercredi 1er mars 1775.

Je suis fort aise de l'arrivée de vos parents et fort satisfaite du bien qu'ils vous ont dit de moi ; comme ils vous aiment beaucoup, je juge qu'ils ont cru vous faire plaisir.

Je reçois une lettre de votre cousin en même temps que la vôtre. Il ne me parle point de celle qu'il a dû trouver de moi en arrivant, qui était en réponse à celle qu'il m'avait écrite de Calais ; elle était, s'il m'en souvient, de quatre pages, et à

LETTRE 514.—Incomplète dans les éditions précédentes.

l'adresse qu'il a laissée à Wiart en partant ; informez-vous, je vous supplie, s'il l'a reçue.

Il est vrai que je vous trouve un homme fort singulier. Vous avez grande raison de dire que nos caractères ne se ressemblent point : le vôtre m'est incompréhensible ; je ne puis me faire une idée des plaisirs que vous goûtez dans la solitude, et du charme que vous trouvez dans tous les objets inanimés, de la préférence que vous donnez au grand monde à la société particulière. Je conviens que la société ne satisfait guère ; mais on a toujours l'espérance qu'elle satisfera ; et je crois vous avoir déjà dit que je regardais l'amitié comme le grand œuvre : on ne fait jamais de l'or, mais on trouve quelques productions qui ont quelque valeur et qui laissent quelques espérances ; vous me serviriez de preuve : je n'ai point trouvé en vous ce que j'aurais désiré ; mais j'ai trouvé ce qui vaut encore mieux que tout ce que je connais, et dont les protestations d'indifférence ressemblent plus à l'amitié que les protestations d'attachement de tous ceux qui m'environnent. Je ne serai point surprise du refroidissement de vos parents, auquel vous me préparez ; j'ai trouvé en vous un exemple qui ne peut me permettre de m'étonner de rien. Comment avez-vous pu douter que je n'acquiescerais pas à vos volontés ? Je suis ravie de vous avoir tranquillisé. Je sais très-bon gré à Milady [1] des bons offices qu'elle m'a rendus. Il n'est pas douteux que je ne désire de vous revoir ; mais la joie que j'en aurai ne sera pas sans inquiétude. Je prévois que vous vous ennuierez beaucoup ; et l'ennui est comme la gelée, qui fait mourir toutes les plantes. J'ai cru remarquer, après chaque voyage, une grande diminution, je n'oserais pas dire dans vos sentiments, mais dans l'opinion que vous aviez de moi. Cependant, je serais fausse avec vous et avec moi-même, si je disais que je ne désire pas infiniment de vous revoir.

Je n'écrirai point aujourd'hui au Général ; dites-lui, ainsi qu'à Milady et à Mme Damer, qu'ils m'ont laissé de véritables regrets. Vous m'inquiétez sur l'état de Mme Damer ; n'oubliez pas, en m'écrivant, de me donner de ses nouvelles.

M. de Beauvau m'a demandé si je pouvais lui faire faire une commission dont il doit me donner un mémoire ; je le joindrai à cette lettre. Je ne veux point du tout que vous en preniez la peine, mais il suffira que vous en chargiez Couty, à qui

[1] Lady Ailesbury, en engageant M. Walpole à faire une autre visite à Paris. (B.)

je ferai dire d'aller chez vous. Tout ce que je vous prie ce sera d'examiner ce qu'il fera et de prendre des mesures pour que rien ne soit cassé ; il sera chargé aussi du payement.

Ne me sachez point mauvais gré de ne vous point faire le récit de nos dernières fêtes ; je m'ennuie si fort d'en entendre parler, que je ne puis me résoudre à les raconter.

Je fis hier mon mardi gras chez Mme de Jonzac, il n'y avait que la Maréchale de Broglio et Mme d'Anlezy. J'estime et j'aime Mme de Jonzac, elle est triste et point heureuse ; cette situation m'intéresse. Au sortir de chez elle je fus chez Mme de Mirepoix dont vous croyez que la société me convient, je ne pense pas cela. Votre cousin vous a-t-il rendu sa lettre ?

J'en reçois une de Mme Cholmondeley, elle me paraît avoir le projet de faire un voyage ici. Elle ne dit pas quand ce sera.

J'aurai ce soir bien du monde à souper. Votre ambassadeur y viendra ; l'empressement qu'il me marque est un fort bon signe. Il projette un voyage peut-être ce mois-ci ou au plus tard au mois prochain. Je voudrais bien qu'il ne revînt pas seul ; je ne sais qu'en penser.

LETTRE 515

Ce vendredi 10 mars 1775.

Je n'ai reçu votre lettre du 2 qu'hier, bien des heures après le départ de la poste. Ce petit retour de la goutte ne me plaît point, et me fera attendre encore vos lettres avec plus d'impatience.

Je ne puis m'empêcher de rire de voir la peine que vous prenez pour me préparer au refroidissement de vos amis et pour m'en consoler d'avance. En vérité vous y réussissez parfaitement, et quoique mon estime pour eux soit très-grande et mon désir de leur plaire extrême, je n'ai jamais eu l'idée d'établir avec eux une liaison intime. Votre cousin m'écrivit de Calais, je lui adressai ma réponse à Londres ; il ne la reçut point en arrivant, il ne l'eut sans doute que le lendemain, et la lettre qu'il m'écrivit de Londres ne put point être en réponse à la mienne. Je n'ai point répliqué à la sienne, il n'a donc reçu qu'une seule lettre de moi. Vous êtes plus malheureux qu'un autre, car excepté à vous, il faut que je fasse un effort pour écrire.

Lettre 515.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Votre dernière lettre est pleine de raison. Je suis persuadée de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur ; vous vous faites violence pour y contribuer, mais vous me la faites un peu trop sentir ; vos lettres vous coûtent, et votre voyage vous coûtera bien davantage. Je prévois avec beaucoup de chagrin le peu d'amusement que vous trouverez ici ; si j'avais plus de générosité, je vous prierais de vous en dispenser, mais j'avoue que je désire de vous voir encore une fois ; je veux que vous jugiez par vous-même du changement que je crois qu'il y a en moi, pour nous épargner à tout jamais l'ennui d'en parler.

Où prenez-vous que je ne suis occupée que de mes parents, et que je m'afflige d'avoir peu de particulier avec eux ? Ah ! je voudrais n'avoir que ce chagrin-là ! J'ai fait presque toutes les semaines un souper particulier avec la grand'maman et le grand Abbé, j'en ferai un ce soir, et croyez, qu'excepté une seule personne, je pourrais dire à tous mes amis : *Je sais que je vous aime, mais...*

Vous avez raison quand vous me dites que l'âge et l'expérience n'ont rien produit en moi, de bien s'entend, car l'âge m'a défigurée, et l'expérience m'a dégoûtée du monde, sans me rendre la société moins nécessaire. Elle me l'est plus que jamais, et vous ne m'empêcherez pas de regretter mon pauvre ami Pont-de-Veyle ; il m'écoutait et me répondait ; j'étais ce qu'il aimait le mieux ; je lui étais nécessaire ; et si tout le monde m'avait abandonnée, il me serait resté fidèle. Il avait une certaine connaissance du monde, qui, sans être bien profonde, suffisait dans bien des circonstances : trop de pénétration nuit quelquefois ; il y a du danger à trop approfondir ; il faut le plus souvent s'en tenir aux surfaces, et se contenter d'y conformer les siennes. Je ne sais pas si j'explique ma pensée ; quand je veux raffiner je m'exprime mal, mais vous savez aider à la lettre.

Votre ambassadeur part au plus tard mercredi pour Londres ; je le crois fort épris, nous jugerons à son retour si je me trompe : s'il revient seul, tout sera dit. Il vous portera peut-être cette lettre, cela dépendra du jour de son départ. Je vous enverrai sûrement par lui le dernier mémoire de M. de Guines, qui ne paraît pas encore. Si vous étiez curieux de la collection entière de ce procès, je vous en enverrais toutes les pièces ; il y en aura pour le moins quatorze ou quinze. Je crois que ce pauvre M. de Guines est le plus malheureux de tous les hommes. Je vous quitte, et je vous reprendrai quand je pourrai.

Ce samedi, à trois heures après midi.

Le mémoire de M. de Guines ne paraît point encore ; on m'avait dit, comme chose certaine, qu'on consentait à faire imprimer ses dépêches : elles prouveraient qu'il n'aurait pas pu perdre s'il avait joué, parce qu'il n'aurait pu parier pour la guerre, sachant la paix ; mais on me dit hier que cette grâce ne lui était point encore accordée, et qu'on doutait qu'il l'obtînt.

Je passai ma soirée entre le grand Abbé et la grand'maman. C'était chez elle, ce sera ce soir chez moi. Je lui dis que vous donniez l'espérance d'un voyage ici ; elle voudrait que vous vinssiez la voir à Chanteloup et que ce fût pendant le mois qu'elle y sera toute seule. Ma réponse fut telle que vous pouvez vous l'imaginer. Son mari reviendra pour le sacre et pendant son absence il ne lui restera que l'Abbé.

Cette grand'maman n'est point heureuse, et prouve bien que la raison ne suffit pas pour procurer le bonheur ; mais existe-t-il des gens heureux ? Je n'en connais pas. De tous les individus je crois qu'il n'a que les petits chiens qui vivent contents. Je voudrais savoir si le Général vous a parlé de Tonton, et s'il vous a dit combien il est méchant et combien je l'aime.

Je voulais vous envoyer une nouvelle brochure de Voltaire, mais votre ambassadeur dit que l'on reçoit à Londres, par Genève, tous ses ouvrages avant qu'ils arrivent à Paris. Je ne me souviens pas de ce que je vous ai envoyé dont vous me remerciez ; je n'ai plus de mémoire, ainsi il faut que vous me pardonniez des rabâchages.

Connaissez-vous les *Lettres* de Bolingbroke sur l'utilité de l'histoire ? elles ont paru en 1752. Je les avais sans avoir été tentée de les lire ; mandez-moi ce que vous en pensez. Il y a un autre petit volume de lui, qui est une lettre au Chevalier Wyndham,[1] qui contient tout ce qu'il a fait depuis 1710 jusqu'à 1716 ; cela me rappelle ma jeunesse ; il est question de tous gens que j'ai connus. Vous avez raison d'aimer les noms propres, ils mettent de l'intérêt. Je dois entendre mardi, chez les Necker, une tragédie[2] qu'on dit être fort touchante ; le sujet est la disgrâce du Prince Menzikoff et sa mort en Sibérie ; je

[1] Sir William Wyndham, deuxième Baronnet (1687–1740), homme d'État, ministre de la guerre 1713–14. Wyndham était Jacobite, et de la haute église ; pendant des années il fut au Parlement le porte-parole de Bolingbroke, auquel il était dévoué, et l'adversaire intransigeant de Sir Robert Walpole à la Chambre des Communes. La lettre mentionnée par Mme du Deffand fut écrite par Bolingbroke en 1717, et publiée en 1752. Elle renferme de copieux détails sur sa conduite comme ministre du Prétendant.

[2] De La Harpe.

vous en rendrai compte. Je me méfie des éloges, j'y suis trop souvent attrapée. L'*Iphigénie* et l'*Orphée* de M. Gluck, le *Barbier de Séville* de M. de Beaumarchais, m'avaient été extrêmement vantés ; on m'a forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort.

Mme de Mirepoix est très-contente de votre lettre. L'argent que vous lui avez envoyé ne lui en a pas rapporté d'autre ; elle l'a joué et perdu. Sa sœur Boufflers, joueuse éternelle, partira le mois prochain pour la Lorraine avec son Prince [3] ; ils ne reviendront que dans l'automne.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé, cela m'assure un peu de compagnie ; je reverrai l'Évêque de Mirepoix ; il prétend vous aimer beaucoup, et il est très-reconnaissant et très-flatté de ce que je lui ai dit de votre part ; vous ne vous souvenez peut-être pas de m'en avoir donné la commission.

On me dit hier que l'on avait vendu les doubles des dessins de Mariette un prix exorbitant, je crois que c'est soixante-dix mille francs. On prétend que la vente ne se fera pas avant cet automne. Toutes mes espérances sont dans M. de Presle, il m'assure toutes les fois que je le vois qu'il sera à l'affût de votre Mme d'Olonne.

Ce dimanche, à cinq heures du soir.

J'eus hier la visite du grand-papa ; j'avais du monde chez moi, des Allemands, des Évêques ; il fut de fort bonne conversation ; il rapporta l'affaire de M. de Guines comme aurait pu faire l'avocat général. Le Roi a consenti que l'on communiquât aux juges les dépêches qui peuvent prouver en faveur de M. de Guines. Son mémoire ne paraît point encore ; il voulait attendre que le second de Tort parût, et celui-ci ne veut point le donner que M. de Guines n'ait donné le sien. Tout le monde s'intéresse à cette affaire, les uns par amitié, et les autres par curiosité.

Le procès de M. de Richelieu fait un effet tout différent ; il est si ridicule, qu'on ne s'en occupe que pour s'en moquer. Mme de Saint-Vincent l'attaque pour rapt, de séduction et subornation de témoins ; elle avait quarante ans quand elle prétend avoir été séduite, et lui soixante-quinze ans quand il l'a séduite ! Ses meilleurs amis ne peuvent s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

La grand'maman soupa chez moi avec le grand Abbé ; en me mettant à table, je trouvai sur mon assiette quantité de choses ;

[3] Le Prince de Baufiremont.

je ne savais ce que ce pouvait être ; c'étaient six coquetiers d'argent et un d'or, les plus jolis du monde. Ce présent ne m'a point plu ; premièrement, parce que c'était un présent, et secondement, parce qu'il n'est bon à rien. Notre soirée se passa fort doucement ; la grand'maman est la vertu personnifiée. La vertu a étouffé en elle la nature ; je ne sais si elle en est plus heureuse, mais elle en est certainement moins gaie et moins naturelle.

Remarquez, je vous prie, que cette lettre vous sera rendue par l'ambassadeur, et que je ne parlerais pas si librement, si elle était confiée à la poste.

Je ne sais si c'est la vieillesse qui me donne de l'humeur et qui me rend difficile.

Ce lundi.

Ma lettre fut interrompue hier par l'arrivée de votre ambassadeur. Il part la nuit du mardi au mercredi ; il ne perdra pas son temps en route, je vous le jure. Je suis trompée si vous ne recevez cette lettre dimanche ou lundi. Je souperai demain avec lui chez les Necker, nous entendrons la tragédie de *Menzikoff* par La Harpe. Il vous en rendra compte, il prétend qu'il vous verra souvent.

Je voudrais pourtant bien savoir si M. Conway a reçu ma réponse à sa lettre de Calais, c'est l'unique que je lui ai écrite. Je soupai hier avec les Maréchales, chez celle de Mirepoix. J'irai ce soir chez Mme de Jonzac. Je pourrais vous rendre compte de détails domestiques, assez grands événements pour moi. Devreux, ma vieille femme de chambre, veut se retirer auprès de son fils, qui est à Beauvais. Il y a trente-huit ans qu'elle est à moi ; elle y aurait fini sa vie si elle avait voulu, elle part jeudi.

Ce mardi.

J'eus hier le tête-à-tête que je vous avais annoncé ; il ne fut pas gai, mais il fut intéressant, et m'aurait appris, si je ne l'avais pas su, qu'il y a des situations plus fâcheuses que la mienne. J'allai ensuite rendre une visite à l'Hôtel de Choiseul. Ce n'est point là encore où l'on doit trouver le bonheur. Pour moi, je crois qu'il s'est retiré à Strawberry-Hill. Croyez-vous en effet le quitter pour quelques moments ? Je ne saurais me persuader que vous exécutiez le projet que vous faites. Vous avez manqué le temps où il vous aurait été agréable. Milord Stormont est persuadé que vos parents reviendront ici, qu'ils s'y sont beau-

coup plu ; et pour lui, loin de s'y déplaire, il se flatte d'y rester fort longtemps, et je ne doute pas que cela ne soit, s'il ramène sa Milady.[4]

Je n'appris hier rien de nouveau. Je suis honteuse de la longueur de cette lettre et de son insipidité.

Je vous envoie la brochure de Voltaire qui ne la rendra guère plus piquante. Je compte avoir demain de vos nouvelles. Je me flatte qu'il n'y a point de retour de goutte.

LETTRE 516

Paris, ce jeudi 16 mars 1775.

Ne vous plaignez point de la difficulté d'écrire dans une langue étrangère, vous ne pouvez être plus éloquent dans la vôtre. Votre dernière lettre est sévère, mais raisonnable. Je conviens de tous les défauts que vous me reprochez, j'y attribue la plupart de mes chagrins. Mais s'est-on donné son caractère ? Non, assurément ; et ce qui est malheureux c'est qu'on ne saurait le changer. Je pourrais vous dire que je crois avoir plus à souffrir du sot orgeuil et de la vanité des autres qu'ils n'ont à souffrir de mon amour propre ; je mets plus de prévenance et d'attention dans la société qu'aucun personne n'en a pour moi ; mais il est vrai que j'ai besoin d'eux et que tout le monde se peut passer de moi.

Si c'est véritablement votre dessein de venir ici, je ne saurais répondre de ne vous pas ennuyer, mais ce sera d'une autre manière ; ce sujet si détesté ne sera jamais traité, et j'observerai de ne vous gêner en rien. Cependant ne vous faites point de violence, je serais fâchée qu'un mouvement de reconnaissance vous coutât si cher. Tout bien examiné vous ne me devez rien, vous m'avez toujours dit la vérité ; quand je vous ai plu, vous me l'avez marqué, vous ne m'avez point caché l'effet contraire. Je ne vous ai pas assez pris au pied de la lettre. Je suis très-étonnée de la conduite que j'ai eue à l'occasion de la mort de votre ami,[1] elle était si extraordinaire et si peu conforme à ce que je pense qu'il faut que j'aie autant de foi en vous pour m'en

[4] Lady Harriet Stanhope.

Lettre 516.—Inédite.

[1] La mort de cet ami (quel qu'il fût) ne peut avoir été récente. Walpole ne parle d'aucune perte semblable dans les lettres anglaises de cette période.

croire coupable. Je vois que votre indulgence a été extrême, et qu'il vous faut aussi un grand fonds de complaisance pour entretenir un commerce qui ne peut rouler que sur des puérilités quand je vous parle de moi, et que sur ce qui vous est le plus indifférent, quand je vous parle de mon pays. Que conclure de tout cela ? Je n'en sais rien, si ce n'est de vous laisser le maître absolu de vos volontés et ma de conduite.

Votre ambassadeur arrivera je crois aujourd'hui à Calais ; il n'est pas impossible qu'il ne soit samedi à Londres. Vous aurez reçu par lui une lettre de huit pages. Comment ne croiriez-vous pas que j'ai la passion d'écrire ? cela n'est cependant pas vrai ; mais je vous l'ai déjà dit, vous êtes plus malheureux qu'un autre.

J'ai reçu une lettre de votre cousin ; j'hésite à y répondre ; parce que je ne veux point le fatiguer ; dites-lui, je vous prie, tout ce que vous imaginerez lui devoir dire.

J'ai fait un extrait de l'article qui regarde M. de Beauvau, il l'a pris, et il y répondra.

Ce vendredi 17.

Linguet [2] fut jugé hier par les avocats, ils l'ont rayé de leur corps ; il eut 184 voix contre lui contre 37, qui ne le condamnaient qu'à un nouveau stage et à une rétractation authentique. Je ne sais pourquoi je vous dis cette nouvelle ; vous n'y comprendrez rien, mais dites-la à Milord Stormont, à qui elle ne fera pas grand'chose.

Ce samedi 18.

Enfin le mémoire de M. de Guines a paru hier ; il est 186 pages, divisé en deux parties. La première contient trois articles. Mais qu'est-ce que j'entreprends ? Je n'ai que faire de vous dire ce que ce mémoire contient puisque je vous l'envoie. Je voudrais bien savoir ce que vous penserez de l'avertissement. Cette affaire occupe tout le monde, tout le monde s'y intéresse. J'y ai sacrifié mon sommeil ou du moins l'espérance de pouvoir l'attraper. J'en ai lu la première partie, et avec tant d'application que j'en ai la tête échauffée. Je crois vous voir hausser les épaules, et vous entendre dire, " Peut-on être aussi vive quand on est aussi vieille ? " J'en suis étonnée moi-même, mais j'ima-

[2] Simon-Nicolas-Henri Linguet (1736–94), "avocat au parlement de Paris avec assez de célébrité ; il fut chargé de la défense de M. le Duc d'Aiguillon, qu'il soutint avec zèle et avec beaucoup de talent. Il fut auteur de plusieurs écrits remplis de paradoxes. Tout cela lui attira de grands et de puissants ennemis ; il les eut à combattre longtemps et ne le fit pas toujours avec avantage." (Note de l'Évêque de Rodez.)

gine que vous serez de même à mon âge, et alors je vous prie de vous souvenir de moi.

Vous aurez vu votre ambassadeur, il se proposait en partant de vous voir souvent ; je lui trouve de l'esprit, de la douceur, de la conversation, j'étais fort bien avec lui à son départ. Mon mérite auprès de lui était d'avoir vu souvent ses amis. Je ne serai point étonnée s'il revient ici en bonne compagnie, et j'en serai fort aise, ce sera pour vous une compagnie agréable si vous effectuez vos projets. Mais je ne sais d'où vient je doute que vous les exécutiez. Ne croyez pas que je veuille vous engager à de nouvelles assurances, je sais trop que Votre Hautesse n'aime pas les répétitions.

Ce mardi 21.

Je m'attendais à avoir de vos nouvelles aujourd'hui, et je n'en ai point reçues, j'espère en avoir dimanche. Vous aurez alors le mémoire de M. de Guines. Je soupai avec lui ; malgré toutes les horreurs qu'il éprouve il est calme et il a la paix de la bonne conscience. Je suis inquiète de Mme de Luxembourg ; elle ne se porte point bien, ni moi non plus ; depuis cinq ou six jours je ne m'endors qu'à onze heures du matin.

LETTRE 517

Ce dimanche 19e mars, à 6 heures du matin.

On me dit que Milord Clermont,[1] que je ne connais point, partait aujourd'hui pour Londres ; un de mes amis s'est chargé de le prier de vous porter ce paquet ; c'est comme vous le verrez le dernier mémoire de M. de Guines ; je compte que vous serez le premier qui le recevrez.

Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui, j'ai commencé une lettre qui sera une espèce de journal. Elle ne partira que jeudi prochain, et peut-être encore par une occasion.

Adieu.

LETTRE 517.—Inédite.

[1] William-Henry Fortescue, Baron (plus tard Comte de) Clermont. Sa femme était en grande faveur à la cour de France.

LETTRE 518

Paris, ce dimanche 26 mars 1775.

Vous voilà débarrassé de la commission de M. de Beauvau ; il s'est adressé au maître-d'hôtel de Milord Stormont et à celui de M. du Châtelet. J'ai consulté les personnes à qui je crois le plus de goût pour la boîte de Milady Hertford. Elle ne sera point doublée d'or, le prix qu'elle y veut mettre ne le permet pas ; il y aura une gorge et des galons, elle sera ovale et assez grande parce que la forme du portrait décide de la grandeur de la boîte. On a décidé que l'écaille valait mieux que le carton vernis, parce que le vernis se ternit et s'écaille. Il est vrai que l'écaille se casse. Enfin, il n'y a rien sans inconvénient.

Vous aurez été accablé de mes lettres, ce sont les circonstances qui en ont été cause. Celles de M. d'Aiguillon vont être imprimées, on attend encore un mémoire de Tort. Je crois que M. de Guines n'en donnera plus. Je vous enverrai par la première occasion ceux qui sont contre lui. On fit avant-hier sept maréchaux de France : Messieurs le Duc d'Harcourt, le Comte de Nicolaï, le Duc et le Comte de Noailles, M. de Duras, Monsieur le Comte du Muy, M. de Fitzjames. C'est le dernier qui a été cause de cette promotion. Ne voulant pas lui rendre le commandement de Bretagne, on lui a offert le bâton en dédommagement, et l'on n'a pas voulu faire de passe-droit à ses anciens.

Je croyais que vous aimiez Milady Henriette, vous m'en aviez écrit sur ce ton-là ; mais vous affichez un grand détachement de toute chose, excepté de vos devoirs, c'est pour le bon exemple.

La situation de Madame la Duchesse de Gloucester est très-intéressante, les honneurs où elle est parvenue sont payés bien cher. Suivra-t-elle son mari dans ses voyages ? Et où doivent-ils être ? Est-ce en France ou en Italie ?

Ah ! vos parents vous ont donc dit bien du mal de mon petit chien ; ils ont bien tort, il est vrai qu'il est un peu méchant parce qu'il est jaloux, mais il a infiniment d'âme et d'esprit ; il m'aime à la folie et je [le] lui rends bien.

J'ai été inquiète ces jours-ci de la Maréchale de Luxembourg ; elle se trouva mal après souper, sa tête était embrouillée et un de ses bras insensible ; heureusement il n'y a point eu de suite.

Lettre 518.—Inédite.

M. de Lauzun est de retour de toutes ses courses. Mes parents n'ont plus que deux semaines à passer ici. Le grand-papa envoya il y a deux jours à Mme de Luxembourg deux petits flambeaux d'or avec ses paroles : " Je vous offre des flambeaux, donnez-moi la lumière." Mme de Gramont n'ira à Chanteloup qu'au mois de juillet. Dans le mois de juin elle ira à Brienne et à Cirey chez les du Châtelet. Elle fera ce voyage avec M. de Choiseul, et les premiers jours de juillet ils retourneront à Chanteloup.

Je ferai beaucoup de plaisir à l'Évêque de Mirepoix en lui disant votre façon de penser pour lui ; l'Archevêque de Toulouse arrivera le 2 ou le 3 du mois prochain, peut-être viendra-t-il avec lui.

LETTRE 519

Ce dimanche 2 avril 1775.

Je commence par vous dire affirmativement que je ne veux point de cristaux, et j'ai bien du regret aux soins que vous vous êtes donnés, et un petit brin à l'argent par le succès qu'ils ont eu.

Le bijoutier me fait espérer qu'il me rendra dans le courant du mois la lorgnette et la boîte. J'ai pris toutes les mesures pour qu'elle fût de bon goût, mais une boîte d'écaille sans être doublée me paraît un pauvre bijou.

Je ne comprends pas comment une de mes lettres a manqué, je croyais que vous vous plaindriez d'en avoir été accablé. Vous avez vu le mémoire de Tort et celui de M. de Guines, mais est-ce le dernier de celui-ci ? Milord Clermont se chargea de vous le remettre ; il partit le 19 d'ici, et vous auriez dû le recevoir le 24 ou le 25. Il y avait avec un petit billet de moi. L'avez-vous reçu ?

On nous annonce pour demain les lettres du d'Aiguillon ; je vous les enverrai par la première occasion, et j'y joindrai tous les mémoires contre M. de Guines, et peut-être toute la collection de ce procès ; il vaut autant que vous l'ayez dans ce moment-ci que dans quelques années.

Je vois que vous faites des réflexions fort sérieuses ; j'en fais aussi, mais elles ne me font apercevoir aucune vérité ; il me paraît impossible de ne pas douter de tout.

Lettre 519—Inédite.

Voulez-vous bien parler de moi à M. Conway, à Milady Ailesbury ? Selon nos usages je devrais écrire un compliment à Mme Damer, mais cela ne se pratique pas, je crois, en Angleterre, et je ne ferais que l'importuner. Dites-lui, je vous prie, mille choses pour moi.

Tous les Choiseul s'en iront le lundi de Pâques. Mme de Gramont restera.

On fait ici une plaisanterie ; on dit que le Roi ne fera pas ses Pâques parce qu'il a fait les sept péchés capitaux ; ce sont les sept Maréchaux ; je ne crois pas en devoir faire l'attribution ou distribution par la poste, et vous ne les connaissez pas assez pour pouvoir la faire.[1]

Je n'ai point du tout dormi cette nuit, j'ai la tête échauffée et vous serez quitte de moi à bon marché.

Ce sera fort mal à Milord Stormont s'il n'épouse pas Milady Henriette, mais j'espère qu'il l'épousera.

Wiart m'avise que ce ne sont point des émeraudes dont vous me parlez, et que c'est de la jatte de M. de Beauvau ; ma dernière lettre vous aura appris qu'il n'en veut plus.

LETTRE 520

Ce mardi 4 avril 1775.

Je courus hier un fort grand danger : entre sept et huit heures du matin le feu prit à la cheminée de mon antichambre avec une telle furie, que les flammes sortirent jusqu'au milieu de la chambre, et montèrent jusqu'aux bras de la cheminée, brûlèrent les cordons des sonnettes ; et si la cheminée s'était crevée, il est très-vraisemblable que non-seulement mon appartement, mais tout le corps de logis aurait été brûlé. Heureusement la cheminée est de brique, et le prompt secours qu'on apporta fit que le danger dura peu, et n'a même causé aucun dommage ; les maçons qui travaillent dans la cour furent d'un grand secours, et les pompiers, qui ne tardèrent pas à arriver, mirent fin à ce terrible accident. Le pauvre Wiart en a un peu

[1] Voici cette distribution : le Duc d'Harcourt *la paresse ;* le Duc de Noailles, *l'avarice ;* le Comte de Nicolaï, *la gourmandise :* le Duc de Fitzjames, *l'envie ;* le Comte de Noailles, *l'orgueil ;* le Comte du Muy, *la colère ;* le Duc de Duras, *la luxure.* (B.)

LETTRE 520.—Incomplète dans les éditions précédentes.

souffert, il a eu un bras un peu brûlé, et une partie de sa redingote. Ce fut au moment que je m'éveillai que l'accident arriva ; je me levai bien vite et descendis chez Mlle Sanadon. Mes gens étaient dans la plus grande terreur ; et ce qui vous surprendra, c'est que je ne fus point effrayée : ce ne fut point par courage, mais par insensibilité. Je ne puis pas me rendre raison à moi-même de cette disposition ; le danger me paraissait évident, je disais même qu'il fallait mettre en sûreté tout ce qu'on pourrait sauver ; je pensais un peu au parti que je prendrais, et dans ce moment-là tout me paraissait égal. Rendez-moi raison de cela, si vous pouvez ; pour moi je l'attribue à ce changement que je vous ai annoncé que vous trouveriez en moi, qui est bien plus l'effet de mon âge que de mes réflexions. J'avais été toute la veille dans un grand affaissement.

Les lettres de M. d'Aiguillon, dont le recueil a pour titre, *Correspondance de Monsieur le Duc d'Aiguillon, au sujet de l'affaire de Monsieur le Comte de Guines et du Sieur Tort, et autres intéressés, pendant les années* 1771, 1772, 1773, 1774 *et* 1775, est la plus ennuyeuse chose du monde. J'en ai lu soixante-cinq pages, il y en a deux cent vingt-trois. Jusqu'à cette page on ne peut en rien conclure ; je vous enverrai cette brochure avec les autres pièces du procès, mais j'attendrai une occasion. Je trouve le pauvre M. de Guines bien à plaindre.

Je suis bien de votre avis : je ne sais pas comment il se peut trouver des juges, parce qu'il me paraît impossible de s'assurer de la vérité ; on ne voit que des masques, on n'entend que des mensonges ; il est étonnant qu'on soit attaché à la vie ; je doute qu'il y ait aucun individu (si ce n'est mon petit chien) pour qui elle soit heureuse ; encore voudrait-il se marier, et on ne lui donne point de femme.

Je vous ai mandé que je perdrais mes parents [1] le lundi de Pâques ; cet accident est prévu, et puisque je soutiens avec tant de fermeté ceux qui ne le sont pas, je serai fâchée de celui-ci, sans en être accablée.

N'êtes-vous pas bien aise de ce que votre cousin est du parlement ? Vous vivrez plus avec lui que s'il était resté à sa campagne. Vous étiez fâché qu'il eût manqué son élection, vous devez donc être bien aise. Je vous prie de m'entretenir dans son souvenir, et de parler quelquefois de moi avec lui et Milady. Je compte sur la promesse qu'ils m'ont faite de nous revenir

[1] Le Duc et la Duchesse de Choiseul.

voir ; c'est par discrétion que je n'écris point à Milady, mais je ne la pousserai pas jusqu'au point de ne la pas remercier de son utile et joli présent. Couty mande à sa sœur qu'il a fait partir la caisse le 28 mars.

Il pleut ici des épigrammes sur nos nouveaux Maréchaux : il n'y en a aucune de jolie.

M. Thomas nous a donné un éloge de Marc-Aurèle, voulez-vous que je vous l'envoie ?

Mandez-moi des nouvelles de votre nièce la Princesse ; elle est raisonnable, elle est malheureuse, et vous l'aimez, cela suffit pour qu'elle m'intéresse.

Dites-moi tout ce que vous saurez de Milord Stormont. Je ne saurais me persuader que nous le revoyons seul, j'en serais fâchée.

Votre incendie a-t-elle causé un grand dommage ?

Ce mercredi.

J'ai presque lu entièrement la *Correspondance ;* je trouve qu'elle n'ajoute rien aux mémoires de M. de Guines, si ce n'est qu'il est bien évident qu'il n'était pas protégé par le ministère. Les lettres de M. de Guines sont du même style que ses mémoires, c'est-à-dire, parfaitement bien écrites.

Le Vice-chancelier, père du Chancelier, mourut hier matin, et le Marquis de Pontchartrain est très-mal.

On croit que M. du Muy a la pierre. Je soupai hier à l'Hôtel de Choiseul ; il y avait cinquante-six personnes. Je ne me mets point à table, je soupe dans une petite pièce séparée avec ceux qui ne soupent point. Je donnerai à souper, samedi, au grand-papa, à la grand'maman, à Mme de Gramont, à l'Archevêque de Toulouse et à M. de Guines.

Je voudrais vous faire tenir tout à l'heure la *Correspondance.* Je comptais sur une occasion qui me manque. Je ne vois jamais M. Saint-Paul, j'enverrai chez lui pour le prier d'en charger son courrier.

Cette lettre est un extraordinaire, mais c'est sans conséquence.

LETTRE 521

Ce samedi 8 avril 1775.

Je crains que vous ne vous portiez pas trop bien ; la lettre que je reçois a le ton faible ; je crois que vous êtes pâle, un peu triste ; cela est-il vrai ? Est-ce que la vie que vous menez vous convient ? Dîner à six heures du soir est une heure bien indue. Que prenez-vous donc entre votre lever et ce repas ? Souper à minuit, c'est tout au plus cinq heures après le dîner. Vous coucher à deux heures, c'est un déréglement que cet arrangement-là. Songez donc combien le régime vous est nécessaire, et combien vous êtes faible et délicat. Au nom de Dieu, ne soyez plus malade, je n'ai plus assez de force pour soutenir l'inquiétude !

Qu'est-ce que vous entendez quand vous me dites que j'ai plus d'esprit pour me défendre que pour attaquer ? Je ne me souviens jamais, en vous écrivant, de ce que je vous ai écrit, et cela vous est prouvé par mes rabâchages. Ma mémoire s'en va grand train. Ah ! c'est une belle chose que de vieillir ! Quand vous en serez là, vous vous souviendrez de moi, j'en suis sûre.

Milady Henriette est bien dégoûtée, si elle ne veut point du Milord : on dit qu'il a une très-belle figure ; il a certainement de l'esprit, de la douceur, de la politesse ; il a été très-bon mari ; il faut qu'il y ait quelque raison à ce refus ; vous ne vous souciez pas de la savoir, ni moi non plus. Je sais bien où vous ne vous soucieriez pas de souper ce soir, c'est chez moi. Je vous ai mandé en quelle compagnie. C'est un premier adieu, le dernier sera le jour de Pâques chez la Duchesse-sœur, et puis tout sera dit, on partira le lendemain.

Vous avez bien raison en m'associant à l'aversion que vous avez pour les grandeurs ; je ne trouve d'état heureux que de n'être ni grand ni petit, mais d'avoir de la fortune, c'est-à-dire un revenu assez considérable pour n'avoir jamais besoin de personne, pour être bien logé, bien servi, pour souper tous les jours chez soi en bonne compagnie, et mener tous les jours la même vie. Je ne me trouve bien que dans mon tonneau, et sans la maudite crainte que j'ai de m'ennuyer, je ne sortirais jamais de chez moi ; mais souper seule ou tête à tête avec la S . . . .[1] me paraît affreux. Souvent les soupers que je vais

Lettre 521.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mlle Sanadon, dame de compagnie de Mme du Deffand.

faire ailleurs ne valent guère mieux, mais la variété est bonne en toute chose, jusqu'à changer de sorte d'ennui.

Ce dimanche.

Mon souper s'est très-bien passé : il y a eu de la gaîté, de l'accord, même assez d'amitié ; les parents et le grand Abbé partirent les premiers ; la sœur et M. de Guines restèrent une heure de plus ; la sœur me traite à merveille. Le Guines est très-aimable, il a un courage inouï, et il en a grand besoin. Je ne sais comment se terminera son procès, son ennemi est bien dangereux. On attend le dernier mémoire de Tort ces jours-ci ; il y répondra, et tout sera dit, et vraisemblablement il sera jugé dans le mois de mai.

J'ai remis à M. Saint-Paul un exemplaire des lettres de la *Correspondance*, peut-être partira-t-il demain ou jeudi au plus tard. Je vous demande pardon de ce que je vous mande peu de nouvelles, mais je ne sais pas conter, et puis je ne saurais me persuader que vous puissiez vous intéresser à ce qui se passe ici, c'est-à-dire aux bagatelles.

On disait hier au soir Mme de Maurepas très-malade ; ce n'est pas une bagatelle que cela, mais une chose très-importante.[2] Adieu.

LETTRE 522

Ce dimanche 18 avril 1775.

1°. Vous recevrez cette lettre une poste plus tard ; cet accident est arrivé à la vôtre, je ne l'ai reçue que le lundi après le départ du courrier. Je me hâte de vous rassurer sur l'accident dont par excès de bonté vous avez été si effrayé ; il n'a été suivi d'aucun dommage. Je n'ai point eu de fièvre, je n'ai point été saignée, et mes gens et moi nous nous portons fort bien. Je ne puis m'empêcher de rire en pensant à l'expédient du panier pour descendre dans le jardin. Si le feu prend encore dans l'antichambre (ce qui n'est nullement vraisemblable, par les précautions que nous prenons) je me sauverais par ma garde-robe ; et si le feu prenait dans la petite antichambre des laquais, alors je pourrais me sauver par la porte vitrée de ma tribune, au bas de laquelle il y a un petit escalier qui descend dans l'église. Il est vrai que j'ai fait mettre des planches jusqu'au milieu de

[2] On pensait qu'elle avait une grande influence sur son mari. (B.)

LETTRE 522.—Inédite.

cette porte pour y poser des livres ; il serait peut-être prudent de les ôter pour se réserver cette ressource en cas d'accident, c'est sur quoi il faudra délibérer.

Mes parents sont partis la nuit du dimanche au lundi ; j'en suis plus fâchée que vous ne pensez que je doive l'être, premièrement je soupais les vendredis et les samedis entre l'Abbé et la grand'maman ; les autres jours de la semaine j'y allais autant que je voulais, et quoiqu'il y eût foule j'y étais comme en particulier ; c'était quelque chose à faire, je n'avais pas la crainte de souper seule, ce qui est réellement une maladie en moi que tous les raisonnements ne peuvent guérir. Que voulez-vous, mon ami, je prétends que j'ai dans l'âme le ver solitaire, et ce ver c'est l'ennui. Il ne faut point se moquer de moi, il faut. . . . me plaindre.

Vous ne me parlez plus de votre Princesse [1] ; vous occupe-t-elle toujours beaucoup ? Quand partira-t-elle ? Si votre cousin fait de longs séjours à sa campagne [2] sans doute vous l'irez voir ; vous m'avez fait tant de honte du goût que vous croyez que j'ai pour écrire, et vous m'avez tant dit que vous autres Anglais y aviez tant d'éloignement, qu'il n'a pas reçu une syllabe de moi depuis la lettre qu'il trouva en arrivant à Londres, à laquelle il me fit la réponse du monde la plus honnête, et à laquelle je n'ai pas osé répliquer. Cependant je compte sur votre bon plaisir remercier Milady Ailesbury quand j'aurai reçu son présent ; il devrait être arrivé il y a longtemps, mais la négligence du secrétaire de M. Trudaine est cause du retardement. Je compte que j'aurai à la fin de ce mois la boîte de Milady Hertford ; je crains bien qu'elle ne soit pas jolie, n'y voulant mettre que dix louis elle ne peut être doublée d'or.

Il n'est pas encore question de la vente de Mariette, toute ma confiance est en M. de Presle, ce ne sera pas sa faute si Mme d'Olonne vous échappe.

Ceci n'est que le premier tome. À demain le second.

Ce mercredi.

Je viens de faire faire un paquet, il contient l'*Éloge de Marc-Aurèle ;* une petite pièce de vers intitulée *Mon dernier Mot,*[3] le supplément à la *Correspondance,* et l'horrible et exécrable dernier

[1] La Duchesse de Gloucester, qui partait pour l'étranger avec son mari et ses enfants.
[2] Park-Place, près de Henley-on-Thames.
[3] Par le critique, J.-M.-B. Clément.

mémoire de Tort. Je ne crois pas que M. de Guines y réponde. Il me semble qu'il est résolu à ne faire qu'un résumé, je ne sais quelle forme il y donnera. J'ai bien de l'impatience que cette affaire soit finie ; vous avez raison, on ne parle que de cela.

Je passai hier la soirée chez Mme de Jonzac avec Mmes de Bouillon, de Bentheim, et d'Anlezy. Je revins me coucher de bonne heure. Ce soir je souperai chez moi. Demain encore, avec l'Abbé Barthélemy, Poissonnier et le Président de Cotte, que vous ne connaissez pas. Il m'arrivera la semaine prochaine un certain Abbé Sigorgne, dont vous m'avez entendu parler ; et puis le 15 de mai l'Évêque de Mirepoix arrivera. Mais avant ce jour-là presque toutes mes connaissances seront parties pour leurs campagnes. Mme de Luxembourg est actuellement à Montmorency ; elle en reviendra dimanche et ira tout de suite à Saint-Cloud. Pour Mme de Mirepoix je ne la vois presque point. Tout ce que je vous mande là n'est-il pas bien intéressant ?

Vous aimez mieux, dites-vous, la lecture que la conversation ; je préfère la dernière ; les livres forcent à les écouter, si on s'en distrait on ne sait plus ce qu'on lit, et dans la conversation on peut être distrait, et on ne parle pas longtemps de suite de la même chose, et puis la variété, le mouvement est nécessaire ; enfin je suis fort dégoûtée de la lecture, et cependant je ne cesse pas de lire.

Voilà une vieille petite chanson qui a été trouvée dans un vieux receuil, je l'ai trouvé plaisante. Sur l'air de *Joconde* :—

'Je suis un Narcisse nouveau,
Qui s'aime et qui s'admire ;
Dans le bon vin et non dans l'eau
Je m'observe et me mire,
Charmé de voir son coloris
Briller sur mon visage ;
De l'amour de moi-même épris,
J'avale mon image."

Je vais envoyer mon paquet chez M. Saint-Paul, qui vous le fera tenir par quelque occasion.

LETTRE 523

Paris, ce dimanche 30 avril 1775.

J'ai envoyé chez M. Saint-Paul les *Fables* de Dorat ; c'est M. Schuwalof qui vous en fait la galanterie, il était présent quand je m'informai où je pourrai les trouver, et sachant que c'était pour vous que je les cherchais, il s'empressa de me les offrir.

Je vois Mme de Mirepoix assez souvent, elle soupe régulièrement chez moi tous les mercredis, la liaison se soutient sans être intime. De toutes les personnes que vous connaissez, celle qui me marque le plus d'amitié c'est la Maréchale de Luxembourg, il est très-rare qu'elle passe un jour sans venir chez moi. M. de Beauvau en use à peu près de même. Les Évêques d'Artois sont toujours mes amis, celui de Saint-Omer est actuellement Archevêque de Tours, ils sont tous les deux présentement à Paris. Celui d'Arras ira pour une commission de moines à l'Abbaye de Marmoutier, comme il y fut en '72 qu'il me mena à Chanteloup ; il me propose d'en faire autant cette année, je ne suis pas dans la disposition de l'accepter. J'attends l'Évêque de Mirepoix dans quinze jours ou trois semaines ; nous avons cette année l'assemblée du clergé, qui s'ouvrira le 1er juillet ; c'est pour moi, dit-il, qu'avance son arrivée. Mes connaissances se sont un peu étendues ; comme je ne fais jamais de visites on est sûr de me trouver, ce qui est commode pour les désœuvrés, je suis rarement seule, et comme je suis vieille, aveugle, et dépourvue de tous les goûts que vous avez, je préfère la société à toute chose au monde ; j'entends des riens, je dis des riens, je ne m'intéresse à rien, et de rien en rien je m'achemine au moment prochain où je ne serai plus rien.

Je recevrai demain la caisse des faïences que vos cousins m'envoient, je trouverai peut-être tout cassé. Il y a de grandes friponneries sur les droits et sur le port. J'attends de jour en jour la boîte de Milady Hertford, il y a longtemps que la loupe est raccommodée, mais j'ai cru qu'il fallait envoyer le tout ensemble.

Je vous trouve heureux de l'extrême amour que vous avez pour votre campagne. Tous les goûts qui font que l'on se suffit à soi-même sont un don du ciel. Je n'en ai pas reçu la même faveur.

LETTRE 523.—Inédite.

Il paraît ici un nouveau livre qui fait bien du bruit. Je vous en ai déjà parlé, c'est celui de M. Necker, *Sur la Législation et le Commerce des Grains.*[1] L'auteur l'a envoyé à Milord Stormont ; voulez-vous que je vous l'envoie ?

Il y a encore un nouvel écrit de Tort ; il en paraîtra encore un de M. de Guines ; cette affaire sera jugée dans le courant de mai.

L'Abbé Barthélemy était resté ici, dans l'intention d'attendre son neveu, qui arrive de Suède où il était secrétaire d'ambassade ; il devait rester avec lui jusqu'à son depart pour Vienne, où il va remplir le même poste, mais il a trouvé qu'il avait à l'attendre trop longtemps ; il part demain pour Chanteloup. Son neveu l'y joindra, y passera quelques jours, et ils reviendront à Paris ensemble ; l'Abbé n'y restera que jusqu'au départ de son neveu. Mme de Gramont est encore ici, elle pourra bien ne retourner à Chanteloup qu'après avoir pris les eaux de Bourbonne ; mais tout cela ne vous fait rien, et j'ai peine à me persuader que vous puissiez prendre aucun intérêt à tout ce que je vous écris.

LETTRE 524

Ce dimanche 7 mai 1775.

Je suis fâchée de vous avoir engagé à parler de cette petite brodeuse, il est vraisemblable que personne n'en voudra. Mes gens venaient de m'intéresser et de m'attendrir pour elle dans le moment où j'allais vous écrire, et comme vous êtes charitable je crus faire une bonne action de vous la recommander. J'espère qu'elle ne sera point aussi délaissée que je le craignais, ainsi ne vous en tourmentez plus, je vous supplie.

Je ne sais si vous aurez entendu parler de nos troubles : nous avons eu la semaine passée des émeutes, l'une mardi, à Versailles, l'autre mercredi, à Paris ; et quoique le pain ne fût pas plus cher que dans les semaines précédentes, le peuple s'est attroupé, a voulu qu'on lui donnât le pain à deux sous ; ils ont pillé les boulangers. On a été mécontent de la police, on a trouvé qu'elle avait molli ; en conséquence, on a changé les magistrats : on a donné la place de lieutenant de police, qu'avait

[1] Dans cet ouvrage Necker attaquait la politique libre-échangiste de Turgot.

Lettre 524.—Incomplète dans les éditions précédentes.

M. Le Noir,[1] à un nommé Albert, protégé par le contrôleur général[2]; celui-ci prend un grand crédit, et il paraît qu'il sera bientôt le plus puissant. On avait pris de si grandes précautions pour les marchés d'hier, qu'il n'y a eu aucun mouvement. —Monsieur le Maréchal de Biron a le commandement des troupes qui sont dans Paris et dans ses environs, M. de Poyanne a le commandement sous lui. Comme il y a eu des émeutes dans plusieurs provinces, on n'est point assuré que la fermentation soit entièrement calmée. Cette aventure ne m'a pas causé la plus petite émotion; vous voyez que je ne crains ni le fer ni le feu; c'est un beau changement que l'apathie dans laquelle je suis tombée: je ne suis plus susceptible de crainte, mais je ne le suis pas davantage d'espérance. Je ne sais pourquoi on a fait une vertu de celle-ci; elle peut en être une dans le pays des chimères. À l'égard de la crainte, elle est, dit-on, le commencement de la sagesse; cela peut être; je sais que l'une et l'autre sont des mouvements de l'âme fort involontaires.

Cette lettre a été interrompue par l'arrivée du petit marchand qui m'apporte la boîte de Milady Hertford. Il en veut douze louis, mais j'espère qu'il la pourra laisser à dix. On la trouve fort bien, je la donnerai avec la lorgnette à M. Saint-Paul, qui vous la fera tenir par quelque occasion.

Je pense comme vous sur l'*Éloge de Marc-Aurèle*.[3] L'intérêt que je prends à M. de Guines m'a soutenue contre l'ennui des quinze ou seize mémoires qu'il a fallu lire; il sera jugé incessamment.

Vous avez reçu ou vous ne tarderez pas à recevoir un livre qui est fort bien fait, mais qui demande beaucoup d'application.[4] Je n'ai point entendu parler de la Duchesse de Kingston. On m'a dit que Milord Holdernesse devait s'établir à Auteuil, dans la maison de l'Idole.

Je suis très-étonnée de la répugnance de la Milady[5] pour le

[1] Jean-Charles-Pierre Lenoir (1732–1807). Il devint lieutenant général de la police en 1776; "la ville de Paris lui dut une foule d'améliorations notables." (L.L.)

[2] Turgot.

[3] Par M. Thomas.—L'éditeur regrette de ne pouvoir donner l'opinion de M. Walpole sur cet *Éloge*, ou quelques autres extraits de ses lettres. On a vu que Mme du Deffand lui avait renvoyé, par le Général Conway, toutes celles qu'elle avait reçues jusqu'au mois de février 1775. Toutes ces lettres existent encore; mais celles qui sont postérieures à cette date ont été brûlées par Mme du Deffand, suivant le désir de M. Walpole; de sorte qu'il ne reste de lui, depuis 1775, d'autres lettres que celles qu'il lui a adressées pendant la dernière année de la vie de Mme du Deffand, et que furent religieusement rendues après sa mort. (B.)—(Voyez notre *Introduction*, I, §§ 12–13.)

[4] L'ouvrage de Necker *Sur le Commerce des Grains*.

[5] Lady Harriet Stanhope.

Milord [6]; cela n'avait point paru ici, tout au contraire ; serait-il vrai ce que j'ai ouï dire, qu'elle a un ancien goût pour l'ancien ami [7] de notre ami [8] ? Cela me surprendrait, car il ne m'a pas paru aimable.

Faites mes compliments, je vous prie, au Duc et à la Duchesse que vous m'annoncez.

LETTRE 525

Ce mardi 9 mai 1775.

Je remettrai à M. Saint-Paul un petit paquet contenant la boîte et la lorgnette de Milady Hertford, j'y joindrai le mémoire et la quittance de l'ouvrier. J'ai un peu passé la somme qu'elle avait prescrite, mais cependant tous ceux à qui j'ai fait voir la tabatière l'ont estimée beaucoup plus qu'elle ne coûte. Le tout se monte à douze louis.

J'ai reçu et j'ai remercié M. Conway des plateaux ; ils ont été très-bien emballés. Je ne vous envoie point un nouveau mémoire de M. de Guines, il a 175 pages ; j'ai essayé de le lire, cela m'a été impossible. Je mettrai peut-être un petit billet pour vous dans le paquet de Milady Hertford, ainsi je ne vous dis rien de plus aujourd'hui.

P.S.—Depuis ce billet un M. et Mme Isard, Américains, les protégés du Duc de Richmond, sont venus chez moi, et m'ont dit qu'ils partaient pour Londres ; je leur ai confié mon petit paquet. Ils prétendent qu'ils vous le remettront lundi ou mardi, ainsi vous pourrez bien le recevoir plus tôt que cette lettre ; je vous prie de me mander quand vous l'aurez reçu.

Autre P.S.—Depuis hier voilà la quatrième fois que je vous reprends ; n'en êtes-vous pas importuné à la mort ? Mais non, cela n'est pas si ennuyeux que des lettres éternelles dont je vous ai souvent accablé. Je suis devenue plus succincte, et peut-être serez-vous assez heureux pour que je devienne tout à fait sèche et stérile.

Vous êtes bien bon de vous donner tant de soins pour ma petite fille,[1] elle ne doit se séparer de sa maîtresse que le mois

[6] Lord Stormont. [7] Lord March. [8] Selwyn.

LETTRE 525.—Inédite.

[1] "La petite brodeuse," dont il est question au commencement de la lettre 524.

prochain ; je contai son histoire à la Maréchale de Luxembourg pour la première fois il y a trois jours ; sa charité est égale à la vôtre, elle ne cesse de faire d'excellentes actions ; hier étant chez moi, elle envoya chercher cette petite fille et sa maîtresse, prit toutes les informations possibles, fut très-contente d'elle, et lui a promis sa protection ; ses promesses ne sont jamais vaines, ainsi me voilà tranquille sur le sort de cette enfant, cependant vous me ferez plaisir de ne point perdre de vue le projet que vous avez pour elle, j'en garderai le secret. Le proverbe est qu'il faut avoir plus d'une corde à son arc.

Je viens de recevoir une charmante lettre de votre cousin. En vérité, malgré toute ma défiance, produite par mon expérience, je serais tentée de croire qu'il m'aime un peu ; nos lettres se sont croisées, la date de la sienne est du 5, et je lui avais écrit le 3. En attendant que je lui réponde, dites-lui, je vous prie, les plus grandes tendresses pour moi et à Milady, que j'aime de tout mon cœur. Je croyais autrefois que vous les aimiez trop, je trouve à présent que vous ne les aimez point assez.

Vous ne me dites point si vous avez lu le livre de M. Necker. Je ne sais si ce que vous m'en dites est sur le jugement d'autres ou sur le vôtre. C'est effroyable le monde d'ennemis qu'il lui attire.

Vous ne me parlez point de Milord Carlisle ; on le dit entièrement ruiné.[2] Et le Selwyn, où en est-il ?

Et votre Princesse nièce, quand partira-t-elle ?

J'attendais ces jours-ci l'Évêque de Mirepoix, il est allé à Barèges, et n'arrivera ici qu'à la fin de juin.

La Duchesse de Gramont se porte mieux. Ma correspondance avec Chanteloup n'est pas fort vive, je n'aime pas plus que vous à écrire.

C'est aujourd'hui jour de marché, il n'y a point eu de trouble ; les rues sont remplies de troupes, et les prisons pleines ; on arrête tous les jours du monde.

On attend aujourd'hui Milord Holdernesse, il ne restera ici que quinze jours.

M. de Guines sera jugé entre le 20 et le 25. Son dernier mémoire qui est de 175 pages sera encore suivi d'un autre ; il sera plus curieux ; son objet sera de répondre à la *Correspon-*

[2] Lord Carlisle avait perdu au jeu de grosses sommes d'argent ; il avait appartenu au groupe dont Charles Fox était l'âme. Les lettres de Selwyn à Carlisle reviennent souvent sur ce sujet, et sur les efforts de Selwyn pour garantir le remboursement de fortes sommes dues par Fox à son correspondant.

dance. Je le lirai, et si je juge qu'il puisse vous faire plaisir, je vous l'enverrai.

Communiquez, je vous prie, à M. Conway tout ce que je vous envoie, s'il en est curieux.

LETTRE 526

Ce mercredi 17e mai 1775.

Rien n'est si choquant que vos éternelles excuses sur l'insipidité de vos lettres. Pourquoi seraient-elles insipides? Les lettres d'un ami peuvent-elles l'être? C'est la contrainte, la gêne, la complaisance, qui produisent l'insipidité; d'ailleurs vous écrivez parfaitement bien, et malgré votre mauvais français, personne ne rend mieux ses pensées, et vous pensez beaucoup.

Je vous remercie infiniment des soins que vous vous êtes donnés pour la petite fille; vous en voilà délivré et moi aussi. Madame la Maréchale de Luxembourg la prend chez elle, et lui fait un sort fort heureux. Nous n'avons plus que quinze jours à attendre le jugement du procès de M. de Guines; dans son dernier mémoire (que vous devriez demander à Milord Stormont), il fait voir qu'il n'avait pas eu tort de vouloir que la correspondance parût.

J'ai bien envie de savoir si Milady Hertford est contente de sa boîte. J'irai demain rendre visite à Milord Holdernesse.

Il m'est arrivé deux neveux qui amènent leurs enfants au nombre de trois; ils seront dans une pension près de l'Enfant-Jésus; de plus, je vais avoir chez moi le petit Wiart; voilà bien de la marmaille, et je ne l'aime guère. Je pourrais vous raconter les séances de l'Académie, vous en envoyer les discours, mais qu'est-ce que tout cela vous fait?

Avez-vous lu le livre de M. Necker? Dites-m'en votre avis et celui de votre public; il a fait un grand effet dans le nôtre; excepté la secte économiste, tout le monde en est content. Le second tome de la *Maison de Bourbon* ne paraît point encore. J'essayerai de lire ce *Voyage de Sicile*,[1] mais je doute qu'il m'amuse. À qui donnez-vous à diner? La Duchesse de Gloucester part-elle? Pourquoi n'en parlez-vous plus? Je suis sûre que

LETTRE 526.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Par Patrick Brydone, traduit par Démeunier.

vous écrivez beaucoup. Quel ouvrage faites-vous? quel sujet traitez-vous? Les éloges sont ici à la mode; à chaque séance publique d'Académie, d'Alembert en lit un; lundi dernier, jour de la réception du Maréchal de Duras, il lut celui de Bossuet, Évêque de Meaux; il y a placé celui de Monsieur de Toulouse,[2] qui fut si pathétique qu'il tira des larmes du loué vif, et de tous ses adorateurs. La louange est aujourd'hui fort à la mode, les talents présents n'en méritent guère.

Je relis les *Mémoires de Sully*, je les supporte; je lis aussi l'*Ordre du Saint-Esprit*; les anecdotes me plaisent assez, mais elles sont si abondantes, que l'une fait oublier l'autre. On a bien de la peine à passer son temps; les morts et les vivants sont bien insipides.

M. Conway me dit des merveilles de la cadette de vos nièces Churchill.[3] Est-ce que madame leur mère ne viendra pas en France? A-t-elle abandonné ce projet? La Marquise de Boufflers et le Prince de Bauffremont sont partis ensemble, l'un pour la Lorraine, l'autre pour la Franche-Comté. Les Caraman marient leur fille aînée à un M. de la Fare. Mme de Gramont, qui a été très-malade, se porte mieux. M. de Choiseul arrivera ici le premier de juin, et retournera à Chanteloup les premiers jours de juillet. Alors nous serons inondés d'évêques, ce sera l'assemblée du clergé. Je n'ai pas de grands projets pour mon été, ma plus grande ressource qui m'amuse le plus, c'est mon petit chien.

LETTRE 527

Paris, ce samedi 20 mai 1775.

Votre poste a fait une grande diligence; la lettre que je reçois est du 16.

Dans ma dernière je vous demandais ce que vous m'accordiez dans le même instant que je vous écrivais. Je vous fais cette remarque, pour que vous ne m'accusiez pas de vouloir vous faire dire deux fois la même chose.

Nous voilà, comme je vous l'ai mandé, débarrassés de la petite fille. On ne pouvait espérer tant de bonheur pour elle.

[2] L'Archevêque de Toulouse, neveu de Mme du Deffand.
[3] Sophia, fille cadette († 1797) de Lady Mary Churchill; elle épousa en 1781 son cousin, Horatio Walpole, plus tard (1809) Comte d'Orford.

LETTRE 527.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Je suis fort aise que vous soyez content de la boîte, et de ce que vous croyez que Milady Hertford le sera. Elle verra par le mémoire et la quittance que j'ai marchandé et obtenu une diminution. Vous pouvez payer Couty si vous voulez, mais je ne hais point à avoir une petite somme en Angleterre pour les fantaisies qui peuvent survenir. Vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Je compte donner cette lettre-ci au Colonel Saint-Paul ; il la mettra dans le paquet de votre ambassadeur. J'y joindrai des épigrammes, des chansons, dont il faudra vous expliquer le sujet et l'occasion.

Je ne comprends pas bien comment toutes nos nouvelles peuvent vous intéresser. Celles de vos bals ne m'intéresseraient point, et je n'ai nul regret que vous ne puissiez pas m'en parler.

Les amours du Milord et de Milady sont une autre affaire. Milord Holdernesse m'a dit qu'elle pense à un autre engagement, à Milord Granby [1] ; d'autres disent à Milord Egremont.[2] Ce dernier est un libertin, l'autre un enfant ; je conclus qu'elle a une mauvaise tête, et je ne m'intéresse plus à elle.

Je ne rendis point jeudi une visite à Milord Holdernesse comme je vous l'avais mandé, ce fut lui qui vint me voir. On m'avait dit qu'il était extrêmement sourd, je ne le trouvai pas. Je ne fus point obligée de hausser la voix. Il restera ici environ quinze jours.

Je fais aujourd'hui un tour de force, le même que je fis il y a huit jours : je vais souper à Versailles avec les deux Maréchales et Mme de Lauzun. Vous me trouvez bien ridicule, mais j'aime fort M. de Beauvau ; il est de quartier, et pour le voir il faut l'aller chercher ; d'ailleurs je ne crains ni les veilles ni la voiture, je ne crains au monde que l'ennui, tout ce qui peut l'écarter me convient ; je n'ai point le bonheur de me suffire à moi-même ; peu de lectures m'amusent, et les réflexions m'attristent infiniment. Je ne suis point un certain Père de la Tour, qui n'était jamais plus heureux, disait-il, que lorsqu'il jouissait de lui-même. Il s'en faut bien que je lui ressemble ; il n'y a rien que je ne préfère à une pareille jouissance. Je ne suis point née gaie ; le passé ne me rappelle que des chagrins

[1] Charles Manners, Marquis de Granby, petit-fils du troisième Duc de Rutland, auquel il succéda en 1779. Lord Granby (fils du célèbre général de ce nom) épousa en 1776 la belle Lady Mary Somerset, fille du cinquième Duc de Beaufort. Il avait vingt et un ans.

[2] George O'Brien Wyndham (1751–1837), troisième Comte d'Egremont, un des plus beaux partis du moment. Il mourut sans s'être marié, laissant six enfants naturels.

et des malheurs ; l'avenir ne me promet rien d'agréable, et je ne puis supporter le présent [qu']en cherchant à me distraire.

On ne fait point son caractère, on ne peut le changer, et nous apportons en naissant nos bonnes et nos mauvaises qualités, et le bonheur et l'infortune, qui en sont les suites nécessaires. Tout ce qui arrive doit arriver, on a tort de s'attribuer le bien ou le mal qui survient, ils étaient inévitables. Cette idée doit défendre de la vanité et des reproches qu'on se pourrait faire, mais ne nous doit pas empêcher de chercher à faire le bien et d'éviter de faire le mal et de nous persuader que nous en avons le pouvoir. Vous trouvez sans doute ma philosophie bien commune, mais je n'ai pas les idées plus relevées.

J'ai lu quelques chapitres de M. Necker, j'ai trouvé que c'était un casse-tête. Il a produit un grand effet ; nos économistes en sont atterrés, et nos ministres, qui sont à la tête de ce parti, sont furieux contre lui ; mais il n'a rien à craindre, il a donné son livre avec privilège et approbation : on pouvait le supprimer, on n'en a rien fait, on n'est point en droit de s'en plaindre. Ce M. Necker est un fort honnête homme, il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit. Je ne sais s'il vous plairait, je crois que oui, à beaucoup d'égards ; dans la société il est fort naturel et fort gai, il a beaucoup de franchise, il parle peu, est souvent distrait ; je soupe une fois la semaine à sa campagne, qui est à Saint-Ouen ; sa femme a de l'esprit et du mérite ; sa société ordinaire sont des gens de lettres, qui, comme vous savez, ne m'aiment point ; c'est un peu malgré eux qu'elle s'est liée avec moi ; elle et son mari sont fort amis du Milord Stormont.

La personne avec qui je vis le plus, de tout ce que vous connaissez, c'est la Maréchale de Luxembourg ; si je croyais à l'amitié, je dirais qu'elle en a pour moi : il ne se passe guère de jour sans qu'elle me vienne voir. M. de Beauvau en use de même ; ils sont l'un et l'autre ce que l'on appelle des amis, et sans l'incrédulité dans laquelle je suis tombée, je compterais sur eux.

Ce dimanche.

J'ai fait mon voyage, je n'en suis point fatiguée. J'ai assez bien dormi, mais j'ai un peu de rhume. Mme de Mirepoix étouffe toujours, il fallut avoir une glace baissée.

La petite fille a été conduite à midi par Couty chez Madame la Maréchale ; le récit qu'elle m'en a fait est des plus pathé-

tiques, mais comme j'éternue à tout moment je ne saurais dicter.

Je viens de lire ce que je vous écrivis hier, il n'y a rien de plus bête. Le commencement est inintelligible. Je voulais vous dire que dans le même temps où je vous priais de ne plus vous excuser de la stérilité de vos lettres, vous me promettiez de ne m'en plus parler. Il y a des jours que je ne saurais dicter un billet. Vous trouverez ci-joint l'arrêt [3] qui supprime le dernier mémoire de M. de Guines. On dit qu'il ne lui fera nul tort pour le jugement de son procès ; j'en doute, ainsi que de son retour en Angleterre.

Je reçois dans le moment une lettre de Voltaire ; je recevrai, dit-il, incessamment de nouveaux vers ; s'ils arrivent avant le départ de cette lettre, je vous les enverrai.

Si vous n'avez pas le mémoire condamné, et que vous en soyez curieux, je vous l'enverrai.

FABLE

trouvée dans un vieux recueil, dont on fait l'application au moment présent.[4]

Un Limousin, très-grand réformateur,
D'un bon haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le maître,
Qu'il ne fallait que retrancher le paître
Aux animaux confiés à son soin.
Aux étrangers il ouvre la prairie ;
Du râtelier faisant ôter le foin,
En débarrasse l'écurie.
Le lendemain, les chevaux affamés
Tiraient la langue et dressaient les oreilles.
On court à l'homme, il répond : À merveilles !
Ils y seront bientôt accoutumés;
Laissez-moi faire. On prend donc patience.
Le lendemain, langueur et défaillance,
Et l'économe, en les voyant périr,
Dit : Ils allaient se faire à l'abstinence,
Mais on leur a conseillé de mourir
Exprès pour nuire à mon expérience.

[3] Cette pièce ne se trouve plus avec le manuscrit. C'était un arrêt du conseil d'état du Roi supprimant le mémoire de M. de Guines, qu'on supposait inculper le Duc d'Aiguillon. (B.)

[4] Mme du Deffand a oublié de donner l'explication qu'elle avait promise des épigrammes suivantes. Elles furent toutes faites à l'occasion des désordres causés à Paris et à Versailles par les ennemis des projets patriotiques du sage Turgot, relativement au commerce intérieur et à l'exportation des grains. (B.)

Dialogue.

" La liberté que l'on nous donne
Est celle de mourir de faim,"
Dit le peuple qui s'abandonne
Au soin pressant d'avoir du pain.
Plus opiniâtre et plus vain,
M. Turgot, que rien n'étonne,
D'un ris dédaigneux et hautain,
Répond, " Le peuple déraisonne :
Ce sont mes ennemis secrets
Qui font ce tapage exprès."
Eh ! sois plus juste envers toi-même,
Tes ennemis, c'est ton système,
Ton fanatisme, tes arrêts !

SUR M. LE MARÉCHAL DE BIRON,

chargé du commandement des troupes qu'on a fait venir pour la révolte.

AIR de *Joconde.*

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des halles ;
De rue en rue, au petit trot,
Tu chasses la famine ;
Général, digne de Turgot,
Tu te fais Jean Farine.

SUR M. DE MAUREPAS,

qui fut à l'Opera le premier jour de la révolte qui arriva à Versailles.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur le Comte, on vous demande,
L'on dit qu'on se révoltera.
" Dites au peuple qu'il attende,
" Il faut que j'aille à l'Opéra."

LE COMPLOT DÉCOUVERT

Quel séditieux ou quel fou
Soulève ainsi toute la France ?
Est-ce le Chancelier Maupeou ?
Est-ce l'Église ? est-ce finance ?
Est-ce Choiseul ou d'Aiguillon ?

Est-ce encor l'Abbé Terray ? Non.
Je vous le dis en confidence,
Le seul auteur de ce complot,
Mes amis, c'est Monsieur Turgot.

LETTRE 528

Dimanche 28 mai 1775.

Vous croyez que mon amitié pour mon chien *est forcée ;* pourquoi cela ? et qui est-ce qui m'y force ? serait-ce pour être votre singe ? Oh ! non, je n'imite personne ; mais je ne vous parlerai plus de mon petit chien.

Madame la Princesse de Conti [1] mourut hier à huit heures du matin ; on en prend le deuil demain pour onze jours. Le Roi part le lendemain de la Pentecôte ; il ira coucher à Compiègne, où il passera deux jours ; il en partira le 8 ; il couchera à un endroit qu'on appelle Fismes, et se rendra le 9 à Reims, où il restera jusqu'au 16 ; il retournera à Compiègne, et sera le 19 à Versailles. Rien n'est si beau que la couronne ; il y a pour seize millions de pierreries ; tout le monde l'a été voir. Il y aura une terrible cohue à Reims, je ne regrette point de n'y point être ; je n'ai point ce genre de curiosité ; mon tonneau est mon Strawberry-Hill ; je ne me plais autant nulle part, mais je veux qu'il y ait à côté quelques chaises remplies. On me dit hier que Milord Stormont ne viendrait point au sacre ; on attendait ces jours-ci le Caraccioli, je n'ai point ouï dire qu'il fût arrivé.

Interruption ; lundi matin.

Madame la Princesse de Conti laisse tout son bien à partager selon les coutumes [2] ; on dit que Monsieur le Prince de Conti aura cent mille livres de rente ; Monsieur le Duc de Chartres aura cinq cent mille francs ; et Madame la Duchesse de Bourbon, sa sœur, en aura autant. La maison de Paris était assurée de son vivant à Monsieur le Comte de la Marche, son petit-fils ; elle ne fait aucun présent à personne. On dit que M de Guines sera jugé vendredi ou samedi : depuis l'arrêt qui supprimait son dernier mémoire, le Roi lui a fait écrire, par M. de Vergennes, qu'il ne

LETTRE 528.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Louise-Elisabeth de Bourbon-Condé, mariée en 1713 à Louis-Armand, Prince de Conti, mort en 1727. Elle était mère du Prince de Conti d'alors.

[2] C'est-à-dire, selon les coutumes ordinaires de Paris, en cas de succession. (B.)

prétendait pas l'empêcher d'en faire usage auprès de ses juges ; monsieur le garde des sceaux a écrit aux juges qu'ils pouvaient y avoir égard. Je vous manderai vraisemblablement lundi le jugement de ce procès, qui m'aurait bien ennuyée si je n'y étais pas un peu intéressée.

Milord Stormont ne vient point au sacre ; il n'a point, dit-on, perdu l'espérance. Êtes-vous curieux d'avoir une médaille du sacre ? Monsieur votre cousin en veut-il une aussi ? Mandez-le-moi. Communiquez-lui tous les rogatons que je vous envoie s'ils peuvent lui faire plaisir.

Le grand-papa arriva jeudi, je le vis le vendredi l'après-dîner chez moi, et le soir chez Mme de Gramont. Il ira au sacre, reviendra ensuite passer quelques jours à Paris, puis il ira chez les Brienne, chez les du Châtelet, et retournera à Chanteloup les premiers jours de juillet. La grand'maman pendant son absence restera toute seule. Elle prétend qu'elle ne s'ennuiera pas. Le mariage de M. de la Fare et de Mlle de Caraman se fera demain à Saint-Sulpice, d'où ils partiront pour Roissy ; ils y passeront l'été.

Cette lettre a le mérite des noms propres.

LETTRE 529

Ce dimanche 4 juin 1775.

Je suis fort aise que Milady soit contente de sa boîte. On l'a trouvée ici jolie et à bon marché. Je ne suis point du tout pressée de l'argent. Milord Stormont s'en chargera si vous le voulez, ou bien M. de Guines qui pourra bien incessamment vous aller retrouver. Il fut jugé vendredi au soir à 2 heures dans la nuit ; les juges restèrent assemblés depuis huit heures du matin jusqu'à cette heure-là ; je vous envoie la sentence [1] que j'ai fait copier fidèlement ; il est contenté, quoique Tort en soit quitte à bon marché.

M. d'Aiguillon ne va point au sacre, il partira dans peu de jours pour Véret, une de ses terres qui est à deux lieues de Chanteloup.

Vous me ferez plaisir de m'envoyer les vers [2] de Charles Fox,

Lettre 529.—Inédite.

[1] Cette pièce ne se trouve plus avec le manuscrit.

[2] Vers adressés à Mrs Crewe, et imprimés à Strawberry-Hill.

je les ferai traduire. Vous aurez incessamment les deux brochures que vous me demandez, je ne pourrai les avoir qu'après les fêtes. C'est un mérite assez mince que l'exactitude dont vous me louez, je ne dois pas m'attendre qu'il sauve de l'ennui de ma correspondance.

Vous voulez m'épargner l'inquiétude que je pourrais avoir du retour de votre goutte, vos bottines dont vous avez l'expérience peuvent produire un bon effet si l'attaque est légère, mais l'air de Strawberry-Hill me semble y être bien contraire. J'entends souvent parler de goutte, de ses effets, des recettes, et des régimes qui soulagent et même guérissent ; machinalement j'y prête attention, mais jamais dans l'intention de vous en parler, pour deux raisons, la première que je sais que rien ne vous déplairait autant, et la seconde, que je craindrais que ce qui fait du bien aux uns ne vous fît beaucoup de mal ; si cela ne vous importune pas trop je vous serai obligée si vous me donnez de vos nouvelles.

Wiart me dit dans le moment que le maître d'hôtel de Monsieur le Maréchal de Mouchy a éprouvé un remède qui l'a guéri radicalement. Il était tous les ans quatre mois dans son lit dans la plus grande souffrance, il y a quinze mois qu'il n'en a ressenti aucune ; celui qui l'a guéri demeure à Versailles, ce n'est point un charlatan, il ne prend point d'argent.

Paris va être dépourvu d'hommes jusqu'au 19 de ce mois, il partent tous pour Reims. Il restera quelques femmes, mais tout cela m'est indifférent, mon tonneau me tient lieu de tout, et la paresse, qui augmente avec l'âge, est un bon palliatif contre l'ennui, surtout quand elle amène à ne se soucier de rien.

Votre Duchesse de Kingston, qui redevient Comtesse de Bristol,[3] me paraît bien effrontée.

Je voudrais savoir où en sont les amours de Milord, j'imagine qu'il n'a pas perdu toute espérance.

Je pourrais vous parler du grand-papa, de sa sœur, des Maréchales, du mariage de Mlle de Caraman, et au style près vous faire une lettre de Mme de Sévigné, mais ce style de moins rendrait ces détails bien ennuyeux.

Je me rappelle une question que j'ai toujours oublié de vous

[3] Le Capitaine Hervey, mari d'Elizabeth Chudleigh (bigame par son union avec le Duc de Kingston), était devenu au mois de mars précédent Comte de Bristol, par suite de la mort de son frère ; mais cela n'explique pas l'emploi du mot "redevient" par Mme du Deffand.

faire. Vous êtes-vous fait donner par votre cousin le portrait de Mme de Prie ? N'a-t-il pas été gâté ?

Je compte que vous avez reçu par votre ambassadeur ún petit paquet que j'avais remis à M. Saint-Paul.

Répondez-moi aussi sur les médailles du sacre, j'ai prié qu'on m'en gardât en cas qu'elles fissent plaisir à votre cousin et à vous.

LETTRE 530

Ce dimanche 11 juin 1775.

Oui, la Reine a été au sacre, avec Madame, Mesdames Clotilde et Élisabeth.[1] C'est aujourd'hui que la cérémonie s'est faite ; nous aurons une liste des morts et des mourants, car il est impossible que qui que ce soit n'ait succombé à cette fatigue. Paris est désert dans ce moment-ci ; j'aurais dû prendre ce temps pour aller à Roissy. Les Caraman ont marié leur fille aînée à un Monsieur le Comte de la Fare dont ils sont extrêmement contents. On la doit présenter au retour de la cour. Je remettrai peut-être mon voyage à Roissy après ce temps-là, peut-être irai-je dimanche, c'est selon.

Mme de Gramont part mardi pour aller aux eaux de Bourbonne, Mme de Tessé[2] l'accompagnera ; elles passeront par Cirey, chez les du Châtelet ; elles y arriveront jeudi, et M. de Choiseul s'y rendra de Reims, et après y avoir séjourné quelques jours, il en partira avec sa sœur, et passera une quinzaine de jours avec elle à Bourbonne ; il retournera ensuite à Chanteloup. La grand'maman y est présentement toute seule ; l'Abbé est ici, il y restera jusqu'au départ de son neveu pour Vienne, où il va être secrétaire d'ambassade ; il l'a été en Suède avec succès.

J'attends mon Évêque de Mirepoix dans quinze jours ; j'aurai dans ce temps-là des évêques à foison, et une partie de mes diplomatiques. Je voudrais que votre ambassadeur fût du nombre, mais M. Saint-Paul n'a pas l'air de l'attendre sitôt.

LETTRE 530.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Élisabeth-Philippine-Marie-Hélène, sœur cadette du Roi. À travers la Révolution elle montra pour son frère un attachement inébranlable, et mourut guillotinée le 9 mai 1794.

[2] La Comtesse de Tessé, fille du Maréchal de Noailles.

Votre dîner sera bien nombreux ; est-ce que le Craufurd n'en sera pas ? Je n'en entends plus du tout parler. Mais dont vous ne me parlez point, et dont je suis fort aise, c'est de ce ressentiment de goutte. Il n'a donc point eu de suite ? Moi, je ne me porte pas trop bien, mes insomnies sont pires que jamais, et c'est trop d'avoir de mauvaises nuits quand on n'a pas de beaux jours.

Je saurai par votre première lettre des nouvelles de notre ambassadeur. Que dites-vous de la conclusion de son affaire ? comment trouvez-vous la sentence ? [3] Je vous ai envoyé par lui les brochures que vous demandiez.

Envoyez-moi les vers de M. Fitzpatrick [4] et ceux de Charles Fox.

LETTRE 531

Paris, ce 18 juin 1775.

Votre lettre du 12 ne me donne pas grande matière à répondre, et ne satisfait guère ma curiosité sur l'arrivée de notre ambassadeur. Je pouvais me flatter que vous lui auriez rendu visite, mais il me semble que notre pays vous est devenu bien indifférent. Je vous remercie de vos vers et de ceux de Charles Fox. Je ne suis nullement pressée de mon argent, vous me l'enverrez ou ne me l'enverrez pas, cela m'est égal.

Il n'y rien de nouveau ici. Vous savez le départ de M. d'Aiguillon. Je ne sais pourtant s'il est dans la gazette, et je ne sais pas davantage si vous avez des gazettes ; il partit lundi, non point par une lettre de cachet, mais par un ordre verbal. On a fait sept cordons bleus à la cérémonie du grand-maître [1] ; l'Archevêque de Narbonne, l'Évêque de Limoges, M. de Talaru, les quatre ôtages,[2] qui étaient le Comte de Talleyrand, le Comte de Rochechouart, le Vicomte de la Rochefoucauld, et le Comte

[3] Cette sentence, qui condamnait Tort "à faire réparation d'honneur audit Comte de Guines, en présence de douze personnes au choix dudit Comte de Guines, dont sera dressé acte ; ledit Tort condamné en outre à 300 livres de dommages-intérêts envers ledit Comte de Guines, etc., etc. ;" cette sentence était néanmoins si amphibologique dans d'autres points, que les deux parties jugèrent également convenable d'en appeler. (B.)

[4] *Dorinda, a Town Eclogue*, imprimée à Strawberry-Hill.

LETTRE 531.—Inédite.

[1] Le Prince de Condé ; le grand-maître était le chef de la maison du Roi.

[2] Les quatre ôtages de la sainte ampoule au sacre de Louis XVI.

de la Roche-Aymon. Cela ne vous fait pas grand'chose, ni à moi non plus.

Je relis ma lettre, et je vois que je ne vous dis pas où va M. d'Aiguillon ; ce n'est point à Véret, c'est à Aiguillon.

Tort jouit de sa pleine liberté, il va dans les rues, dans les lieux publics avec l'air fort insolent ; si vous avez lu la sentence que je crois vous avoir envoyée vous ne serez pas fort surpris, c'est apparemment par prudence que vous ne m'en avez pas mandé votre avis.

LETTRE 532

Paris, ce dimanche 25 juin 1775.

Vous me confirmez ce que disent les gazettes sur votre Amérique ; je ne suis pas politique, vous avez raison, mais je m'intéresse à Milord North ; je ne sais pas pourquoi, mais je m'imagine que c'est un honnête homme, et je serais fâchée qu'il quittât le ministère. Cette fête sur l'eau doit être fort belle.[1] Le pauvre Milord Stormont est donc éconduit [2] ? Puisque cela est, renvoyez-le-nous, il sera très-bien reçu ici, et en particulier par moi. L'ambassadeur de Naples [3] est de retour, plus troupe italienne que jamais. Le grand Abbé est encore ici, il ne nous quittera que dans douze ou quinze jours.

L'Évêque de Mirepoix est arrivé, dont je suis fort aise ; il a l'air de m'aimer un peu. Je lui ai déjà dit que vous m'aviez parlé plusieurs fois de lui, il m'a bien recommandé de vous parler de lui, et le grand Abbé aussi. J'ai deux soupers dans la semaine, le mercredi et le jeudi. Le mercredi, j'ai les Maréchales, les Princesses, les Duchesses, Marquises, Comtesses, les diplomatiques, les Évêques, etc. N'allez pas croire que cela fasse quarante personnes, mais quelquefois il y en a quinze ou seize. Les jeudis, cela est différent : c'est le grand Abbé, un certain Président de Cotte, l'Évêque de Mirepoix, quelquefois celui d'Arras, M. Necker, et de temps en temps quelques autres. Mon unique occupation est de m'assurer de la compagnie pour passer la soirée, soit en l'attirant chez moi, soit en l'allant chercher chez les

LETTRE 532.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Régate sur la Tamise. Walpole dit dans une lettre à Lady Ossory du 23 juin 1775 :—"Je me rendis à six heures à Richmond House, et c'était un coup d'œil superbe que de voir la Tamise couverte de barques, de barges et de pavillons, et des masses de spectateurs à toutes les fenêtres et sur tous les toits" (*Lettres*, tome ix, p. 211).

[2] Refusé par Lady Harriet Stanhope. (B.)

[3] Le Marquis Caraccioli.

autres ; il ne m'arrive presque jamais de la passer seule, mais c'est par les soins que je prends pour l'éviter.

Toutes réflexions faites, je vous l'avouerai, je trouve que je vis trop longtemps.

P.S.—J'avais fini là, je me le suis reproché, et je rouvre ma lettre pour vous dire que je ne hais pas tant la vie que j'en ai l'air ; il y a tels événements et circonstances qui me feraient désirer qu'elle se prolongeât encore quelque temps.

Quand vous verrez le Général et la Milady faites-les souvenir de moi, je les regrette tous les jours. Ne me laissez point oublier non plus de M. et de Mme de Richmond.

Tous mes amis se souviennent de vous, qu'il en soit de même des vôtres pour moi.

Je fais traduire les vers de Charles Fox par deux personnes. Je serai curieuse de savoir laquelle aura le mieux réussi ; je ne vous les nommerai qu'après que vous m'en aurez dit votre avis.

Il faut que je vous conte une aventure singulière. Mme de la Reynière,[4] qui demeure à la Grange-Batelière m'avait envoyé sa chienne pour épouser mon chien. Un domestique l'avait apporté sous son bras, la chienne ne voulut point du chien, elle était triste à la mort. Cinq ou six heures après qu'elle fut arrivée elle trouva le moyen de s'échapper. Dès qu'on s'en aperçut on me le vint dire. Un de mes gens courut la chercher, il fut à la Grange-Batelière. La chienne venait d'y arriver, elle trouva son chemin, n'y ayant jamais [passé][5] auparavant. Dites-moi après cela si l'on peut vivre [sans][5] avoir un chien, et s'il y a aucune amitié qui soit comparable à la leur.

Je vous demande pardon de vous rappeler un triste souvenir mais il est permis de chercher à se consoler ; je vous conseille de prendre un nouvel engagement.

[4] Mme de la Reynière, née Jarente, femme de M. de la Reynière, fermier général. Ils occupaient une très-belle maison, d'abord à la Grange-Batelière, dans la suite à la Place de Louis XV, Rue des Champs Élysées. Leur société était nombreuse, leur maison le rendez-vous de tout ce que la cour et la ville avait de plus brillant. (Note de l'Évêque de Rodez.)

[5] A ces endroits le papier a été déchiré.

LETTRE 533

Paris, ce samedi 1er juillet 1775.

Je ne suis point surprise de votre irrésolution, et je le serai infiniment si vous vous déterminez à venir ici. L'espace de quatre ans n'a pas été suffisant pour vous vieillir, mais plus que suffisant pour effacer des traces peu profondes, et dont vos singulières interprétations avaient fort avancé l'ouvrage. Je ne disconviens pas que la goutte n'ait ajouté à votre répugnance ; la fatigue du voyage, les incommodités du logement, le renouvellement de connaissances que vous serez forcé de faire, l'embarras de se trouver avec ce qu'on a cru aimer et que peut-être il se trouve qu'on n'aime plus : tout cela sont des raisons qui apportent de grandes difficultés, et que je ne serai point étonnée que vous ne surmontiez pas.

Je sais très-bon gré au Général des reproches qu'il vous a faits ; il a le cœur excellent, et vous me ferez plaisir de lui dire et à la Milady que je ne les oublierai de ma vie, et que j'aurais un sensible plaisir de les revoir.

Vous dites qu'il n'y a que moi qui ne vieillis point ; vous vous trompez très-fort en me tirant de la classe des décrépites, j'en ai tous les apanages : du dégoût pour tous les amusements et un fond d'ennui contre lequel je ne trouve nulle ressource. Aucun plaisir ne me tente, je ne me plais que dans mon tonneau, mais la compagnie m'est nécessaire, surtout dans la soirée. Toute lecture m'ennuie : l'histoire, parce que je n'ai point de curiosité ; la morale, parce qu'on n'y trouve que des idées communes ou peu naturelles ; les romans, parce que tout ce qui tient à la galanterie me paraît fade, ou que la peinture des passions m'attriste. Enfin, je vous dirai la vérité quand je vous assurerai que ce qui me fait supporter mon état, c'est la certitude qu'il ne durera pas longtemps. Je tâche par mes réflexions d'adoucir ma situation, mais les réflexions me sont contraires, parce qu'elles me font attribuer à moi-même tous les chagrins que j'éprouve, et dans les mécontentements que j'ai de tout ce qui m'environne, je suis plus mécontente de moi que de qui que ce soit. Voilà la peinture de mon âme ; elle est interrompue par une visite.

LETTRE 533.— Incomplète dans les éditions précédentes.

Ce dimanche 2.

Je ne désavoue rien de ce que j'ai écrit hier ; je me flatte que vous n'en serez point choqué ; il est juste qu'il me soit permis de parler quelquefois de moi et de dire la vérite ; je n'abuserai point de cette liberté ; vous pouvez vous flatter d'avoir réussi à mon éducation, il est fâcheux que vous n'ayez pu l'entreprendre plus tôt.

Comment est-il possible qu'on ait volé la plaque de l'ambassadeur sans qu'il s'en aperçut ; elle n'était donc qu'agrafée ? Il vient d'écrire à Mme Necker qu'il allait passer un mois en Écosse et qu'il reviendrait tout de suite à Paris. Sa Milady en épouse-t-elle un autre ? Je ne comprends rien à cette histoire. Je suis très-fâchée de l'état où vous dites être M. de Masseran [1] ; tous les goutteux et tout ce qui à trait à la goutte m'intéressent. Vos bottines vous sont salutaires, vous faites donc bien de vous en servir ; mais ne sont-ce point elles qui vous affaiblissent et vous épuisent par la grande transpiration qu'elles produisent ? Vous y faites sans doute attention, et vous ne devez prendre conseil que de vous-même. Je vous avoue que le désir que j'ai de vous revoir est bien combattu ; si vous étiez incommodé par la fatigue du voyage, que vous tombassiez malade ici, je ne me pardonnerais pas d'en être l'occasion. Et puis il faut tout dire, je redoute l'ennui que vous éprouverez, je suis pour ainsi dire la seule personne qui vous connaissez ici ; je vous ai d'abord paru supportable, mais depuis que vous m'avez jugée ridicule vous ne trouverez peut-être plus avec moi aucun agrément, vous serez embarrassé de la conduite que vous devrez tenir. Le changement n'en sera pas aussi facile que celui que vous avez mis dans vos lettres ; suppléer par le nom d'amie à celui de *petite* fait peu de différence de mon côté. Je suis parfaitement disposée à vous rendre ma société et ma conversation très-facile, et je n'aurai nul effort à me faire ; je souhaite seulement que vous puissiez prendre quelque intérêt à mille et mille choses que je serai en état de vous raconter, et que je ne puis ni n'ai pu vous écrire. Ce n'est pas votre indifférence particulière qui seule me fait prévoir votre ennui, c'est celle que vous avez pour toutes choses. Cependant, en y réfléchissant, j'ai peine à croire que ce ne soit pas une sorte de plaisir pour vous

[1] Victor-Amé-Philippe, Prince de Masseran, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, mort en 1778. Il avait épousé Charlotte-Louise de Rohan, fille du Prince de Monbazon.

de sentir celui que j'aurai à vous revoir ; d'ailleurs vous trouverez l'Évêque de Mirepoix ici, quelque temps que vous puissiez prendre pour y venir ; il y restera jusqu'à la fin de novembre. Et puis, ne m'avez-vous pas dit que M. de Richmond devait venir ? pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas à faire votre voyage avec lui ? À son défaut, engagez Lindor, il ne vous sera pas impossible à l'y déterminer. Vous voyez combien je désire que vous ne changiez point d'avis, mais vous ne voyez pas à quel point je crains que ce voyage ne vous soit désagréable.

Le grand-papa a passé trois jours à Paris la semaine dernière. Il est retourné à Chanteloup, il serait, dit-il, fort aise de m'y revoir, et je n'en doute pas, il n'y aura pas la foule comme par le passé.

Ah ! j'allais oublier de vous envoyer la traduction que j'ai fait faire des vers de Charles Fox ; ils n'ont pas eu un grand succès, et je trouve que vous les admirez un peu trop ; marquez-moi laquelle des deux traductions vous trouvez la meilleure, je vous dirai après de qui elle est.

Par Madame la C.

" Quand la plus charmante expression est jointe à des traits formés par le pinceau le plus délicat de la nature ; quand la rougeur naturelle de la pudeur et des souris sans art expriment la douceur et le sentiment qui résident dans le cœur ; quand dans les manières enchanteresses on ne trouve pas le moindre défaut, et que l'âme tient tout ce que le visage avait promis ; la philosophie, la raison, l'indifférence même ne doivent se trouver que des boucliers bien faibles pour nous garantir de l'amour.

Dites-moi donc, enchanteresse mystérieuse, oh ! dites-moi par quel art étonnant, ou par quel sortilège, mon cœur se trouve si bien fortifié, qu'une fois dans ma vie je suis sage, et que, sans devenir fou, je contemple les yeux d'Amourette : que mes désirs, qui jusqu'à présent n'ont jamais connu de bornes, sont ici bornés par l'amitié et ne demandent rien de plus. Est-ce la raison ? Non : toute ma vie démentirait cela ; car qui est aussi brouillé que la raison et moi ? Est-ce l'ambition qui remplit chaque *crevasse* de mon cœur, et ne laisse aucune place à un sentiment plus doux ? Non, non ; car tout le monde doit être d'accord de ceci, qu'une seule folie n'a jamais été suffisante pour moi. Mon âme est-elle trop fortement occupée de ses malheurs, ou relâchée par le plaisir, ou dégoûtée par les variétés ? car en cela seul le plaisir et la douleur se ressemblent, l'un et l'autre relâchent les ressorts des nerfs qu'ils ont efforcés. D'avoir senti chaque revers que la fortune peut donner d'avoir goûté chaque félicité que le plus heureux puisse connaître, a toujours été le destin singulier de ma vie, où l'angoisse et la joie ont toujours été en combat. Mais, quoique bien versé dans les extrêmes du plaisir et de la douleur, je ne suis que trop capable de les ressentir encore. Si donc, pour cette seule fois dans ma vie je suis libre, et que j'échappe à un piège qui pourrait prendre de plus sages

que moi, c'est que la beauté seule ne charme qu'imparfaitement, car l'éclat peut éblouir, mais c'est la tendresse qui échauffe. Comme on peut avec plaisir admirer l'hiver, le soleil, mais non sentir sa force quoiqu'on loue sa splendeur, ainsi la beauté a de justes droits sur notre admiration ; mais l'amour, l'amour seul peut enflammer nos cœurs."

Par Madame N.

"Quand le pinceau délicat de la nature a tracé l'expression la plus aimable sur les traits les plus réguliers, quand une rougeur involontaire et un sourire naïf et tendre donnent une forme adorable à la douceur et à la sensibilité, quand on n'aperçoit aucun art dans des manières pleines de grâce et de séductions, et qu'une belle physionomie est l'interprète pur et fidèle d'une âme celeste, alors la philosophie, la raison et l'insensibilité même sont de trop faibles défenses contre la plus violente des passions. Dites-moi donc, dites-moi, mystérieuse enchanteresse, par quel art étonnant ou par quelles paroles magiques m'avez-vous garanti d'un danger inévitable ? Comment mes désirs, autrefois si impétueux, sont-ils vaincus et comme enchaînés par les doux sentiments de l'amitié ? Ce triomphe n'est pas l'effort de ma raison, je suis depuis longtemps assez mal avec elle, l'ambition même ne peut occuper mon cœur tout entier, car ce n'est point assez pour moi d'une seule folie. L'excès de la douleur ou l'excès du plaisir auraient-ils détruit pour jamais cette sensibilité profonde que j'avais reçue de la nature (et en effet une secousse violente et des frottements réitérés devraient endurcir les âmes comme les corps) ? mais si j'ai réuni les extrêmes du malheur et de la félicité, tant de sensations diverses n'ont fait qu'exercer mon âme et la rendre plus susceptible de nouveaux transports. Quelle puissance invisible vient donc me préserver d'un danger qui ferait succomber un sage ? Ah ! mon cœur m'a révélé ce secret. La beauté charme, les yeux sont éblouis, mais l'amour veut de l'amour, l'âme ne peut s'embraser que par le rapport des sentiments ; ainsi nous admirons le disque éclatant d'un soleil d'hiver sans être brûlé par ses rayons."

LETTRE 534

Ce dimanche 9 juillet 1775.

Votre lettre du 3, à laquelle je vais répondre, m'imprime un respect qui glace mes sens, cependant j'en suis contente. Vous me dites que vous êtes sûr que je ne compte sur personne autant que sur vous ; j'en conclus que cela doit être, et je n'ai jamais rien désiré par delà. L'amitié que vous avez eue pour Rosette aurait été une vraie passion, si vous aviez eu les mêmes sentiments pour une figure humaine. Pour moi je suis à ma seconde passion de chien, mais elle est moins forte que la première. J'étais le seul objet de Kismi ; Tonton, qui lui succède, ne m'aime point uniquement, il veut qu'on le marie, il gémit de ce qu'on le condamne au célibat. De plus il est très-volontaire, mais il

LETTRE 534.—Incomplète dans les éditions précédentes.

a beaucoup d'âme et d'esprit, il y a bien peu de chose que j'aime autant que lui. Cependant il a depuis peu un rival, c'est le fils de Wiart, qui n'a que quatre ans et qui m'amuse beaucoup.

Vous allez perdre madame votre sœur [1] et toute sa famille ; vous ne me dites point où ils iront après Spa. Pourquoi ne viennent-ils pas ici ? Paris est le lieu du monde où l'on fait autant et si peu de dépense que l'on veut. Ils auraient des connaissances tout établies ; les Brienne, les Dampierre, et moi, si j'ose me nommer.

Où prenez-vous que mes soupers sont brillants ? Ils sont quelquefois trop nombreux, mais ceux qui les composent roulent entre une vingtaine de personnes qui sont admises une fois pour toutes ; vous les connaissez toutes, excepté les diplomatiques, qui sont sujets au changement.

Je suis ravie que vous alliez chez vos cousins, ils me sont très-bénévoles, je n'attends que de bons offices de leur part, ils ont le cœur excellent. Je suis bien éloignée de penser que vous les aimiez trop, vous leur devez le plus tendre attachement. J'ai pour eux la plus parfaite estime et, j'ajouterais, beaucoup d'amitié, si c'était un sentiment que je dus me permettre.

Nous avons ici des nouvelles qui ne seront pas surprenantes pour vous, mais qui le sont un peu pour nous. Monsieur le Duc de la Vrillière donne sa démission [2] ; M. de Malesherbes lui succède dans toutes ses places. Voilà notre gouvernement rempli par les philosophes ; c'est le règne de la vertu, du désintéressement, de l'amour du bien public et de la liberté. On annonce beaucoup d'économie et d'exactitude à payer ce qui est dû. Depuis le Cardinal de Fleury, il y a eu bien des gouvernements différents ; il faut espérer que celui-ci sera un des meilleurs. Enfin, s'il est vrai que vous veniez ici, vous trouverez bien des changements ; d'abord dans Saint-Joseph, je ne parle que du local ; l'ancien bâtiment, où j'avais un petit logement, a été abattu, et l'on a bâti à la place trois maisons complètes. Les modes ne vous surprendront pas, puisqu'elles ont déjà été portées chez vous : vous devez les avoir trouvées bien surprenantes ; je ne comprends rien au récit qu'on m'en fait. Les spectacles ne se sont pas perfectionnés, à ce que j'en entends dire ; l'extraordinaire et le baroque dominent en tout genre. Je m'embarrasse peu de tous ces changements ; pourvu que vous ne changiez point pour moi, peu m'importe du reste.

[1] Lady Mary Churchill.

[2] Il était ministre des affaires étrangères.

Voici l'extrait du compliment que M. Gaillard, directeur de l'Académie française, fit au Roi, ces jours passés, à l'occasion de son sacre :

" Les principaux devoirs d'un Roi c'est d'avoir toujours présent à l'esprit que la guerre nécessaire est un fléau et la guerre inutile est un crime.

Que les deux plus funestes ennemis de la religion (après l'impiété qui l'outrage) sont l'intolérance qui la ferait haïr, et la superstition qui la ferait mépriser.

Un Roi doit à ses peuples la justice, des juges dignes de la rendre, et des ministres nommés par la voix publique."

LETTRE 535

Ce dimanche 16 juillet 1775.

Pourquoi me dites-vous de ne vous pas répondre sur-le-champ? L'examen, les réflexions, ne peuvent rien changer à l'impression que me fait votre lettre. À peu d'articles près elle me paraît datée de '66. Jugez si elle peut me déplaire. Ma réponse et ma conduite seront de '75, et vous serez content.

Je sens comme je le dois ce que vous faites pour moi, et je serais parfaitement contente sans la crainte que j'ai que vous ne puissiez pas supporter la fatigue du voyage, les incommodités de l'habitation. Voilà ce qui me tourmente, et à tel point que je renoncerais au plaisir de vous revoir si je n'étais rassurée par la connaissance que j'ai de votre bon sens et de votre sagesse. Vous ne vous exposeriez pas à entreprendre ce voyage si vous jugiez ne le pouvoir faire sans danger. Vous connaissez trop ce que je pense pour vous pour croire que je puisse préférer la satisfaction de vous voir au risque du plus grand malheur de ma vie. Si je puis écarter toutes mes inquiétudes et mes craintes j'aurai le plus grand contentement qu'il est possible d'avoir, et si de votre côté vous êtes sans inquiétude, si toutes vos préventions sont dissipées, que vous soyez persuadé de trouver en moi votre meilleure ami, qui préfère ce titre à tous les bonheurs de la vie, qui n'en désire point d'autres, et qui n'a rappelé le nom de *petite* que par plaisanterie, je serai parfaitement contente, et vous serez aussi content s'il est en mon pouvoir de vous le rendre.

LETTRE 535.—Inédite.

J'accepte, je me soumets à toutes les conditions que vous stipulez, j'y ajouterai même l'oubli du passé, dont il ne faudra pas dire un seul mot.

Voilà Wiart qui va vous parler sur votre logement : " Il ne sera pas possible, Monsieur, que vous puissiez avoir le même logement que vous avez eu les dernières fois que vous êtes venu à Paris ; ce logement est loué avec celui qui est au-dessous à l'Archevêque d'Auch pour jusqu'à la fin de l'année ; mais M. Bablot m'a promis qu'en cas que vous vinssiez, il vous logerait dans une autre maison qui est à lui et qui donne dans sa même cour, et où vous seriez plus à l'abri d'entendre le bruit de la rue. Dans la première lettre, je donnerai un plus grand détail sur le contenu du logement."

Et moi j'y joindrai des projets sur la vie que je mènerai pendant votre séjour. Je vais partir dans deux ou trois heures pour Roissy,[1] j'y vais avec Mmes de Beauvau et de Boisgelin, la première ne fera qu'y souper, la seconde et moi nous y resterons et y coucherons deux nuits ; nous reviendrons mardi après souper.

Mme de la Vallière m'a beaucoup demandé de vos nouvelles ; elle m'a marqué beaucoup de joie de l'espérance que je lui ai donnée de vous revoir, vraisemblablement sa maison sera celle dont nous ferons le plus d'usage. L'Évêque de Mirepoix sera notre compagnie ordinaire, enfin, enfin, tout se passera bien, le ciel nous bénira, nous assistera, et nous serons contents.

LETTRE 536

Ce mercredi 19 juillet 1775.

Ce n'est pas moi, c'est Wiart qui va parler.

" J'ai été chez Bablot, Monsieur, vous aurez sûrement votre même logement, il vous prie seulement de vouloir bien lui faire dire le plus tôt qu'il vous sera possible le temps où vous viendrez l'occuper, pour qu'il ne s'engage pas avec d'autres. Vous n'aurez certainement pas le même bruit ce voyage-ci qu'il y a eu à votre dernier ; et supposé que le peu de bruit vous incommode, il pourra vaquer des logements chez lui dans son nouvel hôtel qui sont à l'abri de cet inconvénient."

[1] Maison de plaisance du Comte de Caraman.

LETTRE 536.—Inédite.

Je suis arrivée cette nuit de Roissy à trois heures du matin. J'y avais été coucher dimanche. C'est le séjour de la paix. S'il est possible qu'il y ait des gens parfaitement heureux, c'est le père, la mère, et les enfants que je quitte. Je n'y ai trouvé et laissé que Mme de Cambis et deux ou trois complaisants, dont l'un, qui est un Irlandais établi en France, et qui s'appelle O'Kelly,[1] m'a paru assez aimable.

Voilà mes campagnes finies, à moins que lorsque vous serez ici (si en effet vous y venez) vous ne vouliez y passer vingt-quatre heures. Nous irons un dimanche et nous en reviendrons le lendemain lundi, ou le mardi après dîner. Le spectacle de cette famille vous plairait ; ils sont huit enfants, l'aînée a vingt ans et le cadet trois. Tous ont des talents selon le degré de leurs âges.

Je ne puis me persuader que je vous reverrai auprès de mon tonneau. Mais si en effet vous venez je puis vous répondre que vous ne vous en repentirez pas. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir j'y renoncerais sans hésiter si la fatigue du voyage, l'incommodité de l'habitation, l'ennui du séjour, pouvaient vous causer le plus petit mal et le plus léger mécontentement. Je n'aime point que vous parliez de *reconnaissance*, et que ce soit le motif qui vous détermine à venir. Qu'ai-je fait pour vous si ce n'est de vous importuner ? Un seul de vos voyages ici et peut-être une seule de vos lettres vous a plus coûté que tout ce que j'ai jamais fait pour vous. C'est donc moi qui vous suis très-redevable ; n'en parlons plus.

Je n'ai encore vu personne aujourd'hui, ainsi je n'ai appris aucune nouvelle.

J'aurai ce soir mon souper des mercredis ; les Maréchales n'y seront point, l'une est à Sainte-Assise chez Mme de Montesson, l'autre à Auteuil chez l'Idole. Je compte sur douze ou treize personnes. Tout cela est à peu près *comme la question, cela fait passer une heure ou deux ;* c'est un trait de comédie.

Je suis ravie d'être chez moi, et surtout de vous y attendre. Adieu.

[1] Dans le manuscrit, "Okeli."—C'est peut-être Jean-Jacques, Comte O'Kelly, qui était dans la diplomatie française.

LETTRE 537

Ce dimanche 23 juillet 1775.

Vous avez vu par ma lettre du mercredi 19 que vous aurez votre ancien logement et que vous pourrez être le maître d'en prendre un autre si vous le jugez plus commode. Wiart vous cherchera un laquais. Voilà un article.

Pour la vie que vous mênerez vous en serez absolument le maître. Je connais votre timidité, ou pour parler plus juste, le trouble de votre tête. Vous passerez des soirées chez Mme de la Vallière tant qu'il vous plaira. Sa fille est à Bourbonne, et ce n'est pas tant pis. Mme de Luxembourg vous traitera à merveille, vous lui plaisez beaucoup, et depuis quelque temps elle dit qu'elle m'aime ; je la vois presque tous les jours. Je vois Mme de Mirepoix plus rarement, mais je ne doute pas que vous n'en soyez content. Je ne puis vous rien dire sur Mme de Jonzac. Je suis bien avec elle, mais nous ne nous voyons guère. Elle est présentement à la campagne de son amie Mme de Broglio, de là elle doit aller à Tillières, ainsi il est possible que vous ne la voyiez point du tout. Mais qui vous verrez beaucoup, ce sera l'Évêque de Mirepoix, à qui je vous ai annoncé, et qui se dispose à vous donner tout le temps dont l'assemblée du clergé le laissera le maître. Il y a un M. Leroy, fils de l'horloger, qui est de l'Académie des Sciences dans la classe des mathematiciens, que je vous ai arrêté pour être votre *cicerone ;* cela ne veut-il pas dire votre conducteur, votre complaisant ? Ce sera votre fait, si je ne me trompe.

Je m'informerai de l'inventaire, il y a longtemps que je n'en ai entendu parler.

Mme de Cambis est à Roissy depuis le mois de mai, elle ne compte en revenir qu'à la fin d'octobre, mais elle fait des courses à Paris. J'ai déjà préparé les Caraman à vous recevoir avec moi, et si cela vous convient nous pourrons passer chez eux deux ou trois jours. Pour les Princes de Bauffremont et de Monaco vous ne les trouverez point ; ce dernier est dans sa souveraineté, et le premier est parti d'ici il y a cinq ou six semaines avec sa dame de Boufflers, et peut-être ne reviendra-t-il pas de l'année.

Le grand Abbé, la grand'maman sont à Chanteloup dont ils ne reviendront qu'au mois de décembre. Les Beauvau iront leur

LETTRE 537.—Inédite.

rendre visite les premiers jours du mois prochain et reviendront le 14 ou le 15. Le mariage de Madame Clotilde [1] sera pour le 21, il n'y aura point de fêtes extraordinaires si ce n'est la représentation de la tragédie du *Connétable*, dont l'auteur est un nommé M. Guibert, jeune officier ; je crois vous en avoir parlé. Si vous êtes curieux de la voir je ne doute pas que vous n'y puissiez parvenir. Vous savez que depuis assez longtemps je donne à souper le mercredi et le jeudi ; le mercredi aux Maréchales, à des diplomatiques, à diverses personnes, tantôt les unes, tantôt les autres. Le jeudi c'est une compagnie moins nombreuse, et je suis dans le doute si elle vous plaira, mais ce souper est de nouvel établissement et ne tient à rien, le principal personnage est M. Necker, c'est un fort honnête homme, qui à plusieurs égards vous ressemble, et cependant je ne sais pas s'il vous plaira. Voilà à peu près répondre à toutes vos questions. Soyez sûr que vous ne m'ennuierez pas. Je voudrais qu'il en fût de même de moi pour vous. De quoi je vous prie d'être persuadé c'est que je sens l'excès de votre complaisance, je reconnais ne la point mériter, mais soyez tranquille, je n'en abuserai pas ; n'ayons point peur l'un de l'autre, et préparons-nous à nous aborder sans embarras et avec confiance. Vous trouverez un petit chien, un petit enfant, celui-ci est fort doux, l'autre fort méchant, je les aime tous les deux. Vous me ferez plaisir de m'apporter du thé, c'est mon dîner de tous les jours.

M. de Malesherbes est installé dans la place et dans toutes les fonctions de M. de la Vrillière. Je vais relire votre lettre pour voir si je n'omets rien.

Je n'ai plus de loge, mais Mme Necker me prêtera la sienne tant que je voudrai. Vous ne verrez point Mlle Raucourt, les comédiens l'ont chassée pour ses mauvaises mœurs, et moi je l'aurais chassée pour son peu de talent.

Le Chevalier de Boufflers est à son régiment, il fait de temps en temps de petits voyages ici.

Je voudrais que les Churchill vinssent à Paris pendant que vous y serez. Et les Richmond, ne pensent-ils plus à venir ?

Vous devez partir ces jours-ci, suivant ce que vous me mandez, pour aller chez vos parents, et vous serez ici suivant mes calculs, entre le 15 et le 20 d'août, mais je n'en serai bien sûre que quand je vous verrai.

[1] Au Prince de Piémont.

LETTRE 538

Paris, ce 30 juillet 1775.

Il est donc sûr que vous viendrez, vous y êtes déterminé, il n'y a plus que le chapitre des accidents à craindre, il faut espérer qu'il n'en surviendra pas dans l'espace de quinze jours. Vous avez l'air de ne me pas devoir écrire d'ici à votre départ. Vous me dites que vous ne me ferez plus de questions, mais je pense que cela ne veut pas dire que vous ne m'écrirez pas. Je ne pourrais pas répondre à ce que vous demanderiez, il n'y aurait pas le temps nécessaire.

Il est vrai, Mme de Mézières [1] est morte ; je l'avais oublié et je ne me suis fait écrire chez personne.

Monsieur le Comte d'Eu [2] l'est aussi ; j'aurai beaucoup de choses à vous conter sur sa succession, elles seraient trop difficiles à écrire, et puis elles ne sont pas encore arrangées.

Le gouvernement de Languedoc est donné à Monsieur le Maréchal de Biron.

Je viens d'apprendre que la sœur cadette de Mademoiselle de Clérembault est morte cette nuit.

Mme de Lauzun est partie ce matin pour aller trouver Madame la Princesse de Poix, qui est aux boues de Saint-Amand. Les Beauvau partent après-demain mardi pour Chanteloup, ils en reviendront vraisemblablement le même jour que vous arriverez à Paris ; je suis indécise si je ferai un petit voyage à Roissy avant votre arrivée, ou si je vous attendrai pour y aller avec vous en cas que cela vous plaise ; je ne fais aucun projet de conduite ni d'arrangement pour le temps que vous serez ici, je ne ferai que ce que vous voudrez.

On ne louera votre logement que pour huit jours, et c'est bien fait. Votre laquais est arrêté.

Je ne me répandrai pas en remercîments de votre complaisance, soyez sûr que j'en connais tout le prix ; il n'y a peut-être que vous qui en puissiez être capable, et je vous dois une grande reconnaissance.

Vous trouverez l'Évêque,[3] avec lequel nous souperons souvent. Enfin, le ciel nous assistera, et votre séjour ici vous

LETTRE 538.—Inédite.

[1] La Marquise de Mézières était sœur du Général Oglethorpe, colonisateur de la Géorgie.

[2] Louis-Charles de Bourbon, Comte d'Eu, fils du Duc du Maine, et petit-fils de Louis XIV.

[3] De Mirepoix.

paraîtra peut-être supportable ; vous vous attendez bien à ne me pas trouver rajeunie, mais fort décrépite.

Si Craufurd vient, à la bonne heure. Mais pourquoi pas les Richmond ? Ils vous conviendraient mieux. Et le Selwyn, pourquoi ne vient-il pas ?

Vous aurez des loges aux spectacles tant que vous voudrez. Il y a une tragédie du *Connétable de Bourbon* par un jeune homme nommé Guibert, qu'on doit jouer à Versailles le 26 ; M. de Beauvau vous la fera voir, et il aura soin de vous bien placer, et ne vous quittera pas à moins qu'il ne soit obligé d'être auprès du Roi, ce qui n'est pas vraisemblable parce que ce n'est pas son quartier.

Il y a longtemps que je n'ai vu M. de Presle, je le verrai d'ici à votre arrivée et je m'informerai de Mme d'Olonne.

Je compte que vous aurez parlé de moi à vos parents, et que vous me direz beaucoup de leur nouvelles ; je m'intéresse infiniment à votre nièce royale, je lui crois beaucoup de mérite et qu'elle vous aime beaucoup.

Je me fais un plaisir de vous présenter mon petit garçon et mon petit chien, celui-ci est toujours amoureux et méchant, il maigrit tous les jours, vous ne le trouverez point joli. L'enfant vous plaira assez.

Je vous écrirai encore dimanche 6 parce que vous recevrez ma lettre plusieurs jours avant votre départ.

LETTRE 539

Paris, ce samedi 5 août 1775.

Vous dispensez donc vos parents de m'écrire en leur disant qu'ils font assez pour moi en vous envoyant ? Quelle présomption ! quelle vanité ! Quoi ! vous croyez que je fais plus de cas de vous que d'une lettre d'eux ! La politesse m'oblige à vous le laisser croire : je souscrirai à tout ce que vous me prescrivez.

Je renoncerai sans peine à aller coucher à Roissy, je n'ai nulle envie de me déplacer ; je devais y aller souper hier, j'avais si mal passé les deux nuits précédentes que je n'en eus pas la force ; j'ai été encore plus incommodée cette nuit, mais tout ira bien.

LETTRE 539.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Je crois, Dieu me pardonne ! que je m'intéresse plus à votre Amérique que vous. Vous vous imaginez ne vous soucier de rien, et c'est de quoi je doute ; il faudra bien, quand vous serez ici, que vous vous souciiez de quelque chose, car je vous jure que je ne me soucierai de rien pour vous ; c'est-à-dire, de vous faire faire une chose plutôt qu'une autre ; vous serez totalement libre de toutes vos pensées, paroles et actions ; vous ne me verrez pas un souhait, un désir qui puisse contredire vos pensées et vos volontés ; je saurai que M. Walpole est à Paris, il saura que je demeure à Saint-Joseph, il sera maître d'y arriver, d'y rester, de s'en aller, tout comme il lui plaira ; et comme je passe de très-mauvaises nuits, que je me lève fort tard, il sera pour moi comme s'il était à Strawberry-Hill jusque sur les quatre heures.

Je pourrai avoir encore une de vos lettres, mais pas en réponse à celle-ci, du moins je l'espère.

En vérité je suis inquiète de votre voyage. J'en crains la fatigue. Je vous ai ouï dire que le passage ne vous était pas contraire, mais la voiture, mais les cabarets. Enfin, vous le voulez bien, il faut espérer que vous ne vous en repentiez pas, et que je n'aurai point à me répondre d'être et d'avoir été l'occasion qu'il vous arrive le moindre mal.

Savez-vous que Milady Marie Coke est ici ? Je fus tout étonnée mercredi dernier de recevoir sa visite, je la retins à souper. Elle me dit que vous partiez le 14, vous m'avez mandé le 15. J'imagine que je vous verrai le 18, ce sera un vendredi, jour que Mme de Luxembourg prétend lui être funeste, et que vous rendrez pour moi très-heureux, car il faut bien l'avouer, je serai fort aise de vous revoir.

Ce dimanche.

Je soupai hier au soir à Saint-Ouen chez les Necker ; j'y menai la Maréchale de Luxembourg, l'Évêque de Mirepoix et la Sanadona ; j'y trouvai l'Idole et sa belle-fille. Tout cela soupera chez moi mercredi prochain ; j'aurai peut-être seize ou dix-sept personnes ; le lendemain neuf ou dix. J'ai besoin de m'étourdir cette semaine. Je soupe ce soir chez Mme de Mirepoix. Elle sera fort aise de vous revoir. Mme de Luxembourg prétend aussi vous aimer beaucoup. Les Necker et la dame de Marchais sont brouillés. Je ne sais si ces nouvelles connaissances vous plairont ; le Necker a beaucoup d'esprit, il ne s'éloigne pas

de vous ressembler à quelques égards. La dame de Marchais vous fera manger de très-bonnes pêches ; son ami,[1] qui est directeur des bâtiments, lui fournit toutes sortes de fruits en abondance, elle m'en fait une très-grande part. Je me fais un plaisir du jugement que vous porterez de quantité de personnes que vous n'avez jamais vues ; je crois que nous serons fort d'accord.

Je vis hier M. de Presle ; je lui parlai de Mme d'Olonne. Il ne croit pas que l'inventaire se fasse sitôt.

Vous aurez des loges aux deux Comédies ; vous serez très-mécontent de nos spectacles. Je ne sais si j'irai à Roissy avant votre arrivée, ce qui est de certain c'est que je ne vous proposerai point d'y aller. J'aurais voulu que votre nièce royale eût passé par Paris. Je suis fâchée que les Churchill aient changé d'avis, j'aurais été bien aise qu'ils eussent passé quelques jours ici ; ç'aurait été pour vous une ressource.

Peut-être ne vous ennuierez-vous pas autant que je le crains.

LETTRE 540

Adieu, ce mot est bien triste ; souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur consistent dans ce que vous pensez pour elle. Donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt qu'il sera possible.

Je me porte bien, j'ai un peu dormi, ma nuit n'est pas finie ; je serai très-exacte au régime, et j'aurai soin de moi, puisque vous vous y intéressez.

Ce jeudi à 6 heures.[1]

LETTRE 541

Paris, ce 13 octobre 1775.

J'ai autant d'impatience de vous savoir à Londres que j'en avais de votre arrivée à Paris. La fatigue du voyage, la crainte du passage, me troublent, et avant dimanche en huit je ne serai point tranquille.

[1] Le Comte d'Angivilliers.

LETTRE 540.—[1] Mme du Deffand adressa cette lettre à Horace Walpole le jour de son départ de Paris, le 12 octobre 1775.

LETTRE 541.—Inédite.

Je ne vous parlerai point de notre séparation, je n'aurais rien à vous apprendre, vous n'ignorez pas ce que je pense. Je vous rendrai compte de tout ce que j'ai fait depuis. La première visite que j'ai reçue hier a été le Caraccioli, à qui j'appris que les Beauvau souperaient chez moi ; il n'a pas manqué d'y venir. Je vis plusieurs personnes dans l'après-dîner. Le soir j'eus à souper les Beauvau, Mmes de Boufflers et de Cambis, le Craufurd, l'Évêque de Mirepoix et le Caraccioli. Craufurd nous quitta de bonne heure pour aller chez Milady Spencer ; je le chargeai de lui proposer à souper pour ce soir, il m'écrivit qu'elle l'avait accepté, et qu'elle lui avait dit que le Roi venait de donner une pension de vingt mille francs à la Maréchale de Muy[1] ; il lui en avait donné dix à son mariage, ce qui fait trente, et huit qu'elle a de douaire cela fait trente-huit. Elle a de plus la jouissance d'une très-jolie maison à l'Arsenal qui avait été bâtie et ornée par feu l'Archevêque de Cambrai. Mais si l'on retient les trois dixièmes sur les pensions comme c'est l'usage, les trente mille livres de rente seront reduites à vingt et un.

Dans ce moment qu'il est trois heures je reçois votre billet de Clermont. Pourriez-vous douter que je ne sois contente ? J'aurai tout le soin de moi que vous pouvez désirer, l'espérance de vous revoir en doit persuader. Je suis très-fidèle au régime, je n'ai mangé que du potage et des œufs brouillés hier au soir ; il est vrai que ma nuit n'en a pas été meilleure, je n'ai point dormi et j'ai eu beaucoup d'étourdissements ; je verrai Bouvart cet après-dîner. J'ai pris un bouillon suivant vos ordres. Enfin, n'en doutez pas, j'ai envie de vivre.

Le petit Craufurd se plaignait hier un peu plus qu'avant-hier, mais il fut de bonne humeur ; je l'aurai ce soir et j'espère tous les jours ; j'aurai Milord et Milady Spencer, l'Idole, le Fréjus,[2] que vous ne connaissez pas, M. de Loménie,[3] peut-être quelqu'autre que je ne prévois pas. Je vous écrirai tous les jours en manière de journal, et je continuerai tant que cela ne vous ennuiera pas. Vous ne vous attendez pas à des lettres amusantes, ce n'est pas mon genre ; si j'en reçois de jolies de l'Abbé je vous les enverrai, je vous manderai tout ce que je saurai, j'observerai à la lettre tout ce que vous me prescrirez. J'ai commencé aujourd'hui, j'ai pris un petit bouillon. De votre côté, mon ami,

[1] Son mari mourut le 10 octobre. Il avait été ministre de la guerre.
[2] Bausset, Évêque de Fréjus.
[3] Proche parent de M. de Loménie de Brienne, Archevêque de Toulouse ; il fut dans la suite chef de brigade dans les gardes du corps. (Note de l'Évêque de Rodez).

informez-moi de tout ce qui vous regarde, et rendez-moi aussi heureuse qu'il est possible que je le sois étant séparée de vous.

Ce samedi 14.

J'eus hier la compagnie que je vous avais nommée, excepté le Loménie, qui fut remplacé par Milord Althorp,[4] disais-je bien son nom ? C'est le fils des Spencer. La Milady fut très-agréable, l'Idole, accueillante et sublime, la Vicomtesse [5] polie et complaisante. Elle chanta tant qu'on voulut parfaitement et très-agréablement.

Notre ministre n'est point encore nommé.

Je vis hier Bouvart, sur certains petits détails que je lui fis de mon état, il m'avait ordonné une petite emplâtre de vésicatoire au bras droit ; j'y avais consenti, mais toutes réflexions faites je n'ai pu m'y résoudre, je ne sais comment il prendra cette désobéissance ; je vous aurais consulté si vous aviez été ici. Ma nuit a été moins mauvaise que la précédente, un peu plus de sommeil et moins d'étourdissements.

J'ai pris à une heure le petit bouillon, j'ai dormi par dessus. Il est actuellement près de quatre heures, vous devez être bien près de Calais.

Le Craufurd se porte mieux, il fut hier de la plus belle humeur.

Ce dimanche 15.

Vous êtes dans ce moment en pleine mer, et moi en grande peine. Je n'aurai de vos nouvelles qu'après-demain au plus tôt ; elles ne m'apprendront point ce que vous aurez souffert du passage, ce ne sera que d'aujourd'hui en huit que j'en aurai des nouvelles. Je m'attribue toutes vos fatigues, et je m'afflige de ce que je mets dans votre vie plus de mal que de bien. Vous ne faites pas le même effet dans la mienne, et malgré toutes les circonstances qui s'opposent à mon bonheur, celui de vous avoir pour ami suffit pour me rendre heureuse et me donne le courage de tout supporter.

Je n'ai point repris le sommeil, à cela près je me porte bien, mes forces augmentent de jour en jour.

[4] Dans le manuscrit, "Holtrop."—George-John Spencer, Vicomte Althorp, fils unique du premier Comte Spencer, auquel il succéda en 1783. Comme Comte Spencer il occupa diverses fonctions publiques, dont la plus importante fut celle de Lord de l'Amirauté (1794–1801). C'était un bibliophile distingué. La célèbre bibliothèque Spencer qu'il avait réunie fut vendue en bloc en 1890, et forme aujourd'hui une partie de la bibliothèque John Rylands à Manchester.

[5] De Cambis. (W.)

J'eus hier beaucoup de monde à souper, nous étions douze; les Beauvau, les Luxembourg, Mmes de la Reynière et de Cambis, MM. de Gontaut, Necker, Loménie. Je ne me suis couchée qu'à trois heures, et endormie entre huit et neuf. Il en est trois et je viens de prendre le petit bouillon. J'ai des projets d'abstinence pour le soir, qui puissent me conduire petit à petit à quitter le souper pour le dîner; mais c'est peut-être trop vous parler de moi. Ne suivez pas la règle que vous m'imposez, parlez-moi toujours de vous, que je puisse être au fait de votre état et de vos dispositions présentes; enfin rapprochez-vous de moi autant qu'il vous sera possible.

Le petit Craufurd souffrait hier au soir, il eut froid pendant le souper, ce qui lui fit revenir des douleurs de goutte. J'ai oublié d'envoyer savoir de ses nouvelles. Il passera la soirée chez moi avec Mme de Roncherolles et de Cambis.

Nous n'avons point encore de ministre de la guerre, l'opinion et le vœu général est pour M. de Castries. On croit que cela ne se décidera que dans quinze jours ou trois semaines, mais il ne serait pas impossible que ce fût dès aujourd'hui.

Voilà une lettre qui ne vous causera pas le même plaisir que celles du grand Abbé, je n'en ai reçu aucune de Chanteloup depuis votre départ. J'en espérais une d'Abbeville aujourd'hui, mais j'en aurai apparemment lundi ou mardi une de Calais.

Adieu, mon ami. Bouvart est content de moi, il me pardonne ma désobéissance sur les vésicatoires.

LETTRE 542

Ce mercredi 18e octobre, à 6 heures du matin.

Je me flattais que vous m'écririez d'Abbeville, et que je recevrais hier un petit billet; apparemment que vous n'avez pas pu. Savez-vous quel est mon plus grand regret après celui de votre départ? C'est que vous ne soyez pas mon père. Si vous m'aviez élevée, si vous preniez soin de moi, je serais aussi parfaite que la nature permet de l'être. Votre raison m'en impose, vous avez soumis mon imagination; je ne trouve rien à opposer à vos conseils; je suis persuadée que vous ne pouvez jamais avoir tort, quand même je m'aperçois de quelque refroidissement; je

LETTRE 542.—Inédite.

crois que c'est ma faute et qu'il ne tient qu'à moi de n'avoir point à m'en plaindre.

Je prends tous les jours, suivant votre ordonnance, un petit bouillon ; je voudrais bien que le sommeil fut soumis à vos ordres, et que vous voulussiez me l'envoyer ; malgré l'exactitude de mon régime je ne saurais dormir, ce qui retarde le retour des forces.

Je fus hier avec Mme de Cambis souper au Carrousel, il n'y avait que la mère, la fille et la Maréchale d'Armentières. Le petit Craufurd ne voulut point y venir, parce qu'il passait la soirée chez les Spencer, qui partent aujourd'hui. Il se porte beaucoup mieux. Il est très-aimable, il a deux coquettes qui méritent mieux ce titre que moi, qui le tiennent en belle humeur. La plus âgée [1] part demain pour Fontainebleau. Les Beauvau y vont aujourd'hui. On prétend qu'il est question d'établir un conseil [2] comme du temps de la Régence, composé de maréchaux de France, de lieutenants-généraux, de maréchaux de camp. C'est une opinion qui n'est pas générale. On ne parle plus de gens de robe ; on nomme M. de Castries, le Baron de Breteuil, M. du Châtelet. Je dis à cela *devine si tu peux, et choisis si tu l'ose.*

Adieu à tantôt, apparemment que j'aurai de vos nouvelles ; j'en suis, je vous assure, fort inquiète, et vous n'avez pas fait un pas que ma pensée ne vous ait accompagné.

À trois heures et demi.

Me voilà dédommagée de ma mauvaise nuit, non parce que j'ai un peu dormi cet après-midi, mais parce qu'à mon reveil j'ai reçu deux de vos lettres, qui me confirment bien dans la ferme résolution que j'ai dû prendre de ne jamais douter de vous. Je ne suis pas mécontente de votre route, cependant vous ne me dites mot de votre santé, de votre sommeil. C'est dimanche que j'ouvrirai votre lettre avec précipitation ; il faisait beau dimanche passé, la mer a dû être de bonne humeur. Ma santé ne va point mal ; cependant l'insomnie subsiste. Je n'attrape le sommeil que sur les neuf heures au plus tôt ; j'ai toujours la tête étonnée et des étourdissements dans mon lit ; quand après m'être mise à mon séant je pose ma tête sur mon chevet, il me semble qu'elle tombe en arrière. Cela ne dure qu'une ou deux secondes.

[1] Mme de Roncherolles, l'autre était Mme de Villegagnon. (W.)
[2] Au lieu d'un ministre de la guerre.

Mme de la Vallière, qui me questionna hier sur ces étourdissements, prétend que ce sont des nerfs, je le crois aussi ; elle en a souvent, qui sont à peu pres pareils. Poissonnier n'est point de retour, Bouvart continue ses soins. Il m'a ordonné tous les jours avant mon souper douze gouttes de Stoughton, dont je me suis trouvée avoir une phiole qu'il faut que j'aie depuis plus de trente ans ; il en a goûté, il l'a trouvé bon.

Je ne puis vous mander de nouvelles, je n'ai vu personne depuis hier au soir. Ce soir j'aurai neuf ou dix personnes ; les Maréchales, Mmes de Cambis et de Loménie, l'Évêque de Mirepoix et son neveu,[3] M. de Stainville, qui est de retour de Lorraine. Je ne fermerai ma lettre que demain matin, et j'y ajouterai ce que j'apprendrai. Le pied du petit Craufurd va fort bien et sa tête aussi, je crains qu'il ne reste pas longtemps.

J'avais écrit ce matin à la grand'maman. Je lui parle de vous et je donnais toute licence à l'Abbé pour recommencer ses gazettes quand il lui plairait. Il se trouve que j'en ai reçu une en même temps que vos lettres, elle n'est pas aussi gaie que les autres ; il y a cependant quelques traits assez jolis, mais pas assez pour que je hasarde de vous l'envoyer.

Ne sachant que lire, j'ai repris les lettres de Bussy ; les deux premiers volumes sont la correspondance de lui et de Mme de Sévigné. Les lettres de cette dernière sont charmantes, on ne pourra jamais lui comparer personne, c'est un genre qui n'a point eu de modèle et qui n'en peut servir.

Mme de la Vallière me combla d'amitié, elle m'embrassa dix fois, il y en avait pour le moins cinq qui parurent être une manière de reproche à sa fille [4] de sa froideur pour moi, qui était moitié affectation et moitié décontenancement. J'avais parié avec Mme de Cambis sur ce qu'elle me dirait ; Mme de Cambis pariait qu'elle ne me dirait rien et moi qu'elle me ferait quelque compliment ; je crus avoir perdu, mais après une demi-heure de silence je gagnai mon pari, elle me dit qu'elle était venue chez moi, elle me parla de vous, me fit tout le détail de son voyage, de sa visite à Voltaire, etc., etc.

Adieu, mon ami, à dimanche.

Jeudi, à 6 heures du matin.

L'insomnie n'est pas complète, j'ai déjà dormi deux heures et je n'en resterai pas là, à ce que j'espère ; ma journée d'hier a été tranquille. Mon petit bouillon passe bien, on oublia hier

[3] L'Abbé Cambon. [4] Duchesse de Châtillon. (W.)

les gouttes de Stoughton, ce n'est pas un grand malheur. J'eus trois personnes de moins à souper, le Craufurd en fut un, il resta avec Mme de Roncherolles qui va aujourd'hui à Fontainebleau. La cour ne produit aucunes nouvelles. Je prévois une grande désertion la semaine prochaine, presque toutes mes connaissances s'éparpilleront, et ne reviendront qu'à la Saint-Martin.

Ne manquez pas de parler beaucoup de moi à M. Conway et à Milady, vous savez quels sont mes sentiments pour eux. N'oubliez pas mes remercîments à Mme Damer, et de savoir d'elle combien je lui suis redevable.

Il y a dans la dernière lettre de l'Abbé mille tendresses pour vous.

LETTRE 543

Ce lundi 23 octobre 1775.

Quinze heures en mer, une nuit sans vous coucher, voilà ce dont j'ai été l'occasion ; des marques de votre souvenir dans tous les lieux où vous vous êtes arrêté, voilà ce que je ne puis pas assez reconnaître.

Enfin vous êtes arrivé en bonne santé, vous jouissez du plaisir de revoir vos amis. Ne perdez point le souvenir de ceux que vous avez quittés, ni les espérances que vous leur avez données.

Ma santé se fortifie tous les jours. Je vis du plus grand régime, je prends tous les jours le petit bouillon, en votre mémoire.

Bouvart m'a ordonné des gouttes de Stoughton ; vous me ferez plaisir de m'en envoyer une petite bouteille. Votre ambassadeur ne refusera pas de me l'apporter. Je ne suis pas absolument quitte de mes étourdissements, ni de certaines vapeurs noires ; il me semble que tout ce qui s'est passé depuis le 19 d'août soit un rêve, dont le souvenir ne peut s'effacer, et qui fait regretter que ce soit un songe. Le Craufurd partira, à ce qu'il dit, dans le cours de cette semaine, il se porte mieux. Son pied est encore faible. Je lui ai dit ce qu'il en coûtait à la douane de Douvres pour les porcelaines. Il voudrait bien faire reprendre aux marchands celles qu'il a achetées.

Les Beauvau sont à Fontainebleau ; les Maréchales vont au Raincy aujourd'hui. Celle de Luxembourg en reviendra samedi ;

Lettre 543.—Incomplète dans les éditions précédentes.

nous irons souper à Saint-Ouen. J'y fus avec elle samedi dernier. C'était ma seconde sortie, j'avais soupé le mardi au Carrousel. Je soupai hier chez Mme de la Reynière, à qui je dis que vous la trouviez la plus belle femme de France ; en conséquence elle vous croit l'homme du plus grand mérite ; elle est au désespoir de votre départ, et elle ne doute pas que si vous revenez jamais ici que sa maison ne soit celle qui vous conviendra le mieux. Je l'ai bien laissée dans cette persuasion. Je dois souper après-demain mardi chez l'Idole avec Mme de Cambis et le Craufurd. Nous souperons chez moi le mercredi, et le jeudi le Craufurd doit m'amener les Grenville.[1]

Point de ministre de la guerre ; on reviendra de Fontainebleau le 16. Voilà l'article qui me regarde, et celui de mon pays coule à fond. Venons à vous, je vous félicite et je partage votre joie d'être au milieu de vos amis ; j'ai reçu un billet de M. Conway, il m'a fait un grand plaisir. J'y répondrai l'ordinaire prochain. J'espère que les affaires du Général Cholmondeley étaient en assez bon ordre pour que le choix qu'il a fait de vous [2] ne vous donne pas beaucoup de soin et d'embarras ; j'aurais voulu qu'il eût laissé une rente viagère à Mme Cholmondeley, si elle perd son mari elle mourra de faim. Malgré ses torts, ses défauts, elle est intéressante et aimable ; je suis véritablement fâchée de ce que le Général ne lui a rien laissé. Je compte lui écrire incessamment. J'espère recevoir encore de vos nouvelles mercredi prochain. Vous devrez avoir bien des choses à m'apprendre. Adieu.

LETTRE 544

Ce mercredi 25 octobre 1775.

Il n'y a point de courrier, ce qui me déconcerte. Je comptais apprendre aujourd'hui des détails de ce que vous auriez fait, de ce que vous auriez vu. Lindor a écrit à Wiart que vous aviez envoyé chez lui à votre arrivée pour lui faire savoir de mes nou-

[1] Henry, sa femme et sa fille. (B.)—L'honorable Henry Grenville, frère du Comte Temple d'alors. Mr Grenville avait été gouverneur des Barbades, et ambassadeur à Constantinople. Il mourut en 1784. Sa femme, née Banks (la " Peggy Banks " des lettres de Walpole), était une beauté célèbre. Leur fille, Louisa, nommée ci-dessus, devint en 1781 la seconde femme du troisième Comte Stanhope.

[2] Le Général Cholmondeley avait désigné Walpole pour l'un de ses éxécuteurs testamentaires, mais Walpole n'accepta pas.

LETTRE 544.—Incomplète dans les éditions précédentes.

velles. De plus, j'ai vu votre ambassadeur, il arriva lundi à dix heures du soir ; il était parti le vendredi, il n'avait point pu vous voir. Peut-être le courrier n'est-il que retardé, j'espère une lettre demain. Le petit Craufurd doit partir, mais je préfère de vous écrire par la poste. Sa tête est bien mal rangée et ne se rangera jamais ; c'est dommage, car il est aimable ; mais je suis bien persuadée, ainsi que vous, qu'il ne peut y avoir de liaisons solides qu'entre les gens raisonnables.

Je soupai hier chez l'Idole ; le Prince [1] y vint manger sa soupe sans se mettre à table ; il alla se coucher tout de suite ; il me paraît bien malade.

Le Duc d'Orléans se porte mieux.

La nouvelle d'hier était que M. de Saint-Germain était ministre de la guerre ; il est Franc-Comtois. Il avait commencé par être lieutenant de milice, était parvenu à être lieutenant général ; des dégoûts prétendus ou vrais l'avaient fait quitter notre service ; il était entré dans celui de Danemark ; des banqueroutes, jointes au changement du ministère, l'en avaient fait sortir et revenir en France, où par des représentations, des sollicitations, il avait obtenu une pension de douze mille francs ; je saurai ce soir si la nouvelle est véritable.

J'ai enfin vu Mme Grenville, je lui donnerai à souper jeudi. Elle est de facile entretien, et pourra m'être de ressource. Vous savez que je ne puis être seule. Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé d'un M. Chute [2] qu'on dit être votre ami intime ?

Je reçois dans le moment une lettre de M. de Caraman, de Fontainebleau, qui m'apprend la nomination de M. de Saint-Germain. Peut-être vous écrirai-je demain par M. Craufurd ; sinon, adieu jusqu'à dimanche.

Je me porte bien.

N'oubliez pas de payer Mme Damer.

Je n'ai su ce que je vous disais en vous priant de m'envoyer une petite bouteille de Stoughton par votre ambassadeur ; cela était impossible, je n'en suis nullement pressée, j'en ai certainement pour plus de cinq ou six mois. Apportez-la moi vous-même, et elle me fera encore plus de bien que je n'en peux désirer et attendre.

[1] De Conti.

[2] John Chute (1701–76), de la Vyne en Hampshire, le dernier descendant du côte des mâles de Chaloner Chute, "Speaker" de la Chambre des Communes en 1659. Walpole fit sa connaissance en Italie en 1740. Des affinités de goût en art et en politique les unirent et ils restèrent amis et correspondants jusqu'à la mort de Chute.

Ce jeudi, à 6 heures du matin.

Je ne doute pas que M. Craufurd ne parte aujourd'hui, mais je ne puis m'en remettre à lui, pour vous porter cette lettre, il prétend cependant qu'il arrivera plus tôt que la poste ; mais je ne puis prendre aucune confiance en lui. Je compte que le courrier qui manqua hier arrivera aujourd'hui, il sera le bien arrivé s'il m'apporte une lettre.

Je ne sais rien de nouveau sur M. de Saint-Germain, sinon qu'il a soixante-cinq ans, qu'il est estimé des troupes ; on le dit fort dévot. On croit que M. de Malesherbes a infiniment influé dans ce choix.

Il y a aujourd'hui quinze jours que vous êtes parti, ce sont deux semaines de moins sur ma vie ; je consentirais à en retrancher bien d'autres. Mme de Cambis, qui se conduit très-bien avec moi, m'a fait promettre de vous dire mille choses de sa part ; je voudrais que vous puissiez m'écrire quelque chose pour elle, pour Mme de Luxembourg, et pour Mlle Sanadon que je pusse leur faire lire.

Adieu, il faut faire mettre ma lettre à la poste.

LETTRE 545

Paris, ce dimanche 29 octobre 1775.

Enfin, voilà de vos nouvelles. J'en espèrais plus tôt, parce que je croyais que vous m'écririez par la poste du vendredi 20. Vous ne pouviez recevoir de mes nouvelles que ce jour-là parce qu'étant parti le jeudi 12 la poste ne partait que le lundi 16.

Vous savez actuellement que j'ai reçu tous vos billets, et cette lettre-ci sera le cinquième volume de mon journal. Ce ne sera pas le dégoût que je trouverai à l'écrire qui en empêchera la continuation, mais la disette de faits et une sorte de crainte de vous fatiguer. Notre chose publique ne vous intéresse guère, et la mienne particulière vous déplaît ; vous me l'avez dit ; mais cependant cela ne m'arrêtera pas, et je vous parlerai de moi avec confiance, quand ce sera de ma santé et de ce que je fais. En supprimant ce que je pense, ce que je sens, et les détails domestiques, vous ne me gronderez point. J'ai reçu depuis votre

LETTRE 545.—Incomplète dans les éditions précédentes.

départ une lettre pleine d'amitié de votre cousin ; j'y ai répondu ; j'ai fort envie d'apprendre que vous les avez vus.

Le petit Craufurd partit jeudi, il comptait qu'il serait à Londres demain lundi ; il avait le projet de m'écrire de Calais en cas qu'il ne s'embarquât pas sur-le-champ. Son départ m'a fait quelque peine, mais pas bien forte. Je suis plus philosophe que ne l'était Madame la Duchesse du Maine, je commence pouvoir me passer des choses dont je ne me soucie pas.

Je vous ai mandé la nomination de M. de Saint-Germain. Si j'étais diserte comme Mme de Sévigné, je vous ferais de beaux récits. Je vous dirais qu'il arriva jeudi au soir, qu'il débarqua à l'auberge, qu'il soupa, que M. de Maurepas l'y vint voir, que le Roi remit au lendemain à le voir, qu'il l'a vu vendredi matin. C'est vous dire tout ; mais j'y joindrais des circonstances qui ne vous feraient rien, et que je n'aurais pas le talent de rendre agréables et intéressantes. Je crois que le choix de cet homme ne déplaît à personne, excepté à ceux qui étaient ses ennemis particuliers, et que tous les autres, surtout les prétendants à la place, à leur défaut l'auraient nommé ; que le Maréchal de Contades aime mieux que ce soit lui que MM. de Castries, de Broglio, de Vogué, de Poyanne, du Châtelet, de Breteuil, etc., etc. ; et chacun de ceux-là pense de même pour tous les autres. Ce qui est de singulier, c'est que j'ignore encore si l'on a fait quelques changements, et si l'on n'a pas séparé l'artillerie et quelque département de province ; quand je le saurai, je vous le manderai.

Il y eut très-peu de monde à Paris toute la semaine dernière, presque toutes mes connaissances étaient éparpillées. Les Maréchales étaient au Raincy [1] ; cependant le mercredi j'eus douze ou treize personnes, Mme de la Reynardière [2] en était une, les Strogonoff, la Comtesse de Boufflers, Mme de Cambis. Le jeudi j'en eus neuf ou dix ; le Necker, deux Évêques, d'Arras et de Mirepoix, trois Grenville. Je pense que ceux-ci seront à côté de M. Leroy, lequel n'est point encore de retour.

Je soupai hier à Saint-Ouen ; j'y menai la Maréchale, parce qu'étant revenue le matin du Raincy, elle ne voulut pas faire faire à ses chevaux un second voyage, et moi, qui ai beaucoup de considération pour mes petites juments, je ne voulus pas

[1] Magnifique lieu de plaisance à deux lieues de Paris : il appartenait au Duc d'Orléans. (B.)

[2] C'était ainsi que par méprise Walpole appelait Mme de la Reynière. (Voyez la note 3 de la lettre 613.)

leur faire traîner tant de monde, je pris des chevaux de remise. La compagnie que nous trouvâmes était les Strogonoff, M. d'Albaret, l'Abbé Raynal et Marmontel, qu'on engagea après le whisk à nous faire la lecture d'une pièce de six cents vers sur l'éloquence ; il y a quelques traits assez beaux, mais cependant rien n'est plus ennuyeux.

Je suis dans l'indécision sur ce que je ferai ce soir ; irai-je chez Mme de la Reynardière [3] ou chez Mme de la Vallière ? Je ne me sens d'attrait ni pour l'une ni pour l'autre ; la disposition du moment décidera. Demain je soupe chez Mme Rondet, et en cas que j'aille aujourd'hui chez Mme de la Vallière je ne sais pas ce que je ferai mardi, ce mardi sera pour elle si je n'y vais pas aujourd'hui.

J'eus hier la visite de Milady Henriette.[4] Mme de Cambis et elle prirent leur thé chez moi ; je leur donnerai à souper d'aujourd'hui en huit, et j'y inviterai Milady Barrymore [5] ; vous me l'avez ordonné.

Il faut actuellement que je vous parle de ma santé. Je me porte assez bien le jour, les nuits ne sont pas de même ; je ne suis point absolument quitte des étourdissements, mais comme ils sont courts et sans douleurs je m'y accoutume et je n'en suis point inquiète. Bouvart me rend de fréquentes visites, et ne m'ordonne rien. J'ai repris l'usage de ma casse, je fais peu de fautes contre le régime et je pense à moi le moins que je peux. Mes journées se passent sans que j'en regrette la fin ; excepté les jours de poste rien n'arrive où je fasse attention.

Vous aurez eu de moi cinq lettres en dix-huit jours. Que cette abondance ne vous fasse point de peur, je reprendrai le train de tous les huit jours. Adieu.

LETTRE 546

Ce jeudi 2 novembre 1775.

Je ne comptais point recevoir de lettres hier ; j'appris sans chagrin qu'il y avait un courrier et qu'il n'y avait rien pour moi, c'était dans l'ordre ; mais le soir je fus fort fâchée et fort inquiète de toutes les nouvelles que l'on débita. On prétendit

[3] Voyez la note précédente.
[4] Lady Harriet Stanhope, fille du Comte de Harrington.
[5] Amelia Stanhope, Comtesse de Barrymore, sœur aînée de Lady Harriet.

LETTRE 546.—Incomplète dans les éditions précédentes.

que M. d'Aranda avait reçu un courrier qui venait d'Angleterre, qui lui apprenait qu'un ancien shérif, dont j'ai oublié le nom, s'était approché de la personne du Roi comme il entrait au Parlement, et qu'il avait dit au premier officier de ses gardes de ne pas songer à s'opposer à l'entreprise que l'on allait exécuter, qui était d'enlever le Roi et de l'enfermer dans la Tour. Je vous laisse à juger si dans un pays tel que le nôtre cette nouvelle doit paraître absurde ; je crois que vous me le trouverez moi-même en daignant la répéter, et en osant vous la raconter ; mais quand on s'est permis une sottise, il ne coûte plus rien d'y en ajouter une autre. Je me suis dont rappelé que pendant votre séjour ici, je vous avais raconté que j'avais rêvé qu'il y avait une conjuration en Angleterre; ce rêve m'est revenu dans l'esprit. Moquez-vous de moi, et s'il y a, non pas une conjuration, mais quelque chose qui ait donné occasion à cette prétendue nouvelle, mandez-le-moi.[1]

J'aurai ce soir les Grenville et peut-être M. Saint-Paul ; c'est ce qui me fait vous écrire dans ce moment, parce qu'ils pourront peut-être me fournir une occasion de vous faire tenir cette lettre. Sinon elle ne partira que lundi, et j'y ajouterai la réponse à celle que je recevrai de vous dimanche. Le frère de Couty doit arriver demain, s'il vous a fait savoir son départ vous auriez pu m'écrire par lui.

Notre ministre de la guerre a beaucoup de succès ; cela ne vous fait pas grand'chose ni à moi non plus. Je m'étonne quelquefois de l'inutilité de ma vie, et du peu de différence qu'il y a entre moi et Tonton. Je crois qu'il n'y a que M. Gudin qui soit dans l'enchantement de son existence ; pour moi, je suis bien éloignée d'y trouver du plaisir, je ne sais qu'en faire ; cependant il n'est pas naturel, ou, pour mieux dire, il n'est pas raisonnable de ne pas savoir employer le temps, surtout quand il en reste bien peu. Vous savez en faire usage, vous avez des goûts en abondance qui vous tiennent lieu d'occupations.

Depuis votre départ je n'ai point vu Mme de Marchais, elle a toujours été à Fontainebleau. Je crois que je la verrai demain, je lui parlerai de vos graines de lis.

Je n'ai point vu non plus M. de Presle. Je n'ai point oublié que je lui dois dire de ne pas mettre l'enchère sur M. Bassan le

[1] Ceci semble être le récit confus de l'arrestation (d'en date du 23 octobre) d'un banquier nommé Sayer qui avait été Shérif de la Cité de Londres. Un officier américain nommé Richardson jura que Sayer lui avait offert 1500 livres sterling s'il voulait l'aider à s'emparer de la personne du Roi et de la Tour de Londres.

brocanteur. Si vous avez quelques instructions à me donner sur l'inventaire de Mariette ne différez pas, puisque vous prétendez qu'il se doit faire à la fin du mois.

Je vais passer cinq jours de suite sans sortir. Que n'êtes-vous ici ? Cela me conviendrait bien.

Ce vendredi.

Nous fûmes hier treize à souper. J'avais prié M. Saint-Paul, un mal de dent l'empêcha de venir. Les Grenville avaient reçu des lettres, et nous avons aujourd'hui notre gazette, qui confirme ce que je ne croyais qu'un faux bruit. J'attends dimanche avec impatience, j'espère que vous m'apprendrez ce que je dois croire et penser de tout ceci.

Je reçus hier une lettre de Calais du petit Craufurd, elle est datée du lundi 30. Il avait trouvé à Calais Milord et Milady Spencer, qui y étaient depuis dix jours à attendre le moment favorable pour le passage. Il allait s'embarquer, et il me promettait de m'écrire de Londres le vendredi 3 qui est aujourd'hui ; il n'en fera rien sans doute. Je ne serais pas étonnée de ne plus entendre parler de lui de ma vie. Jamais sa tête ne s'arrangera, il ne se repaît que d'illusions, cette manière d'être réduit toutes ses bonnes qualités à rien. Je préfère de beaucoup votre solidité, quoique souvent elle vous rende un peu froid et dur ; mais il n'y a jamais de décompte et vous tenez pour ainsi dire plus que vous ne promettez.

J'ai ce soir la dame de Marchais, et la Duchesse de Boufflers, sœur de la Comtesse de Broglio. Vous ne l'avez point vue dans votre dernier voyage, elle était à la campagne avec sa sœur chez l'Évêque de Noyon. L'Évêque et les deux sœurs sont de mes amis, le nœud de cette liaison est le petit Comte [2] ; celui-ci est à Metz, dont il est commandant et ne reviendra qu'à la fin du mois prochain. J'aurai demain à souper mon Prince, qui revient, dit-il, de Fontainebleau pour me voir ; joignez-y la rentrée de l'Académie qui est pour ce jour-là, et vous serez parfaitement au fait de ce petit voyage. Il retournera dimanche à la cour, son épouse et lui en reviendront tout à fait le dimanche 12, lendemain de la représentation de *Menzikoff*. On nous dit hier que M. de Maurepas avait été saigné pour prévenir la goutte dont il croit être menacé. Mme de Luxembourg doit aller dimanche au Val, près de Saint-Germain, maison de campagne de Mme de la Marck, dont elle ne reviendra que mercredi pour souper

[2] Le Comte de Broglie, frère de l'Évêque.

chez moi. J'aurai demain avec M. de Beauvau les deux Maréchales, Mme de Lauzun et Mme de Mirepoix. Mme de Cambis est au Raincy, elle en reviendra dimanche pour passer la soirée chez moi avec les Miladys Barrymore et Henriette.

Voilà tout pour aujourd'hui. Vous absorbez toutes mes autres correspondances. Il faut cependant que j'écrive à Chanteloup par M. de Brienne qui doit y aller lundi et y passer huit jours. Son frère l'Archevêque [3] se porte un peu mieux, mais il a dans la tête plus de projets que moi.

Ce samedi.

Je serais tentée de vous parler de ma santé parce que je suis en colère de la nuit que je viens de passer, pour avoir fait a peu près la même faute que l'âne [4] dans *Les Animaux malades de la Peste,* mais je ne veux ni vous ennuyer et encore moins vous inquiéter, et en effet il n'y a pas sujet de l'être.

Je passai hier la soirée avec Mme de Marchais. Vous aurez vos graines de lis au retour de Fontainebleau. Ne voudriez-vous point avoir son portrait, vêtue comme elle l'était hier, en Polonaise, galonnée d'argent, toute prête à danser sur la corde? Oh! c'est une bonne femme, mais bien ridicule, et l'on [5] en est amoureux, cela est ineffable! Je la mettrais sur un écran comme on y met l'*Afrique* et l'*Amérique*, et au bas de sa figure: *Esquisse du goût du règne de Louis XVI.* Elle continue à me donner les plus belles poires et les plus beaux raisins; mais comme je n'y tâte pas, cela diminue mes scrupules du peu de goût que j'ai pour elle. Mais savez-vous ce que j'aime encore bien moins qu'elle? C'est Mme de Scudéry [6]: c'est une femme odieuse; je crois vous avoir déjà écrit qu'elle quêtait l'amitié comme une quêteuse de paroisse. Je me meurs de peur que mes lettres qui vous ont tant choqué ne ressemblent aux siennes; si cela est, brûlez-les toutes et qu'il n'en reste aucun vestige.

Je me rappelle que je ne vous ai point parlé de Pompom,[7] ni de Tonton; Pompom se porte mieux, il tousse beaucoup moins.

[3] L'Archevêque de Toulouse.

[4] "L'âne vint à son tour et dit: J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue."
—La Fontaine, *Fables*, vii, 1.

[5] Le Comte d'Angivilliers.

[6] La correspondante de Bussy.

[7] Petit garçon, fils de Wiart.

Tonton est malade depuis quelques jours ; nos incommodités se ressemblent.

M. de Maurepas fut saigné du pied avant-hier, il a la goutte aux genoux.

La soirée d'aujourd'hui et votre lettre de demain feront la suite de celle-ci. Je vais essayer de dormir, mais je ne l'espère pas.

Ce dimanche, à 4 heures.

Ah ! je ne m'y attendais pas ; point de courrier ; ce qui joint à point de sommeil ne me met pas de belle humeur. Je ne suis pas bien depuis deux jours, je redouble de régime, nous verrons ce que cela produira.

Mon petit chien est malade. J'espère demain de vos nouvelles. Si je n'en ai pas, il faudra prendre patience.

LETTRE 547

Paris, ce mercredi 8 novembre 1775.

N'ayez point peur, je ne prétends point vous écrire deux fois la semaine, mais il faut vous dire que votre lettre du 30, que j'aurais dû recevoir le 5, ne me fut rendue qu'hier 7 de ce mois. Dans l'intervalle j'avais lu dans la gazette que l'on avait envoyé dans tous les ports de mer des ordres de ne laisser embarquer qui que ce soit, jusqu'à ce que le gouvernement eût levé cet embargo. Je croyais que je ne recevrais plus de vos nouvelles. Cette crainte fut dissipée hier, mais il m'en reste une autre. La lettre dont vous me parlez, que vous avez confiée à quelqu'un que vous ne me nommez point, ne m'a point été rendue. Si je savais le nom de celui qui en a été chargé, je pourrais m'informer dans les hôtels garnis s'il est arrivé. Nous avons eu aujourd'hui des nouvelles de Couty, il est à Boulogne et sera demain ici. J'espère que votre lettre ne sera pas perdue et qu'elle m'éclaircira plusieurs articles de votre lettre d'hier.

Je vous remercie de votre attention pour toutes mes connaissances et amis, j'ai déjà fait lire à Mlle Sanadon et à Mme de Cambis leurs articles. Mme de Luxembourg entendra le sien ce soir. Je puis vous dire avec vérité que vous êtes regretté de tous ceux qui vous ont vu.

LETTRE 547.—Inédite.

La cour revient le 16, les Beauvau la précéderont de quelques jours.

Je vous ai mandé que vous auriez votre graine de lis. Si vous voyiez le petit Craufurd, dites-lui que je lui écrirai incessamment.

Poissonnier est de retour, cela m'est indifférent, on ne peut avoir moins de confiance que j'en ai dans les médecins et la médecine. J'ai toujours des étourdissements. Il m'arrive du monde. Adieu.

LETTRE 548

Ce vendredi 10 novembre 1775.

Couty arriva hier à neuf heures du soir, et je reçus votre lettre du 28 en sortant de table. Je m'étonnai de n'avoir pas compris ce que voulait dire la défunte.[1] Serez-vous obligé de payer ses dettes? Sont-elles considérables? Je sais bien que Mme Cholmondeley a eu quelque chose en mariage, mais elle en a, je crois, mangé la meilleure partie, et elle n'a rien d'assuré en viager; elle mourra à l'hôpital.

Vous avez donc cru pendant quelques moments que j'avais négligé de vous écrire? Mais après, vous vous êtes bien moqué de vous-même, et vous vous êtes bien dit que vous n'aviez pas telle chose à craindre avec moi, mais bien le contraire. Je n'ai point reçu la lettre pour votre nièce, à qui l'avez-vous confiée?

Notre *Gazette* d'aujourd'hui parle de votre cousin; il paraît en grande intelligence avec Milord Shelburne; il me semble qu'ils ne se conviennent guère; vous me ferez beaucoup de plaisir de m'informer de votre chose publique et des choses particulières intéressantes pour vous et les vôtres. Notre ministère à nous autres est tout écloppé; le Maurepas est revenu à Paris pour un rhumatisme goutteux. Le Turgot devait y revenir pour une franche goutte; mais on m'a dit ce matin qu'il resterait à Fontainebleau jusqu'au départ du Roi; on prétend qu'il a trois grands projets auxquels il veut travailler sans relâche.

LETTRE 548.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mme du Deffand fait allusion à la mort de Mrs Day, fille naturelle de Sir Robert Walpole. Walpole, après l'avoir tirée de la grande pauvreté où elle était, s'occupait de ses affaires.

Ce samedi.

Je fus hier toute la journée dans mon lit ; je vis peu de monde : Milady Henriette, qui ne parle point ; les Grenville soupèrent chez moi ; ce sont de bonnes gens, mais pas fort agréables, le mari est pesant, la femme causeuse. J'avais les deux Maréchales, Mme de Boisgelin et l'Évêque de Mirepoix. Je donnai votre sucre candi, dont on vous remercie, ainsi que l'Évêque de son tricot.

Ce dimanche, à deux heures.

J'attends le facteur, s'il n'arrive point je fermerai ma lettre. Je ne me porte point bien, je n'ai point dormi, j'ai de la fluxion dans la tête, et l'enrouement et plus d'étourdissement que jamais ; cet état m'ennuie, il me rend incapable de tout, même de vous écrire.

Voilà le facteur, il m'apporte vos lettres. Vous serez exactement obéi. La lettre de votre Anglais m'est envoyée de Senlis, je craignais beaucoup qu'elle ne fût perdue. Elle sera demain à la poste. Ne me laissez point ignorer aucune de vos nouvelles.

Je ne vous questionnerai point, puisque vous me le défendez ; mais trouvez le moyen de m'apprendre ce qui vous intéresse. Vous savez que le Maurepas et le Turgot ont la goutte ; l'un est parti de Fontainebleau, l'autre en partira ; ce qui fait dire à M. de Bièvre [2] que nos ministres *s'en vont goutte à goutte.*

Les Maréchales sont parties pour Sainte-Assise, celle de Luxembourg n'en reviendra pas sitôt.

Je voudrais savoir des nouvelles de votre neveu autrement que par les gazettes.

LETTRE 549

Ce dimanche 19 novembre 1775.

Faites attention à la date de mes lettres, et vous verrez que je réponds sur-le-champ aux vôtres. Par exemple celle que je reçois aujourd'hui dimanche 19 du mois est du lundi 13, et vous

[2] Le Marquis de Bièvre (1747–89), littérateur, fameux par ses bon mots et ses calembours.

Lettre 549.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ne recevrez celle-ci que samedi 25. Le plus tôt qu'on a la réponse ne peut être qu'au bout de douze ou treize jours pour le plus tôt, ainsi il est impossible quand on répond à des nouvelles que cela ne paraisse pas un rabâchage ; et quand on veut rappe er ce qu'on a dit dans ses lettres précédentes on n'y comprend plus rien. Dans la lettre à laquelle vous avez répondu le 13 et que je reçois aujourd'hui, je vous avais parlé d'un rêve que je n'avais point fait ; c'était pour vous faire entendre ce que je ne voulais pas vous dire plus clairement ; mais vous avez la tête remplie de trop de choses pour que les unes n'effacent pas les autres.

Vous me faites grand'peur ; mais je n'ai ouï dire à personne que nous protégerons l'Amérique [1] ; je ne le crois pas, mais je suis bien ignorante, ainsi cela ne prouve rien. Je ne puis vous mander que des nouvelles de société ; il est bien vraisemblable qu'à Londres on ne se soucie guère de ce qui se passe à Paris. Qu'est-ce que cela vous fera de savoir que je soupai hier chez Mme de Caraman, qui est de retour de Roissy ? que j'aurai ce soir Mme de Gramont, les Beauvau, des diplomatiques, des Évêques, et une comédienne nommée Mme Suin,[2] que M. de Beauvau veut me faire entendre ? que demain je souperai chez Mme de Mirepoix, qui doit revenir de Sainte-Assise, que j'y mourrai peut-être de froid ?

Le Chevalier de Boufflers est ici ; je trouve qu'il a pris de l'esprit de province ; il fronde et a l'air de mépriser ce qu'il désirerait, auquel il ne parvient pas ; il a plus de talent que de discernement, de tour et de finesse que de justesse ; en vérité, à l'examen, il y a peu d'esprits dont on soit et dont on puisse être parfaitement content.

La vente de Mariette est commencée, j'ai vu M. de Presle, il ne mettra point l'enchère sur Bassan. Celui-ci ne doit-il pas m'apporter les emplettes qu'il aura faites pour vous ?

[1] "Il parut à John Adams, et aux plus sagaces de ses partisans, qu'il serait possible d'obtenir de la France un degré d'assistance suffisant pour assurer l'indépendance de l'Amérique sans engager son avenir dans les complications européennes . . . En 1775, à l'automne, le Congrès reçut la proposition, que John Adams appuya fortement, d'envoyer des ambassadeurs en France. Mais le Congrès recula devant une démarche aussi formidable, bien qu'il consentît, après de longs débats et hésitations, à former un comité secret 'pour correspondre avec des amis en Grande-Bretagne, Irlande, et autre parties du monde'." (Lecky, *Histoire d'Angleterre au XVIIIe siècle*, tome iv, pp. 239–40.)

[2] Actrice plus que médiocre, qui ne parut jamais sans recueillir les témoignages d'une improbation unanime. Elle était la femme d'un acteur de l'Opéra-Comique, non moins sifflé. (A.M.)

Je savais l'aventure de votre peintre,[3] Wiart vous en a écrit ; on va lui envoyer votre lettre.

D'où vient ne me dites-vous pas un mot de M. Conway, de la Milady et du prix des éventails ?

Mme de Marchais me promet toujours de la graine de lis. Je la verrai mardi, je lui en parlerai encore.

Les Necker vont revenir à Paris. Votre ambassadeur me recherche assez ; c'est des diplomatiques celui qui me plaît le plus. Le Caraccioli est un braillard ; et pour les Allemands, ils ne me plaisent guère.

Si j'étais avec vous, je vous conterais mille bagatelles, mais la peine de les écrire et le peu d'attention que vous y apporteriez me les font supprimer.

L'on m'avait dit que votre neveu l'Altesse Royale était hors d'affaire, mais j'attendais votre lettre pour le croire ; je vous en fais mon compliment et j'en suis ravie.

Nos ministres se portent bien. Il n'en est pas de même de Tonton, il a pris médecine ce matin ; son humeur est pire que jamais, et son amour pour moi augmente chaque jour, je l'aime après qui vous savez plus que toute chose au monde. Ma santé va bien, j'ai moins d'étourdissements et quand j'en aurais davantage qu'est-ce que cela ferait, ils ne causent point de douleurs, et il n'y a que cela que je crains ? Je les crains autant pour vous que pour moi, ainsi je vous prie, n'oubliez rien pour vous garantir de la goutte.

Je ne saurais trouver un certain plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble que c'est un temps perdu pour vous que celui que vous donnez à me lire ; chez vous le dégoût est tout à côté

[3] "Paris, ce 15 novembre 1775.

On est venu m'avertir hier, Monsieur, qu'un graveur anglais * et qui a été autrefois valet de chambre de Milord Palmerston, était chargé de plusieurs lettres de recommandation de votre part pour Paris, dans lesquelles il y en une avait pour Madame. J'imagine que cette lettre était pour moi, et que c'était la commission du papier à meuble dont vous parlez dans une de vos lettres. Cet homme est désolé, il a perdu sa malle entre Chantilly et Paris, et par conséquent toutes les lettres qu'il avait, ainsi que ses effets ; il a fait toutes les recherches possibles et jusqu'à présent elles ont toutes été infructueuses. Il a cependant encore quelque espérance de retrouver sa malle. Mais en cas que la lettre soit perdue voulez-vous bien, Monsieur, me donner de nouveaux ordres que j'exécuterai sur-le-champ ?

Madame a été un peu enrhumée ces jours-ci, son rhume va mieux, il y a encore de temps en temps des étourdissements.

Je suis avec un profond respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

WIART."

* C'était William Pars (1742–82), portraitiste et dessinateur, qui, récipiendaire de la bourse d'études de la "Dilettanti Society," se rendait à Rome.

des mouvements de la plus grande sensibilité. On est comme on est, on n'est pas plus maître des sentiments qu'on a, des impressions qu'on reçoit, que de tousser, d'éternuer, etc. Ainsi on a tort de rien exiger de personne, on n'en peut obtenir que des *semblants*. Tout ce que je désire, c'est de vous revoir. Adieu.

LETTRE 550

Ce dimanche 26e novembre, à 6 heures du matin.

Il y a en vérité un long intervalle d'un dimanche à l'autre ; et encore a-t-on à craindre que le vent ne le rende plus considérable. Les courriers dans cette saison manquent souvent d'arriver ; je prévois cet accident pour aujourd'hui, et comme j'ai des nouvelles à vous dire, cette lettre partira indépendamment de celle que j'attends de vous.

Ce n'est point de la graine qu'il faut pour avoir des lis, ce sont des oignons. Mme de Marchais m'a dit qu'elle avait fait partir à votre adresse une caisse qui en contient vingt-quatre, douze qui seront entièrement couleur de rose et douze autres couleur de rose et blanc. Elle a confié cette caisse à un Anglais de sa connaissance qui lui a assuré affirmativement qu'elle vous sera fidèlement et promptement rendue. Mme de Marchais prétend que vous la recevrai presque en même temps que cette lettre.

On fait l'inventaire de Mariette. Mme d'Olonne ne sera vendue que tout à la fin, à ce que croit M. de Presle, qui ne le croit que par conjecture, car il ne va point à l'inventaire.

Je vous ai envoyé par une occasion que m'ont fourni les Grenville quatre boîtes de sucre d'orge ; si vous trouvez que c'est trop vous le distribuerez aux enrhumés de votre connaissance.

Nos ministres ont toujours la goutte, cependant on me dit hier que M. Turgot retournait aujourd'hui à la cour. M. de Maurepas n'est point encore en état d'y aller, il a les pieds trop enflés et douleureux. On nous annonce une grande quantité d'édits pour la diminution des impôts.

LETTRE 550.—Inédite.

Tout Chanteloup sera ici le dix du mois prochain ; le grand Abbé préviendra de quelques jours. Milady Henriette part ce soir ou demain matin avec monsieur son père. On dit qu'elle va se marier à M. Foley.[1] Vous me manderez ce qui en sera. Elle prit hier du thé chez moi avec Mme de Cambis laquelle a, je crois, toute sa confiance ; je crois qu'elle avait quelque crainte que l'ambassadeur [2] n'arrivât, ce qui aurait bien pu être, car il me voit assez souvent.

M. Leroy m'a fait promettre de vous parler de lui et de ses regrets d'avoir été absent pendant votre séjour ici. Ne tardez pas à m'apprendre la réception des oignons, dussiez-vous enfreindre la règle des sept jours.

Il faut vous dire un mot de ma santé. Elle est bonne, quoique les insomnies et les étourdissements soient à peu près de même. Je prends tous les jours du Stoughton avant souper, par ordre de Bouvart, et par votre ordre un petit bouillon, que je coupe avec de l'eau, à une ou deux heures après midi. Je continue à donner à souper chez moi le mercredi et le jeudi. Le jour des Necker est changé, c'est le lundi au lieu du samedi. J'aime de plus en plus le petit Pompom. Tonton augmente de méchanceté et de passion pour moi ; il ne se porte point bien, on lui donne force lavements, pour lesquels il n'a point de répugnance.

Voilà à peu près tout ce que je puis vous mander. Si je ne reçois point de lettre celle-ci partira telle qu'elle est sans y rien ajouter.

Monsieur le Prince de Conti est dans un pitoyable état.

À 3 heures.

Voilà votre lettre du 21. Vous voyez que j'avais répondu d'avance à presque tous les articles.

Vous voulez donc point me dire ce que je devais à Mme Damer pour les éventails. Je n'ai point reçu la lettre dont vous aviez chargé le peintre. J'avais dit qu'on allât lui demander s'il avait eu des nouvelles de son vol, et l'on n'en a rien fait.

Wiart reçut votre lettre avec les échantillons de papier par

[1] Lady Harriet Stanhope épousa en 1776 l'honorable Thomas Foley (par la suite deuxième Baron Foley), qui appartenait à la société de joueurs de Charles Fox. Elle mourut en 1781.

[2] Lord Stormont, qui avait demandé la main de Lady Harriet Stanhope, et avait été repoussé.

la petite poste, il a exécuté vos ordres ; on travaille à vos papiers, on les lui a promis pour le commencement du mois.

Je ne doute point du mariage de Milady Henriette, non plus que de la confiance qu'elle a en Mme de Cambis ; celle-ci cultive bien plus ses amies anglaises que les françaises. Je suis avec elle, ainsi qu'avec tout le monde, comme vous l'avez vu. Nous devons aller ensemble aujourd'hui faire une visite à l'Idole ; j'irai ensuite souper chez Mme de la Reynière.

Je ne consulte point Poissonnier, je m'en tiens à Bouvart, ou pour mieux dire je ne consulte personne. J'ai bien dormi cette nuit, et je n'ai été éveillée que le temps où je vous ai écrit.

Si vous avez été content de Texier jugez de ce que j'ai pu l'être, moi pour qui l'illusion doit être bien plus forte. Je voudrais que vous eussiez entendu l'*Indigent*, cette pièce m'a fait cent fois plus de plaisir que le *Mariage de Julie*.

Je suis fâchée de l'accident de la Marquise de Blandford.[3] Je ne me souviens pas que vous m'ayez jamais parlé d'elle. Ce que vous me mandez de votre chose publique me fait plaisir, et ce que vous me dites de votre cousin m'en fait encore davantage. Votre lettre est un peu écourtée, vous attendez à la dernière extrêmité pour écrire, c'est-à-dire au jour du départ de votre courrier.

Le mariage de Milady n'est point un secret, tout le monde ici en parle. Elle a l'air d'être fort contente.

Je ne trouve point que le Bièvre ressemble à Lindor, le Biévre n'est qu'un polisson, et Lindor est, comme vous dites, *une bête inspirée*.

Bon jour, je vais me lever.

Le Craufurd me m'écrit point, je n'en suis point surprise.

Mes lettres sont bien longues en comparaison des vôtres, c'est que moi je n'ai rien de mieux à faire.

[3] Maria-Catherina de Yonge, Marquise de Blandford. Son premier mari, Lord Blandford, était le petit-fils du grand Duc de Marlborough ; le second, qu'elle épousa en 1734, fut Sir William Wyndham, l'homme d'État Tory. Lady Blandford, qui avait une maison de campagne à Mortlake, était une des vieilles dames formant un cercle à Walpole. L'accident que mentionne Mme du Deffand était une fracture de la cuisse. Lady Blandford, qui était Hollandaise, mourut en 1779.

LETTRE 551

Ce lundi 4, à 6 heures du matin.

La poste commence à être fort irrégulière, je ne reçus point de lettre hier, vraisemblablement elle arrivera aujourd'hui, mais il m'est bien plus agréable et plus facile de vous écrire quand j'ai à vous répondre ; vos lettres me rapprochent de vous ; je crois que vous m'écoutez, que vous m'entendez, je sais où vous êtes, mais quand je n'ai point de vos nouvelles, je ne sais où vous prendre ; il me semble que je fais un monologue, et ils ne sont supportables que sur le théâtre ; cependant quoiqu'il en soit, je ne veux point enfreindre la régle des huit jours.

Je vous préviens que si la lettre que j'attends aujourd'hui exige quelque réponse je vous écrirai encore mercredi. Attendez-vous à cette licence, préparez-vous et n'en soyez point surchargé, il ne vous en coûtera pas une ligne de plus ; vous en serez quitte pour quelques minutes de temps perdu, celui que vous mettrez à me lire. Après ce préambule il faut vous dire quelque autre chose. Malgré les insomnies et les étourdissements, qui subsistent toujours un peu, je me porte bien d'ailleurs, je prends tous les jours votre bouillon d'ordonnance, je m'en trouve bien. Mes journées sont très-remplies et vont l'être encore davantage par l'arrivée de mes parents ; ils partent samedi, ils seront ici dimanche. Je souperai avec eux ce jour-là chez Mme de Gramont. Ma vie en apparence est fort remplie, mais moi je sais que ce n'est que du remplissage ; il n'y que l'intérêt que l'on met aux choses qui leur donne de la consistence et de la solidité ; tout ce qui est dénué d'intérêt n'est que bouteille de savon, lanterne magique.

J'ai reçu une lettre de Voltaire, il y avait huit ou dix mois que notre correspondance était suspendue ; le bruit courait qu'il était chargé d'une commission de finance, qu'on l'avait fait marquis. Sans le croire je priai d'Argental de lui dire de ma part ce vers de l'opéra d'*Atys* :—

"Atys, comblé d'honneurs, n'aime plus Sangaride."

Il y a répondu par un autre vers de l'opéra de *Thésée* :—

"Églé ne m'aime plus, et n'a rien à me dire."

LETTRE 551.—Inédite.

Voilà de grandes bagatelles, il y a bien loin de cela à vos affaires d'Amérique.

Pompom est plus gentil que jamais, et Tonton plus passionné et plus méchant, et moi pour le moins autant votre amie.

Voilà des vers sur l'Abbé Terray :—

"Peu délicat dans le choix du moyen,
Sans foi, sans loi, sans pudeur, sans paroles,
Comme le mal il aurait fait le bien;
Son intérêt fut toujours sa boussole."

LETTRE 552

Ce lundi 11 décembre 1775.

Vous avez tort de conclure sur ce que je vous avais mandé que vous ne devrez pas remettre à me répondre au moment où votre courrier partait, que je désirais que vos lettres fussent beaucoup plus longues ; longues ou courtes je suis également contente, et je suis très-persuadée que vous êtes peut-être le seul de votre nation capable d'un tel effort que d'écrire tous les huit jours. Comme je ne puis pas douter que cette complaisance ne vous coûte beaucoup, c'est sans humeur et de la meilleure foi du monde que je vous prie de ne vous en plus contraindre ; je ne serai point fâchée de mon côté de n'être point assujettie à aucune régle, je vous écrirai à mesure qu'il me viendra quelque chose à vous dire ; quand cela ne sera pas pressé, ma lettre sera à différentes reprises. Le courrier d'aujourd'hui ne vous portera rien.

Depuis cinq ou six jours je suis malade ; j'ai de la fièvre, des étourdissements, une grande faiblesse. Je devais souper hier chez Mme de Gramont avec les Choiseul, qui arrivaient de Chanteloup. J'écrivis pour m'excuser, et pour prier qu'on ne me vînt point voir avant mercredi, parce que j'avais besoin de repos. J'ai pris aujourd'hui une médecine qui ne me fait rien, je suis assez ennuyée de mon état ; mais parlons d'autres choses.

J'ai envoyé votre lettre à Mme de Marchais : vous ne me dites point si vous avez reçu les oignons de lis.

M. de Beauvau ne me paraît pas dans le dessein de faire aucun remède, il se porte bien.

Quand vous voudrez que je vous parle des gens de votre

Lettre 552.—Inédite.

connaissance, et de ce qui se passe ici, vous prendrez la peine de m'interroger ; de moi-même je ne vous en manderai rien, parce que j'ai peine à croire que vous vous intéressiez à tout ce qui s'y passe.

Comme j'ai manqué le courrier de ce matin, je vais envoyer cette lettre chez M. Saint-Paul, qui l'enverra par son courrier.

LETTRE 553

Ce mardi 12e décembre, à deux heures.

Je suppose que ce que je vous ai écrit hier doit vous causer quelques inquiétudes sur ma santé, et que vous ne serez point fâché d'apprendre de mes nouvelles. Je n'eus point de fièvre hier, je ne me levai qu'à huit heures du soir ; je me trouvai plus de force que les jours précédents, quoique j'eusse pris une médecine dont l'effet fut tardif, mais qui fut tel que je pouvais le désirer. J'ai peu dormi cette nuit, j'ai assez toussé ; j'ai pris votre petit bouillon à une heure, je me trouve assez bien dans le moment actuel. J'ai écrit à la grand'maman pour la prier de ne point venir me voir aujourd'hui, parce que je voulais végéter et reprendre des forces pour la voir demain. Le grand Abbé viendra me dire de ses nouvelles et lui portera des miennes.

Je fis fermer ma porte hier toute la journée, excepté à deux ou trois personnes, vous devinez bien que c'étaient M. de Beauvau et Mme de Luxembourg. J'en userai de même aujourd'hui ; demain je continuerai ce bulletin.

À cinq heures.

Je le reprends plus tôt que je ne croyais, mais c'est la surprise de ce que je viens de recevoir qui en est cause ; j'ai Mme d'Olonne [1] entre les mains ; vous voilà au comble de la joie ; mais modérez-la, en apprenant que ses galants ne la payaient pas plus cher de son vivant que vous ne la payez après sa mort ; elle vous coûte trois mille deux cents livres. Est-il possible que

LETTRE 553.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Horace Walpole dépeint ainsi cette miniature dans sa *Description de Strawberry-Hill:*—"Bel émail, par Petitot, de Catherine-Henriette d'Angennes, Comtesse d'Olonne, représentée en Diane, personnage tout différent de celui que Bussy lui prête dans son *Histoire amoureuse des Gaules*. Il est encadré de fleurs émaillées en relief par Giles Legaré de Chaumont en Bassigni, qui était fameux pour cette sorte d'ouvrages : de la collection de Monsieur Mariette." (*Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome ii, p. 475.)

vous ayez donné un pouvoir aussi illimité à votre brocanteur ? C'est Monsieur le Prince de Conti, a-t-il dit, qui a si extravagamment poussé ce bijou. Ce M. Bassan s'offrait de vous le faire tenir par un Anglais dont il prétend être sûr, qui partira vendredi ; mais je n'ai pas voulu contrevenir en rien à ce que vous avez prescrit. Mandez-moi à qui vous voulez que je le remette ; voulez-vous que ce soit au courrier de l'ambassadeur ?

Ah ! mon ami, je vois que tous les hommes sont fous, et que celui qu'on croit le plus sage a son coin comme les autres.

La poste, qui n'avait rien à m'apporter de vous, arrive dans ce moment, ce qui est un jour plus tôt qu'à l'ordinaire. Je reçois une lettre de Craufurd toute pleine de vous, c'est-à-dire de sa jalousie contre vous ; ce badinage remplit toute sa lettre, à l'exception de la nouvelle que M. Foley a obtenu le consentement de son père pour épouser Milady Henriette Stanhope.

C'est en prenant mon thé que je vous écris ; la toux m'interrompt, mon secrétaire est d'écho ; toute la maison a la grippe, je ne sais combien cela durera. C'est votre maudite ville de Londres qui nous a envoyé cette peste par ses courriers les brouillards ; tout le monde est atteint de ce mal, il n'a encore tué personne.[2]

Ce mercredi à midi.

Hier après que j'eus fini de vous écrire je tombai dans une mélancolie profonde, je vis beaucoup de monde et il n'y eut personne qui voulut consentir à passer la soirée avec moi ; le grand Abbé arriva, il me dit qu'il passerait la soirée tête à tête avec la grand'maman. Il me prit un grand désir de m'y trouver en tiers. Enfin je vous épargne le récit de tout ce qui fut fait et dit. Conclusion, je partis avec l'Abbé et je fus chez la grand'-maman, je fus reçue comme je pouvais le désirer ; je passai une soirée fort douce, je suis rentrée avant deux heures. J'ai moins mal dormi qu'à l'ordinaire, et je serais assez contente de moi si je n'avais un fond de vapeurs qui me rend bien malheureuse. Vous devez être bien content de ne pas connaître ce vilain état, et de n'avoir besoin d'aucune société, de n'être jamais plus heureux que lorsque vous êtes seul ; je donnerais tout ce que je possède pour penser de même.

La grand'maman me parla de vous avec toute l'affection et

[2] Cette maladie avait aussi généralement régné à Londres, sous le nom d'*influenza*. (B.)

l'amitié possible, ainsi que le grand Abbé ; mais tout cela ne vous fait rien, et je ne vous en blâme pas. Je suis si persuadée que rien de tout ce qui se passe ici ne peut vous intéresser que cela m'ôte le courage de vous rien raconter.

Mme de Caraman vous prie de lui faire l'emplette de quatre verges de molleton cramoisi pareil à l'échantillon qu'elle a donné et que je vous envoie.

Wiart prie M. Philippe[3] de vouloir bien aussi lui acheter douze verges de flanelle blanche pour faire de petites camisoles. On mettra le tout dans la caisse que vous devez envoyer à l'adresse de M. Trudaine.

LETTRE 554

Paris, ce dimanche 17 décembre 1775.

Je commence par l'article de votre lettre du 11 qui me surprend le plus :—

Voici les tricots pour Monseigneur de Mirepoix. Cela fera une caisse considérable. Il y a dix-huit pièces de trois couleurs selon ses ordres, qui coûtent quarante-huit livres sterling, treize schellings.

Rien n'est si surprenant que trois habits de tricot puissent coûter près de 50 louis, sûrement c'est une méprise. Wiart l'année passée a eu un habit de tricot cramoisi qui ne lui a coûté que trois louis ; chaque habit est composé de six pièces, et le prix de la pièce est de douze francs. Si ce n'est point une méprise et qu'en effet vous avez payé pour trois habits 48 livres sterling et treize schellings, j'en suis au désespoir. D'où vient vous êtes-vous chargé de tant de commissions ? Il n'en faut plus faire aucune, et pour moi je m'engage par serment à ne vous en jamais donner. D'où vient six médaillons à M. de Caraman ? Vous n'en marquez pas le prix, est-ce un présent que vous comptez lui faire ? À propos de quoi ? Passe pour les confitures à M. de Beauvau et Mme de Mirepoix ; il y a de l'à-propos. C'est bien fait aussi d'envoyer votre tragédie et votre *Richard*,[1] puisqu'on vous l'a demandé, et des estampes à Mme de la Vallière. Vous auriez eu grand tort de faire un présent à

[3] Valet de chambre de M. Walpole. (B.)

Lettre 554.—Inédite.

[1] *Doutes historiques sur Richard III*, par Horace Walpole.

Mme de Marchais. Je n'ai point vu la lettre que vous lui avez écrite, je la lui envoyai à Versailles, où elle était. Je vois par ce que vous m'en dites que le style est un badinage que vous soupçonnez n'être pas trop bon, il n'importe guère. Vous n'avez donc point encore reçu ses oignons. Je donnerai à M. Leroy l'extrait de votre lettre sur la généalogie que vous désirez avoir.

À l'égard de l'*Éloge de Richardson*[2] je le ferai chercher.

Je crois que voilà tous les articles de votre lettre répondus.

J'ai déjà dit à la grand'maman et au grand Abbé toutes les choses que vous me chargez de leur dire ; l'un et l'autre m'ont parlé de vous avec la plus grande amitié ; je souperai avec elle ce soir chez la petite sainte.[3]

Je ne suis pas extrêmement contente de ma santé, je ne suis pas encore quitte de la grippe, mes insomnies subsistent, et les vapeurs me gagnent terriblement.

J'attends votre réponse sur la miniature de Mme d'Olonne, j'ai impatience qu'elle soit entre vos mains. Vous avez acheté assez cher le plaisir qu'elle vous fera. Vous êtes fort heureux d'avoir des goûts aussi vifs. Ceux qui me restent c'est de manger et de dormir ; je ne puis jouir de celui-ci, et l'autre me fait mal.

Je ne lirai point M. Thomas, les éloges sont un genre que je déteste. Je lis actuellement l'*Histoire des Dernières Révolutions d'Angleterre* par le Docteur Burnet ; son style est celui de la conversation, il n'y a plus que celui-là que je puisse supporter. Tous ceux qui écrivent pour faire étalage de leur esprit me sont odieux.

Je ne sais d'où vient Mme Cholmondeley n'a pas répondu à un petit billet que je lui ai écrit sur la mort de son oncle le Général. M. Saint-Paul me dit hier qu'il partirait pour aller à Londres le 10 ou le 12 du mois prochain et qu'il se chargerait de mes commissions. Si vous en avez à me donner dites-le. Adieu.

Je crois vous avoir mandé que j'avais reçu une lettre de Voltaire.

Voici l'épitaphe qu'il a faite de l'Abbé de Voisenon :—

" Ici gîte ou plutôt frétille
Voisenon frère de Chaulieu.
À sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu,
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille."

[2] Par Diderot. (B.)

[3] Mme de Choiseul-Betz.

Voici une apostille de Wiart :—

La caisse de papier à meuble est toute prête, et elle partira les premiers jours de cette semaine à l'adresse indiquée.

LETTRE 555

Ce mardi 26 décembre 1775.

J'ai manqué à la règle des huit jours, en voici la raison : votre courrier manqua dimanche, c'était, comme vous savez, la veille de Noël ; je devais avoir le soir tout Chanteloup, ce qui faisait un grand fracas dans mon ménage ; mes secrétaires étaient occupés, et n'ayant point reçu de lettre, je me dispensai d'en écrire. Je connais votre indulgence, d'ailleurs vous ne deviez plus être en peine de ma santé ; vous deviez savoir qu'elle était assez bonne, elle est encore meilleure aujourd'hui ; j'ai parfaitement bien dormi cette nuit, et je n'ai d'incommodité que mon baptistaire ; celle-là est sans remède, il ne peut y avoir que des palliatifs, et le plus souverain de tous, c'est......Vous savez quel il est.

Je vous félicite du plus profond de mon cœur de l'espérance que vous avez de revoir votre ami,[1] car je persisterai jusqu'à la mort dans l'erreur de croire qu'il n'y a de bonheur dans la vie que d'aimer et d'être avec ce que l'on aime.

Ma soirée de dimanche se passa fort bien ; je donnai à Mme de Luxembourg ses étrennes, c'était un immense chapelet de parfilage. Le Chevalier de Boufflers m'avait fait un couplet ; c'est la traduction de l'*Ave Maria*. Le voici :—

Sur l'air : *De tous les capucins du monde.*

"Je vous salue, ô mon amie !
De grâce vous êtes remplie !
Le dieu du goût est avec vous ;
Ce lieu retentit de louange
Pour vous et votre enfant[2] si doux.
Adieu ;—je parle comme un ange."

LETTRE 555.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Sir Horace Mann, qui par la mort de son frère aîné avait hérité du domaine patrimonial de Linton dans le Kent. Walpole se flattait de voir Mann revenir en Angleterre pour entrer en possession de ses biens, mais Sir Horace refusa de bouger de Florence, où il mourut en 1786.

[2] La Duchesse de Lauzun. (W.)

Je fis donner mon présent par Pompom, et comme le Chevalier ne m'apporta son couplet qu'une heure ou deux avant souper j'en avais fait deux dans la nuit pour les faire chanter par Pompom ; ils sont infiniment plats, mais qu'importe ? Les voici :—

Sur l'air des *Feuillantines*.

Pompom voudrait avoir fait
    Un couplet,
Pour le joindre au chapelet.
Mais sa muse est trop jeunette,
Ne fait pas, ne fait pas de chansonette.

Il vous dira cependant,
    Quoiqu'enfant,
Qu'il vous aime infiniment,
Et qu'en imitant sa maîtresse
Son cœur est, son cœur est plein de tendresse.

Tout cela réussit fort bien. Le souper était grand et fort bon ; nous n'étions que quatorze, nous aurions dû être dix-huit ou dix-neuf, mais la grippe fut l'excuse de plusieurs. Comme vous aimez les noms propres et que vous voulez que je croie que ce que je fais et ce que je vois vous intéresse, voici la liste de ma compagnie :

M. et Mme de Choiseul ; M. et Mme de Beauvau ; Mmes de Luxembourg et de Gramont ; l'Archevêque de Toulouse et son frère [3] ; M. de Stainville ; l'Évêque de Rodez ; l'Abbé Barthélemy ; le Président de Cotte ; Mlle Sanadon et moi. Je me couchai à quatre heures, parce que Mmes de Gramont et de Beauvau restèrent jusqu'à trois heures et demie. Ne me grondez point sur le déréglement de ma conduite ; il n'y a que deux choses dangereuses pour moi, les indigestions et l'ennui ; les veilles ne me font point de mal ; je dors si mal dans la nuit, qu'il n'importe à quelle heure je me couche ; souvent je ne m'endors qu'à dix ou onze heures du matin ; il y a mille ans que je vis comme cela, ce n'est plus la peine de changer.

Les Brienne viennent d'acheter l'hôtel de Madame la Princesse de Conti cinq cent cinquante mille livres. J'en suis bien aise ; mais cependant, comme ils passent huit mois à Brienne, je ne jouirai guère de leur voisinage. C'est assez parler de moi, venons à vous.

Vous ne m'avez point articulé que vous ayez reçu les oignons

[3] M. de Brienne. (W.)

de lis ; cependant je le suppose, puisque vous avez écrit à Mme de Marchais, et que vous l'appelez *Flore ;* je ne l'ai point vue depuis ce temps-là, je soupçonne quelque refroidissement ; il y a plusieurs jours qu'elle cesse d'être Pomone pour moi ; je croyais que le jour de mon souper elle m'accablerait de fruits, et elle ne m'envoya rien.

Vous saurez par ma première lettre si mes soupçons sont fondés.

Vos aventures d'Amérique me font de la peine, je crains que vos fonds publiques ne s'en ressentent et que cela ne vous intéresse. Vous ne me dites pas un mot de votre santé, pas un mot de vos parents. Milord Stormont m'a dit que Milady Ailesbury lui avait parlé de moi ; dites-lui, ainsi qu'à M. Conway, qu'un de mes plus grands désirs c'est de les revoir et qu'ils me sont aussi chers l'un et l'autre que s'ils étaient d'anciens amis.

Votre Duchesse de Kingston me paraît une impudente ; elle ne peut pas être punie, à ce qu'on m'a dit, autrement que par le déshonneur, et ce n'est rien pour elle.

J'ai reçu une lettre de Mme Cholmondeley, la plus tendre et la plus touchante du monde, c'est grand dommage que sa tête ne soit pas bonne, car elle est fort aimable.

J'attends la caisse, j'ai impatience qu'elle arrive et surtout que vous m'éclaircissiez sur le prix des habits de tricot. Certainement ce que vous m'en mandez ne peut être qu'une méprise. L'Évêque s'en retourne chez lui le 7 du mois prochain.

Je confierai à M. Saint-Paul votre Mme d'Olonne, il vous la rendra lui-même dans le courant du mois prochain.

L'*Éloge de Richardson* dont vous êtes curieux ne se trouve que dans les *Variétés littéraires*, qui sont en quatre volumes ; si vous ne les avez pas, et que vous en soyez curieux, M. Saint-Paul pourra vous les porter ; vous aurez le temps, avant son départ, de m'apprendre ce que vous pouvez désirer.

Ce mercredi.

La dame de Marchais est redevenue Pomone : les poires, les pommes et les raisins sont arrivés en abondance ; elle est malade depuis trois semaines et ne vient point à Paris.

On ne parle ici que des nouveaux arrangements dans le militaire ; vous en serez instruit par les gazettes, et sans doute M. de Guines reçoit les ordonnances. Les mousquetaires sont

détruits ; les gendarmes de la garde et les chevau-légers sont réduits à cinquante ; on se scandalise de la préférence qu'on leur a accordée, on l'attribue à la déférence du ministre pour M. de Maurepas, dont, comme vous savez, M. d'Aiguillon est le neveu.[4] La Reine dit à M. de Saint-Germain : " Vous avez conservé ces deux troupes apparemment pour accompagner le Roi aux lits de justice ? "—" Non, madame, mais aux *Te Deum*."

On voulait que ce ministre demandât le gouvernement de Blaye, vacant par la mort du Duc de Lorges. Le Roi, a-t-il dit, a trop de dédommagements à faire pour qu'il doive penser à accorder des grâces. Enfin, que vous dirai-je ? Ce ministre donne très-bonne opinion de lui ; c'est dommage qu'il ait faibli sur les chevau-légers ; nous verrons bientôt quelle conduite il aura pour la gendarmerie, les carabiniers, les invalides et l'École militaire.

J'attends votre première lettre avec beaucoup d'impatience. Wiart va vous parler à son tour.

La caisse des papiers est partie dimanche 24 et sera tout au plus dix jours à arriver à Calais. J'ai écrit en cette ville au commissionnaire de la faire partir par le premier bâtiment qui partira pour Londres, et de l'adresser à la douane à Monsieur le Comte de Bruhl.[5]

Je joins ici le mémoire, j'attends vos ordres pour l'acquitter.

Voilà une variante du Chevalier de Boufflers :—

" Je dis, comme l'ange à Marie,
De grâces vous êtes remplie,
Vous avez un enfant divin.
Ce compliment doit vous suffire.
Je veux le chapelet en main
Cinquante fois vous le redire."

---

[4] Le Duc d'Aiguillon était capitaine lieutenant commandant des chevau-légers. (B.)

[5] Le Comte Bruhl était un gentilhomme de Saxe résidant en Angleterre. Il était marié à la Comtesse d'Egremont, veuve du deuxième Comte de ce nom.

LETTRE 556

Ce jeudi, à 7 heures du matin.

Je reçus hier à cinq heures du soir votre lettre du dix, vous devez vous douter du plaisir qu'elle me fit et de l'impatience que j'avais à y répondre ; c'est ce que je n'ai pu faire, n'ayant pas été seule un instant jusqu'à deux heures après minuit. Je n'ai point dormi, il faut que les lettres soient à la boîte avant six heures ; ainsi je remets à dimanche à vous écrire. Je vous prie seulement de satisfaire ma curiosité le plus tôt qu'il vous sera possible si vous le pouvez. Avant-hier un homme qui dit être laquais d'un nommé M. Leduc, tailleur, remit à Wiart une petite boîte que son maître m'envoyait, et qu'il avait reçue à Londres, dont il n'était revenu que depuis trois jours, et qui lui avait été donnée pour me l'apporter par une personne dont il ne savait pas le nom. Cette boîte contient une petite navette d'or émaillé la plus jolie du monde, mais de nul usage. Je ne saurais comprendre de qui peut être ce présent, je ne forme aucun soupçon qu'il ne se détruise à l'instant ; j'ai d'abord pensé à votre cousin ou aux Miladys. J'interrogeai hier au soir votre ambassadeur, il n'en n'a nulle connaissance.

Adieu jusqu'à dimanche.

LETTRE 557

Paris, ce mercredi 3 janvier 1776.

L'Évêque [1] prétend qu'il vous avait donné sa commission par écrit ; qu'elle consistait en trois habits ; tricot, noir, violet et rouge, chacun, composé de six pièces, ce qui faisait en tout dix-huit pièces ; qu'il les voulait de laine, et il pensait que le tout, suivant ceux que l'on reçoit ici, lui coûterait dix louis ; qu'au lieu de cela le mémoire du marchand monte à onze cent cinquante-sept livres dix-neuf sous, ce qui fait, par rapport au prix qu'il voulait y mettre, neuf cent dix livres de plus. Au lieu de dix-huit pièces, il y en a trente et une, dont six pour un pantalon auquel l'Évêque n'a jamais pensé, et six pour des

Lettre 556.—Inédite.

Lettre 557.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] L'Évêque de Mirepoix.

culottes, séparées des habits. Que faire à cela ? Ce serait de faire reprendre au marchand toutes ses fournitures, si cela se pouvait. Si le marchand ne le veut pas, l'Évêque en passera par là, il le payera ; il serait fâché de vous causer le plus petit embarras. Cependant si M. Panchaud pouvait trouver à s'en défaire, cela serait heureux. L'Évêque n'est point riche, et quand il le serait, il n'aurait pas fait une telle emplette. Vous auriez dû, ayant oublié ce qu'il désirait, ne point faire la commission sans demander auparavant de nouvelles instructions. Je n'ai point encore entendu parler de la caisse. L'Évêque ne sera plus ici quand elle arrivera. Il part dimanche 7 pour son diocèse, il ne reviendra certainement pas avant la fin du mois de décembre '76.

Je suis on ne peut pas plus fâchée d'avoir été pour ainsi dire l'occasion des soins que vous vous êtes donnés, et de leur mauvaise réussite. Oh ! j'en réitère le serment, je ne me chargerai des commissions de personne, et vous ne recevrez par moi nulle importunité ; je n'ai point à me reprocher de m'être mêlée de la commission de l'évêque, elle a été de vous à lui, sans que j'en aie eu la moindre connaissance. En voici bien long sur cet article, qui m'ennuie à la mort.

Dans le temps que je me plaignais de Mme Cholmondeley, elle m'écrivait, je vous l'ai mandé. J'espère que vous serez content des oignons. Il y a près d'un mois que je n'aie vu Mme de Marchais, elle a toujours été malade. Elle me mande qu'elle viendra cette semaine passer quelques heures à Paris.

Le Comte de Broglio est de retour de Metz ; toutes mes connaissances sont rassemblées, je vois plus de monde et j'ai plus de soupers que je ne veux. Ce n'est point une extrême dissipation qu'il me faut ; je voudrais que mes journées fussent remplies, mais par la même société et les mêmes occupations ; j'ai souvent la pensée de me mettre dans un couvent ; ce serait, je l'avoue, une manière d'être enterrée vive. J'aime Pompom et Tonton ; l'ingénuité de l'un, l'excessif amour de l'autre, me satisfont peut-être plus que tout ce que je trouve d'ailleurs.

J'ai lu *Londres* [2] ; je l'avais sans le savoir, il m'a assez plu ; j'avais lu autrefois Burnet avec plaisir, je l'ai voulu relire, il m'a ennuyée. On se trompe bien en écrivant l'histoire de son temps ; un demi-siècle passé après les événements les rend bien

[2] Tableau de cette ville publié en 1770 par Pierre-Jean Grosley (1718–85), avocat, de Troyes en Champagne.

peu intéressants, il n'y a guère que les lettres, et quelques mémoires écrits par ceux dont ils contiennent l'histoire, qui puissent m'amuser. Burnet ne jouait pas un assez grand rôle dans les faits qu'il nous raconte ; ses portraits me plaisent assez, mais les anglicans et les presbytériens sont fastidieux ; il n'a pas le défaut, je l'avoue, de faire étalage du bel esprit, et c'est ce qui domine dans tous les livres que l'on fait actuellement, et c'est ce qui me les rend insupportables. Vous êtes plus heureux qu'un autre, vous vous passez de tout, vous savez être seul, vous vous suffisez à vous-même, et moi je n'ai d'autre désir que de me fuir. Je connais bien tous ceux qui m'environnent, je sais ce que valent les protestations d'amitié. L'illusion subsiste des instants, la toile se baisse, tout est fini. Il en est de même de la vie, il n'importera guère au dernier moment de la pièce qu'on y aura jouée. Voilà des réflexions bien communes et bien mal rendues.

Savez-vous que ce M. Texier, qui vous charme et qui m'a charmée aussi, n'est pas bien dans ce pays-ci, et qu'on a blâmé M. de Guines de l'avoir reçu chez lui ? On ne parle à présent que de M. de Saint-Germain [3] ; il a l'estime publique, quoiqu'il fasse le malheur de beaucoup de particuliers.

Je me refuse à vous raconter toutes les petites nouvelles de société ; il me paraît impossible qu'elles puissent vous intéresser ; elles me semblent si froides, à moi qui y joue un rôle, que je ne saurais croire qu'elles puissent vous amuser.

Je ne vois plus les Grenville, je les ai laissés là ; je ne comprends pas ce qu'ils font à Paris, et qu'est-ce qui a pu les déterminer à quitter Nancy où ils avaient de la société, pour venir dans un lieu où ils ne connaissent personne.

Je dois voir demain le Saint-Paul, je compte lui confier votre Mme d'Olonne, il vous la remettra en mains propres ; je vous manderai le jour de son départ, il vous la portera aussitôt qu'il sera arrivé.

Parlez quelquefois de moi à votre cousin. Je n'oublie point les obligations que je lui ai, vous m'avez souvent répété que c'était à lui que j'avais l'obligation de votre dernière visite. Qu'il ne s'en tienne pas là et qu'il vous prêche d'exemple en venant lui-même avec Milady. Oh ! ce serait un grand plaisir, mais je ne l'espère pas. Wiart vous a envoyé le mémoire du papier dans ma dernière lettre. À l'égard du molleton je ne m'y intéresse point.

[3] Ministre de la guerre.

LETTRE 558

Paris, ce mercredi 10 janvier 1776.

J'ai une extinction de voix qui sans rhume me prit hier au soir. Je ne tousse point, je n'ai point mal à la poitrine, je n'ai point mal dormi ; le seul inconvénient c'est la difficulté de pouvoir dicter. Mais il m'arriva un accident vendredi dernier qui m'a fait beaucoup souffrir et qui subsiste encore. À neuf heures du soir étant prête de sortir je passai dans ma garde-robe, c'est-à-dire dans mon cabinet. Couty me donnait la main, de l'autre je tenais le pot. Je ne sais ce qui m'arriva, mais le pied se tourna, je voulus me retenir, je chancelai, Couty me retint, et m'empêcha de tomber de mon haut, je tombai de côté sur le bras d'un fauteuil, qui me fit une douleur extrême. Je sortis cependant tout de suite pour aller chez la petite sainte. Le lendemain je fus souper chez la grand'maman, le dimanche chez les Brienne, le lundi je devais aller chez les Necker, mais comme par intervalle j'avais des douleurs qui me forçaient de crier, je restai chez moi. Je ne sortis point hier non plus, et d'ici à vendredi je ne sortirai point et peut-être de tout le reste de la semaine. Bouvart vient de me visiter tout à l'heure ; il n'y a nulle fracture, et cet accident n'est rien, mais il y a de certaines attitudes qui me causent d'assez grandes douleurs ; nul sujet d'inquiétude.

La caisse n'est point encore arrivée ; vraisemblablement je remettrai à M. Panchaud tous les tricots ; on prétend qu'il pourra s'en défaire aisément. M. Leroy le connaît, il l'amènera chez moi. S'il ne peut pas s'en défaire, il faudrait que le marchand les reprît ; l'Évêque est parti pour Montpellier. Il est dans la résolution de les prendre s'il n'y a pas moyen de s'en défaire, il ne souffrira pas que ce soit à votre dommage.

M. Saint-Paul partira dans le courant du mois, je lui remettrai en propres mains votre Mme d'Olonne.

Je vous donnerai de mes nouvelles incessamment.

Quelle est la maladie de Milady Ailesbury ? En est-elle parfaitement guérie ?

Ma chute n'a point été causée par un étourdissement, mon aveuglement non plus n'y a point eu de part, cet accident pouvait

LETTRE 558.—Inédite.

arriver à tout le monde. Je pense bien à vous quand je ressens des douleurs, il faut une grande patience pour les pouvoir supporter. Je vous plaignais bien, mais je vous plaindrai encore bien d'avantage à l'avenir si vous êtes dans le cas d'un accès de goutte. Je voudrais pouvoir me flatter qu'elle ne vous reviendra plus.

Je comprends que vous ne voyiez point de médecin. Je les crois de toute inutilité. Adieu, je vous écrirai dimanche. La parole me sera revenue et j'aurai reçu la caisse.

LETTRE 559

Ce samedi 13 janvier [1776.][1]

Je serais bien fâchée de douter que vous ne vous intéressiez à moi, ainsi je suppose que je vous ferai plaisir en vous donnant de mes nouvelles.

Depuis ma chute, qui fut il y a eu hier huit jours, j'ai constamment senti dans le côté gauche l'impression du coup, et selon les mouvements et les attitudes, quand je tousse ou éternue je ressens des douleurs très-vives ; c'est aujourd'hui le neuvième jour, et c'est toujours de même. Je sortis les trois premiers jours, mais depuis lundi je suis restée chez moi. Je suis en balance si j'irai ce soir chez la grand'maman, en très-petite compagnie. Je crois que non et que je me résoudrai à préférer le tête-à-tête de ma compagne. Je vous manderai demain ce que j'aurai fait ; cette dernière nuit a été détestable, je n'ai point dormi, j'ai souffert ; j'ai la sûreté qu'il n'y a point de fracture. N'aurais-je point quelque dépôt ? D'où viennent ces douleurs ? Je n'en sais rien, mais, j'ai une grande admiration de la patience avec laquelle vous supportez votre goutte, et si elle vous revient je vous plaindrai plus que jamais.

La caisse n'est point encore arrivée, et selon les nouvelles que nous avons eues elle devrait l'être.

Le feu prit au Palais[2] mercredi dernier. On le croit fini de ce matin. La Cour des Aides est entièrement brûlée, plusieurs salles du Palais Marchand, le dépôt des greffes où étaient

LETTRE 559.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] Le Palais de Justice, dont l'incendie ne respecta que les vieilles tours faisant partie du palais des Rois de France.

tous les arrêts rendus depuis trente ans ; enfin, c'est un malheur effroyable. On ne sait par où est venu le feu, si c'est par la Conciergerie [3] ou par la négligence de quelque marchand, mais on croit qu'il a commencé par la galerie des prisonniers ; on est porté à croire que quelques-uns d'eux en sont les auteurs. On les a tous transférés au Châtelet ou à l'Abbaye. Demain je vous en dirai davantage.

Ce dimanche, à 9 heures du matin.

Le feu est éteint. Je ne sortis point hier. Le mal de côté est diminué, mais je n'ai point dormi cette nuit. Je suis sans inquiétude sur le dépôt, et comme je n'ai pas de grandes douleurs je prends patience. Je crois que je ne sortirai point encore aujourd'hui.

Je viens de recevoir la nouvelle de l'arrivée de la caisse chez M. Trudaine ; on me mande d'envoyer soixante francs pour le port et qu'on me la livrera. J'écris à M. Leroy de venir chez moi cet après-dîner pour délibérer avec lui de ce que l'on fera de toutes ces pièces de tricot. Il proposera à M. Panchaud de se charger de les débiter ou bien de les faire reprendre au marchand, car quoique l'Êvêque consente à les prendre, il me semble qu'il serait malhonnête de l'y obliger. Me voilà guérie pour tout jamais de toute espèce de commission. Je n'ai pas à me faire le reproche d'avoir contribué à celle-ci, cependant comme c'est chez moi qu'on vous l'a donnée j'en ai du chagrin.

On ne reçoit les lettres dans ces premiers jours de l'année que deux ou trois jours après leur arrivée. Vraisemblablement je n'en recevrai que mardi. Ma réponse ne partirait que jeudi, ce serait vous faire trop attendre de mes nouvelles et en jugeant de vous par moi je vous causerais d'inquiétude. Je puis vous dire avec vérité que vous n'en devez point avoir. Le sommeil reviendra vraisemblablement, et si selon les apparences je suis quitte de toute espèce de douleurs je serai bien contente.

Je me suis fait traduire l'épître dédicatoire à M. Conway du petit receuil [4] de vos ouvrages. Elle m'a fait plaisir, elle m'a touchée, et c'est quelqu'un qui déteste l'amitié qui écrit ainsi ! Allez, allez, vous êtes incompréhensible.

[3] Sous la Révolution on enfermait à la Conciergerie la majorité des prisonniers politiques avant de les conduire à l'échafaud.

[4] *Pièces Fugitives*, imprimées à Strawberry-Hill en 1758.

LETTRE 560

Ce mardi 16 janvier 1776.

J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par quel bout commencer. Parlons d'abord de la caisse ; elle arriva dimanche. J'attendis M. Leroy pour en faire l'ouverture afin qu'il pût vérifier le mémoire du marchand de tricot. Savez-vous ce que vous avez fait ? Au lieu de trois habits que l'Évêque avait demandés, vous en avez envoyé dix-huit et vingt-quatre culottes par-dessus le marché. Eh bien ! il n'y aura rien de trop. L'Évêque aura ses trois habits ; nous ne sommes qu'à mardi et tout le reste est presque débité, la presse y est pour en avoir, et comme vous aimez les noms propres je vous nommerai tous ceux qui en ont pris et en prendront. D'abord le grand-papa, MM. de Beauvau, de Bauffremont, d'Entragues, de Cotte, Abbé de Cambon, Bouvart, à qui j'en donnerai un. Voilà ceux qui sont distribués ; les autres seront des Évêques. Vos 48 livres sterling et 13 schellings, qui font suivant le calcul de M. Leroy 1158 francs, resteront entre les mains de Wiart, et vous manderez, s'il vous plaît, comment on vous les fera tenir. Nous avons taxé le prix des habits, que l'on trouve à bien bon marché. Je serai remboursé des soixante francs des frais de port et Wiart aura un habit pour rien.

Je crois que cet arrangement vous plaira. Jamais rien n'a été si bien emballé. Demain je vous rendrai compte de la distribution de tous les effets. Je me suis approprié les deux livres de thé, pensant que c'était votre intention. Il est excellent, et je vous en remercie.

Jamais aucune de vos lettres ne m'a fait autant de plaisir que la dernière. Vous y êtes gai, vous vous portez à merveille, vous vous plaisez où vous êtes, vous m'y faites aimer et désirer, vous m'y invitez à vous venir voir. Ah ! si j'avais deux yeux de plus et quarante ans de moins je vous prendrais au mot, et je ne me ferais pas attendre ; songez du moins que si à l'impossible nul n'est tenu, que ce qui n'est pas impossible n'est pas de même. Bon jour, à demain. Je vous dirai comment je me porte, cet article est ennuyeux.

Ce mercredi 17.

Beaucoup mieux ; la douleur est presque insensible, il ne reste plus qu'une légère impression. J'ai même un peu dormi

Lettre 560.—Inédite.

cette nuit, je me suis reveillée d'assez bonne humeur ; passons à autre chose.

Je croyais avoir beaucoup à dire et je ne trouve rien, si ce ne sont vos distributions. Les confitures sont trouvées excellentes par M. de Beauvau, et par moi qui suis fâchée de n'en point avoir. Je ne doute pas que Mme de Mirepoix ne les trouve fort bonnes, je les lui envoyai et je ne sais pas ce qu'elle en pense.

M. de Beauvau est très-reconnaissant, il voudrait imaginer ce qui pourrait vous faire plaisir, il dit que vous le comblez d'attentions. Je fus contente de la manière dont il me parla de vous. Je vois la mine que vous faites, vous ne vous en souciez pas, vous avez tort, c'est un parfaitement galant homme, je l'aime infiniment, et s'il y a deux personnes dans le monde qui m'aiment, comme je m'en flatte, il en est une très-certainement.

La Flore-Pomone [1] ne vient plus à Paris, elle prétend être toujours malade, mais elle m'envoie toutes les semaines des poires, des pommes et des raisins. Elle est généreuse, obligeante, elle a de l'esprit, elle est bonne, mais elle n'est point amusante ; on peut se servir pour elle de l'expression qui est à la mode, elle est *exaltée*. Plus je vis et plus je déteste tout ce qui s'éloigne du naturel et sur toute chose ce qui veut être *sublime*. J'aime mieux la simplicité de Pompom que tous les beaux discours académiques. Tonton est plus méchant que jamais, parce que son amour pour moi augmente tous les jours.

Je n'ai point vu la grand'maman depuis vendredi ni le grand-papa ni Mme de Gramont. Je devais aller souper avec eux ce jour-là chez Mme d'Anville, mais le mauvais temps me fit rester chez moi ; je n'en suis point sortie pendant huit jours, ce n'est que lundi dernier que j'ai pris l'essor ; j'ai senti avec joie que je pourrais m'accoutumer à passer les soirées à peu près seule, surtout si je pouvais avoir des livres amusants. J'avais déjà lu *Londres*, je ne m'en souvenais plus ; je le relis par votre ordre, je m'en trouve assez bien, il y a des choses que je n'entends pas, mais ce qu'il dit de vos possessions en Amérique est singulier. Vous êtes d'une grande tranquillité sur votre chose publique, elle m'inquiète plus que vous.

M. de Caraman vous fera lui-même ses remercîments. J'ai envoyé vos estampes à Mme de la Vallière.

M. d'Angeul est à la campagne, on a dit chez lui qu'on ne

[1] Madame de Marchais. (Voyez la lettre 555.)

l'attendait qu'à la fin du mois ; j'attendrai son retour pour lui remettre le cachet.

Vous n'aurez pas sitôt votre Mme d'Olonne ; Mme Saint-Paul est malade, son mari attend sa guérison et son rétablissement pour partir, et je ne remettrai point Mme d'Olonne en d'autres mains que les siennes à moins d'un nouvel ordre.

Faites-moi le plaisir de faire dire à Mme Dumont que je l'aime toujours beaucoup, et que je reçois avec plaisir les marques de son souvenir et de son amitié.

M. Leroy va lire votre tragédie et Mme Necker votre *Richard ;* l'un et l'autre vous sont très-obligés.

Je vois votre ambassadeur tous les lundis chez les Necker, et les jeudis chez moi, et il y vient encore dans le courant de la semaine. Je lui trouve de l'esprit, de la politesse, de l'usage du monde, et du piquant, c'est la perle de nos diplomatiques. Je n'ai point vu le Creutz depuis dimanche, ainsi je ne lui ai point donné ses médaillons. Je passerai aujourd'hui la soirée chez moi avec M. et Mme de Beauvau. Je me suis envoyé excuser chez Mme de Mirepoix avec qui j'étais engagée ; elle m'avait demandé de lui céder mon mercredi parce qu'elle voulait donner à souper à diverses personnes en me priant d'y venir ; j'y avais consenti et je m'étais engagée d'y aller, mais les Beauvau m'ayant dit que si je restais chez moi ils me tiendront compagnie, j'ai pris ce dernier parti et j'ai mandé à la Maréchale que j'étais enrhumée ; j'aurai peut-être une tracasserie.

Monsieur l'Archevêque d'Aix fut élu lundi dernier à l'Académie pour remplacer l'Abbé de Voisenon ; il ne sera reçu que le mois prochain. Je vous promets de ne vous point envoyer les discours.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire.

Vous avez bien jugé les couplets du Chevalier de Boufflers.

LETTRE 561

Ce mercredi 24 janvier 1776.

On n'entend plus rien à la poste ; c'est ordinairement le grand froid qui facilite la communication, cette fois-ci il la retarde : je n'ai pas entièrement perdu l'espérance, il n'est pas

LETTRE 561.—Inédite.

encore heure indue pour le facteur, mais qu'il arrive ou non, je veux vous écrire.

Je crois vous avoir rendu compte de toutes vos commissions. Je vis hier M. de Creutz pour la première fois parce qu'il a eu la goutte ; il est charmé de ses médaillons ; il m'en demanda le prix. Pour Mme de Mirepoix, elle n'est pas si curieuse ; je lui parlai la première de vos confitures, elle dit qu'elles étaient bonnes ; elle me traite avec beaucoup de froideur, l'atmosphère des Choiseul et de sa belle-sœur,[1] qui me traite au mieux, l'éloigne infiniment de moi. On trouve beaucoup de sentiment, et si la jalousie est une preuve d'amour, il y en a beaucoup dans le monde. Je n'ai point eu de vos lettres depuis que vous avez dû apprendre ma chute ; vous m'en parlerez apparemment dans votre première ; elle m'a beaucoup fait souffrir, je m'en ressens encore, mais ce n'est plus qu'une impression légère ; j'ai esquivé les rhumes, les grippes, et je ne me porte pas trop mal. Vous étiez fort content de votre santé dans votre dernière, vous me ferez plaisir d'y mettre toujours un article qui la regarde.

Voulez-vous savoir de nos nouvelles ? On attend des édits du contrôleur général, des réformes de M. de Saint-Germain ; ce dernier fait beaucoup espérer, toutes les apparences sont de la fermeté, du désintéressement, et beaucoup de connaissance de sa besogne ; on le voit du bon œil, excepté ceux qui perdent leurs places. L'école militaire est sûrement détruite, on prend d'autres mesures ; cet établissement était plus fastueux qu'utile. Mais il me convient bien de vous parler de tout cela, vous l'apprendrez par la gazette, elle est cent fois mieux instruite et plus éloquente que moi ; vos nouvelles m'intéressent bien d'avantage ; je crains que vos affaires d'Amérique n'aient une mauvaise suite et qu'elles ne me causent des chagrins particuliers. On dit que non, mais j'ai peur ; encore deux ou trois ans tout au plus, je n'en demande pas davantage, et en vérité hors le sentiment machinale, je ne me sens pas beaucoup de répugnance à quitter tout ceci ; plus on connaît le monde, plus on y vit, et plus on le méprise. Comment faites-vous pour être toujours de bonne humeur et gai ? J'ai des moments où je suis assez animée, mais ce n'est point de la gaîté, le fonds de mon âme est triste, je crains souvent de retomber dans mes anciennes vapeurs. Je ne m'entends pourtant pas mal à être vieille, et c'est peut-être le rôle que j'aurai le mieux joué, mais on ne sait pas où le bas me

[1] La Princesse de Beauvau.

blesse ; je vous prédis que vous ferez un excellent vieillard, et cela parce que nous ne nous ressemblons pas, comme vous le dites souvent.

Je viens d'envoyer tout à l'heure chez M. Saint-Paul. Sa femme est malade, j'attendrai qu'on soit de retour de chez lui pour fermer ma lettre. On arrive, la femme garde toujours la chambre, le mari me verra avant son départ, je voudrais que ce fût bientôt pour que vous fussiez en pleine jouissance de Mme d'Olonne.

Vous donnerez vos ordres à Wiart sur vos 48 livres sterling et 13 schellings.

Le facteur n'arrive point, Wiart dit qu'il arrive plus tard, et moi je ne l'espère pas.

LETTRE 562

Ce jeudi 1er février 1776.

Je ne sais plus où j'en suis, je n'ai plus de vos nouvelles ; êtes-vous toujours chez Milord Ossory ? Les neiges empêchent-elles les lettres d'y arriver [1] ? Vous auriez dû en recevoir de moi deux ou trois dont la plus ancienne était du 7, où je vous mandais la chute que j'avais faite. Je ne me souviens plus de ce que les autres contenaient ; mais il me semble que vous deviez y répondre. J'ai reçu pour toute chose le 25 une lettre datée du 14 ; le retardement des courriers me fait espérer que je pourrai avoir de vos nouvelles cet après-dîner ; je devrais peut-être attendre, mais comme le courrier part ce matin, et que celui d'après ne partira que le lundi je serais trop longtemps sans vous écrire ; je ne me plais point à garder le silence, et j'aime à parler à mes amis quand même je n'ai rien à leur dire. L'indifférence est l'état le plus cruel pour moi, c'est être, quoiqu'en vie, dans le néant. Excusez cette façon de penser, chacun à la sienne.

Je vous ai mandé le débit de vos tricots. Je craindrais de rabâcher en vous parlant d'avantage. Nous avons à vous onze cent cinquante et tant de livres, nous attendons vos ordres. Le

LETTRE 562.—Inédite.

[1] Walpole écrit dans une lettre à Cole du 26 janvier 1776 :—" À Noël je fis un pilgrimage . . . à Ampthill, y fut surpris par la neige, et emprisonné pendant quinze jours ; j'en partis pieds et poings liés par la goutte." (*Lettres*, tome ix, p. 318.)

Colonel Saint-Paul diffère tous les jours son départ, j'en suis fâchée à cause de votre Mme d'Olonne. M. de Guines sera plus tôt à Paris que M. Saint-Paul à Londres. Que dites-vous de ce rappel[2]? Il me fâche extrêmement. Mais on ne veut pas souffrir qu'il m'inquiète, cependant il me semble qu'il ajoute à mes années, et m'ôte le temps d'attendre[3]; vous m'entendez, à moins que vous ne vouliez pas entendre.

J'ai reçu une lettre de votre cousin la plus aimable du monde. Ses mouvements ne sont pas de la sensibilité des vôtres, mais il n'est pas sujet au refroidissement, et au dégoût. Parlez-lui de moi, ainsi qu'à Milady.

LETTRE 563

Ce lundi 5[e] février, à 6 heures du matin.
[1776.][1]

Vos deux lettres, l'une du 23 et l'autre du 25 et 26, arrivèrent si tard hier au soir, que je fus obligée de remettre à ce matin à vous répondre, et ce matin l'heure de la poste me presse, je ne pourrai vous dire que deux mots; l'un que je me porte parfaitement bien; l'autre que je suis infiniment inquiète de vous. Vous voilà repris de la goutte, je sais par expérience ce que c'est que la douleur, et je ne doute pas que les miennes n'aient été rien en comparaison des vôtres. Combien cette maudite goutte durera-t-elle? Quel temps prendra-t-elle sur mon bonheur et sur ma vie? Je suis tout près du but, l'espérance ne m'est plus permise; il ne me reste à désirer que d'avoir de vos nouvelles le plus souvent possible. Je ne veux point que vous fassiez l'effort de m'écrire vous-même. Faites-moi écrire par qui vous pourrez, en anglais ou en français, cela est égal, un bulletin suffit. On peut le faire traduire par tout le monde; si M. Con-

[2] Mme du Deffand craignait de voir la guerre éclater entre la France et l'Angleterre. Ces appréhensions provenaient du grand enthousiasme qu'elle savait excité déjà en France par les Américains. Malgré les protestations de Lord Stormont, l'ambassadeur anglais, on expédiait de Nantes et de Bordeaux des armes aux insurgés, en plus du grand envoi fait par Beaumarchais.

[3] Mme du Deffand veut dire que la guerre entre les deux pays empêcherait Walpole de venir en France; tandis qu'avec son âge avancé, il était improbable qu'elle vécût jusqu'à la conclusion de la paix.

LETTRE 563.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

way était avec vous il prendrait volontiers la peine de me donner de vos nouvelles.

Je vous écrirai par la poste de jeudi 8, je répondrai à tous ies articles de vos lettres, pour aujourd'hui je n'ai pas le temps.

LETTRE 564

Ce samedi 10 février, à 7 heures du matin.
[1776.][1]

J'hésite à vous écrire, mais il me faudrait faire un effort pour m'en empêcher ; je tâcherai seulement d'écarter les vapeurs qui m'environnent, et de ne penser qu'au bonheur de vous avoir pour ami. Je commence par vous remercier de m'avoir fait donner de vos nouvelles par madame votre sœur. Elle recevra ma réponse par cette ordinaire. Je n'oserais me flatter d'avoir demain de vos nouvelles, depuis cinq ou six semaines les courriers sont très-irréguliers. On supporte ce contretemps quand on n'a point d'inquiétude, mais vous croyez bien que dans ce moment-ci il s'en faut bien que je sois exempte. Mais comme je n'ose vous parler ni de moi ni de vous, je vais tâcher de me distraire, en vous entretenant de tout ce qui ne me fait rien ni à vous non plus.

Le rappel de notre ambassadeur fait ici beaucoup de bruit, chacun l'interprète à sa manière. Ce qui est de plus vraisemblable c'est que notre cour ne lui est pas favorable. C'est un homme bien malheureux. On porta hier au Parlement six édits [2] sur différentes parties de l'administration, il n'y en eut qu'un qui fut enregistré, et on nomma des commissaires pour examiner les cinq autres. Monsieur le Prince de Conti est un des commissaires. Il fut hier le matin et le soir au Parlement. Il y retournera cet après-dîner. Je passai hier la soirée avec lui chez

LETTRE 564.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] "Le premier de ces édits . . . supprimait les corvées pour les grandes routes . . . Le second et le troisième édits étaient relatifs à l'administration particulière de la ville de Paris. L'un supprimait une police mal entendue et vexatoire, qu'on exerçait dans la capitale sur les grains; et l'autre, de ridicules offices, pour l'examen de différentes sortes de marchandises. Le quatrième supprimait les jurandes et communautés de commerce, et proclamait la liberté de l'industrie. Les deux derniers supprimaient ou changeaient des établissements particuliers, qui rentraient dans la classe des jurandes de commerce." (Lacretelle, *Histoire*, tome iv, pp, 389–90.)

l'Idole, avec Mmes de Luxembourg, de Cambis et M. Dutant.[3] La conversation ne fut pas fort agréable ; le Prince s'alla coucher au sortir de table. Je me retirai d'assez bonne heure, l'esprit et l'âme peu satisfaits, et fort occupée de différents projets de retraite, dont vraisemblablement je ne mettrai aucun en exécution. Pourquoi faut-il que l'océan nous sépare? Je l'échangerais volontiers pour cent lieues de plus, ce serait pour moi un moindre obstacle. Mais à quoi servent les regrets, les plaintes, les épanchements de cœur? À rien du tout, qu'à fatiguer ceux à qui on les confie.

J'attendrai jusqu'à lundi matin pour finir cette dépêche.

J'oubliais de vous parler du bal que Milady Barrymore a donné dans la maison de votre ambassadeur, mardi dernier. Il la lui avait prêtée, il fit tous les frais, mais les billets d'invitation étaient de la Milady. N'est-ce pas encore un hommage indirect[4]? Le bal fut joli, il y avait une table de quarante couverts, il y eut deux cent personnes. . . . Il finit à cinq heures du matin.

Ce dimanche.

Les nouvelles que je reçois ne dissipent pas mes inquiétudes. Remerciez, je vous prie, Milady Churchill et M. Conway de leurs attentions, en attendant que je le fasse moi-même, ce qui ne m'est pas possible aujourd'hui. Wiart exécutera les ordres de Milady. Il vous demande s'il peut payer le marchand de papier, qui vient tous les jours lui demander de l'argent.

J'ai toute confiance dans les bontés de Milady et de M. Conway, et je compte assez sur votre amitié pour espérer que vous leur marquerez qu'ils vous feront plaisir de me donner régulièrement de vos nouvelles. Je vous écrirai par M. Saint-Paul un peu plus longuement que je ne peux faire par la poste. J'attends mercredi avec impatience.

[3] C'est la leçon du manuscrit, mais la personne désignée est sans doute Louis Dutens (1730–1812), pasteur, diplomate (au service de l'Angleterre), et homme de lettres. Dutens, qui était d'une famille huguenote française, quitta la France de bonne heure pour l'Angleterre, où il devint ministre de l'Église établie. Il avait été chargé d'affaires à Turin, et précepteur de Lord Algernon Percy, fils du Duc de Northumberland ; ce dernier resta toujours son protecteur et ami. Dutens publia en 1805 le récit de sa carrière, sous le titre de *Mémoires d'un Voyageur qui se repose.*

[4] Mme du Deffand fait allusion à l'admiration de Lord Stormont pour Lady Harriet Stanhope, sœur de Lady Barrymore.

LETTRE 565

Ce vendredi 16 février 1776.

Je ne reçus qu'hier la lettre que j'attendais avant-hier ; j'étais impatiente d'avoir de vos nouvelles, c'en fut une très-bonne d'avoir de votre écriture, mais elle perdit beaucoup par le détail de votre état. Vos souffrances, la fièvre que vous avez eue et que vous avez peut-être encore me causent un peu d'inquiétude ; permettez-moi de vous le dire et ne trouvez point mauvais si je désire d'avoir de vos nouvelles le plus souvent possible. Je ne me porte pas trop bien non plus, mes insomnies sont pires que jamais, j'ai de l'agitation toutes les nuits, mais je n'ai point de douleurs ; je voudrais bien que vous fussiez de même.

Enfin, je crois que vous aurez bientôt votre Mme d'Olonne. M. Saint-Paul doit partir ces jours-ci, je me propose de vous écrire par lui.

Je fis hier vos excuses à M. de Beauvau, il ne les trouva que trop légitimes. Je suis très-contente de lui, il a des attentions infinies pour moi ; mais je remets toutes causeries pour la lettre que vous portera M. Saint-Paul.

Ce dimanche 18 février 1776.

Je vous écrivis avant-hier quoique ma lettre ne dut partir que demain lundi. Je comptais y ajouter la réponse que j'aurais à vous faire après que j'aurais reçu de vos nouvelles. La poste cette fois-ci m'a bien contentée ; elle arriva hier un jour plus tôt qu'à l'ordinaire. Elle m'a apporté de bonnes nouvelles ; je vous crois hors de tout danger, mais vous souffrez toujours beaucoup, et vous souffrirez peut-être encore longtemps, ce qui suffit pour me faire souffrir beaucoup. Ne craignez point que je vous parle de tout ce qui peut me passer par la tête, et de tout ce que vous me faites envisager pour l'avenir. Je suis dans la ferme résolution de ne point troubler votre tranquillité, de ne former aucuns désirs qui puissent contrarier vos intentions, de ne vous faire aucune représentation, quelque justes et raisonnables qu'elles puissent me paraître. Je serais très-fâchée d'obtenir rien par effort, et que vous ne puissiez pas m'accorder sans inquiétude et sans ennui. Je me dirai sans cesse que je dois me contenter des assurances de votre amitié sans en exiger

LETTRE 565.—Inédite.

d'autres preuves, si ce n'est de continuer à me donner de vos nouvelles tout aussi souvent que vous avez fait tant que vous serez malade. Je ne séparerai point cette lettre-ci de ce que je vous écrivis avant-hier ; c'est l'heure à laquelle j'écris qui fait qu'elle n'est pas de la même écriture, je change de secrétaire selon l'heure. Wiart est mon secrétaire de l'après-dîner, et Colman est celui du matin. C'est le temps de mes insomnies ; il n'arrive presque jamais que je ne m'éveille à cinq heures, et que je puisse me rendormir avant midi. Cette mauvaise habitude n'augmente pas mes forces, et si elle rend mes journées plus longues, elle ne produit pas le même effet sur ma vie, mais j'en suis peu inquiète.

J'ai remis à M. Saint-Paul votre Mme d'Olonne. J'avais intention de vous écrire par lui, mais toutes réflexions faites ce que j'ai à vous dire peut se confier à la poste. Vous vous souciez fort peu de notre chose publique, et moi je n'y prends pas assez de part pour en être bien instruite. Mes liaisons ne m'entraînent à aucun intérêt particulier, mes amis ne désirent rien, ne se mêlent de rien, et mes dispositions sont très-conformes aux leurs. La vie que je mène est fort uniforme ; je sors à neuf heures, je soupe le dimanche chez Mme de la Reynière, rarement ailleurs, le lundi chez les Necker, le mardi au Carrousel, ou chez les Caraman. Le mercredi chez moi avec les Maréchales et leurs accompagnements, c'est-à-dire Mmes de Cambis, de Lauzun, quelquefois Mmes de Broglio, Duchesse de Boufflers ; d'autres fois des dames russes, les diplomatiques, enfin les uns les autres jusqu'à la concurrence de quatorze ou quinze personnes tout au plus. Le jeudi c'est chez moi encore, avec M. et Mme de Beauvau, Mme de Cambis, MM. Necker, Leroy, le Président de Cotte, l'Abbé Barthélemy, parfois l'Evêque d'Arras. Le dernier jeudi j'eus de plus MM. de Jarnac et Saint-Lambert ; j'ai toujours ce jour-là votre ambassadeur et celui de Naples. Le vendredi et le samedi sont dévoués au petit comité de la grand'maman, où nous sommes rarement plus que six ; hier nous étions neuf, parce que le grand-papa, Mme de Gramont et le Chevalier de Beauteville [1] y furent. Depuis plusieurs jours je me lève fort tard, et je ne reçois du monde qu'entre six et sept heures. Je vois régulièrement tous les jours M. de Beauvau, je lui dois une reconnaissance infinie de son amitié

[1] Ministre de France auprès de la République de Genève.

et de ses attentions, elles ont l'empreinte du goût et de l'intérêt. Je suis aussi fort contente de Mme de Luxembourg. Son humeur n'est pas sans variations, mais elle a l'air de m'aimer ; tout le reste est du remplissage, quelquefois agréable, plus souvent froid et ennuyeux. Voilà le récit fidèle de tout ce qui me regarde.

Passons à autres choses. Mme de la Vallière me demanda hier si vous aviez reçu sa lettre (vous savez que vous ne m'en avez point parlé) ; cela ne m'empêcha pas de lui dire, que vous m'aviez chargée de vos excuses, que vous aviez la goutte aux mains. Elle me raconta tout ce que contenait la lettre qu'elle vous avait écrite, et qui me parut devoir être fort bien.

La grand'maman fait venir de Chanteloup un des deux tonneaux qu'elle avait fait faire pour moi ; on le portera chez Mme de la Vallière, chez laquelle tous les fauteuils sont incommodes. Jugez par cette attention si je dois être contente de cette grand'-maman. L'Abbé Barthélemy vous prie de me mander si vous avez imprimé une lettre en faveur de votre Shakespeare contre les attaques de Voltaire.[2] Il y a un homme de sa connaissance qui écrit son éloge. S'il y a un écrit de vous, envoyez-le moi ; il désire pouvoir vous citer.

M. Louvet n'est point encore venu chercher l'argent de Milady Churchill ; vous n'avez point répondu à l'article de l'homme au papier, qui est venu plusieurs fois demander son payement à Wiart.

Vous m'aviez promis la recette des pâtés d'anana. Voilà, je crois, tout ce que j'ai à vous dire. J'espère avoir de vos nouvelles mercredi.

Adieu.

Parlez-moi de M. Conway, de Milady Churchill, et du mariage de Milady Henriette.

Voilà la réponse de M. Bassan :—

"Ce Torré est un marchand de Londres établi derrière l'Opéra dans une petite rue. Il est très-honnête homme, et ne manquera pas de remettre ce buste dès qu'il sera arrivé à Londres, mais sans doute les grandes gelées et les glaces en ont retardé l'arrivée à Londres."

Wiart dit que vous m'avez envoyé la recette des ananas. M. Saint-Paul n'ira qu'à très-petites journées ; il vous portera Mme d'Olonne dès qu'il sera arrivé.

[2] L'Abbé pensait sans doute aux remarques de Walpole dans la préface à la deuxième édition du *Château d'Otrante.*

LETTRE 566

Ce 21 février 1776.

Je n'ai pas passé un seul jour de poste sans écrire ; quand j'ai cru que vous n'étiez pas en état de lire je me suis adressée à Milady Churchill et à M. Conway.

Je n'aime point ce retour de douleurs à la jambe. J'ai impatience d'apprendre qu'il n'aura point eu de suite. Je ne trouve point fâcheux si vous vous trouvez parfaitement quitte de cet accès qu'il se soit placé dans cette saison ; vous allez au-devant du beau temps, vous reprendrez bien plus promptement vos forces, et vous n'avez pu prendre le parti bizarre et téméraire de rester enfermé dans votre château éloigné de toute société et de tout secours ; enfin, enfin, quand vous serez parfaitement guéri je serai très-contente.

Je me porte mieux depuis deux jours, il m'est démontré que toutes mes incommodités, dont l'insomnie est la principale, ne sont causées que par mon intempérance ; depuis cinq ou six jours j'ai peu mangé et je me suis interdit plusieurs fois la viande, mais ce qui me fait un bien infini et dont je vous ai toute l'obligation, c'est le bouillon que vous m'avez ordonné et que je prends régulièrement ; le peu de sommeil que j'ai eu n'a jamais été qu'après avoir pris ce bouillon. Je le coupe avec de l'eau ; encore un bon effet qu'il produit, c'est qu'il me rend la casse moins nécessaire. Ainsi je vous dois le bien que j'éprouve quant à ma santé, et je pourrais dire en bien d'autres choses. Tous vos conseils sont bons, j'en fais usage plus que vous ne croyiez.

Ne vous pressez point d'écrire à mon Prince,[1] je lui ai fait tous vos remercîments. Quand vous vous porterez bien quatre mots suffiront.

Est-ce que vous n'avez pas reçu la lettre de Mme de la Vallière ? Elle est si contente de ce qu'elle vous a écrit qu'elle aurait du regret que sa lettre eût été perdue.

Les Maréchales ne vont pas trop bien, l'une a une humeur effroyable depuis trois semaines ou un mois, et l'autre a un rhume terrible, qui est venu à la suite d'un mal aux pieds qui donnait de l'inquiétude, et qui avait l'air d'une disposition à la gangrène. Je ne saurais, vu l'éloignement des quartiers, la voir aussi souvent que je le voudrais ; je devais dimanche dernier

LETTRE 566.—Inédite.

[1] Le Prince de Beauvau.

passer la soirée chez Mme de la Reynière, j'allai avant lui rendre visite, et voyant qu'elle devait passer la soirée toute seule je restai avec elle, elle en fut fort contente. Pour l'autre Maréchale son humeur passera, à ce que j'espère, elle soupera ce soir chez moi et je crains que la compagnie qu'elle trouvera ne lui soit pas trop agréable, ce sera les Caraman ; mais comme j'ai bien dormi cette nuit je suis dans une bonne disposition, et je me conduirai bien avec elle.

Je suis très-contente de la grand'maman, de son mari, de sa belle-sœur ; leur départ me sera fort sensible, je prévois une grande solitude pour tout l'été ; il ne tiendrait qu'à moi de l'aller passer à Chanteloup, mais c'est à quoi je ne puis me résoudre. Les Beauvau partent le 1er avril pour leur quartier, qui ne finit que le 1er juillet, mais à chaque jour son mal, jamais ce qu'on craint ou ce qu'on espère n'arrive comme on le prévoit, il faut s'abandonner au hasard. Portez-vous bien, voilà l'essentiel pour mon bonheur.

On attend ces jours-ci M. de Guines ; son étoile n'est pas heureuse, mais s'il n'a rien à se reprocher, comme je n'en doute pas, il pourra surmonter son malheur. Il a de puissants ennemis, mais il a aussi des amis et beaucoup d'esprit et de courage.

Je vous sais un gré infini de votre exactitude à me donner de vos nouvelles, ne craignez point de m'accoutumer à en recevoir deux fois la semaine ; dès que vous vous porterez bien, vous me contenterez en reprenant le train ordinaire. Enfin je ne prétends point à des complaisances qui vous gênent, je ne désire de vous que ce que vous m'accorderez sans peine. Tout ce qui peut vous coûter le moindre effort ne saurait m'être agréable. Je suis contente de vous, je me flatte que vous l'êtes de moi, et que nous n'aurons jamais de reproches à nous faire.

On ne vient point chercher la dette de Mme Churchill.

Je ne vois point les Grenville, je n'ai pu vaincre la répugnance que j'ai pour eux.

LETTRE 567

Ce dimanche 25 février 1776.

Vous aurez été étonné, en recevant Mme d'Olonne, que je ne l'aie pas accompagnée d'une lettre ; mais j'ai des temps de stérilité ; j'étais dans cet état au départ de M. Saint-Paul ; je crois que mes insomnies y contribuent ; elles attaquent la mémoire. Je m'aperçois sensiblement de l'affaiblissement de ma tête ; mais à quoi bon en parler ? on s'en apercevra assez sans que j'en avertisse. Vous avez raison, j'ai tort d'annoncer des projets de retraite, ils ne peuvent rien faire à personne ; c'est vouloir forcer ceux à qui je les communique à les combattre, c'est vouloir occuper de soi. Vous êtes souverainement raisonnable, tous vos conseils sont bons, et partent d'un intérêt véritable et bien entendu ; il est malheureux que l'océan nous sépare, tout autre genre de distance serait surmontable ; mais à quoi servent les regrets ?

Vous voilà donc quitte de la goutte ; puisque vous ne pouvez pas vous en délivrer, je la trouverais mieux placée dans cette saison-ci que dans le mois de septembre ou d'octobre ; ne le pensez-vous pas ? Je suis persuadée que vous observez le régime convenable ; je suis ravie que vous soyez à Londres ; j'estime fort votre Strawberry-Hill, mais l'air n'y est-il pas fort humide, et la retraite ne vous rend-elle pas un peu sauvage ?

Le temps s'avance à grands pas où toutes mes connaissances et mes amis abandonneront Paris ; les Choiseul pour Chanteloup, les Beauvau le 1er avril pour leur quartier ; les Broglio iront à Metz, les Caraman à Roissy ; il ne me restera que Mme de la Vallière. D'où vient suis-je sujette à l'ennui ? D'où vient ne trouvé-je aucune lecture qui m'amuse, et un si petit nombre de gens qui me plaisent ? C'est peut-être parce que je manque de raison et de bon sens ; mais dépend-il de moi d'en avoir davantage ? Je vois très-clairement que c'est une sottise que de se plaindre, parce que cela ne remédie à rien. Quand je pense à la retraite, je sens bien que l'ennui m'y suivrait et deviendrait peut-être plus grand ; mais il y aurait de moins une certaine honte et humiliation qu'on éprouve au milieu du monde, et que l'on n'éprouve pas quand on est environné de gens qui ne sont pas plus heureux que nous. Enfin on n'est point maître de ses pensées et de ses sentiments ; on l'est jusqu'à un certain

LETTRE 567.—Incomplète dans les éditions précédentes.

point de sa conduite et de ses actions ; on peut l'être de ses paroles, mais il est fâcheux de ne pouvoir pas dire ce qu'on pense et de n'oser ouvrir son âme à personne ; et je conviens que cela est nécessaire, parce que, tout bien examiné, on doit être persuadé qu'on n'a point d'amis, *vous excepté*, et ce n'est point un compliment. Mais de quelle ressource pouvez-vous m'être ? Ne vaudrait-il pas autant être dévote ? cela vaudrait mieux. Mais voilà encore ce qui ne dépend pas de soi.

Je suis véritablement fâchée de ne vous avoir pas écrit par M. Saint-Paul ; ce qui m'en console, c'est que ce que je vous aurais mandé ne vous aurait pas beaucoup intéressé ; je ne suis point comme était Mme de Sévigné, qui parlait de tout avec chaleur parce qu'elle s'intéressait à tout ; si j'ai quelque vivacité dans la conversation, dans les disputes, elle est passagère, et je retombe promptement dans la froideur et l'indifférence. Cette façon d'être tient aux organes, ils sont en moi très-faibles.

Nous attendons, mardi ou mercredi, M. de Guines ; son arrivée produira des sujets de conversation. Nous n'en manquons pas présentement ; MM. de Saint-Germain et Turgot en fournissent d'amples matières ; il y a des subdivisions à l'infini dans chaque parti ; les encyclopédistes, les économistes forment des religions avec différentes sectes. C'est ici pour le moins comme chez vous, et je suis certainement beaucoup plus neutre que vous ne sauriez l'être. Monsieur le Prince de Conti ne manque aucune séance au Parlement, et il se porte beaucoup mieux ; cette occupation lui était nécessaire.

Je vous mandais, dans ma dernière lettre, combien j'étais contente de Madame la Maréchale de Luxembourg, je n'en dirais pas autant aujourd'hui ; les jours avec elle se succèdent mais ne se ressemblent pas ; peut-être demain cela ira-t-il bien. Je soupe ce soir tête à tête avec la Maréchale de Mirepoix, c'est un petit réchauffé qui ne sera pas suivi de beaucoup de chaleur. La grand'maman est tout ce que je connais de plus parfait, son départ me sera fort sensible. Je suis fort contente de son mari ; s'ils n'allaient qu'à vingt lieues de Paris, ce serait un grand bonheur pour moi, mais soixante et tant rendent le voyage impossible.

Je vous remercie d'avoir détourné Milady Churchill de prendre la peine de m'écrire. Les assurances de mes sentiments pour elle lui seront plus agréables passant par vous, et c'est de toute

vérité que je ne puis écrire qu'à vous, toutes autres lettres me fatiguent.

J'espère que vous ne perdrez point de temps pour répondre à Mme de la Vallière, c'est une très-bonne femme, son indifférence est plus sociable que l'amitié des autres, elle est d'une facilité et d'une égalite parfaites. Sa fille [1] est tout à fait bel esprit. Je ne les vois pas bien souvent, parce que mes deux soupers par semaine et le séjour des Choiseul ici font une grande diversion, mais l'été je les verrai souvent.

On est venu chercher l'argent de Milady Churchill. Wiart payera le papier ces jours-ci.

Avez-vous lu les *Anecdotes sur la vie de Mme du Barry* [2]? presque tous les faits sont vrais.

Parlez de moi à M. Conway, je parle beaucoup de lui avec Milord Stormont. Je ne vois point la Milady Barrymore. Je sais qu'elle ne parle point encore de son départ, j'ignore avec qui elle vit.

Je voudrais bien vivre avec vous.

Voilà la quittance de M. Louvet de 444 francs.

LETTRE 568

Ce dimanche 3 mars, à deux heures
après midi.

Je préviens l'arrivée du facteur ; s'il m'apporte une lettre j'y répondrai, et s'il ne m'en apporte pas, je ne prétends pas me dispenser de vous écrire.

M. de Guines arriva avant-hier à minuit, il avait essuyé un passage affreux : sa voiture cassa, versa et roua un de ses gens ; il fut hier matin à Versailles ; nous verrons ce qui arrivera. Il n'a point encore de successeur. Ce temps-ci est curieux ; on peut parier presque sur tout, le pour ou le contre. On fait des édits, on en refuse l'enregistrement ; on fait des remontrances,

[1] La Duchesse de Châtillon.

[2] Par Charles Thévenot de Morande (1748–1803). "On peut soupçonner les *Anecdotes* d'être . . l'ouvrage d'un valet de chambre ; on y trouve une sorte de bonhomie et d'impartialité. À en juger par quelques faits dont nous avons été plus directement instruits, il paraît que l'auteur dit à peu près tout ce qu'il sait : mais il ne sait qu'à demi." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome ix, p. 280.)

LETTRE 568.—Incomplète dans les éditions précédentes.

qu'en résultera-t-il ? retirera-t-on les édits ? y aura-t-il un lit de justice ? Les paris sont ouverts.

Il y eut jeudi à l'Académie la réception de l'Archevêque d'Aix, pour remplacer l'Abbé de Voisenon. Hier M. Colardeau fut élu à la place de M. de Saint-Aignan. Je crois que vous êtes peu curieux de toutes les belles harangues qui s'ensuivront. Voici une épigramme que je leur préfère.

"Quelqu'un, dit-on, a peint Voltaire,
Entre la Beaumelle et Fréron ;
Cela ferait un vrai Calvaire,
S'il n'y manquait le bon larron."

Ce temps-ci produit une infinité de bons mots, je me reproche de ne les pas retenir pour vous les mander, mais je perds la mémoire ; les insomnies en sont cause ; de plus, depuis quatre jours j'ai un rhume de cerveau qui m'offusque la tête ; je suis comme la chanson de M. Chauvelin, *j'écoute sans entendre, je regarde sans voir.* Ah ! je ne regarde pas !

Êtes-vous parfaitement guéri de votre goutte ? Je commence à craindre de n'avoir pas de vos nouvelles aujourd'hui. Vous aurez dû recevoir mardi ou mercredi votre Mme d'Olonne ; je ne le saurai que dans huit jours. Je commence à être embarrassée quand je vous écris ; que puis-je vous mander qui vous intéresse ? Rien, ce me semble. Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier ; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, etc., et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur (qu'on ne connaît peut-être pas chez vous), une espèce de petit pissenlit, qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme *immortelle,* parce qu'elle ne se fane jamais. Ceci est l'emblème de mon âme, dont il résulte une grande privation de pensées et d'imagination, mais où il reste une grande constance d'estime et d'attachement.

On disait ces jours passés qu'il paraissait un nouveau volume des lettres de Mme de Sévigné ; vous croyez bien que j'étais bien pressée de l'avoir ; mais c'était une nouvelle édition du neuvième tome, qui commence par des lettres du Cardinal de Retz, de M. de la Rochefoucauld, et où il y en a plusieurs de Mme de la Fayette, quelques-unes de Mme de Grignan, d'autres

de Mme de Sévigné, et beaucoup de Mme de Coulanges, dont l'esprit ne me plaît point du tout. On y découvre de la vanité, des airs, nul sentiment, enfin tous les défauts que l'on rencontre dans le grand nombre des gens avec lesquels on vit. Relisez ce volume. Mme de la Fayette avait des vapeurs ; je me trouve beaucoup de conformité avec elle. Le style de M. de la Rochefoucauld me plaît. Pour celui de Mme de Sévigné, il est unique et d'un agrément qui ne ressemble à rien.

Je vous envoie de nouveaux vers de Voltaire,[1] ils ont ici un grand succès ; je les trouve bien, mais je n'en suis pas charmée.

Mais à propos, je le suis de votre lettre à Mme de la Vallière, elle est très-jolie ; elle la montre à tout le monde. J'ai un tonneau établi chez elle, que la grand'maman a fait venir de Chanteloup ; c'est un indice que je n'y retournerai pas ; mais je m'afflige de ce que leur départ s'avance à grands pas ; je ne sais pas si ces gens-là m'aiment, mais ils me sont bénévoles : on ne peut guère rien espérer de mieux.

Le facteur n'arrive point, l'heure se passe, il est vraisemblable que je n'aurai rien à ajouter.

À quatre heures.

Voilà le facteur. Votre lettre n'exige pas beaucoup de réponse. Je parlerai de la généalogie, il est vrai que je ne sais plus ce que c'est, mais comme j'en ai parlé précédemment à M. Leroy il s'en souviendra.

J'ai tort de vous avoir annoncé que j'écrirais par M. Saint-Paul ; quand je veux parler nouvelles, la plume me tombe des mains ; premièrement, parce que je ne sais pas raconter ; et puis, que ce que je raconterais ne m'intéresse point ; et ce qui est encore bien plus certain, c'est l'assurance où je suis que ce que je pourrais vous mander ne vous intéresserait point du tout ; tout ce qui s'est passé devant vos yeux pendant vos séjours ici ne vous a pas fait plus d'impression que la lanterne magique. Les choses qui pourraient peut-être vous intéresser sont celles dont je suis le moins instruite, et qui exigeraient le plus de connaissance et de vérité, et dans ce temps-ci, le faux et le vrai se débitent également, et ce que je crains le plus, c'est de dire des faussetés. Je comprends que les détails de société doivent devenir, en l'absence, comme étaient pour vous mes détails domestiques, c'est-à-dire ennuyeux. Que faut-il donc faire, ne pouvant parler ni des autres ni de soi ? Faire des

[1] Ces vers, intitulés *Le Temps présent*, se trouvent imprimés dans ses *Œuvres*. (B.)

gazettes ? Je n'en ai pas le talent. Ce qui me fâche, c'est que votre goutte ne soit pas entièrement dissipée. Vous avez bien tort, si vous croyez que je ne vous plains pas et que je fasse comparaison de l'insomnie aux douleurs ; ah ! mon Dieu, non, j'en sens la différence.

LETTRE 569

Ce lundi 4 mars 1776.

Je veux réparer le tort que j'ai eu de ne vous pas écrire par M. Saint-Paul. Il partira jeudi un certain Baron suédois, envoyé du Roi de Suède, qui vous rendra cette lettre ; je n'ai pu retenir son nom,[1] mais il n'importe. Je vous ai mandé l'arrivée de M. de Guines, vendredi à minuit ; le lendemain, samedi, il fut à Versailles ; il vit le Roi, et lui remit une lettre ; le Roi rougit, ne lui fit pas mauvaise mine et ne lui parla pas ; il était dans la foule des courtisans ; on n'infère rien de cette première entrevue. La cour était nombreuse, il y avait les députés du Parlement qui venaient demander au Roi quel jour il assignerait pour répondre aux remontrances[2] qu'ils lui apportaient ; le Roi, avec un visage sévère, leur dit qu'il voulait la grande députation et qu'il leur assignerait le jour.

L'ambassadeur de Venise[3] donna hier un bal, l'Archevêque a voulu s'y opposer, mais il n'a pu y réussir.

Tout le monde est persuadé qu'il y aura un lit de justice ; le Comte de Broglio a parié contre moi qu'il n'y en aurait point.

L'on m'apporte dans le moment les harangues de l'Académie ; comme elles ne vous coûteront point de port, je vous les enverrai.

L'épigramme que je vous ai envoyée, que je croyais nouvelle, est ancienne.

Je ne vous ai point dit que ce fut chez l'Idole que M. de Guines débarqua en arrivant ; elle avait un grand souper où étaient son Prince,[4] M. et Mme de Beauvau, Monsieur le Duc de Choiseul, Mme de Gramont, Mme de Luxembourg, Mme de Lauzun, Mme d'Usson, le Marquis de Laval, l'Archevêque de Toulouse et

Lettre 569.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Baron de Nolken. (B.)
[2] Les remontrances du parlement de Paris contre les réformes de Turgot. (B.)
[3] Le Chevalier Mocenigo, Ambassadeur de 1769 à 1776.
[4] Le Prince de Conti.

plusieurs autres ; ce dernier ne se porte point bien, sa poitrine, son ambition ne sont pas en bon état ; il est ami du Turgot, du moins en apparence, mais peut-il y avoir de l'amitié entre les ambitieux ? On ne sait ce que tout ceci deviendra : il paraît impossible que le Turgot ne succombe, il ne sait ce qu'il fait. Le Maurepas est la faiblesse même. Le Saint-Germain, dont on avait bonne opinion, indépendamment qu'il est assez malade, ne soutient pas l'idée qu'on avait de lui ; le choix qu'on a fait de M. de Montbarey pour être en quelque sorte son adjoint, marque peu de discernement ; c'est un homme très-borné, d'une naissance très-médiocre, et sans aucun mérite distingué ; nous n'avons personne qui ait le sens commun. Ceux qui nous gouvernent rendent leurs prédécesseurs considérables, et les font regretter.

Ce mardi 5.

J'ai envoyé chercher toutes les ordonnances de M. de Saint-Germain, moins pour vous, à qui elles ne feront rien, que pour M. Conway, qui ne sera peut-être pas fâché de les voir.

Je n'ai rien appris de nouveau hier. J'ai lu les harangues : c'est bien abuser de la parole.

J'ai mieux dormi cette nuit. Mon petit chien est très-amoureux ; Pompom est fort aimable. Je donne à souper ce soir à Mme de Roncherolles et à M. Francès, lesquels sont très-*turgotins*, c'est ainsi qu'on les appelle ; car *-tistes* les rendrait trop fameux, cela leur donnerait l'air d'une secte ; à eux n'appartient pas tant d'honneur. Adieu jusqu'à demain.

J'avais quinze numéros à la loterie de l'école militaire ; elle a été tirée aujourd'hui, et je n'ai rien eu.

Ce mercredi 6.

Il y a eu hier bien des *on dit*, qui sont sans vérité, et même sans vraisemblance. On dit qu'on propose au Chancelier Maupeou, pour qu'il donne sa démission, un million, et de faire son fils aîné Duc et Pair ; la place de Chancelier serait pour M. de Malesherbes ; cela est absurde.

On dit qu'on veut supprimer deux places de gentilshommes de la chambre, et deux de capitaines des gardes ; autre absurdité. Le Roi n'a point encore dit quel jour il signifierait sa volonté, et les paris subsistent. Je commence à croire que je pourrais bien perdre et que le Parlement cédera ; ce qui est de certain, c'est que le Turgot ne cédera pas ; il n'y a pas d'homme plus entreprenant, plus entêté, plus présomptueux ; son associé

Malesherbes va comme on le pousse. On dit de nos trois ministres : le Turgot ne doute de rien, le Malesherbes doute de tout. et le Maurepas se moque de tout ; et chacun pense qu'un tel gouvernement ne peut subsister. Venons aux faits vrais.

Il y a eu avant-hier un duel entre le Prince de Salm [5] et un M. de Lanjamet,[6] officier dans le régiment du Roi. L'affaire se conte différemment ; mais comme il y a un grand nombre de témoins, on ne tardera pas à en savoir la vérité. La querelle fut occasionnée par le jeu : Lanjamet était le débiteur ; il était convenu de payer à un terme qui n'était point expiré ; il sut que le Prince tenait de fort mauvais propos ; il chercha de l'argent et s'acquitta, et rencontrant le Prince dans les Tuileries, il le traita très-mal. Ils sortirent pour s'aller battre sur le rempart où il y avait beaucoup de monde. M. de Salm fut suivi de deux hommes, dont l'un, dit-on, était son valet de chambre, et l'autre, un maître en fait d'armes. Lanjamet lui demanda pourquoi ces gens-là le suivaient ; le Prince, sans lui répondre, tira son épée ; on prétend que celui-ci avait un gros manchon devant lui. Lanjamet lui proposa de se déshabiller ; l'autre, sans répondre, alla sur lui ; on prétend que la pointe de l'épée de Lanjamet trouva de la résistance ; ce qui est de sûr, c'est que Lanjamet tomba, et que le Prince l'aurait tué par terre si Lanjamet ne s'était saisi de son épée et ne l'eût cassée ; on prétend que le maître en fait d'armes, quand il vit Lanjamet par terre, criait au Prince : " Plongez votre épée." Lanjamet se relevant fut sur le Prince qui n'avait plus d'épée et le poursuivit ; il était comme un enragé ; le Prince a eu quelques légères blessures. Une Mme de Créqui,[7] amie de la Princesse de Salm, fut lui rendre visite, ne sachant rien de l'aventure de son fils ; sa mère lui dit qu'il était incommodé ; elle demanda à le voir ; on lui fit quelques difficultés, elle insista, le Prince était dans son lit. Elle lui demanda pourquoi on avait fait difficulté de la laisser entrer : " C'est," dit-il, " qu'il y a des tableaux fort obscènes dans ma chambre."—" Bon," dit-elle, " qu'est-ce que cela fait, je suis si vieille ! Je sais que ce sont les impuissants qui aiment les peintures malhonnêtes, et que ce sont les poltrons qui veulent

[5] Le Prince Frédéric de Salm, de réputation douteuse avant cette honteuse aventure. (B.)

[6] M. de Lanjamet était le fils cadet d'une bonne famille de Bretagne. (B.) Un récit de ce duel est donné dans les *Mémoires* de Ségur.

[7] C'est peut-etre Marie-Louise d'Auxy, mariée en 1720 à Jacques-Charles, Marquis de Créqui.

toujours se battre." Elle ne savait rien de l'aventure, ce qui a rendu ce propos plaisant.

J'ai fait copier hier des vers que j'ai trouvés jolis et que je vous envoie ; c'est une invitation à dîner que fit Voltaire à Destouches après la représentation de sa pièce du *Glorieux*.[8]

Je n'ai point vu M. Leroy, mais il soupera demain chez moi. Vous auriez dû me renvoyer une note de cette généalogie pour que je pusse [la] lui donner en cas qu'il ait perdu celle que je lui ai remise.

On a payé le papier.

Je n'espère pas de vos nouvelles aujourd'hui, vous auriez cependant bien fait de m'en donner, puisque vous n'êtes pas entièrement quitte de votre goutte. J'ai appris que M. Saint-Paul avait eu un passage affreux ; Mme d'Olonne a courru un grand risque.

Mme de Luxembourg est fort enrhumée, et quoiqu'elle ne soit pas assez malade pour garder la maison, j'en suis inquiète.

Monsieur le Prince de Conti se porte beaucoup mieux ; il se distingue dans l'affaire du Parlement, et le mouvement qu'elle donne à son sang lui a fait plus de bien que le régime et les remèdes.

Sachez-moi gré de cette lettre ; plus elle est détestable, plus vous me devez de reconnaissance.

À 4 heures après mid .

Voilà une lettre que je n'espérais. D'un mal vous passez à un autre mal, il faut que je sois toujours inquiète. Je consens volontiers que vous me fassiez rentrer dans l'ordre accoutumé, quand je n'ai point d'inquiétude ; mais quand vous êtes malade il faut me donner de vos nouvelles.

Je suis fort aise que Mme Cholmondeley m'aime, je l'aimerais beaucoup si elle n'était pas un peu follette, elle a beaucoup d'âme, elle est extrêmement sensible, mais elle a tous les inconvénients de la sensibilité qui sont une grande inégalité.

[8] *Invitation de Souper.*

"Auteur solide, ingénieux
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.
Je le serai, j'en suis tenté,
Si demain ma table s'honore
D'un convive tant souhaité ;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité."

Sans ce défaut je l'aurais aimée à la folie, sa société m'aurait infiniment convenu. Quelle différence d'elle à Mlle Sanadon, à Mme de Cambis, etc., etc. ! Si j'avais encore longtemps à vivre je changerais de situation, je n'aime point la vie que je mène, je ne tiens à rien ; mais je ne veux point vous parler de moi.

Vous avez actuellement votre Mme d'Olonne. Le projet de M. Saint-Paul était de vous la remettre en mains propres.

Je voudrais savoir si vous voyez quelques médecins, et ce qu'ils disent de votre fièvre. Je vous avoue que je suis fâchée de votre résolution de ne me donner de vos nouvelles que tous les huit jours. Je supporte l'inquiétude impatiemment.[9]

LETTRE 570

Paris, ce 10 mars 1776.

Le Colonel Saint-Paul ne sait ce qu'il dit s'il vous a fait entendre que je me couchais trop tard ; mais s'il vous a dit que je passais presque toutes les nuits sans dormir, il a eu raison ; ce sont des insomnies, et non des veilles. Votre patience et votre sagesse n'y pourraient rien. Par extraordinaire cette nuit-ci a été bonne.

[9] Lettre incluse avec celle de Mme du Deffand :—

"Paris, 6 mars 1776.

C'est avec un plaisir infini, Monsieur, que j'ai reçu les jolis présents* que Mme du Deffand m'a remis de votre part, et je vous en offre ici l'hommage de ma vive reconnaissance. Je n'ai jamais rien vu de mieux fini, ni de mieux senti pour l'expression, ni de plus heureux pour le choix. Je les conserverai comme une marque d'amitié infiniment chère de l'homme que j'honore le plus pour ses lumières et pour son caractère aimable.

Vous avez été tourmenté de la goutte, Monsieur ; je l'ai été de même pour la première fois. Il faut tôt ou tard se familiariser avec la douleur. Je me sers d'un remède très-innocent et dont je me trouve parfaitement bien. C'est de prendre le soir en me couchant une seule tasse de thé de fleur de sureau, qui fait transpirer doucement, et de mettre tous les matins les pieds dans l'eau. Le Comte d'Affry a été tourmenté de la goutte, il avait jusqu'à quatre accès par an, et voilà onze ans qu'il en est quitte, depuis qu'il se sert de ce remède. Il doit être innocent, car les bains de pieds ne font que favoriser la transpiration.

Quand est-ce que vous nous reviendrez, Monsieur ? Vous savez combien vous êtes cher à vos amis et combien vous êtes nécessaire à leur bonheur. J'espère avec le temps obtenir leurs droits puisque j'ai leurs sentiments. On ne vous connaît pas sans avoir le désir de vivre avec vous et de conserver une place dans votre souvenir.

Je vous prie d'agréer les assurances de l'attachement sincère et inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le Comte de Creutz."

Lettre 570.—Inédite.

* C'étaient des médaillons (voyez la lettre 561).

Je suis fort aise que vous soyez quitte de votre fièvre, mais je suis très-mécontente de votre impatience d'être à Strawberry-Hill. Je n'aime ni l'air que vous y respirez ni la solitude où vous y vivez. Bientôt il ne tiendra qu'à moi d'être à Paris aussi solitaire que vous dans votre petit château. Les Beauvau partent pour leur quartier dans la semaine sainte, les Choiseul pour Chanteloup le lundi de Pâques, les Brienne dans la même semaine pour leur campagne, les Broglio vont incessamment à Metz, le 1er mai les Caraman à Roissy, et Mme de Mirepoix et Mme de Boisgelin partiront pour la Franche-Comté et iront trouver la Marquise de Boufflers dans le château de M. de Bauffremont; de là elles iront en Suisse et passeront par Ferney pour voir Voltaire. Ensuite viendra le voyage de Compiègne qui m'enlevera le reste de ma compagnie. Mais, comme vous dites, la patience et la sagesse remédient à tout.

J'ai parlé à M. Leroy de votre généalogie, il ne l'a point oubliée. M. de Burigny [1] devait lui rendre réponse, et ne l'a pas fait. Il doit voir ces jours-ci un homme qui doit lui apprendre ce que vous désirez savoir.

Cette lettre-ci sera précédée d'un gros paquet dont le Baron de Nolken s'est chargé; vous aurez peu de contentement de ce qu'il contient, je n'excepte pas ma lettre. Je ne sais point les nouvelles d'aujourd'hui, je n'ai encore vu personne, je crois qu'il doit être décidé s'il y aura un lit de justice. Je verrai ce soir la grand'maman, je lui apprendrai ce qui regarde Milady Charlotte.[2] Milady Churchill a donc renoncé au voyage de France? J'aurais beaucoup de plaisir à la revoir, ainsi que M. Conway et Milady Ailesbury. Vous ne voulez donc pas me dire un mot de Milady Henriette,[3] ce ne peut être par ignorance, c'est l'effet d'une grande prudence. Je soupai hier, à ce qu'on dit, avec Milady Barrymore. Comme je ne me mis point à table et qu'elle ne me vint point parler je ne l'ai su que par ouï-dire. Votre ambassadeur est très-empressé pour elle, il y en a qui croient qu'il en est amoureux, je n'en crois rien. Je crois vous avoir mandé qu'il a loué l'Hôtel des Deux Ponts. Il s'est engagé à ne pas dire combien, il dit seulement que cela passe seize mille francs; c'est une très-grande et belle maison, un très-beau jardin, qui est terminé par une terrasse sur le rempart. Il y

[1] Jean Lévesque de Burigny (1692–1785), littérateur, membre de l'Académie des Inscriptions.
[2] Lady Charlotte Burgoyne; elle mourut en juin 1776.
[3] Lady Harriet Stanhope.

entrera dans le mois de décembre. Milord Clermont part demain, sa femme a eu le plus grand succès à notre cour. La Reine l'a comblée de politesse ; je ne l'ai jamais rencontrée. J'ai quelque remords de ma conduite avec les Grenville, je ne saurais faire des visites et je ne puis me résoudre à les prier souper. Ai-je tort ? Ou m'approuvez-vous ?

Je condamne fort Lindor. Perdre son argent et vivre avec des jeunes gens me paraît une sotte folie. Vous ne me parlez plus du petit Craufurd, sans doute il m'a oubliée, rien n'est plus naturel et plus simple.

Je serais bien-aise de revoir Mme Cholmondeley, mais rien n'est moins possible.

Je viens de relire les lettres de Milady Montagu,[4] c'est bien peu de chose.

Le plaisir de posséder Mme d'Olonne n'a-t-il pas été acheté un peu cher ? Il y a bien des choses qu'on doit croire sans les comprendre, et qui ne sont pas du genre des grandes vérités.

Je voulais vous envoyer un livre d'anecdotes sur une certaine dame,[5] mais votre ambassadeur m'a dit qu'il était à Londres depuis bien longtemps.

Je n'ai point encore vu M. de Guines, il n'était pas encore hier de retour de Versailles ; je le plains beaucoup, mais il a un grand courage, il est par conséquent moins malheureux que s'il était faible.

Votre Amérique, vous ne m'en parlez plus.

Vous aurez bientôt M. de Lauzun. Trois sorcières lui ont prédit qu'un jour il serait roi ; on cherchait où ce pourrait être. " En Amérique," [6] répondit-il. Prenez-y garde, soit pour l'empêcher ou pour parvenir à sa faveur.

P.S.—Je viens d'apprendre qu'il y aura un lit de justice mardi 12.

[4] Lady Mary Wortley Montagu.
[5] Mme du Barry.
[6] Lauzun était un des officiers français qui combattaient pour les Américains.

LETTRE 571

Paris, ce dimanche 17 mars 1776.

J'ai chez moi mes neveux ; ils sont dans mon antichambre, j'ai la plus grande impatience de m'en débarrasser, et comme Wiart les mènera promener, je veux prévenir l'arrivée du facteur pour n'avoir qu'un mot à ajouter à la réponse que j'aurai à vous faire, et qu'on les emmène ; j'espère recevoir de vos nouvelles ; votre santé n'était pas assez raffermie pour que je sois entièrement exempte d'inquiétude. Je prévois que le paquet que vous aura remis M. Nolken ne vous aura pas fort amusé.

Il parut hier cinq édits et six ordonnances. Lundi nous aurons la relation du lit de justice [1] ; si vous en êtes curieux, mandez-le-moi, je vous enverrai tous ces fatras par la première occasion.

M. et Mme Necker se préparent à un voyage en Angleterre ; ils partiront la semaine de Pâques, et ils assurent qu'ils seront ici de retour à la fin de mai ; si vous voulez faire venir quelque chose d'ici, mandez-le-moi.

L'homme aux généalogies a dit qu'il fallait lui donner plus d'éclaircissements sur ce que vous voulez savoir. M. Lercy m'avait promis de m'apporter la note de ce qu'il demande, je ne l'ai point encore reçue. Peut-être votre ambassadeur ira-t-il aussi faire un tour à Londres ; il en a grande envie. J'ai eu la visite de Milady Dunmore, elle m'a rappelé qu'elle m'avait vue plusieurs fois pendant le séjour que fit ici Monsieur le Duc de Richmond ; je ne m'en souvenais guère. M. Colardeau a été élu à l'Académie pour remplacer M. de Saint-Aignan ; on dit qu'il mourra avant sa réception.[2] Fréron est mort ; on à donné le privilège de sa feuille [3] à sa veuve. Nous aurons incessamment un roman, commencé par Mme de Tencin et fini par Mme Élie de Beaumont [4] ; elle me vint voir l'autre jour, et elle m'a promis le premier exemplaire ; s'il paraît avant le départ de M. Necker, il vous le portera.

M. de Guines, depuis son arrivée ici, n'a point quitté Ver-

LETTRE 571.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Ce lit de justice, le premier du règne de Louis XVI, fut tenu à Versailles, le 12 mars 1776. Voyez à ce sujet la lettre de Walpole au Dr Gem du 4 avril 1766. (*Lettres*, tome ix. pp. 340–2.)

[2] C'est ce qui arriva.

[3] L'*Année Littéraire*.

[4] *Les Anecdotes de la Cour et du Règne d'Édouard II, Roi d'Angleterre.*

sailles ; il n'a pas encore pu obtenir d'audience ; cela n'est pas un trop bon signe.

Nous sommes en plein jubilé, je ne m'en aperçois pas beaucoup.

Je fus jeudi dernier à la comédie chez Mme de Montesson ; la pièce était de sa composition, elle a pour titre, *La Femme sincère*. Ce n'est pourtant pas une pièce de caractère, c'est une femme qui fait un aveu à son mari dans le genre de la Princesse de Clèves. Ce spectacle n'a pas réveillé en moi le goût de cet amusement. Je ne lis plus que des romans ; je viens de lire les *Malheurs de l'Amour*, par Mme de Tencin, qui est bien écrit, mais qui n'inspire que de la tristesse, et un autre qu'on appelle *Ernestine*, par Mlle Riccoboni,[5] qui m'a fait beaucoup de plaisir ; lisez-le, je vous en prie ; si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. Je n'ai pas de quoi vous entretenir jusqu'à l'arrivée du facteur, je vais l'attendre.

Le voilà arrivé ; vous n'êtes point quitte de votre goutte ; ces retours m'inquiètent, et je n'aime point du tout qu'elle grimpe si haut.

Vous me donnez des louanges dont je suis bien indigne, vous me jugez mal sur tous les points. Je ne suis point difficile, je m'accommoderais de l'esprit de tout le monde, si tout le monde n'était pas ridicule. Je pense comme Despréaux :

> " Chacun, pris en son air, est agréable en soi."[6]

Il n'y a que l'affectation, la prétention et le ridicule qui me choquent, et l'on ne trouve que cela. Je m'aperçois très-sensiblement que je perds petit à petit toutes les facultés de l'esprit ; la mémoire, l'application, la facilité de l'expression, tout cela me manque au besoin. Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime point, et je le sais par moi-même ; je n'exige point des autres qu'ils aient pour moi les sentiments que je n'ai point pour eux ; ce qui s'oppose à mon bonheur, c'est un ennui qui ressemble au ver solitaire et qui consomme tout ce qui pourrait me rendre heureuse. Cette comparaison exigerait une explication, mais je ne puis pas débrouiller cette pensée. Je ne sais pas ce que c'est que le choix d'Hercule.[7] Mais je suis de votre

[5] Mme (et non pas Mlle) Riccoboni (1714-92), née Laboras de Mézières, femme d'Antoine-François Riccoboni, acteur du théâtre italien. Elle était auteur de plusieurs romans.

[6] *Épître au Marquis de Seignelay* (Ép. ix, 89).

[7] Suivant la légende, Hercule, dans sa jeunesse, fut abordé par la Volupté et la Vertu, sous la forme de deux femmes, et requis de dire laquelle il voulait suivre ; il choisit la Vertu.

avis sur ce poème, je trouve que c'est peu de chose. Il paraît des *Lettres sur les Chinois*, à la suite desquelles on a mis les lettres du Chevalier de Boufflers, avec une épître à Voltaire, et la réponse qu'on a déjà vue. J'ai relu la réponse avec plaisir. On demandait l'autre jour à quelqu'un s'il avait lu les seize volumes de l'Abbé de Condillac sur l'éducation. "Ah, mon Dieu ! non," dit-il, "je m'en tiens au dix-septième." Vous comprenez quel il est, c'est le Prince.[8]

Je suis fort aise de l'arrivée du Duc de Richmond, vraisemblablement il restera peu à Paris. La Duchesse viendra-t-elle avec lui ?

Ne dites point de mal de votre lettre à Mme de la Vallière ; je l'ai lue une seconde fois, et je vous assure qu'elle est très-jolie.

Si votre édition du neuvième tome de Mme de Sévigné n'est pas plus ancienne que '51, c'est la même que la mienne. Mes lettres ne méritent aucune espèce de louanges, je n'ai point de style ; mais si l'on voulait absolument m'en supposer, il aurait plus de rapport à celui de Mme de la Fayette qu'à celui de Mme de Sévigné.

Mme Beauclerk[9] ne serait-elle pas heureuse de perdre son mari ? Vous faites bien de voir Mme Cholmondeley, elle a de l'esprit, elle est animée, elle vous amusera.

Voici la note généalogique[10] que M. Leroy vient de m'apporter.

LETTRE 572

Ce jeudi 21 mars 1776.

Je vous plains de l'envie qui me prend de vous écrire. Je me suis fait relire votre dernière lettre ; si ce n'est pas un chef-d'œuvre de bon français, c'en est un d'un excellent anglais. Aux louanges près que vous m'y donnez, tout le reste est très-vrai, très-approfondi, et d'un esprit très-éclairé ; mais quel profit en puis-je faire ? Avons-nous du pouvoir sur nous-mêmes ? Si cela était, tous les gens d'esprit seraient heureux. Je commence par vous, et je vous demande si vous êtes heureux ? J'ai peine à le croire. Cependant il ne faut pas toujours juger des

[8] Le Duc de Parme, de qui l'Abbé de Condillac avait été le précepteur. (B.)
[9] C'est-à-dire Lady Diana Beauclerk.
[10] Cette note ne se trouve plus avec le manuscrit.

LETTRE 572.—Incomplète dans les éditions précédentes.

autres par soi-même. Moi, par exemple, quand mon âme est sans sentiment, je suis sans idées, sans goût, sans pensées, je tombe dans le néant que j'appelle ennui. S'il suffisait du raisonnement et de la réflexion pour se rendre heureux, on verrait tout le contraire de ce qu'on voit, car tous les jours, en examinant le monde, je vois que ce sont les sots qui sont les plus contents des autres et d'eux-mêmes, et qui savent le mieux se suffire. Vous vous êtes tant moqué de moi sur le cas que je faisais de l'amitié, qu'à la fin vous m'avez persuadée; mais en détruisant mes illusions, je ne sais rien mettre à la place; c'est, je crois, un bonheur de prendre pour or les feuilles de chêne. J'ai ri de la récapitulation que vous me faites de tous mes bonheurs; celui d'une longue vie, par exemple; vous saurez peut-être un jour ce qu'il en faut penser. À l'égard de la considération dont je jouis, de l'estime qu'on a pour moi, des empressements qu'on me marque, je dis comme Aman dans *Esther* :—

> " De cet amas d'honneurs la douceur passagère
> Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;
> Mais Mardochée, etc."

En fait de connaissances, de liaisons, et d'amis, ce n'est pas le nombre qui satisfait. Voilà ce qu'il m'a pris envie de vous dire aujourd'hui; vous voilà quitte de moi pour ce moment.

Je vais faire copier une lettre [1] de Voltaire qu'il a envoyée à M. de Malesherbes, où vous verrez qu'il soutient bien son caractère; c'est à propos d'un arrêt du parlement qui a condamné au feu un livre intitulé, *Contre les Droits Féodaux.*

Ce samedi 23.

Il paraît deux volumes de votre Shakespeare, on dit qu'il en aura seize: le premier contient une *Épître* à notre Roi, l'institution et la description du jubilé [2] en l'honneur de Shakespeare, et l'histoire de sa vie écrite très-longuement et très-ennuyeuse-

[1] Cette lettre (imprimée dans les *Œuvres* de Voltaire) était adressée à M. de Boncerf, premier commis de Turgot, et auteur de la brochure intitulée *Les Inconvénients des Droits Féodaux.* Cette brochure était destinée à disposer les esprits de la classe moyenne du peuple pour une partie des projets libéraux et patriotiques de M. Turgot; elle fut condamnée d'une commune voix par le parlement de Paris, comme " injurieuse aux lois et coutumes de la France, aux droits sacrés et inaliénables de la couronne, et au droit des propriétés des particuliers; comme tendant à ébranler toute la constitution de la monarchie, en soulevant tous les vassaux contre leurs seigneurs et contre le roi même, en leur présentant tous les droits féodaux et domaniaux comme autant d'usurpations, de vexations et de violences, également odieuses et ridicules, et en leur suggérant les prétendus moyens de les abolir, qui sont aussi contraires au respect dû au roi et à ses ministres, qu'à la tranquillité du royaume." (B.)

[2] La fête célébrée à Stratford-on-Avon en septembre 1769, et qu'organisa et présida Garrick. Ce fut un four complet, et les beaux esprits en firent des gorges chaudes.

ment ; je n'ai encore rien lu de la traduction de ses pièces. La première est *Othello*, dont l'Abbé Barthélemy est très-content ; mais tous les jours je me confirme à ne m'en rapporter au jugement de personne ; non pas que je croie avoir plus de goût, mais du moins je ne juge que d'après moi, que par l'impression que je reçois, et jamais par des règles que je ne sais point.

J'imagine que votre ambassadeur accompagnera les Necker dans leur petit voyage ; j'aurai quelque regret de leur absence ; je soupe avec eux deux fois la semaine, le lundi chez eux, le jeudi chez moi. Je trouve de l'esprit à votre ambassadeur, beaucoup de politesse et de noblesse ; c'est de nos diplomatiques celui qui vaut le mieux sans nulle comparaison ; vous vous connaissez peu l'un et l'autre ; mais ce qui doit vous prévenir en sa faveur, c'est l'amitié qu'il a pour votre cousin. Je crois que le Caraccioli crèvera bientôt ; il a une abondance de flegmes, de paroles, qui le suffoquent. On n'est point fâché de le connaître, de le rencontrer, de l'avoir chez soi, mais cependant il fatigue, il assomme. Il a d'abord été fort épris de Mme de Beauvau, et elle de lui, mais cela est fort refroidi. L'objet de sa vénération, c'est d'Alembert et Mlle de Lespinasse ; mais cela ne l'empêche pas d'avoir une sorte de considération pour moi.

Le départ des Choiseul avance à grands pas, ce sera le mardi de Pâques ; je les verrai jusqu'à ce jour-là le plus souvent qu'il me sera possible ; quand toutes mes connaissances seront dispersées, je me dévouerai à la solitude et au tête-à-tête de ma compagne, qui, tout au plus, est tant soit peu au-dessus du rien ; il m'arrive même quelquefois de la croire au-dessous.

Jouissez du bonheur de vous savoir passer de tout, contemplez votre Mme d'Olonne, ou faites...... je ne sais pas quoi, car je ne saurais avoir aucune idée de vos amusements ; depuis que je suis aveugle je n'en connais qu'un genre, et c'est la société ; quand elle est bonne, c'est tant mieux ; mais je préfère la médiocre et même la mauvaise à être réduite à moi-même.

À propos, ne croyez pas que si vous étiez Français, ou moi Anglaise, que je serais plus ou moins contente de vous ; ce n'est pas la différence des nations qui nuit à notre bonne intelligence ; les mœurs et les usages n'y font rien. Bonjour, à demain.

Ce dimanche à midi.

J'ai commencé *Othello*, j'en suis enchantée. L'Abbé m'a chargée de vous dire qu'il trouve Shakespeare supérieur à tout,

et qu'il vous prie de n'écouter que le dieu [3] et de ne faire aucune attention à l'homme ; il trouve, ainsi que moi, que tout ce que les traducteurs, car ils sont trois,[4] disent de leur chef est du dernier plat. Je ne sais si leur traduction est fidèle, mais il me semble que Shakespeare n'a pu mieux dire. Il est étonnant que ces trois traducteurs n'aient pas mieux écrit tout ce qui précède leur traduction. J'ai impatience de savoir si vous serez content ; je prévois que je le serai infiniment ; mais en vieillissant je m'aperçois que je redoute d'être remuée par des choses trop tragiques.

Je soupai hier et avant-hier avec le grand Abbé, la petite sainte et la grand'maman, nous avons beaucoup parlé de vous, et la grand'maman me fit faire serment hier de vous beaucoup parler d'elle, de son estime, de son amitié. Elle voudrait, dit-elle, vous en parler elle-même ; je suis très-contente d'elle, elle se plaît avec moi. La petite sainte est aimable, mais elle ne me restera pas. L'Abbé ne partira qu'à la fin de mai, je n'aurai de stable que Mme de la Vallière.

On dit que le procès de M. de Richelieu et de Mme de Saint-Vincent sera jugé jeudi prochain. Je fermerai cette lettre après l'arrivée du facteur.

Le Prince de Salm et M. de Lanjamet se sont battus avant-hier. On dit que le Prince a reçu un grand coup d'épée dans le ventre, mais comme on dit qu'il n'en mourra pas, il faut que ce soit ailleurs.

À 4 heures.

Je reçois une lettre du petit Craufurd en même temps que la vôtre. Il ne me mande pas grand'chose, il me parle des folies de M. Selwyn ; il a, dit-il, perdu une fois dix mille guinées, une autre fois cinq, cela est exorbitant. Dieu le bénisse ! je serais bien fâchée de m'intéresser à lui, je n'aime pas les fous. Je vous trouve très-raisonnable, malgré vos fantaisies, je ne vous blâme pas de les satisfaire. Votre goût pour la solitude est la seule chose que je condamne. Cependant si en effet elle vous convient vous avez raison de la préférer à la société. Je suis bien de votre avis sur les médecins, les directeurs et les avocats. Mandez-moi si vous voulez que je vous envoie la tra-

[3] Le Tourneur, un des traducteurs, appela Shakespeare, à la grande indignation de Voltaire, " le dieu du théâtre."

[4] " L'épître dédicatoire est signée : Le Comte de Catuelan, Le Tourneur, Fontainemalherbe . . . À partir du troisième volume, tous les titres portent : traduit par M. Le Tourneur." (Barbier, *Dictionnaire des Ouvrages Anonymes*, tome iv, col. 486.)

duction de Shakespeare, elle aura ici une grande réussite. La Place [5] en avait fait un squelette.

M. de Guines est toujours à Versailles sans qu'on pense à s'expliquer avec lui ; cet homme est complètement malheureux.

On vous avait envoyé la note que vous demandez. Wiart vous en envoie une seconde.

LETTRE 573

Ce mercredi 27e mars.

Cette lettre-ci est ce que Mme de Luxembourg appelle "air à la Prasline." Le Vicomte de Noailles,[1] qu'on dit être le jeune seigneur le plus élégant de ce moment, m'avait fait demander, et me demanda même hier au soir mes commissions pour Londres, et nommément pour vous. J'acceptai ce bon office, comme un moyen que je lui donnais de vous connaître, et pour satisfaire ma vanité, dont ma liaison avec vous s'honore. Ce jeune homme prétend avoir envie de me connaître ; mais il est d'un âge à ne m'en pas donner le désir.

M. de Guines eut samedi sa première audience du Roi ; il demanda quelle était la cause de son rappel ? La fin du terme de l'ambassade. Il répéta la même question, il reçut toujours la même réponse. C'est un homme bien malheureux, mais comme je crois qu'il n'a point de tort, mais seulement des ennemis, et qu'il a un courage étonnant, il ne se laissera point accabler, et parviendra à prendre le dessus. Il n'y a que les gens faibles qui succombent et qu'on écrase impunément. Depuis son retour il n'a point quitté Versailles.

Je vous avoue que j'envisage avec une sorte d'effroi la séparation où je vais être de mes connaissances les plus agréables. Je ne connais de malheurs que les douleurs et l'ennui. Sans doute que les douleurs doivent être plus fâcheuses que l'ennui,

[5] Pierre-Antoine de la Place (1707–93), traducteur et romancier, publia en 1746 son *Théâtre Anglais*, contenant des résumés et des traductions libres de pièces anglaises. Il traita le *Tom Jones* de Fielding avec le même sans-gêne.

LETTRE 573.—Inédite.

[1] Louis-Marc-Antoine (1756–1804), Vicomte de Noailles (ci-devant Chevalier d'Arpajon), cinquième fils du Maréchal de Mouchy. Le Vicomte de Noailles combattit dans les rangs américains pendant la guerre d'Indépendance, et au début de la Révolution française se fit remarquer en préconisant des mesures libérales concernant son ordre. Il fut mortellement blessé dans une action au large de la Havane, le 9 janvier 1804.

mais feu Monsieur le Duc de la Vallière, père de celui-ci, avait alternativement ou des vapeurs ou la gravelle, et quand il avait l'un il préférait l'autre. Je voudrais être comme les bonnes âmes qui s'occupent de leur jubilé. Les églises sont pleines ; la foi dans tous les cœurs n'est point encore bannie, que n'en ai-je non seulement pour le jubilé, mais pour transporter les montagnes ? Qui pourrait faire ce prodige pouvait sans doute marcher sur les eaux, ce qui me conviendrait fort.

Le procès de M. de Richelieu et de Mme de Saint-Vincent sera jugé après-demain.

Je ne sais si je vous ai envoyé le procès-verbal du lit de justice ; Wiart me le dira. Si vous ne l'avez pas, je pourrai vous l'envoyer.

Mme de la Vallière ne se porte pas trop bien ; son estomac est fort dérangé. Elle va devenir mon unique ressource. Je voudrais que le petit Craufurd fût tenté de nous venir voir cet été, il n'en fera rien. Vos lettres feront mon unique consolation, celles de la grand'maman ma satisfaction, et celles de l'Abbé mon amusement ; il n'ira à Chanteloup qu'à la fin du mois de mai.

J'attends avec impatience les jours où je reçois vos lettres. Je voudrais bien que la première m'apprît le retour de vos forces, et l'entière exemption de toutes douleurs.

Voilà le lit de justice, vous ne vous en soucierez guère ; eh bien ! vous ne le lirez pas.

Vous ferez tenir, je vous prie, cette lettre à M. Craufurd.

Ne me laissez point oublier de M. Conway, et remerciez Milady Ailesbury de tout ce qu'elle a écrit à Milord Stormont pour moi ; il se propose de leur offrir un logement chez lui, il a loué la maison la plus charmante, c'est l'Hôtel des Deux Ponts, mais il en fera lui-même la description.

Vous pourrez m'écrire par M. Saint-Paul, qui doit revenir incessamment, l'ambassadeur ne partira je crois qu'après son retour.

J'ai fini *Othello*, rien n'est plus tragique et ne produit plus de terreur.

LETTRE 574

Ce dimanche 31 mars 1776.

Votre lettre du 26 arriva hier, un jour plus tôt qu'à l'ordinaire ; c'est une bonne fortune, mais c'est une bien mauvaise nouvelle que la lenteur de votre rétablissement ; ne peut-on pas l'attribuer au retour du froid ? Après quelques jours assez beaux, la gelée est revenue ; depuis six ou sept jours, il a fallu rallumer le feu, s'habiller plus chaudement ; les rhumes sont revenus, ce peut fort bien être ce qui retarde votre parfaite guérison. Vous irez donc incessamment sur le bord de la mer ; vous ressouvenez-vous d'un vers de Despréaux, dans son *Ode à Louis XIV*, sur le passage du Rhin ?

"Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage."

N'en pourrais-je pas faire une application ? Mais non, toute plainte est bannie.

Votre lettre est très-bonne, elle m'a fait plaisir.

Les Necker partiront la semaine de Pâques ; ils vous rendront une visite à Strawberry-Hill, et puis vous en serez quitte ; leur projet est de ne voir personne. Je ne saurais bien dire quel est l'objet de leur voyage, de leur curiosité ; ne pourrait-ce point être quelques affaires ? Ils ne verront point Newmarket. Le procès de la Duchesse de Kingston, vos spectacles, Garrick surtout, sont leurs principaux objets ils le disent ; j'espère bien qu'ils seront de retour à la fin de mai. Votre ambassadeur partira plus tôt qu'eux, il partira l'instant d'après le retour de M. Saint-Paul ; s'il veut se charger des pastilles, d'un roman nouveau et de quelques ordonnances pour M. Conway, vous les recevrez bientôt, sinon vous les recevrez par les Necker.

Avant-hier vendredi, les Princes, les Pairs et le Parlement s'assemblèrent au palais à dix heures du matin ; ils ne se séparèrent qu'à deux heures après minuit : c'était pour l'affaire de M. de Richelieu et de Mme de Saint-Vincent ; ils ont arrêté qu'on nommerait de nouveaux experts pour la vérification des billets, qu'on entendrait de nouveaux témoins, et la conclusion fut à un plus amplement informé, et le jugement remis après la Saint-Martin, qui est la rentrée du Parlement ; on a relâché tous les prisonniers ; j'attendis le retour de M. de Choiseul, qui, dans toute la journée, n'avait mangé que deux petits pâtés.

LETTRE 574.—Incomplète dans les éditions précédentes.

La grand'maman, qui ce jour-là avait soupé au Palais-Royal, revint chez elle à une heure pour lui faire préparer un morceau à manger ; j'avais soupé avec l'Abbé chez la petite sainte ; nous vînmes à l'Hôtel de Choiseul ; Mmes de Gramont et de Beauvau vinrent de leur côté attendre le grand-papa ; je ne rentrai qu'à quatre heures. Cette conduite vous effraye, mais elle ne me fait point de mal.

Je fis hier une connaissance nouvelle de Mme de Genlis [1] du Palais-Royal ; c'est elle qui a désiré de me voir, et ce sont les la Reynière qui s'en sont mêlés ; elle a beaucoup de talent, [est] grande musicienne, [a] une assez belle voix, chante fort bien et joue de la harpe divinement ; je crois qu'elle sera bientôt dame d'honneur de Madame la Duchesse de Chartres ; elle est actuellement dame de compagnie ; Mme de Blot s'est retirée, et une petite Mme de Polignac qui la remplace n'est qu'intermédiaire.

J'ai peine à croire que ces nouvelles vous intéressent.

Mme Necker connaît M. Gibbon, elle l'a vu à Genève,[2] apparemment qu'elle rapportera son livre.[3]

Il faut que je vous quitte parce que Wiart veut aller à la messe.

J'ai dit aux Necker toutes vos politesses. Ils en sont très-reconnaissants.

Après midi.

J'oubliai l'autre jour en vous parlant des jeunes gens qui allaient en Angleterre, de vous dire qui ils étaient ; l'un est le Vicomte de Noailles, second fils du Maréchal de Mouchy, qui était ci-devant Comte de Noailles ; l'autre le Marquis de Coigny, fils aîné du Duc ; le troisième M. de Charlus,[4] fils unique de M. de Castries. Je ne connais aucun des trois, on les dit fort aimables.

Le Duc de Richmond n'est-il pas bien fâché du divorce [5] ?

[1] Mme de Genlis (née Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin) ne s'était pas encore lancée dans ses aventures. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'elle fit parler d'elle par sa liaison avec le Duc de Chartres. Son mari, Charles-Alexis Brulart, Comte de Genlis (plus tard Marquis de Sillery), appartenait à la même famille que la mère de Mme du Deffand.

[2] Mme Necker, n'étant encore que Mlle Curchod, avait été le premier amour de l'historien. Ce fut en fait Mlle Curchod qu'il délaissa lorsque, dans ses propres termes, " il soupira comme amant, mais obéit comme fils."

[3] Le premier volume de la *Décadence et Chute de l'Empire Romain* parut au commencement de 1776.

[4] Armand-Charles (autrement Nicolas)-Augustin de la Croix de Castries (1756–1842), plus tard Duc de Castries.

[5] Le divorce de sa sœur, Lady Sarah Bunbury, qui fut prononcé dans l'année.

Apparemment qu'il ne viendra que dans le mois de juin, je serai fort aise de le revoir. J'espère que les Necker se chargeront de la flanelle, s'ils ne s'en chargent point, comme marchandise de contrebande, il faudrait que le marchand la reprît.

Je viens de lire le roman de Mme de Tencin : si c'était son histoire véritable, on ne s'étonnerait pas qu'on l'eût écrit ; mais pour un ouvrage d'imagination, ce n'était pas en vérité la peine.

Monsieur le Duc de Chartres n'ira point à Newmarket ; il part pour Toulon, et Madame la Duchesse de Chartres avec lui.

LETTRE 575

Ce mercredi 3 avril[1] 1776.

L'ambassadeur part demain ou après-demain, je compte qu'il vous portera vos pastilles, le roman de Mme de Tencin, et les ordonnances et les arrêts qui ont paru.

Vous serez médiocrement content du roman, la dernière partie, qui est de Mme Élie de Beaumont, donne quelque petite valeur au style de Mme de Tencin, de qui sont les deux premières.

Je soupai hier chez l'ambassadrice de Sardaigne[2] avec nombreuse compagnie ; les deux Maréchales, les Broglio, les Necker, votre ambassadeur, d'autres diplomatiques. Je fus traitée à merveille par le mari et la femme, ils me dirent qu'ils s'étaient occupés de moi toute la matinée, et qu'ayant jugé que j'allais être fort seule tout cet été, ils désiraient de m'être de ressource, de venir chez moi, de m'avoir souvent chez eux.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. de Beauvau, pleine d'amitié et telle que je n'en désirais jamais de vous une plus agreable ; il me mande " que M. de Saint-Germain a eu avant-hier avec le Roi un travail de trois heures et demie, qu'on dit sera le dernier sur la refonte générale ; on n'aura que vers le 15 les ordonnances qui y ont rapport. On n'entend pas plus parler ici des réformes annoncées dans la maison domestique pour le 1er d'avril que s'il n'en avait jamais été question."

M. Turgot est toujours très-absolu, mais chacun pense qu'il ne le sera pas longtemps.

Si je ne vous envoie pas par votre ambassadeur tout ce que je vous annonce, les Necker y suppléeront, ils doivent partir

Lettre 575.—Inédite.

[1] Dans le manuscrit, par un lapsus, '4 avril.'
[2] La Comtesse de Viry.

le 11 ou le 12 ; cependant ils ne sont point encore assurés d'un logement, et ils craignent de n'en point avoir. Tous nos jeunes gens voudraient partir pour l'Angleterre.

J'attends toujours les dimanches avec impatience. Je ne suis point rassurée sur votre santé, c'est une situation triste que d'être séparée de ses amis, et Dieu sait pour combien de temps.

On dit que Mlle de Lespinasse se meurt et qu'elle n'ira peut-être pas à quinze jours.

Les Choiseul partent toujours mardi, le grand Abbé n'ira les retrouver qu'au commencement de juin. Mme de Gramont reste, elle pourra y aller faire un voyage de quelques jours, mais elle reviendra pour aller à Plombières à la fin de juin, où elle restera deux mois.

Pompom grandit beaucoup, Tonton engraisse ; il est actuellement fort beau. Je me porte assez bien, à quelques vapeurs près.

LETTRE 576

Ce dimanche de Pâques.

Vous avez bien fait de prévenir l'arrivée de M. Saint-Paul, il n'est point encore ici, mais je n'attends point la lettre qu'il m'apporte. Je veux répondre à celle que j'ai reçue hier. D'abord je me plains de ce que vous ne me dites pas un mot de votre santé. Y a-t-il quelquechose qui m'intéresse davantage ? Je vous proteste que non, pas même la mienne. Mes deux bonnes amies sont, dit-on, fort malades. La Palatine,[1] à la suite d'un érésipèle dont vous avez pu entendre parler, et dont elle était guérie, assista le jeudi saint au service à sa paroisse. On prétend qu'elle eut un besoin auquel elle résista, dans l'obligation où elle se croit d'édifier le public ; elle rentra chez elle, ne se plaignit point, mais un quart d'heure après, ses gens étant entrés dans sa chambre, la trouvèrent couchée tout de son long par terre et sans connaissance, un œil fermé ; cela ressemble un peu à l'apoplexie, mais la connaissance est revenue, l'œil est

LETTRE 576.—Inédite.

[1] Mme Geoffrin ; il n'est rien qui explique pourquoi elle est ainsi appelée par Mme du Deffand.

ouvert, ce ne sera rien.[2] L'autre est la demoiselle [3] dont le foie est obstrué ; elle ne digère plus, et Bordeu, son médecin, dit qu'elle est fort mal ; ses amis sont fort alarmés. Je me sens fort indifférente pour ce qui en peut arriver.

Votre ambassadeur partit hier matin, il vous porte vos pastilles et le roman. Je suis bien aise que le lit de justice vous ait fait plaisir ; si on a ouvert votre lettre au bureau on en aura été bien édifié ; MM. Turgot et Malesherbes vous doivent des remercîments.[4]

Je vais vous chercher une boîte ; il aurait fallu me mander de quelle forme vous la souhaitez, et si vous y voulez une charnière ; M. Necker ne pourra pas vous la porter, je n'aurai pas le temps d'en faire l'emplette avant son départ ; comme je vous écrirai par lui, je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Mettez-vous bien à votre aise avec lui et avec les petits messieurs dont je ne me soucie point et que je ne connais même pas. Je vous en quitte pour recevoir une fois seulement M. et Mme Necker à Strawberry-Hill.

Je reçus hier une grande lettre de Lindor, elle me fit plaisir ; dites-lui que je lui répondrai incessamment ; il devrait nous venir voir, mais s'il y venait seul il s'y ennuierait trop ; qu'il s'associe avec quelques amis.

Wiart me dit qu'il vous a envoyé le mémoire de l'emploi qu'il a fait de votre argent et le montant de ce qu'il lui en reste.

LETTRE 577

Ce lundi 8 avril 1776.

Le Colonel Saint-Paul arriva avant-hier au soir ; il vint hier chez moi un moment après que j'en étais sortie pour aller chez Mme de la Vallière. Il laissa votre lettre ; je ne me la suis fait lire que ce matin. Je commence à y répondre, quoique dans l'intention d'attendre, s'il le faut, le départ de M. Necker :

[2] « À la suite d'un jubilé qu'elle suivit trop exactement dans l'été de 1776, elle tomba en paralysie, et sa fille, profitant de cet état, ferma la porte aux philosophes, dont elle craignait l'influence sur sa mère . . . Mme Geoffrin ne s'appartenait plus . . . 'Ma fille,' dit-elle en souriant, 'est comme Godefroy de Bouillon, elle a voulu défendre mon tombeau contre les infidèles.' » (*Causeries du Lundi*, tome ii, pp. 328–9.)

[3] Mlle de Lespinasse.

[4] Walpole était un vif admirateur de ces deux ministres ; voyez sa lettre au Dr Gem du 4 avril 1776. (*Lettres*, tome ix, pp. 340–2.)

LETTRE 577.—Incomplète dans les éditions précédentes.

je m'informerai cependant s'il n'y aura pas d'occasion plus prochaine, parce que je voudrais recevoir le plus tôt possible des éclaircissements sur la commission que vous me donnez. Voulez-vous que cette boîte soit carrée, ou ovale ? Apparemment que vous ne voulez point qu'elle soit émaillée, mais vous ne voulez point sans doute qu'elle soit toute unie. Approuveriez-vous qu'il y eût quelques médaillons de différents ors ? On m'en a parlé d'une d'hasard qui a été donnée à un de nos ministres dans les cours étrangères qui coûterait vraisemblablement peu de façon. Expliquez-vous le plus clairement et le plus promptement que vous pourrez. Voilà l'article le plus important et les plus pressé.

Si je n'ai point d'occasion de faire partir cette lettre, j'aurai le temps de répondre à tout ce que contient la vôtre. Je ne veux cependant pas tarder de vous dire que, si je n'avais pour être heureuse qu'à combattre des visions, la besogne serait bien avancée : je crois être sûre de n'en avoir jamais eu ; mais aujourd'hui il ne reste pas d'apparence où l'on puisse se méprendre.

Vous vous trompez fort si vous croyez que je ne sois pas persuadée et fort touchée du mauvais état de votre santé. Dans les moments où je souffrais de ma chute, je pensais sans cesse que vos douleurs étaient cent fois plus insupportables que celles que j'éprouvais. Je comprends l'effet qu'elles produisent dans votre âme, et je prévois, sans murmurer et sans m'en plaindre, tout ce qui en doit résulter. Ne me croyez point ni folle ni injuste ; mais plaignez-moi d'avoir reçu de la nature un caractère contraire au bonheur, parce qu'il me rend dépendante de tout. J'ai lu dans Shakespeare qu'on exhortait Brutus à se voir tel qu'il était,[1] et que comme les miroirs étaient nécessaires pour voir sa propre figure, je conclus qu'il en doit être de même des qualités de notre esprit et de notre âme. C'est donc l'opinion de ce qui nous environne qui nous fait nous connaître et nous rend très-sensibles au bien ou au mal qu'on pense de nous. Ajoutez que je ne puis par mon âge, et toutes les circonstances qui s'y trouvent jointes, supporter la solitude. Je n'ai ni goût, ni curiosité, ni talent ; j'aime la conversation, j'aimerais l'amitié par la confiance qui en résulte, j'aime la vérité, le bon sens. Où trouve-t-on tout cela ? Nulle part ; il n'y a personne, personne au monde, qui donne l'espérance de pouvoir former une liaison véritable, il n'y que le désœuvrement mutuel qui rassemble les gens qui se voient. Quel remède y a-t-il à cela ?

[1] *Jules César*, i. 2.

Nul. Il est donc inutile de s'en plaindre, aussi je ne prétends pas m'en plaindre, mais vous faire voir que je ne suis pas folle.

Ce mardi 9.

Nous n'avons de Shakespeare qu'*Othello*, la *Tempête* et *Jules César*. J'aime infiniment mieux *Othello* que les deux autres. Il y a de beaux endroits dans *Jules César*, mais aussi de plus mauvais, ce me semble. Pour la *Tempête*, je ne suis point touchée de ce genre. Les deux premiers volumes seront le *Roi Lear*, *Coriolan*, *Timon ;* je ne sais plus quel autre. Il vous sera facile d'avoir la traduction, si vous en êtes curieux ; il y a déjà du temps qu'elle est à Londres.

Je ne vois d'apparence que cette lettre puisse vous être rendue par d'autres que par les Necker. Ils partent à ce qu'ils disent vendredi au plus tard.

Vous croyez que je ne vois plus Mme de Marchais. Vous ne vous trompez pas, mais vous vous trompez infiniment si vous pensez que ce soit ma faute ; elle n'a fait que deux ou trois apparitions ici depuis Fontainebleau. Son mari était alors de quartier, il n'en sortit qu'au 1er janvier, il vient d'y rentrer au 1er avril, et pendant l'intervalle où elle était libre elle n'a pas quitté le lit ou le bain pour ce gonflement d'amygdales qui lui fait craindre à tout moment d'étouffer. Elle continue toujours à m'envoyer des fruits toutes les semaines, son bon ami est favori du maître et en quelque sorte l'appui du Turgot. Vous avez eu raison en pensant du bien de Malesherbes ; tout annonçait en lui de la bonhomie ; les mémoires, les représentations qu'on avait eus de lui tandis qu'il était premier président de la cour des aides, ne laissaient point douter de son esprit ; on le croyait sans ambition. La première faute qu'il a faite, c'est d'accepter le ministère, pour lequel il n'a nul talent ; mais ce qui lui fait un tort irréparable, c'est la bassesse qu'il a eue de se charger d'une commission qui n'était point de son département, en se chargeant de parler à la Reine contre M. de Guines, pour lui faire perdre la protection qu'elle lui accorde ; c'était l'affaire de M. de Vergennes, ou bien de M. de Maurepas ; mais ils lui ont voulu faire attacher le grelot ; il a eu la bassesse d'avoir cette complaisance pour eux ; il a perdu l'estime publique, n'a point réussi auprès de la Reine, et l'on ne doute pas qu'il ne se retire incessamment.

N'ayez nulle inquiétude sur ma conduite : si vous doutez de

ma prudence, soyez convaincu de mon indifférence ; je suis très-simple et très-froide spectatrice ; je ne m'intéresse à personne, et mon plus grand mal est ma profonde indifférence.

Les Choiseul doivent être partis ce matin ; la grand'maman ne reviendra qu'au mois de décembre, le grand-papa reviendra pour la Pentecôte : je ne crois pas qu'il ait aucun projet ambitieux ; il lui faudrait tout ou rien. Il serait difficile de prévoir ce qui arrivera ; ceci ne paraît pas avoir pris une consistance solide ; mais qu'est-ce qu'on y substituera ? La retraite ou la mort de Maurepas pourrait donner beau jeu à mon neveu[2] : il est toujours ami ou soi-disant ami du Turgot ; peut-être celui-ci se l'associerait-il pour se fortifier par ses lumières, dont il sentira tôt ou tard qu'il manque. Le Saint-Germain est entièrement soumis au Maurepas, qui a bien contrarié sa besogne ; tous les changements qu'il a faits, quoique considérables, l'auraient été bien davantage s'il avait eu plein pouvoir ; il a une sorte de considération dans le public, mais ce n'est pas un homme à prendre un certain ascendant et à devenir le premier ; d'ailleurs il a soixante-neuf ans et une très-mauvaise santé. Voilà l'exposé tant bien que mal de toutes mes connaissances sur notre ministère ; vous pourrez comprendre par la suite ce que je voudrai vous faire entendre par la poste.

Je ne vous parlerai plus de mes vapeurs, de mes ennuis ; je vois que vous croyez que ce sont des insinuations que je vous fais. Oh ! non, je ne prétends point vous en faire ; toutes illusions sont cessées ; je compte sur votre amitié, je prétends à votre estime, je la mérite à plusieurs égards, et mon plus grand désir est d'être assez raisonnable pour supporter ma situation.

Ce mercredi.

Le bruit continue que M. de Malesherbes se retire : on dit que M. de Sartine aura sa place, c'est-à-dire le département de la cour et des provinces ; que M. Turgot aura celui de la ville de Paris ; M. Albert, qui en est lieutenant de police, placé par M. Turgot, et absolument de sa faciende, ne pourrait pas s'accorder avec M. de Sartine. On donnera la marine à M. de Clugny,[3] intendant de Bordeaux. Voilà ce qui se dit, et dont

[2] L'Archevêque de Toulouse.

[3] François de Clugny de Nuis, plus tard ministre des finances. "Les finances furent livrées à Clugny, lequel parut n'être venu que pour y faire le dégât avec ses compagnons et ses filles de joie, et qui mourut dans le ministère, après cinq mois d'un pillage impudent dont le Roi seul ne savait rien." (Marmontel, *Mémoires*, tome iii, p. 96.)

peut-être il ne sera rien. Ce qui est certain, c'est que M. de Malesherbes a fait de grands pas de clerc.

Enfin, je vis hier M. Saint-Paul ; il m'a rendu un très-bon compte de votre état, il ne vous trouve point changé comme vous le dites. Je comprends qu'après avoir infiniment souffert, il suffit, pour être parfaitement heureux, de ne plus souffrir. J'ai passé par cette épreuve ; j'ai eu jadis des douleurs si grandes, qu'en trois jours de temps je devenais un squelette vert de pré, comme si l'on m'avait exhumée ; passant de cet état à une grande faiblesse, le repos, la tranquillité me paraissaient le vrai bonheur ; je n'avais nul désir, nul besoin d'occupation, mon âme était sans activité ; qu'on me rende cet état, et je serai contente ; mais malheureusement mon âme ne vieillit point comme mon corps ; il lui faudrait de l'occupation, et aujourd'hui rien ne m'occupe ni ne m'intéresse. Il y a une sorte de honte à l'état que j'éprouve ; mais il y a bien de la sottise et de l'absurdité à vous en rendre compte, étant aussi persuadée que je le suis qu'aucune personne au monde ne puisse écouter sans ennui les détails des dispositions, des peines et des plaisirs d'un autre. J'ai cependant écouté hier M. Saint-Paul pendant deux petites heures ; il est extrêmement content, il va jouir d'une fortune honnête.[4] Je prévois que de sa nouvelle dignité il en résultera que l'ambassadeur fera fréquemment de longues absences. Je n'en serai pas au désespoir, mais j'en serai fâchée. Il ne me paraît pas un homme aussi commun que vous le dites, et il me semble de meilleure compagnie que M. Saint-Paul.

J'aurai, je crois, beaucoup de monde à souper ce soir, entre autres l'ambassadrice de Sardaigne et son mari [5] ; je devais avoir Mme de Mirepoix, mais elle me traite avec beaucoup de froideur et de dédain, c'est de cette sorte qu'elle reconnaît l'attachement constant que je lui ai marqué. Vous avez beau dire, c'est un grand malheur de ne pouvoir estimer ni aimer personne ; je ne puis m'empêcher de me moquer de ceux qui me croient beaucoup d'amis ; si j'en ai, le nombre est bien petit ; mais je suis encore plus fâchée de ne pouvoir plus aimer, que je ne le suis de ne pouvoir pas l'être ; mais brisons là. Je vous demande pardon de vous avoir tant parlé de moi, mais c'est que je ressemble à cet homme qui dans le même cas s'excusait en disant " *c'est*

[4] Il avait été nommé ministre plénipotentiaire à Paris. On pensait que cette promotion présageait la retraite de Lord Stormont.
[5] Le Comte et la Comtesse de Viry.

que je m'intéresse beaucoup à ce qui me regarde." Cependant encore un mot de moi ; un de mes grands chagrins, c'est que toute espèce de lecture m'ennuie. Nous aurons je crois, bientôt la traduction de votre histoire romaine, de votre M. Gibbon, on m'a assurée que depuis trois semaines elle était ici et qu'on la traduisait, on me le dit hier. M. de Choiseul, qui soupa chez moi samedi dernier, me demanda s'il n'y avait point de livres nouveaux en Angleterre ; je lui dis qu'il y avait ce livre de M. Gibbon. Il voulait que je vous le demandasse pour qu'il le fit traduire et qu'il en ferait les frais, c'est ce que je comptais faire ; voilà Mme Necker qui va en Angleterre et qui connaît beaucoup l'auteur, qui raisonnera avec lui sur ce sujet. Elle prétend que personne ne pourra le traduire aussi parfaitement qu'il le traduirait lui-même ; elle dit qu'il écrit supérieurement bien en français.

J'ai actuellement trois boîtes d'or chez moi, on m'en apportera encore d'autres, je les ferai voir ce soir, et je m'en rapporterai à la décision générale ; comme j'ai de l'argent à vous je vous prierai de m'envoyer deux livres de thé par les Necker, et je les ajouterai à votre magot.

Je ne prévois pas avoir rien à ajouter à ce volume, cependant je ne le fermerai qu'au moment du départ des Necker ; il est possible que j'y joigne une lettre pour Lindor si je me trouve en humeur d'écrire.

Ce jeudi.

Les Necker ne partent que samedi, ainsi me revoilà encore ; mais n'ayez pas peur, je ne vous dirai plus rien de moi, c'est-à-dire de mes pensées ; pour de mes actions, cela est différent.

J'eus hier au soir vingt-deux personnes, je ne m'y attendais pas ; Mme de Mirepoix devait aller à la campagne ainsi que Mme de Boisgelin et cinq ou six hommes ; la partie manqua, on revint chez moi ; j'avais prié d'autres personnes pour les remplacer, et quelques autres m'envoyèrent demander à souper, ce qui fit ce nombre, mais il n'y en eut que douze qui se mirent à table.

On m'avait apporté beaucoup de tabatières à choisir, je les fis voir à ces dames, elle n'en furent pas contentes. Mme de Luxembourg doit aller aujourd'hui chez Auguste, si elle trouve ce qu'il faut, elle le prendra, et alors M. Necker vous portera votre boite. Sinon vous ne l'aurez que dans trois semaines ou un mois ; l'ouvrier qui m'a vendu ma tabatière ovale en fait

une suivant ce que je la lui ai commandé ; j'aurai la liberté de la laisser si elle ne convient pas, et alors vous aurez le temps de me donner de nouvelles instructions.

Les bruits publics sont toujours les mêmes. Il faut que je vous dise un trait de la grand'maman. Le samedi saint, qu'elle soupait chez moi avec son mari, sa belle-sœur, il y avait M. de Guines et le Marquis de Laval ; vous connaissez le premier ; le second est le meilleur homme du monde, de la plus grande simplicité ; quelqu'un dit : " Voilà deux hommes bien différents."—" Oui," dit la grand'maman, " l'un est agréable par les formes qu'il a, et l'autre par celles qu'il n'a pas."

J'aurai ce soir belle compagnie, mais moins nombreuse que celle d'hier ; comme vous aimez les noms propres, les voici : Mme de Gramont, M. et Mme de Beauvau, Mmes de Luxembourg et de Lauzun, Mme de Cambis, le Comte de Broglio, M. Necker, l'Abbé Barthélemy, Mlle Sanadon, et peut-être M. de Guines.

Ce vendredi.

Je n'eus point hier Mmes de Beauvau et de Cambis, ni M. de Guines ; à leur place j'eus les ambassadeurs d'Espagne et de Naples,[6] Saint-Lambert et le Président de Cotte. Mme de Beauvau soupait chez le Roi. J'attends dans ce moment de nouvelles boîtes ; si j'en trouve une qui convienne, les Necker vous la porteront. Voulez-vous que le reste de votre argent entre dans le payement de cette boîte ? M. Panchaud n'aurait à payer que le surplus. Si les Necker ne vous portent point de boîte, vous aurez le temps de me mander quelle est la forme qu'on préfère, et si, comme je le crois, on ne veut point d'émail ni de médaillon.

Mme de Luxembourg en apporta hier une de chez Auguste, extrêmement bien faite et jolie, mais je la trouvai trop petite.

Plusieurs personnes parient pour des changements dans notre ministère avant la Pentecôte ; je ne pense rien sur cela.

J'ai bien envie d'apprendre que vous êtes parfaitement rétabli. Je suis fort contente de vos analyses sur les piéces de Shakespeare. Adieu. Vous voilà quitte de moi, il en est temps. Voilà le marchand de boîtes qui arrive, ainsi j'ajouterai encore un mot. Je ne vous envoie pas de boîte, ainsi j'attendrai celle qui est commandée.

[6] Le Comte d'Aranda, et le Marquis Caraccioli.

LETTRE 578

Ce vendredi 19 avril [1776][1].

J'ai la mémoire si peu sûre, que je craindrais d'oublier ce que j'ai à vous dire si je le remettais à dimanche. M. de la Reynière désire d'avoir six médaillons de l'espèce de ceux de ma cheminée, mais tout ce qu'il y a de mieux fini, de plus parfait ; il n'y veut point de bordure. Voulez-vous en faire l'emplette en me mandant ce qu'ils auront coûté ? Je compte payer la boîte de M. Gibbon avec votre argent, j'y ajouterai le surplus, j'aime à avoir un compte en banque avec vous.

J'ai eu un plaisir assez vif mardi dernier. Je fus souper chez la petite sainte, et selon mon usage je demandai dans l'antichambre quelles étaient les personnes que je trouverais. On me nomma M. de Mirepoix. Lequel ? dis-je. C'est l'Évêque. J'entre persuadée que le valet de chambre s'était mépris, et que c'était quelque autre évêque. C'était le mien, mon ami. Son neveu[2] m'avait dit deux jours auparavant qu'il résistait à la prière qu'il lui faisait de venir pour terminer une affaire importante, prétendant qu'on pouvait se passer de lui, qu'il fallait qu'il allât aux eaux, et qu'enfin il était résolu a ne venir qu'après les États de Languedoc. Les surprises sont fort agréables, le moment en est vif. J'aimerais cependant mieux prévoir, espérer, et attendre.

J'eus hier les Beauvau, Mmes de Gramont, de Lauzun et de Cambis, l'ambassadeur de Naples, M. de Guines, l'Abbé Barthélemy ; nous étions quinze. Il est impossible de se restreindre à sept ou huit personnes comme ce serait mon goût. La Maréchale de Luxembourg n'y était pas, parce qu'elle est malade ; elle revint lundi matin de Saint-Cloud avec une très-grosse fièvre et avec le rhume qu'elle y avait portée et qui était fort augmentée. J'en ai été deux jours fort inquiète ; aujourd'hui elle n'a plus de fièvre et Tronchin assure qu'elle est guérie. Je vais passer auprès d'elle une partie des après-dîners, ce qui me dérange et me fatigue. J'y rencontrai hier l'Idole, qui n'aime point Shakespeare ; nous disputâmes un peu, et je m'aperçus que je perdis de la considération qu'elle me marquait depuis quelque temps. Dites-moi pourquoi, m'ayant fait l'analyse de presque toutes les pièces de Shakespeare, vous n'avez pas dit un mot de *Jules*

Lettre 578.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] L'Abbé de Cambon.

César. Ai-je tort de la trouver beaucoup moins bonne que celle d'*Othello*, et d'être choquée de la scène avec Brutus ?

Vous ne me parlerez point dans votre première lettre des Necker, ce ne sera que le 24 ou le 28 de ce mois que je pourrai avoir votre réponse au volume qu'ils vous auront remis.

Ce dimanche 21.

Je suis étonnée que vous n'ayez pas vu votre ambassadeur, ou du moins qu'il ne vous ait point envoyé ma lettre et vos pastilles. Son mariage [3] est bien extraordinaire, je ne le voulais pas croire. Est-ce qu'elle est fort riche ? Quel avantage en tirera-t-il ?

Mme de Luxembourg est presque entièrement guérie, j'en suis fort aise. C'est peut-être la personne qui aujourd'hui a le plus d'amitié pour moi. Vous n'en avez guère quand vous vous plaisez à me dire que vous ne guérirez peut-être jamais, que vos forces ne reviendront point. Elles reviendront j'en suis sûre, et vous vous porterez bien cet été. J'aime bien mieux que votre accès ait été près du printemps que près de l'automne ; d'abord, parce que vous en voilà quitte. Mais ce n'est pas la seule raison. Vous vous rétablirez bien mieux dans l'été que vous n'auriez fait dans l'hiver.

Comment osez-vous me parler toujours de votre âge, est-ce que les Maréchales n'ont pas dix ans plus que vous ? Elles sont parées comme à vingt ans, ne manquent aucune fête, aucun spectacle ; est-ce que je ne serais pas votre grand'mère ? Dois-je me faire enterrer ? Hélas ! pourvu que je n'en sentis rien je n'en serais pas fâchée.

Cette Duchesse de Kingston est devenue intéressante,[4] cela me surprend. J'ai peut-être tort, mais je me flatte que j'aurai une lettre mercredi, vous devrez avoir beaucoup de choses à me dire.

On fait votre boîte, j'espère que vous en serez content ; on me l'a promise pour le 15 du mois prochain.

Je vais faire chercher les graines.

[3] Lord Stormont épousa le 5 mai 1776, en secondes noces, l'honorable Louisa Cathcart, troisième fille du neuvième Baron Cathcart. Elle mourut en 1843. Sa sœur, mariée en 1774 à Thomas Graham (plus tard Lord Lynedoch), fut le sujet du portrait exquis de Gainsborough, "L'honorable Mrs Graham."

[4] Le procès de la Duchesse commenca le 15 avril, et finit le 22. Dans ses *Derniers Journaux* Walpole écrit :—"Elle fut reconnue coupable, mais non condamnée, comme Lord Mansfield l'avait prédit. Deux jours plus tard, elle s'en fut à Calais, pour éviter de recevoir l'arrêt *ne exeat regno* qui fut lancé la nuit de son départ" (tome ii, p. 29).

Ayez soin, je vous prie, que les médaillons du Sieur de la Reynière soient tout au mieux ; des sujets recherchés, curieux, etc.

On m'a proposé pour vous un portrait du Czar Pierre en émail qu'on dit parfait ; j'en ai demandé le prix. On m'a dit cent louis, apparemment parce qu'on vous croit magnifique. J'ai rejeté de vous en faire la proposition.

Je dirai le bien que vous me mandez de nos jeunes gens.

Le Chevalier de Boufflers vient de recevoir un grand dégoût ; il était sur la liste que M. de Saint-Germain a présenté au Roi pour la distribution des régiments. Le Roi l'a rayé de sa propre main. On n'en peut deviner la cause. Cela me fait un peu de peur pour ma gratification.

LETTRE 579

Ce 24 avril 1776.

Vos lettres m'apprennent le côté d'où vient le vent ; celui du nord est très-favorable, il fait arriver les courriers un jour plus tôt. Je ne comptais pas vous écrire aujourd'hui, mais m'y voilà sans grand'chose à vous dire.

Je viens de recevoir le second volume de l'*Histoire de la Maison de Bourbon*, c'est un livre assez cher, chaque volume coûte 15 francs 12 sols. L'auteur ne me semble pas fait pour être si renchéri, j'ai lu quelques uns de ses ouvrages qui m'ont paru assez plats.

Nous n'aurons pas sitôt la suite de Shakespeare. La traduction des deux premiers volumes doit être à Londres, comment ne l'avez-vous pas encore lue ?

Je n'ai pas compté que vous répondissiez à ma grande lettre ; c'est bien assez si vous avez eu la patience de la lire.

Je ne reviens point d'étonnement du mariage de Milord Stormont. Épouser une fille de quinze ans,[1] n'avoir personne pour la produire, la conduire. J'imagine que ce sera l'ambassadrice de Sardaigne [2] qui prendra ce soin. Il faut que ce Milord ait eu des raisons bien fortes pour se résoudre à un tel établissement. Vous aurez vu dans mes lettres précédentes que je comptais payer la boîte de votre argent et du mien le surplus. J'ai vos graines, on ne sait ce que c'est que des œillets 'carnes,' [3] le mar-

LETTRE 579.—Inédite.

[1] La future Lady Stormont avait dix-huit ans. [2] La Comtesse de Viry.

[3] Walpole avait sans doute écrit "œillets carnes" au lieu de "œillets carnés."

chand n'en a pas connaissance ; il y a suppléé en envoyant de graines de toutes sortes.

J'aurai ce soir à souper M. Saint-Paul. Il se chargera volontiers de tout ce que j'aurai à vous envoyer ; je doute cependant que son courrier puisse se charger du livre, il est d'une grosseur prodigieuse.

Je viens de recevoir une petite visite de Mme de Marchais ; c'est la troisième depuis votre départ ; ses amygdales, ses exagérations, ses fruits, ses belles phrases, tout cela fait que je ne comprends rien à elle, mais qu'importe, il y a tant de choses plus importantes où l'on n'entend rien qu'on peut laisser celles-là dans la foule.

Je suis curieuse de la décision du procès de Mme de Kingston. Je le suis aussi de votre première visite des Necker ; et puis du mariage de l'ambassadeur ; et puis de M. Conway, de Milady Ailesbury.

Mme de Luxembourg se porte mieux. Je ne la verrai pas aujourd'hui, parce que soupant chez moi elle ne veut pas que je sorte ; je la verrai demain. Je ne suis plus inquiète sur ma gratification, l'ordonnance est signée.

Je ne suis pas fâchée que vous ayez beaucoup d'affaires, ce m'est une sûreté que vous ne vous ennuierez pas. Je voudrais cependant que vos lettres ne s'en ressentissent pas. Je vous en envoie une de Voltaire au Roi de Prusse.[4] Il a eu soin de la rendre assez publique pour en faire sa cour à nos ministres. J'ai envoyé votre lettre à M. Schuwalof.

LETTRE 580

Paris, ce 27 avril 1776.

Le Comte de Bristol n'a-t-il pas sujet d'être bien fâché, bien humilié du jugement ? n'avait-il pas été d'accord avec cette femme pour supprimer toutes les pièces qui devaient servir de preuves[1] ? J'aurais voulu un peu plus de détail. Je croyais

[4] C'était probablement la lettre datée de Ferney, le 30 mars (voyez *Œuvres de Voltaire*, éd. Moland, tome xvii, p. 569).

LETTRE 580.—Inédite.

[1] La Duchesse de Kingston était convaincue de bigamie, mais on avait, selon Walpole, l'impression que le Comte de Bristol, que n'avait jamais avoué son secret mariage avec elle, avait fermé les yeux sur son mariage avec le Duc de Kingston. Écrivant à Mann le 24 avril 1776, Walpole dit :—" La famille du Comte a parlé très-

que je recevrais des nouvelles des Necker. Je ne doute pas de vos attentions pour eux, et je partage leur reconnaissance.

Vous ne me mandez point si le mariage de votre ambassadeur est fait. Il a chargé M. Saint-Paul de m'en faire part, je viens de lui écrire quatre lignes.

Vous dites que je dois deviner ce qui vous empêche de répondre aux articles de ma longue lettre. En vérité je n'en sais rien ; c'est apparemment la prudence, je me flatte que ce ne peut être quelque mécontentement.

L'on dit toujours que M. de Malesherbes veut se rétirer. La dernière apoplexie de M. de la Vrillière lui a fait tous les biens du monde, il ne s'en porte que mieux. Vous avez donc compris ce que c'était que la Palatine [2] ; en vérité cela n'était pas difficile.

Vous avez dû recevoir vos graines, M. Saint-Paul a dû les faire partir jeudi. Vous ne recevrez pas sitôt votre gros volume, il ne peut pas en charger son courrier.

Mon souper d'hier au soir fut fort bon, j'entends ce qui était sur la table, mais ce qui était autour ne fut pas de même ; cette personne [3] que je trouve une domination fut dominante à l'excès ; son intime amie [4] se conforme, se soumet à toutes ses décisions ; nous avions deux jeunes personnes, la Princesse ma voisine,[5] et la Duchesse [6] dont la grand'mère [7] est entièrement guérie.

Je vous conseille de vous abonner pour la *Bibliothèque des Romans*, il y a des articles fort bien faits, il y en a d'ennuyeux, mais où l'ennui ne se trouve-t-il pas ? Il se glisse partout, on doit être content quand il ne domine pas.

Mme de Marchais est venue à Paris, j'ai passé une soirée avec elle chez Mme de la Vallière, elle fut fort gaie et m'amusa beaucoup.

Ce dimanche 28.

J'ai la traduction de votre lettre à l'ambassadrice de Sardaigne.[8] C'est une galanterie que m'a faite M. Dutens. Je

haut de divorce, mais s'il est vrai qu'il lui ait fait un billet de 30,000 livres en s'engageant à ne pas l'inquiéter, et que ce billet soit dans les mains de Lord Barrington, ou bien elle réclamera, et la preuve de collusion empêche le divorce, ou bien le silence du Comte dénoncera la collusion." (*Lettres*, tome ix, p. 355.)

[2] Mme Geoffrin. (W.) [3] Mme de Beauvau. (W.)

[4] Duchesse de Gramont. (W.) [5] De Poix. (W.) [6] De Lauzun. (W.)

[7] La Maréchale de Luxembourg. (W.)

[8] Voyez les *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, p. 452. La lettre ci-dessus de Mme du Deffand, publiée ici pour la première fois, montre que la lettre de Walpole à Mme de Viry, placée par l'éditeur (faute d'indications précises pour la date) à la fin de 1776, fut certainement écrite au début de cette année. La traduction de la lettre fut faite par Louis Dutens, auteur des *Mémoires d'un Voyageur qui se repose.*

voudrais avoir celle que vous avez écrite à M. Schuwalof.[9] Je trouve l'idée charmante de s'être fait peindre votre estampe à la main.

On me doit rendre la boîte vers le 15 du mois prochain. Elle sera ovale, de différents ors et une trophée pour tout ornement. Je ne suis pas en train d'écrire, je vous donne le bon jour.

LETTRE 581

Ce dimanche 5 mai 1776.

Permettez-moi de vous dire que votre critique ne vaut rien. La *tâche* est une expression cent fois plus énergique que le mot *occupation*, qui ne serait convenable que dans les choses de peu d'importance et point du tout dans celles dont Othello vient de parler, et dont il est fortement occupé. *Tâche* en général veut dire occupation, mais forcée et pénible, et cette expression convient à la situation de l'âme d'Othello.[1]

Je n'ai pas trouvé l'endroit de *pas du tout*, mais je ne sais point ce qu'on aurait pu y suppléer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette pièce me charme, et que les choses de mauvais goût qui peuvent y être ne me refroidissent *pas du tout, pas du tout*.

M. de Richmond n'est point encore arrivé, j'aurai beaucoup de plaisir à le revoir. Je lui ferai bien des questions. Vous me faites beaucoup de peine en m'apprenant que vos forces ne reviennent point, mais c'est que le temps est diabolique, il fait froid comme en hiver. Je pourrais me plaindre aussi de ma faiblesse, mais elle ne tient point au temps, et ne vient point de la goutte, mais de ce que vous savez ; elle ne peut qu'augmenter, et il n'y a point de remède ; mais si mon corps s'affaiblit il n'en est pas ainsi de mon âme, je me flatte quelquefois qu'elle se fortifie. Ce qui me le persuade c'est peut-être parce qu'elle s'endurcit ; je deviens moins sensible, le peu d'intérêt que j'aperçois dans les autres passe en moi pour moi-même, je ne m'écoute plus, et je ne trouve plus que du ridicule à m'affecter vivement

La façon des Necker ne me surprend point ; ils ne savaient

[9] Pour une lettre de Walpole à Schuwalof, datée "23 juin 1776," où il est fait allusion au portrait en question, voyez *Lettres d'Horace Walpole*, tome ix, p. 378.

LETTRE 581.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Dans la traduction française de l'*Othello* de Shakespeare, les mots "Othello's occupation's o'er" sont traduits par "la tâche d'Othello est finie." (B.)

pas pourquoi ils faisaient ce voyage ; leur séjour sera court ; je vous suis très-obligée de vos attentions pour eux, ce sont d'honnêtes gens ; le mari a beaucoup d'esprit et de vérité ; la femme est roide et froide, pleine d'amour-propre, mais honnête personne ; j'ai plus de goût pour eux que pour la Pomone,[2] dont l'esprit et le caractère me paraissent un fantôme, mais qui n'est point effrayant, qui n'a que les formes de bonté, de générosité, mais qui, quoique sans fausseté, n'est qu'apparence. Cette définition vous paraîtra un galimatias, mais je ne puis avoir aucune idée d'elle qui ait quelque réalité ; nous sommes très-bien ensemble, mais elle ne vient presque point ici ; elle est par ses liaisons entraînée dans l'intrigue et la politique. Il se prépare de grands changements, on nous les annonce prochains ; je vous en parlerai quand il sera temps, c'est-à-dire quand ils seront arrivés ; ils m'intéressent on ne peut pas moins, quoiqu'il soit question d'une place considérable pour un de mes parents[3] dont vous ne m'avez jamais entendu parler.

Je soupai hier chez l'ambassadrice de Sardaigne, qui me comble de caresses ; elle a de l'esprit, je la trouve aimable ; il y avait la Maréchale de Mirepoix, l'Idole, les Cambis, Boisgelin, Lauzun ; la Maréchale de Luxembourg ne sort point encore, quoiqu'elle soit guérie. Tous mes diplomatiques y étaient. Je vais ce soir chez Mme d'Anville.

L'Évêque de Mirepoix me recommande de vous parler de lui, il prétend vous aimer beaucoup. Le bon M. Dutens a traduit votre lettre à l'ambassadrice de Sardaigne pour me la faire voir, elle est très-jolie. M. Schuwalof ne veut pas me faire voir celle que vous lui avez écrite, je ne sais pas pourquoi, j'en serais très-curieuse. Vous écrivez parfaitement bien ; malgré vos fautes de langage, vous rendez parfaitement vos pensées ; et quand vous êtes de bonne humeur, vous avez beaucoup d'esprit. Je suis désolée de votre mauvaise santé, et de ce qu'elle vous persuade que vous êtes un vieillard.

M. Saint-Paul m'a dit que votre *Maison de Bourbon* doit partir aujourd'hui ou demain ; c'est un bon homme que ce M. Saint-Paul, je l'estime, mais . . . je me tais.

Je viens de relire cette lettre, je n'en suis point contente,

[2] Mme de Marchais. Mme du Deffand lui donne les noms de *Pomone* et de *Flore-Pomone*, parce qu'étant liée avec M. Angivilliers, directeur des bâtiments et jardins du Roi, elle pouvait, en tout temps, se procurer les meilleurs fruits et les plus belles fleurs, qu'elle répandait avec profusion parmi ses amis. (B.)

[3] M. Amelot (voyez le commencement de la lettre 584).

parce que je sens que vous ne le serez point ; je n'ai point bien rendu ma pensée sur le mot *tâche*, mais c'en serait une trop difficile pour moi, si je cherchais à me mieux expliquer.

On dit que votre dame de Kingston a été deux jours à Paris. Un Anglais a dit l'avoir vue ; on prétend qu'elle aura soixante-dix mille livres de rente, indépendamment de deux ou trois millions qu'elle a fait passer à Rome.

LETTRE 582

Paris, ce dimanche 12 mai 1776.

Je vous avais annoncé, dans ma dernière lettre, que je pourrais vous apprendre quelques événements dans celle qui la suivrait ; je ne m'attendais pas qu'ils fussent aussi considérables ; ceux que je prévoyais ne sont pas encore arrivés, mais vraisemblablement le seront dans peu de jours. Celui dont il s'agit aujourd'hui est le renvoi de M. Turgot ; son successeur est nommé ; c'est M. de Clugny, qui avait été employé précédemment dans la marine sous M. de Praslin. Je ne sais aucune circonstance ; mercredi vraisemblablement je pourrai en savoir ; ce que je sais très-clairement, c'est le triomphe de M. de Guines, et j'espère que je pourrai vous envoyer la lettre que le Roi lui a écrite avant-hier matin, dans laquelle il lui apprend qu'il le fait Duc à brevet en récompense de ses services dont il est très-content ; Monsieur le Marquis de Noailles [1] est nommé ambassadeur chez vous.

Je suis tout étonnée, toute bouleversée, je ne sais de quel côté vient le vent ; vient-il de Touraine ou de Champagne [2] ? je n'en sais rien. J'apprends dans l'instant que M. Amelot [3] a la place de M. de Malesherbes, qui a donné sa démission, et que M. de Sénac [4] est intendant de la guerre. Faites-moi le plaisir de dire ou de faire savoir de ma part tout ce que je vous mande à M. et à Mme Necker.

LETTRE 582.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Emmanuel-Marie-Louis, Marquis de Noailles (1743–1822), deuxieme fils du Duc de Noailles et frère du Duc d'Ayen.

[2] Elle veut dire qu'elle ignore si c'est le Duc de Choiseul ou l'Archevêque de Toulouse qui doit etre mis à la tête des affaires. (B.)

[3] M. Amelot était maître des requêtes et avait été intendant en Bourgogne. (B.)

[4] Gabriel Sénac de Meilhan (1736–1803), fils du premier médecin de Louis XV, auteur des *Portraits et Caractères du xviii*^ème^ *siècle*, publiés en 1813.

Je vous remercie des éclaircissements que vous me donnez sur Mme de Bristol [5] ; vous me marquez que Milord Bristol boira sa honte chez nous ; sera-ce à Paris ou dans quelque autre province ?

Je vous remercie des médaillons de M. de la Reynière. On ne m'a point encore apporté la boîte de M. Gibbon.

Mais voici un événement peu considérable, mais bien singulier. Il y a un mois que Mme Wiart trouva, sous le coussin d'une de mes bergères, une boîte toute neuve ; le prix de sa valeur, soixante-douze livres, était dans le couvercle ; il n'y a eu aucune personne de ma connaissance que je n'aie interrogée pour découvrir à qui elle appartenait ; personne ne la réclama ; je ne voulais cependant pas en disposer ; enfin, il y a quatre jours qu'étant à ma toilette, je me souvins tout d'un coup qu'elle devait être à vous, et que c'était la boîte que vous avez perdue ; j'y fus confirmée par Wiart, qui me dit qu'il se ressouvenait de la description que vous en aviez faite ; c'est certainement une restitution qu'on a voulu faire, parce que la veille du jour qu'on l'a trouvée, on avait battu tous les coussins de mes fauteuils et qu'on ne l'avait pas trouvée ; je vous l'enverrai par la première occasion.

Qu'est devenu le voyage du Duc de Richmond ? il n'est point encore arrivé ici : aurait-il commencé par aller à Aubigny ?

J'ai la tête si occupée, si troublée de toutes les nouvelles du jour, et de toutes les réponses que je suis obligée de faire aux billets que je reçois, que je ne puis vous rien dire de plus. J'ajoute cependant que votre amour-propre est singulier, et certainement du bon genre ; il détruit en vous toute vanité, et ne produit qu'une grande modestie.

Je viens de recevoir une lettre de Milord Stormont en réponse au compliment que je lui ai fait ; il m'écrit du jour de son mariage, qui a été le 5.

Je suis parfaitement avec Mme de Marchais ; c'est la Pomone la plus fertile et la plus généreuse, la meilleure et la plus ridicule de toutes les femmes.

[5] La Duchesse de Kingston.

LETTRE 583

Ce mercredi 15 mai.

Il y a aujourd'hui quatre ans que je partis pour Chanteloup ; vous fûtes bien en colère, avouez que vous le seriez bien moins aujourd'hui. Que n'en est-il de l'âme comme du corps, ou plutôt du corps comme de l'âme ? Pourquoi votre goutte ne s'affaiblit-elle pas, ainsi que les sentiments ? Je dirai comme Voltaire a dit, à l'occasion de ce que dans la nature la moitié des individus mange l'autre :

"Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien."

M. Saint-Paul m'offrit hier de mettre ma lettre dans son paquet, si je voulais vous écrire, et il m'assura qu'elle ne courait aucun risque d'être ouverte dans aucun bureau. Je puis donc vous parler en toute liberté. Ressouvenez-vous de la guerre des Sabins contre les Romains, l'histoire s'en renouvelle aujourd'hui. Il ne reste plus, à mon avis, sur le champ de bataille, que deux champions, une Sabine et un Romain [1] ; " s'il se peut pour être Romain n'avoir rien d'humain.[2] " Ceci est un peu énigmatique, mais je passe ma vie à deviner des énigmes, des charades, des logogriphes ; je suis bien aise de vous exercer à votre tour. J'étais assez tentée de vous envoyer la copie d'une lettre que j'ai écrite au Toulouse ; j'en étais contente, mais ç'aurait été une petite vanité, et vous ne l'aimez pas ; vous avez raison, je trouve qu'elle fane, pour ainsi dire, tout ce qu'elle approche. Eh bien, vanité à part, je vais vous faire transcrire la lettre qui je reçois du Duc de Guines ; vous vous conformerez à sa volonté en ne donnant point de copie de celle qu'il a reçue du Roi. Montrez-là à M. Necker, mais sans la lui donner.

"Le 14 mai.

Vous m'avez accoutumé à votre intérêt, Madame la Marquise, dans tous les événements heureux ou malheureux de ma vie : il en est arrivé que ceux-ci me l'ont paru moins, et les autres davantage.

Je n'ai donné aucune copie de la lettre du Roi ; je l'ai transcrite dans quelques-unes que j'ai écrites dans le premier moment, à mes parents les plus proches, ou à mes amis les plus intimes, en les priant de n'en point abuser.

LETTRE 583.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Elle veut dire la Reine et M. de Maurepas. (B.)

[2] "Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain."
—Corneille, *Horace*, ii. 3.

Je vous dois trop de confiance, Madame la Marquise, pour n'en pas user de même et aux mêmes conditions."

'Versailles, ce 10 mai 1776.

Lorsque je vous ai fait dire, Monsieur, que le temps que j'avais réglé pour votre ambassade était fini, je vous ai fait marquer en même temps que je me réservais de vous accorder les grâces dont vous étiez susceptible. Je rends justice à votre conduite et je vous accorde les honneurs du Louvre, avec la permission de porter le titre de Duc. Je ne doute pas, Monsieur, que ces grâces ne servent à redoubler, s'il est possible, le zèle que je vous connais pour mon service.

Vous pouvez montrer cette lettre.'

"Je ne me flatte pas, Madame, de vous faire ma cour vendredi, parce que je n'ai point fait mes remercîments au Roi; le changement de ministère en a différé le moment ; ce sera vraisemblablement à la fin de cette semaine."

En lisant à M. Necker la lettre du Roi, recommandez-lui de ne dire à personne que je vous l'ai envoyée. Mandez-moi ce que vous saurez de ses projets pour son retour.

On dit que la Sabine a traité très-mal le Romain, qui lui demandait le retour de son neveu,[3] en se faisant valoir d'avoir concouru aux grâces accordées à M. de Guines. On doute que M. de Clugny accepte les finances. L'ambassadeur de Naples est hors de lui ; il adore le Turgot. Il disait, l'autre jour, que dans trois mois on dirait la rage de son successeur. Je lui dis : "Trois mois ! cela est bien long, on n'a pas tant tardé pour M. Turgot."

Considérez ce que c'est que tout ceci. Que deviennent ce lit de justice, tous ces édits, tous ces beaux préambules ? il faut de nécessité qu'il arrive de plus grands changements. Je ne désespère pas que mes parents vrais et adoptifs[4] ne paraissent tôt ou tard sur la scène, et que le Romain, avant six mois, ne retourne à sa charrue.

Nous attendons le grand-papa le 20 ou le 21 ; il reviendra pour la cérémonie de l'ordre, on verra quelle sera sa réception. Le vrai parent est à sa campagne, ne se portant pas trop bien, prenant du lait ; il fera un petit voyage ici fort court, à la fin du mois prochain ou au milieu.

Je joins à cette lettre un petit billet cacheté, que vous n'ouvrirez qu'après avoir tâché de deviner de qui est le portrait que je vais vous transcrire et quel en est l'auteur.

[3] Le Duc d'Aiguillon, neveu de M. de Maurepas. (B.)
[4] L'Archevêque de Toulouse et les Choiseul.

*Portrait de Mme ***, par une de ses amies à qui elle avait demandé son portrait.*

"Non, non, Madame, je ne ferai point votre portrait ; vous avez une manière d'être si noble, si fine, si piquante, si délicate, si séduisante ; votre gentillesse et vos grâces changent si souvent pour n'en être que plus aimables, que l'on ne peut saisir aucun de vos traits ni au physique ni au moral."

Vous connaissez beaucoup ces deux personnes ; faites quelques efforts pour les deviner, et puis, et puis, adieu.

Je vous recommande et demande en grâce de n'ouvrir ce papier qu'après avoir lu toute ma lettre.

Le portrait est de Mme de Cambis. L'auteur est Mme de la Vallière. N'en êtes-vous pas étonné, et ne le trouvez-vous pas fort joli ?

LETTRE 584

Ce dimanche 19 mai 1776.

Ce parent [1] c'est M. Amelot, fils de celui [2] qui a eu les affaires étrangères ; je le connais fort peu, mais je suis amie de sa sœur la Marquise de Roncherolles.

Je vous ai appris la nouvelle dignité de M. de Guines ; ce fut le 10 que cette grâce lui fut accordée. Le dimanche 12 M. de Maurepas fut déclaré chef du conseil des finances. Le contrôleur général ira travailler chez lui, et lui, M. de Maurepas, assistera à chaque travail que chaque ministre fera avec le Roi ; il a fait des tentatives pour le retour de son neveu exilé,[3] mais sans succès. On s'attend encore à quelques changements. Je vous manderai ce qui arrivera.

Est-ce que vous êtes en froideur avec le Duc de Richmond ? Je n'en ai point du tout entendu parler. S'il est en France il n'est point venu à Paris.

J'attends les Necker avec impatience ; les changements qui sont arrivés en leur absence ne leur sont pas désagréables. La Pomone n'est pas si contente, je ne l'ai pas vue depuis.

Le grand-papa arrive après-dîner demain 21. Je souperai avec lui chez Mme de Gramont, et vraisemblablement il soupera chez moi vendredi 24.

D'où vient ne me dites-vous rien de votre ambassadeur ?

Lettre 584.—Inédite.

[1] Voyez la lettre 581, p. 211.

[2] Jean-Jacques Amelot de Chaillou (1689–1749), de l'Académie française, ministre des affaires étrangères de 1737 à 1744.

[3] Le Duc d'Aiguillon.

Pourquoi êtes-vous si froidement avec lui ? C'est de tous nos diplomatiques le plus aimable sans nulle comparaison. Je serai fort aise de le revoir. Et de M. Conway, vous ne me dites mot ; ne souffrez point qu'il se refroidisse pour moi, non plus que son épouse. Ils ont un ascendant sur vous que je serais fâchée qu'ils perdissent, il m'a été favorable.

Il faut que Mme Necker entende très-bien l'anglais, sans quoi elle n'aimerait pas aussi passionnément Garrick. Il ne serait pour elle qu'un pantomime si elle ne l'entendait pas, et ce genre ne peut pas causer un fort grand plaisir.

Je balance à vous faire souscrire pour la *Bibliothèque des Romans*, si elle allait vous ennuyer vous vous moqueriez de moi. Je vais lire les *Mémoires de la Grande Bretagne et de l'Irlande sous les Règnes de Charles II et de Jacques II* par M. Dalrymple.[4] Il y a environ un an qu'ils ont été traduits, je ne sais pourquoi on en avait arrêté la distribution.

Je lis un roman du genre de ceux de Richardson, l'auteur n'a pas certainement autant d'esprit que lui, mais comme il est simple et naturel il ne m'ennuie pas.

Je n'aurai la boîte de M. Gibbon que la veille des fêtes.

J'espère que M. Necker prendra la peine de m'écrire un mot pour m'annoncer son retour ; si vous le voyez dites-lui que je ne suis pas contente de sa paresse, il aurait bien pu m'écrire un mot. Dites-lui aussi que Mme d'Anville est revenue à Paris après la grande nouvelle, et qu'elle repart mardi prochain pour la Roche-guyon, où elle mènera son bon ami.

Le Mirepoix[5] est encore ici, mais il partira incessamment. Je lui ferai tous vos compliments, mais n'allez pas le croire un homme fort sensible et qu'on puisse beaucoup aimer. Oh ! qu'il y a peu de gens qui méritent de l'être ! Mais il y en a d'agréables, ceux-là plaisent, et puis c'est tout.

Je dirai bien tout ce que vous me mandez sur nos jeunes gens ; vous pourrez m'écrire et par les Necker et par eux.

Êtes-vous charmé du Général Koch[6] ? C'est un bon homme, mais il n'en est guère de plus ennuyeux.

[4] Sir John Dalrymple, quatrième Baronnet (1726–1810). Les *Mémoires* étaient agrémentés d'extraits des documents officiels conservés à Londres et à Versailles. Dalrymple déplaisait tout particulièrement à Horace Walpole.

[5] L'Évêque de Mirepoix.

[6] Dans le manuscrit, "Cock." Il est question sans doute du Général Baron Jean-Baptiste de Koch (fils du Baron Ignace de Koch, secrétaire et homme de confiance de Marie-Thérèse), qui s'était distingué comme militaire pendant la guerre de Sept Ans. Il devint lieutenant général en 1773. Il séjournait en France pour rétablir sa santé, et mourut à Paris en 1780.

La demoiselle de Lespinasse est au plus mal, elle n'a, dit-on, que pour peu de jours. Ce sera une grande perte pour les beaux esprits encyclopédistes. Vous me m'avez pas dit un mot de M. Suard, je ne le connais point du tout.

Je relis ma lettre. À l'article de M. de Maurepas je me suis trompée, c'est le 15 ou le 16 et non le 12.

Qu'est-ce qui pourrait engager Milady Barrymore à s'établir en France ? Je crois qu'elle ferait une folie.

LETTRE 585

Ce 22 mai 1776.

J'ai envie de vous écrire ; il me semble que je vous dois rendre compte de tout ce qui m'intéresse ; je ne sais pas trop pourquoi.

Mlle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit ; ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout.

Ce 24.

J'ai été interrompue, je reprends aujourd'hui.

Le Duc de Richmond arriva hier à midi, il vint chez moi à six heures ; il m'apporta votre joli présent et une charmante petite boîte à thé de Madame la Duchesse de Richmond. Recevez mes remercîments, et chargez-vous auprès d'elle de ceux que je lui dois. J'ai été ravie de voir le Duc. Vous avez raison, on se plaît avec lui, et c'est parce qu'il est sensible ; il n'y a que ces gens-là avec qui l'on se plaît véritablement ; il soupera demain chez moi, et lundi avec moi chez la Duchesse du Carrousel [1] ; sa fille,[2] je crois, n'y sera pas ; elle est dans une violente douleur, ainsi que le vilain bossu.[3] Il y a un nombre considérable d'affligés qui concourent d'intelligence à mettre le comble à la célébrité de cette défunte [4] ; il ne reste plus rien d'elle ni des siens dans mon voisinage ; je n'entendrai plus parler d'eux, et bientôt en effet on n'en parlera plus.

Je reçus hier une très-aimable lettre de M. Necker, il me parle beaucoup de vous ; je ne sais si vous avoueriez tout ce qu'il m'en dit ; il y a un article que je ne crois pas, mais qui est fait pour plaire, n'eût-il que le son.

J'attends dimanche pour continuer, votre lettre m'en fournira le moyen.

Lettre 585.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Duchesse de la Vallière. (W.)
[2] La Duchesse de Châtillon. (W.)
[3] M. d'Anlezy. (W.)
[4] Mlle de Lespinasse.

Ce dimanche.

Cette lettre arriva hier. Je vous passe vos préventions sur les deux renvoyés[5]; ce sont d'honnêtes gens, je le crois; mais lisez la fable dixième du huitième livre de La Fontaine.[6] Vos prédictions pourront arriver, mais il faudra qu'elles soient précédées d'un nouvel événement. Je ne m'intéresse pas plus que vous à la politique; mes souhaits se bornent à bien digérer, à bien dormir, et à ne point m'ennuyer.

Je suis fort aise du retour des Necker; ils débarqueront à Saint-Ouen; ils m'ont fait dire que ce serait samedi ou dimanche. Ils ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien; tous les deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme; je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rend le plus agréable, une certaine facilité qui donne, pour ainsi dire, de l'esprit à ceux avec qui l'on cause; il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui que l'on ne l'est tout seul, ou avec d'autres.

Vous avez dû être surpris de l'auteur du portrait; elle en a fait un de notre Pomone qui est une vraie enseigne à bière; je n'en ai pas pris copie; c'est tous les lieux communs de louanges, qui ressemblent à tous les brimborions dont la Pomone se pare.

C'est certainement votre boîte, et c'est une restitution occasionée par le jubilé, ou les pâques; ce n'a été qu'au bout de plus d'un mois que j'ai deviné qu'elle pouvait être celle que vous aviez perdue; j'avais interrogé tout ce que j'avais vu, enfin je me souviens que ce pouvait être à vous; je vous la renverrai, avec la boîte de M. Gibbon, qu'on ne m'a point encore rapportée; j'y joindrai notre décompte.

M. de Richmond, la Duchesse de Leinster[7] et M. Ogilvie soupèrent hier chez moi; aujourd'hui et demain, je souperai avec le Duc chez Mme de la Vallière; ce Duc me plaît beaucoup, sa sœur me paraît aussi très-aimable, je lui crois de l'esprit et à son M. Ogilvie. Je m'occuperai beaucoup d'eux tout le temps qu'ils seront ici.

J'eus avant-hier, vendredi, le grand-papa,[8] sa sœur, les

[5] Turgot et Malesherbes. (W.)

[6] *L'Ours et l'Amateur des Jardins* (viii, 10), dont voici la morale :—

> "Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
> Mieux vaudrait un sage ennemi."

[7] Emilia-Maria Lennox, Duchesse de Leinster, sœur du Duc de Richmond. Elle épousa en premières noces (en 1747) le premier Duc de Leinster, qui mourut en 1773 ; et en secondes noces (en 1774) William Ogilvie, mentionné plus haut, qui avait été précepteur de ses fils.

[8] Duc de Choiseul. (W.)

Beauvau, la Maréchale[9] et sa petite-fille[10] et plusieurs autres ; j'aurai même compagnie jeudi prochain ; et samedi, 1er juin, le grand-papa partira pour Chanteloup, sa sœur[11] pour Brienne ; elle y restera cinq ou six jours ; de là elle ira à Plombières, et ne reviendra à Paris qu'à la fin du mois d'août. Il n'y a point cette année de Compiègne, ce qui fera que je ne serai point entièrement isolée.

Si j'étais plus en train d'écrire, je pourrais vous dire mille petits riens ; mais je n'ai ni le goût ni le talent de Mme de Sévigné : elle trouverait aujourd'hui matière à huit pages. Tout l'intéressait, et moi, rien ne m'intéresse.

LETTRE 586

Ce lundi 3e juin.

Je reçus samedi par la poste votre première lettre, et hier par M. Necker la seconde ; je ne veux ni ne peux y répondre aujourd'hui. Ce sera par M. de Richmond que je vous dirai tout ce que je pense de vos gronderies, que je préfère, toutes injustes qu'elles sont, à la feinte douceur et à la fausse politesse. Je me borne seulement à vous dire que je suis on ne peut pas plus touchée de la perte que vous avez faite d'un ancien ami[1] ; je sais par expérience combien ce malheur est grand, n'eût-on à regretter qu'une ancienne habitude. Il n'a point de jour que je ne sente que mon pauvre ami Pont-de-Veyle me manque.

Je vais souper ce soir à Saint-Ouen. Je fis hier bien des questions à M. Necker, je l'en accablerai ce soir. Je suis assez satisfaite de tout ce qu'il m'a déjà dit. Une chose incompréhensible, c'est la différence de nos jugements, et cependant la quantité de rapports que j'ai avec vous ; nous discuterons cet article une autre fois.

Vous n'aurez que ce mot aujourd'hui. Dans quelques jours vous recevrez un volume.

[9] De Luxembourg. (W.)
[10] Mme de Lauzun. (W.)
[11] Mme de Gramont. (W.)

Lettre 586.—Inédite.

[1] John Chute, mort subitement le dimanche 26 mai 1776. C'était le dernier descendant mâle de la famille. La perte fut particulièrement cruelle pour Walpole. Au cours d'une admirable lettre à Mann, qui avait fait la connaissance de Chute dans le même temps que lui, Walpole écrit :—" Mr Chute et moi étions invariablement d'accord dans nos principes ; il était mon conseiller en affaires, mon oracle en matière de goût, l'arbitre auquel je soumettais mes vétilles, et le génie protecteur de ce pauvre Strawberry ! . . . Ma perte est irréparable. C'était pour moi le plus fidèle et le plus sûr des amis, et un compagnon exquis. Je ne chercherai pas à le remplacer." (*Lettres*, tome ix, pp. 365, 368.)

Je ne me porte pas trop bien, je dors mal, je suis faible. Ma tête s'en va, je m'en aperçois.

LETTRE 587

Paris, ce mercredi 5 juin 1776.

Je commence mon journal, que je continuerai jusqu'au départ du Duc. Je lui ai lu vos réprimandes dont il a bien ri. Je ne doute pas qu'il ne me trouve une grande douceur ; c'est une qualité qui ne m'est pas trop naturelle, mais que vous m'avez rendue nécessaire. Je vous promets de ne vous plus jamais demander raison de ce que feront vos amis ; je fais serment de ne plus vous parler de votre ambassadeur ; s'il y a encore quelque article que je doive bannir, apprenez-le-moi promptement, pour que je puisse avoir, au moins une fois en ma vie, la satisfaction de vous écrire une lettre où vous n'avez rien trouvé qui vous choque ou vous déplaise.

M'est-il permis de vous dire ce que je pense de nos ministres renvoyés ? Le Malesherbes est un sot, bon homme, sans talent, mais modeste, qui n'avait accepté sa place que par sa faiblesse ; par lui-même il n'aurait fait ni bien ni mal ; il eût voulu le bien, mais il ne savait comment s'y prendre ; il aurait fait le mal qu'on lui aurait fait faire, faute de lumière et par sa déférence pour ses amis ; la preuve qu'il en a donnée a été de se charger de parler à la Reine contre M. de Guines, ce qui n'aurait point été de son devoir, quand il aurait été persuadé que cet ambassadeur était coupable ; c'était l'affaire de M. de Vergennes, qui fut bien aise de ne pas se commettre, et le Turgot se servit de son ascendant sur ce pauvre homme pour lui faire faire cette sotte démarche ; il ne s'en repent pas, parce qu'il ne lui en coûte que sa place, dont il est ravi d'être débarrassé.

Pour le Turgot, il n'en est pas de même. Il s'afflige, dit-il, non de sa disgrâce, mais de ce qu'il n'est plus en son pouvoir de rendre la France aussi heureuse qu'elle l'aurait été si ses beaux projets avaient réussi, et la vérité est qu'il aurait tout bouleversé. Sa première opération qui fut sur les blés, pensa à le faire manquer dans Paris, y causa une révolte ; depuis il a attaqué toutes les propriétés ; il aurait ruiné le commerce, nommément celui de Lyon. Le fait est que tout est renchéri

LETTRE 587.—Incomplète dans les éditions précédentes.

depuis son administration ; aucune de ses entreprises n'a eu l'apparence de devoir réussir ; il avait les plus beaux systèmes du monde sans prévoir aucun moyen. Enfin, excepté les économistes et les encyclopédistes, tout le monde convient que c'est un fou, et aussi extravagant et présomptueux qu'il est possible de l'être ; on est trop heureux d'en être défait. Qui est-ce qui lui succédera ? Je l'ignore, mais on ne peut pas avoir pis qu'un homme qui n'a pas le sens commun ; et mieux vaut pour le gouvernement un habile homme avec moins de probité, c'est-à-dire avec moins de bonnes intentions, qu'un homme qui, ne voyant pas plus loin que son nez, croit tout voir, tout comprendre, qui entreprend tout sans jamais prévoir comment il réussira ; voilà comme est celui dont vous faites votre héros ; de plus, il est d'un orgueil et d'un dédain à faire rire ; si vous le connaissiez, il vous serait insupportable. Je l'ai beaucoup vu autrefois, et je puis vous assurer qu'il est tel que je vous le dépeins ; un tel personnage est très-dangereux dans un État comme le nôtre ; il pourrait brouiller tout au point qu'on n'y trouvât que difficilement du remède. Il ne suffit pas, pour être un bon ministre, d'être désintéressé, ni de vouloir faire le bien ; il faut le connaître. En voilà assez sur ce sot animal. Bien des gens croient que ce seront mes parents adoptifs et réels [1] qui pourront succéder ; si cela arrive, je n'en serai ni bien aise ni fâchée. J'ai tort ; j'en serai fâchée, si cela nous procure la guerre ; voilà le seul côté par où j'envisage notre chose publique, et c'est peut-être encore un intérêt de trop ; car, qu'est-ce que je puis avoir à y perdre ou à y gagner ? Vous vous moqueriez de moi, de ce que je penserais que cela me dût faire quelque chose.

Ce lundi 24.

Vous voyez quelle interruption ! Je me trouve assez embarrassée pour reprendre le fil de l'histoire. Je suis assez disposée à croire qu'il y a bien peu de choses qui intéressent, et que vous êtes peut-être l'homme du monde le plus indifférent, du moins vous voulez qu'on le pense ; cependant je vais vous rendre compte de tout ce qui s'est passé ici.

On a fait une division des troupes ; vingt-deux lieutenants généraux ont dans diverses provinces un nombre d'escadrons et de bataillons sous leur commandement, chaque lieutenant général a sous lui deux maréchaux de camp. La province

[1] Duc de Choiseul et Archevêque de Toulouse. (W.)

d'Alsace, par exemple, est divisée en trois commandements ; Strasbourg est la première division. M. de Beauvau a la troisième, qui est à Schélestadt ; M. de Maillebois a été nommé pour la province de Picardie ; il en avait eu précédemment le commandement, on lui en donnait les appointements, mais on lui avait interdit toute autorité dans son emploi ; M. de Saint-Germain et M. de Maurepas, qui le protégent extrêmement, ont obtenu qu'il exercerait aujourd'hui son emploi comme tous les autres lieutenants généraux. Les Maréchaux de France qui composent dans ce moment-ci le tribunal sont au nombre de onze ; six ont fait des représentations pour que ledit Maillebois ne fût point employé, alléguant qu'il était déshonoré et devait être exclu de tout pouvoir et de tout honneur militaire. Ces six sont, MM. de Richelieu, de Biron, de Broglio, de Fitzjames, de Brissac et de Clermont-Tonnerre. Ceux qui sont pour lui, MM. de Noailles, d'Harcourt, de Soubise, Nicolaï et Duras. Le Roi a ordonné qu'il voulait qu'il eût le commandement, et en conséquence il partira mercredi pour en prendre possession. Lieutenants généraux, maréchaux de camp, aucuns ne seront à Paris le 1er juillet ; ce qui fera près de soixante-dix officiers généraux de moins dans Paris. J'eus la visite, hier, de Madame la Marquise de Polignac, je ne sais si vous la connaissez ; c'est la sœur de Mme de Monconseil ; c'est une femme d'une vivacité singulière, et qui depuis trente ans a l'amitié la plus passionnée pour M. de Maillebois ; il a bien exercé sa sensibilité, elle a été prête à mourir vingt fois de douleur de toutes ses aventures ; hier elle était triomphante.

Le crédit de M. de Maurepas non-seulement se maintient, mais il se fortifie ; il en jouira toute sa vie, mais comme il est fort vieux, il y a de la marge dans l'avenir ; mes parents, ou le Cardinal de Bernis,[2] sont dans la coulisse prêts à remplacer ; ce sont les seuls pour le moment présent. La Reine paraît fort tranquille et fort indifférente, et ce qu'elle a fait pour M. d'Aiguillon marque beaucoup d'égards pour M. de Maurepas. En voilà assez pour aujourd'hui.

Ce mardi 25.

Vous n'aurez aujourd'hui que des nouvelles domestiques. Tonton a pris sa médecine ce matin, qui est quelques grains de

[2] François-Joachim de Pierre de Bernis, qui mourut en 1794. Le Cardinal de Bernis fut ministre des affaires étrangères de 1756 à 1763, époque où on l'envoya en exil. Il fut nommé ambassadeur de France à Rome en 1769, mais ne fut jamais appelé à exercer d'autres fonctions en France.

gros sel qu'on le force à avaler. Il a vomi comme à l'ordinaire une grande quantité de flegmes, mais en même temps un bouchon de liège et cinq noyaux d'abricot. Cela n'est-il pas singulier ?

Mlle de Boulainvilliers, qui logeait ici, âgée de quatre-vingt-neuf ans, est morte cette nuit à deux heures.

Je viens de recevoir une lettre de Plombières de Mme de Gramont, la plus cordiale, la plus familière, la plus confiante ; elle en a dû recevoir une de moi le même jour, nos lettres se sont croisées. J'en reçois souvent de Chanteloup, remplies de la plus tendre amitié ; on m'invite à y faire un second voyage ; bien des raisons me détournent d'y penser, dont la moindre est la fatigue du chemin, qu'il me serait difficile de supporter ; mais s'il y avait un lieu sur terre où je pusse me séparer de moi-même, c'est-à-dire me délivrer de toutes les idées tristes et vaporeuses qui offusquent ma tête, je ne balancerais pas à m'y acheminer, fût-ce au bout du monde ; mais comme je me retrouverais partout, je reste dans mon tonneau ; j'écarte autant que je le puis toutes les idées qui me tourmentent ; et, convaincue de l'impossibilité d'être heureuse, je tâche de ne point penser et de me détacher de tout : mais j'éprouve que cet état, qui ressemble si fort au néant, est le pire de tous.

Je croyais que M. de Richmond partirait dimanche, mais les affaires qui l'ont amené ici, et qui ont quelque apparence de réussite, le retiendront peut-être plus longtemps. Je fais la réflexion que ce n'était pas la peine de vous dire cela, puisque ce sera par lui que vous recevrez cette lettre et que ce sera un article de celle que je vous écrirai dimanche.

Il y eut jeudi dernier une réception à l'Académie française [3] : vous recevrez les discours aves les *Mannequins* [4] ; vous serez étonné du genre de l'éloquence d'aujourd'hui. Je lisais *Cicéron* en même temps que ces beaux ouvrages, vous pouvez juger de ce que j'en puis penser.

Madame de Luxembourg partit hier pour l'Isle-Adam avec sa petite-fille, l'Idole, et sa belle-fille ; le Prince est, dit-on,

[3] Celle de La Harpe. Le récit suivant se trouvait dans la *Gazette* de ce jour :—" 21 juin. M. de la Harpe a été reçu hier à l'Académie française, avec un concours de monde prodigieux. Son discours fut fort long, fort égoïste, fort emphatique, fort ridicule ; il a été suivi d'une réplique de M. Marmontel, dans le même genre, non moins bavarde, et non moins impertinente....M. d'Alembert a terminé par l'éloge de M. de Sacy, dans lequel il a fait venir celui de l'héroïne qu'il vient de perdre, Mlle de Lespinasse, qu'il n'a eu garde de nommer, mais dont tout le monde a senti l'allusion." (B.)

[4] Brochure satirique contre M. Turgot et ses projets. On l'a attribuée au Comte de Provence (plus tard Louis XVIII.) (B.)

mourant. Le Comte de Broglio partit hier pour Metz. M. de Beauvau partira lundi pour Schélestadt, qui est le lieu de sa division. Je vois partir tout le monde sans m'en affliger beaucoup. Je ne sais d'où vient je vous rends compte de moi et de ce qui m'environne ; vous me dites dans votre dernière lettre : *J'ai des amis parce que ce sont des personnes que j'estime, mais je ne me soucie pas de tout ce qu'ils font dans l'absence.* J'ai donc tort, oui, et très-grand tort ; mais ayez un peu d'indulgence, et soyez persuadé que je ne vous parle de moi que parce que je n'en puis parler à personne, et que ce m'est un petit soulagement qui m'aide à prendre patience. Ne pensez jamais que j'aie aucun dessein qui puisse vous regarder, je vous manderais les mêmes choses si vous étiez à Rome.

Je suis actuellement occupée des petites emplettes pour chez vous ; je vois que je n'ai nul goût, et je crains votre critique. On m'a rapporté la boîte de M. Gibbon, elle est trouvée fort bien par tous les connaisseurs. Elle coûte 35 louis et demi. Vous verrez notre décompte, j'y ajouterai le surplus à l'argent que j'ai à vous, et il servira à payer les commissions que je pourrai prendre la liberté de vous donner.

Ce lundi 1er juillet.

M. de Richmond vous remettra beaucoup de petits paquets dont la destination est sur les enveloppes, mais en voici le mémoire en cas que les enveloppes se déchirassent :—

Deux cartons de différentes formes, le rond contient une soucoupe de porcelaine, dans laquelle est le couvercle de la tasse qui est dans l'autre carton. Un paquet qui renferme un étui de galuchat. Ces trois choses sont pour Milady Ailesbury.

Un petit ballon pour Milady Churchill rempli de pastilles de Nancy, qui sont de sa connaissance et qui ne valent pas ses ananas. Un petit étui pour faire du filet pour Mlle Churchill. Je ne puis douter qu'elle ne s'amuse de cet ouvrage par la jolie bourse que j'ai reçue d'elle et qui me porte un grand bonheur au jeu. Un petit paquet de deux bourses, dont l'une est pour M. Conway et l'autre pour vous ; vous aurez le choix.

Enfin la boîte de M. Gibbon et votre boîte perdue. Un rouleau de papier de l'ordonnance militaire, des *Mannequins* et des discours académiques.

Comme M. de Richmond partira peut-être demain matin, je compte lui remettre ce soir qu'il doit souper chez moi, cette

lettre, celle pour M. de Conway, que je mets sous votre enveloppe, et tout ce que je viens de vous annoncer.

Il n'y a rien ici de nouveau : les crédits subsistent tels qu'ils étaient, celui de la Reine pour les grâces de la cour, celui du Maurepas pour l'administration. Plusieurs prétendent que le Saint-Germain sera chassé, je n'en crois rien. Les spéculatifs prévoient la guerre, je ne le veux pas croire. Dites à M. de Richmond tout le bien que je vous ai dit de lui, le chagrin que j'ai de son départ, et mon impatience pour son retour.

Adieu ; avouez que je vous ai bien ennuyé.

Je ne vous ai point parlé de M. de Clugny, successeur du Turgot, mais c'est que je n'en entends rien dire.

LETTRE 588

Ce dimanche 9 juin 1776.

Quelles sont donc les réflexions dont je vous accable et que je préfère aux *riens* que vous regrettez tant ? Il me semble que toutes mes lettres ne sont remplies que de *riens*, et que je ne vous entretiens guère de mes pensées et de mes réflexions : mais il faut que vous me grondiez toujours, et avec le ton de l'ironie et de la moquerie. Ce qui est de singulier, c'est que cela ne me déplaît pas, et que je vous en aime davantage ; vous devez être fort content de l'éducation que vous avez faite de moi ; si elle n'est pas parfaite, il ne s'en manque guère.

Nous savions ici toute l'histoire de la maison du Prince de Galles [1] ; j'ai donné votre lettre à lire au Duc. Je comprends parfaitement votre amitié pour lui ; je le trouve infiniment aimable ; mais ce que je ne concevrai jamais, c'est la façon dont les Anglais s'aiment, en ne se voyant point, en ne se donnant point de leurs nouvelles ; il faut qu'ils aient quelques génies qui leur viennent communiquer leurs pensées, leurs sentiments et leur épargnent la peine de se parler et de s'écrire ; effectivement, une Française telle que moi doit leur paraître une espèce

LETTRE 588.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le gouverneur du Prince avait résigné ses fonctions, et tout le domestique avait été changé. La position de Lord Holdernesse, le gouverneur en question, avait été, les quelques derniers mois, rendue intenable par l'attitude méprisante et irrévérencieuse du Prince de Galles, et de son frère le Prince Frederick (plus tard Duc d'York). Cette affaire prit de l'importance pour la lumière qu'elle jetait sur le caractère opiniâtre du Prince de Galles, qui n'écoutait ni son père ni sa mère.

bien étrange. J'ai beaucoup de penchant pour le Duc ; mais je me garde bien de l'aimer, c'est assez d'un Anglais tel que vous.

Vous jugez très-bien mes amis [2] ; la femme a de l'esprit, mais il est d'une sphère trop élevée pour que l'on puisse communiquer avec elle. Son mari, qui en a plus qu'elle, et qui est peut-être celui qui, aujourd'hui, en a le plus dans notre nation, vaut bien mieux qu'elle. Il est bien persuadé de sa supériorité, mais elle ne le rend ni suffisant ni pédant ; le défaut que je lui trouve, c'est qu'il n'est point de facile conversation, on ne se trouve point d'esprit avec lui. Il a cependant de la franchise, de la bonne humeur, de la douceur et de la bonté, mais il est distrait, et par conséquent stérile. Il dit qu'il vous aime beaucoup, et moi je lui dis que je n'en crois rien ; il se fâche, et je lui soutiens qu'il est trop distrait pour avoir pu démêler ce que vous valez. Eh bien, je crois vous voir hausser les épaules et vous impatienter ; vous me direz : " Pourquoi, le croyant, m'écrire ces fadaises ? "—Ah ! monsieur, c'est qu'elles me viennent au bout de ma plume, et qu'il me plaît de vous dire tout ce que je pense.

J'espère que votre Duc réussira à son affaire ; il vit hier tous ceux de qui elle dépend ; il en fut fort content. Je lui conseille d'en hâter la conclusion, parce qu'on ne sait pas ce qui pourrait arriver ; j'ai commencé une lettre du 5 de ce mois dont je le ferai porteur ; je vous y parlerai la bouche ouverte ; je ne sais pas ce que je vous dirai, mais ce sera tout ce que je saurai, tout ce que je penserai.

Je comprends, à l'énumération que vous me faites de vos occupations, que vous devez regretter le temps que vous perdez à m'écrire ; vos journées sont bien remplies ; je dois vous savoir beaucoup de gré des moments que vous me donnez, et d'autant plus que je sais par expérience ce qu'il en coûte pour écrire, car rien n'est si vrai que vous êtes le seul pour qui cela ne me coûte rien.

Je vous remercie d'avance de vos éventails ; ma reconnaissance s'étend sur ce que vous faites pour mes amis, et je suis fort aise que vous traitiez bien Mme de la Vallière ; sa conduite avec moi est d'une égalité et d'une facilité charmantes. Sa fille est dans la plus grande affliction de la demoiselle Lespinasse, laquelle a fait un testament olographe des plus parfaitement

[2] M. et Mme Necker. (B.)

ridicules. Mon neveu qui est ici, a voulu le voir, il prétend qu'il était en droit de l'exiger, il faut bien que cela fût puisqu'on le lui a montré. Elle lui a laissé un perroquet en le qualifiant de son neveu de Vichy ; elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes ; et s'il ne suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu de Vichy pour le prier d'ajouter le surplus. À l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que, non-seulement quoique légitime elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, mais qu'ils lui ont volé une somme que sa mère avait mise en dépôt pour elle ; elle a signé ledit testament : JULIE D'ALBON.[3]

Voilà de ces riens que je vous ai épargnés dans d'autres lettres, et que, pour punition de vos réprimandes, j'insère dans celle-ci.

Je trouve la Duchesse de Leinster fort aimable, son Ogilvie ne me déplaît pas.

Savez-vous les présents dont vos amis me comblent ? Milady Ailesbury me donne un tableau de son ouvrage qui est un chef-d'œuvre. Tous ceux qui le voient en sont dans l'admiration, je vais lui faire faire un beau cadre, je le placerai au-dessus de mon canapé. M. Conway m'a écrit une lettre charmante, il m'envoie deux médaillons. Je lui écrirai dès que je les aurai reçus, ce sera apparemment Mme Bingham [4] qui me les apportera ainsi que vos éventails. Vous me comblez de galanteries mais vous ne m'envoyez point de thé, je suis persuadée que vous l'avez oublié. Je n'en suis point pressée, et de plus je ne veux point que ce soit en présent, et c'est pourquoi j'ose vous en faire souvenir.

Je vous prie de me mander les nouvelles que vous avez de la Duchesse de Gloucester, et l'âge de toutes ses filles.[5] Le Duc

[3] Mlle de Lespinasse, bien que fille illégitime, était née durant le mariage de sa mère, la Comtesse d'Albon.

[4] Lady Bingham, née Margaret Smith, femme de Sir Charles Bingham, septième Baronnet (créé en juillet 1776 Baron et, en 1795, Comte de Lucan). Lady Bingham était une artiste amateur accomplie, et plusieurs fois est citée à ce titre par Horace Walpole.

[5] C'est-à-dire, les trois filles de son premier mariage avec le second Comte Waldegrave. Lady Elizabeth-Laura Waldegrave, dont il s'agit ici, avait seize ans. Elle épousa en 1782 son cousin, Lord Chewton, plus tard quatrième Comte Waldegrave. La seconde fille, Lady Charlotte-Maria, épousa en 1784 le Comte d'Euston, fils aîné du troisième Duc de Grafton. La plus jeune fille, Lady Anna-Horatia, épousa en 1786 Lord Hugh Seymour, fils du cousin germain d'Horace Walpole, le Comte de Hertford. Les trois Ladies Waldegrave "brodant et dévidant de la soie" forment le sujet du groupe peint pour Horace Walpole par Sir Joshua Reynolds.

prétend que l'aînée a dix-sept ans. J'approuve fort qu'elle passe quelques jours avec vous à Strawberry-Hill.

Mme Necker prétend que M. Gibbon viendra ici au mois de septembre. Ne serait-il pas mieux de l'attendre pour qu'il fît lui-même l'emplette de sa boîte? N'en ayant point trouvé de fait, j'en ai fait faire une. Ceux à qui je l'ai fait voir, tous gens de goût, n'en ont pas été contents; on en fait une autre. Si elle est bien, vous l'enverrai-je? Celle qui était faite était de 34 louis, celle que l'on fait pourra être d'environ 40.

Vous seriez le plus aimable du monde si vous vouliez me dire ce qui pourrait être agréable à Milady Ailesbury. Une très-jolie tasse avec une cuillère d'or à café, conviendrait-il? Répondez-moi comme on répond à son amie, sans moquerie et avec sincérité. Il me semble que je n'ai plus rien à dire; adieu.

Nous soupâmes hier, Mme de Cambis, le Duc et moi, chez les Necker. Nous souperons ce soir au Carrousel; peut-être mardi chez moi, et mercredi chez Mme de Mirepoix, à qui j'ai cédé mon jour. Il y aura de plus la Duchesse [6] et son mari. Mme de Luxembourg et sa petite-fille sont à Saint-Assise chez Mme de Montesson jusqu'au 18.

LETTRE 589

Ce mardi 18 juin 1776.

Je n'eus point de lettres samedi ni dimanche, et votre lettre du 10 ne m'a été rendue qu'hier en rentrant chez moi.

J'ai vu M. et Mme Bingham; je les trouve aimables, la femme me paraît gaie et franche: quand nous nous connaîtrons, nous saurons si nous nous convenons. Elle m'a remis les éventails; je vous remercie du mien, que je trouve joli et d'invention nouvelle et commode. Mme de la Vallière m'a chargée de tous ses remercîments, elle est fort sensible aux marques de votre souvenir; c'est en vérité une très-bonne femme, et douée d'un caractère qui la rend très-sociable et très-heureuse; elle a mille attentions pour les Richmond, je crois qu'ils doivent être contents d'elle, de Mme de Mirepoix et de Mme de Cambis; je pourrais y ajouter Mme de Luxembourg; mais comme depuis dix jours elle est à Sainte-Assise, chez Mme de Montesson, elle

[6] La Duchesse de Leinster et M. Ogilvie.

LETTRE 589.—Incomplète dans les éditions précédentes.

n'a pas pu continuer ses attentions. J'ai cédé la semaine passée mon mercredi à Mme de Mirepoix qui voulait leur donner à souper. La Duchesse de Leinster nous invita pour le lundi d'après, qui était hier ; mais en arrivant, nous apprîmes qu'elle était malade ; je viens d'envoyer chez elle, elle a eu de la fièvre toute la nuit, et il lui est sorti une ébullition, c'est peut-être la rougeole. Le souper ne fut point à l'Hôtel de Luynes où elle loge, mais à l'Hôtel de Modène, chez son fils Milord Charles Fitzgerald. Le Duc, M. Ogilvie, son fils et sa fille, en firent les honneurs ; nous étions seize : les Bingham, l'ambassadrice de Sardaigne, Mmes de Mirepoix, de Cambis, de Boisgelin ; MM. de Monaco, de Beaune, Mlle Sanadon et moi, les quatre de la maison ; il en manque deux, je ne les retrouve pas. J'y arrivai morte de fatigue ; j'étais sortie de bonne heure pour aller voir la petite sainte qui partait aujourd'hui pour Chanteloup ; je fis encore deux visites, je ne pouvais plus me soutenir. Je m'affaiblis terriblement ; si ce n'était que les jambes, je prendrais patience ; mais la tête, la tête ! cela est bien triste. Les idées de retraite me reviennent souvent ; je voudrais un état fixe, que le jour, la veille et le lendemain fussent semblables. Il vaudrait mieux, dans la vieillesse, être sourde qu'aveugle, la surdité est contraire à la société ; mais quand on n'y est plus propre, ce serait un petit inconvénient que d'être forcé à s'en passer, et d'avoir à la place des yeux pour pouvoir s'occuper dans la retraite. Mais à quoi servent ces réflexions ? À vous ennuyer, à vous déplaire ; je vous en demande pardon.

Ne vous gênez point pour m'écrire plus que vous ne pouvez, et n'interrompez point ni vos affaires ni vos amusements. Je compte sur votre amitié, mais je ne veux point qu'elle vous gêne en rien. Je sais par mes autres correspondances qu'il est fâcheux d'écrire quand on n'a rien à dire. Je ne puis pas ajouter quand on a autre chose à faire, car je n'ai ni devoir ni occupation ni amusement.

Je n'ai point encore écrit à M. Conway, ni fait mes remercîments à Milady Ailesbury. On fait le cadre de son beau tableau. J'attends qu'il soit en place pour pouvoir ajouter à mes remercîments tous les éloges qu'on en fera. M. Conway m'a parlé de deux médaillons qu'il m'envoyait, à qui les a-t-il remis ? M. de la Reynière est très-content des siens. J'ai joint son payement à l'argent que nous avons. Quand j'aurai la boîte de M. Gibbon je vous enverrai notre décompte.

Il n'y a rien ici de nouveau. Nous avons repris notre ancien lieutenant de police en congédiant le nouveau.

J'enverrai par M. de Richmond à M. Conway l'ordonnance de M. de Saint-Germain pour le militaire, je suis bien sûre que vous ne le lirez pas. Il vous reportera votre boîte perdue en celle de M. Gibbon.

La Maréchale de Luxembourg revient demain, dont je suis fort aise. M. de Beauvau part le premier du mois prochain pour sa division, qui est à Schélestadt. J'en suis affligée.

Ce mercredi.

Ce n'est point la rougeole qu'a Mme de Leinster, c'est une fausse couche qu'elle a faite. M. Ogilvie me l'est venu apprendre. J'en ai été scandalisée, pourquoi cela ? [1] Son depart en sera retardé et par conséquent celui du Duc, à ce que j'espère ; il me paraît qu'il ne s'ennuie point ici, et qu'il trouve Mme de Cambis fort à son gré.

J'appris hier par M. Saint-Paul que c'était lui qui m'avait envoyé votre lettre, qu'il l'avait trouvée dans son paquet. Apparemment votre domestique ayant trouvé le courrier ordinaire parti l'avait portée au bureau des affaires étrangères.

Le grand Abbé part demain ou après-demain pour Chanteloup ; je viens d'écrire à la grand'maman une assez plate lettre et qui m'a coûté. Je ne sais pas si tous les gens qui vieillissent sentent autant que moi la diminution de leurs forces corporelles et l'anéantissement de leurs âmes. Croyez, mon ami, que l'opinion qu'on a de moi ne subsiste plus que sur une réputation d'esprit très-mal fondée, que quelques personnes (dont vous êtes peut-être du nombre) ont imaginé de me donner ; elle tombera bientôt avec justice.

Ma lecture présente est la *Vie de Cicéron*, par Middleton,[2] très-bien traduite par l'Abbé Prévost ; je l'entremêle des *Lettres de Cicéron à Atticus*, en suivant les époques. Je trouve que l'esprit de Cicéron doit servir de mesure pour tous les autres, son style m'enchante. Je lui pardonne sa vanité en faveur de sa sincérité, et sa faiblesse, parce que, je puis vous l'avouer, en ce seul point je trouve que je lui ressemble.

[1] Elle avait eu dix-huit enfants de son premier mariage.
[2] Conyers Middleton (1683–1750). Sa *Vie de Cicéron* fut publiée en 1741.

LETTRE 590

Jeudi 20, à 7 heures du matin.

La nouvelle d'hier est la permission envoyée à M. d'Aiguillon, d'aller partout où il voudrait, excepté à la cour. Voici comme la grâce a été accordée. Mme de Chabrillan était allée trouver son père.[1] En arrivant elle tomba malade d'une fièvre putride et mourut. La Reine apprenant cet événement, fut sur-le-champ chez le Roi, et le pria d'accorder à M. d'Aiguillon la liberté d'aller partout où il voudrait excepté à la cour. Elle lui demandait de réitérer la défense d'y paraître jamais sous quelque prétexte que ce pût être. Le Roi y consentit ; elle ajouta qu'elle souhaitait qu'il lui fût permis en annoncant à M. de Maurepas le retour de son neveu, et en l'apprenant à tout le monde, de déclarer la défense expresse qui lui était faite, de ne jamais paraître à la cour. Cet événement a surpris ; il doit prouver la bonne intelligence de la Reine avec le ministre.

M. de La Harpe sera reçu aujourd'hui à l'Académie par M. Marmontel ; c'est à Colardeau qu'il succède. M. de Richmond ira à l'Académie avec Mme de Luxembourg. Il soupa hier chez moi avec elle, il y soupera encore ce soir avec les Beauvau, Mme de Poix, &c. J'oubliais de vous dire que Milady Bingham a déjà tout vu ; elle a été au Moulin-Joli,[2] elle copie les miniatures de M. de Presle ; on lui a donné un petit cabinet au Palais Royal, elle s'y établit pour tirer ces copies. Son talent surprend tout le monde, et surtout les connaisseurs. Greuze le peintre n'en revient pas d'étonnement.

LETTRE 590.—Inédite.

[1] Le Duc d'Aiguillon.

[2] Jardin d'un M. Watelet, dessiné à l'anglaise dans une île de la Seine. Walpole, qui avait visité le Moulin-Joli durant son séjour à Paris en 1775, le décrit comme suit dans une lettre à Mann du 6 septembre de cette même année :—"C'est un îlot . . . réuni à la terre-ferme par deux ponts, qu'il appelle l'un chinois et l'autre hollandais, et qui ne ressemblent ni à l'un ni à l'autre aussi peu que deux gouttes d'eau. Cet îlot est coupé et divisé d'étroites allées rectilignes (*en berceau*) et le tout est entouré d'un sentier rude." (*Lettres*, tome ix, p. 241.)

LETTRE 591

Paris, ce dimanche 23 juin 1776.

Il n'est plus temps d'attendre M. Gibbon. On m'a rapporté aujourd'hui sa boîte, je crois qu'elle est très-bien, j'en ferai juger les connaisseurs. M. de Richmond se chargera de toutes mes commissions, il partira tout au plus tard les premiers jours de la semaine prochaine. Il a des affaires qui le pressent de retourner en Angleterre, mais il reviendra ici au mois d'août pour en terminer une autre dont je n'ai pas grande opinion du succès. Sa sœur la Duchesse cherche une petite maison auprès de Paris, son dessein est de s'y établir pour trois semaines. Elle retournera ensuite à Aubigny auprès de neuf enfants qu'elle y a laissés.

Je trouve les vers [1] de Texier assez faciles, il n'y a ni bien ni mal à en dire ; je juge que la Milady est Mme Beauclerk.

Je ne vous aurais jamais comparé à un artichaut, j'aurais trouvé plus de rapport à un rosier. Je comprends très-bien qu'il y a peu de gens que vous puissiez aimer autant que Rosette ; le souvenir de Kismi et la jouissance de Tonton me font sentir que cela doit être. Quand vous comparez ma façon de penser à la vôtre, n'oubliez pas la différence de notre état ; vous avez vingt ans moins que moi, deux bons yeux, des goûts, des talents, sans compter un caractère infiniment plus heureux.

Les Necker ont été fort contents de votre château et des choses rares et magnifiques qu'il renferme. Ils se louent beaucoup de votre politesse, ils font de vous de grands éloges, je les crois sincères.

Il n'y a rien de nouveau à vous mander ; ce qui serait bon pour la conversation serait plat et insipide pour une lettre. J'espère que vous vous portez bien.

J'ai commencé le 5 de juin une lettre que M. de Richmond vous portera, je n'y ai rien ajouté depuis, mais d'ici à son départ j'y ferai quelque augmentation.

LETTRE 591.—Inédite.

[1] Impromptu laissé à Strawberry-Hill, où l'on n'avait pas trouvé Walpole. Les visiteurs déçus étaient M. Texier, les Beauclerk, et Gibbon. Walpole transcrit les vers dans une lettre à Lady Ossory du 20 juin de la même année. (*Lettres*, tome ix, p. 377.)

LETTRE 592

Ce dimanche 30 juin 1776.

J'ai reçu votre thé ; vous aurez dans vos mains de quoi le payer. Si vous voulez que ce soit un présent, vous êtes le maître ; les remercîments vont sans dire.

À qui vous plaignez-vous de votre peu d'imagination ? À quelqu'un de stupide : non-seulement j'en suis dépourvue, mais la perte de mémoire me jette dans une timidité qui fait que je n'ose hasarder de parler ; les expressions, les mots, tout me manque ; j'en suis humiliée, surtout devant les nouvelles connaissances à qui on a bien voulu donner bonne opinion de moi. Vous prendrez cette honte pour de la vanité ; cela peut être, mais sûrement je n'ai pas celle qui cherche à en imposer et à se donner pour meilleur qu'on n'est. Je n'ai pas de peine à vous croire, en vous jugeant par moi, que vous êtes quelquefois dénué de pensée ; c'est mon état habituel : quand j'ai été longtemps seule ou avec des sots ou de nouvelles connaissances, je crois que je ne penserai de ma vie, et c'est cet état que je nomme ennui, et qui m'est insupportable.

Votre ambassadeur me dit qu'il avait des paquets à mon adresse qu'un des gens de Milady Hertford lui avait apportés. Je vous avoue que je dis sur-le-champ, "Ah ! c'est de M. Walpole." Il me les envoya le lendemain. Je soupai hier avec lui et sa femme chez les Necker, il me demanda si j'avais trouvé mes paquets en bon état ? Je lui dis qu'oui, et par pure distraction je ne le remerciai seulement pas ; il ne fut pas question de vous.

Vous recevrez un volume par M. de Richmond ; il partira mercredi. Il vous portera plusieurs petits paquets, avec l'instruction de l'usage que je vous prie d'en faire. Ce Duc ne se porte pas trop bien ; sa tête est plus remplie que la vôtre, mais je ne sais pas si toutes ses idées sont justes et bien rangées ; je crois son cœur excellent, il est plus sensible que votre cousin,[1] mais j'aime bien mieux ce dernier, et j'avoue que je serais charmée de le revoir. Je voudrais bien qu'il vînt avec le Duc, qui doit revenir au mois d'août, et ne s'en retourner que deux ou trois mois après.

Si vous n'étiez pas si dédaigneux, si indifférent, si porté à

LETTRE 592.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Général Conway.

croire que je suis vaine, je vous enverrais une lettre que j'écris à la grand'maman, qui par hasard me paraît assez bonne, mais pas à beaucoup près autant que sont les vôtres. Tout ce que vous me dites à l'occasion du Schuwalof est excellentissime. Il revient aujourd'hui de la campagne, je crois que je le verrai. Je lui remettrai vos paquets, sinon je les lui enverrai demain matin.

Bonjour, mon ami. Je suis encore à décider si c'est un bonheur ou un malheur pour moi de vous connaître. Mandez-moi toujours toutes vos nouvelles ; elles ne me font rien, il est vrai, mais les nôtres ne vous font point davantage. Je donne à souper mercredi aux Bingham et aux Saint-Paul ; jeudi aux Stormont, aux Necker et à plusieurs diplomatiques.

J'allais oublier de vous apprendre que le petit Marquis de Coigny, que vous avez vu, a une forte petite vérole. Il l'a prise de sa femme, qu'il a gardée dans son inoculation ; il avait été inoculé par Gatti ; on croit que son frère le Vicomte l'aura aussi.

Pompom, qui est à ma toilette pendant que je vous écris, veut que je vous dise qu'il vous aime bien, et qu'il vous prie de lui envoyer un petit cheval, et que je vous explique bien qu'il veut qu'il soit en vie. Je lui ai demandé comment il voulait que vous le lui envoyassiez ? Il dit, par la poste. C'est le plus joli enfant du monde, je l'aime à la folie.

Cette dépêche n'a pas été toute faite à ma toilette, je n'y suis que depuis l'article de M. de Coigny.

La réforme des Invalides se fit avant-hier, vous la lirez dans les gazettes ; je n'ai point le courage de vous la raconter.

LETTRE 593

Ce dimanche 7 juillet 1776.

Vos raisonnements sont excellents, ils interdisent toute réplique. *On n'est point malheureux quand on a le loisir de s'ennuyer.*

Vous attendez M. de Richmond pour savoir à quoi vous en tenir sur l'affaiblissement de ma tête ; je vous préviens qu'il n'y a pas pris garde. Je ne doute pas qu'il ne m'ait trouvé autant de santé et de bon sens qu'il lui fallait. Il n'est parti que jeudi 4, il ne passera point par Londres ; il m'a dit que vous recevriez ma lettre dans cette semaine-ci.

Je suis réellement très-fâchée de ce que vous ne reprenez

Lettre 593.—Incomplète dans les éditions précédentes.

point vos forces. Il vous est permis de penser que l'ennui n'est point un mal, les douleurs sont cent fois pires.

J'approuve tous vos projets pour cet été ; ceux du Duc sont de revenir ici les premiers jours d'août, il espère y terminer son affaire. La Duchesse de Leinster est encore ici ; elle partira pour Aubigny avec son époux dès qu'elle pourra soutenir la voiture. C'est une femme très-agréable ; sa recette contre l'ennui n'aurait pas été la mienne. Si elle est heureuse comme je le crois, elle a bien fait.

Je soupai hier chez les Necker avec une Mme Montagu [1] ; la connaissez-vous ? C'est un bel esprit, dit-on ; cela est-il vrai ? Est-elle des vrais Montagu ? M. Necker m'a priée de vous faire mille compliments, il me paraît qu'il vous aime. L'ambassadrice [2] est jolie ; elle se tient mal, elle n'a pas bonne grâce, sa physionomie est spirituelle.

Je ne suis pas en train de vous faire une longue lettre ; vous serez assez ennuyé de celle que vous recevrez par M. de Richmond, et ce sera en même temps que celle-ci.

Cette pauvre femme qui s'est brûlée pour sauver son chien ! Je pense comme vous, j'en suis sûre, je n'aurais peut-être pas fait comme elle, mais j'en aurais été bien tentée.

Je ne défendrai point Cicéron, mais après César, c'est l'homme que j'aime le mieux ; sa sincérité me fait lui pardonner tous ses défauts.

Je vous crois sans vanité, mais je vous prie de me nommer avec vérité et simplicité les personnes à qui vous croyez plus d'esprit qu'à vous ; j'en excepte les beaux esprits et les femmes ; ne vous comparez qu'avec les gens du monde et de votre société. Quand vous m'aurez fait cet aveu, je vous en ferai un pareil, exceptant les beaux esprits et les hommes ; j'entends par beaux esprits les auteurs et les savants.

[1] Mrs Elizabeth Montagu (1720–1800), née Robinson, fameuse par ses réunions littéraires. Son mari appartenait à une branche cadette de la famille des Montagu, Comtes de Sandwich.

[2] Lady Stormont.

LETTRE 594

Ce dimanche 14 juillet 1776.

Vous avez actuellement cette grande lettre que vous porte M. de Richmond. Je me repens de vous l'avoir tant annoncée, car autant qu'il m'en souvient elle n'en valait pas la peine. Celle à la grand'maman que je vous ai dit que j'avais été tenté de vous envoyer, n'y ayez point de regret ; ç'aurait été en effet par une pauvre petite vanité, parce que je la trouvais assez bien écrite, vous ne l'auriez peut-être pas trouvé telle. Je la gardai trois jours, et l'ayant relue je la déchirai en m'applaudissant de n'en avoir pas fait d'autre usage.

Je pense comme vous beaucoup de bien du Duc,[1] son cœur est excellent. Je suis de l'avis de tout le monde, il a été plus aimable ce voyage-ci qu'il ne l'a été dans tous les autres ; c'est par justice que je le reconnais et point du tout par séduction, car il a été bien moins occupé de moi qu'il ne le fut il y a sept ans. Vous lui serviez d'exemple alors, et cette année je n'avais que ma propre valeur, qui comme de raison lui a paru peu de chose. J'ai été fort contente de moi par rapport à lui, je ne lui ai point su mauvais gré, non seulement de son partage, mais de ses préférences. Celle [2] qui chante si bien, *Sans dépit, sans légèreté,* les a toutes obtenues, elle a joint à ses grâces naturelles toute la coquetterie possible, et il m'a paru que c'était avec beaucoup de succès. Sa sœur la Duchesse [3] part aujourd'hui pour regagner Aubigny, quoiqu'elle ne soit pas bien remise de sa fausse couche, mais elle a une de ses petites filles malade. Connaissez-vous M. Ogilvie ? Quel choix elle a fait là ! Je ne doute pas qu'il ne soit fort honnête homme, qu'il n'ait du bon sens, mais il n'est pas moins scandaleux qu'elle en ait fait un mari. J'en demande pardon à la morale, mais je trouve que c'est cent fois pis que s'il avait été son amant ; on aurait aisément supposé qu'il n'y aurait jamais de couche, fausse ou vraie, à craindre. Vous trouverez cette façon de penser un peu licencieuse, mais il me paraît affreux d'être la femme de M. Ogilvie, et une chaîne avec un tel homme est horrible, et ne devrait pas du moins être éternelle. Je ne puis m'accoutumer au manque de goût ; soit vanité, soit amour propre, je crois l'avoir excellent,

Lettre 594.—Inédite.

[1] Le Duc de Richmond.

[2] Mme de Cambis. (W.)—Voyez la lettre 334, Vol. II. p. 307.

[3] La Duchesse de Leinster, sœur du Duc de Richmond.

et que je ne trouve jamais aimable ce qui ne l'est pas. *À vous, Monsieur du ruban vert.*

Nous soupâmes avant-hier, Mmes de Luxembourg, de Boisgelin, Sanadon et moi, chez la Flore-Pomone [4]; je m'y suis donnée une indigestion. M. Ducis, auteur d'*Hamlet*, que j'entendis avec vous, nous lut une tragédie que l'on jouera dans trois semaines, intitulée *Œdipe chez Admète.* Je ne vous en ferai point l'analyse, non parce que je ne le veux pas, mais parce que je ne pourrais pas ; je ne doute pas qu'elle ne tombe.[5]

Je vous prie de dire à M. Conway ou de lui écrire, que j'ai reçu par votre ambassadeur ses deux médaillons, qui sont superbes. Je les ai fait placer dans mon cabinet au-dessous de M. de Turenne. Dites-lui combien je suis reconnaissante de ses beaux présents et de ceux de Milady. Je m'attends que vous vous moqueriez bien des chiffons que je vous envoie ; je ne me pique pas de goût sur ces sortes de choses ; excepté sur les personnes, dont je prétends juger assez bien, je ne me connais à rien.

On est fort occupé dans les sociétés particulières du Portugal et de l'Espagne. Les gens qui sont instruits prétendent qu'il n'en arrivera rien. Disent-ils vrai ? Je l'ignore, mais comme vous n'êtes pas militaire, ce qui doit arriver ne me trouble point.

Ma correspondance avec l'Abbé [6] est fort refroidie ; vous n'en serez point surpris, vous savez bien que tout s'use.

Monsieur le Prince de Conti ne va point bien, Mme de Luxembourg lui rend de grands soins, mais cependant cela ne l'empêchera pas d'aller coucher aujourd'hui à la Tuilerie chez les La Reynière, dont elle ne reviendra que mercredi pour souper chez moi. J'irai demain souper avec elle avec Mme de Beauvau et M. Necker, peut-être y retournerai-je encore mardi. Je ne cherche point le plaisir, mais je fuis l'ennui. Vous qui ne le connaissez pas, jouissez de ce bonheur, peu de personnes peuvent s'en vanter.

J'aurai mercredi la Milady Lucan, elle est gaie et naturelle, elle prétend qu'elle vous fera couler l'eau de la bouche. Nous disons, nous autres, venir l'eau à la bouche pour exprimer l'espérance qu'on a d'obtenir ce qu'on désire. Elle prétend donc qu'elle aura des portraits d'Henri IV à toutes sortes d'âge, ceux

[4] Mme de Marchais. (Voyez la note 2 de la lettre 581.)

[5] Mme du Deffand se trompait ; cette tragédie fut représentée avec grand succès en décembre 1778.

[6] Barthélemy. (W.)

de tous ses ministres et de toutes ses maîtresses. C'est M. de Pezay qui le lui fait espérer. Je l'engageai à faire une copie du meilleur portrait de la grand'maman ; il lui faudra laisser copier le tableau de Carmontelle, où elle substituera le portrait qu'elle aura fait de la grand'maman, et puis vous m'en donnerez une copie, n'est-il pas vrai, mon ami ?

J'allais oublier de vous dire que les deux petits Coigny sont hors d'affaire, l'aîné a été extrêmement mal ; il était de ceux qui avaient été inoculés par Gatti. Rien n'est plus inquiétant pour tous ceux qui sont dans le même cas ; la grand'maman est du nombre et toute l'école militaire.

Je ne veux pas manquer de vous dire que Milady Lucan reconnaît une très-grande supériorité des talents de Mme Beauclerk à celui qu'elle a, elle m'en fait des récits admirables. C'est la différence, selon ce qu'elle me dit, du vrai génie, du génie créateur, à l'esprit, à l'art imitatif.

Je veux vous donner une charade à deviner. Sa première moitié est latine, la seconde est française, et le tout est italien.[7]

LETTRE 595

Ce samedi 20 juillet 1776, à quatre heures après midi.

Je suis fort aise que vous soyez content de la boîte de M. Gibbon, et je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'écrire une longue lettre. Je trouve vos conseils excellents, et j'ai le désir d'en profiter. Je ne me porte pas bien depuis huit jours. Ce souper de Mme de Marchais, dont je vous ai parlé, où j'avais mangé trop de fruits, m'a causé à peu près la même indisposition que j'eus l'année passée ; j'observe le plus grand régime et je commence à me rétablir.

Je suis absolument de même avis que vous sur le jugement que vous portez des discours de l'Académie, mais non sur M. Turgot. Je trouve aussi que vous avez toute raison de condamner qu'on s'occupe trop de soi-même, et surtout d'exiger des autres qu'ils s'occupent de nous. Ceux qui ont de la bonté

[7] La réponse est "italien" (*ita-lien*).

LETTRE 595.—Incomplète dans les éditions précédentes.

supportent nos plaintes, et ceux qui n'en ont pas s'en moquent. Je ne prévois pas que j'aie aucune commission dont je puisse vous importuner, ainsi vous me ferez payer par votre banquier si vous le voulez.

M. de Richmond n'était pas sûr de vous voir, à ce qu'il m'avait dit. Sa sœur est retournée à Aubigny pour y aller retrouver tous ses enfants. Elle est intéressante, je ne puis m'empêcher de la plaindre de l'étrange mariage qu'elle a fait. C'est un honnête homme, je n'en doute pas, mais est-il fait pour plaire ?

N'allez-vous pas bientôt commencer vos courses ?

Je vais ce soir souper à Saint-Ouen avec Mmes de Luxembourg et de Cambis, qui partiront demain pour Villers-Cotterets. Mon intention est de vous rendre mes lettres moins ennuyeuses, le plus sûr expédient est de les rendre très-courtes.

Ce dimanche.

Je relis votre lettre, et je peux sans scrupule ajouter à la mienne sans craindre de la rendre trop longue.

M. de Saint-Aignan avait quatre-vingt-douze ans, il était frère de Monsieur le Duc de Beauvilliers, gouverneur du Dauphin fils de Louis XIV. Son père l'avait eu d'un second mariage à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été ambassadeur en Espagne et à Rome ; c'était un homme très-médiocre, fort dévot ; il avait épousé, il y a vingt ans, la sœur de M. Turgot, qui est une grande Janséniste ; il n'en avait point eu d'enfants. Conservez votre bonne opinion pour son frère, j'y consens, mais n'exigez pas que je sois persuadée que les bonnes intentions suffisent pour faire un bon ministre, quand étant dénué de lumières, il est présomptueux et entreprenant, et s'embarque à faire des établissements sans prévoir leur impossibilité, et qu'au lieu de procurer le bien qu'il désire, il n'en résulterait que du désordre, et de plus grands inconvénients que ceux qu'on chercherait à détruire.

J'ai autant d'horreur que vous pour le Cardinal de Richelieu, mais je crois qu'il avait un peu plus de talent que M. Turgot pour le ministère. Jamais Henri IV n'aurait pris M. Turgot pour ministre, soyez-en sûr ; il l'aurait peut-être fait gouverneur de ses pages ou intendant de quelque petite province comme il était avant.

Je soupai hier chez les Necker avec Mmes de Luxembourg,

de Cambis et de Houdetot.[1] Je dis au Necker ce que vous m'écriviez d'obligeant pour lui ; c'est lui qui est véritablement un bon homme. De la capacité sans présomption, de la générosité sans faste, de la prudence sans mystère ; ce serait un bon choix que d'employer un tel homme, mais sa religion est un obstacle invincible. Je ne mangeai qu'un potage et un œuf à l'eau, et je n'ai pas dormi de la nuit ; mais comme je n'ai pas de vapeurs, je prends patience. Je ne vous parlerai plus jamais de mes chagrins, pour m'en consoler ; vous me démontrez qu'ils ne sont que l'effet de mon caractère, et que si je n'étais pas la plus vaine et la plus exigeante de toutes les créatures, je devrais être la plus contente, et que je ne me plains que parce que je suis orgueilleuse et injuste. J'aurais cru pouvoir me flatter d'être mieux connue de vous, et que vous ne m'auriez pas accusée d'exiger que l'on fît plus pour moi que je ne fais pour les autres. Mais n'en parlons plus ; il y a dix ans que je vous suis à charge de toutes les manières et que j'ai poussé votre patience à bout ; je vous en demande pardon, mais comme vous avez dû remarquer que toutes vos leçons ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y a bien des articles sur lesquels je suis très-corrigée, pourquoi ne puis-je pas me corriger sur le reste ? Si vous avez le courage d'en faire l'épreuve, je vous en serai obligée.

LETTRE 596

Ce dimanche 28 juillet 1776.

Je comprends votre effroi, puisque le seul récit que vous m'en avez fait m'a fort alarmée.[1]

J'ai été un peu malade depuis huit jours, mais je me porte

[1] Elisabeth-Françoise-Sophie de la Live, née vers 1730, mariée en 1748 au Marquis de Houdetot. Mme de Houdetot, la "Sophie" à qui Rousseau adressa ses quatre *Lettres sur la Vertu et le Bonheur*, fut quelque temps l'objet de son culte passionné. Elle, pourtant, préférait Saint-Lambert, auteur des *Saisons*. Leur liaison dura plus d'un demi siècle. Mme de Houdetot entoura de soins affectueux et assidus Saint-Lambert devenu vieux. Sainte-Beuve écrit :—"Saint-Lambert vieux était morose, gourmand, un peu en enfance ; Mme de Houdetot le surveillait, et l'empêchait de manger ce qui l'aurait fait mal : elle disait : 'Je suis l'intendante de ses privations.'" Saint-Lambert mourut en 1805, et Mme de Houdetot en 1813.

LETTRE 596.—Inédite.

[1] L'origine de l'inquiétude de Walpole est expliquée dans sa lettre à Mann du 11 août 1776—"J'ai été fort alarmé dernièrement au sujet du Général Conway, qui, par suite d'un froid subit, a eu une sorte de paralysie faciale ; mais comme ni sa parole ni sa santé n'en ont été affectées et qu'il en est presque débarrassé, je me sens beaucoup plus tranquille." (*Lettres*, tome ix, p. 399.)

bien présentement. Ne vous inquiétez point de ma santé, et ne vous alarmez pas de mes ridicules. Je les crains plus que vous et je me flatte d'en être aussi exempte ; épargnez-vous à l'avenir toutes les distinctions d'amour et d'amitié, je sais que le terme du règne du premier est fort court, et il est bien douteux si le règne de l'autre arrive jamais.

On cherchera votre estampe.

Le latin de la première partie du logogriphe[2] est *ita ;* l'autre partie française est *lien.* Vous voyez que le tout est *ita-lien.*

Il n'est pas besoin de vous prier de me donner des nouvelles de M. Conway. Vous ne devez pas douter combien je m'intéresse à lui. Parlez de moi, je vous prie, à Milady Ailesbury et à Mme Damer.

Votre ambassadrice[3] est grosse.

LETTRE 597

Paris, ce dimanche 4 août 1776.

Je voudrais être bien sûre que vous soyez plus tranquille ; mais je connais votre sensibilité, mon ami ; cependant je crois que c'est à tort que vous vous alarmez ; je juge par le détail que vous me faites que la cause du mal m'est étrangère et n'a point d'existence réelle. Je vous prie instamment de continuer à me donner des nouvelles. Votre amitié pour votre cousin n'est pas le seul motif de l'intérêt que j'y prends ; j'ai tant d'estime pour lui et milady, qu'il y a bien peu de personnes que j'aime autant qu'eux.

Vous avez l'air de me croire mécontente de M. de Richmond, mais c'est tout au contraire ; je n'ai que des sujets de me louer de lui, et je l'ai trouvé encore plus aimable dans son dernier voyage que dans le précédent. Je suis très-touchée du service qu'il a essayé de me rendre en voulant vous déterminer à venir ici. Je ne saurais me plaindre de ce qu'il n'y a pas réussi. J'ai peu d'espérance de vous jamais revoir, et c'est là où je dois faire usage de ma raison.

Monsieur le Prince de Conti mourut avant-hier après dîner ; il avait reçu la visite de l'Archevêque et des exhortations de

[2] Voyez la fin de la lettre 594. [3] Lady Stormont.

LETTRE 597.—Incomplète dans les éditions précédentes.

M. de la Borde; *c'est tout ce qu'il a reçu.*[1] Son fils [2] s'est très-bien conduit ; les d'Orléans et les Condé ne lui ont donné aucune marque d'attention.

L'Idole est dans la plus grande douleur, elle s'est retirée à Auteuil. La Maréchale de Luxembourg l'y a suivie, elle vient de me mander tout à l'heure que j'y serai reçue, c'est une très-grande faveur, j'irai cet après-diner.

On m'apporte dans le moment une lettre de l'Abbé Barthélemy ; elle est si originale que j'en vais faire faire une copie pour vous l'envoyer [3]; j'y joindrai celle d'une lettre de Voltaire [4] que je vous prie de montrer à peu de personnes, car je ne veux pas qu'on dise que c'est par moi qu'elle est devenue publique en Angleterre. Je me suis souvenue que je ne vous avais point dit quel était le Montazet dont il était question dans les discours de l'Académie, c'est de l'Archevêque de Lyon.

Nous avons ici M. et Mme Hamilton,[5] votre ministre de Naples, je ne les ai point encore vus. La dame de Montagu ne me déplaît point, sa conversation est pénible parce qu'elle parle difficilement notre langue ; elle est très-polie, et elle n'a point eté trop pédante avec moi ; je lui ai fait voir la lettre de Voltaire, elle me dit, sur *les perles et le fumier,*[6] que *ce fumier n'avait pas servi à fertiliser sa terre.*

J'attends votre première lettre avec impatience ; je suis aussi inquiète que vous, car mon inquiétude est double ; ne négligez aucun détail.

[1] Elle entend par là qu'il n'avait pas reçu les sacrements. Dans les *Nouvelles du jour*, on parle ainsi de cet événement :—" Tout le monde s'accorde à convenir d'une conversation, à peu près telle qu'on l'a rapportée, entre le malade et l'Archevêque de Paris ; elle a eu lieu le jour de la première visite du prélat ; depuis il a été refusé deux fois par le suisse à la porte de la rue, sans être descendu de carrosse, et en présence d'un peuple immense. Les gens du métier reprochent à M. de Beaumont (l'Archevêque) de n'avoir pas sauvé ce scandale, en mettant un peu d'astuce, en descendant, en entrant dans la cour, et se tenant en quelque endroit, pour en imposer au moins aux spectateurs, et qu'on crût qu'il avait été admis auprès de Son Altesse." (B.)

[2] Le Comte de la Marche.

[3] Cette lettre n'a pas été trouvée. (B.)

[4] Au Comte d'Argental. Cette lettre datée de Ferney, " 19 juillet 1776," est imprimée dans les *Œuvres de Voltaire.* Elle est surtout consacrée à dire du mal de Shakespeare. Walpole en envoya copie à Mason. (*Lettres*, tome ix, pp. 436–7.)

[5] Sir William Hamilton, K.B. (1730–1803). La dame ci-dessus mentionnée était la première femme de Hamilton, une héritière galloise, nommée Barlow. Elle mourut en 1782, et en 1791 Hamilton épousa la fameuse Emma Hart, qui fut par la suite la maîtresse de Nelson. Hamilton, correspondant occasionel de Walpole, était connu comme collectionneur d'antiquités.

[6] " Ce qu'il y a d'affreux, c'est que le monstre a un parti en France ; et pour comble de calamité et d'horreur, c'est moi qui autrefois parlai le premier de ce Shakespeare ; c'est moi qui le premier montrai aux Français quelques perles que j'avais trouvées dans son énorme fumier."

Wiart va vous répondre sur l'estampe que vous désirez :—" Monsieur, j'ai d'abord été chez Joulain, votre marchand d'estampes, comptant qu'il me donnerait quelque éclaircissement, il n'a jamais vu l'estampe de Milady Comtesse de Buri, et n'en a point entendu parler. Je me suis ensuite adressé à tous les marchands d'estampes sur le quai également sans succès. J'ai su seulement que le nommé Pouget,[7] joailleur, s'était cassé la tête avec un pistolet il y a six ou sept ans. J'ai été chez celui qui a acheté son fond, mais il m'a dit n'avoir trouvé aucune estampe après la mort de Pouget. J'ai ensuite découvert la demeure de la sœur de Pouget, qui a fait chercher partout chez elle, comptant y trouver quelque exemplaires de ces estampes, mais elle n'en a plus. Elle ne sait point qui était Milady Comtesse de Buri. Elle m'a promis de me faire savoir la demeure d'un homme qui était l'ami de son frère, pour qui ses estampes ont été faites, lequel les a fait faire au retour d'un voyage qu'il a fait en Angleterre. Ne sachant pas sa demeure, elle m'a demandé dix à douze jours ; alors il sera possible d'avoir une estampe et les éclaircissements que vous désirez, Monsieur."

Ce lundi 5.

J'ai vu l'Idole, elle observe très-bien le costume, il n'y a rien à dire ; et moi, mon ami, j'observai très-bien hier celui d'une Française ; on m'annonça le Duc de R.,[8] je sautai de mon tonneau à son cou, je l'embrassai de tout mon cœur, je me flattais qu'il vous aurait vu, qu'il me dirait comment il vous avait trouvé, qu'il me rendrait compte de l'état de votre cousin, point du tout, il n'avait vu ni l'un ni l'autre ; j'en fus un peu refroidie, je vous l'avoue ; je le quittai pour aller à Auteuil, mais je passai la soirée avec lui au Carrousel. La Duchesse[9] m'inquiète ; elle a un rhume très-obstiné, elle ne dort point, elle est triste et changée, je serais très-fâchée qu'elle partît avant moi. Mon Dieu ! que j'attends samedi ou dimanche avec impatience ! je ne puis pas soutenir l'inquiétude. Mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez beau être Anglais, votre amitié est un peu française ; vous n'attendriez pas patiemment des nouvelles de vos amis, si vous étiez inquiet de leur état.

[7] Jean-Henri-Prosper Pouget, orfèvre, écrivain, né à Paris, où il mourut en 1769. (L.L.)

[8] Richmond.

[9] De la Vallière.

LETTRE 598

Paris, ce 11 août 1776.

Je suis bien contente des nouvelles que vous me donnez de votre cousin. Quelques Anglais arrivés ces jours-ci à Paris m'avaient donné de l'inquiétude. Je suis fort aise aussi que ma dernière lettre vous ait contentée. On cherchera votre estampe, mais je crains que ce soit sans succès.

Nous garderons M. de Richmond jusqu'aux vacances de notre parlement ; son affaire vraisemblablement sera décidée ; il me semble qu'il espère qu'elle le sera selon ses désirs, je le souhaite.

À propos, j'oublie toujours de vous demander si vos oignons de lis ont réussi ; Mme de Marchais m'en fit la question l'autre jour, je n'y pus répondre. Je fis avant-hier un souper chez elle qui ressemblait à la vallée de Josaphat, il y avait des gens de toute nation.

Hier je fus chez les Necker, ce fut à peu près de même, il y avait une femme qui me parut aimable, la Baronne de Dieden,[1] dont le mari était chez vous envoyé de Danemark.

Depuis la mort de Monsieur le Prince de Conti Mme de Luxembourg est établie à Auteuil, elle y doit rester encore toute cette semaine. J'y ai fait deux visites, et j'y dois souper demain. L'Idole mène un grand deuil, c'est un préliminaire pour la considération dont elle veut s'assurer. Malgré toutes ses prétentions et ses affectations elle est aimable, je ne suis pas fâchée qu'elle soit devenue plus libre et de ce qu'on la verra plus souvent.

Mme de Gramont, qui a été à Plombières, arrivera ces jours-ci à Paris, elle y restera peu et ira à Chanteloup.

J'ai lu ces jours-ci un roman qui m'a fait assez de plaisir, parce que les différents états y sont bien peints, ainsi que plusieurs différents caractères. Je l'ai donné à lire au Duc, et je lui avais dit de vous l'envoyer par la première occasion qu'il trouverait, mais comme je vous crois fort occupé présentement je lui dirai de n'en rien faire, et d'attendre que je sache si vous voulez qu'on vous l'envoie.

Avez-vous lu notre traduction de Shakespeare ? Non, sans doute, puisque vous ne m'en avez rien dit.

Lettre 598.—Inédite.

[1] La Baronne Dieden, est décrite par Miss Burney comme " une femme charmante, jeune, jolie, accomplie et gracieuse. On la compte parmi les meilleures clavecinistes d'Europe."

On prétend que vous allez faire bâtir [2] à Strawberry-Hill.

Tous nos nouveaux logements sont remplis, mais cela ne me donnera aucune nouvelle connaissance.

Connaissez-vous M. Hobart [3] ? Il ne me déplaît pas. Je suis curieuse de savoir comment vous aurez trouvé la lettre de Voltaire sur Shakespeare ; j'espère l'apprendre dimanche, car je me flatte que la réforme ne porte que sur ce que doivent contenir nos lettres, mais ne doit pas les supprimer.

LETTRE 599

Ce dimanche 18 août 1776.

Je suis fort aise du bon état de monsieur votre cousin. On m'a conté un semblable accident avec toutes les mêmes circonstances, arrivé à quelqu'un il y a plus de trente ans, et qui se porte encore aujourd'hui fort bien. Je suis ravie que vous n'ayez plus ce sujet d'inquiétude, je la partageais véritablement. Il vous reste l'Amérique,[1] mais cela est bien différent. Vous me ferez plaisir de me mander toutes les nouvelles qu'on en recevra.

Vous m'avez dit quelquefois que vous apprendriez volontiers celles de ma société ; j'ai peine à le croire ; vous feriez bien, si cela est vrai, de me le répéter. Au bout d'un certain temps et dans l'éloignement, les objets s'effacent, et il est très-naturel qu'ils cessent d'intéresser. Cependant je vous dirai aujourd'hui que Mme de la Vallière ne voit encore personne ; j'envoie tous les matins savoir de ses nouvelles : elle a un peu dormi cette nuit, et si en effet elle n'a d'autre incommodité que l'insomnie, je n'en dois pas être fort inquiète : j'ai l'expérience qu'on se passe de sommeil.

L'Abbé Barthélemy est arrivé de Chanteloup, Mme de Gramont de Plombières, et Mme de Luxembourg est revenue coucher à Paris, après quinze jours de séjour qu'elle a fait à Auteuil auprès de la divine Comtesse. Ma société en est plus

[2] Le cabinet Beauclerk (fait pour contenir les dessins originaux de Lady Diana Beauclerk qui illustraient la tragédie de Walpole, *La Mère Mystérieuse*) fut adjoint à Strawberry-Hill durant l'année. (Voyez la *Description de Strawberry-Hill*, dans les *Œuvres de Lord Orford*, 1798, tome ii, pp. 503–4.)

[3] Probablement l'honorable George Hobart, qui en 1793 devint le troisième Comte de Buckinghamshire. Il s'occupait de produire un opéra italien à Londres, et d'engager des chanteurs et danseurs à cette fin.

LETTRE 599.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La guerre d'Amérique se déroulait alors. Les "États-Unis" avaient déclaré leur indépendance le 4 juillet 1776.

ranimée, mais ce sera pour peu de temps. Dans quinze jours, les Comtesses de Boufflers doivent, dit-on, aller à Arles, parce que M. Pomme, qui traite la belle-fille et qui était venu ici pour elle, s'y en retourne. L'Abbé en fera autant pour Chanteloup, et Mme de Luxembourg a différents voyages à faire dans le courant du mois prochain.

Le jeune Duc,[2] comme vous l'appelez, ira à Aubigny aussitôt la vacance de notre Parlement ; je voudrais bien que son affaire réussît, mais je crains plus que je n'espère.

On vous a dit la vérité, la Reine a très-bien traité Milady Lucan ; elle la rencontra au Moulin-Joli, chez Watelet[3] ; la Milady y avait dîné ; la Reine vint s'y promener et s'informa qui elle était ; elle lui fit dire de s'approcher d'elle, lui parla de son talent, voulut voir ses miniatures, et la pria de lui en donner. La Milady lui en laissa le choix, la Reine en prit deux, qui étaient le portrait de son fils et de sa fille ; elle lui dit de venir à Versailles, elle y a été, et la Reine l'a très-bien traitée.

À l'égard de Mme de Craon, je ne sais que vous en dire. Il y a trois mois qu'elle est à la campagne chez son père, et qu'elle a son fils avec elle. Mme de Boisgelin occupe son appartement chez Mme de Mirepoix, je ne sais si c'est en passant ou pour toujours. Je n'interroge point la Maréchale, je la vois rarement, elle a repris son appartement à Meudon depuis un mois ou six semaines. J'y ai été passer deux ou trois soirées, je suis assez froidement avec elle. Il n'en est pas de même avec Mme de Luxembourg, qui me marque beaucoup d'amitié, et si j'étais sans reminiscence du passé je m'en croirais véritablement aimée, et j'y prendrais confiance.

M. Panchaud m'a remis l'argent que vous me deviez.

Je vois quelquefois Mme Montagu ; je ne la trouve pas trop pédante, mais elle fait tant d'efforts pour bien parler notre langue, que sa conversation est pénible. J'aime bien mieux Milady Lucan, qui ne s'embarrasse point du mot propre, et qui se fait fort bien entendre.

J'ai vu le Chevalier Hamilton et madame sa femme, ce n'est pas assez pour les connaître. Je ne vois pas d'autre Anglais.

J'allais oublier de vous raconter ce que me dit l'autre jour l'ambassadeur de Naples.[4] M. de Richmond m'avait bien recommandé de ne pas vous le laisser ignorer.

[2] Le Duc de Richmond.

[3] Dans le manuscrit, "Vatelet."

[4] Le Marquis Caraccioli.

Il prétend qu'il a vu M. Conway, dans le temps qu'il était ministre, se promener au Ranelagh étant extrêmement ivre, et que lui, ainsi que tous les Anglais du plus grand monde et de la meilleure compagnie, s'enivrent tous les soirs. Je lui demandai s'il vous avait vu, ou s'il avait su que vous vous fussiez enivré quelquefois ; il me dit que non : mais pour votre cousin, il en était sûr. Je crois que ce pauvre ambassadeur ne vivra pas longtemps ; il est jaune comme un coing, il a les jambes enflées, il a une toux continuelle, il crache à faire horreur. Je prétends qu'il tousse comme une caverne. C'est un étrange homme ; il n'en faudrait pas deux semblables pour la société, un seul y est tout au plus supportable.

P.S.—L'homme qui a eu le même accident que M. Conway est Monsieur le Duc d'Harcourt. Il a toujours la bouche un peu tournée, mais il se porte parfaitement bien depuis deux ans que cela lui est arrivé, et cela lui est arrivé avec toutes les mêmes circonstances.

LETTRE 600

Ce jeudi 22e août, à 6 heures du matin.

Il est impossible d'exprimer ce que j'ai ressenti hier au soir en apprenant la fin tragique de M. Damer.[1] Toutes mes pensées furent sur vous. Quel trouble vous aura causé ce tragique événement, qui arrive à la suite des alarmes que vous a données votre cousin ; votre tête en sera troublée, et je crains que votre santé n'en soit dérangée. Donnez-moi de vos nouvelles, non comme à une personne indifférente, mais comme à celle sur qui vous devez le plus compter, et qui vous est le plus véritablement attachée. Je vous parlerai de vos parents dans ma première lettre, dans ce moment-ci je ne pense qu'à vous.

Lettre 600.—Inédite.

[1] L'honorable John Damer, que la fille de Conway avait épousé en 1767. Walpole raconte ainsi la mort de Damer dans une lettre à Mann du 20 août 1776 :—"Jeudi Mr Damer soupa aux Armes de Bedford à Covent Garden, en compagnie de quatre filles et d'un violoniste aveugle, sans autre convive masculin. À trois heures du matin, il renvoya son sérail, priant chacune des filles de toucher sa guinée au comptoir, et commandant à Orphée de revenir dans une demi-heure. Lorsqu'il revint, il trouva un silence de mort et sentit l'odeur de la poudre. Il appela, le maître du lieu survint et trouva Mr Damer assis inanimé dans son fauteuil, un pistolet près de lui et un autre dans sa poche ! La balle n'avait ni traversé sa tête ni fait de bruit. Sur la table était un bout de papier avec ces mots, 'Qu'on ne blâme pas les gens de la maison. Ce qui est arrivé l'est de mon propre fait.'" (*Lettres*, tome ix, pp. 405–6.)

LETTRE 601

Ce lundi 26, à 6 heures du matin.

Je suis très-touchée, très-reconnaissante des détails que vous me faites ; vous aurez vu par ma lettre précédente que j'étais informée du tragique événement. Je ne cesse point d'en être occupée. Je conçois le trouble où vous êtes, il vous ôte la faculté de penser et de réfléchir, vous ne voyez que la douleur de vos parents ; mais, mon ami, permettez-moi d'essayer de vous calmer. Ne conviendrez-vous pas que si la mort avait été naturelle, elle eût été un bien plutôt qu'un mal ? De quel malheur elle eût affranchi cette aimable femme ! Elle s'était dévouée à le suivre dans les pays étrangers,[1] à se priver pour bien des années de l'appui de la société, de la vue de tout ce qu'elle a de plus cher, et peut-être manquer du nécessaire, et elle aurait eu la présence continuelle d'un objet qui n'aurait pu lui être que très-odieux. Elle ne doit donc point avoir du regret à la personne, mais les circonstances et le genre de la mort sont effroyables, et empêchent qu'on ne réfléchisse à ce que j'ai dit ci-dessus. Le bruit, les propos, les interprétations, les commentaires, tout cela est très-fâcheux, je l'avoue, mais ne durera que peu de temps ; la bonne conduite de la femme, les mauvais mœurs du mari, dont il a donné des preuves jusque dans ses derniers moments,[2] le parti qu'elle prenait de le suivre partout où il irait, ne permettra à aucune personne sensée de lui imputer aucun tort. Enfin, mon ami, le temps amènera la consolation, la paix, et la tranquillité. Je prévois que ce triste accident s'oubliera, qu'elle mènera une vie fort douce, qu'elle jouira de la tendresse de ses père et mère et de la vôtre. Continuez, je vous prie, vos détails, et soyez persuadé que rien au monde ne m'intéresse autant.

Vous avez eu grand tort de vous alarmer sur ce que je vous avais écrit de vos bâtiments, apparemment que je m'étais mal

LETTRE 601.—Inédite.

[1] Walpole écrit dans une lettre à Mann du 20 août 1776 :—" Mr Damer . . . et ses deux frères notifièrent inopinément à leur père qu'ils devaient plus de 70,000 livres sterling. L'orgueilleux Lord, pour une fois dans son droit, refusa de payer la dette, ou de voir ses fils. Les deux aînés durent se retirer en France, et Mrs Damer dut les accompagner, sans murmurer, et avec l'approbation, quelque immense que fût leur chagrin, de Mr Conway et Lady Ailesbury." (*Lettres*, tome ix, p. 405.)

[2] Voyez la note 1 de la lettre précédente pour la description des gens qui firent la compagnie de Mr Damer à ses derniers moments.

exprimée ; on ne m'avait parlé que de deux petites chambres et on ne pensait point à vous en blâmer ; une seule personne m'en avait parlé, et je ne me souviens pas qui c'était.

Dites à vos parents tout ce qu'il me convient de leur dire, et soyez persuadé que votre amitié pour eux, jointe à la connaissance de leur mérite me les rendent infiniment chers.

J'eus hier la visite de Milord Shelburne et de M. Townshend.[3] Ils sont depuis fort peu de temps ici ; et ils partent dans deux jours pour Bordeaux. Ils repasseront par Paris, en s'en retournant à Londres, où ils se rendront pour votre parlement. Je donnai hier votre lettre à Milord Richmond, vous connaissez sa sensibilité, ainsi vous pouvez juger de son effet. Il était déjà fort affligé de la mort d'une petite fille qu'il élevait. Ses affaires n'avancent point, les délais qu'on apporte à terminer me font prévoir peu de succès.

LETTRE 602

Ce dimanche 1er septembre 1776.

J'espère que vous n'aurez pas oublié de parler de moi à vos parents, c'est pour me conformer à vos usages que je ne leur ai point écrit ; les nôtres m'en auraient imposé l'obligation, et si je n'avais pas craint de les importuner, j'aurais suivi les nôtres, parce qu'ils sont plus conformes à mes sentiments. C'est une chose assez naturelle de marquer à ses amis l'intérêt qu'on prend à eux. Je conviens que les compliments sont importuns à faire et à recevoir quand ils n'ont pas d'autres principes que l'usage. Ceux qu'ils auraient reçus de moi, n'auraient pas été de ce genre. Je vous félicite du temps que vous aurez passé avec eux, vous serez de retour quand vous recevrez ma lettre. Vous aurez vu par ma précédente que je prévoyais un état agréable pour Mme Damer et ses père et mère.

Notre Reine a la fièvre tierce ; le voyage de Fontainebleau devient incertain, on dit que l'air de ce pays est contraire à cette maladie, mais comme il y a cinq semaines d'aujourd'hui au jour qui était fixé pour le départ, si la fièvre cesse on partira.

[3] Dans le manuscrit "Toussaint" ; mais voyez la lettre suivante. La personne en question est peut-être Thomas Townshend (plus tard Vicomte Sydney), Whig de marque et membre de l'opposition.

LETTRE 602.—Inédite.

Vous avez raison, je ne crois pas perdre jamais les Maréchales, celle de Mirepoix ne tient pas beaucoup de place dans ma vie, je la vois très-rarement. Pour l'autre c'est différent. Je la vois tous les jours, elle a certainement une sorte d'amitié pour moi et moi pour elle. Je tue le temps, et la certitude qu'il me le rendra bientôt fait que je ne prends plus rien à cœur.

Je soupe chez moi deux fois la semaine, le mercredi et le jeudi ; le samedi chez les Necker, les mardis à la Tuilerie chez les La Reynière, les autres jours à Auteuil chez Mme de Boufflers, quelquefois à Montrouge chez mon frère ; et il est très-rare que je reste chez moi tête à tête avec Mlle Sanadon, alors j'ai Tonton et Pompom. Toutes ces choses se succèdent, chacun arrive à son tour et me sont à peu près égales.

Votre Duc nous quittera à la fin de cette semaine ou dans le courant de l'autre. Il est d'une profonde tristesse, je n'en sais pas la cause.

Mme de Gramont partit jeudi dernier pour Chanteloup, le grand Abbé en fera autant bientôt.

Mme de Luxembourg s'en va mercredi pour différentes courses, Mme de la Vallière persiste à ne voir personne. Je ne la crois pas bien malade, mais comme on travaille aux appartements qu'elle a au premier, elle occupe actuellement le second ; elle ne veut pas y faire monter la compagnie. J'envoie tous les jours savoir de ses nouvelles.

Je regrette mon pauvre ami Pont-de-Veyle, il viendrait végéter avec moi ; l'habitude donne de la valeur à tout, et j'y suis plus attachée que personne, je n'en forme pas aisément, j'ai beaucoup de peine à m'accoutumer aux nouvelles connaissances, cela ne m'empêche pas d'en chercher, parce que ce que je crains le plus c'est la solitude. Je suis bien éloignée de trouver du plaisir à jouir de moi-même. Mais ne voilà-t-il pas que je vous parle de moi ? je vous en demande pardon.

Les sept mille pièces des dettes de M. Damer, ne sont-elles pas ce que nous appelons des dettes criardes, de celles dont on ne paye point d'intérêt ? comme à des marchands, à des ouvriers, etc. ? Le procédé de la veuve est très-noble. Votre Duc m'a donné son estampe, je ne sais où la placer, il faudra faire un changement total dans l'arrangement que vous avez fait.

Je ne sais si je vous ai dit que j'avais eu la visite du Milord Shelburne, il était avec M. Townshend ; ils doivent être partis

pour Bordeaux, ils repasseront par Paris avant votre parlement. Il y a fort longtemps que je n'ai vu Mme Montagu, elle fut à l'Académie le jour de la Saint-Louis. Elle fut bien mécontente, on y lut un écrit de Voltaire contre Shakespeare [1]; il doit être imprimé, je vous l'enverrai. On y lut aussi deux pièces de vers qui ont remporté le prix, qui a été partagé. Voilà à peu près ce qu'il y a de nouveau.

Vos nouvelles de l'Amérique sont un peu plus importantes; j'en augure mal.

La description de la fête pour la naissance de votre Prince de Galles est charmante.[2] Adieu.

LETTRE 603

Paris, ce samedi 7 septembre 1776.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous mander que Mme Geoffrin était tombée, pour la troisième fois, en apoplexie. Cette dernière fois-ci elle est restée paralytique d'un côté; elle a presque perdu la connaissance; on croit pourtant qu'elle ne mourra point de cette attaque. Vous voyez que la mort en veut ici aux personnes de mérite singulier; d'abord Mlle de Lespinasse, ensuite Monsieur le Prince de Conti, et puis Mme Geoffrin, qu'on peut regarder comme morte. Ces trois personnes étaient fort célèbres chacune dans leur genre. On regrettera moins Monsieur le Prince de Conti, parce qu'il n'avait plus de maison; les désœuvrés se rassemblaient chez les deux autres: jusqu'à temps qu'il survienne quelques personnes assez ridicules pour être dignes de leur succéder, il faudra s'en passer.

La petite fille que le Duc a tant regretté n'était point sa nièce. Je soupçonne que c'était quelque bâtarde de lui ou de quelqu'un de ses amis. Il nous quitte le 15. J'y aurai beaucoup de regret, il repassera par ici en s'en retournant. Ce M. Townshend qui accompagnait Milord Shelburne a été l'ordinaire. J'ignore ce qu'ils vont faire à Bordeaux, que sait-on, peut-être prendre des connaissances en cas de besoin? Je

[1] Imprimée dans les *Mélanges Littéraires* de Voltaire. Voyez aussi la *Correspondance de Grimm* (éd. de 1830), tome ix, pp. 117–128.

[2] La description de Walpole semble avoir conféré du charme à une fête assez ordinaire:—" Une régate sur la Tamise entre Richmond et Kew a été donnée en l'honneur de l'anniversaire du Prince de Galles. Leurs Majestés y assistaient; mais sauf le nombre des barques et la foule des curieux, le spectacle fut assez peu divertissant." (*Gentleman's Magazine*, 1776, p. 383). L'anniversaire du Prince était le 12 août; la fête citée plus haut eut lieu le 22.

LETTRE 603.—Incomplète dans les éditions précédentes.

prévoyais bien que la perte de Mme Damer ne pouvait pas [la] rendre inconsolable.

Je compte sur ce que vous direz de moi à vos parents ; c'est pour me conduire à l'anglaise que je me suis fait l'effort de ne leur pas dire moi-même combien j'ai pris intérêt à cet étrange événement. Je ne comprends pas comment vous n'êtes point avec eux, et comment vous vous accommodez de la vie que vous menez ; des estampes, des médailles, des breloques, me semblent un froid amusement ; mais il ne faut pas juger des autres par soi-même. Si en effet vous ne vous ennuyez pas, vous êtes heureux ; et il faut bien que cela soit, puisque c'est par choix que vous vivez ainsi.

L'Idole me donna à lire avant-hier une lettre de M. Hume, à l'occasion de la mort du Prince ; il lui disait adieu, comme n'ayant plus que quelques jours à vivre. Cette lettre m'a paru de la plus grande beauté ; je lui en ai demandé une copie, et je l'aurai.[1] Elle part à la fin de ce mois pour Arles ; sa maison est déjà retenue et meublée. Une certaine bienséance, l'embarras d'un maintien dans cette espèce de veuvage, la confiance que la belle-fille a dans la science de M. Pomme, de qui elle attend sa guérison, et qui habite dans cette ville, l'ont déterminée à s'y établir pour y passer l'hiver ; elle ne reviendra qu'au mois de février.

Je vous ai dit que Mme de Luxembourg devait faire de petits voyages ; elle partit mercredi 4, elle ne sera de retour que le 20 ou le 21.

La Sanadona va s'absenter aussi ; elle part mardi pour Praslin, où elle ne restera que huit jours, malgré les efforts que tout le *praslinage* fait pour la retenir plus longtemps ; mais elle veut me revenir trouver, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire.

[1] Cette lettre, qui mérite l'éloge qu'en fait Mme du Deffand, était ainsi conçue :—

À Madame la Comtesse de Boufflers.

"Édimbourg, 20 août 1776.

Quoique je sois certainement à quelques semaines et peut-être à quelques jours de ma propre mort, je ne puis m'empêcher, ma chère Madame, d'être frappé de celle du Prince de Conti, perte si grande à tous égards. Mes réflexions ont porté à l'instant sur votre situation dans cet événement malheureux. Quelle différence pour le plan entier de votre vie !—Mandez-moi, je vous prie, quelques détails, mais que ce soit de manière à ne vous point embarrasser dans quelles mains votre lettre peut tomber après ma mort. Ma maladie est une diarrhée, ou mal d'entrailles, qui me mine depuis deux ans, mais qui, depuis six mois, m'entraîne à ma fin avec un progrès visible. Je vois chaque jour la mort s'approcher, sans inquiétude, et sans regret. Je vous dis adieu avec beaucoup d'affection et de respect, pour la dernière fois.

David Hume."

Il mourut le 25 août, cinq jours après la date de cette lettre. (B.)

Elle ne se trompe pas ; elle est pour moi ce qu'est un bâton pour gens de ma confrérie. Je suis fort bien présentement avec la Vicomtesse ma voisine[2] ; je vous en dirais bien la raison, mais je m'en rapporte à votre pénétration pour la deviner.

Quand vous devriez me croire autant de vanité qu'à Cicéron, je vous avoue que quand je me compare aux autres femmes, j'augmente d'estime pour moi ; je me crois plus fidèle, plus sincère qu'aucune autre, mais je suis aussi faible que ce philosophe ; j'en conviens à ma honte, c'est à la nature que je m'en prends ; je suis restée telle qu'elle m'a faite, je n'ai pas à me louer d'elle ; si elle m'a donné un corps assez sain, elle y a joint un esprit fort malade. Elle vous a traité tout au contraire ; je voudrais que votre âme fût moins saine, et que votre corps le fût davantage.

LETTRE 604

Paris, dimanche 15 septembre 1776.

Le Duc est parti ce matin pour Aubigny ; on n'a jamais vu personne aussi profondément triste. Il dit qu'il ne se porte pas bien, mais il ne dit pas quel est son mal ; il repassera par ici en retournant à Londres.

Vos nouvelles d'Amérique se font attendre bien longtemps ; elles sont un objet de grande curiosité pour toute l'Europe ; je les attends avec patience ; ni vous ni les vôtres n'y êtes point personnellement intéressés.

Les Lucan sont fort aimables ; ils me donnèrent l'autre jour chez moi la plus jolie musique du monde, et qui ne me causa pas plus d'embarras que si ç'avait été chez un autre ; je ne sortis point de mon tonneau, je ne me levai pour personne. Le Milord avait fait apporter un piano-forte dans mon antichambre ; il avait amené le maître de musique de ses filles, qui est Italien, un autre Italien qu'il a pris ici, qui est bon violon ; il avait sa flûte, ses deux filles[1] chantèrent tour à tour, et chacune s'accompagna. Votre ambassadrice chanta et s'accompagna aussi.

[2] Mme de Cambis, qui était amie du Duc de Richmond (voyez la note 1 de la lettre 613).

LETTRE 604.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Probablement les deux filles aînées de Lord Lucan, l'honorable Lavinia Bingham (connue par le charmant portrait de Reynolds), qui en 1781 épousa le Vicomte Althorp, plus tard deuxième Comte Spencer, et mourut en 1831 ; et l'honorable Louisa Bingham, qui mourut étant encore une jeune fille.

Il vint assez de monde ; mais je ne vis que ceux qui s'approchèrent de mon tonneau. La musique finie, tout décampa, le piano-forte, les musiciens, les enfants, une partie de la compagnie, et nous restâmes douze pour le souper, Milord, Milady, le Duc, votre ambassadeur [2] et l'ambassadrice, Mme de Mirepoix, ses deux nièces [3] et quelques autres.

Le lendemain, vendredi, Mme Montagu nous donna un très-bon souper dans une maison qu'elle a louée à Chaillot. La compagnie était Mme de Mirepoix et ses deux nièces, un Milord écossais, Eglintoun (j'estropie peut-être son nom), le Duc de Richmond, la maîtresse de la maison et Mlle Gregory,[4] Mme de Marchais et moi.

Hier je fus à Saint-Ouen avec le Vicomte de Beaune ; nous ne trouvâmes que les maîtres de la maison [5] et Milord Lhomley [6] ; on a oublié de l'enterrer, car certainement il n'est pas en vie. On parla d'une brochure qui va paraître, dont le titre sera, *Commentaire sur la vie de Voltaire.*[7] Il y parle, à ce qu'on dit, de toutes les personnes célèbres qu'il a connues. Mme Necker prétendait qu'il fallait que je fusse brouillée avec lui, parce que je n'y étais pas nommée. Je l'assurai, avec vérité, que j'en étais fort aise, et que je préférais d'être dans le nombre des personnes qu'il avait oubliées, qu'à côté de celles qu'il a célébrées ; Mmes du Châtelet et Geoffrin y tiennent les premiéres places. Je serais bien fâchée d'être citée comme un bel esprit ; je n'ai jamais rien fait qui puisse m'attirer ce ridicule.

Mme Montagu s'est très-bien comportée à l'Académie ; elle ne se laisse aller à aucun emportement, c'est une femme raison-

[2] Lord Stormont. (W.)

[3] Mmes de Cambis et de Boisgelin. (W.)

[4] Dorothea, fille du Dr John Gregory, à la mort duquel, en 1773, elle s'en fut habiter avec Mrs Montagu. Miss Gregory épousa en 1784 le révérend Archibald Alison, et fut mère de l'historien, Sir Archibald Alison. Elle mourut en 1830. Lady Louisa Stuart, dans ses notes sur les réunions des bas-bleus au xviii[ème] siècle, écrit ce qui suit :—"Sur ce théâtre, parmi ces personnes occupées d'elles seules, je contractai une amitié durable avec feu Mrs. Alison, alors Miss Gregory, que Mrs Montagu traitait comme sa fille adoptive. Incarnation d'entière loyauté, de brusque franchise, et de claire raison, elle justifiait le vieux proverbe écossais : 'Une once de bon sens vaut une livre de clergie.' 'C'est une naturelle,' disait Mr Walpole, et l'expression lui convenait exactement." (*Extraits des manuscrits de Lady Louisa Stuart*, édités par l'honorable James A. Home, pp. 160–1.)

[5] M. et Mme Necker.

[6] C'est la leçon du manuscrit ; la personne désignée est probablement le Vicomte Lumley, qui hérita en 1782 du titre de Comte de Scarborough, cinquième du nom.

[7] *Commentaire historique sur les Œuvres de l'auteur de la Henriade.* "Mme du Deffand, qui n'a pu pardonner à l'auteur de ne l'avoir pas nommée une seule fois dans tout l'ouvrage, dit que M. de Voltaire n'a jamais rien écrit de plus mauvais, que c'est tout platement *l'inventaire de ses vieilles nippes.*" (Grimm, *Corr. Litt.*, éd. de 1830, tome ix, pp. 182–3.)

nable, ennuyeuse sans doute, mais bonne femme et très-polie. La Lucan et son mari sont aimables, remplis de talents ; je les vois avec plaisir. Voilà tout ce qui compose ma société anglaise, et un M. Hobart, qui est, dit-on, petit-fils de Cromwell [8] ; quel homme est-ce ? il me semble avoir du bon sens. Je suis, comme je vous l'ai mandé, séparée de Mlle Sanadon ; elle est à Praslin, et n'en reviendra que dans le cours de cette semaine ; j'attends, à peu près dans le même temps, le retour de Mme de Luxembourg ; je la reverrai avec grand plaisir, je crois qu'elle est, *pour le présent*, la personne dont je suis le plus aimée. J'attends les Beauvau dans le courant du mois prochain. Le Comte de Broglio reviendra le 5 ou le 6, mais il partira soudain pour Ruffec en Angoumois.

Je vais ce soir souper, avec Mme de Marchais, chez la Comtesse de Broglio et l'Évêque de Noyon, lequel crache ses poumons, ce qui fait grand'pitié ; il est doux et aimable.

Notre Reine se porte bien ; elle est quitte de sa fièvre tierce, ce qui assure le voyage de Fontainebleau, qui sera le 9 octobre jusqu'au 18 novembre. Venons à vos commissions. Je les exécuterai le mieux qu'il me sera possible.

Nous ne savons pas trop ce que c'est que les racines pour les dents. Nous en enverrons toujours, mais comme nous pourrons nous méprendre, donnez m'en l'explication dans votre première lettre. Je pourrai bien faire choisir vos manchettes par Milady Lucan.

Ne cessez point de parler de moi à vos parents, je les estime de toute mon âme et je les aime de tout mon cœur.

LETTRE 605

Ce 17 septembre 1776.

Voici un hors-d'œuvre, n'en prenez point d'épouvante. C'est pour vos commissions dont je ne puis m'acquitter si vous ne vous expliquez pas mieux.

Milady Lucan a lu votre anglais, sa traduction est comme la nôtre. Je me suis informée si nous avions du *frangé ;* on ne sait ce que cela veut dire, si ce n'est de l'effilé que l'on n'emploie

[8] Ceci n'était certainement pas le cas, mais le fait que Mr Hobart descendait par les femmes du patriote John Hampden peut avoir été l'origine de la méprise.

LETTRE 605.—Inédite.

que pour le deuil. Sont-ce des manchettes de deuil que vous demandez ? En ce cas on bordera les manchettes d'effilé. Vous voulez, mais je ne sais si cela sera possible, que la mousseline des manchettes soit campanée ; ordinairement, l'effilé ne s'emploie que pour border des manchettes, des fichus ou autres choses, qui ne sont ni campanées ni festonnées ni en languettes. Voilà pour un article.

Vous demandez de plus huit paires de ciseaux et canifs. Est-ce huit de chaque façon ou quatre de chacune ? Vous voulez que cela ne coûte que deux louis. De quelle forme faut-il les ciseaux et les canifs ? Comment est-il possible que vous préfériez notre acier qui ne vaut rien, au vôtre qu'on recherche de partout ? À l'égard des racines pour les dents, je crois que ce sont les dentistes chez qui on les trouve ; vous en aurez par la première occasion.

Répondez à mes questions le plus promptement que vous pourrez, pour que vos commissions puissent être faites quand le Duc de Richmond retournera à Londres.

Mme Geoffrin ne meurt, ni ne vit, elle est toujours paralytique d'un côté et sans connaissance.

M. de Montbarey est entré dans le conseil des dépêches.

Mlle Sanadon n'est point encore arrivée de Praslin.

Voilà toute ma missive.

J'oublie toujours de vous faire souvenir que vous ne m'avez point répondu à la question que je vous ai faite sur les oignons de lis couleur de rose. Mme de Marchais m'en demande souvent des nouvelles, j'ai quelque honte de ne pouvoir y répondre.

L'estampe que M. de Richmond m'a donnée n'est pas la sienne mais celle de Mme Damer ; je l'ai placée avec celle de la Duchesse de Richmond à l'un et l'autre côté du buste de Voltaire. Il a fallu un remue-ménage, mais il n'y a eu que mes chats qui aient été supprimés.

Ce 18.

Il avait courru un bruit qui se trouve très-faux, que nous faisions partir 35 bataillons pour la Bretagne[1] ; cela était alarmant, mais il n'en est rien.

[1] Mme du Deffand redoutait sans cesse une déclaration de guerre entre l'Angleterre et la France. Ses appréhensions n'étaient pas sans fondements. L'*Annuaire* ("Annual Register") de 1776 remarque:—" En France, le parti américain est si fort qu'il semble presque englober la nation entière, sauf le parti régnant à la cour . . . Les préparatifs militaires, notamment sur les côtes, et les armements de navires ont été si considérables, qu'aucune explication pour les justifier ne suffirait . . . à diminuer l'alarme et l'appréhension qu'ils causent" (p. 184 *).

Je soupai hier chez Mme de Marchais, je suis rentrée fort tard ; j'avais beaucoup mangé, je craignais pour ma digestion, mais j'ai bien dormi.

Je reçois une lettre de Mme de Luxembourg, elle ne reviendra pas sitôt que je l'espérais, je ne l'attends que le 21 ou le 22.

Je crois que la Sanadona reviendra demain, elle n'a pas donné de ses nouvelles.

LETTRE 606

Ce dimanche 22 septembre 1776.

Je suis dans une grande incertitude. Écrirai-je ? N'écrirai-je pas ? Ma lettre de mercredi, qui a prévenu celle de dimanche, n'en doit-elle pas tenir lieu ? Ne suffit-elle pas ?

Vous avez beaucoup d'ordre, il s'étend sur tout, vous êtes économe sur les soins que vous rendez à vos amis, et sur ceux que vous voulez bien recevoir d'eux. Ces réflexions devraient m'arrêter, mais j'ai de la disposition aux vapeurs, et quoique ce ne soit pas le meilleur moyen de les écarter que de m'occuper de vous, j'y ai cependant recours. L'embarras est de savoir ce que je vous dirai. Je pourrais répondre à votre lettre en vous disant qu'il me paraît qu'il ne tient qu'à vous de mener une vie agréable ; non seulement vous avez des parents que vous aimez et qui vous aiment, mais vous avez des amis qui vous plaisent infiniment. Ne pouvez-vous pas vivre avec eux, ou du moins les voir extrêmement souvent ? Je vois plus de monde que vous, et malgré cela je suis dans une bien plus grande solitude ; aucun genre de sentiment ne m'unit à personne ; tout ce que je fais pour me dissiper est ennuyeux ou me paraît ridicule ; je me survis à moi-même. Il n'y a qui que ce soit au monde que je trouve digne d'estime et qui soit digne qu'on en fasse un ami.

Je reçois les louanges que vous me donnez parce que je les mérite ; oui, je suis fidèle et sincère. Mais je suis faible, sans courage, sans fermeté ; une chiquenaude me fait tomber par terre. J'ai besoin d'être conduite pour ne pas faire de faux pas, personne n'en prendrait la peine, ainsi je vais à tâtons de toutes les manières possibles. Mais parlons d'autres choses.

Il paraît une brochure intitulée *Commentaire historique sur*

LETTRE 606.—Inédite.

les Œuvres de l'Auteur de la Henriade. C'est un receuil de tous les faits qu'on pourrait ignorer et dont il veut augmenter sa gloire et sa réputation, une récapitulation de tous ses actes de bienfaisance. Cette brochure est terminée par des lettres dont celle qu'il vous a écrite en 1768 sur Shakespeare est du nombre. Je ne les ai point encore lues. C'est un de mes malheurs qu'il n'y a point de lecture qui m'amuse, et cependant c'est ma seule ressource. Je m'interromps, il m'arrive une lettre de Chanteloup.

Elle est de l'Abbé ; il me dit que si je l'ai cru refroidi pour moi, s'il m'a vu moins souvent dans son dernier voyage, c'est que j'ai attiré chez moi un homme dont il a beaucoup de sujet de se plaindre, il ne me le nomme point et je ne puis le deviner. Mon soupçon tombe sur d'Argental, frère de mon pauvre ami Pont-de-Veyle, j'avais été comme brouillée avec lui pendant trente-cinq ans ; nous nous sommes raccommodés pendant la maladie du dernier, je n'ai nulle liaison intime avec lui, mais ce peut être un prétexte que prend l'Abbé, dont la sincérité est à la provençale.

La Sanadona est de retour ; la société des Praslin n'a pas diminué ses airs à la Prasline, expression de Mme de Luxembourg sur les prétentions et tous les ridicules de ce genre.

Cette Maréchale n'est point encore de retour, je serai bien aise de la revoir ; elle me ranime tantôt par sa bonne humeur, et tantôt par sa mauvaise.

La dame Montagu partira les premiers jours d'octobre, je pourrai vous envoyer par elle la brochure de Voltaire. Pour vos commissions ce ne pourra être que par M. de Richmond.

LETTRE 607

Paris, ce dimanche 29 septembre 1776.

Mme Montagu partira ces jours-ci et vous portera les *Commentaires de Voltaire,* et les racines ; pour les manchettes et les ciseaux je ne puis m'en charger si je ne reçois pas plus d'éclaircissements.

Je suis fort charmée que vos amis pensent à moi et vous en parlent. Pour le Général Koch [1] j'ai peine à comprendre que

Lettre 607.—Inédite.

[1] Dans le manuscrit, "Cock." Voyez la note 6 de la lettre 584.

vous ayez été tenté de le retenir à coucher. C'est un bon homme, mais il n'en est point de plus ennuyeux.

Je ne vous ai certainement parlé d'aucun Chomley, je vous ai peut-être dit que votre Duc m'avait amené un Milord Lhomley.[2] Ce Duc va bientôt revenir ; je ne crois pas que vous deviez être inquiet de sa santé, il ne m'a point paru malade.

J'ai reçu ces jours passés une lettre de Milady Churchill. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment.

Mme de Luxembourg est de retour, mais d'ici au mois de décembre elle fera de continuels voyages à Sainte-Assise, ce qui me déplaît. En vérité je crois qu'elle a du goût pour moi. Les Beauvau seront ici avant le 15. Le petit Comte de Broglio fera aussi apparition, puis il s'en ira en Angoumois, son frère l'Évêque incessamment dans l'autre monde,[3] c'est dommage. La Geoffrin est toujours dans le même état, sans connaissance, mais buvant, mangeant, et dormant, ne demandant aucun de ses besoins. Il est fort question d'une lettre de sa fille Ferté-Imbault à d'Alembert ; elle le prie de ne point venir chez sa mère, parce qu'elle ne veut pas qu'elle meure en esprit fort.[4] Il montre cette lettre à tout le monde, et donne à lire auparavant une lettre qu'il a reçue du Roi de Prusse sur la perte qu'il a faite de Mlle de Lespinasse ; c'est, dit-on, la plus belle chose qui ait jamais été écrite.

Oui, j'aime bien les Lucan, ce sont les meilleurs gens du monde ; ils répéteront leur musique chez moi jeudi prochain ; il y aura d'augmentation la petite Boufflers[5] et sa harpe, M. de Guines et sa flûte.[6]

[2] Voyez la note 6 de la lettre 604.

[3] L'Évêque de Noyon mourut peu après la date de cette lettre—voyez la fin de la lettre 604.

[4] "Madame la Marquise de la Ferté-Imbault n'a plus jugé à propos de recevoir les personnes qui n'étaient que de la société de sa mère, et non pas de la sienne. Elle a fait fermer durement sa porte à MM. d'Alembert, Marmontel et autres, tous anciens amis de sa mère, qu'elle n'avait jamais pu souffrir à cause qu'ils étaient Encyclopédistes . . . On n'a pas douté que Mme Geoffrin, revenue à elle-même, ne désavouât hautement la conduite de sa fille. On s'est trompé. Elle a trouvé que sa fille pouvait avoir raison dans le fond, quoiqu'elle eût grand tort dans la forme . . . Elle a traité sa fille de folle, mais elle a loué son zèle. 'Ma fille,' a-t-elle dit en riant, 'est comme Godefroi de Bouillon, elle a voulu défendre mon tombeau contre les infidèles.'" (Grimm, *Corr. Litt.*, éd. 1830, tome ix, pp. 229–30.) Mme Geoffrin disait de Mme de la Ferté-Imbault, "Quand je la considère, je suis comme une poule qui a couvé un œuf de cane."

[5] La Marquise de Boufflers, la jeune.

[6] Le Duc de Guines était grand amateur de musique ; il était célèbre comme joueur de flûte, et sa fille comme joueuse de harpe. Quand Mozart revint à Paris en 1778, il composa un concerto pour la Duc et sa fille, auxquels Grimm l'avait présenté. Étant ambassadeur à Berlin, Guines déplut à Frédéric le Grand (également joueur de flûte). Le Roi dit brutalement : "Que fait le Roi de France quand il veut se débarasser de de Guines"? Le Duc répondit: "Le Roi mon maître, malheureusement, ne joue pas de la flûte."

J'allais oublier de vous apprendre la mort de Mme Trudaine. Elle arrivait de nos provinces méridionales, se croyant parfaitement guérie des maux de nerfs qui l'y avaient fait aller. Quatre jours après son arrivée elle fut prise de la fièvre la plus violente, puis d'un spasme qui lui dura quarante heures, qui fut suivi de convulsions et puis de la mort. Voilà trois pertes pour les diplomatiques, pour les encyclopédistes ; la Lespinasse, la Trudaine, et la Geoffrin.

Vous avez raison, je n'ai pas été sans compagnie ces derniers temps ; Fontainebleau me sera plus contraire, mais à chaque jour suffit son mal ; je suis bien guérie de la manie de me plaindre.

Je parlerai de vos oignons à Mme de [Marchais. Elle[7]] m'apporta l'autre jour trois lis dont deux couleur de rose, et un panaché de rose et blanc.

Non, nous n'envoyons point de bataillons, mais on n'en parle pas moins de guerre et nos effets royaux baissent considérablement. J'y ai quelques petits intérêts.

Je crois avoir répondu à tous les articles de votre lettre.

Je relis votre lettre. Mme de la Vallière se porte mieux, je compte la voir cet après-dîner, elle ne recommence pas encore à donner à souper.

Le Chevalier Hamilton m'a beaucoup plu. M. Hobart est le frère du Comte de Buckingham.[8]

Voltaire a fait son *Commentaire*, ou il a été écrit sous ses yeux.

Je n'ai vu qu'une fois Milady Vernon,[9] et ce fut chez l'ambassadrice de Sardaigne.

On disait ces jours-ci que les Américains vous avaient battus.

LETTRE 608

Paris, ce 7 octobre 1776.

C'est par M. Elliot que je vous écris ; je lui avais déjà remis les *Commentaires de Voltaire*, je les lui laisse, quoique je voie, par votre lettre du 29, que vous les avez déjà lus. Je suis de votre avis sur tout ce que vous dites sur la fureur de la célé-

[7] Ici un morceau du manuscrit a été enlevé.
[8] John Hobart (1722–93), 2ème Comte de Buckinghamshire.
[9] Lady Harriet Vernon, sœur du Comte de Strafford, ami et correspondant de Walpole.

LETTRE 608.—Incomplète dans les éditions précédentes.

brité ; la vanité, qui la fait rechercher, n'empêche pas que les ouvrages soient bons, mais diminue bien de l'estime pour l'auteur.

Je suis fort curieuse de la traduction de votre tragédie. Elle me fait désirer le retour de Texier.

J'ai reçu une lettre de votre cousin, elle est pleine de bonté et d'amitié. Oh ! vous avez bien raison de l'aimer, personne ne mérite plus de l'être.

Je n'ai point entendu parler de M. de Richmond depuis son départ pour Aubigny. Je ne crois pas qu'il tarde à revenir. Je souhaite le trouver plus gai qu'il n'était à son départ.

Les Beauvau arrivèrent hier au soir, je verrai certainement le Prince cet après-dîner.

Mme de Luxembourg part mardi pour Sainte-Assise ; elle y restera huit ou dix jours. Monsieur donna hier une très-belle fête au Roi et à la Reine dans son château de Brunoy[1] ; je n'en sais point les détails, je les apprendrai aujourd'hui ; je sais seulement qu'il n'y avait que la famille royale, dont Mesdames les tantes n'étaient point, les seules dames de semaine ont suivi, et les officiers du Roi et de la Reine. Monsieur le Duc de Chartres n'a point été invité, ce qui surprend beaucoup. Il n'y a eu que MM. de Guines, d'Esterhazy,[2] le Comte et le Chevalier de Coigny qui aient été admis.

On parle beaucoup de changements dans notre ministère ; les clameurs contre M. de Saint-Germain sont à toute outrance ; le contrôleur général[3] est fort malade, et sa considération est des plus minces. Le Maurepas paraît ne pas savoir ce qu'il fait. On ne sait ce que tout ceci deviendra ; nous n'avons pas un seul homme qui ait le sens commun. Je m'applaudis bien, je vous assure, de ne m'intéresser à qui que ce soit, pas même à la chose publique. Pourvu que je passe le temps sans un excessif ennui, je m'en contente ; mon indifférence pour tout est extrême.

[1] Brunoy, à cinq lieues de Paris, château qui appartenait autrefois à M. Paris de Montmartel, banquier de la cour sous le règne de Louis XV. Après avoir acquis de grands biens, il désira de faire un mariage distingué, et s'allia à l'illustre maison de Béthune, en épousant une sœur du Marquis de Béthune, Colonel Général de la cavalerie. Il en eut un fils appelé le Marquis de Brunoy, et connu seulement par son goût pour les processions. Étant mort sans enfants, la terre de Brunoy fut vendue à Monsieur. (A.M.)

[2] Le Chevalier d'Esterhazy était d'une branche de l'illustre famille hongroise d'Esterhazy, établie en France. Son père avait un régiment de hussards au service de France, et avait epousé une dame française de la petite ville de Vigan en Languedoc. Le fils dont on parle ici eut ensuite le régiment de hussards, reçut le cordon bleu, et fut en grande faveur à la cour de France. (B.)

[3] De Clugny. (B.)

Nous vous rendrons Mme Montagu. C'est, comme vous dites, une très-bonne femme, dont la conversation est fatigante.

Je suis du dernier bien avec les Lucan ; ils m'ont amené deux fois leur petite famille, m'ont donné de jolies musiques ; ils furent vendredi à une course de chevaux où était la Reine ; elle fit monter la Milady et sa petite famille dans son pavillon, elle les combla de politesses ; ils vous conteront tout cela.

Ce petit Elliot est tout à fait aimable ; il a beaucoup d'esprit, il sent encore un peu l'école, mais c'est qu'il est modeste, et qu'il est la contre-partie de Charles Fox ; la sorte de timidité qu'il a encore sied bien à son âge, surtout quand elle n'empêche pas qu'on ne démêle le bon sens et l'esprit.

Vous ne me parlez point de MM. de Chimay [4] et de Fitzjames ; c'est par votre cousin que j'ai appris que le premier avait été chez vous, et qu'on a pensé qu'il y avait eu quelque affaire entre eux. Nous avons ici tous les jours des nouvelles de votre Amérique, tantôt par Nantes, tantôt par Boulogne ; elles se détruisent trois jours après qu'elles ont couru.

Il me paraît que l'idée de la guerre s'accrédite beaucoup ; si elle a lieu, comme je commence à le croire, elle sera un obstacle invincible aux visites réciproques ; elle me fera faire l'application d'un passage d'un opéra de Quinault :—

"Peut-être souffrirais-je moins
Si je pouvais haïr une rivale."

Vous avez eu tort de penser que ce que le grand Abbé m'avait mandé était une énigme sans mot ; il s'est expliqué ; ce n'était point d'Argental qu'il entendait parler, mais d'un homme que je ne vois point, l'Abbé Arnaud, qui est un des beaux esprits du temps, dans le goût des Jean-Jacques, des Thomas, etc.

Je reconnais et j'avoue que je précipite trop mes jugements : on ne connaît le caractère des gens que bien à la longue ; j'ai encore la duperie des jeunes gens ; les premiers jugements que je porte sont toujours favorables, et par la suite j'en viens au rabais ; je trouve partout fausseté et légèreté, et souvent tous les deux. Il y a un bien petit nombre de gens que j'estime véritablement, et peut-être ne suis-je pas du nombre ; on ne peut s'unir intimement avec personne, et si, comme dit Voltaire de l'amitié,

"Sans toi tout homme est seul,"

[4] Le Prince de Chimay avait épousé une fille du Duc de Fitzjames.

il faut prendre le parti d'une solitude entière. Encore si les morts valaient mieux que les vivants, ce serait une ressource ; mais il n'y a pas même de livres qui contentent.

Si vous voulez des manchettes, des ciseaux et canifs, vous me donnerez de nouvelles instructions.

LETTRE 609

Ce dimanche 13 octobre 1776.

Vous aurez reçu par M. Elliot le *Commentaire de Voltaire*, des racines pour les dents et une lettre ; vous verrez je crois bientôt le Duc de Richmond, sa tristesse ne fait qu'augmenter, sa santé n'est pas bonne, il se plaint d'un rhumatisme.

Je ne suis pas fâchée d'être dispensée de la commission des manchettes et des ciseaux, ou l'aurait faite tout de travers. On dit que la Geoffrin est toujours dans le même état. Mme de la Ferté-Imbault [1] la soustrait aux yeux de tout le monde. Le contrôleur général, M. de Clugny, est dangereusement malade. Mme de la Vallière est toujours assez incommodée, elle ne donne plus à souper, on ne la voit que depuis sept heures jusqu'à neuf.

Tout le monde est à Fontainebleau, à Sainte-Assise, ou dans des campagnes particulières. Je serai bientôt réduite au tête-à-tête de la Sanadona, et d'être en partie carrée avec elle, Pompom, et Tonton.

Votre M. Beauclerk [2] me paraît un espèce de Diogène, aussi ridicule et plus haïssable que l'ancien. L'Idole s'intéresse toujours à lui. Elle voudrait bien qu'il fît l'été prochain un voyage ici, elle me prie de m'informer si c'est son intention. Elle part mercredi avec sa belle-fille pour la Provence, où elle compte rester jusqu'au mois de février.

La Maréchale de Luxembourg est à Sainte-Assise. La Maréchale de Mirepoix ira la trouver mercredi. Les Beauvau partiront le même jour pour Fontainebleau, je leur donnerai à souper mardi. La Princesse me donnera du sucre d'orge pour vous en reconnaissance de vos confitures d'ananas.

Vos nouvelles d'Amérique ne me déplaisent pas, il me semble

LETTRE 609.—Inédite.

[1] Fille de Mme Geoffrin. (W.)

[2] Topham Beauclerk, dont la maladie n'améliorait pas le caractère.

que tant que cette affaire ne sera pas terminée vous ne penserez pas à nous, l'on prétend que nous ne pensons point à vous et je le crois.

Le petit Elliot vous aura rendu compte de la fête [3] que Monsieur a donné à la Reine dans son château de Brunoy.

Je ne trouve plus rien à vous dire. Bonjour.

LETTRE 610

Paris, ce dimanche 20 octobre 1776, à 3 heures après midi.

Le facteur n'est point encore arrivé, ainsi cette lettre n'est point en réponse. Si je n'en reçois point aujourd'hui il ne faut pas moins que je vous écrive pour que M. de Richmond s'en charge. Je vous envoie par lui six boîtes de sucre d'orge dont M. et Mme de Beauvau vous font présent. Wiart a trouvé l'estampe que vous désiriez, c'est une pièce rare, et d'un grand prix. Il y a autant de différence entre les hommes en peinture qu'entre ceux qui sont animés. Celle d'un Roi et d'un savetier, celle de Mme d'Olonne et de la Comtesse de Bari [1]; celle-ci est de 36 sols, vous vous souvenez du prix de l'autre.

M. de Richmond vous rendra compte de son affaire, il me semble qu'il n'a point perdu l'espérance, et qu'il croit qu'elle pourra se terminer en son absence et de la manière qu'il le désire. Il faut bien que je le souhaite, et que j'aie assez de générosité pour y sacrifier le plaisir que j'aurais à avoir la certitude de le revoir. Il part après souper et ne vous verra vraisemblablement que jeudi ou vendredi. Il vous dira toutes nos nouvelles; la plus *conséquencieuse* est la mort de notre contrôleur général, M. de Clugny. Quel sera son successeur, nous l'ignorons. Je ne m'en embarrasse guère.

La dispersion de toutes mes connaissances m'intéresse bien davantage. Je n'ai pas comme vous de vocation pour la solitude,

[3] "Cette fête a été très-brillante et variée, l'ordonnance principale en était dans les bosquets du parc, où se trouvèrent un nombre de différents spectacles de la foire. Il y eut beaucoup de couplets et de scènes allégoriques à la louange de la Reine: Sa Majesté reçut toutes ces attentions avec grâce et reconnaissance, et il s'est rétabli un peu plus de liant entre elle et Monsieur et Madame." (Mercy-Argenteau à Marie-Thérèse, 18 octobre 1776.)

LETTRE 610.—Inédite.

[1] Elle est appelée ailleurs la Comtesse de Buri. (Voyez la lettre 597.)

et je n'ai ni les goûts ni les talents nécessaires pour en faire usage.

J'apprends dans l'instant que le facteur est passé, comme il ne m'apporte point de lettre, je finis celle-ci ; j'ignore si vous avez reçu celle dont j'avais chargé M. Elliot avec le *Commentaire de Voltaire.*

Mme de Marchais devait m'envoyer ce matin des oignons de lis couleur de rose, je ne les ai point encore reçus, s'ils arrivent M. de Richmond vous les portera.

LETTRE 611

Ce mercredi 23 octobre 1776.

J'avoue que je suis très-fâchée de ne point avoir de vos nouvelles aujourd'hui. Ce petit ressentiment de goutte m'inquiète ; le climat n'est point une chose indifférente pour vous. Je crois que l'humidité vous est très-contraire. Il y a bien loin d'ici à dimanche, l'inquiétude rend le temps bien long.

Nous avons un contrôleur général, ou plutôt deux. M. Taboureau [1] pour les affaires contentieuses, les intendants, les impositions, et M. Necker pour la finance, la recette, la régie, le trésor royal, etc., il travaillera avec le Roi. Ils furent nommés lundi au soir. Ce choix a tellement plu au public que les effets royaux ont remonté considérablement. En mon particulier je suis très-contente, M. Necker est fort mon ami.

Le Duc de Richmond partit lundi matin comme il l'avait projeté. Il s'embarque à Dieppe, ce port étant plus près de son château [2] ; il ne doit se rendre à Londres que le 28 ou le 29, mais il vous fera tenir ma lettre et votre sucre d'orge, à ce qu'il m'a promis. Il n'aura pas grande chose à vous dire de moi. Je voudrais bien que quelqu'un pût me parler de vous et savoir au vrai quel est votre état.

Lettre 611.—Inédite.

[1] Louis-Gabriel Taboureau des Réaux, intendant de Valenciennes.

[2] Goodwood, dans le Sussex.

LETTRE 612

Ce dimanche 27 octobre 1776.

Vous m'aviez mandé que vous aviez eu une bouffée de goutte aux genoux, j'en étais inquiète. Votre lettre d'aujourd'hui (quoique étique) me fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle me rassure.

Vous recevrez demain ou après-demain, par M. de Richmond, une lettre de moi qui n'aura guère plus d'embonpoint que la vôtre. Quand on ne doit rien dire de soi, ni de la personne à qui on écrit, et qu'on prend fort peu de part à tout le reste, on a peu de chose à dire. Je vous dirai pourtant aujourd'hui que je suis contente de la place qu'on vient de donner à M Necker ; on a lieu d'espérer qu'il s'en acquittera bien. Le public, dans ces premiers instants, paraît approuver ce choix ; nos papiers se sont relevés, mais malgré cela, je m'attends que dans quelques jours on dira beaucoup de mal de lui, et je ne mettrais pas à fonds perdus sur la durée de sa faveur. Il y a même dans ce moment quelque sujet d'inquiétude ; la goutte a repris à M. de Maurepas : elle s'est d'abord placée sur une épaule, on l'a fait descendre aux pieds ; s'y tiendra-t-elle ? c'est de quoi on ne peut s'assurer. C'est une vilaine chose que cette goutte, et s'il arrivait malheur à ce ministre, le nouveau directeur du trésor royal [1] pourrait être bientôt déplacé. Je soupai hier chez sa femme, elle a une très-bonne contenance et nullement la tête tournée. Je ne sais ce que la Flore-Pomone [2] pense de ceci ; elle est depuis mardi à Fontainebleau ; je n'ai point entendu parler d'elle. Tout ce que je gagne à ce nouvel établissement, c'est que ma pension sera payée plus promptement, mais d'ailleurs je perdrai de l'amusement ; les soupers seront plus rares, au moins pendant quelque temps.

Mme de Luxembourg reviendra demain de Sainte-Assise, où elle a fait un séjour de près de trois semaines ; elle restera à Paris cinq ou six jours, et puis y retournera pour autant de temps qu'elle y a été. Sa passion dominante est le jeu, elle fait vingt-cinq ou trente *robbers* par jour. L'autre Maréchale [3] est dans un grand désœuvrement ; elle dissimule son ennui autant qu'elle peut ; elle trouverait de la honte à l'avouer. Je souperai

LETTRE 612.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] M. Necker. [2] Mme de Marchais. (W.) [3] Mme de Mirepoix. (W.)

demain chez cette dernière avec les Lucan. Ils s'en retourneront le mois prochain, je les vois souvent, je les perdrai pourtant sans grands regrets. Ils ne me déplaisent pas, mais je ne sais trop que leur dire. La Milady a eu la complaisance de me faire une copie d'un portrait de la grand'maman,[4] je l'ai fait voir à tout le monde. Autant de personnes qui l'ont vu, autant d'avis différents. Cependant ce que je puis en conclure, c'est qu'il n'est pas trop ressemblant. Cela ne m'empêchera pas d'en faire faire une boîte par l'ouvrier qui a fait celle de M. Gibbon.

Je soupe ce soir tête à tête avec la Sanadona, je compte manger très-peu. Je veux faire l'essai d'une grande sobriété, et voir si j'en dormirai mieux. Mes dernières nuits ont été détestables. Mais pour m'empêcher de m'en plaindre je pense à votre goutte. Tachez de vous en garantir, évitez l'humidité, qui je crois est pernicieuse pour ce mal.

Le Duc de Richmond ne vous dira pas grand'chose de moi. Je n'en ai pas non plus à dire de lui ; il y a tant d'articles qu'il faut s'interdire en vous écrivant, qu'il faut que le désir d'avoir de vos nouvelles soit bien grand pour entretenir une correspondance.

J'ai reçu de Lyon une lettre de l'Idole ; je suis du dernier bien avec elle ; je remarque qu'il est facile d'être parfaitement bien avec tous ceux dont on ne se soucie pas.

LETTRE 613

Paris, ce 3 novembre 1776.

Je ne sais pourquoi vous recevez mes lettres plus tard. Ne serait-ce pas quelque examen des bureaux ? Il y a quelque temps que je reçus une des vôtres un lundi et le passage ne paraissait pas avoir dû être mauvais. Excepté cette seule fois, je les ai toujours reçues le dimanche entre 2 et 4 heures.

Je suis étonnée que vous n'ayez point de nouvelles de M. de Richmond. Il est parti le 20, il devait s'embarquer à Dieppe le 22, aller à son château, et se rendre à Londres le 29, qui est

[4] Lady Lucan était une artiste amateur de talent.

LETTRE 613.—Incomplète dans les éditions précédentes.

la date de votre lettre. Une certaine dame[1] est en peine de n'avoir point de ses nouvelles ; elle me pria hier au soir de lui faire savoir ce que j'en apprendrai par vous, si elle n'en apprenait point par lui.

Les bruits de guerre sont bien fâcheux, mais je n'en suis point extrêmement troublée, cela aurait été pour moi un bien plus grand événement il y a quelques années ; mais je puis dire aujourd'hui :

"Grâce au ciel, mes malheurs ont passé mon attente."

C'est un vers d'un de nos opéras.

Je me réjouis médiocrement du choix de M. Necker ; je n'imagine pas que son règne soit de longue durée. J'ai beaucoup d'opinion de sa capacité ; mais les brigues, les intrigues, s'en démêlera-t-il ? ne s'opposeront-elles pas à ses projets ? Le bien que je puis attendre de lui, c'est que ma pension sera payée un mois ou six semaines plus tôt qu'elle ne l'était par les autres. Je lui dirai ce que vous m'écrivez sur lui. Depuis sa nouvelle place, je ne l'ai vu qu'une fois pendant un quart d'heure ; il est presque toujours à Fontainebleau ; il aura travaillé avec le Roi aujourd'hui pour la seconde fois chez M. de Maurepas, qui a la goutte depuis dix-sept ou dix-huit jours. Il ne paraît encore aucune nouvelle opération, et je ne vois pas que l'on imagine aucun de ses projets ; tout ce que l'on dit sur cela sont des choses bien vagues.

Les Lucan doivent être partis ce matin ; ils vous verront aussitôt qu'ils seront arrivés. Ils ne vous porteront rien de moi, je n'avais rien de particulier à vous dire ; ainsi j'ai autant aimé vous écrire par la poste que par eux. Je ne sais ce qui les a déterminés à partir plus promptement qu'ils n'en avaient le projet ; il disent qu'ils reviendront ici dans dix-huit mois. Ils projettent de faire un voyage en Italie. Ils passeront par Paris. S'ils m'y trouvent encore, à la bonne heure ; je vous prie quand vous les verrez de leur dire que je vous ai mandé mille biens d'eux ; j'ai effectivement beaucoup de sujet de m'en louer. Il n'y a point d'attentions qu'ils n'aient eues pour moi. Il me paraît qu'ils vous aiment fort, ils sont fort au fait de tout ce qui vous regarde, de vos liaisons, de vos amusements. Ils connaissent vos amis et ils prétendent qu'ils sont fort aimables et que vous les aimez infiniment. Ils ont été chargés de beau-

[1] Mme de Cambis. (W.)

coup de commissions par M. Beauclerk qui a, disent-ils, une fort belle bibliothéque.[2]

Je crois que Mme Montagu n'a pas été fort satisfaite de son séjour ici, interrogez les Lucan. Ils vous conteront les embarras qu'elle a eus à son départ.

Je n'ai pas été trop seule pendant le voyage de Fontainebleau ; les quinze jours qu'il durera encore seront les plus fâcheux, ce qui m'est resté de compagnie part ces jours-ci. J'ai pris le parti de souper tous les jours chez moi et de me soumettre à l'ennui du tête-à-tête avec ma compagne. Je veux ne me plus soucier de rien et moins de moi que de tout autre. Je voudrais bien dormir, et toujours dormir s'il était possible. Je suis bien éloignée d'un tel bonheur, cependant je suis fort contente de ma dernière nuit, elle a été très-bonne, mais je la dois à plus de quinze d'insomnie qui l'ont précédée.

Vous vous plaignez de n'avoir rien à me mander, il doit vous suffire d'avoir des nouvelles de votre santé à m'apprendre ; tout le reste m'est indifférent.

Je vois toujours les Reynardière.[3] La Flore-Pomone est à Fontainebleau. Vous recevrez par M. de Richmond quatre ou cinq oignons de lis rouge qu'elle vous envoie. La dame du Carrousel [4] se porte mieux, elle n'a point repris ses soupers et ne les reprendra je crois, plus ; elle se couche à dix heures. Je n'ai pas été une seule fois à Roissy. Le mari était à Toulouse et la femme n'a point voulu recevoir de monde.

L'Évêque d'Arras a été à Chanteloup, il est à Fontainebleau. L'Évêque de Mirepoix reviendra le 15 janvier après les États de Languedoc, ainsi que l'Archevêque de Toulouse. Les Brienne doivent arriver ce mois-ci et s'établiront dans leur nouvelle maison, qui est l'Hôtel de Conti. On voit leur jardin des fenêtres de mon cabinet, ce sont mes plus proches voisins.

On a représenté à Fontainebleau, jeudi dernier, une tragé-

[2] Les 30,000 volumes de Beauclerk furent vendus en 1781, après sa mort. Cette vente donna lieu à la conversation suivante, rapportée par Boswell, entre Johnson et Wilkes :—" Mr Wilkes dit qu'il s'étonnait d'y trouver une collection de sermons aussi nombreux : semblant trouver étrange qu'un homme ayant la réputation de Beauclerk dans le monde du plaisir eût choisi d'avoir beaucoup d'œuvres de cette nature. *Johnson :* " Eh ! quoi, Monsieur, vous devez considérer que les sermons font une branche considérable de la littérature anglaise, de sorte qu'une bibliothéque serait très-incomplète qui n'en contiendrait pas une nombreuse collection . . . En outre. Monsieur (et il regardait Wilkes avec un sourire placide mais significatif) on peut rassembler des sermons avec l'intention de s'améliorer grâce à eux. J'espère que Mr Beauclerk comptait qu'un jour ou l'autre ce serait son cas.' "

[3] Les Reynières, que M. Walpole avait par méprise appelé les Reynardières. (W.)

[4] Mme de la Vallière. (W.)

die de Chamfort, *Mustapha et Zéangir ;* elle a eu un très-grand succès. La Reine lui donna le lendemain une pension de cinquante louis,[5] et Monsieur le Prince de Condé une place de secrétaire de ses commandements, de même valeur ; quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai.[6] Il y a eu à Fontainebleau beaucoup d'autres nouveautés qui n'ont eu aucun succès.

LETTRE 614

Paris, ce 27 novembre 1776.

Vous ne recevrez pas cette lettre au jour ordinaire parce que j'ai reçu la vôtre un jour plus tard et après le départ de notre courrier. J'ai été un peu incommodée ces jours passés, mais je n'ai pas été aussi malade que lorsque vous étiez ici. Je suis bien confirmée de la nécessité dont m'est le régime, et je l'observe actuellement dans la plus grande sévérité.

Je me flattais bien que les Lucan étaient contents de moi. La Milady m'a écrit la lettre du monde la plus tendre ; vous me gronderez de vous adresser ma réponse, mais à qui voulez-vous que j'aie recours ? Craufurd ne [la] lui rendrait pas, il l'oublierait, et M. Fox ne se souvient pas de sa demeure. J'ai été bien étonnée de voir ce M. Fox, je soupai hier avec lui chez les Necker, et il soupera ce soir chez moi, il me paraît plus aimable qu'il me le paraissait autrefois. J'aurai demain tout Chanteloup, dix-huit ou vingt personnes. J'entends que vous dites tout bas " Pourquoi me parle-t-elle toujours de ses ennuis ? " J'ai tort de vous en parler et je ne le ferai plus. Permettez-moi seulement de vous dire que le nombre des espèces ne fait pas la richesse, c'est leur valeur ; une guinée vaut mieux que cent sols marqués.

Je juge comme vous sur les apparences, ici ainsi que chez vous, elles annoncent la guerre.

Je suis fâchée que la lettre que je vous ai envoyée pour M. le Duc de Richmond n'ait pas été à cachet volant, je vous aurais épargné de l'inquiétude que vous prenez toujours mal à propos. Je n'ai point été mécontente de lui, je le trouve tel qu'il est,

[5] " Racontez-nous," disait un courtisan à Chamfort, " toutes les choses flatteuses que la Reine vous a dites."—" Je ne pourrais jamais," disait le poéte, " ni les oublier ni les répéter."

[6] Le morceau fut imprimé en 1778, avec dédicace à Marie Antoinette.

LETTRE 614.—Inédite.

poli, aimable, de très-bonne compagnie, parfaitement honnête homme et le cœur excellent. Sa sœur la Duchesse de Leinster doit venir incessamment, j'en serai fort aise. On dit que je ne lui déplais pas, vraisemblablement je la verrai beaucoup.

Mme de Luxembourg part dimanche pour Montmorency, elle y sera dix-sept jours. C'est d'elle dont je reçois le plus d'attention et dont l'absence me fâche le plus. Elle et M. de Beauvau me viennent voir tous les jours. Pour Mme de Mirepoix, il n'y a plus d'elle à moi que ce qu'on appelle la frime, c'est-à-dire des semblants.

J'ai reçu une lettre du petit Craufurd, il me dit que s'il est content de moi il me viendra voir dans trois semaines. Vous pensez bien que je n'en crois rien. On dit qu'il y a beaucoup d'Anglais à Pâris, mais je ne le sais que par ouï-dire ; ils ne viennent point chez moi.

Il y longtemps que vous ne m'avez parlé de Milady Churchill. J'aimerais bien qu'elle fût ici et avoir un logement à lui offrir. Elle n'est point dissipée, je passerais des soirées bien douces avec elle ; elle s'accomoderait du tête-à-tête. Ah ! si je pouvais me faire une société telle que je la voudrais je choisirais quelques personnes de votre pays, et un très-petit nombre du mien. Malgré votre goût pour la solitude j'espère que vous ne resterez pas deux mois tout seul à votre campagne. Quelque charmante qu'elle soit, elle ne tient pas compagnie ; les choses inanimées ne suffisent pas, il faut entendre et être entendu ; si l'on pouvait s'en passer, mon chien me suffirait, il m'aime à la folie et je l'aime de même.

LETTRE 615

Ce dimanche 1er décembre 1776.

Oh ! non, on dit ici tout le contraire, le Grimaldi [1] voulait la paix. Les avis sont fort partagés sur la guerre, et sur tout ce que l'on dit on ne peut asseoir aucun jugement. J'ai fait une veillée avec le Fox ; il a certainement beaucoup d'idées, une extrême facilité à les rendre, enfin beaucoup d'esprit, si la justesse, le discernement, et le bon sens n'est pas nécessaire.

Lettre 615.—Inédite.

[1] Le Marquis Grimaldi, ministre des affaires étrangères en Espagne. Il avait démissionné. Walpole voyait en lui un ennemi de l'Angleterre.

Mais je ne sais de quoi je m'avise de vouloir définir ou peindre. Je perds sensiblement le peu que la nature m'avait donné, et je deviens imbécile à en avoir honte.

Oui, mes parents [2] sont de retour, ils soupèrent chez moi jeudi dernier, la grand'maman n'y resta pas parce qu'elle avait la migraine, je ne me mis pas à table parce que j'étais encore incommodée ; je m'ennuyai à la mort, nous étions quinze. Hier je passai la soirée chez cette grand'maman, nous n'étions que quatre, elle, le grand Abbé, et M. de Gontaut. Le grand-papa rentra à minuit. La conversation fut assez animée. Dites-moi pourquoi je suis frappée de l'excès de vanité de presque tout le monde ; jamais ce me semble elle n'a été aussi générale et aussi excessive. Peu de gens la couvrent d'une fausse politesse ; on veut dominer, on veut profiter de tous ses avantages, on compte les autres pour rien ; il faut se laisser écraser si l'on veut avoir la paix. Je suis bien fâchée de n'être pas née Anglaise, puisque le caractère de cette nation fait qu'on se passe sans peine de toute société.

La grand'maman m'a beaucoup demandé de vos nouvelles, elle dit qu'elle s'étonne que vous ne vouliez pas venir à Chanteloup. Elle m'a chargée de vous faire mille compliments et m'a bien fait promettre de ne le pas oublier. Ah ! je n'ai garde, lui ai-je dit, rien ne lui peut faire autant de plaisir.

D'ici à Pâques on fera trois inventaires superbes, de M. Boisset de Randon qu'on estime monter à trois millions, de M. de Gagny,[3] et de feu Monsieur le Prince de Conti. M. de Presle vous offre les catalogues quand ils paraîtront. Dites si vous les voulez.

Vous lisez de la musique [4] et moi je lis *Cassandre*.[5]

Je soupe ce soir chez Mme de Jonzac pour la première fois depuis un an et beaucoup plus.

Demain je souperai tête à tête avec la Sanadona, vous jugez bien comme je m'évertuerai. On m'a toujours dit qu'il fallait apprendre à s'ennuyer ou à ne point s'ennuyer, je ne sais lequel des deux ; quoique ce puisse être j'en prendrai demain une leçon ; ce ne sera certainement pas la première que j'aurai prise, mais celle-là sera d'un genre différent des autres.

[2] Les Choiseuls. (W.)

[3] Peut-être, Louis-Jean Gaignat, receveur général des consignations des requêtes du palais, mort en 1768. Il possédait une belle collection de tableaux et de livres.

[4] L'*Histoire de la Musique*, de Sir John Hawkins, récemment publiée.

[5] De La Calprenède.

Mme de Luxembourg est à Montmorency d'aujourd'hui jusqu'au 17, elle me manquera beaucoup.

LETTRE 616

Ce 9 décembre 1776.

Il y a quelques changements aux jours où je vous écris ; vos lettres ne me sont pas toujours rendues le dimanche, je les attends pour y répondre, et cela me mène au mercredi ; je le préviens aujourd'hui, parce que je me trouve seule et que je ne peux faire un meilleur emploi de mon temps que de causer avec vous ; tant pis pour vous, vous vous passeriez bien de remplir les lacunes de ma journée ; mais n'êtes-vous pas mon ami ? Et quel agrément peut-on trouver dans un ami, si l'on n'y a pas une parfaite confiance, et s'il faut être toujours dans la crainte de l'ennuyer ?

Je suis sûre que vous êtes persuadé que je m'amuse beaucoup, et que le retour de Chanteloup me cause des plaisirs ineffables. Il y a beaucoup à en rabattre. *Je suis contente*, comme disait à Mme de Montespan la Carmélite la Vallière, *mais je ne suis pas bien aise.*

Mes parents [1] souperont jeudi chez moi pour la troisième et dernière fois ; ils ouvriront leur maison dimanche prochain, et c'est où j'irai fort rarement ; ils se tiennent dans leur galerie ; je ne sais si vous la connaissez, elle est infiniment grande, il faut soixante-dix ou douze bougies pour l'éclairer ; la cheminée est au milieu, il y a toujours un feu énorme et des poêles aux deux bouts ; eh bien ! malgré cela on y gèle, ou on y brûle si l'on se tient auprès de la cheminée ou des poêles ; toutes les autres places dans les intervalles sont des glacières ; on trouve un monde infini, toutes les belles et jeunes dames et les grands et petits seigneurs ; une grande table au milieu, où l'on joue toutes sortes de jeux, et cela s'appelle une macédoine ; des tables de whisk, de piquet, de comète ; trois ou quatre trictracs qui cassent la tête. Peut-être vos assemblées ressemblent-elles à cela ; en ce cas, je crois que vous vous y trouvez rarement : il n'y a que d'être seule que je trouve pis que cette cohue. Cette maison est ouverte depuis le dimanche jusqu'au jeudi inclusivement ; le vendredi et le samedi, je suis dévouée à la grand'maman. Je

Lettre 616.—[1] Les Choiseuls. (W.)

lui fis hier vos compliments, et l'assurai de votre sincère attachement : elle me répéta qu'elle vous aimait beaucoup, et qu'elle était bien fâchée que vous prissiez si mal votre temps pour vos voyages ici, et d'être privée du plaisir de vous voir. Je lui dis qu'à l'avenir elle n'aurait à envier personne. L'Abbé prétend vous aimer beaucoup ; et sur ce que je lui ai dit de votre part, il pourra prétendre que vous l'aimez beaucoup aussi ; et de toutes ces prétentions il en résulte fort peu de propriétés.

Ce mercredi.

J'étais hier en train de bavarder ; je suis aujourd'hui sèche et stérile. Je soupai hier chez M. Necker ; je lui dis un mot de M. Texier, il ne fut pas reçu favorablement. Il a volé la caisse de la recette [2] et de plus M. Boutin, qui s'était rendu sa caution ; en un mot c'est un fripon ; j'en suis fâchée, car il a un talent agréable.

Voilà le retour de Montmorency qui s'approche ; je serai bien aise de revoir la Maréchale. Tous vos amis et amies sont-ils absents ? et M. Conway, que fait-il ? Ne pourrais-je pas, par son moyen, avoir les *Mémoires* de M. Hume [3] ? J'ai un très-bon traducteur tout prêt. Je sais que ces *Mémoires* sont peu de chose ; mais ceux de Mme de Staal ne sont pas fort importants, et ne laissent pas de faire grand plaisir : enfin je les désire, et si M. Conway veut me les faire avoir, il me fera grand plaisir. Combien M. Conway a-t-il été dans le ministère ? J'ai eu sur cela une dispute.

Le Fox a l'air de se plaire ici. Je vis hier un M. Greville,[4] cousin de l'ambassadrice, neveu du Chevalier Hamilton ; il vous connaît, il a été à Strawberry-Hill ; il m'aurait reconnue sur mon portrait.

Je penche à croire que nous n'aurons point la guerre ; on parle d'une réforme dans la cavalerie ; nos guerriers en murmurent, et s'en prennent un peu à M. Necker.

J'ai reçu d'Arles une lettre de l'Idole, qui y est établie. Elle est très-bien écrite et très-touchante, je m'en laissais attendrir ; mais je me suis rappelé sa conduite avec feu la demoiselle, [5]

[2] Il avait été receveur général des fermes de Lyon.

[3] L'*Autobiographie* de Hume, publiée en 1777.

[4] L'honorable Charles-Francis Greville (1749–1809), deuxième fils du premier Comte de Warwick. La mère de Greville et la mère de l'ambassadrice (Lady Stormont) étaient les sœurs de Sir William Hamilton. Greville était le neveu favori de Sir William, qui en fit son héritier.

[5] Mlle de Lespinasse.

et mon cœur s'est fermé. Oh ! vous avez raison ; il faut être de pierre et de glace, et surtout n'estimer assez personne pour y prendre confiance. Tout cela se peut faire sans haine et sans misanthropie. Il me semble que si je revenais à trente ou quarante ans, je me conduirais bien différemment que je n'ai fait. Mais peut-être me trompé-je ; on ne vaut pas mieux que les autres ; les occasions, les circonstances emportent, et la réflexion ne vient qu'après tout ce qui devait être ; je trouve seulement qu'on fait un plat usage de la vie. Voilà ce qui s'appelle bien des lieux communs ; je vous en demande pardon.

Si vous voyez Mme Cholmondeley, dites-lui que je vous demande de ses nouvelles.

Voici une petite chanson à la mode, que tout le monde chante :

> " Nos dames doivent leurs attraits
> À tous leurs grands plumets,
> À tous leurs grands plumets ;
> Et nos seigneurs tous leurs succès
> À leurs petits jacquets,
> À leurs petits jacquets."

LETTRE 617

Ce 18 décembre 1776.

Pour répondre aux questions de votre dernière lettre, il faut que je répète ce que je vous ai dit dans mes lettres précédentes. Tout Chanteloup est ici ; les Caraman sont aussi de retour, ainsi que Mme de Jonzac, enfin tout le monde. Je ne puis pas me plaindre de la solitude, et si je m'y ennuie, je peux savoir à qui m'en prendre ; j'aime mieux, je l'avoue, que ce soit aux autres qu'à moi seule. L'abandon, et tout ce qui en a l'air, m'est insupportable. Jouissez du bonheur de vous suffire à vous-même ; je voudrais que la nature m'eût aussi bien traitée, et m'eût donné un caractère semblable au vôtre. Je ne sais pas bien encore comment je trouve le Fox [1] ; il a sans doute beaucoup d'esprit, et surtout beaucoup de talent. Je ne sais si sa tête est bien rangée, et si toutes ses idées sont bien justes ; il me semble qu'il est toujours dans une sorte d'ivresse, et je crains qu'il ne soit bien malheureux quand cette façon d'être cessera,

Lettre 617.—[1] Charles Fox. (W.)

et qu'il sentira qu'il est le seul auteur de tous ses malheurs. Il serait alors bien à plaindre s'il avait une tête française ; mais je ne connais point les têtes anglaises : elles sont si différentes des nôtres, que si j'en voulais juger, ce serait comme si je voulais juger des couleurs.

Je ne sais que penser de la guerre ; si elle arrive, ce sera par des malentendus ; je suis persuadée que ni vous ni moi ne la voulons. C'est encore un problème pourquoi M. Franklin [2] vient ici ; et ce qui est de plus singulier, c'en est un aussi de savoir s'il est à Paris ; depuis trois ou quatre jours, on dit le matin qu'il est arrivé, et le soir qu'il ne l'est pas.

Un certain M. de Pezay [3] a épousé depuis peu de jours une très-belle Mlle de Murat, qui n'a pas un sou, presque point de parents ; il n'en est point amoureux ; on ignore quel est son motif. Je vous envoie des vers [4] qui sont une inscription qu'il a faite pour sa maison de campagne, avec la parodie qu'on en a faite, et que l'on a mise chez vous dans votre journal. Ce M. de Pezay est celui qui a fait des vers pour moi, assez jolis, et que vous

[2] Franklin, ainsi que deux autres commissaires (Adams et Lee), avait été choisi par le Congrès pour aller en France demander l'aide de la cour dans la lutte des Américains contre les Anglais. Franklin atteignit Nantes le 7 décembre et Paris le 21 du même mois.

[3] Alexandre-Frédéric-Jacques de Masson, Marquis de Pezay, était fils d'un employé supérieur au ministère des finances. Il fut au collège d'Harcourt le condisciple de La Harpe, et tâcha de se pousser dans le monde à la faveur des succès littéraires ; mais avec beaucoup d'esprit et d'ardeur, il déplut aux gens d'esprit et aux gens du monde, en voulant réunir les avantages des uns et des autres. Ses vers recherchés, son marquisat emprunté, lui valurent des ridicules * qui ternirent un mérite réel. Livré à des études sérieuses, il réussit auprès de M. de Maurepas, et obtint même la faveur d'une correspondance directe avec Louis XVI. Chargé d'une inspection des côtes maritimes, pour le soustraire au ridicule lancé contre lui, il rendit des services et déploya un esprit solide. Lié avec M. Necker, il contribua à son élévation, reçut beaucoup de vers de Voltaire, avec lequel il était en correspondance, et mourut dans une terre qu'il possédait à Blois, en décembre 1777. (Éd. de 1827.)

[4] INSCRIPTION

pour la maison de campagne de M. de Pezay.

"Guerrier, poète, amant, jardinier, tour à tour,
C'est ici que je rêve, ou médite, ou soupire ;
J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais des chansons pour l'Amour ;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre ;
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et si l'Amour me trompe, ici je pleurerai."

---

* On fit sur lui cette épigramme :—

"Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure ;
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poète et marquis."

avez dû voir. On l'accable de ridicules ; on lui envie la protection qu'on prétend que le ministre [5] lui a accordée ; on ne cesse de l'accabler d'épigrammes. On fait même des suppositions ; on lui fait demander au ministre quel titre il prendra, de Comte, de Marquis, de Baron. Le ministre répond, "Cela m'embarrasse ; si c'est Comte, on dira *conte pour rire ;* si c'est Marquis, on ajoutera, *saute, Marquis* (trait de la comédie du *Joueur* de Regnard) ; si c'est Baron, on se souviendra du *Baron de la Crasse.*" Voilà de nos plaisanteries ; mais malheur à qui en est l'objet ; ce ne sont pas des blessures légères.

Vous vous plaignez de vos lectures, je n'en suis point étonnée ; je suis à la fin du dernier livre de *Cassandre,* il m'a fallu une excessive patience ; vous avez raison, tous les personnages se ressemblent ; les dialogues, les monologues sont abominables, mais les intrigues sont quelquefois ingénieuses et donnent de la curiosité ; mais enfin je suis bien aise d'en être quitte. Je ne sais plus que lire.

Mme de Luxembourg est d'hier de retour de Montmorency, je soupai hier avec elle chez les Necker ; il y avait assez de monde, et comme vous aimez les noms propres, il faut vous les nommer. D'abord elle Maréchale, et puis Mmes de Lauzun, de Cambis, moi, le maître et la maîtresse de la maison, les ambassadeurs d'Espagne,[6] de Naples,[7] et de Suède,[8] Mme de Houdetot, M. de Saint-Lambert, M. Fox, le Vicomte de Beaune, Marmontel ; si j'oublie quelqu'un, pardonnez-le-moi.

M. Selwyn est-il tout à fait fou, ou bien est-il ensorcelé ? Oh ! les Anglais, les Anglais sont bien étranges, on ne doit jamais prétendre à les connaître ; ils ne ressemblent en rien à tout ce qu'on a vu, chaque individu est un original, il n'y en a pas deux du même modèle. Nous sommes positivement tout le contraire ; chez nous, tous ceux du même état se ressemblent ; qui voit un courtisan, les voit tous ; un magistrat, tous les gens de robe, ainsi que tous les autres ; tout est faux air chez nous,

[4] (*suite*) PARODIE

"Politique, rimeur, guerrier, fat, tour à tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire ;
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'Amour ;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre ;
Ignoré de la cour, ici je rimerai ;
Et pour faire un cocu, là ie me marierai."

[5] Maurepas.
[6] Le Comte d'Aranda.
[7] Le Marquis Caraccioli.
[8] Le Comte de Creutz.

prétentions, jusque même aux maladies ; tout le monde aujourd'hui a des maux de nerfs ; tout le monde admire les lettres du Roi de Prusse à d'Alembert ; on ne cesse de vanter sa sensibilité ; je suis peut-être la seule à n'en être point touchée, à m'en moquer et à trouver qu'il n'est qu'un rhéteur, et même un fat dans ses prétentions de bel esprit et d'homme sensible.

Je dirai à M. de Presle de vous envoyer les catalogues des cabinets. Il paraît un petit ouvrage qui a pour titre, *Mânes de Louis XV*[9] ; je le lis actuellement, je pourrai vous l'envoyer en faveur de tous les noms propres dont il est plein.

N'êtes-vous pas content de cette lettre ? n'est-elle pas selon votre goût ? n'est-elle pas pleine de choses indifférentes ? y est-il question de vous et de moi ? sachez dire au moins quelquefois que vous êtes content.

J'ai oublié dans la liste du souper des Necker, la Sanadona ; j'en suis bien aise, parce que cela me donne occasion de vous dire que j'en suis fort contente ; je le serais davantage, si elle ne me louait pas tant ; mais comme c'est presque toujours tout de travers, ses louanges me font l'effet d'un blâme ; elle veut flatter ma vanité, qu'apparemment elle croit excessive.

Vous avez bien à peu près la même idée.

LETTRE 618

Ce dimanche 22 décembre 1776.

Je ne puis pas dire que votre lettre m'ait agréablement surprise, mais elle m'a étonnée et bien affligée.[1] Vous me connaissez trop bien pour pouvoir douter que je ne sois fort inquiète et que je ne vous sache beaucoup de gré si vous voulez bien me donner le plus souvent de vos nouvelles qu'il vous sera possible, je ne demande que des bulletins. À quoi me seraient bon les Anglais que je vois s'ils se refusaient à me les traduire ?

[9] "Les *Mânes de Louis XV*, par M. Gudin, sont un tableau historique de l'état de la France, où l'auteur se propose d'observer avec la plus grande impartialité la décadence et le progrès de toutes les parties de l'administration, des mœurs, des lettres, de la philosophie et des arts ; un bilan politique et moral de nos pertes et de nos bénéfices, où se présentent d'un côté les ressources que nous avons acquises, de l'autre, les brèches que nous avons à réparer. Il ne manque à l'excellence de ce projet que d'avoir été conçu et exécuté par M. de Montesquieu ou par M. Necker ; voilà tout. Toute l'édition est arrêtée, sans qu'on en sache le motif." (Grimm, *Corr. Litt.*, éd de 1830, tome ix, pp. 257–8.)

LETTRE 618.—Inédite.

[1] Walpole avait une attaque de goutte.

Je vous suis très-obligée de l'intention où vous êtes de m'envoyer les *Mémoires* de M. Hume. Je vais tâcher de vous envoyer par le courrier de l'ambassadeur une brochure en deux petits volumes qui a pour titre, *Aux Mânes de Louis XV et des Grands Hommes qui ont vécu sous son règne ; ou Essai sur les Progrès des Arts et de l'esprit Humain sous le Règne de Louis XV.*

Ce livre est défendu, on ne sait pas pourquoi, il n'est pas d'un mauvais style. Il y a des articles sur les sciences qui sont très-ennuyeux, c'est un étalage de tout le savoir de l'auteur. Cet auteur est nommé Gudin que vous avez pu voir chez moi ; il n'est pas fort célèbre, c'est lui qui en dernier lieu a fait la tragédie de *Coriolan* qui n'a pas eu un grand succès ; mais comme vous aimez les noms propres son dernier ouvrage pourra vous amuser. Si c'est le courrier de l'ambassadeur qui vous le porte, il partira jeudi 26. Si cette voie me manque j'en chargerai le Fox, qui partira sûrement le 12 du mois prochain.

Le Franklin arriva hier à 2 heures après midi, il avait couché la veille à Versailles. Il a deux petits-fils avec lui, un de sept ans, un autre de dix-sept, et un petit-neveu, un M. Penet, son ami et un gouverneur des enfants. Il loge dans la rue de l'Université dans le même auberge que Milady Clermont.[2]

Je crois que vous vous trompez sur M. Texier, il peut n'être pas fripon, mais il ne se peut pas qu'il n'ait été convaincu d'une friponnerie.

On dit que M. de Lauzun a des affaires un peu embarrassées. Sa grand'mère [3] ne m'en parle pas, ainsi je feins de l'ignorer. Chaque jour je deviens plus persuadée que personne n'est heureux. Mais n'ayez pas peur, je n'augmenterai point vos malheurs. Je ne vous communiquerai point mes réflexions et mes inquiétudes. Daignez penser que huit jours sont bien longs.

J'approuve extrêmement que vous soyez retourné à Londres. Je vous exhorte, je vous prie, non seulement dans ce moment-ci mais de tout l'hiver, de ne point aller à votre campagne, ni à aucune autre où il y ait à craindre l'humidité. C'est une horrible chose que les douleurs ; on s'accoutume à tous les malheurs, je le sais, celui-là excepté ; je crois même que les plus grands dévots ne pourraient le supporter.

Je voudrais que M. Conway retournât tout à l'heure à Londres.

[2] Peu après son arrivée, Franklin s'installa à Passy, dans une maison appartenant à M. Leroy de Chaumont, par l'intermédiaire duquel il put négocier avec le gouvernement français, sans le compromettre.

[3] La Maréchale de Luxembourg.

Milady Churchill y est-elle, et les Beauclerk ? Quelque plaisir que vous trouviez à être seul je n'aime point à vous y savoir.

M. de Tourville entre chez moi, il me demande de vos nouvelles. Je lui dis que vous avez la goutte, il veut que je vous mande de faire usage d'une herbe qu'on appelle camœdris lorsque l'accès sera passé. On la prend en infusion comme le thé ; il assure qu'il s'en trouve très-bien, ainsi que M. Tronchin, qui la conseille à tous les goutteux et qui en use pour lui-même. C'est un stomachique qui ne garantit pas de la goutte mais qui en adoucit les douleurs. M. de Tourville prend un grand intérêt à votre santé et me demande toujours de vos nouvelles.

LETTRE 619

Ce dimanche 29 décembre 1776.

Ma manière n'est point de me flatter, ainsi je ne suis point surprise de la continuation de votre goutte. Je vous laisse à juger de ce que je pense ; je serai infiniment obligée à Milady Churchill si elle veut bien me donner de vos nouvelles autant qu'il lui sera possible ; c'est le plus grand service qu'on puisse me rendre.

Vous avez reçu, ou vous recevrez incessamment, le livre que je vous ai annoncé. Je vous enverrai par le Fox les règlements de M. Necker, qui sont fort approuvés, et le prospectus d'une loterie de 24 millions, qui ne paraît pas encore.

J'ai rêvé toute la nuit de M. Conway, je voudrais bien qu'il fût à Londres.

Vous savez que nous avons ici M. Fitzpatrick. Je le menai hier avec son ami [1] souper chez la Flore-Pomone.[2] Ces deux jeunes gens ont de l'esprit, mais non pas de celui que je désirerais qu'eût mon fils, mon frère, et toutes personnes auxquelles je m'intéresserais.

Je vous écrirai quelques jours plus au long ce que je pense d'eux, ce sera quand vous vous porterez bien et que je trouverai quelque occasion.

Je dois voir aujourd'hui M. Franklin ; je n'en ai pas grande curiosité. Vous savez que je ne suis pas Américaine, mais je

LETTRE 619.—Inédite.

[1] Charles Fox. Fox et Fitzpatrick étaient alors inséparables, et avaient dans Piccadilly un appartement commun.

[2] Mme de Marchais.

suis pour la paix, et tout ce qui la trouble et l'éloigne me fait un aussi violent chagrin que si j'avais un intérêt particulier ; et vous savez que cela n'est pas ; cependant il n'y a rien que je désire plus au monde après votre parfaite santé.

LETTRE 620

31 décembre, à six heures du matin.

Le jeune Elliot arriva hier ici, après avoir quitté son père à Avignon, qui allait continuer sa route jusqu'à Marseille, où il compte rester. Ce petit Elliot part dans quatre ou cinq heures pour Londres ; il m'a offert de vous porter de mes nouvelles, je ne puis refuser cette occasion. Peut-être ma lettre arrivera-t-elle mal à propos ; si vous souffrez, si vous êtes accablé, ne me lisez point, attendez que vous soyez calme et sans douleurs, et d'assez bonne humeur pour que je ne vous sois point importune.

Si vous voyez ce petit Elliot, il vous dira le monde qu'il trouva hier dans ma chambre ; et voici comme nous étions rangés : moi dans mon tonneau, M. Franklin à côté avec un bonnet de fourrure sur sa tête, et des lunettes sur son nez, et puis tout de suite, Mme de Luxembourg, M. Silas Deane,[1] député de vos colonies, le Vicomte de Beaune, M. Leroy,[2] le Chevalier de Boutteville, Monsieur le Duc de Choiseul, l'Abbé Barthélemy, M. de Guines qui fermait le cercle. Le petit Elliot apportait des nouvelles d'Amérique du 4 et du 6 de novembre, qu'il affirma être véritables et que personne ne voulut croire, parce qu'elles sont très-défavorables pour les insurgents, auxquels toute la compagnie est fort dévouée, excepté M. de Guines et moi qui sommes pour la cour. M. Elliot ne débita ces nouvelles qu'après que MM. Franklin et Deane, et M. Leroy qui me les avait amenés, furent sortis. Si le Fox et Fitzpatrick étaient arrivés, ma chambre aurait pu représenter la salle de Westminster, où, comme vous voyez, le parti royaliste n'aurait pas été le plus fort. D'autres personnes qui survinrent après le départ de la plupart de ceux que je viens de vous nommer, se mirent à poli-

LETTRE 620.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Dans le manuscrit, "Dillas" ou "Dilles"—Deane avait précédé Franklin comme commissaire des États américains.

[2] Ami et propriétaire de Franklin. (Voyez la note 2 de la lettre 618.)

tiquer ; et moi, qui entendis neuf heures sonner, et qui avais un rendez-vous chez Mme de Mirepoix avec qui il s'agissait d'explication, d'éclaircissement, de réconciliation, je passai dans mon cabinet, laissant toute la compagnie auprès du feu ; je descendis, je montai dans mon carrosse avec la Sanadona, j'arrivai chez la Maréchale ; le début fut l'embrassement le plus tendre, qui fut suivi des justifications, des protestations les plus tendres, enfin d'un parfait accommodement ; nous n'avions que la Sanadona en tiers ; nous nous séparâmes à deux heures, plus intimes amies que jamais ; je vins me coucher ; j'ai dormi environ une heure et demie, j'ai attendu avec impatience que six heures fussent sonnées pour pouvoir éveiller mon secrétaire ; j'ai dicté, il a écrit, tout est dit.

Je vous envoie les règlements qu'a faits M. Necker, c'est la première chose qui ait paru de lui ; il me semble que cela est généralement approuvé ; reste à savoir s'ils pourront s'exécuter, et s'il sera soutenu, comme il serait à souhaiter, par ses supérieurs. Ah ! si j'étais avec vous, nous aurions bien des matières de conversation ; j'en aurais bien à vous dire sur le Fox et Fitzpatrick. Je vous écrirai quelque jour ce que je pense d'eux, mais pour ce moment-ci, il faut que je fasse fermer mon paquet pour qu'on le remette à M. Elliot, et puis que je tâche de dormir.

Adieu, mon ami. Je n'ose vous dire à quel point je suis fâchée de vous savoir avec la goutte. Si vous avez de l'amitié pour moi, ne perdez pas une occasion de me donner de vos nouvelles.

LETTRE 621

Paris, ce dimanche 5 janvier 1777.

Je n'entends plus parler de l'Angleterre qu'à l'occasion de l'Amérique. L'ordinaire de mercredi a manqué, celui d'aujourd'hui n'est point encore arrivé ; enfin je suis dans une ignorance si totale de ce qui vous regarde qu'il me semble que je n'en entendrai plus jamais parler. Vos compatriotes disent qu'ils ne reçoivent point de nouvelles. Je n'ai point vu l'ambassadeur [1] depuis mardi dernier. La visite que je vous ai mandé avoir reçue de M. Franklin lui fait peut-être craindre de le rencontrer. Cela n'aurait pas de bon sens, car il est hors de toute vraisemblance que je puisse avoir des liaisons avec lui.

LETTRE 621.—Inédite.

[1] Lord Stormont. (W.)

Peut-être aurai-je demain de vos nouvelles, on reçoit toujours les lettres plus tard dans les premiers jours de l'année. Enfin je suis inquiète, cela n'est pas étrange, puisque je vous sais la goutte, et que loin d'apprendre des nouvelles tous les ordinaires comme je le désirerais, toute communication semble être interrompue.

Vous avez dû recevoir une de mes lettres par M. Elliot. Je ne sais que vous écrire aujourd'hui, je ne sais si vous êtes dans la disposition ou dans l'état de m'écouter ; il est vraisemblable que j'aurai de vos nouvelles d'ici à mercredi, et je remets à ce jour-là à vous écrire, pour aujourd'hui cela ne m'est pas possible.

Je souperai mardi chez votre ambassadeur, peut-être aura-t-il reçu une lettre de M. Conway.

J'attendais ces jours-ci la Duchesse de Leinster ; elle m'a fait dire qu'elle n'arriverait que dans trois semaines.

Le Fox nous quittera de mardi en huit ; peut-être ne pourra-t-il pas se charger d'une lettre pour vous ; enfin je suis dans une ignorance et dans un délaissement qui m'est insupportable. Si dans cette situation je venais à apprendre que vous êtes bien malade je serais bien troublée. Peut-être demain aurai-je une lettre, cette journée-ci me paraîtra bien longue. Si j'étais tranquille sur votre état je trouverais mille choses à vous dire, mais dans ce moment tout est brouillé dans ma tête ; cet état m'est insupportable.

LETTRE 622

Paris, ce 8 janvier 1777.

Voilà trois jours de poste sans courrier d'Angleterre ; les dernières nouvelles que j'ai reçues de vous sont du 23. J'espérais en avoir aujourd'hui parce que le courrier de votre ambassadeur arriva hier, et qu'ordinairement le nôtre arrive le lendemain, mais point du tout. Je n'en comprends pas la raison. Il est fort triste de savoir son ami malade, et d'être plus de quinze jours sans apprendre de ses nouvelles. Il ne serait pas impossible que j'eusse demain une lettre, les facteurs ne portent point regulièrement les lettres dans les premiers jours de l'année. Enfin nous verrons. L'inquiétude est un état insupportable, mais c'est de quoi il ne faut pas vous parler.

Votre ambassadeur donna hier à souper ; il y avait, je crois, soixante personnes. Il y eut un biribi, un pharaon, MM. Fox et

LETTRE 622.—Inédite.

Fitzpatrick y jouèrent. J'entends dire qu'ils perdent toujours et qu'ils payent. Quelle est leur ressource ? Je ne le comprends pas. Ce sont deux bien mauvaises têtes, et je les crois incurables, surtout le Fox, qui tire une grande gloire de sa prétendue insensibilité pour sa situation. Pour moi, j'avoue qu'elle me fait horreur, son avenir me paraît affreux, je ne lui vois d'autre ressource que d'imiter M. Damer.[1] Qu'est-ce que l'esprit sans jugement et sans un grain de bon sens ? À vingt-huit ans avoir perdu tout son bien, avoir des dettes qu'on ne pourra jamais acquitter, et n'en être pas seulement troublé ; rien n'est plus surprenant. Il me serait impossible de m'intéresser pour de tels personnages, et d'avoir aucun estime pour leur genre d'esprit. Je crois que vous pensez de même.[2]

Il n'y a ici rien de nouveau, les bruits de guerre s'affaiblissent, plutôt qu'ils ne s'augmentent. Mais si je n'ai point de vos nouvelles, que m'importe de la paix ou de la guerre ?

LETTRE 623

Paris, ce lundi 13 janvier 1777.

Je ne comprends plus rien au dérangement de la poste. Voilà encore un ordinaire qui manque ; je ne sais si nos lettres éprouvent les mêmes retardements. Dans cette incertitude, je me détermine à vous écrire par M. Fox ; il doit partir demain, il me promet de ne point perdre ma lettre, et de vous la rendre à son arrivée. Dieu le veuille ! je n'ai pas grande foi à son exactitude. Mais pourquoi n'envoyez-vous pas les vôtres chez celui qui est chargé des paquets de Milord Stormont ? Il est bien fâcheux de ne point recevoir de nouvelles quand on est dans l'inquiétude, c'est un malheur que je n'avais point encore éprouvé. Vous ne pouvez pas répondre, il est vrai, des retardements des courriers, aussi je ne vous fais point de reproches. Vos dernières nouvelles étaient que vous aviez passé une bonne nuit, mais vous la deviez à un calmant que vous aviez pris en vous couchant. J'ignore l'état où vous êtes présentement. Je

[1] Le mari de la fille du Général Conway, qui s'était donné la mort l'année précédente. (Voyez la note 1 de la lettre 600.)

[2] L'aversion, partagée par Mme du Deffand, que Walpole éprouvait pour les désordres de la vie privée de Fox, se tempérait d'admiration pour son immense talent parlementaire.

LETTRE 623.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ne trouve rien à vous dire, je crois que rien ne vous intéresse, et tout ce que je pourrais vous écrire me paraît hors de propos. Je ne sais point parler seule.

Si vous êtes en état de voir M. Fox, interrogez-le ; je crois cependant que vous n'en tirerez pas grande satisfaction ; je l'ai beaucoup vu, mais nous nous sommes toujours contrariés ; nos façons de penser sont très-différentes. Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens ; mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens. Je n'en ai pas assez dans ce moment-ci pour le définir. Quand vous vous porterez bien, quand j'aurai reçu de vos nouvelles, je pourrai causer avec vous ; mais avant ce temps-là, je n'ai rien à dire.

Le Fitzpatrick ne partira que dans trois ou quatre jours, peut-être vous écrirai-je encore par lui ; mais mes lettres vous fatiguent peut-être. C'est une situation assez fâcheuse que celle que j'éprouve.

J'ai le livre de M. Gibbon,[1] je ne l'ai point encore commencé. Je vous envoie l'édit de notre loterie ; j'ai pris quatre billets ; elle a été remplie sur-le-champ. On prétend que les billets gagnent cent francs.

Ce mardi 14.

Je ne l'espérais pas, et voilà que je reçois votre lettre du 5 ; elle est de votre écriture et trop longue. Je suis bien touchée de votre complaisance, et des égards que vous avez de diminuer mes inquiétudes ; mais je ne saurais être parfaitement tranquille, tant que ce maudit accès de goutte ne sera pas entièrement passé. Ce qui me fâche encore beaucoup c'est la solitude où vous êtes, mais vous aurez du monde quand vous recevrez cette lettre, tous vos amis seront de retour à Londres. Vous ne me parlez plus des Beauclerk, où sont-ils donc présentement ? Lindor [2] est un bon homme, je lui sais bon gré de ses attentions, et je pardonne au Craufurd sa conduite avec moi puisqu'il se conduit bien avec vous. Le Fox compte vous voir. Dites-lui

[1] *La Décadence et la Chute de l'Empire Romain.* Le 27 décembre 1776 Gibbon écrit à Mr Holroyd :—" Ce matin j'ai reçu par la *poste*, qui m'a fait payer deux guinées et demie, le premier volume d'une traduction française ne contenant que les sept premiers chapitres, mais annonçant la suite. Néanmoins je n'ai pas regretté mon argent, car le travail a été admirablement réussi par M. de Septchênes, un jeune homme, qui était ces derniers temps en Angleterre, et qui m'a adressé en l'occurrence une dose très-agréeable de flatterie" (*Lettres*, 1896, tome i, p. 296). Au reçu du volume en question, Gibbon écrivit à M. de Septchênes une lettre des plus flatteuses. Avant d'apprendre que M. de Septchênes avait traduit partie de son livre, Gibbon avait écrit à Suard, en lui proposant d'entreprendre la traduction (*Lettres*, tome i, pp. 292–4).

[2] Mme du Deffand appelait ainsi George Selwyn.

que je vous ai écrit beaucoup de bien de lui. En effet, j'en pense à de certains égards ; il n'a pas un mauvais cœur, mais il n'a nulle espèce de principes, et il regarde en pitié tous ceux qui en ont ; je ne comprends pas quels sont ses projets pour l'avenir, il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté, l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien.

Le Fitzpatrick paraîtrait plus raisonnable, mais le Fox assure qu'il est encore plus indifférent que lui sur ces deux articles ; cette étrange sécurité les élève, à ce qu'ils croient, au-dessus de tous les hommes. Ces deux personnages doivent être bien dangereux pour toute la jeunesse. Ils ont beaucoup joué ici, surtout le Fitzpatrick ; il a beaucoup perdu. Où prennent-ils de l'argent, c'est ce que je ne comprends pas ; je ne saurais m'intéresser à eux, ce sont des têtes absolument dérangées, et sans espérance de retour ; je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais connu par moi-même, qu'il pût y avoir des têtes comme les leurs. J'ai bien quelque inquiétude de confier cette lettre au Fox ; s'il avait la curiosité de l'ouvrir, il deviendrait mon ennemi ; mais je ne puis me persuader qu'il soit capable de cette infidélité.

Je voudrais vous envoyer quelque chose qui pût vous amuser ; mais nous n'avons rien qui en soit digne ; une comédie de Dorat que je n'ai point encore lue, ne peut-être que très-plate ; elle a pour titre, *Le Malheureux imaginaire.* Nos journaux sont très-ennuyeux. Il y a des *Lettres* de Mlle Riccoboni,[3] qui sont une espèce de petit roman ; il n'y a pas de risque à vous les envoyer ; si elles vous déplaisent, vous les laisserez là. Je serais bien aise d'être avec vous, mon ami ; je vous ennuierais peut-être plus que tout le reste, j'en aurais la crainte, mais vous ne m'ennuieriez pas, et je vous assure, avec vérité, que je vous préférerais à tout ce que je fais, quoiqu'on s'imagine que je m'amuse beaucoup.

La grand'maman, le grand Abbé me recommandent toujours de vous parler d'eux. Mme de Mirepoix projette de vous faire un présent, c'est un petit tableau qu'elle croit qui vous sera agréable. Nous nous aimons beaucoup actuellement. Vous comprenez bien ce que c'est que cette amitié, elle ne donne ni plaisir ni souci, mais elle fait passer de temps en temps une heure ou deux. Les deux personnes de qui je reçois le plus de marques d'affection, c'est de Mme de Luxembourg et de M. de Beauvau, je les vois presque tous les jours.

M. Necker, que je vois à présent fort rarement, a aussi assez

[3] Voyez la note 4 de la lettre 571.

d'amitié pour moi, mais tout cela est assez superficiel. Je ne suis pas en droit de m'en plaindre, car je suis pour eux comme ils sont pour moi. Je mène toujours la même vie, et quand je ne m'ennuie pas extrêmement je ne suis pas mécontente. Je voudrais des livres qui m'amusassent et je n'en trouve point ; le seul plaisir que je puisse avoir, le seul que je désire, le seul qui m'affecte, c'est de vous savoir en bonne santé, et de compter sur vous.

LETTRE 624

Ce mercredi 15 janvier 1777.

M. Fox m'a fait un joli tour, il me promit de venir chercher hier ma lettre et que de plus il passera la soirée chez les Necker. Je l'attends chez moi toute la journée, il n'y vient point, je vais souper chez les Necker, je ne l'y trouve point ; j'y avais porté mon paquet, je voulais le rapporter chez moi, croyant qu'il viendrait ou qu'il l'enverrait chercher ; Madame Necker s'y opposa, m'assurant qu'elle avait des moyens de vous le faire parvenir, je l'ai cru et j'ai bien fait ; le Fox n'est ni venu ni n'a envoyé chez moi. J'ignore s'il est parti, et je ne me soucie pas de le savoir, je n'ai plus besoin de lui. Ce que je voudrais apprendre c'est si vous avez reçu un autre petit paquet que M. Elliot s'était chargé de vous remettre il y a plus de quinze jours. M. Saint-Paul, que je vis avant-hier, prétend que ce M. Elliot a dû passer par Bruxelles, et y faire quelque séjour. Je voudrais savoir s'il n'y a point de mes paquets d'égarés. Depuis que je vous sais la goutte, je vous ai écrit presque toujours deux fois la semaine. Je vous ai envoyé des réglements de M. Necker, l'édit de l'emprunt en loterie, avec la brochure de Mme Riccoboni, c'est mon dernier paquet, qui partira vraisemblablement par le même courrier que cette lettre.

J'ai bien envie que vous ayez de la compagnie, surtout M. Conway, comme étant ce qui vous est le plus agréable, et puis parce qu'il a promis de prendre le soin de me donner de vos nouvelles quand vous seriez malade.

Je ne sais pourquoi la poste est si irrégulière, on dit que c'est le passage ; je prétends que les vents commencent les hostilités entre nous et vous, Dieu veuille qu'il n'en survienne

LETTRE 624.—Inédite.

point d'autres ! Il me semble que l'on parle moins de guerre, et ma politique à moi me persuade que si vous soumettez l'Amérique, vous aurez besoin de toutes vos forces pour maintenir vos possessions, et que vous ne songerez point à en acquérir d'autres, ce que nous aurions à craindre si vous aviez à réparer vos pertes. Voilà ce qui fait je suis royaliste, indépendamment que je préfère le gouvernement monarchique au républicain. Vous vous moquerez de mes beaux raisonnements, surtout si vous souffrez.

Je n'aurai point de vos nouvelles avant lundi, indépendamment du passage on ne délivre les lettres tout le courant de ce mois-ci qu'un jour plus tard.

J'ai mal dormi cette nuit, et il m'a passé une idée par la tête, d'écrire de certains événements dont j'ai eu connaissance. Ce serait des anecdotes assez curieuses, mais je n'ai point assez de style, ce serait une entreprise dont je [ne] viendrais point à mon honneur. Il faudrait m'étudier, réfléchir, songer à bien dire, j'y trouverais de l'impossibilité, le dégoût ne tarderait pas à arriver ; adieu l'ouvrage, et ce que j'aurais fait pour écarter l'ennui ne servirait qu'à le rendre plus grand.

On joue actuellement ici un jeu abominable. Il commence à n'être plus question que de deux, trois mille louis de perte. Il n'y a presque plus de souper sans pharaon ou trente-et-quarante, ou autres jeux de hasard. Mme de Mirepoix a quitté le gros jeu, elle ne joue plus qu'au douze francs au whisk.

Avez-vous entendu parler de M. de Lauzun [1] ? Il est dans la même situation que le Fox. Mme de Luxembourg a dans cette occasion une conduite admirable, indulgente, généreuse ; il n'y a point de défaut qu'un bon cœur ne fasse tolérer, on peut toujours espérer de bons procédés de ceux qui ont l'âme sensible. Depuis quelque temps je me sens beaucoup d'éloignement pour les personnes qu'on donne pour être parfaites, c'est pour l'ordinaire celles qui n'ont point d'âme qu'on donne pour telles. Qu'est-ce que c'est que de n'avoir aucun mouvement naturel, et quand on en a, est-il possible de ne point faire de fautes ?

Je ne sais pas pourquoi je raisonne, cela me sied très-mal, je suis trop vieille pour réfléchir et pour penser ; à quoi cela me servirait-il ? Me reste-t-il du temps pour agir ?

Adieu ; le peu qui m'en reste sera pour vous aimer toujours.

[1] Le Duc de Lauzun s'était ruiné par ses prodigalités. Mme de Luxembourg était a grand'mère de sa femme.

LETTRE 625

Ce mercredi 22, à trois heures après midi
[Jan. 1777.][1]

La poste a manqué dimanche, ainsi les dernières nouvelles que j'ai de vous sont du 7 ; vous ne trouveriez pas bon que je vous dise que cela me fâche et m'inquiète ; j'attends le facteur ; s'il n'arrive point, ou qu'il n'y ait rien pour moi, je ferai partir ce billet et je n'aurai pas le courage d'y rien ajouter.

À cinq heures.

Le facteur arrive et m'apporte une lettre dont la longueur m'a d'abord fait plaisir, et puis après je m'en fâche ; je ne prétends point que vous vous fatiguiez, et vous n'avez pu écrire aussi longtemps sans que cela soit. Je ne le serai pas beaucoup à vous donner des nouvelles de l'Empereur[2] ; on a appris, vendredi, par un courrier que reçut son ambassadeur,[3] que les neiges rendaient son voyage impossible. Vous croirez bien qu'on ne se paye pas de cette raison,[4] et que les spéculatifs ne perdent pas cette occasion d'imaginer, de conjecturer, de prévoir, etc. ; plusieurs croient que nous ne désirions point sa visite et que nous avons trouvé le moyen de l'éluder, vous en jugerez ce qu'il vous plaira. Pour moi, à qui cela ne fait rien du tout, je ne prends pas la peine d'y penser. Vous ne prenez pas celle de répondre aux nouvelles que je vous mande, vous ne me dites rien des règlements sur les pensions et la maison du Roi ; vous me parlerez peut-être de la loterie dont je vous ai envoyé l'ordonnance, je ne me souviens plus par qui.

Vous avez dû recevoir un paquet par le petit Elliot, Mme Necker s'est chargée d'un autre, je ne me souviens plus de ce qu'il contenait. La mémoire a pris congé de moi.

Je n'ai pas reçu d'autres visites de M. Franklin.

Vous me conseillez de ne point attirer tous vos Anglais chez moi, ils se conseillent de leur côté de n'y point venir ; je suis passée de mode pour eux ; les Clermont, les Dorset,[5] les Lyttel-

LETTRE 625.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La date a été ajoutée par Walpole.

[2] Joseph II. Il avait projeté d'aller en France au mois de février suivant.

[3] Le Comte de Mercy-Argenteau.

[4] L'Empereur était en fait retenu pour des raisons politiques touchant la situation en Bohème.

[5] John-Frederick Sackville, troisième Duc de Dorset (1745–99). Le Duc était un bel et aimable homme sans capacité particulière. Ultérieurement, en 1783, il fut nommé ambassadeur à Paris.

ton,[6] tout cela n'est point venu chez moi ; je ne vois d'étrangers que ceux que vous avez vus, Naples, Danemark, Suède, Prusse, Genève, Russie ; c'en est assez, mais je ne dirai pas trop, parce qu'ils ont des attentions qui me sont agréables.

L'Évêque de Mirepoix vient d'arriver dans le moment, j'en suis bien aise, c'est encore une apparence d'ami.

J'ai reçu une lettre, en même temps que la vôtre, de Milady Lucan ; elle m'envoie, dit-elle, un présent par un Anglais qui partait pour Paris ; c'est, dit-elle, une petite crémière et deux boîtes de confitures ; elle ne nomme point celui qu'elle en a chargé.

Est-ce que M. Conway n'est point encore de retour à Londres ? Vous ne m'en parlez pas ; et M. de Richmond, y est-il ? A-t-il le projet de nous revenir voir ? La Duchesse de Leinster [7] m'a comblée de gibier ; elle devait venir ici dès le mois de décembre, nous voilà à la fin de janvier, et il n'est pas question qu'elle arrive.

Je suis curieuse de savoir si le Fox vous rendra visite, et de savoir ce qu'il vous dira ; je lui aurai paru une plate moraliste, et lui, il m'a paru un sublime extravagant. Vos Anglais ont laissé bien de l'argent ici ; ils ont animé la fureur du jeu ; on commence à ne plus parler que par mille louis ; quatre ou cinq cents louis sont des bagatelles qu'on ne daigne pas citer ; j'avoue que cela me fait horreur, et réellement je ne saurais estimer les fous de cette espèce ; il me paraît impossible qu'ils puissent être parfaitement honnêtes gens. C'est bien dommage de Charles Fox ; il joint à beaucoup d'esprit, de la bonté, de la vérité, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable, sans principes ; je n'ajoute pas sans probité, mais je me fierais plus à lui s'il n'avait pas cette maudite passion.

J'ai commencé M. Gibbon. Le peu que j'ai lu m'a plu ; mais je ne lis que faute de pouvoir dormir, ainsi toute application me fatigue et éloigne le sommeil ; cela fait que je préfère des comédies et des Peau-d'âne. Je ne suis plus abonnée pour la *Bibliothèque des Romans ;* les autres mettent un faste dans cette érudition qui me paraît très-ridicule, et qui par elle-même est assez fastidieuse. De tous les journaux, c'est le journal anglais

[6] Thomas Lyttelton, second Baron Lyttelton (1744–79), connu sous le nom du "méchant Lord Lyttelton." On n'a pas oublié les circonstances qui entouraient sa mort subite, survenue le lendemain d'une vision prémonitaire.

[7] Le gibier en question doit avoir été envoyé d'Aubigny, où la Duchesse résidait de temps à autre avec la permission du Duc de Richmond, son frère.

qui me plaît le plus ; je ne sais qui en est le rédacteur. M. Le Monnier, dans ce moment, m'apprend que c'est M. Suard.

Si je reçois une lettre de vous dimanche, je vous écrirai lundi.

Adieu, mon ami ; conservez-vous, vous êtes le seul bien qui me reste.

LETTRE 626

Ce samedi 25 janvier 1777.

M. Fitzpatrick me dit qu'il partirait ce soir et qu'il se chargerait de mes commissions. Je lui dis que je lui enverrais une lettre pour vous ; mais l'incertitude où je suis de l'état où vous serez en la recevant fait que je ne trouve rien à vous dire ; je crains le hors-de-propos. Si vous souffrez, si vous êtes de mauvaise humeur, vous me trouverez importune, insupportable ; enfin il n'importe, mon intention sera mon excuse, je voudrais vous amuser ou du moins varier votre ennui. Dans cette intention je vais répondre aux questions que vous m'avez faites dans votre dernière lettre, où mon excessive prudence m'empêcha de répondre par la poste. Vous allez croire que je vais vous dire beaucoup de choses, mais ce sera la montagne qui accouchera d'une souris.[1]

Beaucoup de gens veulent se persuader que c'est par nos intrigues que l'Empereur ne vient point ici ; ce n'est point mon opinion. Ce n'a été que la surveille du jour qu'il devait partir qu'il a changé de dessein. La raison qu'il en a donnée, que les chemins étaient couverts de neige, ne peut-être la véritable ; je crois donc, ainsi que beaucoup d'autres personnes, que la santé de l'Impératrice, qu'on dit être en mauvais état, celle du Roi de Prusse qu'on prétend être hydropique, les mouvements des Russes contre les Turcs, peuvent être les causes de ce changement.[2] Il est vrai que l'on en a été bien aise ici. On dit que

Lettre 626.—Inédite.

[1] Voyez la fable de La Fontaine, *La Montagne qui accouche* (v, 10).

[2] L'extrait suivant d'une lettre de l'ambassadeur impérial, Mercy, à l'Impératrice prouve avec quelle exactitude Mme du Deffand se faisait l'écho des bruits de Versailles :—"Quant aux conjectures qui se font à Versailles, elles sont très-variées ; peu de gens croient que le mauvais temps ait été la cause du retard du voyage de l'Empereur. Le grand nombre impute ce retard aux inquiétudes que causent les mouvements du Roi de Prusse, et ç'a été le premier mot du Comte de Maurepas. Enfin d'autres personnes ont imaginé que les ministres du Roi, embarrassés du coup d'œil pénétrant que l'Empereur jetterait sur tout ce qui se passe ici, ont travaillé avec succès à intercepter ce voyage de Sa Majesté." (*Correspondance Secrète de Marie-Thérèse*, etc., tome iii, p. 11.)

notre premier ministre [3] n'a pas dissimulé sa joie. Il craint tout ce qui pourrait apporter quelque changement à sa situation. Selon toute apparence il n'en arrivera aucun, il jouira toute sa vie de l'absolu pouvoir ; mais chacun s'occupe à prévoir quel sera son successeur. S'il ne se donne point d'adjoint, mes parents [4] pourraient bien avoir beau jeu, ce qui serait, à ce qu'il semble, indubitable, si la Reine s'emparait du crédit. S'il se nomme un adjoint, lequel sera-ce, de M. d'Aiguillon, de M. de Nivernais, ou du Cardinal de Bernis ? Je penche à croire le dernier. Pour Monsieur de Toulouse [5] il pourra avoir la finance en cas que ce soit le premier, c'est-à-dire si c'est la Reine qui s'empare du crédit, ce qui selon toute apparence sera, si on ne nomme point d'adjoint. Voilà où se borne ma politique, qui est bien peu de chose, par deux raisons : la première parce que mes lumières sont très-bornées, la seconde parce que mon indifférence pour l'avenir est excessive ; si vous me connaissez bien vous le croirez aisément. Je ne saurais désirer ni m'occuper de diverses choses, il n'y en a que deux que je désire, la seconde est de m'ennuyer le moins qu'il m'est possible.

Vos Anglais ont laissé ici à peu près vingt mille louis, ils nous ont soufflé la fureur du gros jeu. Je ne sais si nous haïssons votre nation, mais nous l'imitons dans tout ce qu'elle peut avoir de mauvais.

Monsieur le Comte d'Artois a obtenu le château neuf de Saint-Germain et la capitainerie depuis Poissy jusqu'à Nantes. Mme de la Marck avait échangé avec les Beauvau la maison du Val contre une maison attenante au château neuf de Saint-Germain qui s'appelle le Boulingrin, et qui est une partie du château neuf ; elle restait moyennant cela sans habitation, et privée du voisinage de son frère le Maréchal de Noailles, chez qui elle passe sa vie, ressource qui lui est très-nécessaire, n'ayant à ce qu'on dit que trente-cinq mille livres de rente. Elle avait fait beaucoup de dépense pour ajuster le Boulingrin ; on me dit hier que Monsieur le Comte d'Artois payait cette dépense sur les mémoires des ouvriers ; et que de plus il lui donnait quarante mille francs pour qu'elle pût acquérir une autre habitation.

Je suis toute étonnée du récit que je viens de vous faire ; je me crois une nouvelle Schéhérazade. Vous ne ressemblez pas mal au Sultan.

[3] M. de Maurepas. (W.)

[4] Le Duc de Choiseul. (W.)

[5] Loménie de Brienne, Archevêque de Toulouse.

Adieu, sachez-moi quelque gré de cette lettre, et si elle vous ennuie dites-le-moi, afin que je ne fasse pas à l'avenir le même effort.

LETTRE 627

Ce dimanche 26 janvier 1777.

Vous êtes content de moi, c'en est assez pour que je sois contente de vous, mais j'ai encore d'autres sujets de l'être—votre exactitude à notre correspondance, car quoique je n'aie pas reçu vos lettres les jours qu'elles devaient arriver, il ne s'en est égarée aucune.

Votre goutte n'a pas été si maligne que les accès précédents, elle ne vous tiendra pas si longtemps sans marcher, mais cependant j'aimerais mieux qu'elle se fût placée différemment. Elle doit être moins dangereux aux pieds qu'aux bras, à ce qu'il me semble.

Vous avez parfaitement jugé de la compagnie qui s'est trouvée chez moi le jour du Franklin ; ce fut un pur hasard, et ce ne serait pas, comme vous dites, le lieu qui serait choisi pour un rendez-vous ; je ne suis initiée à aucun mystère et je suis non-seulement persuadée, mais absolument convaincue, qu'il n'y a aucune intelligence entre tous ces gens-là ; je suis seulement étonnée que ce soit par d'autres que par le petit Elliot qu'on ait appris chez vous ce détail.

Je me repens de vous avoir confié l'idée qui m'avait passé par la tête, d'écrire les faits dont je me souviendrais ; j'ai excité en vous une curiosité que je ne satisferai peut-être jamais, malgré le désir que j'ai de vous satisfaire en tout ce qui vous est agréable. Je n'ai plus de mémoire, je suis presque toujours affaissée, ne pensant qu'à demi, les expressions me manquent. Enfin je m'aperçois d'une diminution qui est sans remède. Je vous promets, si j'ai quelques bons moments, d'en faire usage pour vous,[1] mais oubliez le projet que j'avais fait et n'en attendez l'exécution que par le hasard, j'en suis absolument dépendante, je ne suis pas plus maîtresse de mes pensées que de celles d'un autre. Je ne suis pas fâchée qu'on me croie de l'esprit, parce que je suis bien aise qu'on me recherche, mais il est très-certain que je m'en crois fort peu, et lorsque je dis quelque chose qui

LETTRE 627.—Inédite.

[1] Elle n'en fit rien. (W.)

fait croire que j'en ai ce n'est qu'un hasard. Ce hasard par exemple vous servira mal aujourd'hui, je ne suis point en train d'écrire, mais je vous promets que s'il me vient quelque souvenir qui puisse vous amuser je vous en ferai part, la grâce que je vous demande c'est de n'y pas compter.

M. Fitzpatrick, qui a dû partir hier, vous porte une lettre. Tout ce que vous me dites de lui et de son ami Fox est à merveille. Je suis bien de votre avis sur la sagesse des vieillards, mais la folie de ces jeunes gens me paraît un peu blesser l'exacte probité. Il est vrai qu'ils sont fort éloignés de l'hypocrisie et de toute espèce de fausseté, et quoique en ruinant leurs amis, ainsi qu'ils se ruinent eux-mêmes, ils ont beaucoup de bonté et un bon cœur, mais ils ne sont pas scrupuleux ni délicats sur les secours et les services qu'ils acceptent de leurs amis, et sur les dettes qu'ils contractent, que selon toute apparence ils ne pourront jamais acquitter. Ma lettre a été interrompue par une visite, je la reprends pour vous apprendre la nouvelle qu'on vient de me dire. On vient d'administrer le Cardinal de la Roche-Aymon,[2] il est a toute extrêmité. Ce sera une belle dépouille à distribuer, je crois que je pourrai vous en instruire par l'ordinaire prochain.

LETTRE 628

Paris, ce samedi 1er février 1777.

Vous voulez la *Bibliothèque des Romans ;* cela veut-il dire que vous voulez avoir tout ce qui en a paru jusqu'à présent, ou bien si vous voulez seulement qu'on vous en envoie tout ce qui en paraîtra à l'avenir ? Il y en a seize feuilles chaque année. Je suis fâchée que vous ne m'ayez pas parlé plus tôt ; j'étais abonnée, je m'en suis dégoûtée, et je donnai l'autre jour à l'Abbé Barthélemy une année et demie, faisent 24 feuilles de ce fastidieux ouvrage. L'auteur met un faste d'érudition à ce plat receuil qui m'a choquée ; et presque tous ses extraits m'ont ennuyée. Si vous voulez tout ce qui a paru jusqu'à présent, il faudra attendre une occasion, mais pour les feuilles à venir je pourrai vous les envoyer par le courrier de l'ambassadeur. Expliquez votre volonté, elle sera satisfaite.

[2] Archevêque de Reims et grand aumônier de France.

LETTRE 628.—Inédite.

Je suis bien de votre avis sur le jugement que vous portez des romans de nos auteurs, j'aime cent fois mieux les contes arabes et persanes, et même les contes de fées. Ce que j'aime le mieux de nous sont les romans de Le Sage, auteur de *Gil Blas*, et de Marivaux, de *Marianne* et du *Paysan parvenu*. Je ne sais que lire, les histoires ne m'intéressent point. J'ai commencé M. Gibbon. Le style m'en paraît trop oratoire, mais je n'ai encore lu que le premier chapitre, qui n'est, comme vous savez, que l'exposition de l'état de l'empire sous Trajan.

Je trouve les *Lettres de Milord Rivers* de Mme Riccoboni bien écrites. Vous avez raison de dire qu'on peut écrire aussi bien que cela, vous n'avez pas loin à aller pour le prouver ; vos lettres, par exemple. Vous vous êtes, dites-vous, épuisé dans votre avant-dernière ; eh ! pourquoi vous épuiser ? Pourquoi mettre de la complaisance dans notre correspondance ? Il faut qu'elle soit pour vous un amusement et non une gêne. Je ne me sens pas disposée à écrire à M. Craufurd, que lui dirais-je ? Je n'ai ni sentiment ni pensée.

Vous ne m'avez point mandé si vous avez vu M. Fox. Ce n'est pas que je sois fort curieuse de le savoir. Je me soucie de bien peu de chose, et je m'aperçois chaque jour que tout s'affaiblit en moi.

M. de Richmond viendra-t-il bientôt ? J'imagine que la Duchesse de Leinster a remis à faire son voyage ici au temps où il arrivera.

M. Schuwalof est toujours ici, je lui ferai votre question sur la médaille.

Je vous envoie une lettre pour Milady Lucan, elle me fait un petit présent fort joli, un cruchon de cristal, une tabatière de cuir et deux boîtes de confitures.

M. et Mme Graham [1] sont ici, Milord Cathcart,[2] et une petite sœur qui n'a que sept ou huit ans.

Je pense que je pourrai vous envoyer la *Bibliothèque des Romans* par M. Saint-Paul quand il retournera à Londres.

Il n'y a ici rien de nouveau, beaucoup d'intrigues, de spécula-

[1] Dans le manuscrit "Cream."—L'honorable Mrs. Graham, née Mary Cathcart, représentée dans un des plus beaux portraits de Gainsborough. Son mari, Thomas Graham de Balgowan dans le Perthshire, plus tard Lord Lynedoch, fut un des plus célèbres généraux de la guerre de la Péninsule. Mrs Graham, qui était sœur de l'ambassadrice, Lady Stormont, mourut en 1792, et son mari en 1843, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

[2] Frère de Lady Stormont.

tions, de projets, de jalousies. Je n'y prends nulle part, tout m'est d'une indifférence parfaite.

Mme de Mirepoix ne m'a pas reparlé du présent qu'elle voulait vous faire, sans doute qu'elle l'a oublié, je ne l'en ferai pas souvenir.

Si je vous parlais de ce qui m'intéresse le plus, je vous entretiendrais de Pompom et de Tonton. Cela vous paraîtrait un peu fade, telle est la vie que je mène.

Vous ne me mandez point si vous avez encore le doigt enflé. Je crains le séjour de Strawberry-Hill dans la disposition où vous êtes. Vous seriez un des hommes le plus heureux sans cette maudite goutte, vous savez vous passer de tout, vous vous suffisez à vous-même ; je donnerais tout ce que j'ai au monde pour un tel bonheur, mais je suis comme Mme du Maine, je ne saurais me passer de ce que[3] je ne me soucie pas. Je sais bien pourquoi, c'est que je ne peux pas me souffrir. Je n'en infère pas que je suis sans amour-propre, c'est peut-être parce que j'en ai beaucoup, mais qu'il est mal entendu.

Je rouvre ma lettre pour vous dire que M. d'Aranda est fait cordon bleu, M. du Châtelet Duc héréditaire, M. de Mailly d'Haucourt, mari de la dame d'atour, Duc à brevet.

On fait un emprunt de dix millions sur l'ordre du Saint-Esprit, à cinq pour cent perpétuel, et sept pour cent viagère sur deux têtes.

LETTRE 629

Ce dimanche 9 février 1777.

Je commence cette lettre à mon tour par vous annoncer qu'elle sera fort courte ; il est 6 heures du soir, je ne fais que m'éveiller, je suis à ma toilette, Mme de Luxembourg arrive ; je ne peux ni ne veux la renvoyer. Si je ne peux pas vous écrire demain matin vous n'aurez que cela et je vous écrirai mercredi.

Ce lundi matin.

Je ne suis pas en humeur d'écrire, attendez l'ordinaire prochain, je prévois que je vous ferai une longue lettre ; de petits détails de société, la réponse à vos gronderies et à vos leçons, enfin mille choses que je n'ai pas le temps de vous dire aujour-

[3] C'est la leçon du manuscrit. Voyez la lettre 283 (vol. ii, p. 191).

LETTRE 629.—Inédite.

d'hui. Sachez seulement que je ne cours point après vos Anglais, que je n'aime que ceux que je trouve de bonne compagnie, et qu'il en est, ainsi que parmi les Français, un très-petit nombre.

LETTRE 630

Ce mercredi 12 février 1777.

Vous aurez vu, par mon dernier billet, que je ne pouvais pas vous écrire, parce que je m'étais levée fort tard, ce qui m'arrive quand j'ai passé la nuit sans dormir ; et puis l'arrivée de Mme de Luxembourg, qui fut suivie d'autres visites. Je comptais réparer ces contre-temps le lendemain matin ; mais je ne m'éveillai que tard, et il n'y avait pas assez de temps jusqu'à la levée des lettres pour pouvoir en faire une longue.

Je vous ai menacé que la première que vous recevriez le serait infiniment ; je ne sais pas si je vous tiendrai parole. Je viens de me faire relire votre lettre, et j'y peux répondre en peu de mots : *primo*, je n'attire point chez moi ni Anglais ni Anglaises ; je n'ai jamais prié M. Craufurd de m'amener aucune famille ; je ne sais qui m'amena les Fanshawe [1] ; ce fut Milord Harcourt qui m'amena les Miller.[2] Je suis bien convaincue que je connais les plus aimables de votre nation, et qu'aucune autre ne leur ressemble. Vos jeunes gens ont beaucoup d'esprit ; le Fitzpatrick est silencieux, mais je crois qu'il a plus de bon sens que le Fox, et que sans ce dernier il serait raisonnable.

Je serai charmée de revoir votre Duc ; je n'ai nulle peine à consentir qu'*il en compte à d'autres*. On n'efface jamais les impressions que vous avez une fois prises ; cependant il arrive de grands changements dans les dispositions de l'âme, qui en produisent dans la conduite. Vos leçons, vos réprimandes ont eu plus d'effet que vous n'en espériez ; vous m'avez désabusée de bien des chimères, vous avez été parfaitement secondé par la décrépitude ; je ne cherche plus l'amitié, je vous jure, je serais injuste d'y prétendre ; il ne faut pas vouloir recevoir plus qu'on ne donne, et quand quelque manque d'attentions me blesse, j'examine si c'est mon amour-propre ou mon cœur qui est blessé, et je découvre presque toujours que ce n'est que le premier. Je

LETTRE 630.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Voyez la lettre 197. [2] Voyez la note 6 de la lettre 349.

ne vous parle de moi que parce que vous m'y avez forcée, j'ai voulu rectifier vos idées.

Beaucoup de belles dames s'affligent outrément de la mort de M. d'Hennery [3]; on croit que sa maladie a été causée par le tonnerre, qui tomba, je ne sais plus dans quel mois, entre un nommé M. Traversé et lui ; le premier mourut quelques jours après. M. d'Hennery a toujours langui depuis ; enfin il est mort ; sa place fut donnée hier à M. d'Argoult, qui commandait, je crois, à la Martinique.

La mort de Monsieur le Maréchal de Conflans, qui était Vice-amiral, en a fait nommer deux autres, M. d'Estaing [4] et M. de Listenois.[5]

Depuis la loterie de vingt-quatre millions, on fait un emprunt de dix sur l'ordre du Saint-Esprit, à cinq pour cent, ou à sept sur deux têtes en rente viagère.

Le Cardinal de la Roche-Aymon ne meurt point ; c'est un objet de grande curiosité que la distribution que l'on fera de ses places et de ses bénéfices ; d'abord la feuille,[6] la grande aumônerie, les abbayes de Saint-Germain et de Fécamp ; il y a bien des prétendants pour tout cela ; on croit que la feuille sera pour l'Évêque d'Autun, Abbé de Marbœuf [7]; l'Abbé de Bourbon [8] aura peut-être l'abbaye de Saint-Germain, mais qui pourra être mise aux économats en attendant qu'il ait un certain âge. La place de grand aumônier pourra être pour le Prince Louis [9] ou l'Archevêque de Rouen [10] ou celui de Bourges.[11]

Je baragouine à vous raconter un petit fait de société, parce que je crois qu'il ne vous amusera guère ; mais cependant comme il y a beaucoup de noms propres, je vais le hasarder.

[3] Le Comte d'Hennery, commandant en chef à Saint-Domingue, où il mourut. (B.)

[4] Jean-Baptiste-Charles, Comte d'Estaing (1729–94). D'Estaing commanda une flotte française pendant la guerre d'Amérique. Il s'empara des îles de Saint-Vincent et de Grenade et battit l'Amiral Byron au large de cette dernière île en 1779. Malheureux dans une attaque tentée la même année contre Savannah, il fut rappelé et disgracié.

[5] Dans le manuscrit "Listenay."—Joseph, Prince de Listenois, frère du Prince de Bauffremont. Il commandait une division sous le Maréchal de Conflans, en 1747, dans l'action avec Hawke, où, ayant pris le signal d'attaque pour un signal de retraite, il alla à pleines voiles gagner la rade de l'île d'Aix. (B.)

[6] La feuille des bénéfices.

[7] Il fut depuis Archevêque de Lyon, et chargé de la feuille des bénéfices après la mort du Cardinal de la Roche-Aymon. (B.)

[8] L'Abbé de Bourbon était fils natural de Louis XV et de Mademoiselle de Romans. Il mourut de la petite vérole à l'âge de vingt ans, fort regretté, comme un jeune homme qui promettait beaucoup. (B.)

[9] Le Prince Louis de Rohan, Coadjuteur de Strasbourg.

[10] Dominique de la Rochefoucauld, Cardinal en 1778.

[11] L'Abbé Phélypeaux ; il était proche parent de M. de Maurepas. (B.)

Mme de Luxembourg, soupant avec M. de Choiseul chez M. de la Borde, se plaignit de ce qu'il n'y avait plus de gaîté dans les soupers, qu'on n'y buvait plus de vin de Champagne, qu'on y périssait d'ennui, que les femmes, loin d'apporter de la gaîté, y répandaient du sérieux, et y mettaient de la gêne et de la contrainte. M. de Choiseul proposa de donner un souper où il n'y aurait que des hommes et Mme de Luxembourg ; la Maréchale approuva le projet, mais elle exigea que ce fût elle qui donnât le souper. On y consentit, le jour fut pris et fixé au premier vendredi de février ; il s'est exécuté. La bonne chère, la gaîté, tout a été parfait, et tel qu'on le désirait ; il n'y avait que Mme de Luxembourg de femme et huit convives dont voici les noms : MM. de Choiseul, de Gontaut, de Guines, de Laval, de Besenval, d'Estrehan,[12] de Mun,[13] et Donnezan.[14] En se mettant à table, Mme de Luxembourg reçut un billet apporté par un décrotteur, qui était une forte satire contre elle et son souper. Aux fruits, on apporta à chaque convive un couplet ; j'en dois avoir une copie, vous la recevrez peut-être en même temps que cette lettre. Adieu, je suis lasse à mourir, et je retiens Wiart ; je ne doute pas qu'il ne soit fort fâché de n'être pas auprès de Pompom,[15] qui a la fièvre.

COUPLET

que reçut Mme de Luxembourg en se mettant à table, dont elle fit semblant d'être en colère ; plusieurs de la compagnie crurent que cette colère était sérieuse et ne furent détrompés qu'à la fin du souper, qu'on apporta un paquet dans lequel il y avait un couplet pour chaque personne.

AIR des *Trembleurs*.

"Comment, sibylle proscrite,
Depuis cent ans décrépite,
À tant de gens de mérite
Tu veux donner un repas !
Déjà chacun d'eux s'ennuie,
Et toute la compagnie
Trouvera, je le parie,
Tes propos, tes vins, plats, plats, plats, etc."

[12] Gentilhomme d'un certain âge, qui était connu et fort goûté dans le monde. (B.)

[13] Alexandre-François, Comte de Mun, chef de Brigade des Gardes du Corps du Roi. Il était de la société intime du Duc de Choiseul. Il avait épousé une fille d'Helvétius.

[14] Charles-Armand, Marquis de Donnezan, frère du Marquis de Bonac, qui avait été ministre de France à la Haye. Il était recherché pour sa gaîté et ses autres qualités sociales. (B.)

[15] Son fils. (W.)

À MONSIEUR LE DUC DE CHOISEUL

ÀIR de *Joconde*.

" Un laboureur, bon citoyen
Entre nous se remarque ;
Il conduit également bien
La charrue et la barque ;
Prompt à jouir de tout plaisir,
Vert-galant, bon convive,
Le laboureur doit réussir
Dans tout ce qu'il cultive."

M. DE GUINES

Même air.

" Personne, avec notre flûteur,
Pour la grâce ne lutte ;
Son ton est encor plus flatteur
Que les tons de sa flûte.
Partout, de plus d'une façon,
Ce beau flûteur sait plaire,
Voilà, si j'étais Vaucanson[16]
Comme j'en voudrais faire."

M. DE BESENVAL

Même air.

" Notre Suisse devient grison,
Sans être moins aimable ;
Pour l'amour il n'est pas moins bon,
Il est meilleur à table :
S'il voit un bon morceau, bientôt
Il en prend aile ou cuisse ;
Ce n'est pas un sot, il s'en faut
De l'épaisseur d'un Suisse."

LE MARQUIS DE LAVAL

AIR : *Tirelarigot*.

" D'où vient un enfant de trente ans
Est-il de la partie?
C'est que Laval est du vieux temps
L'image rajeunie :
C'est le même cœur,
La même vigueur,
Chacun de nous l'admire ;
Mangeant comme un loup,
Buvant plus d'un coup,
Aimant en vrai satyre."

[16] Jacques de Vaucanson (1709–82), mécanicien. " Il s'était rendu célèbre par la construction de plusieurs automates, entre autres d'un flûteur jouant des airs." (L L.)

MONSIEUR LE DUC DE GONTAUT

AIR : *M. le prévot des marchands.*

" Le frère du Duc de Biron
Est un méchant petit Néron ;
Tous ses gens disent qu'il les roue,
Et l'on saura, par mes couplets,
Que sa belle-fille [17] a la joue
Toujours rouge de ses soufflets."

M. D'ESTREHAN

Même air.

" Voyez le père, comme il rit !
Comme il boit ! comme il se nourrit !
Comme il fait tout ce qu'il veut faire !
Rendons hommage aux cheveux blancs,
Et convenons qu'auprès du père [18]
Nous ne sommes que des enfants."

SUR M. DE MUN

AIR : *Ah ! ma voisine, es-tu fâchée ?*

" N'êtes-vous point cet Alexandre
Du mont Ida,
Qui pour Vénus, en juge tendre,
Se décida ?
En pareil cas vous étiez l'homme
Fait pour juger,
Et l'on aurait avec la pomme
Pris le berger."

SUR M. DONNEZAN,

qui avait parfaitement joué le rôle du Barbier de Séville.

AIR de *Joconde.*

" En tout temps on se servira
Du Barbier de Séville ;
Jamais l'âge ne le rendra
Moins leste et moins habile ;
En fait de grâces, de talents,
De gaîté, de finesse
Il ferait à quatre-vingts ans
La barbe à la jeunesse."

Vous ne connaissez pas une partie de ceux pour qui sont ces

[17] La Duchesse de Lauzun.

[18] On l'appelait " le père." (W.)

couplets, ainsi ils ne vous amuseront guère ; je vous en enverrai d'autres la première fois.

Vous savez sans doute que le Chevalier Elliot [10] est mort ; sa fille me l'a écrit de Marseille.

Pompom a toujours la fièvre, on dit que ce sont des dents, et qu'il ne faut pas en être inquiet.

J'attends votre réponse sur la *Bibliothèque des Romans.*

Je n'ai plus de thé.

Savez-vous si la Duchesse de Leinster viendra à Paris quand le Duc de Richmond y sera ? Demandez-lui et mandez-le-moi.

M. de Beauvau m'apporta hier un paquet pour vous sur lequel on s'est contenté de mettre votre adresse, il a paru trop gros à Wiart pour y joindre le mien. Je ne comprends pas ce qu'il contient, je ne m'en suis point informée.

LETTRE 631

Paris, ce mercredi 19 février 1777.

Il y a des dérangements dans l'arrivée des courriers qui en causent à mes lettres ; celle-ci pour cette fois sera très-courte. J'éprouve une vraie calamité. La maladie du petit Pompom, qui n'est point finie, occupe et afflige si fort son père et sa mère et moi aussi, que je n'ai pas le temps ni le moyen de vous écrire longuement. J'ai trois laquais qui pourraient suppléer à Wiart ; ils sont tous trois malades, l'un d'une fluxion de poitrine, un autre de la goutte, et l'autre d'une sciatique. Enfin je n'ai dans mon domestique qu'un seul laquais pour me servir ; j'ai envoyé contremander tout le monde pour mon souper d'aujourd'hui et celui de demain. J'espère que le petit garçon se tirera d'affaire ; Bouvart le voit tous les jours, il dit que c'est une fièvre putride dont la période est très-souvent de vingt-un jours et plus, il entre aujourd'hui dans le quinze. Je reçois dans cette occasion beaucoup de marques d'attention de la plupart de mes connaissances, où l'enfant et son père ont leur part ; je suis persuadée que vous y en prendriez beaucoup si vous étiez ici.

Je serai ravie de revoir M. de Richmond, envoyez-moi par lui

[10] Sir Gilbert Elliot s'était rendu à Marseille pour raisons de santé.

LETTRE 631.—Inédite.

des bottines, c'est pour ce malheureux Colman,[1] qui a des accès de goutte affreux.

Votre *Bibliothèque des Romans* est toute prête à partir. Il y a vingt-sept volumes, elle commence au mois de juillet '75, jusqu'au mois de février '77. Vous en aurez tous les mois la continuation.

Je suis fort flattée de l'approbation de M. Fitzpatrick, il a sans doute voulu vous plaire, il m'a fort peu vue. Pour M. Fox, j'ai fait des veillées avec lui tête à tête.

Ne croyez point que je fasse des efforts pour m'attirer des louanges, j'ai renoncé aux vanités de ce monde. Je vous ai en grande partie l'obligation de m'avoir détachée de toutes les chimères.

On ne sait que croire ici de vos nouvelles d'Amérique, je n'en suis pas plus curieuse que vous.

Je vous prie de dire à M. Churchill un mot de moi sur la perte qu'il vient de faire.

Je n'aime point que vous ayez encore un doigt enflé, c'est un mal bien détestable que la goutte.

Voici un trait que l'on conta hier. On prétend que La Harpe disait que ses vers n'avaient ni l'ampoulé de Corneille ni la douce fadeur de Racine. Quelqu'un dit, " C'est ce qui fait qu'entre deux selles il a le cul à terre."

LETTRE 632

Ce mercredi 26, à 6 heures du matin. [1777.][1]

Oui, vous m'avez donné d'excellents conseils ; je n'ai pas su en profiter, mais il n'y a point de faute qu'on ne puisse réparer, ni de défauts dont on ne puisse se corriger ; oubliez le passé et, puisque vous êtes content du présent, soyez sûr qu'il sera toujours de même.

Où M. Craufurd prend-il que je l'avais prié de m'amener les Grenville ? Je ne crois pas y avoir jamais pensé. Je ne suis pas empressée de nouvelles connaissances à moins qu'on ne m'assure qu'elles me conviendront.

Je ne suis point de votre avis sur la préférence que vous donnez à nos dames sur les vôtres ; les nôtres peuvent avoir plus de jargon, mais la plupart n'en découvrent que mieux leur

[1] Un des domestiques de Mme du Deffand.

LETTRE 632.—Inédite. [1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

sottise ; celles qui ont de l'esprit, ont une vanité, des prétentions, des affectations insupportables, presque aucunes ne sont naturelles ; pour nos hommes, je conviens que les vôtres valent mieux ; ils ont plus de caractère, et de vérité. On peut peut-être trouver des amis dans votre pays, pour ici je le crois presqu'impossible.

Mon petit Pompom est guéri, il était avec moi quand son père m'a lu votre lettre. Il m'a dit après, "Mon petit cœur, M. Walpole parle de moi." Cet enfant est très-aimable, c'est le premier que j'ai aimé ; quand je suis entre lui et Tonton je me crois entre ce qui m'aime le mieux, et je m'y trouve bien, car dussiez-vous vous en moquer, rien ne me fait autant de plaisir que d'être aimée ; je conviens avec vous, que c'est une folie d'y prétendre.

Le vieux Cardinal[2] ne meurt point. Je crois vous avoir mandé que le public distribue sa dépouille ; la grande aumônerie au Prince Louis, le chapeau à l'Archevêque de Rouen, la feuille à l'Évêque d'Autun, l'abbaye de Saint-Germain aux économats, en attendant que l'abbé de Bourbon soit engagé dans les ordres. J'ai fait votre commission, vous recevrez dans cinq ou six semaines la *Bibliothèque des Romans* en trois paquets de neuf volumes chacun, qui sont tout ce qui a paru depuis le commencement, 1 juillet 1775, jusqu'au 1 février 1777. Vous recevrez la suite par des occasions que je trouverai. Si j'avais le talent et le goût d'écrire je pourrais vous raconter plusieurs bagatelles ; peut-être que si j'écrivais moi-même je l'entreprendrais, mais je ne puis me résoudre à dicter des balivernes.

M. de Richmond s'annonce pour le milieu du mois prochain ; je crois qu'il sera bien reçu de tout le monde, mais de moi certainement.

Il est étrange que vous ne me disiez jamais un mot des Américains.

M. de Lille, dont vous avez vu plusieurs chansons, en a fait une que je trouve jolie, la voici. Il s'adresse à son postillon, il lui dit que les dragées qu'il apporte à Paris sont pour Mme de Gramont. Il y a quatre couplets, les trois premiers sont plats. Je ne transcris que le quatrième. Sur l'air, *À la façon de Barbarie* :—

"Elle est sœur du joyeux Chrétien,
Qui, ne vous en déplaise,
A mené l'Europe aussi bien
Que vous menez ma chaise.

[2] De La Roche-Aymon ; voyez la lettre précédente.

Nul ne coupa ce postillon,
La faridondaine, la faridondon,
Mais il heurta contre un Bari,[3]
Biribi,
Écrasé depuis, Dieu merci,
Mon ami ! "

C'est M. Saint-Paul qui s'est chargé de vos livres, ils iront par terre jusqu'à Rouen. Ils sont dans une caisse de son bagage.

LETTRE 633

Ce samedi 1er mars 1777.

Rien de si irrégulier que notre poste, la lettre que je devais recevoir dimanche 23 n'a été rendue que mardi 25, et celle que j'attendais demain 2 de mars je la reçois aujourd'hui, qui est le premier. Dieu veuille que notre correspondance ne devienne pas sujette à de plus grands inconvénients ! Pour moi, je l'espère, et je suis très-persuadée que nous n'avons aucun mauvais dessein.[1]

Vous vous moquez bien de trouver le premier couplet chatouilleux. Sachez que nous avons notre franc-parler autant et peut-être plus que vous, nous ne laissons échapper aucune de vos belles manières. Je les tolère toutes, à l'exception de vos voitures, que je trouve insupportables.

Je vous fais mon compliment sur le beau temps, je souhaite qu'il continue pour que Strawberry-Hill vous cause des plaisirs ineffables. Comptez-vous vous promener beaucoup ? Vos jambes vous le permettent-elles ? Pour moi je suis à poste fixe dans mon tonneau, je ne sais que par ouï-dire le temps qu'il fait. On ne peut mener une vie plus paresseuse et plus uniforme, les courriers d'Angleterre sont les principaux événements de ma semaine.

Votre lettre d'aujourd'hui me parle de l'Amérique, il semble qu'elle soit une réponse à celle que je vous écrivis avant-hier.

[3] C'est-à-dire, Mme du Barry.

Lettre 633.—Inédite.

[1] Mme du Deffand ne croyait pas probable une intervention française dans la guerre entre l'Angleterre et ses colonies américaines.

On a donné ici des cordons rouges à MM. de Wimpffen [2] et de Beaumanoir, des régiments au Chevalier de Boufflers, à M. de Duras, et un troisième dont je ne me souviens pas du nom.

Je lis une vie de Marguérite de Valois qui me plaît assez ; on dit qu'elle n'est pas bien écrite et je dis tant mieux, ce qu'on appelle beau style aujourd'hui m'est antipathique. Nous aurons à Pâques les *Mémoires du Maréchal de Noailles* [3] sur les manuscrits dont l'Abbé Millot est redacteur. Son fils le Maréchal, avec qui j'ai renouvelé connaissance, m'a promis qu'il me les donnerait au moment qu'ils paraîtront. Je n'attendrai pas que je les aie lus pour vous les envoyer, si je trouve une occasion.

Les Caraman marient leur seconde fille [4] au Comte de Sourches-Montsoreau, cousin de celui qui est grand prévôt [5] ; sa figure est horrible,[6] mais la demoiselle l'a vu, il ne lui inspire point de répugnance ; ses père et mère ne vivent point ensemble, ils sont riches l'un et l'autre ; il est leur fils unique, il aura après eux 90,000 livres de rente ; je crois qu'on donne cent mille écus à la demoiselle et cinq années de logement et de nourriture.

Je souperai lundi chez Mme de Marchais pour entendre les opéras de Quinault que Marmontel a rédigés, taillés, rognés, pour que Piccinni puisse y ajouter sa musique. Je ne l'entendrai sûrement pas, je ne vais plus aux spectacles, je ne puis souffrir toutes les nouveautés, il n'y a que la danse qui est, sur ce que j'entends dire, mieux qu'elle n'a jamais été. Mais pour la musique, la prose, les vers, les acteurs, les actrices, les grands seigneurs, les grandes dames, les gens de lettres, les beaux esprits, le commun du monde, tout est déplorable. Je n'ai personne avec qui je puisse causer, je n'ai réparé aucune perte, c'est peut-être une providence. J'en aurai moins de peine à prendre congé de la compagnie. Je suis persuadée que vous n'êtes point fâchée que je sois dans cette disposition et que votre amitié vous engagerait à me la procurer.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Mme Greville, elle me parle beaucoup du Craufurd, mais elle ne me dit pas un mot de

[2] Dans le manuscrit, "Winphen"—Pierre-Christian, Baron de Wimpffen, Colonel commandant du Régiment de la Marck.

[3] Adrien-Maurice, Duc de Noailles, mort en 1766.

[4] Marie-Anne-Antoinette de Riquet, mariée le 15 mars 1777 à Jean-Louis du Bouchet, Vicomte (pas Comte) de Sourches.

[5] Louis du Bouchet, Marquis de Sourches, grand prévôt de la France depuis 1719.

[6] "M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant, 'Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi.' L'Évêque d'Ayde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant, 'Monsieur perche apparemment'?" (Chamfort.)

sa part. Elle me mande que M. Fitzpatrick part pour l'Amérique,[7] il me paraît qu'elle le regrette infiniment.

Voilà des vers pour mettre au bas de l'estampe de M. Franklin :—

> " Le voilà, ce mortel dont l'heureuse industrie
> Au tonnerre imposa des loix.
> Il est beau d'asservir la nature au génie,
> Il est plus beau de triompher des rois."

Ce dimanche 2.

La journée d'hier n'a rien produit que je puisse ajouter. Je vis peu de monde, je soupai chez les Caraman, nous n'étions que six : le père, la mère, la fille mariée,[8] celle qui va l'être, l'Évêque de Mirepoix et moi ; nous jouâmes au loto ; connaissez-vous ce jeu ? Il n'est pas gai. Ce soir je souperai chez les la Reynière ; demain, je vous l'ai dit, chez Mme de Marchais ; mardi, comme à mon ordinaire, chez les Necker. Voilà mon histoire présente et à venir.

LETTRE 634

Ce dimanche 9 mars 1777.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, il faut que mon goût pour vous soit à toute épreuve, pour en conserver après les aveux que vous me faites ! Aimer Crébillon, et nommément l'*Écumoire !* Les *Lettres de la Marquise*, etc., ne sont qu'abominables ; mais je sais bien pourquoi vous les aimez, parce qu'elles s'accordent à l'opinion qu'en général vous avez des femmes. Pour *Marianne* et le *Paysan parvenu*, je les aime aussi, non que le style en soit bon, mais il est original, et Marivaux, dans une seconde ou troisième classe, y est distingué.

À l'égard de Jean-Jacques, c'est un sophiste, un esprit faux et forcé ; son esprit est un instrument discord, il en joue avec beaucoup d'exécution, mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont. Buffon est d'une monotonie insupportable ; il sait bien ce qu'il sait, mais il ne s'occupe que des bêtes ; il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation. Vous me trouverez tranchante, mais c'est un tourment pour moi que

[7] Fitzpatrick se rendit en Amérique avec une partie de son régiment, les Grenadiers de la Garde. Il servit à son honneur jusqu'à son retour en Angleterre, en mai 1778.
[8] La Comtesse de la Fare.

Lettre 634.—Incomplète dans les éditions précédentes.

de parler sans dire ce que je pense. Je vous approuve sur Marmontel et vos autres jugements.

Je n'aime pas mieux à écrire que vous ; il n'y a que vous au monde à qui j'écrive des lettres aussi longues. Les histoires que je ne vous conte point ne vous amuseraient guère, je les retiens mal, et je ne cherche point des louanges en vous disant que je ne sais pas conter. Rayez-moi sur tous les points dans la peinture que Crébillon fait des femmes ; c'est un faquin qui n'a jamais vécu qu'avec des espèces.

Voici des vers ; ils exigent une petite histoire. M. Schuwalof a donné cette année pour étrenne à Mme de Luxembourg une boîte avec une miniature qui représentait une Charité, non la romaine, mais une femme environnée d'enfants ; ce qui fait allusion à son extrême charité. Elle lui a donné ces jours-ci une sorte de table, ce qu'on appelle *souvenir.* Sur l'un des côtés de la couverture est son chiffre en émail, une S et un C ; de l'autre sont écrits en émail les vers que voici :—

> "Le souvenir est doux à l'homme heureux et sage [1]
> Qui sut jouir de tout et n'abusa de rien,
> Et qui de la faveur fit un si bon usage,
> Que même ses rivaux n'en ont dit que du bien."

Vos nouvelles d'Amérique confirment celles qui s'étaient répandues.

Votre ambassadrice accoucha vendredi à sept heures du matin, le plus heureusement du monde, d'un garçon.[2]

Toute ma famille se porte bien et mieux que moi, j'ai une fluxion dans la tête qui m'a fait passer une bien mauvaise nuit. Il est cinq heures après midi, je me lève parce qu'il faut que je reçoive la visite de Mlle Elliot qui passe par Paris en s'en retournant ; je lui donnerai une lettre pour vous et un cahier de la *Bibliothèque des Romans*, ainsi je finis dans ce moment.

N'envoyez point de bottines, je suis bien de votre avis, ce remède serait inutile.[3]

[1] M. Schuwalof fut favori (et l'on croit mari) de la Czarine Élizabeth, et pendant douze ans de faveur ne fit pas un ennemi. (W.)

[2] Qui fut dans la suite le troisième Comte de Mansfield.

[3] Voyez les lettres 631 et 636.

LETTRE 635

Ce mercredi 12 mars 1777.

Mme et Mlle Elliot sont ici, ils partent demain ou après-demain, je vous envoie par elles la dernière feuille de la *Bibliothèque des Romans*. Il n'y a nulle nouveauté, si ce n'est des *Anecdotes américaines* [1]; c'est une suite d'anecdotes de tous les états de l'univers. Il y en a déjà dix-sept volumes. J'ai commencé ce matin ce dernier, il est passable, mais il ne m'intéresse guère. Je n'aime plus du tout l'histoire. Je hais les traités de morale, il n'y a presque plus de lecture qui me plaise. Nous allons avoir tout à l'heure les *Mémoires du Maréchal de Noailles*, je vous en ai déjà parlé. J'en lirai un volume avant de vous l'envoyer.

Vous ne me parlez point de Linguet, que vous avez chez vous [2]; vous vous gardez bien de me rien envoyer de ce qui pourrait m'amuser.[3] Il y a une lettre de lui à M. de Vergennes [4] qui fait beaucoup de bruit; il y en a peu d'exemplaires, j'ai prié Milord Cathcart d'en faire venir, et M. de Beauvau a mandé à M. de Poix de lui en rapporter. Ce Linguet ne cessera point d'écrire et l'on attend de le lui des libelles contre tout le monde. C'est, je crois, un grand faquin, mais tout ce qui est satirique se fait lire.

Je suis ravie que vos nièces soient aimables et qu'elles vous soient un amusement, mais je doute qu'elles vous occupent assez pour que cela puisse être. Il faut tant de convenances, tant de rapports pour qu'on puisse être satisfait, que cela est presque impossible.

Lettre 635.—Inédite.

[1] *Anecdotes américaines, ou abrégé des principaux événements arrivés dans le Nouveau-Monde, depuis sa découverte jusqu'à présent*, par Antoine Hornot. (Dict. Anon.)

[2] Linguet, directeur du *Journal Politique et Littéraire*, qui avait été supprimé par Maurepas, avait cherché en Angleterre un réfuge contre le ressentiment présumé du gouvernement français.

[3] Walpole avait toujours soin de ne parler dans ses lettres d'aucune personne qui fût suspecte aux gouvernements soit de son pays soit de la France. Le fait que quelques-unes tout au moins de ses lettres furent ouvertes et copiées au "cabinet noir," justifie sa prudence. (Voyez notre *Introduction*, I, § 14.)

[4] Cette lettre contenait, avec une violente attaque contre La Harpe, un récit des intrigues qui l'avaient fait élire à l'Académie, et nommer redacteur en chef d'un journal auparavant dirigé par Linguet lui-même. Ce dernier à son tour malmena Vergennes, la garde des sceaux Miromesnil, les Ducs de Duras et de Nivernais, MM. de Monteynard et Turgot, les avocats et le Parlement de Paris, et le Bureau de l'Académie. Il prononce aussi un panégyrique enflammé de son propre désintéressement, et remarque que "la lecture de cette lettre commencera à faire connaître aux Anglais l'homme singulier peut-être, mais bien fièrement irreprochable, qui attend d'eux l'hospitalité."

Je viens d'être un peu malade, j'ai gardé le lit. J'ai passé les soirées avec deux ou trois personnes, je m'en suis bien trouvée, ce genre de vie est celui qui me conviendrait le mieux, mais il est difficile à prendre, il faut pour cela avoir d'anciens, je ne dirai pas amis, mais d'anciennes habitudes, c'est ce que j'ai eu par le passé et qui me manquent aujourd'hui. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques personnes dont j'ai sujet d'être contente, M. de Beauvau par exemple, mais sa dépendance pour sa femme, son quartier,[5] les voyages en Lorraine, à Chanteloup, tout cela coupe la société. Le petit Comte de Broglio a des occupations infinies. Mme de Luxembourg est celle dont je jouis le plus, mais son humeur rend son commerce épineux. J'entends ce que vous dites à la lecture de ceci : "Elle voudrait qu'on ne vécût que pour elle." Non, non, je ne suis point aussi [6] injuste, mais je voudrais avoir une société comme j'en ai eu autrefois. Cela est impossible, je ne la cherche plus, et je ne songe qu'à traîner le reste de ma vie le moins ennuyeusement qu'il est possible. Quand je suis un peu malade ce n'est pas le temps où je suis la plus malheureuse, parce qu'alors tout me devient plus égal. Je n'ai pas le même bonheur que vous, vous vous suffisez toujours à vous-même, c'est un don que la nature vous a fait. On tient tout d'elle, nous n'avons réellement que ce qu'elle nous a donné, tout ce que nous croyons avoir acquis n'est que précaire, et nous sommes bientôt désabusés de l'honneur que nous faisons à notre raison.

Je dois voir cet après-dîner Mme et Mlle Elliot. Ce sont des personnes très-estimables, mais cette visite me pèse. Que dire aux personnes qu'on ne connaît point ?

Tout le monde croit ici que les Américains ont de grands avantages, on s'en réjouit et moi je crois qu'on a tort. Mais je n'entreprendrai pas de parler politique, je n'y entends rien et elle m'intéresse fort peu.

Le Duc de Richmond ne viendra pas aussitôt qu'il s'était annoncé, il a perdu un homme chargé de ses affaires, ce qui lui cause beaucoup d'embarras.

Vous n'avez pas voulu me dire le conte que vous a fait M. Conway. Vous vous entendez très-bien en punition, et je vous tiens toujours en haleine ; je me rappelle souvent vos corrections, je m'en étonne.

Adieu, je ne trouve plus rien à dire.

[5] Comme capitaine des gardes du corps.

[6] Le manuscrit porte "assez."

LETTRE 636

Paris, ce dimanche 16 mars 1777.

Je n'ai jamais prétendu blâmer votre amour pour Strawberry-Hill, ni votre goût pour la retraite, je ne vous en ai parlé que par envie.

Ce que vous me dites des deux Marguérite est excellent.

Je vous ai écrit par les Elliot, elles sont parties avant-hier, ainsi vraisemblablement vous recevrez cette lettre-ci avec celle qu'elles vous portent.

Je suis fâchée du contretemps qui retiendra M. de Richmond ; ne m'envoyez point par lui ni par d'autre des bottines, elles seraient inutiles pour un ivrogne[1] que rien ne peut corriger.

Toute notre famille royale a été enrhumée ; le Roi l'est encore et ne sortira de huit jours ; Monsieur a craché du sang. Le Comte d'Artois a été le moins malade, il fait continuellement des courses et perd tous ses paris.[2] M. de Maurepas a une goutte vague qui intéresse beaucoup de monde, mais par différents motifs. Le Cardinal de la Roche-Aymon en a rappelé.

Votre critique sur les vers de Franklin est très-judicieux. Je vous envoie d'autres vers pour exercer votre critique ; les premiers sont du Chevalier de Boufflers, c'est l'envoi des cheveux de Mme de Mirepoix à M. de Nivernais, et la réponse de celui-ci. Vous me direz lesquels vous trouverez les meilleurs.

J'aurai, je crois, ces jours-ci les *Mémoires de Noailles*, j'espère pouvoir vous les envoyer par M. Saint-Paul. Je n'entends point parler de lui, mais je me flatte qu'il ne partira point sans me le faire savoir.

Voilà donc le Roi de Portugal mort,[3] sa dernière action ne vous paraît-elle pas bien insensée ? Marier un enfant de seize ans à une fille de trente-deux[4] !

Je ferai vos compliments aux Caraman, le mariage se fit hier.

LETTRE 636.—Inédite.

[1] Colman, un des valets de Mme du Deffand.

[2] " Il y a eu quatre courses de chevaux anglais . . . ces courses se font à côté du Bois de Boulogne dans un endroit nommé la plaine des Sablons . . . M. le Comte d'Artois, qui est le promoteur de ces courses, devrait en être rebuté par le peu de succès qu'il y éprouve. Malgré la dépense considérable qu'il fait en chevaux et en postillons anglais, jamais il ne gagne un pari, et on se permet là-dessus des plaisanteries dont il est infiniment piqué." (Mercy à Marie-Thérèse, 18 mars 1777.)

[3] Joseph, Roi de Portugal, mourut le 24 février 1777.

[4] Le mariage auquel fait allusion Mme du Deffand était celui du petit-fils et héritier présomptif du Roi, le Prince du Brésil, avec sa tante. Le Prince était né en 1761, et sa fiancée en 1746.

Le mari est laid à faire peur, mais il ne déplaît point à sa femme.

Je vous souhaite de beaux jours dans votre retraite.

Les Choiseul partiront d'aujourd'hui en quinze. Les Beauvau entreront de quartier le lendemain de Pâques, et tout de suite tout le monde défilera. Je prévois une grande retraite jusqu'au retour de Fontainebleau, je n'aurai garde de m'en plaindre.

Vers.

" Recevez ces cheveux depuis longtemps blanchis,
D'une longue union qu'ils soient pour vous le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge,
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage ;
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,
Fruit précieux du goût, de l'estime et du temps,
Rien ne s'oppose plus à l'attrait qu'elle inspire.
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs
Au charme de s'aimer le droit de se le dire."

Réponse.

" Que parlez-vous de cheveux blancs ?
Laissons, laissons courir le temps,
Que nous importe son ravage ?
Les tendres cœurs en sont exempts,
Les amours sont toujours enfants,
Et les grâces sont de tout âge.
Pour moi, Thémire, je le sens,
Je suis toujours dans mon printemps
Quand je vous offre mon hommage.
Si je n'avais que dix-huit ans,
Je pourrais aimer plus longtemps,
Mais pourrais-je aimer davantage ? "

LETTRE 637

Ce mercredi 19e mars. [1777.][1]

Le Chevalier Elliot arriva dimanche au soir à Paris, il venait y trouver sa mère et sa sœur pour les accompagner dans leur voyage. Il les trouva parties, et il apprit qu'il aurait pu les voir à Amiens où il coucha, et où elles avaient couché le même jour, dans une hôtellerie différente. Jugez de ses regrets. Il vint chez moi lundi après-dîner ; j'avais reçu le matin les *Mémoires du Maréchal de Noailles*, dont le Maréchal son fils m'a

LETTRE 637.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

fait présent. Il me trouva occupée à couper les feuilles du premier volume ; il me prit sur-le-champ le désir de vous les envoyer ; les six volumes faisant un gros paquet, j'avais quelque scrupule d'abuser de sa complaisance, mais je l'ai surmonté par l'idée que cela vous ferait plaisir. Il me dit qu'il serait bien aise que j'en séparasse un ou deux volumes pour qu'il puisse lire en chemin, j'y consentis ; ainsi le paquet ne contient que les quatre derniers volumes. Il vous remettra les deux premiers ; vous serez certainement au fait de cet ouvrage plus tôt que moi. J'aime les jugements que vous portez, vous les rendez à merveille ; vous êtes très-éloquent quand vous vous donnez la peine de penser. Je ne vous ai point dit assez de bien de votre dernière lettre, je la trouve charmante, c'est la pure vérité. Je ne prétends point vous encourager à m'écrire, j'abandonne tous projets, je m'interdis tous désirs. Je fais de nécessité vertu, je ne me repais plus d'aucune chimère. Si je n'en suis pas plus heureuse, j'en suis du moins moins ridicule, et moins importune.

Cette lettre est un hors-d'œuvre ; elle n'est que pour annoncer les livres, il faudra que vous les envoyiez chercher si on ne vous les apporte pas.

À 3 heures.

J'ai écrit ceci à 6 heures du matin.

On est actuellement au Parlement pour juger M. de Guines. Ce sera le sujet d'un second sous-scriptum.

Il faut que je vous raconte ce qui m'arriva l'autre jour avec M. Ogilvie.[2] Je n'entendis pas bien son nom quand on me l'annonca, je crus que c'était M. O'Kelly, que je ne connais que depuis un ou deux ans, qu'il y avait très-longtemps que je n'avais vu, que j'avais entendu dire s'être marié. Je lui demandai s'il était content de son établissement. Il fut embarrassé à me répondre, et me fit beaucoup de compliments de la part de sa femme, m'assura de son attachement, de sa reconnaissance. " Vous me surprenez," lui dis-je, " vous ne m'avez point fait faire connaissance avec elle, je ne l'ai point encore vue, et vous n'êtes point venu chez moi depuis votre mariage." Il me parut très-embarrassé, il me dit qu'il était depuis longtemps à la campagne, qu'il n'en était de retour que de la veille. " Avez-vous ramené madame votre femme ? " lui demandai-je.—" Non," me dit-il.—" Quelle est la campagne où vous étiez ? "—" A Aubigny."—" Quoi, chez Madame la Duchesse de Leinster."—

[2] Ogilvie, mari de la Duchesse de Leinster. (W.)—Le manuscrit porte " Dogelby."

"Sans doute, puisque c'est d'elle dont je vous fais des compliments."—"Ah ! vous êtes donc M. Ogilvie !"—"Oui, je le suis."—"Vous m'avez donc crue en enfance, je vous ai pris pour M. O'Kelly. Comment ne m'avez-vous tiré d'erreur ? Je vois bien que vous m'avez soupçonnée d'avoir perdu le bon sens, et que vous ne vouliez pas me le faire connaître." J'abrège la conversation, qui dura près d'un quart d'heure. Je le revis hier et il est parti aujourd'hui pour rejoindre sa femme. Ils reviendront ici l'un et l'autre dans douze ou quinze jours, ils attendent un homme de confiance, qui restera à Aubigny avec les enfants tout le temps que la Duchesse sera absente. Elle doit aller en Irlande passer deux ou trois mois pour voir son fils et pour être auprès de sa belle-fille,[3] qui est grosse, et qui doit accoucher dans cette intervalle. Il me dit encore que M. de Richmond ne viendrait à Paris que le 15 ou le 20 d'avril, et que la Duchesse pourrait bien ne le pas attendre.

Ce récit ne vous fait pas grand'chose, mais je n'ai guère d'événement plus intéressant à raconter ; vous vous souciez fort peu de savoir ce que font et ce que disent toutes les belles compagnies que je vois.

Je ne vous ai point écrit par M. Elliot parce qu'il ne m'en laissa pas le temps, il ne fut qu'un moment chez moi.

Pompom continue à se bien porter, c'est un joli enfant ; il ne lit pas mal, il commence à écrire, et dimanche dernier il m'apporta une petite lettre qu'il vous écrivait, et comme il y avait quelque chose que vous auriez pu croire que je lui eusse dicté, je ne voulus pas vous l'envoyer. Le voilà qui entre dans ma chambre, je vais lui ceder la plume. "*Je vous aime, M. Walpole, et je voudrais*"[4]—en voilà assez, Pompom ; je ne lui permets pas d'écrire davantage.

Voici l'extrait de l'arrêt de M. de Guines.[5]

[3] L'honorable Emilia-Olivia, fille du Baron St. George, et femme (1775) de William-Robert Fitzgerald, 2ème Duc de Leinster.

[4] Ces mots sont, dans le corps de la lettre, tracés de la main d'un enfant, en grosse écriture ronde.

[5] La plainte de Tort, en ce qu'il impute au Duc de Guines de l'avoir fait jouer et de l'avoir fait fuir, injurieuse et calomnieuse.

Le Duc de Guines et M. de Monval déchargés de l'accusation. Tort blamé. Acte au procureur général de sa plainte sur les pièces fausses produites par Tort, ordonne qu'il en sera informé. Tort condamné en 300 livres de dommages et intérêts envers M. de Guines. 50 livres envers M. de Monval. 100 livres envers M. Desandray. Tort condamné à tous les dépens. Roger et Delpêche, injonction d'être plus circonspect à l'avenir, condamnés de même aux dépens. Suppressions d'injures tant pour M. de Guines que pour M. de Monval et M. Desandray. Les mémoires de Tort supprimés. Défense à Falconnet d'en faire de semblables sous peine de punition exemplaire.

LETTRE 638

Ce dimanche 23 mars 1777.

"Je t'ai comblé d'ennui, je t'en veux accabler."

J'entends parler de mes lettres : il n'y a point d'occasions dont je n'aie fait usage pour vous écrire ; mais comme il me paraît que je ne vous fatigue pas, je continuerai. C'est une citation de Corneille [1] par où commence celle-ci ; j'ai substitué le mot *ennui* à celui de *biens*. Quoique vous m'écriviez souvent, je pourrais vous reprocher votre paresse. Vous me dites que vous êtes presque toujours seul à votre campagne ; ne pourriez-vous pas me traduire quelquefois les choses que vous croyiez qui me feraient un extrême plaisir ? Si dans ce qui paraît de Milord Chesterfield [2] il y a plusieurs lettres dans notre langue à Mme de Monconseil, pourquoi ne me les pas envoyer ? Je demanderai à Milord Stormont le volume que vous m'indiquez ; rien ne me plaît autant que des lettres. On dit qu'il y en a beaucoup dans les *Mémoires de Noailles :* je n'ai pas encore fini le premier volume ; j'ai impatience d'apprendre si vous avez reçu les six que le Chevalier Elliot vous porte.

Je vous remercie du thé que je recevrai par M. de Poix ; il arrivera fort à propos, je suis à la fin de ma dernière boîte.

Aimez donc toujours Crébillon, puisque c'est votre folie. Je n'ai point ses lettres, dont vous êtes si charmé ; je les ai lues autrefois, et je me souviens qu'elles m'ont fort déplu. Pour son *Tanzaï*, son *Sopha*, ses *Égarements de l'esprit et du cœur*, ses *Lettres athéniennes*, tout cela m'a paru mauvais. Il a voulu contrefaire Marivaux pour le critiquer ; et puis il a cherché à imiter Hamilton, et il est bien au-dessous de tous les deux. Marivaux avait du génie, petit et un peu borné ; pour Hamilton, son style est charmant, et Crébillon lui ressemble comme l'âne au petit chien.[3]

Mme Martel [4] s'appelait Mlle Coulon ; c'était une petite

[5] (*suite*)—
Affiche et publication de l'arrêt. Sur la demande de M. de Guines de la suppression du libelle intitulé *Aperçu*, renvoyé le Duc de Guines à se retirer devers le Roi afin d'obtenir la suppression du dit *Aperçu*, dont l'original est au dépôt des affaires étrangères, comme contenant des faits faux et calomnieux. Sur la plainte portée au Châtelet contre Maitre Gerbier, recevoir le procureur général, appelant de l'arrêté du Châtelet, faisant droit sur le dit appel, met le dit Gerbier hors de cour.

Lettre 638.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] *Cinna*, v, 3 (voyez la note 2 de la lettre 72).

[2] On venait de publier, en les augmentant d'un *Mémoire*, les *Œuvres Diverses* ("Miscellaneous Works") de Chesterfield.

[3] Voyez la fable de La Fontaine, *L'Âne et le petit Chien* (iv, 5)

[4] Mme Martel avait été correspondante de Chesterfield.

demoiselle du Dauphiné, dont, à son arrivée, la beauté fit grand bruit : elle était précieuse, affectée, galante, eut beaucoup d'aventures ; elle n'était pas du ton de la bonne compagnie. M. de Curzay, père de Mme de Monconseil, était gentilhomme, frère de Mme de Pleneuf, laquelle était mère de Mme de Prie. Je ne me souviens pas aujourd'hui quel était le nom de Mme de Curzay : elle était certainement peu de chose ; elle avait de la beauté, beaucoup d'impudence et d'intrigue ; elle avait été entretenue par un nommé Auguerre, qu'elle ruina, qui se retira à Saint-Germain, et devint amoureux de la Desmares,[5] comédienne, mère de Mme de Ségur, qui le fit subsister et qu'il épousa. Je prétendais qu'on avait dans sa cuillère le portrait de Mme de Curzay et de Mme de Monconseil ; de la première, en se regardant dans le large, et de la seconde, en la prenant de l'autre sens.

Je ne connais point du tout le Marquis de Noailles, et presque point M. de Poix. Je dirai au Maréchal le bien que vous me mandez de son fils, et à Mme de Poix ce que vous me dites de son mari ; à M. de Schuwalof, l'usage que vous ferez des vers de Marmontel ; car ils sont de cet auteur, dont, ainsi que moi, vous ne faites pas grand cas.

Venons à votre Amérique. C'est une grande nouvelle que l'élection d'un protecteur [6] : il faut que Charles Fox devienne son premier ministre.[7] Tout accommodement devient-il donc impossible avec la métropole ? Je ne sais d'où vient j'en serais fâchée, puisque cela ne vous fera rien par rapport à nous.

On disait ces jours-ci que Voltaire était tombé en apoplexie ; cela n'est pas vrai, il s'est trouvé mal pour avoir souffert du froid, mais il se porte bien présentement. Nous n'avons plus de correspondance, je n'avais rien à lui dire, ni lui à moi ; c'était une fatigue que je me suis épargnée. Il n'y a qu'à vous à qui je puisse écrire sans me fatiguer ; il n'y a que votre amour pour les noms propres qui m'embarrasse, parce que je n'ai point de mémoire, et que le peu d'intérêt que je prends à tout ne me donne aucune facilité pour raconter, et qui plus est je ne puis me persuader que vous puissiez vous soucier d'apprendre ce qui se passe ici. Ajoutez que je suis le plus souvent triste, pleine de vapeurs, et que dans cet état je ne pourrais que vous parler

[5] Christine-Antoinette-Charlotte Desmares (1682–1753), actrice du Théâtre-Français, mère d'Angélique de Froissy, femme d'Henri-François (1689–1751), Comte de Ségur.

[6] Le sens de cette allusion n'est pas clair. Washington (alors général en chef) ne fut pas élu Président de la République qu'en 1789.

[7] Charles Fox exprimait en tout lieu sa sympathie et son admiration pour les Américains.

de moi, ce qui infailliblement vous ennuierait beaucoup. Je suis souvent dans un si grand dégoût, d'abord de moi, et de tout ce qui m'environne, que vous auriez en horreur mes lettres si je vous écrivais dans cette disposition. Je n'ai point un caractère tel que le vôtre, vous êtes la plus raisonnable personne que je connaisse, et je suis presque la plus insensée.

Adieu jusqu'à dimanche. Je vais cependant relire votre lettre pour savoir si je réponds à tout.

Oui, je n'ai rien omis.

LETTRE 639

Ce jeudi 27e, à 6 heures du matin, [mars 1777.][1]

Je ne voulais pas vous écrire avant dimanche, quoique j'eusse à vous apprendre que j'avais reçu votre paquet avec votre petit billet et votre thé. Je crains toujours de vous fatiguer par mes lettres ; mais celle que M. de Beauvau a reçu de vous, et qu'il me lut hier, me fait sauter sur toutes considérations. Je manque donc à la règle des huit jours pour vous dire que rien n'est si charmante que cette petite lettre ; elle a toute la politesse, l'élégance, la grâce possibles. M. de Beauvau en est charmé, je lui demanderai à voir la réponse ; vous ne pouviez jamais rien faire qui me fît plus de plaisir. Ah ! je mens bien fort.

Je fais partir aujourd'hui pour la Comtesse de Boufflers la *Vie de M. Hume*, nous l'aurons ces jours-ci traduite par Suard.

Adieu jusqu'à dimanche.

LETTRE 640

Ce lundi 31 mars 1777.

Notre courrier n'est arrivé qu'après le départ du vôtre ; ainsi je ne reçois qu'aujourd'hui lundi votre lettre du 23, que j'aurais dû recevoir hier 30. Il n'y a pas grand mal ; mais ce qui me fâche et m'inquiète, c'est que vous n'ayez pas encore ma lettre et les *Mémoires de Noailles*. Cependant nous faisons le calcul, Wiart et moi, qu'il n'y a rien d'extraordinaire ; M. Elliot n'étant parti que le 18, il n'est pas étonnant que vous ne les ayez pas reçus le 23. Mais, sans connaître cette famille, il vous est facile de savoir leur demeure, et d'envoyer demander la lettre et les livres dont je les ai chargés.

Je crois que vous serez content de cette lecture, j'entends

LETTRE 639.—Inédite.

[1] La date a été ajoutée par Walpole.

celle des *Mémoires*, et qu'elle vous fera aimer Louis XIV. J'ai commencé ce matin le quatrième volume ; le troisième m'a fait grand plaisir ; c'est un spectacle dont on voit toute la mécanique des machines et des décorations, on est dans les coulisses.

Je suis bien de votre avis sur les livres d'histoire ; il n'y a que les lettres et les mémoires que je puisse lire sans ennui. J'ai commencé M. Gibbon, dont nous n'avons encore que le premier volume, mais je l'ai laissé là ; tout excellent qu'il peut être, il m'ennuie. Je trouve la comparaison de la succession des empereurs aux douze mois de l'année fort bonne et très-plaisante. Je crois que vous vous portez fort bien ; vous avez de la gaîté, conservez-la ; si vous pouviez m'en envoyer, ainsi que du thé, vous me feriez plaisir. Je fais le projet de quelques changements dans ma vie ; je veux m'arranger à souper tous les jours chez moi, c'est-à-dire à n'en plus chercher ailleurs ; je crois que je pourrai en soutenir la dépense ; je courrai souvent le risque du tête-à-tête avec la Sanadona ; cela ne sera pas divertissant, mais je m'y accoutumerai. Votre jugement sur les petits vers me paraît fort bon ; je trouve que c'est Jean qui danse mieux que Pierre, et Pierre mieux que Jean. Il y a une *Épitre*[1] du Prince de Ligne à Voltaire, je l'ai fait copier pour vous ; mais il me semble qu'elle ne vaut pas la peine de vous être envoyée ; il n'y a qu'un trait qui me plaît : il dit que l'aigle régnait anciennement à Rome, et qu'actuellement c'est une oie.[2]

Le grand-papa, la grand'maman sont partis cette nuit ; je n'en ai pas grand regret. Le grand Abbé est resté, ainsi que Mme de Gramont ; leur départ ne sera qu'à la fin de mai ou au commencement de juin ; quand ils partiront, je leur dirai bon voyage ; rien ne me plaît assez aujourd'hui pour y avoir regret. Il n'est pas besoin de vous dire les exceptions. De tous les départs présents, celui qui est le plus singulier et le plus étonnant, c'est celui de M. de la Fayette, que vous avez pu voir le jour que vous avez dîné chez notre ambassadeur. Il n'a pas vingt ans ; il est parti ces jours-ci pour l'Amérique ; il emmène avec lui huit ou dix de ses amis ; il n'avait confié son projet qu'au Vicomte de Noailles,[3] sous le plus grand secret ;

LETTRE 640.—[1] *Réponse de M. le Prince de Ligne à une Lettre de Voltaire, dans laquelle il se traite de vieux hibou, et M. le Prince de Ligne d'aigle autrichien.*

[2] "L'aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oie,
De qui le Capitole est l'asile et la proie :
Elle l'avait sauvé dans un temps plus brillant."

[3] Beau-frère de La Fayette.

il a acheté un vaisseau, l'a équipé, et s'est embarqué à Bordeaux. Sitôt que ses parents en ont eu la nouvelle, ils ont fait courir après lui pour l'arrêter et le ramener ; mais on est arrivé trop tard, il y avait trois heures qu'il était embarqué. Il a, dit-on, fait son traité avec un nommé Hill, qui demeure avec Franklin : il aura le titre ou grade de Général Major, sûreté de pouvoir revenir en France en cas que nous ayons la guerre avec qui que ce soit, ou que quelque affaire domestique exige son retour. C'est une folie sans doute, mais qui ne le déshonore point, et qui, au contraire, marque du courage et du désir de la gloire ; on le loue plus qu'on ne le blâme, mais sa femme [4] qu'il laisse grosse de quatre mois, son beau-père, sa belle-mère et toute sa famille en sont fort affligés.

Tous les récits que l'on fait ici de votre Amérique se contredisent ; j'attends le résultat pour me déterminer à croire.

Votre ambassadeur n'a point les livres de Milord Chesterfield ; vous devriez bien me les envoyer par M. de Richmond, et me marquer ce qui vaut la peine d'être traduit ; j'ai des traducteurs dont je peux disposer.

Ce mercredi 2 avril.

Il ne s'est passé rien de nouveau hier ni avant-hier.

Je viens de relire votre lettre, vous la finissez par me dire que je ne suis pas tenue à y répondre. Vraiment je le crois bien, cela me serait impossible ; elle est d'une solidité et d'une profondeur de raisonnement dont ma tête n'a jamais été capable dans la force de l'âge, et pour aujourd'hui toute application m'est impossible. Vous avez en vérité beaucoup d'esprit et de goût ; cependant ce dernier s'égare quelquefois, témoin le [5] jugement que vous portez des lettres de Crébillon ; j'ai voulu les relire, croyant que je m'étais trompée ; oh ! non, je persiste à les trouver insupportables ; c'est un petit esprit que cette Marquise, qui se donne des airs, qui fait la jolie femme, qui n'a ni sentiment ni passion, et de la tournure des dames de Beauharnais,[6] et de toutes nos prétendues spirituelles qui n'ont pas le sens commun. J'aimerais cent fois mieux être comparée aux héroïnes de Scudéry qu'aux bégueules de Crébillon.

[4] Mlle de Noailles, fille du Duc d'Ayen.

[5] Dans le manuscrit, "du jugement."—Mme du Deffand fait allusion aux *Lettres de la Marquise*, de Crébillon.

[6] Mme de Beauharnais était la fille d'un M. Mouchard, receveur général des finances. Elle était très-intime avec Dorat, le poète, dont elle donnait les vers comme siens. Elle était tante du Vicomte de Beauharnais, premier mari de l'Impératrice Joséphine. (B.)

Cette lettre n'arrivera pas assez à temps pour que vous puissiez m'envoyer par M. de Richmond les livres de Chesterfield.

Je serai bien étonnée si les *Mémoires de Noailles* ne vous font pas plaisir ; ils m'en font un extrême. Ils me rappellent tous les faits dont j'ai entendu parler dans ma jeunesse, qui sont très-conformes à ce qu'on disait alors ; je n'en suis qu'au quatrième volume. Cette lecture a un inconvénient pour moi ; mon Invalide [7] commence à me lire entre six et sept heures ; elle m'empêche de me rendormir. J'ai bien de l'impatience d'apprendre ce que vous en penserez.

Je suis bien fâchée d'être aussi bête ; je voudrais avoir la capacité de vous répondre, mais c'est au-dessus de mes forces ; je sens et je comprends encore, mais je ne puis plus m'exprimer. Ah ! il n'est que trop vrai que je suis extrêmement baissée ; on peut me dire que je ne suis pas tombée de bien haut ; peut-être ne s'aperçoit-on pas de ma chute, mais je la sens ; je ne m'en afflige point, je suis peut-être encore assez bonne pour tout ce qui m'environne, mais je ne le serais pas pour vous.

LETTRE 641

Ce samedi 5 avril 1777.

Ah ! je m'en doutais bien ; vous êtes charmé des *Mémoires de Noailles*, j'en aime infiniment le style. J'eus hier au soir les oreilles déchirées d'entendre dire qu'ils étaient pitoyables. C'était Monsieur de Toulouse qui prononça ce blasphème. Mais n'aimez vous pas Louis XIV ? Est-il possible de mieux écrire ? D'avoir plus de bon sens ? Un meilleur cœur ? Plus d'indulgence ? Toutes vos idées sur lui ne sont-elles pas changées ? Et la Reine d'Espagne, ne vous plaît-elle pas beaucoup ? Je n'en suis encore qu'au quatrième volume. Je ne trouve rien à redire jusqu'à présent si ce n'est que l'article de M. de Vendôme [1] est trop succinct ; ce fut lui qui rétablit le Roi d'Espagne. Pour Mme

[7] Mme du Deffand avait un vieux soldat de l'hôtel des Invalides, qui venait tous les matins lui faire la lecture, avant que ses domestiques fussent levés. (B.)

LETTRE 641.—Inédite.

[1] Louis-Joseph, Duc de Vendôme (1654–1712). "En 1710 . . . il ramena à Madrid Philippe V dont la cause semblait désespérée, battit Stanhope à Brihuega (9 déc.) et le lendemain remporta la victoire décisive de Villaviciosa qui assura définitivement la couronne au petit-fils de Louis XIV." (L.L.)

des Ursins, c'était une femme d'intrigues, ambitieuse, active, voilà tout ; je n'en fais pas grand cas. Cette lecture me plaît infiniment. Je pense exactement comme vous, je voudrais qu'il y eût cent volumes, et que toute l'histoire fût écrite dans ce goût-là ; c'est un spectacle où tout est animé et où l'on voit (comme je crois vous l'avoir déjà dit) le derrière des coulisses.

Je suis ravie du retour de M. de Richmond. Je me propose de l'aimer beaucoup, et de faire de fréquents petits soupers avec lui. J'aimerais beaucoup mieux qu'il m'apportât les œuvres de Milord Chesterfield que les chefs-d'œuvre de votre manufacture de porcelaines, dont toutefois je vous fais mille remercîments.

J'avais jugé que vous vous garderiez bien de m'envoyer la lettre de Linguet, exactement par les mêmes raisons que vous me dites, que vous ne voudriez pas qu'elle vînt de vous et qu'elle fût répandue par moi. Je l'ai entendu lire, elle ne m'a pas fort plu. Je ne puis souffrir aucun des ouvrages de nos beaux esprits, tout me déplaît aujourd'hui. Il est bien juste que personne ne m'aime, car je n'aime rien ; j'en excepte Pompom et Tonton, je suis pour le dernier comme vous étiez pour Rosette. Oh ! j'en conviens, on ne doit aimer que son chien.

Ce dimanche.

Devinez par qui je ferais traduire les morceaux de Chesterfield ? par Mme de Cambis ! Elle a commencé à apprendre l'anglais dans le mois de novembre, elle le sait fort bien. N'y a-t-il pas là du Dibutades [2] et d'un certain peintre (n'est ce pas le Titien ?)

Comme vous ne me rendez point compte de vos occupations et que vous me dites toujours que vous êtes tout seul à votre campagne, il serait naturel que je vous crusse du temps de reste. N'avez-vous pas fait la vie des hommes illustres ou célèbres [3] (car ce sont deux choses différentes) de votre nation ? Milord Stormont m'a demandé si je connaissais ce que vous aviez écrit sur Milord Strafford,[4] celui de Charles I. Il m'a conseillé de vous le demander ; vous me feriez certainement plaisir si vous

[2] Dibutades, potier de Sicyone, qui est censé avoir inventé l'art de modeler en relief. Sa fille, ainsi le veut la légende, traçait le profil de son amoureux en suivant sur le mur les contours de son ombre ; Dibutades remplit le dessin d'argile et façonna ainsi un visage en relief qu'il durcit ensuite au feu.

Le sens de l'allusion à Dibutades semble être le suivant—de même que celui-ci fut amené par amour pour sa fille à acquérir un talent nouveau, ainsi la passion de Mme de Cambis pour le Duc de Richmond la poussa à apprendre l'anglais.

[3] *Royal and Noble Authors.* (W.)

[4] Une courte notice sur Strafford se trouve dans les *Auteurs Nobles et Royaux.*

m'envoyiez de petits morceaux de vous, mais si vous êtes choqué de ce que je vous crois désœuvré, pardonnez-le-moi, d'autant plus qu'en vérité je vous crois plus occupé que vous ne dites.

Je ne me trouve point en train d'écrire dans ce moment-ci. Je ne trouve rien à dire.

Je ferai vos compliments à M. de Guines.

Les Choiseul ont courru de grands risques en s'en retournant. On leur envoya de Chanteloup à la dernière poste six chevaux neufs, point dressés, qui prirent le mors aux dents sur la levée qui est entre la rivière et une abîme, heureusement ils en ont été quittes pour la peur.

L'Idole est toujours à Arles, elle reviendra ici au commencement de juin, elle fera en revenant un petit séjour à Chanteloup. Je serai assez aise de la revoir, je suis assez bien avec elle, elle reviendra positivement dans le temps que Paris sera désert. Tous nos nouveaux bâtiments [5] sont remplis, mais cela ne fournit pas une seule personne à voir. Rien n'est si rare que de trouver à qui parler, il me semble qu'autrefois on n'était pas aussi sot. Cette Mme de Cambis me plairait assez, mais je crois que je ne lui plais guère, de plus elle est naturellement sèche, silencieuse, et toute concentrée à un seul objet. Pour les Caraman je n'en sais rien du tout, il marient leurs filles, ils sont maîtres d'école de leurs autres enfants, ils sont dévots, économes, se suffisent à eux-mêmes et écartent autant qu'ils peuvent toute société.

La Duchesse du Carrousel [6] est bien occupée et bien transportée de joie dans ce moment-ci. Sa petite-fille, Mlle de Châtillon, épouse après-demain mardi, le fils unique de Monsieur le Duc d'Uzès,[7] à qui on a donné le titre, il est Duc de Crussol. La noce se fait chez Mme de la Vallière, elle aura cinquante-deux personnes. Mme de Luxembourg y est invitée, ainsi qu'au repas du lendemain chez Mme d'Uzès et le surlendemain chez la Duchesse de Rohan,[8] c'est la suite d'un raccommodement, auquel Mme de Luxembourg est parvenue. Ah ! vraiment c'est elle qui craint véritablement l'ennui, il est étonnant tout ce qu'elle fait pour remplir son temps, elle cultive tous les gens qu'elle déteste ; il n'y a point de sortes de gens qu'elle ne

[5] À St. Joseph. (W.)
[6] La Duchesse de la Vallière.
[7] Le Duc d'Uzès était neveu, et le Duc de Crussol petit-neveu, de la Duchesse de la Vallière.
[8] Nièce de Mme de la Vallière.

recherche, je suis du nombre de ceux qu'elle cultive le plus ; elle me dit qu'elle m'aime beaucoup, mais je n'en crois rien, nous sommes bien ensemble, cela suffit.

LETTRE 642

Ce dimanche 13e avril 1777.

Wiart est dans son lit, avec un rhumatisme dans les reins et une grosse migraine. Il est trois heures, je reçois votre lettre du 8, je ne suis point encore levée, je ne vous répondrai que très-succinctement.

J'aime à la folie les deux, trois et quatrième volumes des *Mémoires de Noailles*, mais le premier et surtout le cinquième et la moitié du sixième, qui est où j'en suis, m'ont fort ennuyée. Mais c'est que je hais les récits de guerre à la mort ; ce ne sont que de vieilles gazettes. Ce Maréchal qui donnait tant de beaux conseils était un fou. Il me prend envie de vous dire une chanson de feu Madame la Duchesse du Maine, sur lui et sur Law.[1] La voici :—

"Votre Law est un filou,
Disait au Régent Noailles ;
Et l'autre, par représailles :
  Votre Duc n'est qu'un fou.
C'est ainsi qu'à toute outrance
Ils se font la guerre entre eux ;
Mais le malheur de la France,
C'est qu'ils disent vrai tous deux."

Je n'affiche point la retraite ; je hais le grand monde parce que j'y suis déplacée, mais je crains encore plus la solitude. J'aime la société, elle m'est nécessaire, et je me crois toujours à la veille d'en manquer. J'ai perdu mes anciens amis, je n'ai même presque plus d'anciennes connaissances ; je ne forme pas de vraies liaisons. Quand je dis que je veux prendre le parti de souper toujours chez moi, c'est que je crois que j'y serai forcée. Il y a quelques maisons ouvertes où je peux aller quand je veux : comme l'Hôtel de Choiseul pendant trois ou quatre mois, chez Mme de Luxembourg depuis le mois de janvier jusqu'à Pâques, et chez les la Reynière toujours. Je vais quelquefois chez ces derniers mais très-rarement, et chez les autres jamais. Je ne

LETTRE 642.—[1] Law, auteur du système du Mississippi. (W.)

suis point priée ailleurs, et si je ne donnais pas à souper, je ne verrais personne. Enfin n'ayez pas peur, je ne prétends point à être philosophe. Je ne connais que deux maux dans le monde, les douleurs pour le corps, et l'ennui pour l'âme. Je n'ai de passion d'aucune sorte ; presque plus de goût pour rien, nul talent, nulle curiosité ; presque aucune lecture ne me plaît ni ne m'intéresse. Je ne puis jouer ni travailler ; que faut-il donc que je fasse ? Tâcher de me dissiper, entendre des riens, en dire, et penser que tout cela ne durera plus guère. Personne ne m'aime, je ne m'en plains pas ; je suis trop juste pour cela.

Je serai fort aise de voir M. de Richmond, du moins je le crois.

LETTRE 643

Ce mercredi 16e avril, à six heures du matin.

Depuis ma dernière lettre, Wiart garde le lit. Je viens de me faire relire la vôtre du 8. Je me reproche d'y avoir répondu d'une manière si succincte, et de ne vous avoir point satisfait sur ce que vous me demandiez. Un peu d'humeur, dont je m'interdis de faire connaître la cause, le changement de secrétaire, tout cela m'a coupé la parole, et m'a fait écrire une courte et sotte petite lettre, en réponse à une des plus agréables, des plus sensées qu'il y ait jamais eu.

Je ne suis pas d'accord de tous les jugements que vous portez.[1] Le feu Maréchal était un fou, même au sens le plus littéral. Il y a des extravagances de lui qui en auraient conduit d'autres aux Petites-Maisons. Le cinquième et le sixième volume, où j'en suis, m'ont infiniment ennuyée ; vous avez toute raison sur les écrits que Louis XIV lui confia en mourant, ils changent beaucoup la disposition où on était pour lui sur sa correspondance avec le Roi et la Reine d'Espagne. Cette petite Reine était charmante. Je fais peu de cas de Mme des Ursins. Je ne vois en elle qu'une femme du grand monde, qui n'aimait que la représentation et le mouvement, ne se plaisait que sur le théâtre, n'était ni bonne ni méchante, ni fausse ni vraie, et dont toute la conduite était un rôle qu'elle jouait assez bien. Pour Mme de Maintenon, je trouve que le portrait qu'en fait l'auteur [2] est

LETTRE 643.—[1] Mme du Deffand fait allusion aux *Mémoires de Noailles*.
[2] Le Duc de Noailles. Il fut mis en relations étroites avec Mme de Maintenon par son mariage avec la nièce et héritière de celle-ci, Mlle d'Aubigné.

extrêmement juste. Elle n'était point aimable, parce qu'elle était triste et indifférente ; sa dévotion avait nui à son esprit et gâté son discernement ; elle s'était laissé conduire par les circonstances. Elle n'était point hypocrite, sa dévotion était petite et minutieuse. Elle avait le malheur d'être sujette à l'ennui ; mais à tout prendre c'était une femme qui avait naturellement l'esprit très-philosophique, et très-éloigné, à ce qu'il me semble, de fausseté et de manège.

Mais n'avez-vous pas été bien fâché de ce que l'intérêt de ces *Mémoires* est coupé tout net à la mort de la Reine d'Espagne ? qu'il n'est plus question de rien ? Pas un mot des disgrâces de Mme des Ursins, du Cardinal Alberoni,[3] de l'arrivée de la Farnèse,[4] de son gouvernement, etc., etc. ? Que dites-vous des lettres de Monsieur le Duc de Bourgogne,[5] de celles du feu Roi, et d'une de Monsieur le Dauphin, qui répond parfaitement à l'idée que j'avais de son esprit ? Si je causais avec vous, j'aurais bien d'autres remarques à faire, mais en voilà assez et peut-être trop pour une lettre.

J'en reçus une hier de votre cousin,[6] remplie de bontés et d'amitiés ; s'il était vrai qu'il m'aime, il saurait bien quelles preuves m'en donner.[7] Le Duc de Richmond s'annonce pour le 20. L'Empereur[8] arrive aujourd'hui ou demain. On murmure certains bruits qui me font plaisir, de conventions, de désarmement ; mais ce n'est peut-être que du bruit.

Adieu. Je vais dormir.

À cinq heures après midi.

Je reçois dans le moment une lettre de Versailles, de M. de Beauvau. Voici ce qu'il me mande :—

" La nouvelle d'un arrangement pacifique avec l'Angleterre se confirme tous les jours."

[3] Giulio Alberoni (1664–1752), fils d'un jardinier de la province de Parme. Il s'éleva jusqu'à devenir premier ministre de Philippe V d'Espagne, mais fut disgracié en 1719.

[4] Élisabeth Farnèse, fille et héritière du Duc de Parme. En 1714 elle fut épousée en secondes noces par Philippe V d'Espagne. Son influence sur son mari fut grande, et eut pour première manifestation la disgrâce de la Princesse des Ursins, qui avait été quelque temps toute-puissante à la cour d'Espagne. Élisabeth Farnèse mourut en 1766.

[5] Louis, Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et père de Louis XV ; il mourut en 1711.

[6] M. Conway. (W.)

[7] Elle veut dire en engageant M. Walpole à faire un autre voyage en France. (B.)

[8] Joseph II arriva à Paris le 18 avril. Il voyageait sous le nom de Comte de Falckenstein.

LETTRE 644

Paris, ce dimanche 20 avril 1777.

J'ai achevé ce matin les *Mémoires de Noailles.* J'avais interrompu cette lecture à la moitié du sixième volume, pour lire des *pauvretés* (c'est le nom que méritent toutes nos nouveautés.) Je ne suis point mécontente de la fin de ce sixième tome, tout au contraire. Je ne vous blâme pas de la grande opinion que vous avez conçue du Maréchal ; il n'est pas le seul qui gagne à être raconté, et qui perde beaucoup à être pratiqué. Je crois que Fénelon n'était point hypocrite, qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes, lesquels cependant il n'avait point soutenus contre l'autorité du Pape : c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit *exalté.* Ce mot est devenu à la mode pour exprimer l'enthousiasme. Je crois que si Fénelon n'avait pas pris le parti de la dévotion, il aurait été très-romanesque. Je n'aime point son genre. Je connais peu Bossuet ; je crois qu'il n'était pas fou, mais qu'il était dur, vain, ambitieux, bien plus que dévot. De son temps on n'était point esprit fort ; il n'y a que M. de la Rochefoucauld qu'on puisse soupçonner de l'avoir été.

Vous ne voulez donc rien traduire pour moi ? A la bonne heure, je ne vous en parlerai plus.

On a rattrapé M. de la Fayette à Saint-Sébastien [1] ; on ne l'a point ramené à Paris, on l'a conduit ou envoyé à Toulon, attendre le Duc d'Ayen, son beau-père, qui va, avec M. et Mme de Tessé, faire le voyage d'Italie.

L'Empereur arriva avant-hier entre cinq et six heures du soir ; il descendit chez son ambassadeur,[2] qui était au lit pour une espèce de coup de sang causé par des hémorroïdes, ce qui le mettra hors d'état de suivre son maître ; il logera chez lui. Il fut hier matin à Versailles ; il visita tous les Princes et tous les ministres, il est d'une familiarité dont on est charmé. Son intention était de loger chez le baigneur, on l'a fait consentir de coucher au château ; le Maréchal de Duras lui a prêté son appartement. On dit qu'il ne recevra personne chez lui, mais qu'il ira visiter tout le monde sous le nom de Comte de Flakem-

Lettre 644.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Fayette fut arrêté, mais s'évada sous un déguisement. Il réussit à gagner le navire qu'on avait équipé pour lui à Passajes en Espagne, et il débarqua près de Georgetown, Caroline Sud, après une traversée d'environ deux mois.

[2] Le Comte de Mercy-Argenteau.

berg.[3] Je vous dirai tout ce que j'en apprendrai, parce que vous aimez les détails.

La réconciliation de la Maréchale[4] et de la Duchesse[5] s'est bornée aux repas de noce, dont on ne pouvait pas se dispenser de la prier, à cause du degré de parenté. Je ferai vos compliments à Mme de la Vallière. Je croyais vous avoir mandé qu'on ne soupait plus chez elle ; sa porte est toujours fermée à dix heures. Pour Mme de Châtillon,[6] je ne lui dirai rien ; je ne la vois point depuis la grande liaison qu'elle avait avec la Lespinasse.

La grand'maman recevra vos compliments, ils lui feront plaisir, mais qu'est-ce que cela vous fait ? Je fais prendre les feuilles de la *Bibliothèque des Romans*, j'imagine que vous en désirez la suite, je vous les ferai tenir par les occasions qui se présenteront.

Je m'étais bien doutée que M. de Richmond n'arriverait pas dans le temps qu'il s'était annoncé, il y a toujours des déchoirs et des délais avec les Anglais. Je n'entends plus parler de Mme de Leinster ni de M. Ogilvie.

Je serai fort aise de faire connaissance avec M. Gibbon[7]; mais je serai pour lui une piètre compagnie : les Necker[8] sont bien mieux son fait. Vous ne voulez pas croire que je baisse beaucoup ; cela est pourtant bien vrai : mon âge n'en est pas la seule cause.

Je revois depuis peu plus souvent Mme de Jonzac ; je pas-

[3] C'est la leçon du manuscrit, mais il faut lire "Falckenstein."

[4] De Luxembourg.

[5] De la Vallière.

[6] La Duchesse, fille de Mme de la Vallière. (W.)

[7] Gibbon arriva à Paris au commencement de mai et y resta jusqu'au commencement de novembre.

[8] Comme on l'a dit, Mme Necker fut le premier amour de Gibbon, alors qu'elle était Mlle Curchod. Ils s'étaient déjà revus depuis son mariage. Après son séjour de 1765 à Paris, Gibbon écrivit à Mr Holroyd :—" J'ai vu la Curchod à Paris. Elle me témoigna beaucoup de tendresse, et le mari fut particulièrement civil. Peut-on m'insulter plus cruellement ? Me prier à souper tous les soirs, aller au lit, et me laisser seul avec sa femme—quelle impertinente sécurité ! C'est faire bien peu de cas d'un ancien amoureux. Elle est aussi belle que jamais, et beaucoup plus 'grande dame'; semble plus heureuse qu'orgueilleuse de sa fortune." (*Lettres*, tome i, p. 81.)

Mme Necker de son côté écrivit à cette occasion à son amie Mme de Brantès :— "Je ne sais, Madame, si je vous ai dit que j'ai vu Gibbon ; j'ai été sensible de ce plaisir au delà de toute expression, non qu'il me reste aucun sentiment pour un homme qui, je vois, n'en mérite guère, mais ma vanité féminine n'a jamais eu un triomphe plus complet et plus honnête. Il a resté deux semaines à Paris ; je l'ai eu tous les jours chez moi ; il était devenu doux, souple, humble, décent jusqu'à la pudeur ; témoin perpétuel de la tendresse de mon mari, de son esprit et de son enjouement, admirateur zélé de l'opulence, il me fit remarquer pour la première fois celle qui m'entoure, ou du moins jusqu'alors elle n'avait fait sur moi qu'une sensation désagréable." (*Lettres diverses recueillies en Suisse par le Comte Fédor Galovkin*, pp. 265–6, Geneva, 1821.)

serai la soirée aujourd'hui avec elle ; j'ai du goût pour elle, j'aimerais à vivre avec elle, mais nos liaisons et nos allures sont très-différentes. Depuis que j'ai perdu mes amis, il est devenu presque impossible que j'en fasse d'autres ; il faut que je me contente d'avoir des connaissances que je n'entretiens et ne conserve que pour les deux soupers que je donne dans la semaine. Je me résous à passer les soirées des autres jours tête à tête avec la Sanadona ; ce qui n'est, je vous assure, pas divertissant. Je ne fais point de projet de retraite. J'ai trouvé l'autre jour un trait dans une comédie qui m'a plu. Un homme, fatigué du monde, triste, mécontent, dit qu'il veut se retirer dans sa campagne pour y trouver la tranquillité et la paix. *Il faut l'y porter*, lui répond-on, *si vous voulez l'y trouver.* Rien n'est si pénible à supporter que le vide de l'âme ; ainsi je conclus que la retraite (qui ne peut que l'augmenter) est de tous les états celui qui me conviendrait le moins ; je ne compte faire aucun changement à la vie que je mène ; il n'y en a pas de plus oisive, de plus dénuée de tout genre d'occupations et d'intérêts.

Si vous voyez votre cousin, dites-lui que sa lettre m'a fait un plaisir extrême, et que j'y répondrai incessamment.

LETTRE 645

Ce dimanche 27 avril 1777.

Que vous dirai-je ? C'est un grand malheur que la folie de votre neveu,[1] mais il m'affecte moins qu'un accès de goutte. L'expérience du passé vous servira ; vous êtes si raisonnable qu'il n'y a point de conseil à vous donner, mais je crains votre sensibilité. Les impressions que vous recevez sont vives ; on n'est maître d'aucun de ses mouvements, mais on l'est de sa conduite, et vous vous souviendrez que vous fîtes mille fois plus que vous ne deviez il y a je ne sais combien d'années [2] ; ne faites que ce que vous devez faire, et que votre bon cœur ne vous mène pas par delà.

On attend le Duc de Richmond à toute heure, j'espère qu'il

LETTRE 645.—Inédite.

[1] Lord Orford. (W.)—On lit dans les *Brèves notes sur ma Vie* de Walpole, en date de 1777 :—" En avril mon neveu, Lord Orford, redevint fou, et fut confié à ma charge, mais, comme il avait employé dans ses affaires un homme de loi dont j'avais mauvaise opinion, je refusai de les gérer." Lord Orford recouvra la raison en mars 1779.

[2] En 1773.

m'apportera de vos nouvelles et que vous aurez pu amener votre neveu à Londres ; c'est ce qui me paraît de la dernière importance, je serais très-inquiète si vous restiez seul avec lui. Vous devez être bien persuadé de ce que je pense et du besoin que j'ai d'avoir de vos nouvelles. Ce n'est pas le moment de vous en donner de ce qui se passe ici ; il n'y est question que de l'Empereur. J'ai écrit une longue lettre à votre cousin qu'il vous montrera si vous le désirez.

Je prie Mme Churchill de me donner des marques de son amitié et de la vôtre ; une plus longue lettre vous importunerait. Je finis en vous priant de ne pas oublier combien est sincère l'intérêt que je prends à vous.

LETTRE 646

Ce mardi 6 mai 1777.

Voilà le Baron de Castille que je vous présente. Vous l'avez vu en dernier lieu sous ce nom-là, et plus anciennement sous celui d'Argenvillier.[1] Il va voir M. et Mme de Masseran,[2] vous en serez quitte avec lui pour quelques politesses et vous me ferez plaisir de lui dire que je vous le recommande, et que vous savez que je l'aime beaucoup. En voilà assez, n'en parlons plus.

Eh bien ! mon ami, vous voilà donc affublé de votre neveu. Je me flatte que vous n'avez point oublié quelle a été sa reconnaissance, et que vous vous conduirez en conséquence dans cette occasion-ci. Monsieur votre frère [3] est étonnant de vous laisser tout l'embarras dont il devrait être seul chargé. Voilà la même aventure d'il y a quatre ans ; elle me fâche, elle m'attriste, elle m'inquiète. Je reçus dimanche dernier un billet de Milady Churchill, elle s'acquittait de l'ordre que vous lui aviez donné, elle ne me dit rien d'elle-même ou du moins fort peu de chose. Est-ce que je ne suis pas bien avec elle ? J'en serais fâchée, vous savez combien je l'estime. Nous avons ici Monsieur le Duc de Richmond, il arriva il y a aujourd'hui huit jours, il m'a apporté la boîte de thé, votre joli tableau, avec un autre dont

LETTRE 646.—Inédite.

[1] On connaissait précédemment le Baron de Castille comme Seigneur d'*Argilliers*.

[2] Le Prince de Masseran était ambassadeur d'Espagne à Londres. Sa femme était fille d'Hercule-Mériadec de Rohan, Prince de Monbazon.

[3] Sir Edward Walpole. Il ne sortait presque jamais de chez lui, en sorte que toutes les affaires résultant de la curatelle de Lord Orford retombaient sur le frère cadet.

il m'a fait présent, et les deux volumes de Milord Chesterfield. Ce jeune Duc, comme vous l'appelez, est un peu triste, la fatigue du voyage en est peut-être cause ; il avait passé deux nuits sans se coucher. Nous l'avons tous reçu à merveille.[4] J'ai soupé tous les jours avec lui, excepté hier qu'il fut à Versailles à l'opéra de *Castor et Pollux*,[5] que l'on représenta pour l'Empereur. Je ne saurais vous en rien mander, car je n'en sais rien.

Je vous envoie la suite de la *Bibliothèque des Romans*, mandez-moi si je la continuerai.

Vous menez une étrange vie, la goutte ou votre neveu sont deux alternatives bien odieuses ; je ne dis pas tout ce que j'en pense. Je me conforme autant que je puis à vos sentiments et à votre conduite.

Le grand-papa doit être parti hier de Chanteloup et arrivé à Limours, à huit lieues de Paris, chez Mme de Brionne où il restera jusqu'au 15 qu'il viendra à Paris. Il soupera peut-être chez moi la surveille de la Pentecôte ; peut-être n'en fera-t-il rien, cela m'est égal ; je crois être parvenue à l'insensibilité ; je ne sais si c'est tant mieux pour moi, mais j'en suis moins importune pour les autres, c'est toujours un bien. Adieu.

C'est chez Mme de la Vallière que vous avez vu ce Baron de Castille ; il vous contera le mariage de Mlle de Châtillon avec le Duc de Crussol, il vous dira tout ce que vous voudrez savoir.

Ce mercredi.

J'ai attendu le passage du facteur pour fermer ma lettre ; j'en espérais une de vous.

M. de Richelieu fut jugé hier, il a gagné son procès ; c'est-à-dire que tous les billets, les lettres et mandats sont déclarés faux ; Mme de Saint-Vincent hors de cour ; un M. de Vedaine et un autre, injonction d'être plus circonspects à l'avenir ; M. de Richelieu obligé de donner des dédommagements à six ou sept personnes, la somme se monte à 65,000 francs. Cela ne vous fait rien ni à moi non plus.

Je fais un tour de force aujourd'hui, je vais à la Comédie. Je pourrai bien ne pas plus entendre que voir, je serai dans

[4] Le Duc de Richmond semble s'être adapté à merveille au monde parisien. Gibbon écrit en août 1777 à Mr Holroyd :—"J'ai rencontré votre favori, le Duc de Richmond, infiniment plus souvent qu'en Angleterre, et je vous assure que l'air de Paris lui réussit admirablement. Il a de l'aisance, de l'attention, et de la gaîté, fait sa cour aux dames, jeunes et vieilles, et a une extrême popularité qui va jusqu'à la vogue dans le beau monde de Paris." (*Lettres*, tome i, p. 316.)

[5] Le chef d'œuvre de Rameau, donné pour la première fois en 1737.

une très-petite loge avec Mme de Luxembourg et Mme Necker. De là je reviendrai souper chez moi, et je penserai que vous êtes avec votre fou de neveu où vous vous ennuyez encore plus que vous ne feriez chez moi.

LETTRE 647

Ce dimanche 11 mai 1777.

Votre lettre me tranquillise, je craignais votre sensibilité, mais la raison est toujours en vous la plus forte.

Je suis très-fâchée de la mort du petit Cholmondeley, je vais écrire à madame sa mère.

Vous aurez vu le Baron de Castille quand vous recevrez cette lettre. Il me semble que je n'ai rien à vous mander qui puisse vous intéresser. Vous ne vous souciez guère du procès de M. de Richelieu : on dit qu'il l'a gagné. Comme je n'entends pas les affaires, je croirais, en lisant son arrêt, que lui et sa partie l'ont tous deux perdu. Quand il sera imprimé, je vous l'enverrai si vous voulez.

L'Empereur continue à se faire admirer : il fut hier à l'Académie des sciences ; on l'y attendait depuis douze ou quinze jours ; tout était préparé pour faire devant lui des expériences de chimie ; il y resta une demi-heure, on ne lui fit aucun compliment, il ne voulut aucune place de distinction. Il y a toute apparence qu'il n'ira à aucune autre Académie. Il n'y a point de jour qu'il n'emploie à visiter tous les établissements, les manufactures, etc. Il couche chez son ambassadeur, M. de Mercy ; il se lève à huit heures, fait tous ses tours jusqu'à deux heures qu'il rentre à l'hotel de Tréville, où loge toute sa suite ; il y dîne avec MM. Colloredo, Cobentzel, Belgioioso,[1] ne reçoit qui que ce soit, puis il sort avec eux ou sans eux, va quelquefois aux spectacles, voir des maisons autour de Paris ; il observe tout, ne critique rien : je crois qu'il est surpris de l'extrême magnificence de notre cour, mais qu'il n'en est point jaloux. Les beaux esprits doivent être bien étonnés du peu d'empresse-

Lettre 647.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Tous ces gentilshommes appartenaient à la suite de l'Empereur. Le Comte Cobentzel s'était distingué dans les affaires intérieures de l'Empire; il fut à une date ultérieure ambassadeur à Paris. "Il faisait oublier," dit Ségur, "une laideur peu commune par des manières obligeantes, une conversation vive et une gaîté inaltérable."

Le Comte Belgioioso fut ambassadeur impérial à Londres. Il était venu à Paris à la requête de l'Empereur, qui voulait le connaître mieux. Belgioioso fut ministre plénipotentiaire aux Pays-Bas en 1783, et mourut en 1802.

ment qu'il a pour eux ; aussi ne paraît-il ni vers ni prose à sa louange. On lui donne mardi une fête à Trianon, et jeudi à Choisy. Il verra dimanche prochain la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit. On croit qu'il partira le lendemain.

Venons à M. de Richmond. Je crains que sa santé ne soit pas bonne ; il est d'une singulière tristesse : il soupera chez moi ce soir avec Mme de *Cambis*. Vous en a-t-il parlé ? [2] Il fut l'autre jour à Sèvres pour la commission que vous lui avez donnée ; il m'a dit vous en avoir écrit.

Si M. Gibbon est parti dimanche dernier, il doit être arrivé, et en ce cas je souperai demain avec lui chez les Necker. J'ai grand besoin de troupes auxiliaires, car tous mes compatriotes se dispersent.

Le grand-papa vient pour la cérémonie de l'ordre,[3] il doit souper chez moi vendredi. Le lendemain de la Pentecôte il ira visiter MM. Trudaine, d'Haussonville,[4] et Boullongne, c'est-à-dire leurs maisons, et puis il s'en retournera chez lui avec madame sa sœur et le grand Abbé. La grand'maman est présentement toute seule. Mmes de Luxembourg et de Lauzun iront cette semaine passer trois ou quatre jours à Saint-Cloud ; elles feront un voyage à Chanteloup au commencement de juin ; les Comtesses de Boufflers les y joindront à leur retour de la Provence. Mme de Mirepoix prétend avoir pris le parti de ne plus souper, mais la stabilité dans ses projets n'est pas son fort. Mme de Rochefort a une fièvre qu'on dit être putride. Voilà tout ce que je sais, et ce que vous savez j'espère aussi bien que moi, c'est que je suis et serai toujours votre meilleure amie.

Je ne sais où adresser ma lettre à Mme Cholmondeley : vous voudrez bien lui faire tenir ce billet.

[2] Gibbon écrit à Mr Holroyd :—"Mr Walpole m'a donné une recommandation pour Mme du Deffand, une agréable jeune dame de quatre-vingt-deux ans, qui a des soupers continuels et la meilleure société de Paris. Si vous voyez le Duc de Richmond à Lewes il vous parlera de cette maison, où je l'ai rencontré presque tous les soirs. Informez-vous auprès de lui de Mme de Cambis. Je crains que la pauvre Mary* ne soit entièrement oubliée." (*Lettres*, tome i, pp. 312–13.)

[3] "Le 18 Sa Majesté Impériale fut présente à la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit. Le Duc de Choiseul était revenu de ses terres pour assister à cette fonction, il saisit cette occasion de faire sa cour à l'Empereur. Il s'était présenté la veille à l'hôtel, mais ce ne fut que dans l'anti-chambre du Roi qu'il vit Sa Majesté Impériale ; Elle traita le Duc avec bonté, lui parla assez longtemps, mais d'objets indifférents, et l'Empereur évita ensuite de se trouver dans les endroits où il prévoyait pouvoir rencontrer le Duc, qui ne sera pas fort content d'avoir tiré si peu de parti du séjour de l'Empereur en France." (Mercy à Marie-Thérèse, tome iii, p. 68.)

[4] Dans le manuscrit, "Ossunville."

---

* Gibbon veut sans doute dire la Duchesse de Richmond, dont le prénom était Mary.

LETTRE 648

Ce dimanche 18 mai 1777.

Vous êtes bien malheureux par vos parents ; je me plaignais de n'en point avoir, j'avais tort.

Qu'est-ce que c'est que cette Milady Walpole [1] à qui la vieille Duchesse de Devonshire [2] laisse cinq mille pièces ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Je suis fort contente de M. Gibbon ; depuis huit jours qu'il est arrivé, je l'ai vu presque tous les jours : il a la conversation facile, parle très-bien français ; j'espère qu'il me sera de grande ressource ; le grand-papa a beaucoup de curiosité de le voir ; il a lu ce qu'on a traduit de son histoire, il en est charmé ; il doit venir demain chez moi, j'ai pris mes mesures pour qu'il y trouve M. Gibbon.

On ne parle ici que de l'Empereur. Le hasard me l'a fait voir. Je soupai lundi passé chez les Necker ; j'y arrivai à neuf heures et demie, l'Empereur y était depuis sept heures un quart ; il avait été avec M. Necker environ deux heures, après lequel temps il passa chez Mme Necker, qui avait chez elle MM. Gibbon, l'Abbé de Boismont, Marmontel, Leroy, de l'Académie des sciences, notre ami Schuwalof. Quand j'entrai dans la chambre, il vint au-devant de moi, et dit à M. Necker : " Présentez-moi." Je fis une profonde révérence ; on me conduisit à mon fauteuil ; l'Empereur voulant me parler et ne sachant que me dire, et me voyant un sac à nœuds, me dit : " Vous faites des nœuds ? "—" Je ne puis faire autre chose."—" Cela n'empêche pas de penser."—" Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser."—Il resta jusqu'à dix heures un quart ; il sait très-bien notre langue, il parle facilement et bien ; il est d'une simplicité charmante ; il est surpris qu'on s'en étonne ; il dit que l'état naturel n'est pas d'être Roi, mais d'être homme. Il n'y a rien qu'il ne veuille voir et connaître ; il aura tout vu et connu, excepté la société, pour laquelle le temps lui manque, ayant partagé celui qu'il doit passer ici en deux emplois, de curieux

LETTRE 648.—[1] Fille de cette Duchesse. (W.)—Lady Rachel Cavendish, troisième fille du troisième Duc de Devonshire. Elle épousa en 1748 Horatio Walpole, cousin et homonyme d'Horace Walpole, qui, en 1757, succéda à son père comme deuxième Baron Walpole de Wolterton.

[2] Catherine, née Hoskins, veuve du troisième Duc de Devonshire (qui mourut en 1755), et mère de Lady Walpole.

et de courtisan ; il avait été le jeudi précédent à l'Académie des sciences, je crois vous en avoir rendu compte. Il fut avant-hier, vendredi, à l'Académie des belles-lettres, et hier à l'Académie française ; il n'a point voulu faire de jaloux. On ignore le jour de son départ ; je crois que ce sera bientôt. Ses succès ici ont été fort grands ; mais comme il n'a distingué personne, ceux qui prétendent à l'être commencent à faiblir sur ses louanges. Il a voulu voir M. Turgot, et dans cette intention il a été chez Madame la Duchesse d'Anville, et ensuite chez Mme Blondel,[3] sous le prétexte que M. Blondel avait été ministre plénipotentiaire à Vienne, et qu'il a été chez tous ceux qui y ont été. Il a beaucoup causé avec M. Turgot, qu'il savait devoir trouver chez ces deux dames. Vraisemblablement la raison qu'il avait pour vouloir le voir, c'est que ses systèmes d'administration sont suivis à Florence.[4]

Dans sa conversation avec M. Necker, il avait avec lui les personnes de sa suite, MM. de Mercy, de Colloredo, de Cobentzel, de Belgioioso. Il n'a reçu dans les trois Académies aucun compliment, il a resté dans chacune une demi-heure. Depuis l'opéra qu'on lui a donné à Versailles, la Reine lui a donné des comédies à Trianon et à Choisy ; mais un hasard heureux, qu'il faut que je vous raconte, c'est que l'autre jour, étant allé à la Comédie-Française où l'on jouait *Œdipe*[5] et où il arriva au second acte, au quatrième, dans la scène de Jocaste et d'Œdipe, Jocaste dit, en parlant de Laïus :—

"Ce Roi plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé."

Le parterre, les loges, tout battit des mains. En voilà, je crois, assez sur l'Empereur.

Parlons de M. de Richmond. Je le vois souvent, il ne se porte point bien, il est extrêmement occupé ; je lui donnerai à

[3] Mme Blondel était la sœur de M. Francès, qui avait été secrétaire d'ambassade de France en Angleterre, à l'époque de la paix de Paris. Mme Blondel était fort admirée et estimée pour les bonnes qualités de son esprit et de son cœur. (B.)

[4] Pierre-Léopold, grand Duc de Toscane, était frère de Joseph II, auquel il succéda comme Empereur en 1790.

[5] De Voltaire.

lire votre lettre. En voilà, je pense, assez pour aujourd'hui ; j'ai fait un effort pour vous, que je ne ferai assurément pour personne.

LETTRE 649

Paris, ce dimanche 25 mai 1777.

Votre dernière lettre demanderait une grande réponse, mais je suis un peu incommodée aujourd'hui, je crois avoir eu un peu de fièvre cette nuit, je m'en tiendrai donc au pur nécessaire.

Le Baron de Castille n'est pas mon ami, mais une connaissance renforcée, tenant du complaisant, qui sait toutes les petites nouvelles, qui recueille toutes les chansons, les petits vers, etc. Vous ne pouvez pas honnêtement vous dispenser de le voir et de lui faire voir votre petit château, Mme de la Vallière vous en saura gré.

Vous en penserez ce que vous voudrez, mais je puis vous assurer que votre *jeune Duc* est fort épris,[1] et qu'il est de la plus profonde tristesse.

J'ai beaucoup de soin de votre ami M. Gibbon, il soupe toujours chez moi quand j'y soupe ; M. de Choiseul qui est charmé de ce qu'on a traduit de son livre, m'a demandé à le voir. Il l'a vu, mais un instant ; cette connaissance n'aura pas de suite, parce que le grand-papa s'en retourne à son château, où il attend Monsieur le Comte d'Artois qui y passera un jour franc, c'est-à-dire qui y couchera deux nuits. Il arrivera le 6 à Chanteloup et il sera de retour à Versailles le 8 ; j'aurais pu vous dire cela en moins de paroles. L'Empereur lui rendra visite. Il l'a très-bien traité. Tout le monde a été content. Le jour du départ n'est pas encore fixé, on croit que ce sera vendredi ou samedi de cette semaine.

Est-il vrai que Milord Stormont est rappelé, et qu'on lui destine une place considérable[2] ? On me dit cette nouvelle hier au soir. Je venais de quitter le Milord. Je demandai à

LETTRE 649.—Inédite.

[1] La passion du Duc de Richmond pour Mme de Cambis déplaisait sans doute à Walpole, qui aimait beaucoup la Duchesse, fille du premier lit de la Comtesse d'Ailesbury, que son cousin et ami, le Général Conway, avait épousée.

[2] Ce bruit était sans fondement ; Lord Stormont demeura ambassadeur jusqu'à l'année suivante. Il était alors complètement ignorant des négociations de Vergennes avec Franklin, qui aboutirent (au début de l'année 1778) à l'alliance déclarée de la France avec les États-Unis.

plusieurs personnes si cette nouvelle était vrai, on n'en savait rien.

Il y eut hier au soir un grand souper et une musique chez l'ambassadeur de Naples, j'y avais fait inviter M. Gibbon. C'était l'opéra de *Roland*, paroles de Quinault, corrigées par Marmontel et mises en musique par Piccinni. Je n'y pris pas grand plaisir.

Vous et la Princesse Amélie avez raison, M. de la Fayette est en Amérique, ou en chemin pour y arriver.

Vous me demandez le procès de M. de Richelieu. Je ne sais pas si je pourrai l'avoir, je n'ai rien lu que l'interrogatoire de Mme de Saint-Vincent. Je relirai votre lettre et si je ne réponds pas à tous les articles, ce sera pour une autre fois, aujourd'hui j'ai un peu mal à la tête.

LETTRE 650

Ce mardi 27 mai 1777.

Je commence cette lettre dans l'intention de ne la finir que dimanche. Je me reproche de vous avoir écrit que je croyais avoir eu un peu de fièvre. J'ai vu Bouvart, il a dit que ce n'était rien ; je le pense de même, mais mes insomnies sont insupportables ; mes meilleures nuits sont de deux ou trois heures de sommeil, et comme j'en passe treize ou quatorze dans le lit, ce temps est cruellement long pour qui ne peut ni lire ni écrire ; j'épuise mon Invalide,[1] je prends toutes les sortes de lectures en aversion, je me creuse la tête à réfléchir, je m'examine, je m'épluche, et je suis, avec plus de raison que vous, très-peu contente de moi, et j'ai plus de peine en vérité à me supporter que je n'en ai à supporter les autres ; ma situation ne me met pas dans le cas de faire de belles actions, où il puisse entrer de la vanité ; mon amour-propre a d'autres objets ; vous le qualifieriez de jalousie, et je crois que vous auriez tort. Il est vrai que je suis blessée des manques d'égards, des préférences qui me semblent injustes. Ce n'est pas que je m'estime, ni que je fasse aucun cas de moi, mais j'en fais encore moins de tous les sots que je rencontre. Mais tout cela ne serait rien, si je n'avais pas en moi un fonds d'ennui que rien ne peut vaincre, et qui me met au-dessous de rien.

Lettre 650.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Voyez la lettre 272 (vol. ii, p. 170).

Je suis très-persuadée que vous n'avez nuls reproches à vous faire sur les motifs de votre conduite, tant avec votre neveu qu'avec tout autre.

Dites-moi, je vous prie, laquelle de toutes les passions vous paraît la moins dangereuse, c'est-à-dire la moins contraire aux vertus. Est-ce l'amour, l'ambition, ou l'avarice ? Ne les supposez pas dans un degré excessif. Quand vous m'aurez dit votre opinion, je vous dirai la mienne.

Je ne vous ai point répondu sur M. Gibbon, j'ai tort ; je lui crois beaucoup d'esprit, sa conversation est facile, et *forte de choses*, comme disait Fontenelle ; il me plaît beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'embarrasse pas. Je me flatte qu'il est content de moi, c'est-à-dire qu'il me sait gré de la satisfaction que je lui marque de causer avec lui ; je ne m'embarrasse nullement de ce qu'il pense de mon esprit, il me suffit qu'il ne me trouve pas le ridicule d'y prétendre.

J'aime M. de Richmond. Je ne sais pas à quel degré il est épris, mais il paraît l'être. Je ne sais ce que vous entendez quand vous dites *que vous ne croyez point à sa passion pour la dame au Chevalier triste, que ce n'est qu'une galanterie d'affiche tout au plus, qu'il est d'un scrupule incroyable et la vertu même ;* je n'entends pas cela, expliquez-le-moi. Qu'est-ce que c'est qu'une galanterie d'affiche, et qu'est-ce que la vertu même a à démêler dans tout cela, et qui vous le rend incroyable ?

Vous ne me parlez plus de votre neveu l'Évêqué,[2] il n'est donc pas mort ? En voilà assez pour aujourd'hui, demain je vous parlerai de l'Empereur.

Ce mercredi 28.

Je soupai hier chez les Necker avec plusieurs diplomatiques, MM. de Richmond et Gibbon ; je n'y appris rien et l'on n'y dit rien qui valut la peine d'être retenu.

J'ai encore passé une nuit, à une heure et demie près, sans le moindre sommeil, ni même assoupissement, Mon petit chien n'est pas de même, il dort dix ou douze heures de suite, immobile comme une pierre.

Je vous promis hier de vous parler de l'Empereur, je vous tiendrai parole ; mais il faut auparavant que je vous parle de mon petit chien. Je l'aime à la folie, il a pour moi une tendresse qui lui a acquis mon cœur et fait que le lui pardonne

[2] Dr Keppel, Évêque d'Exeter. (W.)—L'Évêque, qui mourut au mois de décembre 1777, avait épousé la fille aînée de Sir Edward Walpole.

tous ses défauts, quoiqu'ils soient très-grands : il aboie, il mord. Il a innombrablement d'ennemis ; la liste de ses morsures et des manchettes déchirées est très-longue ; mais c'est qu'il ne veut pas qu'on m'approche ; je le bats, mais il ne se corrige point. Il a quelques amis, un certain Chevalier de Beauteville, les ambassadeurs de Naples et d'Espagne, Mme de Luxembourg, voilà à peu près tout, et voilà aussi tout ce que je vous en dirai. Venons à l'Empereur. Il a été partout, il a voulu voir *le passé, le présent* et *l'avenir :* on ne pénètre point l'époque qu'il préfère. On croit qu'il partira vendredi ou samedi ; il visitera nos provinces, il veut voir les bords de la Loire, ce qui le conduira très-près de Chanteloup ; il a promis d'y rendre visite. Son séjour ici a été le double de ce qu'il avait projeté. On s'est peut-être trop accoutumé à le voir ; les impressions qu'il a faites se sont usées ; la simplicité plaît, mais à la longue paraît peu piquante. Je crois que ses voyages lui seront fort utiles ; il écrit tous les soirs tout ce qu'il a vu, entendu et retenu ; sa tête sera remplie de beaucoup de connaissances, il en peut résulter des idées. Enfin il y a toute apparence qu'il sera un très-bon souverain, et qu'il ressemblera plus à votre Henri VII, à notre Charles V, qu'à Frédéric II. Ce pronostic est fort hasardé.

Connaissez-vous les *Éléments de l'histoire d'Angleterre*, par l'Abbé Millot ? J'aime beaucoup sa manière d'écrire. Savez-vous ce que je lis présentement ? La *Bible*. Si vous l'avez oubliée, relisez-la.

Ce jeudi 29.

Je vous plains de l'ennui de cette lettre ; je serais tentée de la jeter au feu : c'est n'avoir songé qu'à tuer le temps. Allons, je veux me persuader que je suis avec vous, je vous conterai un petit fait de l'Empereur qui m'a fort amusée ; le voici.

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps ni dans quel lieu, il rencontra sur le grand chemin une chaise de poste versée, et celui à qui elle appartenait fort embarrassé ; il s'arrêta et lui offrit une place dans sa voiture ; l'homme l'accepta. Ne se connaissant ni l'un ni l'autre, l'Empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venait, où il allait ; il se trouva qu'ils faisaient la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnait à deviner ce qu'il avait mangé à son dîner.—" Une fricassée de poulet ? " dit l'Empereur.—" Non."—" Un gigot ? "—" Non."—" Une omelette ? "—" Non."—Enfin l'Empereur rencontra juste.—" Vous l'avez dit," en lui tapant sur la cuisse.—" Nous ne

nous connaissons point," dit l'Empereur ; " je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je ? "—" Peut-être un militaire." —" Cela peut être, mais on est encore autre chose."—" Vous êtes trop jeune pour être officier général ; vous êtes colonel ? "— " Non."—" Major ? "—" Non."—" Commandant ? "—" Non."— " Seriez-vous gouverneur ? "—" Non."—" Qui êtes-vous ? Êtes-vous donc l'Empereur ? "—" Vous l'avez dit," en lui tapant sur la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut descendre. " Non, non," lui dit l'Empereur, " je savais qui j'étais quand je vous ai pris ; j'ignorais qui vous étiez ; il n'y a rien de changé, continuons notre route."

On nous dit hier que la Geoffrin lui avait écrit qu'elle mourrait de douleur si elle ne le voyait pas ; il a eu la complaisance d'y aller. Il part, dit-on, après-demain.

LETTRE 651

Ce dimanche 1er juin, à 6 heures du matin.

Je serais bien tentée de jeter au feu tout ce qui accompagne et qui a précédé ce billet-ci. Je ne veux point remettre à cet après-dîner pour l'écrire. J'ai pris hier de la casse, je me reveillerai peut-être très-tard. L'effet de ma médecine, ma toilette, me mèneront peut-être jusqu'à six ou sept heures du soir, et je n'aurais plus le temps de répondre à votre lettre.

Quelles sont donc les plaintes que je vous fais ? De qui suis-je mécontente ? Quels sont les gens que je violente pour en être aimés ? Vous avez contracté l'habitude de me réprimander, c'est comme un accent que vous avez pris et que vous ne sauriez perdre ; mais comme c'est l'amitié qui vous l'avait fait prendre, la continuation ne peut que m'en plaire ; mais prenez garde seulement que si je ne peux vous nommer personne sans vous faire imaginer que je n'en suis pas contente, cela mettra une grande entrave à mes lettres ; il me paraîtrait bien dégoûtant d'être réduite à de simples gazettes.

L'Empereur est parti d'hier matin. Il n'a rien fait ni rien dit pendant six semaines de séjour qui ait été susceptible d'aucune critique. On ne peut être plus agissant, plus parlant, et en

Lettre 651.—Inédite.

même temps plus simple, plus naturel et plus prudent. Le Roi lui a fait de beaux présents en porcelaines, en tentures des Gobelins, et tapis de la Savonnerie.[1]

Vous voudriez avoir tout le procès de M. de Richelieu ; je me suis informée en quoi cela consisterait : en cent-soixante et tant de mémoires ; jamais vous ne liriez cela, et comment vous les faire tenir ?

Le Baron de Castille est un très-bon enfant, nous sommes fort bien ensemble. Je suis fort aise que vous le traitiez bien. M. Gibbon réussit parfaitement.[2] On lui trouve beaucoup d'esprit. Je me flatte qu'il est content de moi. Sa conversation me plaît beaucoup ; son séjour ici m'est très-agréable, surtout dans les circonstances du moment, où tout le monde se disperse.

Ne vous fâchez pas contre moi, je ne suis pas si déraisonnable que vous le croyez. Je ne mets personne à la torture pour forcer à m'aimer ; ce n'est pas par le motif que vous avez la politesse de me donner. Je suis très-convaincue que je ne suis point aimable, et très-persuadée que je ne plais à personne, et qu'excepté Tonton, qui que ce soit ne m'aime. Quelques personnes me veulent du bien, et vous êtes certainement celle qui m'en souhaite le plus.

À midi.

J'ai encore le temps de vous dire un mot, et ce sera pour parler de M. de Richmond. Je suis fort contente de lui ; s'imaginerait-il que je ne le suis pas ? Vous marquerait-il quelque inquiétude sur cela ? Et prendriez-vous le change en me croyant mécontente ? Je le vois beaucoup, nous ne parlons point sentiment, et c'est un sujet que je ne traite plus.

J'espère que nous allons avoir du beau temps, je le souhaite pour vous ; car pour moi il m'est égal que le temps soit chaud, ou froid, sec ou pluvieux.

Je suis honteuse de ce volume, ne craignez point que j'en prenne l'habitude.

[1] La Savonnerie, qui, comme son nom l'indique, était primitivement une fabrique de savons, avait été transformée en manufacture royale de tapisseries.

[2] Gibbon, de son côté, n'eut pas une impression moins favorable des Français :— " Plus je connais Paris, plus je l'aime. Dans le monde que je fréquente, le train de vie est facile, poli, divertissant ; presque chaque jour est marqué par l'acquisition de quelque nouvelle connaissance, qui vaut d'être cultivée ou qui, du moins, vaut qu'on s'en souvienne." (*Lettres*, tome i, pp. 317–18.)

LETTRE 652

Paris, ce dimanche 8 juin 1777.

Je me suis bien repentie de vous avoir parlé de fièvre, elle n'a eu nulle suite. Je me conduis très-bien présentement, j'observe un grand régime, il m'est devenu très-nécessaire; M. de Richmond vous dira que je me porte bien. Il est réellement le meilleur homme du monde, je me flatte d'être fort bien avec lui. Je ne sais si son affaire [1] réussira, il s'en flatte. Moi je crains qu'on ne l'amuse.

Je m'accommode de plus en plus de M. Gibbon; c'est véritablement un homme d'esprit; tous les tons lui sont faciles, il est aussi Français ici que MM. de Choiseul, de Beauvau, etc. Je me flatte qu'il est content de moi; nous soupons presque tous les jours ensemble, le plus souvent chez moi: ce soir ce sera chez Mme de Mirepoix. Je voudrais qu'il vous écrivît et qu'il vous dît naturellement comme il me juge et que vous me le fissiez savoir.

J'ai appris que j'avais eu plus de succès auprès de l'Empereur que je n'avais pensé; il dit à Mme du Châtelet, étant à Choisy, qu'il ne se souvenait plus du nom d'une femme qu'il avait vue chez M. Necker, qu'il avait trouvée de bonne conversation, et qui avait beaucoup de vivacité; c'est Mme de Luxembourg qui me l'a écrit, à qui Mme du Châtelet l'a dit; elles sont toutes les deux à Chanteloup. Monsieur le Comte d'Artois a dû y arriver hier; il y séjourne aujourd'hui, il sera demain à Versailles. Il y aurait beaucoup de récits à faire de tous les amusements que mes parents lui préparaient; ils auront trente-cinq ou quarante personnes, tant de la suite du Prince que de leur compagnie; je serais bien fâchée d'être là. Tous les jours j'augmente de paresse, et c'est dans l'ordre. J'ai quelque espérance que le petit Craufurd fera un voyage ici, j'en serais fort aise. Est-ce que vous n'auriez pas rendu ma lettre à Mme Cholmondeley? Elle ne m'a pas répondu.

Je suis fort aise que vous soyez si content de notre Baron de Castille, c'est un très-bon enfant.

Mme de Châtillon me dit l'autre jour qu'elle vous avait écrit; je l'assurai qu'elle vous avait fait grand plaisir.

Lettre 652.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] D'établir sa pairie d'Aubigny. (W.)

Je crois que ma lettre qui a précédé celle-ci, et qui a été l'ouvrage de sept jours, vous aura bien ennuyé ; je me laisse aller toujours à la disposition présente, je ne pense pas assez à l'effet qu'elle produira ; c'est la conduite que j'ai toujours tenue avec vous, et qui m'a si souvent et si extrêmement mal réussi ; je ne sais pas assez me contraindre et jamais me contrefaire, cela ne vous a pas empêché de m'accuser d'affectation ; ce que je n'ai jamais eu avec vous ainsi qu'avec tout autre.

LETTRE 653

15 juin 1777.

Je me trouve bien ridicule, bien sotte et bien peu digne d'intéresser personne ; enfin, on ne peut avoir plus de dégoût de quoi que ce soit que je n'en ai de moi-même. J'admire votre complaisance d'entretenir une correspondance avec quelqu'un dont on est séparé pour la vie. Mais parlons d'autres choses.

Ce que vous me dites du petit Craufurd me fait plaisir. Je crois que je serai fort aise de le revoir. Ce *je crois* vous surprendra, je devrais en être sûre ; mais je ne le suis de rien, pas plus de mes sentiments que de ceux des autres.

Je persiste à trouver beaucoup d'esprit à M. Gibbon ; mais serez-vous surpris si je vous dis qu'il frise un peu le ridicule par un trop grand désir de plaire et par vouloir mettre un tour fin et léger à tout ce qu'il dit ? Je ne sais pas si je fais bien de vous dire cela, mais, malgré ce petit défaut, il me plaît beaucoup ; il m'est d'une grande ressource, et je suis fort aise du projet qu'il a de rester encore ici deux ou trois mois. Mme de Luxembourg, qui est encore à Chanteloup, m'écrit aujourd'hui qu'elle sera à Paris mercredi de très-bonne heure et qu'elle soupera chez moi : c'est d'elle dont je reçois le plus de marques d'amitié.

Je suis actuellement dans la lecture des romans, je lis *Tarsis et Zélie*.[1] Il y a cinquante ans que j'avais ce livre sans avoir pu me résoudre à le lire ; j'en suis assez contente. Je ne puis

LETTRE 653.—L'original de cette lettre ne figure pas actuellement dans le corps du manuscrit, ayant été donné par Miss Berry au Marquis de Sainte-Aulaire, qui l'imprima le premier dans sa *Correspondance inédite de Mme du Deffand* (Paris, 1859 ; tome ii, pp. 386–8) ; la lettre fut ensuite comprise par le même éditeur dans sa *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt* (Paris, 1866 ; tome iii, pp. 269–71.) (Voyez notre *Introduction*, I, § 2.)

[1] Par Roland Le Vayer de Boutigny, maître des requêtes et intendant de Soissons. *Tarsis et Zélie* parut en 1665. Le Vayer est également l'auteur de deux ouvrages sérieux sur l'autorité royale. Il mourut en 1685.

me livrer à l'histoire, si ce n'est celle de quelques particuliers, des mémoires écrits par ceux de qui ils sont, des lettres, des pièces de théâtre, mais jamais de morale ni de métaphysique ; ma vie n'est qu'une perte de temps continuelle, elle est celle d'un pauvre génie qui ne sait s'occuper de rien. Je vous trouve beaucoup d'esprit, vous m'avez répondu à merveille sur ma question des trois passions. Vous avez raison, la pire est toujours celle qui domine, il faudrait dire celle qui nous domine ; c'est toujours pour nous celle qui devient la pire ; mais vous vous exprimez mieux que moi, parce que vos idées sont plus justes et plus approfondies. Vous avez beaucoup de bonté, elle fait le tourment et l'occupation de votre vie. Je ne doute nullement que vous ne voulussiez faire le bonheur de la mienne ; mais cela est impossible : il n'y faut pas songer. Toutes vos leçons sont bonnes, ne me les refusez jamais.

Milady Ailesbury a écrit pour moi des choses charmantes au Duc ; elles m'ont fait un plaisir extrême. Elle dit qu'elle est dans l'intention de me revenir voir. Ces paroles, n'eussent-elles que le son, elles seraient toujours très-agréables.

On débite ici mille fausses nouvelles ; on disait hier que vous aviez pris une frégate près de la Caroline. Mon premier mouvement a été d'en être fâchée, et puis je me suis dit : Qu'est-ce que cela me fait ?

Mme de Beauvau vous fait mille remercîments des attentions que vous avez eues pour M. et Mme de Jarnac [2] par rapport à elle ; elle m'a fort recommandé de vous en marquer sa reconnaissance.

LETTRE 654

Paris, ce dimanche 22 juin 1777.

La poste ne m'apporte rien aujourd'hui ; vous ne voulez pas que j'en sois fâchée, je ne le suis pas ; mais je ne puis m'empêcher de craindre que cette maudite goutte ne soit la cause de cette irrégularité.[1]

M. de Richmond eut de vos nouvelles mardi dernier ; il m'a même lu de sa lettre l'article qui me regardait ; il est plein

[2] Frère et belle-sœur de Mme de Beauvau. M. de Jarnac avait récemment épousé en secondes noces, une Anglaise, Miss Smith.

Lettre 654.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Walpole ne souffrait pas alors de la goutte, mais les affaires de son neveu aliéné Lord Orford, l'occupaient beaucoup.

d'intérêt et de compassion : je connais la bonté de votre cœur, ainsi il ne m'a point surprise, mais il m'a fait prendre la résolution de ne me plus jamais plaindre. Je sais par expérience que la compassion est un sentiment qui attriste l'âme, et qu'on doit éviter de le faire éprouver à ses amis ; nous avons des comédies pour lesquelles j'ai beaucoup de répugnance, où l'on représente des personnages qui sont dans l'humiliation, dans l'abandon, des pères déguenillés ; on est touché de leurs malheurs, on en est affligé, mais cependant sans en être attendri ; on n'aime point à les voir, on souhaite qu'ils disparaissent.

M. de Presle me doit donner pour vous deux catalogues in-douze fort épais ; j'y joindrai ce que j'aurai de feuilles de la *Bibliothèque des Romans*, le Duc m'a dit qu'il vous les ferait tenir. Les attentions qu'il a pour moi ne me laissent pas douter du désir qu'il a de vous plaire : je vais vous rapporter les soins qu'il me rend, ils ne m'en sont que plus agréables.

Mme de Luxembourg est revenue mercredi de Chanteloup. J'ai reçu aujourd'hui une grande lettre de Mme de Gramont, très-familière, pleine de narrations, enfin telle que vous les aimez.

L'Empereur n'a point été à Chanteloup, quoiqu'il ait été à Tours, de Tours coucher à Poitiers, abandonnant le projet de remonter la Loire, et en conséquence le projet d'aller à Chanteloup. L'Idole et sa belle-fille en arrivent aujourd'hui. Je ne prévois pas en tirer grand parti ; je trouve tous les jours, de plus en plus, que la fable de La Fontaine, de *L'Alouette et ses petits*,[2] est de bien bon sens. J'exécute ce que j'avais projeté ; je soupe presque tous les jours chez moi, hors deux, dont l'un est chez les Necker, l'autre chez la Comtesse de Choiseul, qu'on appelle la petite sainte. M. Gibbon me convient parfaitement ; je voudrais bien qu'il restât toujours ici ; je le vois presque tous les jours ; sa conversation est très-facile, on est à son aise avec lui ; mais je n'ai pas encore lu son ouvrage, c'est-à-dire la première partie ; les deux autres ne sont point encore traduites.

En voilà assez pour une lettre qui n'est pas une réponse.

Je crois que j'ai un peu de goutte, c'est peut-être un air que je me donne. Je sens de la douleur à l'article de milieu d'un de mes doigts, ce n'est que par intervalles, mais le mouvement n'en est pas toujours libre. Je souhaiterais fort que la vôtre y fût semblable.

[2] La Fable (iv, 22), qui commence,
"Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe."

LETTRE 655

Paris, ce dimanche 29 juin 1777.

Vos leçons sont très-bonnes et la meilleure réponse que je puisse vous faire c'est d'en profiter. Vous avez dû voir par une de mes dernières lettres, celle où je vous parlais de ce que vous aviez écrit de moi à M. de Richmond, que j'avais pris des résolutions conformes à ce que vous me prescrivez.

Je n'ai point autant d'esprit que vous, ni de connaissances ni d'usage du monde, mais je me flatte que j'ai autant d'orgeuil, et que je ne m'abaisse pas auprès de ceux de qui j'éprouve des dégoûts. On se méprend souvent en jugeant de la conduite de quelqu'un avec tout le monde par celle qu'on a eue dans quelques cas particuliers. Vous m'entendrez. C'est pour ne vous pas parler plus longtemps de vous et de moi que je ne m'explique pas plus clairement.

L'affaire du Duc est en très-bon train, il paraît persuadé de son succès ; il compte partir le 7 du mois prochain, il vous portera des catalogues et la *Bibliothèque des Romans*.

N'attribuez la stérilité de mes lettres qu'au peu d'événements qu'il y a eu ; elles n'auraient pu être remplies que de conjectures. Vous apprendrez par la première celles qui seront confirmées. Tout ce que je puis vous dire dans celle-ci, c'est que M. Taboureau, contrôleur général, donne aujourd'hui sa démission. M. Necker, qui ne peut le remplacer à cause de la religion, sera cependant à la tête des finances. Sous quelle dénomination ? j'ignore.

L'ambassadeur de Sardaigne est rappelé.

J'ai vu hier Mme Menel,[1] monsieur son fils, et un autre Anglais dont j'ai oublié le nom ; c'est le Duc qui me l'a amené. Il m'a paru qu'il parlait bien notre langue, il est vrai qu'il n'y a point eu de conversation. Elle m'a remis l'éventail dont je vous remercie, il est fort singulier.

Pour suppléer à la stérilité de mes lettres, sachant que vous aimez beaucoup celles de l'Abbé Barthélemy, je vous envoie la dernière que j'en ai reçue.[2] On se flatte d'une visite de l'Em-

Lettre 655.—Inédite.

[1] C'était probablement Mrs. Meynell, née Scrimshire, femme de Hugo Meynell, le maître fameux des Meutes Quorn.

[2] Voyez, pour cette lettre, la *Correspondance complète de Mme du Deffand avec Mme de Choiseul*, etc. (Paris; 1866 ; tome iii, pp. 271–3.)

pereur à Chanteloup,[3] et j'avais prié qu'on chargeât l'Abbé de m'en faire le détail. Ne soyez point embarrassé de n'avoir point de nouvelles à me mander, je m'en passe à merveille, celles de votre santé me suffisent.

LETTRE 656

Ce mercredi 2 juillet.

La pairie [1] de M. de Richmond fut enregistrée hier au Parlement, elle le sera aujourd'hui ou demain à la chambre des comptes. Je ne doute pas qu'il ne vous le mande, mais je me fais un plaisir de vous dire moi-même cette bonne nouvelle.

M. Taboureau donna sa démission dimanche dernier. M. Necker est à la tête de la finance, son titre est *directeur des finances*. Il logera à l'Hôtel du contrôle à Paris et dans toutes les maisons royales. Il n'a point voulu accepter aucun traitement d'argent. Il servira gratis, c'est-à-dire sans appointements. Les arrangements qui sont la suite de ce changement souffrent plusieurs difficultés ; je compte que dimanche je serai plus instruite, je vous manderai tout ce que je saurai.

Le Duc ne partira point lundi, nous espérons qu'il retardera son départ jusqu'au 12.

LETTRE 657

Ce mercredi 9 juillet 1777.

Le départ de M. de Richmond devient incertain ; je vous avais écrit une grande lettre, comptant qu'il vous la porterait, je viens de la jeter au feu. Que vous dirai-je dans celle-ci ? que M. Necker est directeur général des finances ; vous le savez, sans doute ; qu'il a refusé les appointements et tous les droits attachés à la place de contrôleur général, dont il ne lui manque que le titre, en ayant toutes les fonctions et l'autorité. Il loge à Paris, ainsi que dans toutes les maisons royales, dans

[3] Choiseul et ses partisans comptaient exploiter la visite de l'Empereur pour leur politique ; aussi furent-ils grandement mortifiés de découvrir que l'Empereur s'était trouvé à Tours, tout près de Chanteloup, et n'était pas venu au château.

LETTRE 656.—Inédite.

[1] Sa pairie d'Aubigny.

LETTRE 657.—Incomplète dans les éditions précédentes.

l'hôtel du contrôle général ; et s'il était catholique, il aurait le titre de contrôleur.

Trouvez bon que je vous envoie les édits, et que je m'épargne la peine de vous transcrire ce qu'ils contiennent : je comptais que ce serait M. de Richmond qui vous les porterait, ainsi que les catalogues et la *Bibliothèque des Romans*.

Je deviens très-paresseuse, c'est-à-dire très-stérile ; et si notre correspondance, comme vous me le faites entendre, vous devient trop pénible, je consens que vous la rendiez moins fréquente ; il ne faut point qu'elle devienne une gêne. Est-il vrai qu'une de vos nièces épouse Milord Shelburne ? [1]

Nous avons ici Milord Dalrymple qui arrive d'Italie ; je ne me souviens plus dans quelle ville il a vu le Duc et la Duchesse de Gloucester ; il a trouvé le Duc dans un état pitoyable pour sa santé, et la Duchesse, la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Si vous lui écrivez, comme je n'en doute pas, remerciez-la de l'honneur qu'elle m'a fait en chargeant le Milord de me faire ses compliments ; vous trouverez bon que je croie vous les devoir.

Il est vrai que les attentions de M. de Richmond peuvent m'être personnelles, mais la part que je vous y donnais ne diminuait point le plaisir qu'elles me faisaient, ni même ma reconnaissance pour lui. Il dit que ce qui le retient ici, c'est des formalités qu'il reste à faire pour la cour des aides, et des visites aux Princes du sang. La chanson dit, *un cheveu de ce qu'on aime, tire plus que quatre bœufs*. Qu'en pensez-vous ?

Je compte que vous direz mille choses pour moi à M. Conway et à Milady ; je les conjure de ne me pas ôter l'espérance de les revoir ; je leur suis véritablement attachée, et très-reconnaissante des marques de souvenir qu'ils me donnent par M. de Richmond et par l'ambassadeur.

Je crois vous avoir mandé que j'ai reçu une lettre du petit Craufurd. Il donne l'espérance de le revoir dans le mois d'août s'il ne va pas en Écosse ; mais en ce cas il fait serment de venir à la fin de septembre. Mais à ces promesses je dis le refrain de ma chanson, " Eh ! bon, bon, bon, les gens d'Albion," etc.

Il y a trois conseillers d'État nommés pour un comité des

[1] Si Lord Shelburne avait eu un tel désir, la discrétion habituelle de Walpole l'eût empêché d'y faire aucune allusion dans ses lettres. Lord Shelburne, qui était veuf, cherchait certainement à se marier. En 1778, il se fiança à une certaine Miss Molesworth, qui l'abandonna, et en 1779 il épousa Lady Louisa Fitzpatrick, sœur de Lord Ossory.

finances, qui sont : MM. de Beaumont et de Fourqueux, ci-devant intendants des finances, et M. de Villeneuve. Leur emploi sera pour ce qu'on appelle le contentieux : je ne sais pas trop bien en quoi il consiste.[2] Comme M. Necker ne peut pas prêter de serment, il ne peut pas non plus faire de signatures ; on dit que ce sera M. de Beaumont qui signera.

LETTRE 658

Ce 13 juillet, à 6 heures du matin [1777.][1]

Ceci n'est qu'un billet pour vous annoncer que M. de Richmond partira demain ou après-demain. Il vous portera des livres et peut-être une très-longue lettre selon la disposition où je me trouverai. Je répondrai à celle que j'ai reçue de vous hier, qui contre votre intention a réveillé en moi une sensibilité que je croyais avoir perdue.

Demain ou peut-être dès aujourd'hui je vous en dirai davantage.

LETTRE 659

Ce 13 juillet 1777.

La situation de madame votre nièce[1] est affreuse ; je n'y puis penser sans frémir. Dans quel abîme l'amour ou l'ambition l'ont-ils précipitée ! Que n'a-t-elle suivi vos conseils quand il en était encore temps ?[2] Mais les passions peuvent-elles écouter ? Non, non, il n'y a que leurs suites et les malheurs qu'elles entraînent qui peuvent les détruire, ou du moins les terrasser. Quelle ressource reste-t-il à cette malheureuse Princesse ? La raison, le courage ? Tristes consolateurs ; l'estime qu'ils font obtenir est un bien faible dédommagement.

Ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous intéresse ; ce serait pour moi un vrai bonheur, si c'était pour vous une con-

[2] D'arranger quelques points touchant la perception des taxes, sur lesquelles les fermiers généraux n'étaient pas d'accord avec les personnes soumises à leur pouvoir. (B.)

LETTRE 658.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

LETTRE 659.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La Duchesse de Gloucester ; on croyait le Duc à l'agonie. (W.)—Le Duc et la Duchesse étaient alors en Italie.

[2] Horace Walpole avait essayé de dissuader sa nièce d'un tel mariage, qui avait fait brouiller le Duc de Gloucester et le Roi son frère.

solation de me confier vos peines. La tendre et sincère amitié devrait produire cet effet ; mais c'est de quoi il ne faut point parler ; tout, jusqu'au nom, vous en déplaît.

Le Duc partira je crois demain ou après-demain. Je l'ai peu vu ces derniers jours-ci ; ses affaires, c'est-à-dire leurs suites, qui sont nombres de remercîments, et puis de tendres adieux, qui seront accompagnés de beaucoup de larmes, m'ont enlevé tous ses moments. Dites-lui bien quand vous le verrez que je me suis beaucoup louée de toutes ses attentions, que je suis remplie d'estime et d'attachement pour lui, et cela est très-vrai. C'est un homme excellent, il est sensible, généreux, compâtissant, il a toutes les vertus, une complaisance, une douceur, qui le rendent extrêmement aimable. Vous avez bien choisi vos amis, je troquerais bien tous ceux que j'ai ici pour MM. Conway et de Richmond.

Je vous ai je crois mandé que j'avais reçu une lettre du petit Craufurd, qui s'annonce pour le mois d'août ou à la fin de septembre. Cette promesse a l'air de bonne foi, mais que de choses peuvent en déranger l'exécution !

Je voudrais, de tout mon cœur, rendre mes lettres amusantes ; mais, malgré ma bonne volonté, l'instinct m'arrête : je sens que rien de ce que je pourrais vous dire ne peut vous intéresser. Quelle part peut-on prendre à des objets qu'on a vus comme la lanterne magique, qu'on ne doit jamais revoir ? Cependant, pour vous obéir, je vous dirai que M. Necker commence fort bien son ministère ; ses premières opérations plaisent au public, et sont approuvées par les honnêtes gens ; il ne veut point mettre d'impôts, et comme il est important et nécessaire d'égaler la recette à la dépense, cela ne se peut faire qu'en réformant les abus ; ceux de la dépense de la cour sont impossibles, ou du moins ne se peuvent faire que petit à petit ; il faut cependant un prompt remède. Les abus de la perception sont immenses, et s'il parvient à les réformer, il fera un grand chef-d'œuvre. Il s'y prend bien, mais il faut que le Maurepas le soutienne, et voilà ce qui est bien scabreux. L'entreprise est toujours très-louable et lui fait beaucoup d'honneur. S'il n'est pas soutenu, il n'attendra pas son congé ; il se retirera sans être dans le cas de changer rien à son état, puisqu'il n'a pas augmenté sa dépense, et qu'il ne reçoit aucun appointement, ni aucune grâce honorifique ; il a jusqu'à présent rétabli le crédit que ses prédécesseurs avaient entièrement détruit.

Je cherche si je sais quelque autre chose à vous mander, je ne trouve rien ; mais peut-être avant le départ de M. de Richmond arrivera-t-il quelque événement que je pourrai ajouter à cette lettre.

Je fus hier souper à Auteuil, chez l'Idole ; j'y menai M. Gibbon : je suis toujours très-contente de son esprit, mais il est pour les beaux esprits comme était Achille pour les couteaux,[3] quand il était chez je ne sais quel roi ; il est allé aujourd'hui au Moulin Joli [4] avec M. Thomas. Je lui rends justice, on sent moins avec lui qu'avec tout autre qu'il est un auteur.

Ce lundi.

On murmure de la guerre, on parle d'un comité qu'on dit avoir été tenu avant-hier, de MM. de Saint-Germain, Montbarey, Sartine, Vergennes et votre ambassadeur. Je le vis hier ; je le trouvai plus triste et plus taciturne qu'à l'ordinaire, l'air occupé. Nous aurons la guerre, je le crois ; notre correspondance alors ne pourra pas être fort exacte. Voilà comme tout prend fin, et qu'on peut dire des liaisons ce que Voltaire a dit de l'âme : *c'est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint s'il ne s'augmente.*

M. de Richmond passa hier la journée à Versailles. Je n'ai point entendu parler de lui depuis vendredi. Je ne vis point hier M. Gibbon, je soupai chez M. de la Reynière avec Mme de Luxembourg. Sa femme est aux eaux de Luxen, elle n'en reviendra qu'à la fin d'août.

Le voyage de Compiègne est rompu, la Reine a la fièvre tierce. Il y aura à la place deux voyages de Choisy, et le Roi ira chasser deux fois à Compiègne.

M. de Valentinois, fils de M. de Monaco, épouse demain Mlle d'Aumont, fille de la Duchesse de Mazarin ; M. de Monaco ne voulait pas que sa femme signât le contrat,[5] et M. d'Aumont ne voulait pas le mariage sans sa signature : cela était encore en débat hier l'après-dîner. Je ne sais si ce différend est terminé, mais il n'était pas, dit-on, impossible qu'il en résultât une

[3] Mme du Deffand veut dire que l'attraction des hommes de lettres était pour Gibbon aussi irrésistible que le fut pour Achille, habillé en fille à la cour de Lycomède, Roi de Scyros, celle des armes que lui montra Ulysse, quand il vint à cette cour déguisé en colporteur pour découvrir où était le héros.

[4] "Jardin anglais" tracé dans une des îles de la Seine, et appartenant à M. Watelet, grand amateur d'arts et aquafortiste accompli. Walpole décrit ce jardin dans une lettre à Mason du 6 septembre 1775. (Voyez la note 2 de la lettre 590.)

[5] Le Prince de Monaco avait été séparé judiciairement de la Princesse sa femme, par un arrêt du parlement, en 1771. (B.)

rupture. Il n'est donc point vrai qu'une de vos petites nièces épouse Milord Shelburne ? Vous ne m'en dites rien.

Je suis fort aise que Mme Beauclerk [6] soit de retour des eaux, et qu'elle soit à Strawberry-Hill. Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a point de femme aussi aimable et qui ait autant d'esprit et de talents. Elle doit vous être d'une grande ressource : c'est un singulier bonheur que de rencontrer quelqu'un qui plaise et qui convienne ; il arrive rarement, et pour l'ordinaire ne dure guère.

Je verrai sans doute aujourd'hui M. de Richmond. Vous ne le verrez pas sitôt, il ne va pas droit à Londres.

J'ai peu vu Mme de Menel,[7] elle a dû partir aujourd'hui pour Bruxelles, où elle doit passer quelques jours avant de retourner à Londres.

Nous avons eu ici une Comtesse de Buquoi [8] la plus aimable du monde. Elle part demain pour Spa. Voilà en vérité tout ce que je puis dire. J'ai ramassé tout ce que j'ai pu, je ne trouve plus rien. Parlez-moi beaucoup de vous et des vôtres, de vos occupations, de vos amusements ; tout ce que vos lettres contiennent me fait plaisir, jusqu'à vos injustes gronderies.

LETTRE 660

Paris, ce dimanche 27 juillet 1777.

Je reçois votre lettre du 21, et en même temps deux autres, l'une de M. de Beauvau qui est à Plombières, l'autre de la grand'-maman qui revenait de Richelieu (qu'ils avaient eu la curiosité d'aller voir).[1] Toutes les deux sont longues, remplies d'expres-

[6] Lady Diana Beauclerk.

[7] Voyez la note 1 de la lettre 655.

[8] C'est la leçon du manuscrit ; si c'est une Anglaise, peut-être s'agit-il de la Comtesse de Buchan.

LETTRE 660.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Toute la société de Chanteloup, étant allée voir le Marquis de Voyer aux Ormes (à vingt lieues de Chanteloup), poussa jusqu'à Richelieu, qu'on visita, en l'absence du propriétaire. L'Abbé Barthélemy décrit leur voyage ("douze dans une voiture faite en Angleterre et très-légère") ainsi que le château :—"Le premier aspect est imposant, la façade du château est couverte de statues et de bustes apportés d'Italie . . . Tout ce que je puis vous dire c'est que la fortune et les arts n'ont rien épargné . . . On ne trouverait point sur les murs, sur les poutres, les plafonds, un espace d'un pouce d'étendue qui ne soit peint, ou doré, ou sculpté par les plus habiles artistes du temps. La galerie est grande, superbe, mais un peu basse ; l'appartement du Roi n'a que trois pièces, dont l'une, qui est le cabinet, contient, entre autres beautés, deux excellents tableaux de Poussin."

sions de la plus tendre amitié. La vôtre a un ton sévère ; eh bien, je n'en crois pas moins être plus aimée de vous que de qui que ce soit, et c'est ce qui s'appelle la foi, mais qui ne me fera pas tenter de transporter les montagnes.

J'ai une extrême joie des nouvelles que vous me donnez des Altesses Royales[2]; je serais charmée qu'elles passassent par Paris, certainement je m'y ferais présenter.

J'espère que nous n'aurons point la guerre ; l'arrivée de la Marquise de Noailles[3] à Londres n'est-elle pas une raison pour le croire ?

Vous êtes un drôle d'homme ! Quand vous haïssez d'entendre parler de quelque chose, vous vous persuadez qu'on vous en parle toujours. Je vous ai écrit deux ou trois fois sur cette passion du Duc, et comme elle vous choque, vous vous persuadez que je n'ai cessé de vous en parler ; mais moi à qui elle ne fait rien, je suis très-assurée de ne vous en avoir pas entretenu. Il faut à cette occasion que je vous dise une gentillesse de cette Vicomtesse.[4] Elle a appris l'anglais, elle le sait fort bien ; elle a traduit plusieurs portraits de Milord Chesterfield, et elle a écrit au Chevalier de Boufflers, qui est à son régiment, de m'en faire un envoi au nom de feu Milord. Le voici :—

" J'obtins autrefois quelque gloire
Dans les portraits que j'entrepris,
Et mes flatteurs me faisaient croire
Que j'avais remporté le prix.
Aujourd'hui, sans oser me plaindre,
Au second rang je suis placé,
Et je sais que dans l'art de peindre,
Une aveugle m'a surpassé."

Cela n'est-il pas joli ? Je n'ai encore vu de la traduction que le portrait de George 1er. J'aurai celui de monsieur votre père et tous les autres.

Je voudrais bien que les Churchill fissent un tour a Paris ; celle que vous appelez Marie,[5] est-elle celle que je connais ? Je n'ai point de nouvelles du petit Craufurd, je n'ai point répondu à sa dernière lettre, il m'a mandé qu'il viendrait ici le mois prochain en cas qu'il n'allât point en Écosse, et que s'il y allait, il ne viendrait qu'à la fin de septembre. J'ai peine à croire qu'il me tienne parole.

[2] Le Duc et la Duchesse de Gloucester.
[3] L'Ambassadrice de France en Angleterre. (W.)
[4] La Vicomtesse de Cambis. [5] Lady Cadogan, leur fille aînée. (W.)

Je vais être pendant quinze jours ou trois semaines dans une grande solitude ; la Maréchale de Luxembourg part mercredi 30 pour Villers-Cotterets, d'où elle reviendra le 13. Mmes de Boufflers partent le même jour pour une de leurs terres en Normandie, dont elles reviendront le 9. Tous les hommes sont éparpillés, il me restera la Vicomtesse, qui fera peut-être aussi quelques escapades à Roissy ou à Villers-Cotterets. Ce qui sera sédentaire ce sera M. Gibbon et les Necker ; je ne vois ces derniers qu'une fois la semaine, qui est le jeudi. Tout mon amusement consiste en mes correspondances ; j'aime beaucoup à recevoir des lettres, mais je n'ai pas le même plaisir à y répondre. Sans oser me comparer à Mme de Sévigné à nul égard, une très-grande différence d'elle à moi, c'est qu'elle se plaisait à écrire et qu'elle était vivement affectée de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle mettait par conséquent beaucoup de chaleur à ce qu'elle racontait. Moi, je suis médiocrement affectée ; je n'ai point de mémoire, peu de facilité à m'exprimer, souvent des vapeurs qui m'ôtent la faculté de penser, et puis quand c'est à vous que j'écris, la crainte m'offusque, jamais mes lettres ne vous contentent ; il faut que j'évite tout ce qui serait susceptible de certaines interprétations, que je me rappelle les choses dont je vous ai déjà parlé, pour ne pas tomber dans des répétitions ; enfin, enfin, je ne suis point à mon aise avec vous, je vous crains. Je sais bien que c'est un sentiment qui en accompagne toujours d'autres mais vous m'en donnez la dose un peu trop forte.

Voudriez-vous que je vous parlasse de nos opérations de finance ? J'espère que non, je m'en tirerais fort mal ; qu'il vous suffise de savoir que tout ceci prend un air raisonnable et solide, qu'on démêle que c'est un homme de bon sens [6] et d'esprit qui gouverne ; il est fort à désirer qu'il n'arrive point de changement. On disait hier, comme une chose certaine, que la feuille des bénéfices serait donnée aujourd'hui à M. de Marbœuf, Évêque d'Autun. Le Cardinal de la Roche-Aymon ne veut point mourir, on se lasse d'attendre.

Je dirai à Mme Necker ce que vous m'ordonnez.

Je soupe ce soir chez Mme de la Vallière ; si le Baron de Castille est arrivé, sans doute que je l'y trouverai, il me dira de vos nouvelles.

M. de Richelieu a appris avec étonnement que tout Chanteloup avait été à Richelieu ; avec indignation que le concierge

[6] M. Necker. (W.)

avait fait tirer le canon pour eux ; il a dit que s'il l'avait su, il aurait envoyé des boulets.[7]

LETTRE 661

Ce dimanche 3 août 1777.

Je ne reçois point de lettre, on dit qu'il n'y a point de courrier, j'en attendais avec impatience. Je m'intéresse aux Altesses Royales ; peut-être en recevrai-je des nouvelles demain, car je ne doute pas que vous ne m'ayez écrit. J'ai reçu une lettre mercredi dernier du Duc de Richmond, pleine d'amitié ; il me mande qu'il vous invite de le venir voir à sa campagne. Irez-vous ? Avez-vous abandonné le projet d'aller chez votre cousin et chez les Ossory ? Je crois que tout ce que vous ferez sera en conséquence des nouvelles que vous recevrez de Leurs Altesses. Je voudrais bien qu'elles passassent par ici, certainement je m'y ferais présenter.

J'ai appris ce matin la mort de la Maréchale de Fitzjames ; elle était dans son château, elle se cassa la jambe il y a un peu plus de trois semaines. Elle était, dit-on, fort bien remise, elle n'avait eu aucun accident, ni douleurs ni fièvre, et aujourd'hui, elle est morte. Je vais tout à l'heure monter chez Mme de Grave, de qui elle était cousine, pour savoir les détails.[1]

Il n'y a de nouvelles ici que des choses d'administration, qui ne me font rien du tout et qui vous feraient encore moins.

Je regrette beaucoup le Duc de Richmond, je ne le voyais pas bien souvent, mais c'est bien pis d'être sans espérance de le voir. Il se promet pour l'année prochaine, " mais bon, bon, bon," etc., la fin de cette chanson, si vous vous en souvenez, ce sera aussi la fin de cette lettre, n'ayant plus rien du tout à dire.

[7] Le Maréchal de Richelieu était grand ennemi du Duc de Choiseul, et avait causé sa chute en présentant Mme du Barry à Louis XV. (W.)

LETTRE 661.—Inédite.

[1] "On a ouvert la Maréchale de Fitzjames ; c'est un abcès près du cœur, formé par le contre-coup de sa chute, qui s'est crevé." (Mme du Deffand à Mme de Choiseul, 7 août 1777.)

LETTRE 662

Ce dimanche 10 août 1777.

Je crois qu'il y a bien peu de gens qui reçoivent de l'agrément de leur famille. Les malheurs de la vôtre vous font souffrir, mais vous pouvez les aimer, parce que la plupart sont aimables; et moi je n'ai pas un parent avec qui je voulusse faire connaissance, s'ils ne m'étaient rien. Ce qui m'intéresse le plus de vos proches, c'est madame votre sœur Churchill, et puis votre nièce l'Altesse. Je conviens que celle-ci a fait son malheur, et c'est justement cela qui la rend le plus à plaindre, parce que ce qui abat le plus l'âme, c'est d'avoir des reproches à se faire. Une remarque que je fais, c'est que la vanité cause toujours des malheurs, grands ou petits.

J'aimerais bien à jaser avec vous; je crois que nous serions souvent d'accord dans les jugements que nous portons; je vois que vous croyez à la guerre, je ne sais qu'en penser; je conviens que l'arrivée de la Marquise de Noailles ne prouve rien, ce peut n'être qu'un semblant; mais je suis persuadée que nous ne la désirons pas: nous ne songeons dans le moment présent qu'à remédier au dérangement de nos finances, et la guerre serait un grand obstacle à ce dessein. Tout événement me devient indifférent. Depuis quinze jours ou trois semaines ma santé n'est point bonne; je n'ai aucun mal particulier, mais je suis comme une vieille montre qui se détraque, et qu'il faut conduire au doigt et à l'œil pour la mettre à l'heure présente. J'ai encore des moments où je suis en vie, mais ils sont rares; je vois sans grand chagrin mon dépérissement; la faiblesse n'est point un état qui m'effraye, le détachement qui en est une suite naturelle ne me déplaît pas; et tout ce qui éteint le désir et l'activité produit nécessairement la tranquillité et l'indifférence, et c'est là ce qui peut rendre la vieillesse supportable.

Je serais assez aise que notre ami vînt me voir, mais s'il n'y vient pas je m'en consolerai. Je m'amuse présentement des petites commodités que je me donne, je viens de faire faire une armoire à côté de mon tonneau que je voudrais que vous vissiez; j'aurai sous la main toutes les choses dont on peut avoir besoin.

J'aurais été bien étonnée que vous n'eussiez pas été content des vers du Chevalier de Boufflers, ils sont extrêmement jolis.

LETTRE 662.—Incomplète dans les éditions précédentes.

J'ai lu deux portraits[1] que Mme de Cambis a traduits, ceux de George 1er et de monsieur votre père; je n'en ai point été contente; mais je vous dis à l'oreille que je ne le suis point de l'ouvrage de M. Gibbon, il est déclamatoire, oratoire; c'est le ton de nos beaux esprits: il n'y a que des ornements, de la parure, du clinquant, et point de fond; je n'en suis qu'à la moitié du premier volume, qui est le tiers de l'in-quarto, à la mort de Pertinax. Je quitte cette lecture sans peine, et il me faut un petit effort pour la reprendre. Je trouve l'auteur assez aimable, mais il a, si je ne me trompe, une grande ambition de célébrité; il brigue à force ouverte la faveur de tous nos beaux esprits, et il me paraît qu'il se trompe souvent aux jugements qu'il en porte; dans la conversation il veut briller et prendre le ton qu'il croit le nôtre, et il y réussit assez bien; il est doux et poli, et je le crois bon homme; je serais fort aise d'avoir plusieurs connaissances comme lui, car à tout prendre il est supérieur à presque tous les gens avec qui je vis.

Je soupai hier chez la Marquise de Mirepoix avec Mme de Boisgelin, Mme de Marchais, Mlle Sanadon, et une comédienne nommée Mme Suin.[2] La tante, la nièce et Mme Suin récitèrent le *Tartuffe* parfaitement bien: cela ne m'empêcha pas de dormir pendant un acte; j'y eus du regret, mais j'étais si faible que je ne pus m'en empêcher.

Je devrais aller ce soir à Auteuil[3]; j'y suis engagée; mais je crois que je n'en ferai rien, et que je resterai avec la Sanadona: je m'accommoderais bien plus d'elle, si elle voulait bien s'en tenir à ce qu'elle est; mais, toute médiocre que je suis, je lui donne une émulation de me ressembler qui me la rend quelquefois insupportable: elle fait des définitions; elle porte des jugements qu'elle croit conformes à ce que je pense, et qui n'ont pas le sens commun. Cependant, de toutes les personnes qui m'environnent, c'est celle qui m'est peut-être la plus chère et qu'il me serait le plus fâcheux de perdre.

Adieu, c'est assez bavarder.

Vous savez sans doute la mort de M. Trudaine.[4] Le Président de Cotte a les ponts et chaussées.

[1] Par Lord Chesterfield. Ils venaient d'être publiés pour la première fois.

[2] Mme Suin fit ses débuts à la Comédie-Française en 1775: même alors, prétend Grimm, elle était vieille et laide.

[3] Où la Comtesse de Boufflers et sa belle-fille, la Comtesse Amélie, avaient alors une maison. (B.)

[4] Directeur-général des ponts et chaussées. "Vous serez bien surprise en apprenant la mort de M. Trudaine . . . Lundi 5 il se portait comme à son ordinaire;

La Maréchale de Luxembourg revient mercredi de Villers-Cotterets, Mme de Cambis y est allée hier, elle en reviendra vendredi. Il y a bien peu de monde à Paris, cela ne me fait pas grand'chose. Ce que je désirerais le plus à présent, ce serait quelque lecture amusante, car pour instructive et profitable, c'est-à-dire, de grandes histoires, ou de la morale, je n'en veux point.

Je n'irai point à Auteuil; je viens de m'excuser. Je viens de relire votre lettre, pour juger si elle ne me fournirait rien à dire de plus. Non, si ce n'est que personne n'écrit aussi bien que vous, n'a plus d'idées, et ne les fait mieux entendre, malgré vos fautes de langage.

LETTRE 663

Ce dimanche 17 août 1777.

Je savais le mariage de madame votre nièce,[1] je le trouve infiniment heureux, et j'y prends toute la part possible. Si j'agissais par mes sentiments et si je suivais nos usages, j'écrirais à madame votre sœur et à madame votre nièce, mais je ne ferais que les importuner, elles aimeront mieux recevoir par vous tous mes compliments; chargez-vous-en donc, je vous supplie. Je suis réellement charmée de cet événement. Madame votre sœur y est, je crois, très-sensible; j'aurais bien du plaisir à la revoir.

Vous ne me mandez point en quel endroit sont les Altesses Royales.[2] L'état de madame votre nièce est affreux dans le moment présent et elle ne peut espérer un avenir heureux. Votre amitié lui sera d'un grand secours, c'est l'unique bonheur sur lequel elle puisse compter, et si elle vous est attachée, comme elle le doit, ce sera pour elle une grande consolation,

depuis quelque temps il se plaignait de sentir une barre dans son estomac . . . Le mardi, il alla se promener en voiture, il en descendit, voulant faire quelques tours à pied; se trouvant très-faible, il fit peu de chemin, il remonta en carrosse; à peine y fut-il entré qu'il tomba sans connaissance sur ceux qui étaient avec lui. On le ramena bien vite, on le fit saigner; le sang, dit-on, vint bien, et soudain il mourut." (Mme du Deffand à Mme de Choiseul, 7 août 1777.)

Lettre 663.—Inédite.

[1] Lady Cadogan. (W.)—Dans une lettre à Mann du 11 août 1777 Walpole écrit:—"La fille aînée de Lady Mary Churchill a épousé Lord Cadogan. Elle est jolie, aimable, et a vingt-huit ans; lui est riche et en a cinquante. Elle fait un très-beau mariage, qui vaut mieux selon moi qu'une union avec un de nos jouvenceaux qui pour la plupart dissipent d'énormes fortunes en une couple d'années." (*Lettres*, tome x, p. 95.)

[2] Elles étaient à Trente.

elle pourra vivre avec vous, et selon moi, un véritable ami change en bien tous les malheurs.

Je crois vous écrire de l'autre monde, je me trouve aussi séparée de vous que si j'y étais déjà arrivée, et les objets qui m'environnent ne me ramènent point à celui-ci. Ils n'ont guère plus de réalité pour moi que celles des ombres. Je n'ai point le courage de vous entretenir de ce que je sais, de ce que je vois, je ne saurais me persuader que cela vous fît rien. Cependant si je jugeais de vous par moi, je penserais autrement, car vos nouvelles me font toujours plaisir, mais vous m'avez tant répété que nous ne nous ressemblions point, que je suis toujours incertaine sur ce que je dois vous dire.

Voilà toutes mes connaissances qui vont se rassembler, les Idoles sont déjà de retour. Les Beauvau arrivent d'aujourd'hui en huit. Mme de Gramont viendra à la fin du mois ; elle passera quelques semaines, et M. de Choiseul quelques jours. L'objet de leur voyage est l'accouchement de la Princesse de Poix,[3] après lequel ils retourneront à Chanteloup, et ils n'en reviendront qu'à la fin de décembre. Tout comme il leur plaira.

J'ai toujours oublié de vous demander si les derniers oignons de lis avaient réussi et si vous avez eu des lis couleur de rose.

J'ai vu le Baron de Castille, il est charmé de l'Angleterre, il en est ivre, il m'en entretint hier toute la journée. Il n'avait point laissé le Prince Masseran dans un état aussi fâcheux que vous dites.

Je soupe ce soir chez Mme de Mirepoix et en très-petite compagnie. Je ne puis plus souffrir le grand monde. Je m'y trouve déplacée. Adieu.

Cette Maréchale m'a chargée de vous dire mille choses, elle est charmée du mariage de Milady Cadogan.

LETTRE 664

Ce samedi 23 août 1777.

Je ne comprends rien à la poste, ou pour mieux dire aux vents. D'où vient ai-je reçu votre lettre aujourd'hui ? Le temps n'est point changé, et le procédé ordinaire est de ne recevoir les lettres que le dimanche ; mais je ne m'en plains pas,

[3] Fille du Prince de Beauvau.

LETTRE 664.—Incomplète dans les éditions précédentes.

puisqu'en vérité il n'y a plus que par la poste que je puis recevoir quelque plaisir. Je suis d'une humeur enragée ; tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie : il faut que je me fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde. Je ne sais si cela tient à ma santé, et je crains que cette disposition ne soit une maladie.

Ce dimanche.

Je ne pus pas continuer hier, et c'est tant mieux pour vous. J'ai bien dormi cette nuit ; mon humeur en est radoucie ; ce n'est pas que je fasse des réflexions qui soient plus gaies ; mais elles me rendent plus courageuse, elles me font prendre la résolution de souffrir sans me plaindre. En effet, à quoi bon les plaintes ? À fatiguer ceux qui les écoutent. Je vous quittai donc hier pour aller à la comédie avec Mmes de Luxembourg, de Lauzun et M. Gibbon. C'était la seconde fois que je voyais cette pièce ; elle me fit moins de plaisir qu'à la première : la loge était plus mauvaise ; j'entendis moins, et j'entends fort peu actuellement. Je ne suis pas encore sourde, mais, selon toute apparence, je ne tarderai pas à le devenir. Le sujet de cette pièce, c'est le roman de *Madame Sancerre* [1] par Mme Riccoboni. Après la comédie, nous fûmes, M. Gibbon et moi, rendre visite à M. et Mme de Meinières, qui demeurent à Chaillot ; de là nous continuâmes notre route, et nous fûmes souper à Auteuil. Il n'y avait que les Idoles, Mme de Vierville et les ambassadeurs de Naples et de Suède : la jeune Idole [2] chanta et s'accompagna de sa harpe. Les diplomatiques s'extasièrent, le Gibbon joua l'extase, et moi je m'en tins à l'exagération : c'est le parti que je suis forcée de prendre en cette occasion ; car pour du plaisir, je n'en suis plus susceptible.

Je reçus avant-hier, par la petite poste, un *Éloge du Chancelier de l'Hôpital :* c'est le sujet du prix de cette année ; mais celui-ci n'a pas été fait pour y concourir. L'auteur [3] aura, je crois, soin de se bien cacher. Il a été envoyé à plusieurs personnes ; je ne soupçonne point quel en peut être l'auteur. Je l'ai prêté à M. Gibbon, je vous l'enverrai par la première occasion ; vous m'en direz naturellement votre avis.

La comédie dont je vous ai parlé a pour titre l'*Amant bourru.*

Madame la Duchesse de Chartres accoucha hier de deux filles.

[1] *Lettres de la Comtesse de Sancerre*, roman par Mme Riccoboni, publié en 1767 et adapté pour le théâtre, sous le titre de *L'Amant Bourru*, par l'acteur Monod.
[2] La Comtesse Amélie de Boufflers, belle-fille de "l'Idole."
[3] C'était le Comte de Guibert.

Je souscris à vos éloges sur la *Décadence de l'Empire ;* je n'en ai lu que la moitié, il ne m'amuse ni ne m'intéresse ; toutes les histoires universelles et les recherches des causes m'ennuient ; j'ai épuisé tous les romans, les contes, les théâtres ; il n'y a plus que les lettres, les vies particulières et les mémoires écrits par ceux qui font leur propre histoire, qui m'amusent et m'inspirent quelque curiosité. La morale, la métaphysique me causent un ennui mortel. Que vous dirai-je ? J'ai trop vécu.

Mais parlons de ce qui vous regarde. D'où vient vous êtes-vous fait de si vieilles amies ? Il ne vous reste plus que Milady Blandford [4] et moi ; et pour moi, vous vous en apercevrez les jours de poste.

L'ambassadeur de Naples nous dit hier qu'il avait des nouvelles sûres que le Général Burgoyne avait pris la ville qu'il assiégeait, et dont je ne me souviens pas du nom.[5]

Je prévois avec chagrin que vous ne conserverez pas longtemps votre Prince ; l'état de sa veuve m'intéresse beaucoup. Elle deviendra pour vous un grand objet d'occupation. Mais si vous l'aimez et si elle vous aime, cette occupation aura quelque douceur.

L'ambassadeur de Sardaigne [6] et sa femme ne sont plus ici ; cette dernière en est au désespoir ; il y avait longtemps que je n'en entendais plus parler, je ne m'apercevrai point de son absence ; celle des Beauvau est terminée, ils arrivent aujourd'hui. J'ai reçu mille marques d'attention et d'amitié du mari, si je n'étais pas confirmée dans l'incrédulité, je pourrais croire qu'il m'aime ; mais loin de moi une telle pensée ; il est temps de ne plus tomber dans des méprises.

Mme de Luxembourg part mercredi pour aller à Crécy chez sa belle-fille la Princesse de Montmorency, et de là aux haras chez Mme de Briges.[7] Tous ses voyages ont pour objet de fuir l'ennui ; il n'y a que les sentiments ou les occupations forcées qui, tant qu'ils durent, en mettent à l'abri.

Quand donc irez-vous chez M. de Richmond ? Attendez-vous que la Duchesse votre nièce soit de retour ? Qu'est-ce qui vous retient actuellement ? Vous n'êtes pas obligé de me répondre.

On vient de supprimer les administrateurs des postes ; il y en avait dix avec des appointements de cent mille francs ; on

[4] Elle avait quatre-vingt-trois ans.

[5] Ticonderoga.

[6] Le Comte de Viry ; sa femme était Anglaise. (W.)

[7] Le Marquis de Briges était premier écuyer du Roi, et chef des haras royaux d'Argentan, en Normandie. (B.)

les met en régie ; il n'y aura plus que six commis à vingt-quatre mille francs chacun ; mais je joindrai l'édit à cette lettre, si je puis l'avoir. Si M. Necker peut se maintenir, c'est-à-dire, si on le soutient, il y a toute apparence qu'il fera de bonne besogne.

LETTRE 665

Ce dimanche 31 août 1777.

Vous pouvez prendre quelques espérances, mais qu'elles ne soient pas assez fortes pour vous causer un grand trouble et du renversement si vous apprenez une réchute. Ma manière à moi c'est de mettre toujours tout au pis ; je n'en tire pas grand avantage, c'est filer la corde qui doit nous pendre. On est comme on est, comme la nature nous a fait, et ceux qui prétendent la corriger ou la perfectionner presque toujours la défigurent et se rendent des personnages insupportables. Je hais plus que jamais la philosophie et les philosophes du temps présent ; seulement d'y penser m'échauffe la bile. Mais revenons à madame votre nièce. Je serais fort aise qu'elle passât par Paris, j'aurais hasardé de lui rendre mes hommages. Continuez, je vous prie, à m'informer de tout ce qui la regarde.

Qu'est donc devenu Mme Beauclerk, vous ne m'en parlez plus ? D'où vient cela ?

Il me semble que je serais ravie de revoir Mme Cholmondeley, et que nous vivrions fort bien ensemble, elle a de l'âme, et cela n'est pas commun à trouver.

Vous recevrez ces jours-ci les deux dernières feuilles de la *Bibliothèque des Romans*. Est-ce qu'elle vous plaît toujours ? Je lui trouve un ton érudit qui me semble ennuyeux.

Je vous envoie aussi deux *Éloges du Chancelier de l'Hôpital*. L'un est celui qui a remporté le prix. L'autre n'y a pas concouru, vous le verrez bien. L'auteur est anonyme, il a été envoyé par la petite poste à diverses personnes, et j'ai été de ce nombre. Cependant si l'auteur est celui qu'on croit, je ne suis point de ses amis, il était un des courtisans de Mlle de Lespinasse [1] ; c'est peut-être pour se déguiser qu'il me l'a envoyé. Quoiqu'il en soit, il y a des endroits qui m'ont fort plu. Pour celui qui a remporté le prix, qu'en pensez-vous ? Notre éloquence ne se

Lettre 665.—Inédite.

[1] C'est à M. de Guibert qu'étaient adressées ses lettres brûlantes et passionnées.

perfectionne-t-elle pas toujours de plus en plus ? Mais laissons là le bel esprit.

Je n'ai point été trop seule tout cet été, et c'est dans ce moment-ci que je suis forcée de souper presque tous les soirs chez moi ; il est fort convenable que j'en prenne l'habitude, les maisons ouvertes ne me conviennent plus, mais à rester chez soi il y a l'inconvénient de la dépense et la difficulté d'avoir quelqu'un. Je voudrais bien que le Gibbon nous restât et que nous en eussions plusieurs comme lui, il est à tout prendre de fort bonne compagnie, fort poli, fort doux, et de bonne humeur.

Mme de Gramont arriva hier matin pour Mme de Poix, qui est accouchée le plus heureusement du monde d'un second garçon ; elle le nourrit. M. et Mme de Beauvau sont de retour ; je vois, selon son usage, le Prince tous les jours ; il a, comme je vous l'ai déjà dit, toutes les apparences et les pratiques de l'amitié.

Mme de Luxembourg est absente, elle va par monts et par vaux pour fuir l'ennui.

Je soupai hier avec M. Gibbon, chez les Idoles. Leur séjour à Auteuil me convient fort, mais elles le quitteront incessamment pour revenir au Temple qui est presque aussi loin qu'Auteuil.

Nous avons ici M. d'Éon, je crois qu'il restera tel, et qu'il ne se fera point demoiselle ; il ne serait reçu nulle part s'il se déclarait fille.

Vous irez chez M. de Richmond et vous ferez bien, cela ne nuira en rien aux nouvelles que vous attendez des Altesses, et ce ne peut pas être la vraie raison qui vous retiendra chez vous.

Pourquoi ne me dites-vous pas un mot de la prise de Ticonderoga ? Je ne sais pas bien pourquoi, mais je ne saurais être du parti des Américains.

On disait hier que Monsieur le Duc de Chartres avait une fièvre inflammatoire, et qu'il avait été saigné trois fois ; j'ajouterai ce que j'en apprendrai aujourd'hui.

À 9 heures du soir.

Monsieur le Duc de Chartres a eu une grande évacuation, il est hors d'affaire.

LETTRE 666

Je profite d'une occasion que me donne M. Fullarton,[1] secrétaire de votre ambassade, pour vous envoyer les *Éloges de M. le Chancelier de l'Hôpital*, et les deux dernières feuilles de la *Bibliothèque des Romans*. Quand vous en serez las, vous me le manderez, et vous me ferez savoir le jugement que vous portez des deux éloges. J'aime à savoir si je me rencontre avec vous.

LETTRE 667

Ce dimanche 7 septembre 1777.

Le facteur vient de passer, il n'y a point de courrier, et par conséquent point de lettre, et par une seconde conséquence peu de matières pour remplir celle-ci. Cependant pour ne pas interrompre l'usage, je veux vous écrire. Que vous dirai-je ? Le voici.

Il y a deux ans que j'étais bien malade et que vous étiez ici, je consentirais qu'aujourd'hui les circonstances fussent pareilles.

M. de Choiseul arriva hier au soir, je viens d'envoyer chez lui ; je ne sais s'il restera ou s'il partira pour Limours avec Mme de Brionne, c'est ce que j'apprendrai quand Colman reviendra. J'attends Mme de Luxembourg mercredi prochain. Je vois beaucoup les Idoles, je m'accommode assez de leur société. L'Idole mère est un peu moins ineffable qu'elle l'était du vivant de son Prince.[1]

Nous garderons encore six semaines M. Gibbon. Toutes choses compensées il est aimable et de bonne compagnie. J'ai achevé son premier volume, qui finit à Philippe, fils du jeune Gordien. Je ne saurais aimer le style de cette histoire, il est des plus académiques. Mon désespoir pour les lectures augmente tous les jours, je ne trouve rien qui me plaise ni m'intéresse ; j'en pourrais peut-être bien dire autant des personnes.

Je compte que votre tribut arrivera demain, vous comprenez

LETTRE 666.—Inédite.

[1] William Fullarton (1754–1808). Il quitta la diplomatie en 1779, et entra au Parlement. Par la suite il prit du service dans l'armée, et se fit aux Indes une grande réputation.

LETTRE 667.—Inédite.

[1] De Conti. (W.)

bien que c'est votre lettre. J'attends avec inquiétude des nouvelles du Prince-neveu et de votre nièce la Princesse. J'imagine que vous aurez été chez votre jeune Duc.[2] Sa Dulcinée[3] part aujourd'hui pour Roissy, où elle restera quinze jours ou trois semaines. Elle ne lui a pas accordé le prix, mais un *accessit* assez bien conditionné.[4]

J'ai impatience d'apprendre ce que vous aurez pensé des *Éloges*. On ne peut avoir ici l'anonyme, il n'y a que ceux qui l'ont reçu directement ; si vous ne faites point de collection de ce genre, et que vous ne vous souciez pas de le garder, renvoyez-le moi par quelque occasion.

On parle sans cesse de M. ou Mlle d'Éon, il a ordre d'aller à Tonnerre, lieu de sa patrie, de s'y habiller en femme, de s'y établir. On ne lui conservera sa pension qu'à ces conditions.

Il est très-vrai que M. de Viry a été arrêté à Suse, avec ordre de n'en point sortir et de se présenter deux fois le jour chez le gouverneur de la citadelle. On ignore quel est son crime ou sa faute ; sa femme peut aller où il lui plaira.[5]

M. Gibbon soupe ce soir chez moi en très-petite compagnie, c'est-à-dire avec Mlle Sanadon et une jeune dame nouvelle habitante de Saint-Joseph. Elle est un peu provinciale mais assez passable, elle lit fort bien, et c'est à quoi nous l'emploierons ce soir. Vous voyez que rien n'est impossible puisque j'ai trouvé le moyen de remplir deux pages et demie.

LETTRE 668

Ce dimanche 14 septembre 1777.

Je suis bien convaincue que vous n'avez pas votre semblable. C'est tant pis à plusieurs égards, et c'est tant mieux à plusieurs autres. Je me garderai bien de philosopher avec vous. Vous croyez toujours qu'on vous tend des pièges, et dans des thèses générales vous y voulez apercevoir des intérêts particuliers que

[2] Le Duc de Richmond. [3] Mme de Cambis.

[4] Elle aimait le Chevalier de Durfort. (W.)

[5] Dans ses *Derniers Journaux* (tome ii, p. 133) Walpole déclare que, dans l'opinion, la Comtesse de Viry (une Anglaise, née Harriet Speed) avait été payée par Lord Stormont pour révéler les négociations qui s'étaient poursuivies à la cour de Turin pour le Pacte de Famille.

LETTRE 668.—Inédite.

vous repoussez avec une franchise et un dédain qui vous sont particuliers.

L'état de madame votre nièce m'intéresse infiniment. Je compte que vous ne m'en laisserez rien ignorer. Je ne doute pas que les premières nouvelles que je recevrai de vous ne soient la mort du Prince.[1] Quel sort fera-t-on à la Duchesse ? Quel parti prendra-t-elle ? Je voudrais qu'il fût décent, et qu'il pût lui convenir de s'établir à Paris ou dans quelqu'autre ville voisine, qu'elle y gardât, si cela était possible, une sorte d'incognito.

Ah ! je devine ce que vous fait penser ce que je vous dis là.[2] Eh bien ! quel mal y a-t-il ? Et y répondrez-vous par des sarcasmes désobligeants ?

Vous aurez la suite de la feuille des *Romans*, je vous en envoyais deux avec les *Éloges de l'Hôpital ;* c'est le secrétaire d'ambassade, M. Fullarton, qui s'était chargé de vous les faire rendre. Je ne l'ai point vu depuis longtemps, je serais fâchée qu'ils fussent perdus.

Vos remarques que les romans vous font faire sur les progrès de notre esprit présent sont très-justes ; la *Princesse de Clèves* [3] est le premier du bon genre, Marivaux l'a perfectionné, quoique son style ne doive pas s'imiter.

La cour est à Choisy et revient à Versailles mardi ; on ne parle ici que de la disgrâce de M. de Viry. M. d'Aigleblanche, qu'on en croyait l'auteur, n'est plus dans le ministère ; s'est-il démis volontairement, ou non ? Voilà ce qui ne vous fait rien ni à moi non plus.

Ce que je vous mandai dans ma dernière lettre sur d'Éon ne se trouve pas vrai, on dit qu'il peut aller où il voudra.

Nous garderons M. Gibbon en France jusqu'à la fin d'octobre, et à Paris jusqu'au voyage de Fontainebleau. Il compte y passer quelque temps. Il a ici beaucoup de succès, et je trouve qu'il les mérite ; il est le seul Anglais que je vois actuellement, j'ignore s'il y en a d'autres à Paris. M. de Choiseul et Mme de Gramont retournent à Chanteloup à la fin de ce mois. La grand'maman ne se porte point bien, on ne sait ce qu'elle a, elle maigrit et ne mange point. Elle ne reviendra que dans le courant de décembre, le séjour de Paris ne lui plaît point ; elle est

[1] Le Duc de Gloucester ne mourut qu'en 1805.

[2] Mme du Deffand veut dire que Walpole jugerait intéressée sa proposition que la Duchesse de Gloucester vînt demeurer en France, attendu que les visites de Walpole en seraient peut-être plus fréquentes.

[3] Par Mme de la Fayette.

actuellement entre le grand Abbé et M. de Castellane. Et moi je serai bientôt entre la Sanadona et Tonton.

LETTRE 669

Ce dimanche 21 septembre 1777.

Je ne me repens pas d'avoir toujours aimé votre Roi, son dernier procédé [1] doit vous faire oublier ce qui l'a précédé ; j'attends avec impatience l'arrivée du Duc à Londres, et le récit que vous m'en ferez. La Duchesse est très-intéressante ; il n'y a point de bonheur que je ne lui souhaite ; il y en a un dont elle jouit, et dont elle jouira encore davantage dans quelques semaines, et c'est celui dont je fais le plus de cas [2] ; devinez-le, s'il est possible.

Vous êtes si occupé, et de choses si importantes, qu'elles m'imposent silence sur toutes les bagatelles que je pourrais vous mander. Vous m'avez dit souvent, quand je me plaignais de l'ennui, qu'il était le malheur des gens heureux ; vous oubliiez dans ce moment que j'étais vieille et aveugle, cela ne m'empêche pas de convenir que vous avez raison ; mais en même temps, il n'en est pas moins vrai que l'ennui est le plus grand des maux, j'en excepte la goutte, la pierre, et toute espèce de douleur ; la pauvreté, les ennemis, les dégoûts, ne sont des malheurs que parce qu'ils entraînent nécessairement l'ennui ; il y a des caractères qui n'en sont pas susceptibles ; et ceux qui le tiennent de la nature ont reçu d'elle le plus grand des biens, et qui peut lui seul tenir lieu de tout autre ; j'espère que vous êtes de ce nombre, et je vous en félicite.

L'aventure des Viry [3] est singulière ; leur ennemi, M. d'Aigleblanche, est disgracié en même temps qu'eux. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il m'importe peu de le savoir.

M. Gibbon a ici le plus grand succès, on se l'arrache ; il se conduit fort bien, et sans avoir, je crois, autant d'esprit que feu M. Hume, il ne tombe pas dans les mêmes ridicules. Je ne

LETTRE 669.—[1] Le Duc de Gloucester, qui était toujours gravement malade à Trente, avait reçu du Roi une lettre où celui-ci l'assurait de son affection et s'engageait, au cas où la maladie aurait une issue fatale, à prendre soin de ses enfants.

[2] L'affection de son oncle, Horace Walpole.

[3] Le Comte de Viry fut rappelé de son ambassade à Paris, et en retournant à Turin, arrêté à Suse, par ordre du Roi de Sardaigne, avec injonction de ne point quitter cette ville, et de se présenter deux fois par jour au gouverneur. Mme de Viry avait la liberté d'aller où bon lui semblait. Son mari fut ensuite exilé à sa terre en Savoie. Le sujet de son exil n'a jamais été bien connu. (B.)

sais pas si tous les jugements qu'il porte sont bien justes, mais il se comporte avec tout le monde d'une manière qui ne donne point de prise aux ridicules ; ce qui est fort difficile à éviter dans les sociétés qu'il fréquente.

Les *Éloges de l'Hôpital* vous sont arrivés bien mal à propos ; ce n'est pas que je trouve qu'ils méritassent une grande attention ; le couronné est détestable, l'autre est bon par-ci par-là ; tout le monde le croit de Guibert, l'auteur de la tragédie du *Connétable*.

Il paraît un livre, qui, je crois, m'amusera. Il a pour titre, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle ; les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins, prohibés ; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers ; les vaudevilles sur la cour ; les anecdotes et bons mots ; les éloges des savants, des artistes, des hommes de lettres morts, etc., par feu M. de Bachaumont ; imprimé à Londres chez John Adamson, 1777.*[4]

Si en effet il est imprimé à Londres, vous me feriez un extrême plaisir de me l'envoyer ; il est en huit volumes in-douze ; on me l'a prêté, mais c'est un livre à avoir à soi ; je ne l'ai commencé qu'hier, j'en ai lu un demi-volume, ce n'est que l'histoire des théâtres en 1762, cela est écrit jour par jour ; plus il avancera, plus il deviendra intéressant, on ne pourra point l'avoir ici qu'avec de grandes difficultés.

Je fus hier à la répétition de l'opéra d'*Armide*,[5] par le Chevalier Gluck ; il ne m'a pas fait le même plaisir que celui de Lulli ; cela tient sans doute à mes vieux organes.

M. de Choiseul, qui est arrivé à Paris le 6 de ce mois, ira mardi prochain à la première représentation et retournera mer-

[4] Ces mémoires étaient le produit d'une collaboration entre Louis Petit de Bachaumont (1690–1771) et Mme Doublet de Persan. "Ces deux associés, unis d'abord par une collaboration artistique, puis plus étroitement rapprochés, eurent un beau jour l'idée que les bureaux d'esprit, utiles à tant de gens, pouvaient bien à leur tour payer qui les tenaient. Ils firent une affaire, qui réussit. Recueillir chaque jour les propos apportés, les faire copier, après leur avoir donné quelques agréments de forme, et vendre les copies à des abonnés : voilà à quoi Bachaumont s'employa vingt ans. Et comme il était né anecdotier par excellence, qu'il avait l'esprit vif, orné, ouvert à toutes les entreprises de l'esprit philosophique, sensible à toutes les manifestations de la pensée et de l'art, ses chroniques, commencées en 1762, eurent bientôt l'autorité d'un vrai journal, varié, militant, incessamment actuel." (P. de Julleville, *Langue et Littérature française*, tome vi, p. 529.)

[5] La représentation d'*Armide* excita de vives passions. Piccinni, le compositeur rival, venait d'arriver à Paris. Ceux qui tenaient pour lui attaquèrent violemment Gluck et *Armide*, dont les partisans ripostèrent avec non moins de vigueur.

credi à Chanteloup. Je viens de recevoir une lettre de la grand'-maman en même temps que la vôtre ; elle croit que je ne vous parle jamais d'elle, elle m'en fait des reproches, elle veut que je vous dise qu'elle vous aime, et qu'elle prend beaucoup d'intérêt, par rapport à vous, au Duc de Gloucester. Toute sa lettre est charmante : je ne crois pas qu'elle sente tout ce qu'elle dit, mais les paroles douces sont toujours agréables, n'eussent-elles que le son.

Je crois que je ferai bien de fermer cette lettre ; quand on a une grande occupation dans la tête, tout ce qui en distrait importune.

Je ne puis me refuser de vous exhorter à ne point prendre trop de confiance sur le meilleur état du Duc ; l'exemple du pauvre petit Évêque de Noyon [6] apprend qu'il ne faut pas trop se rassurer ; il mourut avant-hier au bout de quinze ans de maladie, après avoir fait tous les remèdes de la médecine.

LETTRE 670

Ce jeudi 25e, à 6 heures du matin.
[septembre 1777] [1]

Je vous ai prié de chercher et de m'envoyer un livre dont je n'ai plus que faire, je l'ai trouvé ici ; je me hâte de vous le dire : je vous conseille de le lire, il vous amusera.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance ; je n'aurais jamais cru voir l'année 1777 : j'y suis parvenue. Quel usage ai-je fait de tant d'années ? Cela est pitoyable. Qu'ai-je acquis ? qu'ai-je conservé ? J'avais un vieil ami [2] à qui j'étais nécessaire, c'est le seul lien sur lequel l'on puisse compter ; je l'ai perdu, sans nul espoir de le remplacer, et jamais personne ne peut avoir autant que moi de besoin d'appui et de conseil. J'emploie mes insomnies à réfléchir, à chercher ce que je dois faire ; je suis, par mon caractère, indécise, inquiète ; mais qu'est-ce que cela vous fait ?

La nouvelle d'hier, qu'on dit être sûre, c'est que M. de Saint-Germain se retire.[3] Lui donne-t-on son congé, ou sa retraite

[6] L'Abbé de Broglie, frère du maréchal et du comte du même nom. (B.)

LETTRE 670.—[1] La date du mois et de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] M. de Pont-de-Veyle. (W.)

[3] Les efforts de Saint-Germain pour introduire dans l'armée la discipline prussienne, l'avaient rendu si impopulaire qu'il dut se retirer.

est-elle volontaire? Dimanche je pourrai vous le dire. En attendant, bonjour, bonne nuit; bonjour pour vous, bonne nuit pour moi. Je n'ai point encore dormi.

LETTRE 671

Ce dimanche 28 septembre 1777.

Si vous oubliez tout ce que vous écrivez il est inutile de vous le rappeler, et vos lettres ne doivent pas faire plus d'impression qu'un almanach de l'an passé. Si c'est pour vous une gêne d'écrire tous les huit jours, je vous l'ai déjà dit (et moi je me souviens de ce que j'écris) vous auriez tort de vous contraindre. Je n'ai jamais prétendu faire de vous un complaisant, je me suis flattée d'en faire un ami, vous m'en donnez le nom; vous m'avez dit que mes lettres vous faisaient plaisir, que vous désiriez que je les continuasse. Si c'est pour vous une gêne d'y répondre, faites la réforme qu'il vous conviendra, j'y consens.

Vous êtes donc persuadé que je me passionne pour vos affaires d'Amérique; je voudrais qu'il n'y eût que cela qui pût m'empêcher de dormir.

Je serai fort aise de revoir le petit Craufurd. Milord Dalrymple m'avait annoncé son arrivée, et selon lui elle aurait dû être hier au plus tard, mais selon vous il n'a dû partir que jeudi passé, et en conséquence il ne doit être ici que demain ou après-demain. S'il arrivait aujourd'hui je le mènerais ce soir chez Mme de Luxembourg. Demain je ne pourrais pas souper avec lui, devant passer la soirée chez la dame de Choiseul qu'on appelle la petite sainte, qu'il ne connaît pas. Mardi il sera invité chez votre ambassadeur, et puis tout le reste du temps qu'il restera ici, ce sera chez moi ou avec moi, et je serai fort aise de le voir.

Je prends part au plaisir que vous aurez de revoir votre nièce la Duchesse. Vous ne me parlez plus des Conway, des Churchill, des Cadogan, et moi je vous parle de tout ce qui ne vous fait rien.

Je savais la triste fin de Milord Harcourt, j'en suis bien fâchée, c'était un bon et loyal homme.[1]

LETTRE 671.—Inédite.

[1] Mme du Deffand avait connu Lord Harcourt lorsqu'il était ambassadeur à Paris. Il mourut d'une façon bizarre. Walpole rapporte dans ses *Derniers Journaux* (tome ii, p. 132) qu'on "le trouva noyé dans un puits de son propre parc à Nuneham. Il parut vraisemblable que son chien y était tombé, et que le Comte, en s'efforçant de le ravoir, avait perdu l'équilibre, et était tombé à son tour. Le chien était sur le cadavre, mais sans pouvoir sortir."

Vous ne reverrez M. Gibbon que les premiers jours de novembre, il veut passer quelques jours à Fontainebleau. Ses succès ici continuent ; ils ne sont pas du même genre que ceux de M. Hume.

Adieu, je n'ai plus rien à dire.

LETTRE 672

Ce lundi 5e[1] octobre, à 6 heures du matin.

Vous aurez sans doute reçu ma lettre un jour plus tard, tous les lundis il y en a une à la poste, et de plus vous avez dû recevoir un billet d'un mercredi ou jeudi ; mais quand tous les deux seraient égarés il n'aurait pas grand mal. Je me porte bien, et selon toutes apparences je ne suis pas prête de partir sitôt. J'attendrai si je puis que j'aie perdu toute espérance.

Les deux Craufurd sont arrivés il y a aujourd'hui huit jours. J'ai été ravie de revoir mon petit ami. Il est toujours hypocondre, son frère est aimable, il s'en retourne demain ; il vous portera deux feuilles de la *Bibliothèque des Romans*, et peut-être une lettre. C'est mon intention, parce que dans ce moment je ne suis pas en train d'écrire, et que cependant je ne veux pas m'en rapporter à lui. Je crois la poste plus fidèle.

Adieu jusqu'à tantôt.

LETTRE 673

Ce lundi 6 octobre 1777.

Je vous ai écrit par la poste ce matin[1] craignant que le Craufurd cadet ne fût pas plus exact que le Craufurd aîné, qu'il ne retardât son départ ou qu'il ne perdît ma lettre. Je ne sais pas trop de quoi je la remplirai. Quand vous vous plaignez de votre stérilité je sens que vous me la communiquez, et cela est tout simple, vous ne voulez pas écrire des riens et votre exemple m'est une leçon ; cependant c'est tout ce qui me reste

LETTRE 672.—Inédite.

[1] Le lundi était le 6 octobre et non le 5. La date exacte de ce lundi est donnée à la tête de la lettre suivante, écrite le même jour que celle-ci.

LETTRE 673.—Inédite.

[1] Ceci se rapporte à la lettre précédente, écrite le même jour, mais datée à tort du 5 octobre.

que cette correspondance qui vous fatigue et que je ne puis volontairement faire cesser.

Je ne trouve aucun changement dans notre petit Craufurd. Il a repris un charlatan qui l'avait traité il y a deux ans ; il a cru en arrivant être pris de la goutte ; hier au soir il me confia qu'il croyait qu'il allait devenir impotent, que ce n'était plus la goutte qu'il avait, mais qu'il perdait l'usage de ses jambes. Il prend des bains de l'ordonnance du charlatan. C'est grand dommage qu'il ait une aussi mauvaise tête, ayant tout ce qu'il faut pour être très-aimable.

Nous avons ici quatre Spencer ; tant qu'ils y seront le Craufurd ne songera pas à nous quitter, mais leur départ lui laissera un grand vide, je ne lui suffirai pas pour le remplir. Il me semble qu'il se soucie moins de Mme de Roncherolles ; et Mme de Cambis est à Roissy depuis quatre semaines, et ne parle point de son retour. Il veut que je lui écrive pour la presser de revenir et je le ferai.

Le Selwyn m'a envoyé son valet de chambre pour me donner la commission de faire l'emplette d'un bijou pour cette petite fille [2] qui est ici, et qui partira dans deux ou trois jours. Rien n'est si fou que cet attachement, on ne sait ce que cela veut dire.

J'approuve fort l'affection que vous avez pour toute votre famille ; il faut que le cœur soit occupé, c'est le plus grand préservatif contre l'ennui, et quoique ce soit souvent une occasion d'inquiétude et de chagrin, cela vaut mieux que l'indifférence, qui est une manière d'être mort de son vivant.

Ah ! ne croyez pas que je me passionne pour vos affaires d'Amérique, il n'y a qu'un point qui peut ne me les pas rendre indifférentes, c'est ce qui en résultera par rapport à nous, et si je voulais parler plus vrai, je dirais par rapport à vous.

Nous vous rendrons bientôt M. Gibbon, c'est le seul de votre nation qui regrettera la France en la quittant. Je ne serais pas fort étonnée s'il s'établissait un jour ici, il a un esprit tout à fait tourné à la française, et toute supériorité sur les nôtres. Je le regretterai beaucoup, non que je me suis prise de goût pour lui, mais sa conversation me plaît, elle est facile, son humeur est égale, il a de la gaîté, il réussit avec tout le monde.

On ne parle plus ici des Sardaignais.[3] L'affaire des postes

[2] Maria Fagniani.
[3] Le Comte de Viry, ministre sarde disgracié, et sa femme.

est terminée. La retraite de M. de Saint-Germain sera bientôt épuisée. Tout passe ici rapidement.

J'aurai ce soir à souper les quatre Spencer,[4] père, mère, fils, et fille, Mmes de Mirepoix, de Boisgelin, et Roncherolles, les deux Craufurd, l'insipide Dalrympie, M. Francès, et encore quelques autres. Mon désir serait de n'avoir jamais plus de sept ou huit personnes, mais cela est impossible. Ne voilà-t-il pas trois pages remplies par des riens ? Je souhaite qu'il ne vous en coûte pas plus à les lire qu'elles ne m'ont coûté à les dicter.

LETTRE 674

Ce dimanche 12e octobre 1777.

Wiart a la migraine ; il ne saurait écrire, et je ne veux pas manquer la poste de demain, étant très-pressée de vous dire de ne me point envoyer le *Journal* de Bachaumont ; je l'ai acheté et je trouve que j'ai fait une fort sotte emplette. Je suis étonnée qu'ayant reçu trois de mes lettres, comme vous me le mandez, vous n'y ayez pas trouvé que je revoquais cette commission. Je ne vous écris aujourd'hui que pour vous le redire. J'y ajouterai que je suis très-étonnée que vous vous plaigniez de mes bouderies. Je n'ai point prétendu vous en marquer aucune, et comment et pourquoi vous bouderais-je ? Vous m'avez mal interprétée, toutes mes pensées et mes paroles sont dépendantes de mes sentiments, et grâce au ciel je n'en ai point qui soient ridicules. Je dirai à M. Gibbon ce que vous me mandez. Il m'avait parlé de la commission de Mme Beauclerk ; il ne l'a point faite à cause de la difficulté de vos douanes, et puis parce qu'il croyait toujours qu'il arriverait un deuil[1] ; mais il vous verra les premiers jours du mois prochain, il vous dira lui-même ses raisons. Je suis d'accord sur le jugement que vous portez de lui, je le regretterai beaucoup. Je crois que le petit Craufurd ira passer quelques jours à Fontainebleau. Les Spencer et Mme de Roncherolles partirent hier pour y aller, les premiers y passeront dix jours, et la dernière y restera jusqu'à la fin de ce mois ; d'une autre part Mme de Cambis est à Roissy et n'en

[4] Le Comte et la Comtesse Spencer, Lord Althorp et Lady Henrietta-Frances Spencer.

Lettre 674.—Inédite.

[1] On pensait que la grave maladie du Duc de Gloucester aurait une issue fatale. Cela entraînerait une période de deuil à la cour.

reviendra que dans huit jours. Toutes ces absences rendent ma société très-circonscrite, ce qui n'est pas divertissant.

Quand vous verrez Mme Churchill faites-la souvenir de moi. Je serais fâchée d'en être oubliée, ainsi que des Conway.

La grand'maman vous estime et vous aime, et elle est fort flattée que vous ayez les mêmes sentiments pour elle. S'il vous est possible de vous abstenir des expressions sèches et dures vous me ferez plaisir de les supprimer. Je vous ai déjà dit que vous étiez le maître de notre correspondance, et d'y mettre les bornes ou l'étendue qu'il vous conviendra.

Mme Geoffrin mourut il y a quatre ou cinq jours ; elle a donné à d'Alembert en rentes viagères trois mille livres, à l'Abbé Morellet deux, à M. Thomas une. Elle a fait des legs très-considérables à ses domestiques ; elle laisse cinquante ou soixante mille livres de rente à sa fille.

Cette lettre fut cachetée hier, je l'ai reprise ce matin, je vous en avertis pour que vous ne pensiez pas que ce soit une infidélité de la poste. Je suis de votre avis, mes lettres ne les divertiraient guère.

LETTRE 675

À Paris, ce mercredi 21 octobre[1] 1777.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je reçois votre lettre du 13, que j'aurais dû recevoir dimanche ; n'ayant point de vos nouvelles je m'abstins de vous donner des miennes et de vous envoyer un itinéraire de la route du Duc de Gloucester que M. de Stainville, en revenant de Lorraine, avait rencontré le jeudi 16 à Châlons. Suivant notre calcul, il devait arriver à Londres le vendredi 25.[2] Je suis persuadée, qu'à moins d'accidents, vous l'aurez vu quand vous recevrez ma lettre.[3] Selon toute apparence vous le trouverez en pitoyable état. On dit à M. de Stainville qu'il était d'une faiblesse extrême et avait l'air mourant.

Tout ce que vous me dites sur la différence de la jeunesse à la vieillesse me paraît de la plus grande vérité. Mon état

LETTRE 675.—Inédite.

[1] Le 21 octobre tombait un mardi, non un mercredi.

[2] Le vendredi était le 24 et non le 25 du mois.

[3] Le Duc et la Duchesse de Gloucester arrivèrent à Londres le 23 octobre. Dans une lettre à Mason du 24 octobre 1777 Walpole remarque :—"Son Altesse Royale est et paraît mieux que je ne l'espérais ; le visage est pâle, mais non altéré ; la jambe est encore enflée, et il boite. . . La Duchesse paraît en bonne santé, mais a beaucoup maigri et vieilli." (*Lettres*, tome x, p. 142.)

présent ne me fait pas imaginer la comparaison des couleurs, mais plutôt l'obscurité dans laquelle on ne démêle rien et où par conséquent tout devient égal.

Le petit Craufurd ne sera pas je crois fort content de son voyage, il s'attendait à plus d'amusement, je suis sa seule ressource et je suis au moins pour lui *pourpre foncé*. Je ne le vois que le soir. J'ai presque tous les jours soupé chez moi, en très-petite compagnie, excepté les mercredis et vendredis. Les deux Maréchales, les deux Comtesses de Boufflers sont à peu près les femmes les plus agréables qu'il ait vues. Mme de Roncherolles est à Fontainebleau, Mme de Cambis à Roissy, et comme son projet est de s'en retourner lundi avec M. Gibbon, il pourra bien ne les pas voir. Je suis fâchée du départ de ces deux personnes, leurs couleurs sont de quelques nuances plus claires que celles qui me restent.[4]

J'aurais été bien contente si vous m'aviez apprise que M. Conway et Milady Ailesbury eussent le projet de venir avec Mme Damer, mais il est bien vraisemblable que je ne les reverrai jamais.

On dit ici que le Général Burgoyne a donné dans un piège, qu'il a été battu et qu'il a perdu deux mille cinq cent hommes. Comme vous ne m'en dites rien, je crois que cela n'est pas vrai.[5]

M. Boutin,[6] que je vis l'autre jour, me dit que Mme Montagu[7] l'avait chargé d'un présent pour moi, il a trouvé de grandes difficultés à le faire entrer, il est actuellement à Rouen. Comme je serai obligée d'écrire une lettre de remercîments j'ai imaginé de lire son livre de l'apologie de Shakespeare pour lui en pouvoir parler; j'en ai lu ce matin l'introduction, j'y trouve plus d'esprit que je ne lui en croyais, mais il ne m'appartient guère de juger de l'esprit de personne. Le peu que j'en avais est bien loin depuis longtemps; je ne m'en plains pas, et si la chose était possible je voudrais qu'il ne m'en restât point du tout et devenir une vraie automate; cet état est, je crois, fort doux.

[4] Les *couleurs* dont parle Mme du Deffand dans le paragraphe précédent permettent de supposer que Walpole lui avait communiqué à elle aussi l'idée fantaisiste qu'il exprime dans sa lettre à Conway du 5 octobre 1777 :—" Si je pouvais peindre mes opinions au lieu de les écrire—et je ne sais s'il n'en résulterait pas un nouvel alphabet—j'emploierais des couleurs différentes pour les différentes affections aux différents âges. Quand je parlerais d'amour, d'affection, d'amitié, de goût, d'inclination, je prendrais du rose, du carmin, du bleu, du vert, et du jaune pour mes contemporains; pour les nouveaux venus l'amour serait sans couleur, le reste, violet, brun, vert et changeant." (*Lettres*, tome x, p. 127.)

[5] C'était vrai. Le Général Burgoyne avait été battu par Arnold à la première des deux batailles de Saratoga. La seconde bataille aboutit à sa capitulation le 17 octobre.

[6] Receveur général des finances pour la généralité de Tours.

[7] Mrs Montagu, connue par sa défense de Shakespeare.

LETTRE 676

Ce dimanche 26 octobre 1777.

Vous pouvez être sûr que j'aurai pour Mme Macaulay [1] toutes les attentions possibles ; vous sentez bien qu'il me sera fort aisé de faire connaître ce que je pense pour vous. Comme les temps changent ! Autrefois vous me demandiez le contraire..

Non, en vérité, l'ennui que je connais, et dont je vous ai tant parlé, n'est pas celui du petit Craufurd ; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il lui faut, et moi je sais ce que je désire et ce qu'il me faudrait. M. Gibbon et lui partent demain ; je les regrette l'un et l'autre, mais par des sentiments différents. J'aime le Craufurd, du moins je l'ai aimé, et quoiqu'il m'impatiente et que sa déraison me fatigue, je suis bien aise quand je suis avec lui. Pour le Gibbon, c'est un homme très-raisonnable, qui a beaucoup de conversation, infiniment de savoir ; vous y ajouteriez peut-être infiniment d'esprit, et peut être auriez-vous raison ; je ne suis pas décidée sur cet article ; il fait trop de cas de nos agréments, trop de désir de les acquérir, j'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : Ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être Français. En mon particulier, j'ai eu toutes sortes de sujets d'être contente de lui, et il est très-vrai que son départ me fâche beaucoup ; dites-lui bien, quand vous le verrez, que je n'ai cessé de vous parler de lui.

Le Craufurd vous dira que je ne l'aime plus ; cela n'est pas vrai, mais je suis devenue comme vous, je ne peux plus aimer... je pourrais en demeurer là, mais j'ajoute...que des gens raisonnables. Il s'est ennuyé ici à la mort, et si l'amitié l'a conduit ici, elle s'en est apparemment retournée l'attendre à Londres, car elle l'avait abandonné à son arrivée. Il vous dira que j'ai un neveu [2] duquel je compte tirer quelque parti, et sur lequel je fonde quelques ressources ; ce n'est point un homme amu-

Lettre 676.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mrs Catherine Macaulay (1731–91), femme de lettres, auteur d'une *Histoire d'Angleterre*, qui fut assez remarquée de son temps. Les lecteurs de Boswell se souviendront d'elle comme étant la dame que le Dr Johnson pria d'appliquer ses principes républicains, et d'inviter son laquais à s'asseoir à la même table qu'elle et ses convives.

[2] Le Marquis d'Aulan, fils de la sœur de Mme du Deffand. Mme du Deffand prit M. d'Aulan pour héritier. Il fut pendu à Avignon, en 1790, par une populace révolutionnaire.

sant ni agréable, mais il est doux, il a assez de bon sens ; il dit qu'il m'aime ; je le veux croire, et je compte qu'il passera cinq ou six mois tous les ans avec moi.

J'attends que vous m'appreniez comment se sera passée votre entrevue avec vos neveux ; tous les détails que vous m'en ferez me seront agréables.

Je ne vous écrirai point par MM. Gibbon et Craufurd, comme ils font le voyage ensemble je crois que la poste arrivera plus tôt qu'eux. Je voulais vous envoyer par eux du sucre d'orge, mais le Craufurd m'a assurée que vous ne le receviez que par complaisance ; mais peut être a-t-il voulu s'épargner l'embarras de vous le porter. Il a fait le remède de son charlatan, il en paraît content ; il est charmé de s'en retourner, il n'y avait ici personne qui pût l'amuser.

LETTRE 677

Ce dimanche au soir 26 octobre [1777].[1]

Mon intention n'était pas de joindre une lettre à cette feuille, mais toutes réflexions faites, il y aurait trop de sécheresse à ne vous pas écrire un mot par M. Craufurd. Dites-lui que je suis fâchée de l'avoir si peu diverti et amusé, que je crains que l'ennui qu'il a eu ne l'éloigne à tout jamais d'ici. Il n'a eu que moi ; il sera plus heureux dans un autre voyage, à celui-ci j'ai été l'objet principal et même unique, et dans un autre je ne serai qu'un accessoire ; c'est le seul rôle qui me convienne, et que je remplis pour l'ordinaire avec assez de succès. Ce sont les dames de Beauvau, de Luxembourg et l'Idole qui doivent être dominantes. Mme de Cambis est d'une autre classe, elle en est à la tête. Il me vient une idée, vous savez que je ne dîne point. Votre Mme Macaulay a bien l'air de ne pas souper ; en conséquence je crains de ne lui être pas aussi utile que je le désirerais. Pour remédier à cet inconvénient, donnez-lui une lettre de recommandation pour Mme Necker. Que votre thème soit que les personnes célèbres sont faites pour se connaître. Partez de là par donner des louanges à l'une et à l'autre, il en résultera des dîners pour Mme Macaulay.

Connaissez-vous l'*Apologie de Shakespeare* par Mme Montagu ?

Lettre 677.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

Elle est traduite ; j'en ai lu deux ou trois chapitres sans grande satisfaction.

J'ai vu plusieurs fois les Spencer, à leur retour de Spa et puis de Fontainebleau. J'en ai reçu des politesses extrêmes ; ils sont partis ce matin.

C'est bien actuellement qu'il n'y a plus personne ici et que je suis réduite à la Sanadona et à mon neveu. Je n'en suis pas trop fâchée, la paresse vient à mon secours ; et un certain dégoût que j'ai pour toutes choses me rend la solitude plus supportable.

Je crois vous voir surchargé des devoirs que vous avez à remplir, et je vous plains ; il me semble que je serais bien fâchée de quitter mon tonneau pour remplir des devoirs. Que c'est une sotte chose que notre existence, on ne sait qu'en faire ; quand on est sans passion, à quoi peut-on employer son temps ? Je vous fais perdre le vôtre en lisant cette lettre. Adieu.

LETTRE 678

Paris, ce 2e novembre 1777.

C'est pour vous dire qu'il n'y a point eu de courrier aujourd'hui, ce qui m'impatiente extrêmement. J'attendais des nouvelles de l'arrivée de vos Altesses ; il y a des jours malheureux où tout va au rebours. Je compte que mercredi je serai plus heureuse.

Vous aurez appris par ma lettre de dimanche passé que vous verriez incessamment MM. Craufurd et Gibbon ; vous les aurez vus quand vous recevrez ce billet. Le Craufurd me devait écrire de Calais ; s'il l'avait fait j'aurais dû recevoir sa lettre.

"Mais tout ce qu'on dit en partant,
Autant en emporte le vent."

Je n'ai rien à vous apprendre en vous parlant de moi, et guère plus en vous parlant des autres.

J'attends votre Mme Macaulay, je voudrais qu'elle m'apportât du thé, il y a trois mois qu'il me manque.

LETTRE 678.—Inédite.

LETTRE 679

Ce dimanche 9 novembre 1777.

J'attendais votre lettre avec impatience, celle que je reçois aujourd'hui me fait attendre celle que je recevrai mercredi avec un redoublement de la même impatience.

Vous ne me dites rien, rien du tout ; quand vous aurez vu M. Gibbon vous saurez tout ce que je pourrais vous dire. Oui, le petit Craufurd est retourné avec lui, vous le savez déjà, mais il ne vous aura pas dit qu'il s'est un peu repenti de la peine qu'il avait prise et que l'absence de Mmes dè Cambis et de Ronche-rolles l'avait désorienté. Je ne crois pas que nous le revoyions bientôt. Pour M. Gibbon il se promet pour '79 ; il a été très-content de tout. Mmes Necker, de Beauvau, de Cambis et moi avons été traitées par lui avec beaucoup de distinction ; *j'ai observé les grades.*

Voilà tout Fontainebleau qui va revenir cette semaine, j'en suis fort aise, mais je suis fort fâchée du départ d'un neveu qui me tient compagnie depuis trois mois, qui sans être ce qu'on appelle très-aimable est le meilleur homme du monde ; il me paraît avoir du goût pour moi, et se plaire ici. Je projette des arrangements pour le faire venir vers le mois de juillet et le garder jusqu'à la fin de novembre.

Je remets à mercredi à vous écrire plus longuement.

LETTRE 680

Paris, 12 novembre 1777.

Vos leçons ne me fâchent jamais, et je conviens que j'ai souvent des torts ; mais je ne crois pas avoir été dans ce cas avec le petit Craufurd ; si je vous faisais le récit de sa conduite et de la mienne, vous verriez qu'en effet il a souvent soupé chez moi. Mais où aurait-il été ? Il n'y avait personne de sa connaissance à Paris. Quant à ses visites après dîner, il n'y est pas venu plus de trois fois ; je ne lui en ai point fait de

LETTRE 679.—Inédite.

LETTRE 680.—L'original de cette lettre ne figure pas actuellement dans le corps du manuscrit, ayant été donné par Miss Berry au Marquis de Sainte-Aulaire, qui l'imprima le premier dans sa *Correspondance inédite de Mme du Deffand* (Paris, 1859 ; tome ii, pp. 405–9) ; la lettre fut ensuite comprise par le même editeur dans sa *Correspondance complète de Mme du Deffand avec la Duchesse de Choiseul, l'Abbé Barthélemy et M. Craufurt* (Paris, 1866 ; tome iii, pp. 304–7.) (Voyez notre *Introduction*, I, § 2.)

reproches, non point par effort de conduite, mais parce que, devant le voir le soir, je me passais facilement de lui dans la journée. Croyez-moi, il a moins d'amitié pour moi que je n'en ai pour lui. Il fut tout déconcerté quand il se vit réduit à moi seule ; il voulut aller à Fontainebleau dans le temps que les Spencer y furent, et il changea d'avis parce que les Spencer l'en détournèrent ; enfin, il a eu tout l'air de s'ennuyer et de regretter beaucoup d'avoir fait ce voyage. Je conviens que je n'ai pas paru convaincue quand il m'assurait que j'en étais l'unique objet ; mais je ne lui ai fait aucun reproche. Ses adieux furent fort tendres ; il avait même, me dit-on, les larmes aux yeux. J'en fus touchée. Cependant je suis persuadée qu'il ne reviendra jamais ici s'il n'y a que moi qui l'attire. Je ne lui en crois pas moins un bon cœur et qu'il ne fût prêt à me rendre toutes sortes de services ; mais le goût est usé et la reconnaissance ne saurait le remplacer.

Venons à M. Gibbon ; c'est un homme d'une très-aimable conversation. On serait trop heureux de vivre avec des gens comme lui ; il n'y en a point ici, je puis vous l'assurer, et sans me flatter de l'avoir pour ami, je le regrette infiniment. Tous ceux qui le connaissent pensent de même, mais moi certainement plus que personne, non point que je prétende avoir plus de goût et de connaissances qu'un autre, mais parce que je ne puis avoir d'autres plaisirs que celui de la conversation. Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir trop d'estime pour les beaux esprits ; nous avons eu souvent sur cela des disputes ; nous nous sommes accusés mutuellement de prévention. Il reviendra ici en '79 ; m'y retrouvera-t-il ? J'en doute, et s'il me retrouve, dans quel état serai-je ?

Vous ne me dites pas un mot de votre santé ; vous ne m'en parlez ordinairement que pour m'en dire du mal. Ainsi je me flatte que vous n'avez pas à en dire. J'aurais voulu quelques détails sur Leurs Altesses, de la réception qu'ils vous ont faite, de votre contentement à les revoir. Voilà matière pour vos lettres à venir. Vous trouvez les miennes, dites-vous, fort courtes ; vous n'aimez pas que je vous parle de moi. Je vous ennuie quand je vous communique mes pensées, mes réflexions ; vous avez raison, elles sont toujours fort tristes. Vous entretenir de tel et telle, quelle part y pouvez-vous prendre ? Malheureusement je ne ressemble en rien à Mme de Sévigné, je ne suis point affectée des choses qui ne me font rien ; tout l'intéressait, tout

réchauffait son *imagination*. La mienne est à la glace. Je suis quelquefois animée, mais c'est pour un moment. Ce moment passé, tout ce qui m'avait animée est effacé au point d'en perdre le souvenir.

Tout le monde va revenir de Fontainebleau; les Maréchales de Luxembourg et de Mirepoix sont à Sainte-Assise, et je ne sais point encore quand elles en reviendront. Je vis au jour le jour; si je pouvais me séparer de moi-même, je ferais une bien bonne affaire. Je comprends aisément pourquoi l'on ne m'aime pas; je me connais trop bien pour en ignorer la cause. Vous me direz: Que n'y remédiez-vous?—Le puis-je? change-t-on de caractère? le naturel ne prévaut-il pas toujours, quelque effort qu'on fasse? Il n'y a peut-être que vous au monde qui soyez capable de démêler en moi quelques qualités qui puissent faire tolérer mes défauts. Cette sagacité produit en vous l'indulgence, et c'est tout ce que je puis espérer de qui que ce soit au monde. Pourquoi, me direz-vous, êtes-vous donc si exigeante et avez-vous tant de vanité, de jalousie, etc., etc.? C'est que je vois que ceux qui ne valent pas mieux que moi sont mille fois plus heureux, et que l'injustice me révolte. Voilà comme on s'excuse, et vous y répliquerez facilement.

Je n'entends rien à vos Américains. Je me suis dite royaliste; je ne sais pourquoi! Peut-être par politesse pour l'ambassadeur; peut-être pour le plaisir de contredire; mais je ne pérore pas sur cette matière, j'avoue que je n'y entends rien.

Ne vous occupez point du thé, j'en ai trouvé ici, de beaucoup moins bon que celui d'Angleterre, mais qui est passable.

J'ai lu le premier volume de M. Gibbon. Son style est très-académique. Il me semble qu'il a été content de la traduction. Je lui dois une réponse, cela m'embarrasse assez.

J'ai reçu une très-longue lettre de M. Schuwalof; il m'a fait le récit de son voyage, de sa visite au Roi de Prusse, dont il dit des merveilles, de son arrivée à Pétersbourg, de l'étonnement où il a été de ne rien reconnaître des dehors et des dedans de la ville, de la réception que lui a faite l'Impératrice, de celle du Grand-Duc [1] et de sa femme.[2] Elles ont surpassé son attente. Il est charmé de leurs personnes, enchanté et étonné de l'excès

[1] Le Grand-Duc Paul, plus tard (en 1796) Empereur.

[2] Dorothée-Sophie de Würtemberg. Le Grand-Duc l'épousa en secondes noces en 1776, et elle fut alors reçue dans l'Eglise grecque sous le nom de Marie-Féodorovna. Le caractère et la personnalité de la Grande-Duchesse sont dépeints en détail dans les *Mémoires* de son ami, la Baronne d'Oberkirch.

de magnificence et de bon goût de leur palais. Si vous voulez, je vous enverrai sa lettre ; mais ce qui me fâche, c'est qu'il faut y répondre ; excepté à vous, c'est une fatigue pour moi que d'écrire.

Je suis fort inquiète de la santé de M. de Beauvau ; il se plaint d'une barre dans l'estomac et de maux de reins. Il paraît que depuis trois ans il a une humeur vague qui produit différentes incommodités. Il est la personne de qui je reçois le plus de marques d'amitié. M. Gibbon vous dira que je le vois tous les jours ; il vous aura dit aussi que j'avais auprès de moi un neveu ; il me quitte ces jours-ci ; je le regrette parce qu'il a des attentions, et peut-être un peu d'amitié pour moi. Il me promet de revenir quand j'aurai besoin de lui ; je m'arrange pour lui faciliter l'exécution de cette promesse. Croyez que je fais de mon mieux pour pouvoir supporter la vie.

Je ne sais pas l'adresse de M. Gibbon. Je vous prie de lui faire tenir cette lettre.

LETTRE 681

Ce mercredi 19 novembre 1777.

J'augure bien mal de l'humeur silencieuse de MM. Howe[1] ; il y aura vraisemblablement bien plutôt des changements dans votre gouvernement que dans le nôtre ; nos ministres et administrateurs ne sont en aucun danger, et c'est apparemment pour en bien persuader le public que M. de Maurepas soupa dimanche avec tous les ministres, secrétaires d'État, diplomatiques, tous les amis et amies de Mme de Maurepas, chez M. Necker ; il y eut une musique, des proverbes, tous les plaisirs réunis. Je ne conçois pas ce qui a donné lieu aux bruits qui ont couru. Le Necker me paraît plus ferme que jamais. Mon avis est qu'on ne peut employer un homme plus capable, plus ferme, plus éclairé, plus désintéressé. Ce ne sont point mes liaisons avec lui qui me font porter ce jugement ; je n'en attends rien, je le vois une fois la semaine, il n'a nulle préférence pour moi ; il sait que je l'estime, et comme je ne lui demande rien, il me voit de bon œil, et voilà tout.

Je ne vous mande point de mes nouvelles. En êtes-vous étonné ? ne m'avez-vous pas interdit de vous parler de moi ?

LETTRE 681.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord Howe et son frère, Sir William Howe, commandant en chef, le premier sur mer, le second sur terre, pendant la guerre d'Amérique.

Tous les événements de ma vie se passent dans ma tête : elle seule produit ma joie ou ma tristesse ; tout ce qui m'est externe à peine est-il passé, que je ne m'en souviens plus. Mais si vous voulez que je vous en entretienne, je vous dirai que tout le monde, à peu près, est de retour ; les Maréchales, les Beauvau, les Boufflers, etc., etc. Je soupe presque tous les soirs chez moi. Ces jours-ci j'ai été incommodée d'une extinction de voix ; elle dure encore, ce qui me rend l'exercice de dicter un peu pénible. Je hais le monde, et je vois avec plaisir la vérité du proverbe, que : *A brebis tondue, Dieu mesure le vent.* La solitude me fait moins de peur, et je parviendrai, j'espère, à végéter.

Le neveu que vous venez de perdre, n'est-ce pas un petit-fils de monsieur votre père ? D'où vient ne me parlez-vous plus des Altesses, elles m'intéressent. Votre Roi les a-t-il vues ? Où les verra-t-il ? [2]

Je vous remercie d'avance de votre thé, je vous manderai quand je l'aurai reçu.

J'ai écrit au Gibbon et au Craufurd, et à Mme Montagu. Pour vous mettre au fait de ce qui m'a obligée d'écrire à cette dernière, je vous envoie les copies de sa lettre et de ma réponse.

Je suis fort aise d'avoir en perspective une des vôtres pour dimanche.

Adieu, mon ami ; ce nom vous est dû, du moins je m'en flatte.

Lettre de Madame Montagu.

Hill Street, 10 mai 1777.

Madame, un souvenir bien tendre des bontés dont vous m'avez honorée à Paris, m'a souvent excitée à vous assurer de ma reconnaissance ; mais toutes les fois que j'ai eu occasion de parler de vous à des amis qui ont le bonheur de vous connaître, je trouve que, même dans notre langue maternelle, les expressions nous manquent, et que nous ne savons rendre justice au sujet ni aux sentiments qu'il inspire. Tout l'esprit de M. Walpole, toute l'éloquence de M. Burke n'y suffisent pas ; que ferai-je donc ? Il ne me reste qu'une ressource ; c'est de vous adresser, comme à une divinité, et vous offrir simplement de l'encens ; c'est le culte le plus pur et le moins téméraire. Je vous prie, madame, de me permettre de vous offrir deux cassolettes, où j'ai mis des aromatiques. Les ignorants et les barbares se servent de signes et de symboles au défaut de paroles ; l'encens que je vous présente puisse-t-il vous faire entendre tout le respect, l'attachement et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble et très-obéissante servante,

E. MONTAGU.

---

[2] Le Roi ne se réconcilia qu'en 1780 avec le Duc de Gloucester, et même alors refusa de voir la Duchesse.

Réponse de Madame du Deffand.

16 novembre 1777.

Pourrez-vous croire, Madame, que la charmante lettre que vouz avez pris la peine de m'écrire, datée du 10 mai, ne m'a été rendue qu'hier 15 novembre? Elle m'a été apporté par M. Boutin, qui s'excusa de ce long retardement par des voyages continuels qu'il a faits depuis son retour d'Angleterre. Je lus votre lettre en sa présence ; il fut témoin de mon plaisir et de ma reconnaissance. Rien ne m'a plus surprise que l'annonce d'un présent. Vous en voulez faire un langage ; mais quelque charmant qu'il puisse être, on préférera toujours de vous entendre et de vous lire, à tous les hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus admirables. Ce n'est pas seulement par ouï-dire, Madame, que je vous parle de votre éloquence ; votre lettre suffirait pour me la faire connaître, indépendamment de tout ce que j'en avais ouï dire. Je viens de lire vos *Trois Dialogues*, que Mme de Meinières a traduits, et qu'elle m'a envoyés. J'ai lu aussi votre *Apologie de Shakespeare.* Je ne doute pas que Voltaire ne reste sans réplique. Je vous dirais tout ce que j'en pense, si mon approbation et mes louanges étaient dignes de vous ; mais, Madame, vous avez dû démêler bien promptement que je n'ai ni talent ni savoir, mais je ne renonce pas à prétendre à avoir quelque goût ; je suis trop touchée de votre mérite pour avoir cette fausse modestie.

Quand j'aurai reçu ces cassolettes, qui seront pour moi un monument très-glorieux, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous renouveler mes remercîments. Elles courent le monde ; elles sont à présent à Ostende ; il faut qu'elles arrivent à Rouen, et que de là elles remontent la rivière jusqu'à Paris ; il se passera peut-être plus d'un mois avant qu'elles y arrivent ; je les attends avec l'impatience qu'on doit nécessairement avoir pour jouir des marques de bonté d'une personne aussi illustre que vous.

Daignez recevoir, Madame, les assurances de tous les sentiments avec lesquels je vous suis très-respectueusement attachée. J'ai l'honneur d'être, votre etc.

LETTRE 682

Paris, ce dimanche 23 novembre 1777.

Je me suis éveillée ce matin avec l'espérance de recevoir une lettre, vous me l'aviez promise, en me marquant dans votre dernière, qui était de vendredi 14, que vous m'écririez le mardi 18. Apparemment vous ne l'avez pas pu ; cela ne m'empêche pas de vous écrire et de profiter d'une occasion que me donne votre secrétaire d'ambassade ; c'est un jeune homme qui me paraît aimable, il est obligeant. Je vous envoie par son moyen la feuille des *Romans* et l'éloge de Mme Geoffrin par M. Thomas. Je ne doute pas que vous n'en soyez charmé. Depuis que je

LETTRE 682.—Inédite.

l'ai lu je suis tourmentée de l'idée de faire une chanson. Les deux premiers vers me sont venus sans les chercher :—

> " Thomas, on devine à ta verve
> Que la Geoffrin fut ta Minerve."

Si vous pouvez l'achever, vous me ferez plaisir.[1]

Voilà sept jours de suite que je soupe chez moi, et j'en suis si contente que je crois que je souperai rarement dehors. Il n'y aura que des tête-à-tête avec ma compagne qui pourraient m'en dégoûter, mais cet accident arrive rarement, et puis il faudra m'y accoutumer. Je me trouve si déplacée au milieu du monde que je déteste de m'y trouver. Mon tonneau est mon centre. J'ai quelquefois chez moi la cohue, mais je compte y mettre ordre ; ce ne sera qu'après l'arrivée des Choiseul et le retour de Mme de Luxembourg d'un petit voyage qu'elle va faire à Montmorency le mois prochain. Je vous rendrai compte de tout cela comme s'il était possible, ou que du moins j'eusse la chimère de me flatter, qu'un jour vous y pourriez prendre quelque part.

Je compte apprendre mercredi bien des nouvelles, de l'Amérique, de la rentrée de votre parlement, mais surtout de vous et de votre famille.

LETTRE 683

Ce 1er décembre 1777.

Il ne me fut pas possible d'écrire hier, il m'a fallu remettre à ce matin, et la poste, qui part à huit heures, rendra nécessairement ma lettre très-courte. J'ai reçu votre thé, il est excellent, et je vous en remercie ; je n'ai point vu Mme Macaulay, elle a envoyé trois fois chez moi, et moi trois fois chez elle. Nous avons été malades l'une et l'autre, et n'avons pu sortir. Elle se porte mieux et moi aussi, nous nous verrons bientôt.

[1] Au dos de cette lettre Walpole, pour compléter les vers de Mme du Deffand, a griffonné ce qui suit :—

> " Et bien convint au grand Thomas
> Une aussi petite Pallas."

> " Mais mal convint au grand Thomas
> D'avoir à sa déesse Pallas."

> " Et sert très-bien ce grand Thomas
> Pour le hibou de sa Pallas."

LETTRE 683.—Inédite.

Elle saura, ainsi que tous ceux qui me connaissent, quels sont mes sentiments pour vous, et combien j'ai de considération pour les personnes à qui vous vous intéressez.

Je crois vous avoir mandé le départ du Schuwalof. Je vous enverrai deux lettres [1] que j'ai reçues de lui. Cependant il me souvient que vous n'aimez pas les lettres, vous les jetterez au feu sans les lire si vous voulez. Je ne saurais vous mander ce qu'elles contiennent, cela serait trop long. Son neveu et sa nièce soupèrent hier chez moi, ainsi que les Blaquière, mari et femme.

J'ai reçu une lettre de M. de Richmond, on ne saurait plus aimable. En attendant que je lui réponde, dites-lui je vous prie, que j'en suis charmée. Celle ici qu'il aime le plus, est celle aussi que j'aime le mieux.[2]

M. de Jarnac partira pour Londres vendredi ou samedi, il vous portera la *Bibliothèque des Romans* et un second éloge de Mme Geoffrin par l'Abbé Morellet,[3] qui doit, dit-on, paraître aujourd'hui.

Comme il faut mettre ma lettre à la boîte et que j'essaie de dormir, je vous souhaite le bon jour.

Lettre du Comte Schuwalof à Mme du Deffand.

Ce 10 d'octobre 1777, Pétersbourg.

Je vous ai promis, Madame, de vous rendre compte des sensations que j'éprouverais à mon retour dans ma patrie. La permission que vous m'avez donnée de vous entretenir, et de vous réitérer le témoignage de mon attachement et de ma reconnaissance est le seul moyen d'adoucir les regrets que j'ai emporté en m'éloignant de vous.

Occupé pendant ma longue route du souvenir de vos bontés, et d'idées vagues sur ce que j'allais trouver après une absence de quatorze ans, je ne me suis arrêté qu'à Berlin. J'ai eu l'honneur de faire ma cour au Roi, il me reçut de la manière la plus gracieuse, il m'entretint près d'une heure d'une façon si familière, et si agréable, qu'oubliant presque le roi, je croyais ne causer qu'avec un homme le plus aimable, le plus instruit. Je ne parle pas, Madame, de son armée, de son administration, de sa puissance, tout cela vous est connu.

Une rencontre que j'y fis renouvela mes regrets d'avoir quitté Paris dans ce temps. Ce fut celle du Comte et de la Comtesse Schuwalof, qui vont passer l'hiver chez vous, qui avaient compté sur moi pour les présenter aux personnes qui avaient des bontés et d'amitié pour moi. Je leur ai donné une lettre de recommandation pour vous. Je vous prie, Madame, de les recevoir avec bonté.

[1] Une seulement de ces lettres se trouve actuellement avec le manuscrit.

[2] Mme de Cambis.

[3] Un troisième éloge, composé par d'Alembert, sous forme d'une lettre à Condorcet, parut également. Grimm cite le commentaire d'un contemporain au sujet de ces tributs variés:—"Pour exprimer d'un seul mot le différent caractère de ces trois écrivains, on a dit que le premier *avait réfléchi*, que le second *avait raconté*, et que le troisième *avait pleuré*."

Mais il est temps que j'arrive à Pétersbourg. Un étranger qui y viendrait la première fois ne pourrait être plus étonné que moi à la vue de cette ville. Dans quatorze ans de mon absence on a fait des changements très-considérables. Hors de la ville ce chemin superbe orné d'aiguilles de marbre, marquant les verstes ; de belles maisons de campagne. Dans la ville de grandes rues bordées de vastes hôtels, des quais de granit les plus beaux de l'Europe ; enfin tout si fort changé que je ne reconnaissais pas mon propre quartier.

Dès le lendemain de mon arrivée je fus baiser les mains à Sa Majesté Impériale qui me recevant à sa toilette et m'acceuillant de la manière la plus gracieuse me fit asseoir auprès d'elle, causa beaucoup avec moi, et me retint à sa table le même jour. L'Hermitage, ou le dîner se fit, était encore une nouveauté pour moi. C'est un séjour charmant, cette partie du palais est certainement un des plus jolis morceaux d'architecture qu'on puisse voir, la distribution en est neuve et ingénieuse, une très-grande collection de tableaux ornent plusieurs galeries, avec des meubles magnifiques, un jardin toujours vert au milieu de l'hiver, et habité par les oiseaux les plus rares, de toutes les parties du monde. Plusieurs appartements attenants riches et magnifiques forment un ensemble superbe et enchanteur.

Mais ce qui enchante le plus dans ce séjour délicieux, c'est le ton d'aisance, de gaîté, de familiarité sur lequel cette grande souveraine y vit avec ceux qui composent sa société. C'est presque l'offenser que de se souvenir de son rang, et la seule loi qu'elle semble imposer à ses convives, c'est de l'oublier ; ce qui donne encore plus de prix à cette conversation aisée où elle vous engage, elle développe un esprit, une douceur, une délicatesse, qui feraient rechercher sa société si le sort l'avait placée dans un autre état. Depuis tout le temps de mon séjour elle me permet de lui faire ma cour dans les cabinets, y passer les soirées, et chaque jour elle me donne à l'assurance de sa bienveillance envers moi une tournure nouvelle et flatteuse. Je ne saurais vous dire combien j'ai été charmé du Grand Duc, de son esprit, de ses connaissances. La Princesse qu'il a épousée joint tous les agréments de la figure à la douceur la plus aimable. Leurs Altesses m'honorent de leurs bontés. Adieu, Madame la Marquise, recevez les assurances de mon attachement, d'estime et de reconnaissance.

N.B. Mes respects à Madame la Maréchale de Luxembourg, et faites-lui part de mes nouvelles. Je sais que ses bontés l'intéressent en tout ce qui me regarde.

LETTRE 684

Ce vendredi 5 décembre 1777.

M. de Jarnac part demain pour Londres, je le charge de mon paquet, qui contient la *Bibliothèque des Romans*, un nouvel éloge de Mme Geoffrin par l'Abbé Morellet, et deux lettres de M. de Schuwalof, que vous ne serez point obligé de lire, mais elles m'épargnent la peine de raconter son histoire. Son neveu et sa nièce sont du genre commun.

LETTRE 684.—Inédite.

Je me suis occupée toute la matinée des étrennes que je donne à Mme de Luxembourg. Pompom, mon petit garçon, sera habillé en Capucin. Il aura une calotte, une barbe, un cordon, une discipline, un chapelet d'or, une besace pleine d'or à parfiler. Je compte que le Chevalier de Boufflers me fera de jolis couplets. Je vous manderai comment cela aura réussi.

J'ai enfin vu votre Mme Macaulay. Elle me fit une petite visite hier matin, c'est-à-dire à 2 heures. Mes gens lui ont trouvé l'air d'un spectre. Elle ne va plus à Nice, elle retourne en Angleterre dans douze ou quinze jours. Je lui ai marqué beaucoup de désir de la voir. Notre conversation n'a pas été fort vive, je lui ai parlé de son histoire. Elle a le son de voix fort deux, elle dit qu'elle vous aime.

J'ai eu ce matin la visite de Mme de la Vallière, elle m'a dit qu'elle venait du petit Dunquerque, qu'elle y avait rencontré Milord Dalrymple, qu'elle l'avait embrassé des deux côtés, qu'elle aurait bien mieux aimé que ç'eût été vous ; elle m'a recommandé de vous le dire.

Les nouvelles qu'on débite ici des insurgents ne doivent pas trop contenter votre ministère si elles sont vraies.

On fit hier une élection à l'Académie, c'est l'Abbé Millot qui a la place de M. Gresset ; c'est lui que j'aurais nommé par la raison que ce n'est pas un bel esprit. Vous me direz ce que vous pensez des éloges de la Geoffrin.

Je ne suis pas contente de la santé de M. de Beauvau. Je crains qu'il ne couve quelque grande maladie, il est fort changé. Il souffre de l'estomac et des reins.

Je répondrai dimanche à la lettre que je recevrai. Adieu.

LETTRE 685

Ce dimanche 7 décembre 1777.

Vous avez si bien terminé mes vers que le reste de votre lettre ne m'a point fâchée, je n'y répondrai qu'un mot. Je ne suis jalouse de personne et moins de ces deux hommes que vous me citez que de qui que ce soit. Je n'ai nulle envie de vous entretenir d'aucun de mes sentiments ; peut-être par la même raison que les gens *d'Autun* ne tirèrent point le canon à l'arrivée de Monsieur le Prince.

Lettre 685.—Inédite

M. de Jarnac est chargé d'un paquet pour vous. Vous m'en accuserez la réception. Je chercherai quelque occasion pour vous envoyer le troisième éloge de Mme Geoffrin par M. d'Alembert. M. l'Archevêque de Toulouse me l'a envoyé ce matin de la part de l'auteur, m'a-t-il fait dire. Je me tais sur ces trois beaux ouvrages. Si je les louais on en conclurait que c'est la haine ou peut-être la *jalousie*.

Vous ne me parlez non plus d'Amérique que s'il n'en était pas question ; mais je ne m'en plains pas, j'en suis assez excédée.

Comme je me conforme à vous autant qu'il m'est possible, cette lettre ne sera pas plus longue.

LETTRE 686

Ce mercredi 10e décembre.

Je vous envoie par le courrier de votre ambassadeur le troisième éloge de Mme Geoffrin ; on se flatte que ce ne sera pas le dernier ; celui-ci est de M. d'Alembert.

Un M. de Pezay, dont je ne sais si vous avez entendu parler, vient de mourir d'une fièvre maligne, qui pourrait bien avoir été causée par une manière de disgrâce à la cour. Parlez-en à M. Gibbon, il vous mettra au fait. Il avait epousé une fille de condition très-belle, très-sage, et très-pauvre. Elle est devenue folle de douleur, elle fait grande pitié ; ce Pezay était un peu fat et ridicule, mais il était bon et honnête homme. Je le voyais rarement. Il avait fait de très-jolis vers pour moi ; vos deux derniers sont les plus plaisants du monde.[1] C'est bien dommage que vous ne soyez pas toujours de bonne humeur, et que votre penchant avec moi soit toujours de gronder. Si je vous parle de moi je vous ennuie, si je vous parle des autres et que j'en dise du bien peu vous importe, si j'en dis quelque mal, c'est la vanité ou la jalousie qui me fait parler. Ah ! vous êtes un peu fagot d'épines ! Eh bien ! laissez-moi là, me direz-vous, et c'est ce qui ne me plaît pas de faire.

Tout Chanteloup sera de retour le 21, Montmorency le 24, cette Mme de Cambis dont vous prétendez que je suis jalouse en reviendra demain, dont je suis fort aise.

Tout le monde se marie. L'aîné de Gand à Mlle de Montbarey, le cadet à Mlle de Lauraguais. Cela ne vous fait pas

LETTRE 686.—Inédite.

[1] Voyez la note 1 de la lettre 682.

grand'chose, les autres vous seraient encore plus inconnus. On dit M. de Beaumarchais très-mal d'une versade qu'il a faite en cabriolet.

Adieu, bon jour, car il est 7 heures du matin.

LETTRE 687

Paris, ce dimanche 14 décembre 1777.

Quelle différence il y a d'une personne qui pense à une qui ne dit que ce qu'on pensa !

Vous êtes original en tout ; et, sans nul compliment, je puis vous dire que votre esprit me plaît beaucoup. Vous me débrouillez toutes mes pensées ; car je crois toujours avoir pensé tout ce que vous me dites, même jusqu'au mal que vous me dites de moi. En vérité, ne vous en fâchez pas, mais il m'est impossible de m'empêcher de vous dire que je donnerais toutes choses au monde pour vous voir encore une fois ; n'ayez pas peur, je ne vous en parlerai pas davantage.

Je voudrais vous rendre mes lettres amusantes, les remplir de faits, d'anecdotes ; mais je suis si peu affectée de tout ce qui se passe, que les récits que je vous ferais vous ennuieraient à la mort. Mme de Sévigné trouverait bien de quoi vous amuser ; mais moi, mon ami, je flétris tout ; je n'ai de ressource, pour m'assurer de votre amitié, que votre constance naturelle.

Vos affaires d'Amérique vont bien mal ; je ne saurais croire qu'il en résulte aucun bien pour les particuliers de votre nation ; mais j'entends si peu la politique, que je ne pourrais en parler sans ridicule.

Mme de Gramont arrive aujourd'hui ; les Choiseul, samedi prochain. Mme de Luxembourg, qui est à Montmorency, n'en reviendra que le 24, veille de Noël. On soupera chez moi ; j'aurai vingt personnes : je voudrais en être quitte.

Votre Charles Fox n'est pas un homme : il a l'audace d'un Cromwell.

J'avais chargé le Craufurd d'un brimborion pour Milady Lucan. J'imagine qu'il ne le lui aura pas donné ; il l'aura peut-être perdu, ou il l'aura donné à une autre. Je suis persuadée que je n'entendrais plus parler de lui.

LETTRE 688

Ce 24 décembre 1777.

Votre courrier n'arriva qu'hier, la lettre qu'il m'apporta m'aurait plu si vous en aviez supprimé les douze ou quinze dernières lignes. En vérité je ne comprends rien à ce que vous voulez dire. Quelles sont les plaintes que je vous fais *des sentiments qu'on a ou qu'on n'a pas pour moi ?* Quelle est *l'éducation que je prétends vous donner et dont vous prétendez bien ne pas profiter ?* Jamais vous n'êtes plus énergique que quand vous voulez offenser, et je ne comprends pas comment vous voulez avoir cette intention avec moi. Je suis si découragée par votre mauvaise humeur qu'il me semble que je consentirais à mettre fin à notre correspondance. Je n'aime point à écrire. J'ai fini avec Voltaire, je n'écris à personne que par nécessité ; vous étiez le seul à qui j'écrivisse pour mon plaisir, je cesse d'y en trouver, je n'ai plus que la crainte de m'attirer des réponses dures et piquantes. Il semble que vous craigniez que je n'oublie mon âge, mon aveuglement, et bientôt ma surdité. Les romans de Crébillon vous ont gâté le jugement, vous voyez toutes les femmes comme celles qu'il dépeint. Si j'étais moqueuse et que je me plusse à chercher des ridicules je pourrais ainsi que vous en trouver où il n'y en a pas. Je n'ai de reproches à me faire que de vous avoir marqué dans une de mes dernières lettres que je serais bien aise de pouvoir espérer de vous voir encore une fois. Il n'y a que cela qui ait pu vous offenser ; et comme aussitôt après l'avoir écrit je reconnus mon crime je vous promis de ne le plus commettre.

Il aurait bien mieux valu me parler de votre népotisme et de votre chose publique que de me quereller sans sujet.

LETTRE 689

Ce 29e décembre 1777.

Vous n'étiez point de mauvaise humeur dans votre lettre du 20. Je n'ai que du bien à dire du style, il est clair, facile, et agréable ; j'aurais beaucoup à répondre à plusieurs articles, mais vous êtes à la campagne pour quinze jours,[1] pendant les-

Lettre 688.—Inédite.

Lettre 689.—Inédite.

[1] Horace Walpole avait eu l'intention de passer Noël à Ampthill, château de Lord Ossory dans le Bedfordshire, mais il fut empêché par la mort de son neveu, l'Évêque d'Exeter.

quels vous aurez autres choses à faire que de vous occuper de moi ; pendant ce temps je pourrai bien écrire un journal que vous ne recevrez qu'à votre retour. Je ne présume pas qu'il vous intéresse beaucoup. Hé bien ! vous n'aurez qu'à le jeter au feu.

Vous me ferez plaisir de dire un mot de moi à Milord Ossory. Je me souviens très-bien de l'avoir trouvé fort aimable.

Ne croyez pas que je tourmente le petit Craufurd de revenir ici ; s'il y vient, à la bonne heure. Rayez de vos papiers que je désire le nombre et d'avoir une cour comme vous dites ; ma vanité n'est pas si sotte.

Mais je m'aperçois qu'insensiblement je répondrais à votre lettre, ce que je ne veux faire qu'à tête reposée. Si je remplis mes projets, ce sera peut être un ouvrage que vous recevrez ; mais pour aujourd'hui adieu.

LETTRE 690

Ce mardi 6 janvier 1778.

Je vous croyais chez les Ossory ; vous m'aviez annoncé ce voyage et vous aviez ajouté que vous seriez quinze jours sans me donner de vos nouvelles ; en conséquence, j'avais formé différents desseins : d'abord, de vous écrire en manière de journal, et puis de ne vous point écrire du tout jusqu'à ce que j'eusse appris votre retour à Londres ; mais voilà que vos projets sont changés. Le désastre[1] de votre famille m'intéresse. Vous y prenez beaucoup de part, et peut-être autant que monsieur votre frère. N'est-ce pas lui qui doit hériter de votre neveu le Comte d'Orford ? Ne sera-t-il pas par conséquent fort riche ?[2] La veuve[3] de l'Évêque est bien à plaindre puisqu'elle aimait son mari. Vous avez bien des occasions de vous attrister, cela n'est pas bon pour la goutte.

Vous ne me dites plus rien de la Duchesse, est-ce que vous la voyez moins ? Habite-t-elle Londres ? Vous ne sauriez trop me parler de tout ce qui vous appartient.

Je ne puis me résoudre à vous entretenir de moi et de ce qui

Lettre 690.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] La mort de l'Évêque d'Exeter.

[2] En fait les domaines d'Orford avaient été fort appauvris par les dépenses exagérées des détenteurs du titre, le père, le frère, et le neveu de Walpole. Quand Horace Walpole lui-même hérita du titre en 1791 il parla du domaine comme "chargé de dettes."

[3] Mme Keppel. (W.)—Fille aînée de Sir Edward Walpole.

m'environne, je crains toujours des hors-de-propos. Quand vous êtes de bonne humeur, mes doléances vous la feraient perdre ; et quand vous êtes triste, tout ce que je vous dirais vous paraîtrait puérilités et misères ; cependant, il faut vous raconter ce qui m'a amusée ces jours-ci.

Vous vous souvenez bien que Mme de Luxembourg et moi nous nous donnons des étrennes, que rien ne lui est plus agréable que le parfilage. Il m'est venu dans la tête d'habiller Pompom, le fils de Wiart, en Capucin, et de faire tout son attirail de fil d'or, calotte, barbe, cordon, discipline, chapelet, sandales, et besace bien remplie. J'avais assemblé grande compagnie ; Wiart vint me dire qu'il y avait un moine qui demandait à me parler, je refusai de le voir ; la Maréchale, curieuse de savoir quelle affaire il pouvait avoir à moi, voulut qu'il entrât ; c'était Pompom, le plus joli petit Capucin : il chanta des couplets de différents auteurs, et plus plats les uns que les autres, que par conséquent je ne vous envoie pas. Le lendemain matin, j'envoyai le petit Capucin faire des visites chez Mmes de Caraman, de la Vallière, de Gramont, de Choiseul ; il eut le plus grand succès, vous l'auriez trouvé charmant, j'en suis sûre. Deux jours après cette facétie, la Maréchale m'apporta mes étrennes, elle mit sur mes genoux les six derniers in-quarto de Voltaire sur lesquels il y avait un petit sac dans lequel il y avait une très-jolie boîte d'or et le portrait de Tonton ; ainsi elle me donnait Voltaire et mon chien, et voici le couplet qui y était joint :—

"Vous les trouvez tous deux çharmants,
Nous les trouvons tous deux mordants ;
Voilà la ressemblance :
L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence."

Ce couplet est du Chevalier de Boufflers.

En voici deux autres sur l'air *Réveillez-vous, belle endormie* :—

"Il faut, dit-on, pour satisfaire
Votre cœur et votre raison,
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme Tonton.

Le premier n'est pas peu d'affaire,
Mais j'ai ma revanche au second,
Et si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur Tonton."

Ceux-ci sont de La Harpe.

Ce mercredi 7.

On ne parlait ici qu'Amérique, on y joint aujourd'hui la Bavière.[4] Que résultera-t-il de tout cela ? Aucune raison particulière ne m'engage à m'y intéresser ; et pour les raisons générales, je m'en dispense : je laisse à d'autres à anticiper sur l'avenir.

M. de Beauvau se porte mieux. Il y a eu une consultation dont le résultat est que son foie est considérablement enflé. Il prend des pilules de savon et d'autres drogues qui ont produit un très-bon effet. Il avait les jambes, les cuisses et les reins enflés. Il n'y a presque plus d'enflure.

LETTRE 691

Ce jeudi 8 janvier 1778, à 7 heures du matin.

Rien n'est plus singulier que j'aie oublié hier en vous écrivant (et que Wiart ne m'en ait pas fait souvenir) la seule nouvelle qui vous pouvait être un peu intéressante, la retraite de Mme de Mirepoix dans un couvent. Elle a renvoyé une partie de ses domestiques, elle loue sa maison, elle s'est retirée, non pas à Saint-Antoine, mais à l'Assomption, auprès de sa sœur Montrevel,[1] qui y est établie depuis deux ans. Ce qui l'a déterminée à prendre ce parti, c'est pour pouvoir payer ses dettes, qui ne se montent (dit-elle) qu'à soixante et dix mille francs. Elle a cent mille livres de rente.

On peut s'attendre selon toute apparence à quelques nouveaux changements ; je vous en écrirai plus au long par l'ordinaire prochain. Il faut mettre cette lettre à la boîte, et il faut que je dorme, s'il est possible.

Il est ici grand bruit de guerre, mon plus grand malheur c'est que je n'ai pas à appréhender de nouveaux chagrins. Quand on a tout perdu on n'a plus rien à perdre.

[4] Déjà avant la mort de l'Électeur Maximilien de Bavière, sans lignée, en décembre 1777, l'Empereur Joseph II avait formé des prétentions sur la succession de Bavière ; les troupes autrichiennes occupèrent une partie de ce pays. Mais il s'était formé une coalition à la tête de laquelle se trouvait le Roi de Prusse Frédéric II ; il pénétra en 1778 avec son armée en Bohême. Il n'y eut pas de bataille rangée, toute la guerre se passa en marches et contremarches. Enfin elle fut terminée en 1779 par la paix de Teschen. (A.M.)

LETTRE 691.—Inédite.

[1] Élisabeth-Charlotte de Beauvau-Craon, sœur aînée de la Marquise de Mirepoix. Elle avait épousé en 1723 Charles-François-Ferdinand de la Baume de Montrevel, Marquis de Saint-Martin, qui mourut en 1736.

LETTRE 692

Ce lundi 12 janvier, à 10 heures du matin 1778.

Je reçois votre lettre du 7 dans cet instant, je n'en attendais pas parce que je vous croyais chez les Ossory. Je pensais que vous ne pourriez recevoir de mes lettres qu'à votre retour. Nous ne recevons les vôtres dans le courant de ce mois-ci que le lendemain du jour qu'elles arrivent, ainsi il faut que je remette ma réponse au courrier suivant, c'est-à-dire que cette lettre-ci ne partira que jeudi, au lieu que si j'avais reçu la vôtre hier celle-ci serait partie aujourd'hui.

Cet éclaircissement n'est pas bien clair, mais j'ai la tête troublée et je suis incapable de me bien expliquer.

Je n'avoue jamais mes fautes, me dites-vous, mais m'en pouvez-vous reprocher avec vous? Toutes vos lettres sont remplies d'énumérations de mes défauts. Loin de les nier, je conviendrai même si vous voulez qu'ils sont plus grands et plus nombreux que vous ne le dites. Mais quels torts ai-je avec vous? Quels reproches pouvez-vous me faire? C'est ce que je ne saurais comprendre.

Vous me dites que je vous tourmente. Exigé-je quelque chose de vous? Non, non, je me suis interdite toute prétention, et même tout espèce de désir. Daignez, je vous prie, y réflechir, et vous conviendrez si vous êtes équitable que vous n'avez nul sujet d'être mécontent de moi. Peut-être voudriez-vous que mes lettres vous amusassent, et tout au contraire elles vous ennuient; ce n'est pas ma faute; je voudrais être heureuse et gaie, mais cela ne dépend pas de moi.

Il y aurait des paris ici s'ils étaient d'usage. Ceux qui désirent la guerre croient qu'elle sera; ceux qui la craignent (et ce sont les plus sensés) prétendent qu'elle ne sera pas; il me paraît que personne ne pense que nous ayons un traité avec l'Amérique. Je n'ai point d'avis sur tout cela. On dit que tout ce qu'on fait n'est que pour se défendre et qu'on ne pense point à attaquer. Je suis très-peu politique, je ne sais pas tirer des conséquences, j'interroge peu et j'ai peu de foi à tout ce qu'on dit. Je crois que vous ne désirez point la guerre avec nous; je la crains beaucoup, mais je tâche de ne m'en point occuper. Je n'ai pas besoin d'augmentations de chagrin et de tristesse.

LETTRE 692.—Inédite.

Je donnerai cette lettre-ci à votre ambassadeur, elle pourra en partir un jour plus tôt. Je lui ai remis l'autre jour un petit paquet pour vous, il contient la feuille des *Romans* et un almanach que je vous prie de faire remettre à M. Gibbon, en lui marquant que je vous écris que c'est Monsieur le Vicomte de Beaune qui s'acquitte de sa promesse.

Mme de Mirepoix cherche à louer sa maison et ne trouve personne qui en veuille. Elle est, dit-on, sur le point d'en louer une pour elle dans une rue qui est par delà le Faubourg Saint-Honoré. Elle ne sait ce qu'elle veut, c'est une tête bien mal rangée, elle se dégoûte de tout ; elle n'avoue pas son ennui, je le crois extrême, son amour pour le changement et toute sa conduite le prouve. M. de Beauvau est mieux, mais j'en suis encore extrêmement inquiète.

La grand'maman ne se porte point bien, leur maison est ouverte les cinq premiers jours de la semaine, je ne la vois que le samedi, parce que le vendredi je donne à souper. Je mène une vie très-uniforme et je ne sors que pour souper les mardis chez les Necker, les dimanches, lundis, et jeudis chez les Brienne, les Caraman, et une ou deux autres maisons en très-petite compagnie. Il est singulier que ce que l'on craint le plus soit pourtant ce qui sert à nous faire supporter ce qui nous fâche.

Je ne saurais trop louer le procédé de monsieur votre frère envers madame sa fille [1] ; je voudrais que vous fussiez débarrassé de votre neveu. Je ne serai point fâchée si vous n'allez point chez les Ossory ; souvenez-vous de la neige qui vous y assiégea. Si vous voyez M. Craufurd ne lui parlez plus de moi, il ne vous dit pas un mot de vérité. Je ne l'ai point fait veiller, je ne l'ai point entretenu de ce qui me regarde. Je ne lui veux ni bien ni mal, il viendra s'il veut ici, il n'y viendra pas, il en est le maître.

Je voudrais que M. Conway et Milady ne m'oubliassent pas, je les estime et je les aime.

Mandez-moi des nouvelles de l'Altesse. En êtes-vous content, la voyez-vous souvent ?

J'allais oublier de vous répondre sur M. de Lauzun. Je ne sais pas quelle est la manière de se ruiner à l'anglaise, mais je sais quelle est la sienne ; il a perdu tout son bien, il est séparé

[1] Sir Edward Walpole s'était conduit avec beaucoup de générosité envers sa fille veuve, Mrs Keppel. Dans une lettre à Mann du 4 janvier 1778, Horace Walpole écrit :—" Elle reste avec quatre enfants et à peine de quoi vivre ; mais Sir Edward a noblement agi ; il lui abandonne un domaine à Windsor dont le revenu est de 800 livres sterling, une maison à Londres, et lui fournit un carrosse." (*Lettres*, tome x, p. 174.)

de biens d'avec sa femme, à qui il ne restera pendant quelques années que trois mille cinq cent livres de rente, elle en aura quatorze par la suite. Il ne veut pas qu'elle quitte actuellement la maison qu'elle habite, mais il ne paye pas le loyer, et qu'elle court à tout moment le risque de voir ses meubles saisis ; il sera bien forcé à consentir qu'elle aille loger avec sa grand'mère,[2] laquelle ne l'abandonnera pas. Il fait apparemment de nouvelles dettes en Angleterre. Ceux qui lui prêtent sont bien dupes, car il ne sera jamais je crois en état de s'acquitter. Avec qui vit-il ? N'est-ce pas avec Charles Fox ? Ils ont tous les deux les mêmes principes et la même conduite. La fortune du cadet Craufurd se soutient-elle ? Vous nous avez renvoyé M. Smith, il n'avait gagné que 700,000 francs, il vient compléter le million ; il a fait faire un habit à son coureur de trois cents louis. Ce coureur demandait à ceux qui en examinaient la magnificence, s'ils reconnaissaient leurs rouleaux ?

Vous ne me parlez jamais de Milady Churchill, ni de sa fille Milady Cadogan ; Mme Cholmondeley, la voyez-vous quelquefois ? Je suis persuadée que M. Craufurd aura oublié de donner à Milady Lucan un brimborion dont je l'avais chargé pour elle, il l'aura perdu ou bien donné à quelqu'autre.

Que devient le Selwyn ? A-t-il toujours le dessein d'aller en Italie ? Et Mme Beauclerk, vous n'en dites plus mot. Nous espérons Milord Richmond dans le mois de mai, avec la Duchesse et Mme Damer ; la guerre y mettrait obstacle, mais je m'obstine à ne la pas croire.

Habitez-vous Strawberry-Hill par le temps qu'il fait ? Il ne cesse de neiger ici. Nous prîmes hier le deuil de l'Électeur de Bavière ; nouveaux sujets pour les spéculatifs.

Tous les Montmorency sont en grand deuil ; la femme[3] du Baron aîné de la maison et frère de Mme de Châteaurenaud, vient de mourir.

LETTRE 693

Ce lundi 19e janvier 1778, à 7 heures du matin.

J'avais commencé hier l'après-dîner à répondre à votre lettre du 12 ; je fus interrompue par une visite, qui m'ennuya

[2] La Maréchale de Luxembourg. (W.)
[3] Marie-Madeleine-Gabrielle de Charette de Montebert, veuve en premières noces de Louis de Sérent, Marquis de Kerfily (†1741), et en secondes noces d'Henri-François, Baron d'Avaugour (†1746). Elle devint en 1752 seconde femme d'Anne-Léon, Baron de Montmorency.

LETTRE 693.—Inédite.

à la mort, et qui fut suivie jusqu'à l'heure du souper sans interruption par d'autres du même genre.

La dévotion n'entre pour rien dans le parti qu'a pris la Maréchale [1]; je soupçonne même que ses dettes n'en sont que le prétexte, c'est son inconstance naturelle. Je ne suis nullement tentée de l'imiter ; le changement est son remède contre l'ennui, et pour moi ce qui en serait le préservatif, ce serait une société, des occupations qui fassent les mêmes. Je suis si dépendante de l'habitude que je pourrais me donner le bon air de la constance. La Maréchale cherche à louer une autre maison, à vendre celle qu'elle quitte, quoiqu'elle l'ait achétée à vie. On ne comprend rien à ses projets. Je ne l'ai vue qu'une fois depuis son escapade. Il y a longtemps qu'elle ne m'aime plus. Je ne cours plus après elle ; je me contente des dégoûts et des ennuis que je ne puis éviter, mais je ne les vais pas chercher.

Il y a bien apparence qui nous aurons la guerre ; j'ai vu une lettre d'Angleterre qui disait que Milord Mansfield allait arriver ici, le même jour on dit qu'il y était arrivé, qu'il gardait l'incognito.[2] Je crois cela une fable, ainsi que la prise que vous aviez faite d'un de nos vaisseaux. Je crois que nos ministres ne veulent point la guerre, mais sait-on ce qu'ils veulent ? On dit que vos fonds baissent beaucoup ; malgré mon ineptie pour la politique je suis curieuse de ce que produira la rentrée de votre parlement. Si c'est la guerre, vous m'informerez des moyens d'entretenir notre correspondance ; elle sera beaucoup moins fréquente, vraisemblablement, mais j'espère qu'elle ne sera pas détruite.

Je suis ravie que vous n'alliez point chez les Ossory, et que vous restiez à Londres. Quelque peu d'intérêt que vous imaginiez prendre à la chose publique, je suis persuadée qu'elle vous occupe, et que vous y prenez plus de part que vous ne le dites. Vous avez beaucoup d'activité, il faut de la pâture à votre esprit ; mais pour moi qui ai perdu le peu que j'en avais, j'écoute toutes les nouvelles, souvent sans y rien comprendre, et sans jamais aventurer aucun raisonnement.

M. de Beauvau se porte mieux, mais je ne le crois pas guéri, le siège de son mal est, dit-on, le foie. On l'a trouvé gonflé et alongé, ses jambes, ses cuisses, ses reins étaient considérablement enflés ; les pilules de savon, le jus d'herbes ont dissipé l'enflure. Il vit du plus grande régime, il ne sent plus de douleurs dans les reins, mais il a encore de fréquentes dans l'estomac. Il a, dit-on,

[1] De Mirepoix. (W.)

[2] Ce n'était pas vrai.

meilleur visage, mais vous seriez étonné de son changement, on dit qu'il paraît soixante-dix ans. Il serait bien triste que j'eusse encore le malheur de le perdre.

Je n'ouvre aucune de vos lettres sans craindre d'y trouver quelque menace de goutte, c'est pour moi une consolation fort grande de vous savoir en bonne santé, quelque peu de profit que j'en attende.

Avez-vous reçu la feuille des *Romans*, et l'almanach pour M. Gibbon? Lui avez-vous envoyé? Parlez-moi donc quelquefois des Conway, des Churchill. J'estime monsieur votre frère, et votre nièce l'Altesse. Vous êtes heureux de trouver dans votre famille à placer votre estime et votre amitié. Je verrai l'été prochain se je pourrai trouver quelque ressource dans ce neveu dont je vous ai parlé, mais je serai embarrassée de l'arrangement qu'il faudra prendre pour son logement.

La plaisanterie du petit Capucin vous a donc plu? Je ne suis pas tout à fait de votre avis sur les couplets, je trouve les deux de La Harpe fort jolis, mais c'est qu'il me flatte et que j'aime les douceurs.

LETTRE 694

Paris, ce 21 janvier 1778.

Je suis peut-être trop exacte à ne laisser échapper aucune occasion de vous écrire. Votre ambassadeur se charge volontiers de mes petits paquets.

La seconde feuille des *Romans* qu'on a ce mois-ci me sert aujourd'hui de prétexte. Vous n'aimez que les nouvelles et je n'en sais guère, si ce n'est que Mme de Mirepoix a conclu son marché pour la maison qu'elle quitte avec Mme Thellusson,[1] veuve d'un banquier, et qu'elle est prête à en conclure un autre pour une maison dans la rue de Grenelle qu'elle louera 10,000 francs. Ce qu'elle gagnera à ces deux marchés n'acquittera pas beaucoup de dettes, mais pourra bien les augmenter.

J'ai demandé à M. de Beauvau s'il voulait le livre que vous m'aviez proposé. Il vous remercie et est fort sensible à votre attention. Il n'a nulle inquiétude sur la pierre, c'est son foie qui est malade et qui va beaucoup mieux.

Lettre 694.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Peut-être la veuve d'Isaac Thellusson (mort en 1770), Génevois résidant à Paris. Son fils George fonda à Paris une banque où Necker entré comme employé, finit par devenir associé. Un autre fils, Peter, fonda la branche anglaise de la famille; son fils, un Peter également, fut le premier Baron Rendlesham.

Je soupai hier chez les Necker avec un certain Duc de Bragance,[2] grand parleur. Il a été dans toutes les cours d'Europe, dans quelques-unes d'Asie et d'Afrique ; il est charmé qu'on le questionne. On m'avait proposé de me l'amener ; il désirait, me disait-on, faire connaissance avec moi. Je m'y étais refusée, n'aspirant en nulle façon à la célébrité de la Geoffrin ; mais il me fit hier tant de politesses, et je le trouvai de si facile conversation, que j'ai accepté très-volontiers l'honneur qu'il me voulait faire ; il viendra ce soir chez moi.

Vous ne devineriez pas où j'irai cet après-dîner. À la répétition de *Roland*, tête à tête avec l'ambassadeur de Naples ; c'est son protégé Piccinni qui en a fait la musique sur les paroles de Quinault. Il y a deux partis fort animés l'un contre l'autre, les Piccinniens et les Gluckistes ; le Naples et Marmontel sont à la tête du premier ; le public n'a point encore décidé, mais l'*Armide* de Quinault, de la musique de M. Gluck, a eu vingt-huit représentations. Nous verrons ce que produira le *Roland ;* je n'aimerai vraisemblablement ni l'un ni l'autre.

Que vous dirai-je sur la guerre ? Je la crains très-fort ; votre assemblée du 2 février nous apprendra ce qu'il faut en penser.

Avez-vous su la nouvelle qui a couru ? Il y a eu des gens assez fous pour la croire : c'est que Milord Mansfield avait fait à Paris un petit voyage incognito. C'était de Londres qu'on en avait appris la nouvelle ; le Baron de Castille me montra une lettre de Mlle Wilkes,[3] qui le lui mandait.

La tragédie de *Mustapha et Zéangir*[4] est imprimée ; je n'en ai encore lu que trois ou quatre scènes ; je suis persuadée qu'elle ne vaut rien.

L'Abbé Millot a été reçu à l'Académie ; son discours a été très-plat ; celui de d'Alembert est, dit-on, charmant ; s'il me le paraît, je vous l'enverrai.

LETTRE 695

Ce 28 janvier 1778.

Comptez vos exemplaires de la *Bibliothèque des Romans*. Elle n'a commencé qu'au 1 juillet 1775, ainsi les six premiers mois de cette annee '75 n'existe pas, il ne doit vous manquer que trois

[2] Le Duc de Bragance était parent du Roi de Portugal. Pendant la Guerre de Sept Ans il servit dans l'armée autrichienne. Il mourut en 1806.

[3] Fille de John Wilkes ; morte en 1802 sans avoir été mariée.

[4] Par Chamfort.

LETTRE 695.—Inédite.

volumes, deux du mois de juillet '77, et un du mois d'août suivant. Je vous les ai pourtant envoyées toutes. Je crois que j'avais confié ces trois feuilles à M. Saint-Paul. Je vous les enverrai avec la feuille du mois de février, alors vous en devrez avoir 43. On en a 16 par an. Cette grande affaire éclaircie, venons aux autres articles de votre lettre.

Le compte que vous me rendez de vos occupations ou amusements me fait beaucoup de plaisir, c'est un petit rapprochement. On est moins séparé quand on peut se suivre en idée ; mon petit génie, mon faible caractère ont besoin de ces petites ressources. Souffrez cette faiblesse sans en être fatigué et sans m'accuser de ridicule et de folie ; je fais plus d'effort sur moi-même que vous ne pensez, je ne suis pas si heureusement née que vous. Mais brisons là, je m'égarerais et je dirais plus qu'il ne faut.

Madame de Mirepoix ne se repent point du parti qu'elle a pris, elle compte le soutenir dix-huit mois ou deux ans. Elle dîne presque tous les jours dehors, elle garde toutes ses loges aux spectacles. Mme Thellusson, veuve d'un banquier, loue sa maison 15,000 francs, qu'elle payera à Mme de Mirepoix jusqu'à ce qu'elle conclue un marché avec M. de la Reynière pour acheter sa maison ; elle en offre quatre cent mille livres, dont il y en aura cent mille pour Mme de Mirepoix, qui l'avait achetée à vie du dit La Reynière cent trente mille livres, et en avait placé cent en rentes viagères sur la tête du dit La Reynière. Quand Mme Thellusson aura fait son marché avec M. de la Reynière, et que Mme de Mirepoix aura touché les cent mille livres, Madame Thellusson ne lui payera plus rien.

On ne peut pas plus mal expliquer une affaire, mais que voulez-vous ? Je suis bête, tout ceci est embrouillé et personne n'y comprend rien, mais ce que l'on comprend bien c'est que Mme de Mirepoix est la femme la plus légère et la plus inconstante qu'il y ait au monde. Elle avait fait un marché extravagant pour avoir cette maison qu'elle a actuellement en horreur, elle en cherche une autre pour y déposer ses meubles et y loger Mme de Boisgelin.[1] Elle dit qu'elle ne l'habitera pas que quand toutes ses dettes seront payées, elle désire qu'elle soit dans notre faubourg. Dès qu'elle l'aura trouvée je suis persuadée qu'elle quittera son couvent, elle s'y établira, fera beaucoup de dépense pour s'y arranger, et augmentera ses dettes. Voilà la continuation de son histoire. Je l'ai beaucoup aimée, mais sa légèreté

[1] Sa nièce.

et son ingratitude m'en ont entièrement détachée. Je n'aime plus rien, mon ami, et c'est la vraie cause de mon ennui.

Je ne sais que penser de la guerre. Je crois que notre ministre ne la veut pas, mais il n'est pas impossible qu'on ne l'entraîne à la vouloir.

On parle beaucoup du déplacement de M. Necker ; il n'en est point inquiet, et il prétend que tous ces bruits sont sans nul fondement. Je le souhaite, étant bien persuadée que nous n'avons personne qui ait autant de capacité et d'intégrité que lui.

Je serai ravie de revoir M. de Richmond. Il arrivera positivement dans le temps qu'il me conviendra le mieux, parce que j'imagine que son séjour sera de plusieurs mois. Tout l'été et surtout les mois de juillet et d'août Paris est désert. Compiègne et les diverses campagnes enlèvent tout le monde. Je m'intrigue pour avoir ce neveu dont je vous ai parlé ; il me marque de l'amitié, il en aurait peut-être d'advantage si j'étais plus en état de lui faire du bien, mais je bannis toute délicatesse, et je vais vous donner une preuve en vous priant de m'envoyer du thé, celui que j'ai reçu de vous au mois d'octobre est fini.

Ma liaison avec M. Craufurd pourrait bien l'être aussi. Cependant si vous croyez que je doive lui écrire sur la mort de son père, je le ferai.

Que ne puis-je vous ressembler ? Vous êtes indépendant de tout, et c'est l'effet de votre raison, car vous n'êtes pas né avec cette indifférence.

Voltaire n'est point mort. On dit que M. de Villette,[2] qui est à Ferney avec sa femme, doit l'amener incessament à Paris. J'ai peine à le croire.

J'apprends cet apres-dîner que M. Tronchin vient d'être élu associé libre à l'Académie des Sciences à la place de M. Haller.[3] Il avait pour concurrant votre M. Pringle.[4]

[2] Le Marquis de Villette épousa Mlle de Varicour, une protégée de Mme Denis, nièce de Voltaire. Voltaire arriva à Paris avec Mme Denis, et M. et Mme de Villette le 9 février.

[3] Albert, Baron de Haller (1708–77), originaire de Berne, anatomiste, botaniste et poète.

[4] Sir John Pringle (1707–82), Président de la Royal Society. Il était médecin de George III, et une autorité en médecine militaire. On le choisit aussi bien que Tronchin.

LETTRE 696

Ce dimanche 1er février 1778.

La poste a été exacte aujourd'hui, aussi recevrez-vous de mes lettres deux courriers de suite.

Je prends à bon augure de ce que vous ne croyez pas à la guerre ; mais moi qui fais des *cachots* en Espagne, je crois qu'elle se fera. Un certain M. du Buc dit que nous ne la voulons pas et que vous la désirez, que vous ne ferez rien pour l'avoir et qu'elle arrivera par nous, parce que, dit-il, nous ne pouvons pas nous dispenser de traiter avec l'Amérique, et que vous ne pouvez ni ne le devez souffrir. Ces raisonnements sont trop sublimes pour moi ; je vous laisse à juger s'ils sont vraisemblables. J'espère en nos ministres, je veux croire qu'ils prendront le parti que vous pensez, qui sera de chanter : *Tu as le pied dans le margouillis ; tire-t-en, Pierre, si tu peux.*

Il vous sied moins qu'à personne de dire que vous êtes bête. Vous avez beaucoup d'idées ; il n'y a presque point de vos lettres où il n'y ait quelques pensées, réflexions, maximes ou apophthegmes de la plus grande vérité ; vous avez des yeux de lynx pour dénicher tous les défauts de vos amis ; quand vous vous mettez à m'examiner et à me peindre, vous me faites sentir de la haine contre moi ; je me crois tous les défauts que vous me reprochez, et je reste tout étonnée que les gens qui m'environnent puissent me supporter ; vous me les faites soupçonner de fausseté, et puis je m'étonne que vous daigniez entretenir notre correspondance. Il faut que vous ne m'ayez pas toujours vue de même, car vous m'avez marqué estime et amitié, et c'est à vous que je dois l'estime vraie ou fausse que l'on me marque ; enfin, quoi qu'il en soit, je me crois bien avec vous, et quoique souvent vous ne voyiez en moi qu'une espèce de monstre, je crois que vous m'aimez un peu, mais pas assez pour que cela vous fasse mettre un pied l'un devant l'autre.

Cette petite fille [1] qui ne veut plus de Milord Shelburne

Lettre 696.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mlle Molesworth, nièce de Milady Lucan. (W.)—" Votre divine Miss Molesworth a surpris le monde par sa rupture avec Lord Shelburne. Elle dîna chez lui, présida la table, et on la vit pleurer tout le temps du repas. Quand elle rentra chez elle, sa tante lui demanda ce qu'elle avait. Sans répondre, elle monta se réfugier dans sa chambre, et écrivit à Lady Lucan pour lui dire qu'elle s'était découvert une antipathie pour Lord Shelburne, et qu'elle la priait de rompre l'union exécrée ; ce qu'on fit, en montrant la lettre à sa Seigneurie. Il fut fâché, comme vous le croirez sans peine, de perdre 40,000 livres sterling, et une femme aussi jolie, mais fit bonne contenance et déclara convenable que les dames pussent arranger ces questions." (Miss Elliot à Hugh Elliot, dans le *Mémoire* de celui-ci, p. 147.)

a eu tort, mais elle a bien fait de ne pas s'y obstiner. Elle est timide ou sournoise, elle a toujours ici été muette. Les Lucan devaient venir cet été, ils ont peut-être changé d'avis.

J'irai cet après-dîner voir Mme de Mirepoix, ce sera la première visite que je lui aurai faite. Je n'en fais à personne. Je ne sors que pour souper, par conséquent à neuf heures. Le couvent alors est fermé; elle dîne presque tous les jours dehors, elle va aux spectacles deux ou trois fois la semaine. Je courrais risque en l'allant chercher de ne la pas trouver, mais aujourd'hui j'ai un rendez-vous avec elle; j'irai la trouver sur les sept ou huit heures, et j'y resterai jusqu'à l'heure que j'irai chez Mme de Jonzac où je passerai la soirée.

Je ne vois la grand'maman qu'une fois la semaine, le samedi, que je soupe chez elle avec cinq ou six personnes, le grand Abbé, M. de Castellane, les Évêques de Tours,[2] d'Arras,[3] et de Metz,[4] MM. de Stainville, de Gontaut, le Caraccioli, tantôt les uns ou les autres.

Je soupe deux fois la semaine chez moi, le mercredi et le vendredi. Quand on a des jours marqués, on n'est plus maître de restreindre sa compagnie; j'ai quelquefois dix-huit ou vingt personnes, j'en suis désolée; mais dans l'hiver il n'y a pas moyen d'y apporter remède: le mois de mai arrivé, cela change, on court alors le risque de n'avoir personne. Je compte toujours faire venir mon neveu; il n'est ni piquant ni charmant, mais il est très-supportable; je l'aime assez, et je suis si peu liée avec tout le reste de ma famille que cela me le rend plus cher.

Je vais chercher une occasion pour vous envoyer les deux volumes qui vous manquent et le mois de février qui paraît.

Votre épitaphe de Voltaire est parfaitement bien. Oh! pour cela, il est très-vrai qu'il ne laissera que des bâtards.

LETTRE 697

Ce 3 février 1778.

Je vois envoie par votre ambassadeur la feuille de février; vous recevrez successivement les deux qui vous manquent, juillet et août '77. Mais comme il y en a deux dans juillet, dites-moi si vous en avez une des deux et quelle est celle qui vous manque.

[2] Joachim-François-Mamert de Conzié, ci-devant Évêque de Saint-Omer, Archevêque de Tours, 1774–90.

[3] Louis-François-Marc-Hilaire de Conzié, frère aîné du précédent, Évêque d'Arras, 1760–90.

[4] Louis-Joseph de Montmorency-Laval, frère cadet du Duc de Laval, Évêque de Metz, 1760–90.

LETTRE 697.—Inédite.

On fit hier trois cordons bleus, MM. de Montbarey, secrétaire de la guerre, Vogué, lieutenant général, Boisgelin, maître de la garde-robe.

Je vis avant-hier Mme de Mirepoix comme je vous l'avais mandé, elle a loué la maison qu'elle quitte quinze mille francs, elle en cherche une autre ; son déménagement, un nouvel établissement lui coûtera sans doute fort cher. Son exemple est bien propre à corriger de l'inconstance. Elle s'accommode très-bien, à ce qu'elle dit, de la vie qu'elle mène présentement.

Mme de Jonzac m'a beaucoup demandé de vos nouvelles.

La Duchesse de Leinster est ici depuis huit jours, elle loge à l'Hôtel de Tréville proche le Luxembourg. Elle m'a fait savoir hier matin son arrivée, je la fus voir l'après-dîner. Je crois qu'elle attendra ici monsieur son frère ; je suis fort aise qu'elle y fasse un long séjour, c'est une femme très-aimable, d'esprit et d'un très-bon cœur.

Il y a ici une petite Milady Erne,[1] petite-fille de feu votre amie Milady Hervey. Elle est très-jeune, parle très-bien notre langue, on la dit très-aimable. Elle me le paraît, mais elle est trop jeune pour moi, il faut qu'on ait pour le moins quarante ans pour que je consente à former une liaison.

Il me semble que les bruits de guerre tombent ici.

LETTRE 698

Ce 8 février 1778.

J'ai bien de la peine à m'empêcher de vous gronder. Vous avez eu un assez gros rhume pour consentir à vous faire saigner, et vous ne m'en mandez rien. Je ne puis donc plus avoir la sécurité de vous croire en bonne santé quand vous ne m'en parlez pas. C'est aujourd'hui l'unique reproche que vous recevrez de moi. D'ailleurs je suis assez contente de vous ; je crois que, sans me flatter, je puis compter sur votre amitié, et que vous en avez autant pour moi qu'on en peut avoir pour une sempiternelle. Mais vous avez raison de vous étonner qu'à mon âge mon âme ne vieillisse point ; elle a les mêmes besoins qu'elle avait à cinquante ans, et même à quarante : elle était dès lors dégagée de ces sortes d'impressions des sens, dont M. de Crébillon a été un si vilain peintre. J'avais alors, et j'aurai jusqu'au

[1] Dans le manuscrit, "Herne."

LETTRE 698.—Incomplète dans les éditions précédentes.

dernier moment de ma vie, besoin d'aimer et désir de l'être ; mais c'est un secret qui vous est réservé, et dont je n'ai pas la moindre envie d'instruire personne.

J'ai eu autrefois des plaisirs indicibles aux opéras de Quinault et de Lulli, et au jeu de Thévenart [1] et de la Lemaure.[2] Pour aujourd'hui, tout me paraît détestable : acteurs, auteurs; musiciens, beaux esprits, philosophes, tout est de mauvais goût, tout est affreux, affreux. Il n'y a qu'une seule personne ici dont je sois à peu près assez contente, M. de Beauvau. Mme de Luxembourg me marque aussi quelque amitié ; mais elle a tant d'humeur et d'inégalité, qu'on ne peut compter sur elle.

Je vois la grand'maman une fois la semaine. Vous souvenez-vous de ce que je lui écrivis : *Qu'elle savait qu'elle m'aimait, mais qu'elle ne le sentait pas ?* Elle est de même sur toutes choses : tout est en elle principe, règle ou habitude ; la nature ne perce point. Vous, vous vous êtes éteint autant que vous avez pu, et je crois qu'effectivement rien aujourd'hui ne vous est nécessaire.

J'aurais voulu que vous fussiez entré plus en détail sur vos nouvelles politiques ; tout notre militaire désire la guerre et y croit, j'espère que notre ministère ne pense pas de même. Je vous confie que, depuis le Cardinal de Fleury, nul gouvernement ne m'a paru aussi sensé que celui d'à présent. On avait répandu, il y a quelque temps, de mauvais bruits sur le Necker ; ils étaient sans fondement. Je suis intimement persuadée que nous n'avons personne présentement aussi éclairé que lui, aussi désintéressé et aussi intègre. Vous courrez le risque de recevoir encore un billet de moi dans cette semaine, parce que je vous enverrai successivement les deux volumes de '77 qui vous manquent.

Je suis comme vous, la musique n'est pour moi qu'un bruit plus importun qu'agréable. Les seuls Anglais que je vois aujourd'hui sont votre ambassadeur, le secrétaire de l'ambassade, et M. Blaquière, qui l'a été autrefois sous Milord Harcourt : il est ici avec sa femme qui vient d'accoucher ; je lui crois du bon sens.

Je vous ai mandé que la Duchesse de Leinster était ici. On la croit grosse, et qu'elle vient pour y accoucher ; cela n'est-il pas scandaleux ? [3]

Nous attendons au mois de mai le Duc de Richmond. J'ai

[1] Chanteur de l'Opéra ; il mourut en 1741.
[2] Catherine-Nicole Lemaure, célèbre cantatrice de l'Opéra (1704–83).
[3] Voyez la note 1 de la lettre 589.

une amie[4] qui aura encore plus de joie que moi de son arrivée. Je suis toujours dans la résolution de faire venir mon neveu. Je suis comme la fourmi, je prévois la disette. Adieu, mon ami.

LETTRE 699

Ce 10 février 1778.

Vous m'aviez mandé qu'il vous manquait les mois de juillet et d'août '77, en conséquence je les ai eus ; vous n'en recevrez qu'un à la fois parce que je les envoie par votre ambassadeur. Voici le premier de juillet.

Lekain[1] mourut avant-hier de la gangrène dans les reins, il s'y joignit une apoplexie ; le public est très-affligé.

On dit toujours ici qui vous nous allez faire la guerre, que vous nous avez déjà pris trois ou quatre vaisseaux, que vous allez envoyer une flotte pour brûler le port de Brest ou quelque autre ; nous faisons partir tous nos officiers de terre et de mer pour la Bretagne : si vous savez ce qui en sera, et que vous puissiez le dire, parlez-m'en.

M. Gibbon sait-il que son traducteur[2] se marie ? Avez-vous toujours un grand plaisir à lire le livre de M. Gibbon ? Je ne peux lire que des Peau-d'âne.

Ayez la bonté, je vous prie, de me dire un mot de votre santé, et que ce mot soit la vérité.

Ce mercredi 11.

Je ne me permettrai plus les conjectures ; je croyais que Voltaire ne viendrait jamais ici ; il y arriva hier à quatre heures après midi, avec sa nièce Mme Denis, et M. et Mme de Villette, chez qui il loge ; la maison est la dernière de la rue de Beaune, et qui donne sur le quai. Wiart a été chez lui ce matin, je lui ai écrit un petit billet ; il m'a répondu :

" J'arrive mort, et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Madame la Marquise du Deffand."

Peut-être irai-je le voir tantôt, je n'en sais rien ; je crains d'y rencontrer tous les histrions beaux esprits ; je veux cependant être bien avec lui ; je ne sais ce que je ferai ; je vous en rendrai compte dimanche prochain.

Je crains plus la guerre que jamais, sans que cela soit bien fondé. Pour vous, cela ne vous fait rien, et vous vous moquez de moi.

[4] Mme de Cambis (voyez la note 1 de la lettre 613, la note 2 de la lettre 641, la note 1 de la lettre 649, et la note 2 de la lettre 683).

LETTRE 699.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Henri-Louis Lekain, célèbre acteur tragique (1728–78). [2] Le Clerc de Septchênes.

LETTRE 700

Ce jeudi 12 février [1778].[1]

Votre ambassadeur me dit hier qu'il pourrait avoir une occasion pour envoyer ce que je voudrais. Voilà les deux dernières feuilles ; vous êtes au courant.

Wiart vient de chez Voltaire ; il vit hier plus de trois cents personnes, je me garderai bien de me jeter dans cette foule. Tout le Parnasse s'y trouve, depuis le bourbier jusqu'au sommet ; il ne résistera pas à cette fatigue, il se pourrait bien qu'il mourût avant que je l'aie vu.

Est-il vrai que M. de Richmond ait terminé un de ses discours par rappeler la mort de Charles Ier, en convenant qu'elle avait été juste ? Cela n'est-il pas plus que romain [2] ?

Ce m'est une grande satisfaction que vous ne vous trouviez pas dans ces *bruyants débats*, pour ne leur pas donner d'autre épithète.

Je n'aime point à penser que je ne vous reverrai plus.

LETTRE 701

[Février 1778.][1]

Nous n'eûmes point de courrier dimanche, et votre lettre n'est arrivée que le lundi 16.

Il est certain que si je persévère à vous parler de moi, il faudra que j'aie bon courage, et de plus un dessein formel de vous mettre au désespoir. Il faut que je disparaisse, et pour rendre la correspondance supportable, il ne faut pas que l'on puisse deviner de qui sont les lettres, ou du moins qu'on ne puisse le deviner que par les noms propres dont elles seront remplies, par exemple, celui de Voltaire. Il arriva, comme je vous l'ai mandé, le mardi 10. L'affluence a été grande ; l'Académie à fait une députation, M. de Beauvau a voulu s'en charger.

Lettre 700.—[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] Walpole note dans ses *Derniers Journaux*, en date du 29 janvier 1777 :—"Le Duc de Richmond proposa que les états de la marine fussent soumis à la Chambre le lundi suivant ; on était le jeudi. Lord Sandwich dit qu'on n'aurait pas le temps, à cause du dimanche, et le lendemain étant le 30 janvier.* Le Duc déclara n'avoir pas oublié le jour, mais il n'en tiendrait pas compte, et ne sympathiserait pas avec la douleur du gouvernement sur ce qui était arrivé en ce jour ; quoique ce fût arrivé à son propre ancêtre, c'était juste, et il s'en réjouissait" (tome ii, p. 184).

Lettre 701.—[1] La date est d'une autre main que celle qui écrivit le corps de la lettre.

* Date de l'exécution de Charles I, longtemps observé comme jour de jeûne.

Les comédiens ont été en corps le visiter, Bellecourt [2] à leur tête; il lui dit que c'était le reste de la Comédie qui lui venait rendre hommage. Ce mot *reste* était en l'honneur de Lekain qu'ils venaient de perdre. Voltaire leur répondit qu'il ne voulait plus vivre que par eux et pour eux. En conséquence, il leur apporte une tragédie à laquelle il ne cesse de retoucher, corriger, changer: il y a passé ses deux premières nuits; il l'avait nommée *Alexis Comnène;* et comme ce nom n'est pas favorable pour la rime, il l'a changé en celui d'*Irène.* Tous les acteurs iront chez lui ces jours-ci en faire la répétition. Il m'y a invitée; mais comme ce sera entre onze heures et midi, et que c'est souvent l'heure où je commence à dormir, il est douteux que je puisse m'y rendre. Il m'a marqué la plus grande amitié et la joie la plus vive de me revoir; elle a été réciproque. Il prétend s'en retourner ce carême, je ne crois pas qu'il le puisse; il a mal à la vessie, il a des hémorroïdes, on disait hier qu'il avait du dévoiement; son extrême vivacité le soutient, mais elle l'use; je ne serais pas étonnée qu'il mourût bientôt. Le *Courrier de l'Europe* nous traduit tous vos discours du Parlement. Il y en a un du Duc de Richmond, dont tous les cousins qu'il a ici sont fort scandalisés.[3] Nous sommes comme vous; on croit alternativement la paix ou la guerre; les militaires la désirent, les citoyens la craignent. Une partie du public ne s'occupe que de musique; les Gluck et les Piccinni partagent la cour et la ville; l'ambassadeur de Naples est à la tête du dernier parti; les gens de l'ancien temps n'aiment ni l'un ni l'autre.

La Duchesse de Leinster compte passer ici cinq ou six mois; elle est encore grosse, elle accouchera à la fin de mai; elle cherche une maison où elle puisse loger avec son mari et cinq ou six de ses enfants: c'est une femme fort aimable; elle attend sa sœur Milady Louise [4] le mois prochain.

En visitant mes manuscrits, je n'ai point trouvé votre fameuse lettre à Jean-Jacques [5]; je vous serai obligée de m'en envoyer une copie.

Ce mercredi 18 février.

Cette lettre a été commencée lundi 16; il n'est rien arrivé depuis qui puisse vous intéresser.

[2] Jean-Claude Gille, dit Colson de Bellecourt, acteur de la Comédie-Française; il mourut le 19 novembre 1778.

[3] Voyez la note 2 de la lettre précédente.

[4] Lady Louisa Conolly. Elle épousa en 1758 Thomas Conolly de Castletown en Irlande, et mourut en 1821.

[5] La lettre au nom d'Émile (voyez la note 4 de la lettre 2).

LETTRE 702

Ce dimanche 22 février 1778.

Je vous ai raconté ma première visite à Voltaire ; elle fut le 14, il était arrivé le 10, et de ses connaissances j'ai été la moins empressée. Je voulais le voir seul, c'est-à-dire avec M. de Beauvau. Je lui fis hier ma seconde visite, encore avec M. de Beauvau ; mais elle ne fut pas aussi agréable que la première. D'abord nous passâmes plusieurs pièces dont toutes les fenêtres étaient ouvertes ; nous fûmes reçus par la nièce Denis, qui est la meilleure femme du monde, mais certainement la plus gaupe ; par le Marquis de Villette, plat personnage de comédie, et par sa jeune épouse qu'on dit être aimable ; elle est appelée *Belle et Bonne* [1] par Voltaire et sa suite. Étant arrivés dans le salon, nous n'y trouvâmes point Voltaire ; il était enfermé dans sa chambre avec son secrétaire ; on nous pria d'attendre ; mais le Prince, qui avait affaire, me demanda son congé ; je restai donc avec la nièce Denis, le Marquis Mascarille [2] et Belle et Bonne. Ils me dirent que Voltaire était mort de fatigue, qu'il avait lu dans l'après-dîner sa pièce tout entière aux comédiens, leur avait fait répéter leurs rôles, qu'il était épuisé et hors d'état de pouvoir parler ; je voulus m'en aller, on me retint, et pour m'engager à rester, Voltaire m'envoya quatre vers qu'il a faits pour Pigalle, qui va faire sa statue ou son buste en marbre : je viens de les chercher ; mais il faut que j'aie laissé tomber hier au soir le petit portefeuille où ils sont, avec plusieurs autres, chez la grand'maman ; j'envoie dans ce moment chez elle pour qu'on le cherche. Après avoir attendu un bon quart d'heure, Voltaire arriva, disant qu'il était mort, qu'il ne pouvait pas ouvrir la bouche ; je voulus le quitter, il me retint, il me parla de sa comédie ; il me proposa de nouveau d'en entendre la répétition

LETTRE 702.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Miss Berry cite le portrait suivant, par un contemporain, de Mme de Villette :—"Mme de Villette, de Varicourt en son nom, est fille d'un officier des gardes du corps, peu à l'aise et ayant douze enfants. Il était question de faire religieuse cette jeune personne dont la famille n'avait aucun espoir de la marier. Mlle de Varicourt, instruite de la bienfaisance de M. de Voltaire, se servit de son esprit pour lui écrire une lettre très-bien tournée, où elle se plaignait de son fâcheux destin. Touché de cette épître il va trouver Mme Denis, il dit qu'il *fallait arracher au diable cette âme qu'on prétendait donner à Dieu*, et il engagea sa nièce à proposer à la famille de Mlle de Varicourt de permettre que celle-ci vînt passer quelque temps à Ferney. La jeune personne s'y est si bien conduite qu'elle y a acquis le surnom de *Belle et Bonne ;* ce qui a déterminé le Marquis de Villette à en faire la fortune en l'épousant."

[2] Le Marquis de Mascarille, personnage des *Précieuses Ridicules* de Molière ; Mme du Deffand désigne ainsi le Marquis de Villette.

générale qui s'en ferait chez lui, qu'il me ferait avertir ; il n'a que cet objet dans la tête ; c'est ce qui l'a fait venir à Paris, c'est ce qui le tuera, si elle n'a pas un grand succès ; mais tout conspire à la faire réussir. Il a encore sans doute d'autres prétentions, celle d'aller à Versailles, de voir le Roi, la Reine, mais je doute qu'il en obtienne la permission. Il dit ensuite à Monsieur le Marquis de me raconter la visite qu'il avait eue d'un prêtre ; mais Monsieur le Marquis s'y prenant fort mal, il le fit taire, prit la parole, et me dit qu'il avait reçu une lettre d'un Abbé,[3] qui lui marquait beaucoup de joie de son arrivée à Paris, qu'il ne devait pas douter de l'empressement qu'on avait de connaître un homme tel que lui. " Accordez-moi," lui dit-il, " la permission de vous venir voir ; il y a trente ans que je suis prêtre ; j'ai été vingt ans aux Jésuites, je suis estimé et considéré de Monsieur l'Archevêque ; je rends des services, je prête mon ministère dans diverses cures à Paris ; je vous offre mes soins : quelque supériorité que vous ayez sur les autres hommes, vous êtes mortel comme eux ; vous avez quatre-vingt-quatre ans, vous pouvez prévoir des moments difficiles à passer ; je pourrais vous y être utile, je le suis à Monsieur l'Abbé de l'Attaignant,[4] il est plus âgé que vous ; je vais dîner et boire avec lui aujourd'hui ; permettez-moi de vous venir voir." Voltaire y a consenti ; il l'a vu, il en est fort content ; cela sauvera, dit-il, du scandale ou du ridicule.

Ce lundi.

Je fus interrompue hier ; je n'ai pu reprendre que ce matin, et je dis comme le *Courrier de l'Europe*, " la suite pour l'ordinaire prochain."

LETTRE 703

Ce dimanche 1er mars 1778.

J'avais terminé ma dernière lettre en vous disant : le reste au premier courrier. Celui qu'on attendait aujourd'hui n'est point venu, peut-être l'aurons-nous demain ; mais en attendant, l'autre partirait, je ne pourrais plus vous écrire que jeudi, ce serait un petit malheur pour vous ; mais comme j'ai plusieurs choses à vous mander, vous me saurez gré de ne pas tarder.

[3] Le Père Gauthier, chapelain des Incurables.

[4] L'Abbé de l'Attaignant était chanoine de la cathédrale de Reims. Il a acquis de la réputation par ses chansons de table et d'autres poésies légères. Il passa sa vie à Paris, fréquentant tour à tour la bonne et la mauvaise société. (A.M.)

LETTRE 703.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Vous devez vous souvenir qu'il y eut hier huit jours que je vis Voltaire pour la seconde fois. Je vous racontai à peu près cette visite ; les jours suivants j'envoyai savoir de ses nouvelles ; j'appris, mercredi 24, qu'il avait eu un vomissement de sang ; depuis ce temps il ne voit personne que son médecin, qui est Tronchin. On dit qu'il n'a point de fièvre ; il crache tous les jours des caillots de sang qu'on dit être le reste de l'hémorragie. Pour moi, je crois qu'il mourra ; beaucoup croient qu'il se tirera d'affaire ; c'est sa tragédie qui le tue. Je vais vous faire copier plusieurs petits vers ; je n'ai que le temps de vous dire un mot ; il est cinq heures du soir, je ne fais que m'éveiller. Je vous écrirai par le courrier de jeudi.

Je soupçonne que les vers que Voltaire dit avoir reçus par la poste sont de lui-même, et qu'il a pris ce tour pour se moquer de Marmontel qui corrige Quinault, et y ajoute des vers de son cru ; quoique j'y sois nommée, je n'y ai de part que celle que la rime m'y a donnée.

Vers envoyés à M. de Voltaire par la petite poste,
le 20 février au soir.

"À charmer tout Paris Piccinni doit prétendre :
Roland est un chef-d'œuvre, il vous faudra l'entendre,
Disait hier au soir Madame du Deffand
Au rival des auteurs du *Cid* et d'*Athalie.*
Marmontel, reprit-il très-vivement, m'en prie,
Mais ainsi que Tronchin Quinault me le défend."

On dit à Voltaire que le Roi avait commandé la statue du Maréchal de Saxe et la sienne pour mettre dans la galerie du Louvre ; cela n'était pas. C'était M. d'Angivilliers [1] qui les avait commandées ; et les statues ou bustes sont pour M. Marigny.[2] Voltaire croyant que c'était le Roi, fit ces vers pour Pigalle :[3]—

"Le Roi sait que votre talent
Dans le petit et dans le grand

[1] Le Comte Charles-Claude de la Billarderie d'Angivilliers, directeur et ordonnateur général des bâtiments, arts, académies et manufactures royales. La personne qui occupait cette place était considérée comme ministre à Versailles, et avait le droit de communiquer avec le Roi. (B.) Le Comte d'Angivilliers était l'amant, et plus tard le mari de Mme de Marchais. (Voyez la note 1 de la lettre 459.)

[2] "M. le Comte d'Angivilliers avait désiré d'acquérir pour le compte du Roi quelques blocs de porphyre que M. le Marquis de Marigny avait fait venir d'Italie. Il n'a voulu les céder que sous la condition qu'on les employerait au même usage auquel il les avait destinés lui-même, c'est-à-dire à en faire faire des bustes de nos grands hommes. Pour prix de son marché il a demandé celui du Maréchal de Saxe et celui de Voltaire." (Grimm, *Corr. Litt.*, tome ix, pp. 495–6.)

[3] Jean-Baptiste Pigalle, célèbre sculpteur (1714–85).

Fait toujours une œuvre parfaite ;
Et, par un contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette."

Vers de je ne sais pas qui.

"Qui peut me consoler du malheur qui m'arrive ?
Disait Melpomène à Caron.
Lorsque tu fis passer à Lekain l'Achéron,
Que n'a-t-il déposé ses talents sur *La Rive* !"

Le nom de l'acteur est La Rive [4] qui succède à Lekain.

Vers d'un quidam à qui M. de Villette avait refusé de faire voir Voltaire.

"Petit Villette, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire ;
Vous ne serez jamais qu'un nain
Qui montre un géant à la foire."

Ce lundi matin 2.

Voici encore quatre mauvais vers :—

" Prenez, pauvre Électeur, et prenez avec joie,
La toison que, fort à propos,
L'Empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé la laine sur le dos."

J'appris hier par d'Argental, qui voit Voltaire deux fois le jour, que Tronchin le croit guéri ; il n'a point de fièvre, il n'est point faible, il crache encore un peu de sang, mais c'est le reste de l'hémorragie ; on est persuadé qu'il en reviendra ; je le verrai peut-être aujourd'hui. On dit qu'il renonce au projet de retourner à Ferney, et qu'il fait chercher une maison pour sa nièce et lui ; il la voudrait dans mon quartier, j'en serais fort aise ; il est tant soit peu supérieur à nos beaux esprits.

J'ai reçu enfin le présent de Mme Montagu : ce sont deux cassolettes d'argent que mon orfèvre estime vingt ou vingt-cinq louis ; j'en suis désolée, à peine la connaissais-je.

On m'a dit ces jours-ci que Monsieur le Duc de Richmond louait une maison dans la rue de Grenelle pour le temps qu'il restera à Paris. C'est l'Hôtel de La Mothe à côté de l'Hôtel de Maurepas. La Duchesse de Leinster en a loué une au bout du Faubourg Saint-Honoré par-delà l'Hôtel de Beauvau. Demandez au Duc s'il est vrai qu'il ait loué dans la rue de Grenelle.

[4] Jean-Mauduit de La Rive (1747–1827).

Mme de Mirepoix est obligée de vider sa maison avant Pâques, ainsi ses meubles et Mme de Boisgelin seront sur le pavé ; je ne vois personne empressé à les ramasser.

Quand cette lettre sera partie je recevrai la vôtre ; si elle exige une réponse je la ferai jeudi, sinon adieu jusqu'à dimanche prochain. J'ai écrit à Mme Montagu la plus sotte lettre du monde.

LETTRE 704

Ce 4 mars 1778.

La feuille sur la musique est de l'Abbé Barthélemy, qui me la donna pour vous l'envoyer ; je soupçonnai qu'elle vous serait aussi inintelligible qu'à moi.[1]

Voltaire se porte mieux ; on croit qu'il en reviendra ; je ne l'ai point vu depuis son accident. Il a vu ce prêtre dont je vous ai parlé, qui lui a fait signer un écrit par lequel il déclare qu'il mourra dans la religion dans laquelle il est né ; qu'il désavoue et condamne tout ce qu'il a fait, dit et écrit, qui a pu causer quelque scandale et nuire à la religion ; son neveu l'Abbé Mignot,[2] et l'Abbé Gauthier son confesseur, ont signé, comme témoins, cet écrit.[3]

LETTRE 705

Paris, ce dimanche 8 mars 1778.

Ne vous attendez plus à des relations sur Voltaire ; il y a quinze jours que je ne l'ai vu, et je compte ne le revoir que quand il viendra chez moi, ou qu'il me fera prier de venir chez lui ; il se porte bien ; il s'est tiré de son accident comme s'il

LETTRE 704.—[1] *Entretien sur l'État de la Musique Grecque au Quatrième Siècle.*

[2] Vincent Mignot (1725–91), frère de Mme Denis.

[3] Cette déclaration était conçue de la manière suivante :—"Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, Monsieur le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer Monsieur l'Abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais scandalisé l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle. *Signé*, VOLTAIRE.

Le 2 mars 1778, dans la maison de Monsieur le Marquis de Villette, en présence de Monsieur l'Abbé Mignot mon neveu, et de Monsieur le Marquis de Villevieille mon ami." (B.)

LETTRE 705.—Incomplète dans les éditions précédentes.

n'avait que trente ans. Il est uniquement occupé de sa tragédie ; on assure qu'on la jouera de demain en huit, qui sera le 16. Si elle n'a pas de succès, il en mourra ; mais je suis persuadée que, quelque mauvaise qu'elle puisse être, qu'elle sera applaudie ; ce n'est pas de la considération qu'il inspire aujourd'hui, c'est un culte qu'on croit lui devoir ; il y a cependant quelques sacrilèges. Vous ai-je mandé qu'il a reçu pendant sa maladie un paquet par la petite poste, qui renfermait un libelle imprimé de soixante pages, le plus outrageant, et qui lui causa la plus violente colère ? Ses complaisants voulurent le lui faire jeter au feu avant d'en achever la lecture, qu'il fit tout seul ; il dit qu'il voulait le montrer à d'Alembert ; je n'ai vu personne à qui il l'ait communiqué. Ce qui est extraordinaire, c'est que l'auteur ou les auteurs n'en fassent part à personne.

Je ne suis point de votre avis sur la visite qu'il a reçue de l'Abbé, il me semble qu'il a bien fait ; il l'a appelé dans son accident, il est censé s'être confessé ; l'Abbé lui a demandé une déclaration conçue à peu près dans ces termes :

Je mourrai dans la religion ou je suis né ; je respecte l'Église ; je désavoue et je me repens du scandale que j'ai pu donner.

Le confesseur, son neveu l'Abbé Mignot, un autre homme qui était présent, et lui Voltaire, ont signé cétte déclaration. Le curé était venu pour le voir ; mais comme Tronchin lui avait défendu de parler, il ne le reçut point, mais il lui écrivit une lettre très-honnête, à laquelle le curé a répondu sur le même ton, mais avec une abondance de lieux communs dont Voltaire a été très-fatigué.[1] Voilà la fin de mes relations ; je ne les reprendrai qu'en cas de nouvel événement ; ce que je hais le plus, c'est de raconter ; vous le comprendrez aisément, car vous n'aimez pas non plus à faire des narrations.

Il me semble que l'on croit moins la guerre ici ; elle me paraît à moi indubitable ; je serais fâchée si elle dérange votre fortune ; elle dérangera notre correspondance, et je crois qu'alors vous en serez quitte pour une ou deux lettres par mois ; vous m'indiquerez les mesures qu'il faudra prendre.

La grand'maman et l'Abbé me demandent souvent de vos nouvelles. Je leur dirai que vous me parlez d'eux ; ils en seront fort aises. Mais qui me charge de vous parler de lui, c'est le Marquis de Castellane, il prétend vous aimer beaucoup. Il est

[1] Pour ces lettres, voyez la *Correspondance Littéraire* de Grimm, édition de 1830, tome x, pp. 26–8.

venu ici avec la grand'maman, il ne s'en retournera qu'avec elle, ce sera à Pâques, ce temps sera bientôt passé ; je les regretterai tous, ils remplissent des moments, c'est-à-dire des soirées dans la semaine, et ce sera un retranchement que je ne remplacerai pas. S'il n'y avait point de guerre, l'arrivée des Richmond serait un supplément. Je crois vous avoir mandé que s'il n'y a point de guerre il viendra au mois de mai. Il a sous cette condition loué pour six mois l'Hôtel de la Mothe dans la rue de Grenelle. La Duchesse de Leinster vient de louer pour le même temps une maison tout au bout du Faubourg Saint-Honoré. Je ne suis plus à la mode auprès des Anglais ; de tous ceux qui sont ici je ne vois que votre ambassadeur, le secrétaire de l'ambassade, et M. et Mme Blaquière.

Nous avons ici M. et Mme Schuwalof, neveu de celui que vous connaissez ; la nièce est indolente et insipide, le neveu une sorte de bel esprit ; mais nous avons un Duc de Bragance qui ne s'en ira qu'à Pâques, et je n'y aurai nul regret. Il faut en convenir, les gens aimables sont bien rares.

Vous me ferez plaisir si vous voulez bien m'envoyer par M. de Richmond ou quelque occasion une ou deux petites bouteilles de Stoughton.

LETTRE 706

Ce dimanche 15 mars 1778.

Je suis effrayée de tout ce que j'aurais à écrire si j'entreprenais de répondre comme il conviendrait à tous les articles de votre lettre. D'abord aux louanges que vous donnez à mon style, qui assurément ne sont pas de bonne foi. Indépendamment de toute la supériorité d'esprit de Mme de Sévigné je suis bien éloignée d'avoir son enthousiasme, sa gaîté, son âme, et de me faire ainsi qu'elle un plaisir d'écrire. Je n'ai pas certainement sa facilité, je me fais effort pour raconter, et vous ne me persuaderez jamais que j'en ai le talent, mais puisque vous vous en contentez cela suffit pour m'encourager à continuer. Je vais commencer par Voltaire. Depuis son vomissement de sang, qui fut le lendemain ou surlendemain de ma seconde visite, il en a craché tous les jours. J'ai envoyé exactement savoir de ses nouvelles excepté depuis quatre ou cinq, et je continuerai à mettre autant d'intervalle à mes attentions. Je ne suis point contente de lui, il est arrivé ce que j'avais prévu et qui m'ôtait

Lettre 706.—Inédite.

le désir de son retour. Nos très-beaux esprits l'ont non-seulement refroidi pour moi, mais l'ont engagé à me faire des tracasseries. Il m'impute d'avoir répandu les vers sur Marmontel, et de l'en faire passer pour l'auteur. Cela est faux, tout le monde l'a reconnu, et quand il serait vrai que j'y eusse contribué, le crime ne serait pas assez grand pour que j'eusse la plus petite velléité de le désavouer. Enfin depuis cette seconde visite je ne l'ai point été voir. Cette seconde ne fut pas semblable à la première, où il marqua une amitié et une tendresse extrêmes, mais je vous ai fait le récit de ces deux visites. À l'égard de ce qui s'est passé, je trouve qu'il ne s'est pas mal conduit. Il a vu cet Abbé dont je vous ai parlé, lequel Abbé a exigé la déclaration qu'il a faite et qui le met à l'abri de toute autre importunité. Il n'a dans la tête que sa tragédie, qui sera représentée demain; il est trop faible pour en aller être témoin. Il en vivra quelques jours de plus, car quoique cette pièce doive être applaudie des spectateurs, par le respect qu'on a pour l'auteur, le jeu des acteurs le mettrait en fureur et lui ferait vomir son sang et son âme. On ne sait quel parti il prendra, s'il s'établira ici; il dit qu'il veut s'en retourner. En aura-t-il la force? C'est dont je doute. La vanité ne parvient jamais à son but; elle ne fait faire que des sottises, loin d'augmenter la considération, elle la fait perdre. Le voyage de Voltaire en est une nouvelle preuve. Mais laissons cela et parlons d'autres choses.

Milady Louise Conolly m'a apporté votre thé, dont je vous rends mille grâces, et une bourse la plus charmante, la plus jolie, et qui fait l'admiration de tout le monde; elle est de Milady Ailesbury. Cette marque de son souvenir m'a extrêmement touchée. Je crois que mes remercîments passant par vous lui seront mille fois plus agréables que si je les lui faisais par une lettre où elle se ferait peut-être un devoir de répondre. Dites ce qu'il faut que je fasse, et si vous voulez bien vous charger aussi de mes remercîments pour madame votre sœur, son thé est excellent.

Ce lundi à 6 heures du matin.

Voltaire se portait hier beaucoup mieux, mais je ne crois pas assez bien pour qu'il puisse aller aujourd'hui à la représentation de sa pièce. C'est ce que j'apprendrai tantôt et que je vous écrirai mercredi par le courrier de votre ambassadeur. Je pourrai bien vous envoyer une nouvelle édition des *Maximes*

de la Rochefoucauld, imprimée au Louvre, dont M. Beauvau veut vous faire présent ; de plus j'aurai matière pour une seconde lettre.

Je ne vous dis rien sur la paix et sur la guerre. Vous devez savoir mieux que moi l'intérêt que j'y dois prendre. Vos nouvelles sont trop succintes ; vous ne me nommez que Milord Carlisle, et il y a avec lui quatre autres commissaires.[1] Je serais bien fâchée si les projets de voyage des Richmond, des Lucan, et de Lindor [2] étaient renversés. Mais apparemment en cas de ce malheur on ne serait pas obligé de partir sur-le-champ, et qu'ils auront le temps d'arriver avant la déclaration. Cette pensée n'a peut-être pas le sens commun, et prouve mon imbécilité en fait de politique. Dites, je vous prie, à M. Conway que je regrette beaucoup Milord Stormont, que je sais qu'il est son ami. Il m'entretenait dans l'espérance de le revoir, je ne puis la perdre sans beaucoup de regrets ; ce serait pour moi un grand plaisir de revoir Milady et son époux. Mandez-moi quel parti prendront vos Altesses. Pourquoi ne viendraient-ils pas à Dieppe plutôt qu'à Bordeaux ? Qu'est-ce que cela me fait ? me direz-vouz, et vous aurez raison.

La grand'maman est assez incommodée de maux d'entrailles depuis quelques jours, non pas assez inquiéter, mais j'ai été obligée de l'aller voir, et c'est pour moi une grande fatigue que de quitter mon tonneau avant neuf heures du soir.

Je suivrai vos conseils par rapport à Mme Montagu. Faites bien des remercîments à Milady Churchill, son thé est réellement supérieur à tout autre, et pour la bourse de Milady Ailesbury, tout le monde dit qu'il n'y a rien d'aussi joli et d'aussi bon goût.

Adieu jusqu'à mercredi, que je vous manderai ce que j'aurai appris de la pièce de Voltaire ; jamais il n'y aura eu tant de monde à aucun spectacle.

[1] Il y avait trois commissaires, le Comte de Carlisle, le Gouverneur Johnstone, et William Eden (plus tard Lord Auckland).

[2] Selwyn.

LETTRE 707

Ce mercredi 18 mars 1778.

J'avais commencé hier à vous écrire, et je me préparais à vous faire le récit de tous nos événements de la veille : la représentation de la tragédie de Voltaire, le combat de Monsieur le Comte d'Artois et de Monsieur le Duc de Bourbon, occasionné par des insultes que le premier fit à la femme du second au bal de l'Opéra, où la Princesse commit l'indiscrétion de lever le masque du Comte, ce qui l'irrita au point de lui froisser son masque sur le visage et de lui donner des coups de poing. Elle en garda le secret pendant deux jours ; mais elle n'eut pas la force de garder le silence plus longtemps, et en racontant son aventure à son mari, à son père et à tout le monde, elle traita le Comte d'Artois d'insolent, d'impertinent, de brutal, etc., etc. Cela ne pouvait qu'avoir des suites ; le Roi voulut les prévenir ; il commanda aux deux partis de le venir trouver. Les deux Princes et la Princesse furent à Versailles dimanche dans la matinée ; ils entrèrent les premiers chez le Roi, le Comte quelques minutes après, et au moment que le Roi disait à la Princesse qu'il voulait que cette aventure fût oubliée, qu'ils avaient fait tous les deux une grande étourderie, mais qu'on s'attirerait son indignation si l'on venait à en reparler. Le Comte ne dit pas un mot et ne fit aucune excuse. Le Roi voulant se retirer, le Duc de Bourbon le suivit pour lui parler ; mais le Roi se retournant lui dit : " N'avez-vous pas entendu que j'ai déclaré qu'on encourrait mon indignation si l'on en parlait davantage ? " Et il se retira. On peut juger du désespoir de la Princesse ; personne ne crut cette affaire finie. Le Comte, soupant le soir avec beaucoup de monde, dit et répéta qu'il irait le lendemain matin se promener au bois de Boulogne. Le Duc l'ayant su, s'y rendit le lendemain lundi, à huit heures du matin, n'ayant avec lui que M. de Vibraye,[1] son capitaine des gardes. Il attendit environ une heure le Comte, qui arriva avec le Chevalier de Crussol, son capitaine des gardes. Ils allèrent au-devant l'un de l'autre avec grande vivacité ; le Comte lui dit : " Vous me cherchez, me voilà." Le Duc lui demanda de consentir qu'il ôtât son habit, parce qu'il en serait gêné ; le Comte y consentit,

LETTRE 707.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] À la Révolution, M. de Vibraye émigra avec le Comte d'Artois. Il resta quelques années avec le Comte en Angleterre, d'où il revint en France pour y mourir. (B.)

et dit qu'il en allait faire de même. Ils se battirent très-bien, le Comte avec impétuosité, le Duc avec beaucoup de sang-froid ; ils se portèrent six bottes sans se blesser, et voulant porter la septième, le Chevalier de Crussol se mit entre eux deux et leur dit que c'en était assez. Le Comte dit au Duc : " Êtes-vous content ? "—" Parfaitement," répondit le Duc. " Si cela est," reprit le Comte, " embrassons-nous, faisons la paix, et allons dîner ensemble." Le Duc s'en excusa sur ce qu'il fallait qu'il allât rassurer sa femme, son père et sa sœur. Ils se séparèrent ; le Duc retourna chez lui, où, très-peu après être arrivé, on entendit un bruit de chevaux : c'était Monsieur le Comte d'Artois, qui entra de la meilleure grâce du monde, baisa la main de Mme de Bourbon, lui demanda mille pardons, et l'assura qu'au bal il ne l'avait pas reconnue.

Ainsi s'est terminée cette querelle. Tous ces Princes furent l'après-dîner à la tragédie de Voltaire, et reçurent les plus extrêmes applaudissements du parterre et des loges. Le succès de la pièce a été très-médiocre ; il y eut cependant beaucoup de claquements de mains, mais c'était plus Voltaire qui en était l'objet que la pièce.

Hier matin les deux Princes ont reçu une lettre de cachet, le Comte pour aller à Choisy, et le Duc à Chantilly. Voilà cette affaire terminée, et qui m'a beaucoup coûté à vous raconter, ayant l'esprit très-préoccupé d'un autre sujet.

Enfin voilà donc la guerre déclarée [2] ! Votre ambassadeur a reçu son rappel ; il partira peut-être demain.

Ne craignez point mes doléances, il est inutile que je vous dise ce que je ne vous apprendrais pas. Rappelez-vous tout ce qui s'est passé entre nous, et je vous laisse juge de ce que je pense. J'espère que vous m'informerez de ce que je devrai faire pour vous donner de mes nouvelles, car je ne veux pas croire que vous ne comptiez plus en recevoir.

Cette lettre accompagnera le livre que Mme de Beauvau vous envoie.

[2] La guerre ne fut pas déclarée avant juillet. Mais le 13 mars Horace Walpole écrit dans ses *Derniers Journaux* :—" M. de Noailles, ambassadeur de France, remit à Lord Weymouth une déclaration du Roi son maître annonçant à sa Majesté que le Roi de France avait conclu un traité de commerce et d'amitié avec les États Indépendants d'Amérique, mais, par une attention pour sa Majesté, il n'était pas à l'exclusion de leur traffic avec nous ; mais si le commerce entre la France et l'Amérique souffrait quelque interruption, la France défendrait la dignité de son pavillon . . . On jugea le message français si ironique et insultant, que le soir on envoya à Lord Stormont l'ordre de quitter la France immédiatement sans prendre congé, et M. de Noailles en fut informé, afin qu'il pût se retirer lui aussi " (tome ii, pp. 223–4).

Ah ! j'ai une triste destinée, et je semble être faite pour vérifier ce vers de Saint-Lambert :—

"Il n'a plus en mourant à perdre que la vie."

Voici une épigramme sur la prétendue confession de Voltaire :—

"Voltaire et l'Attaignant, tous deux d'humeur gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille ;
Monsieur Gauthier pourtant me semble bien trouvé ;
L'honneur de deux cures semblables
À bon droit était réservé
Au chapelain des Incurables."

Cet Abbé Gauthier est en effet chapelain des Incurables. Cette lettre est écrite à huit heures du matin ; j'y pourrai ajouter, si j'apprends quelque chose qui en vaille la peine ; elle vous sera vraisemblablement rendue par votre ambassadeur.

À midi.

Je viens de recevoir d'un de mes amis la relation de ce qui s'est passé lundi. Je la lui avais demandée, me méfiant de moi, car je suis bien éloignée de croire savoir raconter ; je vous l'envoie, parce qu'elle est beaucoup mieux que la mienne, et que vous pourrez la montrer.[3] Le M. B. chez qui Monsieur le Comte d'Artois alla dîner, est le Baron de Besenval ; je ne savais pas la particularité de la lettre du Comte d'Artois au Roi.

J'ai écrit ce matin un mot à votre ambassadeur ; il me mande qu'il me viendra voir demain entre cinq et six heures. Je le regrette, je l'avoue, et je n'ai rien vu en lui qui ne soit honnête et raisonnable.

Nous ne verrons point ni Milord Richmond ni les Lucan ni le Selwyn, j'en suis fâchée.

Je ne doute pas que nous ne gardions quelque temps la Duchesse de Leinster, elle doit accoucher à la fin de mai. Milady Louise [4] ne sera ici que peu de jours, je vous écrirai par elle.

Ce jeudi, à midi.

Je vis hier la Duchesse de Leinster et Milady Louise ; la première compte rester ici plusieurs mois, l'autre retournera à Londres dans trois semaines.

[3] Cette relation ne se trouve plus avec le manuscrit.
[4] Lady Louisa Conolly. (W.)—Sœur de la Duchesse de Leinster.

J'aurai tantôt la visite de Milord Stormont ; je crois qu'il partira demain ; vous recevrez par lui mon paquet.

M. Fullarton [5] partira dimanche, je pourrai vous écrire par lui, s'il arrive quelque chose qui vaille la peine de vous être mandé.

Écrivez-moi un mot de remercîment pour Mme de Beauvau, que je puisse lui montrer.

Le Comte d'Artois a ordre de ne recevoir à Choisy que sa maison, et trois autres personnes, qui sont MM. d'Esterhazy, de Nassau et de Besenval.

M. de Lauzun a fait un marché effroyable avec le Prince de Guémenée [6] ; il lui a vendu tout son bien, à la charge de payer toutes ses dettes, de remplir tous ses engagements et de lui faire quatre-vingt-mille livres de rente viagère, qui seront, dit-on, mal payées, parce que M. de Guémenée est lui-même fort dérangé. Mme de Lauzun loge actuellement chez Mme de Luxembourg. Elles ont l'une et l'autre une conduite admirable, l'une par sa douceur et sa patience, l'autre par sa générosité, et toutes les deux par leur amitié réciproque.

La pièce de Voltaire fut jouée hier pour la seconde fois ; dès qu'elle sera imprimée je vous l'enverrai. Je crois que d'ici à quelques mois il n'y aura point de changement dans la correspondance de nos nations.

LETTRE 708

Paris, ce dimanche 22 mars 1778.

Quand vous recevrez cette lettre-ci, vous en aurez reçu une immense par feu votre ambassadeur qui partit hier à six heures du soir.

Depuis cette lettre, M. Franklin a été présenté au Roi ; il était accompagné d'une vingtaine d'insurgents, dont trois ou quatre avaient l'uniforme. Le Franklin avait un habit de

[5] Secrétaire de l'ambassade anglaise.

[6] Le Duc de Lauzun était déjà accablé de dettes avant qu'il recueillît le titre et les biens de sa famille, à la mort de son oncle, le Maréchal Duc de Biron. Le marché avec le Prince de Rohan-Guémenée, dont il est parlé ici, peut servir à prouver sa parfaite ignorance ou insouciance, tant des affaires en général que des siennes en particulier. Le Prince de Guémenée était encore plus ruiné que lui, ainsi qu'il le prouva quelques années aprés par une banqueroute considérable, qui entraîna la ruine de plusieurs centaines de familles laborieuses, à qui ses agents avaient su persuader de placer leur petite fortune entre ses mains. (B.)

Lettre 708.—Incomplète dans les éditions précédentes.

velours mordoré, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses lunettes sur le nez et un chapeau blanc sous le bras. Ce chapeau blanc est-il un symbole de la liberté? Je ne sais point le discours qu'il fit, mais la réponse du Roi fut très-gracieuse, tant pour les Provinces-Unies que pour lui, Franklin, leur député; il loua la conduite qu'il avait tenue et celle de tous ses compatriotes. On ne sait point quel titre il va avoir, mais il ira à la cour tous les mardis, ainsi que tous les diplomatiques.

Milord Stormont me rendit visite jeudi dernier. Je lui remis en mains propres mon paquet pour vous, il devait partir la nuit suivante, mais une contestation qu'il avait avec Mme Forbac, propriétaire de la maison qu'il occupait, l'a retenu deux jours de plus. Le secrétaire d'ambassade, M. Fullarton, devait partir aujourd'hui, mais comme il n'est point venu chez moi, je me persuade qu'il y a quelque retardement. J'ai peine à croire qu'il parte sans me voir et sans venir m'offrir de se charger de mes commissions. S'il vient, je lui donnerai cette lettre, et s'il part sans me voir elle partira demain par la poste.

Vous voulez me consoler, et vous y avez réussi, du moins en quelque sorte. Je ne connais de bonheur que celui d'être aimé de ce qu'on aime, et quoique une absence éternelle soit une horrible souffrance, on la supporte patiemment quand on peut compter que l'on n'est point indifférent à ce que l'on aime. Je ne me permets pas d'en dire davantage.

Pourquoi en me parlant des regrets de Mme Damer et de M. Selwyn, n'y joignez-vous pas ceux de M. de Richmond? Je soupçonne que c'est par un motif injuste. Ses sœurs,[1] que je voulais aller voir aujourd'hui, sont actuellement, à ce que vient de me mander Mme de Cambis, chez Mme de Caraman; je pourrai peut-être bien les y aller trouver, mais c'est toujours avec effort que je quitte mon tonneau et que je me résous à faire des visites.

Je suis curieuse de savoir comment Milord Stormont sera reçu à votre cour. Lui saura-t-on mauvais gré de n'avoir pas découvert ce qui se passait? Il m'a paru affligé. Vous aviez bien prévu tout ce qui arrive aujourd'hui. Je me souviens très-bien de tout ce que vous m'en avez écrit dès le commencement; vous avez un très-grand et bon esprit, mais cependant qui ne vous garantit pas de quelques méprises dans les jugements que vous portez; je le sais par expérience, et tout à l'heure à l'occasion de Voltaire; vous ne jugez pas bien des motifs

[1] La Duchesse de Leinster et Lady Louisa Conolly.

de sa conduite ; il serait bien fâché qu'on crût qu'il ait changé de façon de penser, et tout ce qu'il a fait a été pour le décorum, et pour qu'on le laissât en repos. Je n'ai pas pu avoir la lettre qu'il a écrite au curé de Saint-Sulpice ; je voulais vous l'envoyer, elle est fort bien. Il se porte beaucoup mieux ; il ne crache plus de sang ; il sortit hier la première fois, et il me fit dire, par M. d'Argental, qu'il me viendrait voir incessamment. Je l'attendrai, je n'irai point chez lui ; sa nièce et M. de Villette sont des personnages que je ne me soucie pas de voir.

Je ferai lire par Wiart à l'Abbé [2] vos remercîments et vos éloges ; cet Abbé a de l'esprit, mais il est bien provençal. Le Castellane me plaît davantage ; il est caustique, mais plus sincère ; il est fâcheux de bien démêler le caractère et les défauts de tous ceux qu'on voit, quand on ne peut pas s'en passer. Il est bien malheureux d'être par son caractère sujet à l'ennui ; c'est un état que l'on ne peut pas supporter, et qui est cause que pour s'en délivrer on tombe dans tous les inconvénients imaginables.

Je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui ; peut-être vous écrirai-je encore, ou par le Fullarton, ou par la poste de jeudi.

Ce lundi matin.

Ce sera M. Fullarton qui vous rendra cette lettre ; il partira demain matin ; je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est de vous prier de dire mille choses pour moi à M. Conway, à Milady Ailesbury, et réitérez-lui mes remercîments sur son dernier présent ; voilà M. Fullarton qui arrive, je vais lui donner ma lettre.

LETTRE 709

Ce dimanche 29 mars 1778.

Vous êtes par trop ignorant. Vous avez quantité d'amis qui sont acteurs dans la chose publique. Le Duc de Richmond joue un grand rôle, et vous ne me dites pas un mot de lui. Pourquoi cela ? Est-ce que vous nous croiriez mal ensemble ? Je viens de lui écrire très-amicalement par le secrétaire de votre ambassade. Je crois que j'ai chargé le même d'une lettre pour vous, mais je n'en suis pas sûre, je perds absolument la mémoire. Ce secrétaire est un très-joli garçon, doux, gai, naïf, poli, animé,

[2] Barthélemy. (W.)

LETTRE 709.—Inédite.

enfin il m'a paru très-aimable. Il m'a promis de m'informer de toutes les nouvelles, il ne me tiendra peut-être pas parole, je m'y attends.

Je viens d'écrire au Selwyn, en lui envoyant son passeport, c'est M. de Beauvau qui me l'a fait avoir; il n'y a point de services ni de marques d'amitié que je ne reçoive de lui. Voilà son quartier arrivé, c'est très-malheureux; il m'a promis de me venir voir tous les vendredis.

Mes parents postiches [1] partiront le jour de Pâques pour s'en retourner chez eux. Je les verrai partir sans pousser un soupir, sans verser une larme. L'homme n'est occupé que de ses amours, amourettes, la femme de ses principes de vertu; il n'y a point de surprise à tout cela. Il est bien vrai que si l'on sait qu'on aime, il est encore plus vrai qu'on ne le sent pas.

J'ai revu une fois Voltaire, il ne fait point encore de visite. Je fus jeudi dernier chez lui avec M. de Beauvau, Mme Necker et sa fille.[2] Il me fit fort bien, et cette tracasserie dont je vous ai parlé a été moins que rien. Il reçoit des honneurs dont il n'a jamais eu d'exemple; excepté la Sorbonne, tout se prosterne et l'adore. Je ne sais quel parti il prendra, je penche à croire qu'il restera. S'il me recherche, je le verrai avec plaisir; s'il me laisse là, je ne m'en soucierai guère.

Je voudrais quand vous ne répondez à aucun des articles de mes lettres que vous m'accusassiez leurs dates, pour savoir si vous les avez reçues. Milord Stormont s'est chargé d'un paquet qui renferme le livre de Mme de Beauvau.[3] Elle se souvient tres-bien de votre dispute avec M. Craufurd, elle m'en parle souvent, elle désirerait en entendre encore. N'oubliez point, je vous prie, de parler beaucoup de moi à vos vrais parents, ils valent mieux que les postiches. Je vous ai conté mille choses dans mes dernières lettres, jamais je n'ai tant narré. Je suis sûre d'une lettre de sept pages par Milord Stormont, et je crois que le Fullarton en a eu une aussi. Le Milord est parti le 21, et le secrétaire le 25.

Le Marquis de Noailles se loue extrêmement de la façon honnête dont il a été traité, même depuis sa déclaration. Beaucoup de gens ici veulent douter de la guerre, pour moi je la crois, et j'en suis bien fâchée.

[1] Les Choiseul.

[2] Anne-Louise-Germaine Necker, plus tard célèbre comme Baronne de Staël. Elle avait alors quatorze ans.

[3] Nouvelle édition des *Maximes de la Rochefoucauld*. (B.)

LETTRE 710

Ce dimanche 5 avril 1778.

Je suis dans le plus grand étonnement que vous n'ayez pas reçu tous mes volumes. Milord Stormont s'était chargé d'un paquet contenant les *Maximes de la Rochefoucauld*, dont Mme de Beauvau vous fait présent, et d'une lettre de sept pages. Il me semble que le Milord est parti le 21 mars ; et le secrétaire d'ambassade, M. Fullarton, qui est parti sept ou huit jours après, vous en portait une de quatre ou cinq. Envoyez demander au Milord le paquet dont vous apprenez par moi qu'il s'est chargé, et à M. Fullarton la lettre qu'il a pour vous.

M. Selwyn, dont je reçois une lettre aujourd'hui, doit avoir reçu hier ou avant-hier son passeport pour venir ici, il en aura un second au mois d'octobre pour son retour d'Italie.

On ne peut être plus attristé que je le suis de l'événement présent, il ne me fait cependant pas tomber de bien haut ; j'avais perdu l'espérance de vous revoir, et j'avais enfin compris ce que vous me répétiez sans cesse à votre dernier voyage, que c'était à M. Conway que je le devais, que je devais entendre par là que votre résolution avait été de n'y plus revenir, et qu'il vous avait déterminé d'avoir encore une fois cette complaisance. Ce n'est donc point d'aujourd'hui que l'espérance de vous revoir est perdue. Notre correspondance ne le sera point si vous le voulez, et j'aurai toujours le même empressement pour avoir de vos nouvelles. Mais les nôtres ne vous intéresseront guère. J'ai beaucoup d'impatience d'apprendre que vous ayez reçu mes lettres ; vous devriez me le mander sur-le-champ, et ne vous pas tenir strictement à la règle des huit jours.

Le Selwyn me mande qu'il partira le 14 ou le 15, je serai fort aise de le revoir.

Je suis de si mauvaise humeur, si triste, si dégoûtée de la vie, que je n'ai rien de mieux à faire que de fermer cette lettre.

Dites à M. Selwyn que je me fais un grand plaisir de le revoir à la fin de la semaine sainte ou le jour de Pâques.

J'écrirai incessamment à M. Conway, dont j'ai reçu aujourd'hui la plus charmante lettre. Mon Dieu ! la vilaine guerre, et pourquoi faut-il que j'aie tant vécu ?

Milady Louise part aujourd'hui ou demain, elle vous porte la feuille des *Romans*.

Lettre 710.—Inédite.

Le bon sens est donc revenu à votre neveu [1]; cela vous sauve quelque embarras et j'en suis bien aise. Que je sache comment vous vous porterez, l'inquiétude est un état insupportable.

LETTRE 711

Ce mercredi 8 avril 1778.

Je m'attendais, je vous l'avoue, à avoir de vos nouvelles aujourd'hui ; la communication n'a pas été interrompue pour la malle des lettres, je reçus dimanche dernier la vôtre du 31. Le mauvais temps avait arrêté les paquebots de Calais, on crut à Douvres que c'était un ordre du ministère, le contraire a été bientôt vérifié.

Je comptais apprendre aujourd'hui que Milord Stormont vous aurait rendu mon paquet, M. Fullarton une lettre, et que M. Selwyn m'aurait accusé la réception de son passeport ; le facteur sort de chez moi, il a dit qu'il y avait un courrier d'Angleterre, et qu'il n'y avait rien pour moi, il m'a seulement apporté un billet de M. de Beauvau. M. de Vergennes lui a dit que le courrier de l'Europe était arrêté en Angleterre par la douane, qui veut apparemment lui faire payer quelque chose. L'on croit la Reine grosse.

Il est ineffable tous les honneurs qu'on rend à Voltaire. Il n'y a point d'apothéose qui en ait approché. Il n'est pas encore venu chez moi, quoiqu'il ait rendu visite à plusieurs personnes qu'il connaît bien moins, et même avec qui il était brouillé en quittant Paris. Il est sur le point de louer une maison dans mon quartier. Il compte passer les étés à Ferney et les automnes et les hivers à Paris. Sa tragédie d'*Irène* a peu de succès. Il en a une seconde dont le titre est *Agathocle*, qu'on jouera à la rentrée des spectacles. On les imprimera toutes les deux ensemble. Dès qu'elles paraîtront je vous les enverrai.

Votre neveu l'Altesse et votre cousin le Général [1] n'ont pas été compris dans votre promotion, j'en suis fâchée.

Milady Louise nous a quittés dimanche et s'est embarquée à Dieppe. Je serai fort aise de revoir Lindor, il me promet de me beaucoup parler de vous.

[1] Lord Orford.

LETTRE 711.—Inédite.

[1] Le Général Conway.

LETTRE 712

Paris, ce 12 avril 1778.

Je suis fort contente que vous ayez reçu mes paquets ; j'ai beaucoup à vous remercier de votre dernière lettre.

Je voudrais bien pouvoir prendre des espérances pour la paix ; mais comme je n'en attends pas de certains avantages, j'en attends plus tranquillement la décision. Je m'acquitterai de vos remercîments pour Mme de Beauvau ; si vos louanges ne lui paraissent pas excessives, il faudra que son amour-propre soit un peu fort.

Je puis me tromper sur les sentiments de votre jeune Duc ; je suis comme Agnès,[1] je ne m'aperçois pas quand on se moque. Je crois volontiers ce que vous me dites, que trop de sentiments le partagent pour qu'aucun soit bien fort. L'épigramme[2] ne vous a pas paru jolie, j'en suis surprise.

J'eus enfin hier la visite de Voltaire ; je le mis à son aise, en ne lui faisant aucun reproche ; il resta une heure, et fut infiniment aimable, Je n'avais chez moi que Mme de Cambis, la Sanadona, et une de nos habitantes de Saint-Joseph. Il vient d'acheter une maison dans le quartier de Richelieu ; il compte y passer huit mois de l'année, et les quatre autres à Ferney ; il est aussi animé qu'il ait jamais été. Les honneurs qu'il a reçus ici sont ineffables ; il n'y en a d'aucun genre qui lui ait manqué. Il est suivi dans les rues par le peuple, qui l'appelle l'*homme aux Calas*.[3] Il n'y a que la cour qui se refuse à l'enthousiasme ; il a quatre-vingt-quatre ans, et en vérité je le crois presque immortel ; il jouit de tous ses sens, aucun même n'est affaibli : c'est un être bien singulier, et en vérité fort supérieur. S'il me voit souvent, j'en serai fort aise ; s'il me laisse là, je m'en passerai, je ne me permets plus ni désir ni projet. Je suis très-aise de ce que votre Roi a fait pour le Duc son frère,[4] et que l'état de la Duchesse soit assuré. Pour monsieur votre neveu,[5] je ne le peux pas souffrir. Il faut que ce soit pour vous un devoir indispensable de vous en occuper ; si cela n'était pas, vous le laisseriez là, vous n'aimez pas ce qui vous gêne. Cepen-

Lettre 712.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Allusion à l'École des Femmes de Molière.

[2] Sur la prétendue confession de Voltaire (voyez la lettre 707).

[3] A cause de ses efforts pour la famille de Calas.

[4] Le Duc de Gloucester. Le 8 avril, Lord North transmit aux deux Chambres un message du Roi demandant qu'on pourvût à l'entretien de ses enfants et de ceux du Duc de Gloucester. Le bill passa avec une grande rapidité.

[5] Lord Orford.

dant vous êtes comme tout le monde ; on préfère des occupations, même désagréables, au *far niente*.

Je crois que notre Roi et ses ministres, excepté le Sartine,[6] ne désirent point la guerre ; mais le cri de la nation est pour qu'on la fasse. Ce que je pense sur ce qui en arrivera est tantôt oui, tantôt non.

Je ris quand je lis dans vos lettres que vous voudriez avoir le temps de vous ennuyer ; vous seriez, je vous assure, de bien mauvaise humeur, si cela vous arrivait.

Vous ne me parlez point de changement dans votre ministère, le bruit courait ici qu'il y en avait ; vous craigniez, je crois, que je ne vous cite.

Je vous envoie cette lettre par M. Blaquière, qui part demain.

Je suis bien étonnée que le Selwyn ne m'ait pas accusé la réception de son passeport, et que vous ne me disiez pas un mot de lui ; il ne partira pas sans vous demander une lettre pour moi. N'oubliez pas, je vous prie, de lui donner les deux petites fioles de Stoughton.[7]

Je reçus hier une lettre de M. de Richmond, toute pleine de louanges que je ne mérite pas, et quelque petit blâme que je ne mérite pas davantage, mais qui peut venir de quelques impressions qu'il peut tenir de vous, mais dont il a pris pour prétexte un léger reproche que je lui faisais, de ce que dans les compliments qu'il avait chargé un certain Baron de Castille de distribuer à toutes ses connaisances, mon nom n'y était pas, et que j'aurais prétendu à quelque distinction. Mais bien des gens vérifient ce que disait le feu Régent, *qu'on prenait trop souvent des paroles d'honnetêté pour des paroles d'honneur.* Je n'ai, dit-il, de défaut que *mes petites jalousies.* Elles sont en effet petites, et en si petites quantités qu'il n'y en a certainement jamais eu pour lui, et aujourd' hui il n'y en a pour personne.

Vous ne me parlez point de ce que M. Conway n'a point été compris dans une certaine promotion.

On disait ces jours-ci que Milord Stormont allait revenir, je n'en crois rien.

[6] Ministre de la marine. "Sartine, ci-devant lieutenant de police, possédait en circonspection, en discrétion, en souplesse, tous les menus talents de la médiocrité ; mais au détail obscur de la police de Paris au ministère de la marine, au milieu des hasards d'une guerre de mer la distance était effrayante ; jamais Sartine n'avait acquis la plus légère des connaissances qu'exigeait cette grande place ; et, s'il y avait un homme à opposer à l'amirauté de l'Angleterre au fort de cette guerre qui embrasait les deux mondes, assurément ce n'était pas lui." (Marmontel, *Mémoires*, tome iii, p. 105.)

[7] Remède employé par Mme du Deffand, et appelé les gouttes de Stoughton.

La jeune Duchesse de Mortemart [8] vient de mourir de la petite vérole.

On dit la Reine grosse ; elle croit l'être, mais cela demande confirmation.

Vous dites que l'on ne s'aperçoit pas de la diminution de son esprit ; oh ! je suis bien sûre du contraire.

LETTRE 713

Ce mercredi 15 avril 1778.

Si après avoir lu les lettres que vous m'écrivez, on voyait celles à qui elles répondent, les miennes, on serait bien étonné de ce qu'il vous faut autant de patience pour supporter les chagrins qu'elles vous causent. Si vous parliez de l'ennui, cela serait différent, on pourrait le comprendre, mais pour des tourments cela est absurde. Où prenez-vous que je me plains de tout le monde ? Je ne me soucie de personne ; je puis faire des remarques, je puis les communiquer, mais elles ne m'affectent point ; excepté vous (et c'est pour votre malheur) je ne songe ni je n'ai pas songé à être aimée et préférée par personne. Je ne me défends pas d'avoir mille défauts, mais je n'en ai aucun qui vous doive être insupportable.

Je ne sais plus que dire quand je me mets à vous écrire. Il ne faut pas que je parle de moi, il ne faut pas non plus que je parle des autres, et si j'en conclus que ma correspondance vous fatigue et vous ennuie vous prendrez encore cela pour un reproche. Que faut-il donc faire ? Je n'en sais rien, et cela ira comme cela pourra.

Vous ne me parlez point de M. Selwyn ; il devrait partir aujourd'hui pour venir ici s'il suit ce qu'il m'avait mandé, mais je n'ai point eu de ses nouvelles depuis le passeport qu'il a dû recevoir.

Je savais l'aventure du Chatham,[1] le Duc l'avait mandé à la Vicomtesse.[2] C'est un homme perdu, ce n'est pas tant pis, on a à regretter qu'il ne l'ait pas été beaucoup plus tôt. Malheureusement aujourd'hui nous n'en aurons pas moins la guerre.

[8] Née d'Harcourt. (B.)

Lettre 713.—Inédite.

[1] Lord Chatham. (W.)—Le 7 avril, Lord Chatham eut une attaque d'apoplexie, tandis qu'il répondait dans la Chambre des Lords à quelques remarques du Duc de Richmond. Il mourut le 11 mai suivant.

[2] De Cambis.

Je suis très-fâchée de ce que vous me dites du trouble que vous cause le plus petit événement ; il y a longtemps que je vous connaissais cette disposition. Je vous crois le repos nécessaire, mais il vous faut aussi un peu de dissipation, l'extrême solitude augmenterait encore cet état de faiblesse. Je crois que vous conviendrez aisément de ce que je pense sans cesse, que c'est un grand malheur d'être né, plus on approche de sa fin plus on en est persuadé.

J'espère que le Selwyn arrivera dans cette semaine ou au commencement de l'autre. S'il ne m'apporte point de lettres il me dira du moins de vos nouvelles.

N'irez-vous point chez les Ossory ? les Conway ? les Cadogan ? Vous ne me parlez plus de Milady Beauclerk. Ne verrez-vous point les Altesses ? Vous avez mille occasions de vous dissiper, de vous amuser, et si jamais vous vous trouvez assez de force pour venir ici et que ce soit dans l'ordre des choses possibles vous pouvez être sûr d'y être bien reçu ; sans reproche, sans récrimination, sans protestation d'amitié ; vous la soupçonnerez si vous voulez, mais je ne dirai pas une parole qui la signifie.

Vous êtes un étrange homme, un parfait original, mais restez comme vous êtes et ne changez jamais.

LETTRE 714

Paris, ce dimanche 10 mai 1778.

La lettre que m'a rendue M. Selwyn m'a si fort surprise que je trouve de l'impossibilité à y répondre ; mais j'en trouve encore plus à me passer de vos nouvelles, ainsi je me détermine à vous prier de m'en donner quelquefois.

Quoique très-persuadée que je n'ai aucune espèce de tort, je n'entrerai dans aucune discussion ni justification ; nous nous sommes conduits jusqu'à présent selon nos caractères, malheureusement ils ne se ressemblent pas.

M. Selwyn est encore ici, dont il se désespère ; il attend la décision d'un Docteur Gem [1] qui lui fait espérer de faire avec

Lettre 714.—Inédite.

[1] Écrit "James" dans le manuscrit, mais corrigé par Walpole. Dr. Gem avait été médecin de l'ambassade britannique depuis 1762. Diderot écrit de lui : "C'est un bon homme, un fanatique froid," et Miss Berry remarque qu'il n'était "pas moins estimé

lui le voyage d'Italie, et ce docteur est retenu par la maladie d'une demoiselle de Seymour[2]; mais s'il prévoit qu'il retarde trop il partira sans lui. Rien n'égale la passion qu'il a pour cette petite fille.[3] Ce n'est que dans votre nation que se trouve des originaux qui ne peuvent avoir de copie.

J'ai donné deux *Bibliothèques des Romans* à Milord Dalrymple qui est parti ou qui partira ces jours-ci.

Je reçus il y a huit ou dix jours une très-longue et très-amicale lettre de M. Craufurd; je ne lui avais point écrit et n'en avais point entendu parler depuis son retour à Londres. Elle pourrait servir de démenti aux plaintes qu'il vous a faites de moi. Mais j'ai quatre-vingts ans, et qu'est-ce que tout cela doit me faire?

Je vous remercie de vos bouteilles de Stoughton.

Monsieur le Maréchal de Broglio est nommé généralissime des troupes des côtes de l'océan.

LETTRE 715

Paris, ce 24 mai 1778.

Oh! je suis bien résolue à vous accorder votre demande; j'éviterai avec le plus grand soin toutes phrases, toutes expressions, qui pourraient rappeler l'idée du plus léger sentiment, et pour commencer à exécuter cette résolution je n'en dirai pas davantage.

On ne parle de guerre ici que comme chez vous, on la craint, on la croit, mais cependant on a quelque espérance qu'elle pourrait n'avoir pas lieu. On a fait revenir le Maréchal de Broglio, mais on ne lui a point encore déclaré à quoi on le destinait. Nos projets, nos résolutions, sont plus secrètes que les vôtres.

Il n'y aura nulle difficulté pour recevoir les lettres quelque chose qui arrive, elles passeront par la Hollande.

Il n'y a ici rien de nouveau, la Reine est toujours grosse. La cour est à Marly, où elle restera jusqu'au 6, veille de la Pentecôte.

pour ses connaissances professionelles que pour sa bonté envers les pauvres qui y faisaient appel." Gem resta en France sous la Révolution et fut quelque temps emprisonné à Versailles. C'était un correspondant occasionel de Walpole. Il mourut en 1800, laissant ses domaines dans le Sussex et le Worcestershire à son petit-neveu, William Huskisson, l'homme d'État qu'il avait fait élever en France à ses frais.

[2] Sans doute l'une des filles de Henry Seymour, membre du Parlement pour Evesham, qui avait près de Paris une maison de campagne.

[3] Maria Fagniani.

Lettre 715.—Inédite.

Le Selwyn est parti le 13 ; s'il n'arrive point d'accidents qui l'arrêtent il doit être bien près de Milan, où il fixera son séjour ; il était bien déterminé à ne point aller à nul autre lieu.

Tout le monde commence à partir pour les campagnes ; les Caraman sont à Roissy, les Choiseul à Chanteloup, les officiers auront des inspections, des divisions, où on ne tardera pas à les envoyer.

Voltaire a pensé mourir d'une dose d'opium trop forte qu'il avait prise pour appaiser des douleurs d'une strangurie qui le fait beaucoup souffrir ; strangurie veut dire rétention ; ce mot a été nouveau pour moi, il ne le serait peut-être pas pour vous.

Je savais les honneurs rendus à la mémoire de Milord Chatham [1] ; il me semble qu'ils n'étaient pas trop mérités. Le *Courrier de l'Europe* qui nous instruisait de toutes vos affaires a été interrompu pendant plus d'un mois, il recommence présentement. On m'en apporte un dans le moment qui est du 14 de ce mois. Je vous quitte pour le lire. Adieu.

LETTRE 716

Paris, ce 31 mai 1778.

Je n'ai point pu répondre plus tôt à votre lettre du 22 ; j'ai été troublée et occupée tristement par des événements domestiques. Colman fit une chute de quelques marches sur un escalier, si rude et si terrible, qu'il vomit le sang ; il n'a point paru avoir de commotion à la tête ; on n'a point démêlé dans quelle partie du corps le dépôt se soit formé. Soit que la goutte, à laquelle il était sujet, se soit jointe à cet accident, il souffrait tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre ; enfin, le neuvième jour de sa chute, qui était hier, il mourut ; c'est une perte ; il y avait vingt et un ans qu'il me servait, il m'était utile à diverses choses ; je le regrette, et puis la mort est un événement si terrible, qu'il est impossible qu'il ne produise de la tristesse. Dans cette disposition, j'ai cru ne devoir pas vous écrire ; je change d'avis aujourd'hui, parce que je ne veux pas interrompre un commerce qui est la plus agréable et peut-être l'unique circonstance de ma vie qui me la rende supportable.

Je vous remercie de toutes les nouvelles que vous m'avez mandées ; je ne puis pas vous rendre le change ; il me semble que je suis encore moins instruite que les gazettes. Je prends si peu

[1] On lui accorda des obsèques nationales.

de part à tout ce qui se passe, que mon ignorance peut être l'effet de cette indifférence. Tout ce que je sais, c'est que le Maréchal de Broglio a le commandement des troupes de Bretagne et de Normandie, que son frère [1] ne sera point avec lui, mais qu'il commandera à Metz. Tout le monde part, c'est-à-dire tous les gens avec lesquels je vis.

L'Abbé Sigorgne est ici, et je compte qu'il y restera jusqu'au mois d'août que mon neveu d'Aulan me viendra trouver. Mme de Luxembourg ne s'établira à aucune campagne, mais elle fera des courses continuelles tout l'été et tout l'automne. J'envie bien votre caractère qui fait que rien ne vous est nécessaire, et que vous vous suffisez à vous-même. Moi, c'est tout au contraire ; je n'ai pire compagnie que moi-même, et pour peu qu'on m'aide à la connaissance que j'ai de mes défauts, je me deviens tout à fait insupportable ; il me faut de la société, soit des vivants, soit des morts ; je n'en puis avoir avec ces derniers, parce que presque aucune lecture ne me plaît. Ah ! que ceux qui désirent de vivre longtemps se font une grande illusion !

Vraiment j'oubliais un fait important, c'est que Voltaire est mort ; on ne sait ni l'heure, ni le jour ; il y en a qui disent que ce fut hier, d'autres avant-hier. L'obscurité qu'il y a sur cet événement vient, à ce qu'on dit, que l'on ne sait ce que l'on fera de son corps ; le curé de Saint-Sulpice ne veut point le recevoir. L'enverra-t-on à Ferney ? il est excommunié par l'Évêque dans le diocèse duquel est Ferney. Il est mort d'un excès d'opium qu'il a pris pour calmer les douleurs de sa strangurie, et j'ajouterais d'un excès de gloire, qui a trop secoué sa faible machine.

LETTRE 717

Paris, ce dimanche 7 juin 1778.

Votre dernière lettre est du 28 ; j'aurais dû la recevoir mercredi dernier. Je vous ai écrit plusieurs fois depuis l'arrivée et le départ de M. Selwyn ; mais comme nos lettres ne contiennent rien de bien important, c'est un petit malheur que leur retardement. J'espérais apprendre par celle que je reçois aujourd'hui quelques nouvelles de votre chose publique. Sur le départ de votre flotte, sur les changements dans votre ministère, on débite

[1] Le Comte de Broglie.

LETTRE 717.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ici bien des nouvelles qui demandent confirmation, mais qui font conjecturer que la guerre avec vous n'est pas chose certaine, dont je suis fort aise. Il est naturel que je craigne la guerre, aimant ma patrie, et étant fort loin de haïr la vôtre.

Je vous ai appris, dans mes précédentes lettres, la nomination du Maréchal de Broglio pour commander nos troupes de Bretagne et de Normandie ; il y a dix lieutenants généraux et vingt maréchaux de camp, sans compter l'état-major et l'artillerie ; le jour du départ n'est point fixé ; il y a des paris qu'ils ne partiront point, et que tout ceci s'accommodera ; Dieu le veuille.

Je ne vous trouve point à plaindre de la vie que vous menez, elle est conforme à vos goûts. Pour moi, je pousse le temps avec l'épaule (passez-moi le dicton), et quoiqu'il me paraisse long, il m'est cependant démontré qu'il ne saurait l'être.

J'ai été assez incommodée ces jours-ci, j'ai eu du trouble et du chagrin domestique, j'en ai perdu par la mort, j'ai été inquiète de la maladie de quelques autres. Le départ de plusieurs de mes connaissances m'a fâchée, mais comme il n'y a point de bonheur ni de malheur complet, je trouve quelque ressource dans les habitants de mon couvent, il y a quelques personnes assez raisonnables qui soupent quelquefois chez moi et avec qui je joue au loto. J'aime assez ce jeu, je sais par cœur les chiffres de plusieurs tableaux, je prends ceux-là, et la mémoire supplée à la vue.

Les nouvelles de votre famille m'intéressent, je vous serai obligée de continuer à m'en donner. J'aimerais à savoir de celles de M. de Richmond. Si nous ne nous brouillons pas, je ne doute point que nous ne le revoyions bientôt.

Je crois vous avoir mandé que l'Abbé Sigorgne était ici ; c'est cet Abbé de Mâcon. J'attends mon neveu dans le mois d'août. Mme de Luxembourg est à Sainte-Assise jusqu'au 16 de ce mois. L'Idole partira le 15 pour Plombières. Pour Mme de Mirepoix, je la vois un quart d'heure tous les quinze jours. Je vois souvent la Duchesse de Boufflers et la Comtesse de Broglio,[1] et Mme de Cambis. Je soupe une fois la semaine chez les Necker, et une autre fois chez la Comtesse de Choiseul, qu'on appelle la petite sainte. Mes seules correspondances par la poste sont vous et Chanteloup, je n'en ai point d'autres. Voilà mon histoire.

Je vous ai raconté celle de la fin de Voltaire ; le supplément sera de vous apprendre qu'après l'avoir embaumé, et que la

[1] Elles étaient sœurs. (B.)

sépulture lui avait été refusée à Saint-Sulpice, son neveu, l'Abbé Mignot, l'a conduit à un bénéfice[2] qu'il a auprès de Troyes, et l'a fait enterrer dans l'église des Bernardins. Il a fait par son testament Mme Denis, sa nièce, sa légataire universelle, et a laissé cent mille francs à l'Abbé Mignot, et autant à son petit-neveu M. d'Hornoy, conseiller au Parlement.

L'usage est que les Cordeliers célèbrent une messe solennelle des morts à chaque Académicien, ils la refusent à Voltaire. L'Abbé de Radonvilliers[3] devrait faire la réception de son successeur ; il s'en dispensera, et ce sera vraisemblablement d'Alembert qui y suppléera. Voilà, en vérité, tout ce que je sais.

J'apprends dans l'instant que Jean-Jacques s'est enfui en Hollande[4] ; il paraît des *Mémoires* de sa vie, qu'il dit lui avoir été volés, et l'on prétend qu'il y a la rage de tout le monde, et surtout des femmes.

LETTRE 718

Ce mercredi 10 juin 1778.

J'ai reçu de vos lettres à deux jours l'une de l'autre ; la première du 28 qui aurait dû arriver le 3 et qui n'arriva que dimanche 7, celle d'hier est du 4.

Vous ne faites qu'effleurer les nouvelles, ou pour parler plus juste, vous n'en dites qu'une petite partie. Vous ne me nommez que Milord Rochford pour le cordon bleu, vous donnez pour des conjectures des faits qui sont arrivés, la démission du Chancelier,[1] son remplacement. Vous ne me dites point que Milord Beauchamp est secrétaire du département de la guerre, que Milord North a le gouvernement des Cinq Ports, et que Milord Gower va avoir sa place.[2] Je me donne les airs dans ce moment-ci d'être curieuse de toutes vos nouvelles. Ah ! ne nous flattons point, nous aurons la guerre, cette pensée m'attriste.

[2] L'Abbaye de Sellières.
[3] Il avait été sous-précepteur des enfants de France.
[4] Mme du Deffand se trompait. Rousseau n'était pas en Hollande, mais à Ermenonville, chez M. de Girardin, où il mourut 2 juillet 1778. Mais le bruit courait que ses *Confessions* allaient paraître en Hollande ; et il en avait été fort troublé.

LETTRE 718.—Inédite.

[1] Lord Bathurst s'était démis ; Thurlow lui succéda.
[2] Toutes ces nouvelles étaient fausses, sauf celle de la nomination de Lord North au gouvernement des Cinq Ports.

LETTRE 719

Ce 17 juin 1778.

Je m'attendais à avoir de vos nouvelles aujourd'hui ; c'est l'octave de votre dernière lettre. Est-ce quelque accident qui soit la cause que je n'en ai point reçu ? est-ce une réforme que vous voulez établir ? Si c'est cette dernière raison, je m'y conformerai, mais je ne la veux pas prévenir.

Je suis attentive sur tout ce qu'on dit de la guerre ; l'opinion du plus grand nombre est qu'il n'y en aura pas, mais ceux que je crois le mieux instruits croient le contraire. Je voudrais bien que ceux-ci se trompassent, je ne puis pas supporter l'idée de vous compter du nombre de nos ennemis ; et quoique je sois sans espérance de vous jamais revoir, je voudrais n'en avoir pas la certitude.

J'eus hier la visite de Mme Denis ; c'est une bonne grosse femme, sans esprit, mais qui a un gros bon sens, et l'habitude de bien parler, qu'elle a sans doute prise avec feu son oncle. Elle est (comme je crois vous l'avoir déjà mandé) sa légataire universelle ; elle aura plus de soixante-dix mille livres de rente, plus de la moitié viagère, un mobilier très-considérable, entre autres une bibliothèque de quinze mille volumes, presque tous remplis de remarques et de notes de la main de Voltaire ; c'est un effet bien précieux, et qu'elle vendrait tout ce qu'elle voudrait, mais elle est bien résolue de ne s'en point défaire.[1] Elle prétend que Voltaire ne laisse aucun manuscrit ; il faisait imprimer à mesure qu'il composait, il n'attendait pas que l'ouvrage fût fini.

Les calottes de nos deux Cardinaux sont arrivées ; on a donné à l'Archevêque de Rouen, Cardinal de la Rochefoucauld, l'abbaye de Fécamp, qui vaut cent vingt ou cent quarante mille livres de rente ; et au Prince Louis, grand aumônier et coadjuteur de Strasbourg, aujourd'hui Cardinal de Guémené,[2] quatre-vingt mille livres de rente sur les économats, qui s'éteindront quand il entrera en possession de l'évêché de Strasbourg.

Voilà les nouvelles qui valent la peine de vous être mandées ; il y a plusieurs mariages qui ne vous font rien, celui par exemple d'une petite Mlle de Verdelin que vous avez pu voir chez le feu

LETTRE 719.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Elle se défit néanmoins des livres de Voltaire, les cédant à l'Impératrice de Russie.

[2] Il prit le nom de Cardinal de Rohan. (B.)

Président ; elle vient d'épouser son petit-neveu le Vicomte de Tillières.[3]

J'ai vu depuis Mme de Jonzac ; j'aimerais assez à la voir plus souvent, quoique nous ayons bien peu de rapports dans nos façons de vivre et de penser.

Il est certain que la ressemblance de caractère n'est pas nécessaire pour former des liaisons ; une personne vive peut aimer une indolente, mais il faut quelque conformité dans la façon de voir et de juger. Quelqu'un dénué de goût et de justesse ne peut jamais plaire à quelqu'un qui juge bien de tout.

Je n'entends point parler du Selwyn, il m'avait dit qu'il m'écrirait quand il serait arrivé à Milan, il y a du temps de reste pour que j'aie reçu de ses nouvelles. Ce pauvre homme me fait pitié, il aime avec tant de passion et de bonne foi qu'il en est intéressant, il n'importe de l'objet.

Dites-moi, si vous le savez, ce que c'est que la Comtesse de Carlisle,[4] mère de Milord Carlisle ? Elle me vient voir quelquefois ; je ne sais si c'est une femme fort raisonnable ; elle s'est établie à Chaillot, parle beaucoup et bon français ; elle n'a rien de choquant ni d'intéressant. Serez-vous privé tout cet été des Conway, des Ossory, etc. ? Je vous plaindrais si cela était, car, vous avez beau dire, vous ne haïssez point la société. Je vous prie de parler quelquefois de moi aux Miladys Churchill et Cadogan, et quelquefois aussi à Milady Lucan.

LETTRE 720

Ce dimanche 21 juin 1778.

J'admire et je loue votre économie d'avoir épargné un mercredi pour regagner le dimanche. Je suis moins bonne ménagère quoique je ne sois pas plus riche. Nous ne savons aucune nouvelle, c'est de l'Angleterre que nous tirons toutes nos conjectures ; les sorties, les rentrées de vos flottes nous font croire ou décroire la guerre, il est cependant très-probable que nous l'aurons.

Ce que je vous ai mandé des *Mémoires* de Jean-Jacques ne se confirme point, ou plutôt ne s'éclaircit pas, car on dit qu'il

[3] D'une ancienne et illustre famille de Normandie, dont le nom était Le Veneur. (B.)—La mère de M. de Tillières était nièce du Président Hénault.

[4] La Comtesse de Carlisle (née Isabella Byron) s'était remariée. Son second mari, Sir William Musgrave, était beaucoup plus jeune qu'elle.

Lettre 720.—Inédite.

en existe, et quelques personnes les ont lus, mais ils pouvaient être manuscrits. Personne ne se présente pour succéder à Voltaire à l'Académie ; nous avons de nos gens de lettres qui prétendent que le Roi de Prusse devrait se faire présenter. Il n'y a pas sous le ciel de gens plus orgueilleux, et qui ce me semble aient moins de raison de l'être.

Je viens de recevoir une lettre charmante de l'Abbé Barthélemy. Si vous étiez moins froid et moins sérieux, je serais tentée de vous l'envoyer, mais vous êtes trop philosophe pour vous amuser de telles bagatelles.

Vous serez fort heureux au milieu de vos nièces ; je serai contente d'avoir mon neveu, ce qui ne sera que dans le mois d'août, et alors je perdrai l'Abbé Sigorgne ; j'y aurai regret, c'est un esprit solide, et un très-honnête homme.

Nous avons actuellement des habitants et habitantes à Saint-Joseph de bonne société ; je soupe presque tous les jours chez moi, ce qui me convient fort, c'est du costume de mon âge. Le mois prochain enlèvera tous nos militaires ; ceux que je regretterai sont en petit nombre, mais il y en a trois ou quatre qui me manqueront beaucoup.

Je soupai hier chez Mme de la Vallière, elle est sourde de l'oreille gauche, et moi de la droite ; en nous arrangeant nous nous entendons.

Croyez-vous que les *Voyages* de M. Cook puissent m'amuser ? L'Abbé Barthélemy me les conseille, je répugne à les entreprendre.

J'espère que vous n'aurez point la goutte. Est-ce que Strawberry-Hill est dans le voisinage de Hampton Court ?

P.S.—Voici la copie d'un billet que je reçois :—

"M. de la Clochetterie, commandant la frégate *La Belle Poule* qui croisait sur les côtes d'Angleterre, a été attaqué par une frégate de cette nation et de la même force que lui ; le combat a duré cinq heures, il a eu quarante hommes tués et cinquante de blessés. Il juge que la frégate anglaise a été fort maltraitée ; il a été très-content de son équipage."[1]

Cette nouvelle est arrivée de Brest ce matin par un courrier à M. de Sartine.[2]

[1] Le combat de la *Belle Poule* et de l'*Aréthuse* eut lieu dans la Manche le 17 juin. On se comporta très-bravement de part et d'autre. L'*Aréthuse* finit par être si désemparée, qu'elle cessa de pouvoir manœuvrer, et la *Belle Poule* se sauva vers les côtes de la France pour échapper à la flotte anglaise. Elle fut remorquée en lieu sûr par des barques. Les Français eurent 40 tués et 57 blessés, les Anglais 8 tués et 36 blessés.

[2] Ministre de la marine.

LETTRE 721

Ce dimanche 28 juin 1778.

Je ne puis vous dire affirmativement s'il y a une de mes lettres de perdue, je ne le crois pas ; mais en cas que cela soit, ce serait la plus petite perte qu'il se pût faire. Il n'en serait pas de même de la vôtre d'aujourd'hui, qui est du 22. Les détails que vous me faites m'ont extrêmement amusée ; je connais toutes vos nièces, mais cependant pas aussi bien que je le désirerais. Laure, Marie, Horatie, ne sont-ce pas les filles de la Duchesse [1] ? Comment s'appellent les filles de l'Évêque [2] ? quelles sont les petites qu'on doit vous laisser ? Faites-moi entendre tout cela. Je trouve les reparties de Marie fort spirituelles ; je vois avec beaucoup de plaisir que vous passerez un été très-agréable, et j'espère que la goutte vous laissera en repos.

Je vois que vous ne vous occupez pas plus de la politique que moi ; mais malgré le peu d'attention que je fais à tout ce qui se débite, je ne doute pas que nous n'ayons la guerre. Le Maréchal de Broglio part le 10 pour visiter les côtes ; je ne sais où il formera un camp. M. de Beauvau est un de ceux qui l'accompagnent, ce qui fera une absence de quatre ou cinq mois.

Je crois vous avoir mandé que le Maréchal n'avait pu obtenir d'avoir avec lui son frère [3] ; il ira à son commandement de Metz ; c'est un grand dégoût, il le sent très-vivement.

Une nouvelle sûre, mais qu'on dit encore à l'oreille, c'est que le Roi donne à la fille de M. de Guines cent mille écus, et qu'elle épouse M. de Charlus, fils unique de M. de Castries : c'est par le crédit de la Reine que cette grace est accordée.[4]

Il n'est plus question de Jean-Jacques ni de ses *Mémoires ;* on ne sait ce que tout cela est devenu. Voltaire est oublié comme s'il n'avait pas apparu ; les encyclopédistes auraient

LETTRE 721.—[1] Ces trois dames (petites-nièces d'Horace Walpole) étaient, comme le suppose Mme du Deffand, les filles de la Duchesse de Gloucester et de son premier mari, le Comte Waldegrave.

[2] Frederick Keppel, Évêque d'Exeter ; il laissa deux filles—Anne-Maria, qui épousa en 1790 le Général Stapleton ; et Laura, qui épousa en 1784 l'honorable George Fitzroy, plus tard Lord Southampton.

[3] Le Comte de Broglie.

[4] Mercy-Argenteau fait, dans une lettre à Marie-Thérèse, ressortir la folie et le fâcheux résultat de ces demandes de la Reine, à un moment où les ministres ne savaient plus où trouver de l'argent pour les besoins ordinaires de l'État :—" Sa Majesté aurait voulu ne pas paraître les avoir effectuées ; mais le public ne s'y est point trompé, non plus que les mécontents, et cela a donné lieu à des dégoûts, d'autant plus que le Duc de Guines n'est pas parvenu encore, à beaucoup près, à effacer les impressions fâcheuses qu'a occasionnées le fameux procès contre son secrétaire." (*Correspondance Secrète*, tome iii, p. 237.)

désiré qu'il eût vécu au moins quelques mois de plus ; il avait des projets d'entreprise qui auraient rendu l'Académie plus utile ; c'était un chef pour tous les prétendus beaux esprits, dont le dessein est de devenir un corps tel que la noblesse, le clergé, la robe, etc.

L'Idole et sa belle-fille partiront jeudi pour Plombières ; elles y trouveront mon neveu d'Aulan, qui me viendra trouver dès que je l'appellerai ; il me marque une soumission, une tendresse qui mériteraient une meilleure succession.

Dites-moi naturellement si vous vous souciez de celle que je vous destine, et si vous ne vous sentez nulle répugnance que votre nom soit écrit dans un manuscrit qui ne pourra être ignoré [5] ; j'attends de votre franchise que vous me direz naturellement ce que vous pensez sur cela.

Je ne sais point faire de transition ; il faut que j'aie la liberté de passer d'un sujet à un autre, comme cela me vient.

M. de Beauvau m'envoya l'autre jour la relation du combat d'une de nos frégates, nommée la *Belle Poule*, contre une des vôtres (non pas *poule*, mais frégate). En lui répondant, il me souvint d'un vers de La Fontaine ; je l'écrivis :

"...... Une poule survint,
Et voilà la guerre allumée." [6]

Cette citation a eu beaucoup de succès, d'Alembert a daigné la trouver jolie ; il a fait plus : rencontrant Wiart dans les Tuileries, il lui a demandé de mes nouvelles. Voilà ce qu'il y a de plus nouveau à vous apprendre.

Je suis tentée de vous envoyer des vers extrêmement bêtes de Marmontel, pour mettre au bas du portrait de d'Alembert; je crains de vous les avoir déjà écrits.

"Ce sage à l'amitié rend un culte assidu,
Se dérobe à la gloire et se cache à l'envie ;
Modeste comme le génie,
Et simple comme la vertu."

Je vais faire dans cet instant l'action la plus folle, je vais souper à Roissy ; je vais avec une Mme de Schuwalof et peut-être avec son mari, les plus tristes et ennuyeux personnages ; je reviendrai avec eux, j'aurai fait dix lieues et passé quatre

[5] Elle veut parler du legs qu'elle lui avait fait de tous ses manuscrits. (B.)
[6] La fable des *Deux Coqs* (vii, 13.)

heures avec cette agréable compagnie pour aller trouver des personnes assez aimables, mais qui se soucient de moi *cosi cosi*, et dont je ne me soucie pas davantage ; cette action et beaucoup d'autres me démontrent bien que je n'ai pas le sens commun ; mais je proteste bien affirmativement que ce sera ma dernière sottise dans ce genre. Ces Schuwalof sont des neveux de notre ami.

LETTRE 722

Ce dimanche 5 juillet 1778.

Je ne m'accoutume point à vos gronderies ; c'est toujours dans le moment où je crois être parvenue à une paix durable que je reçois une lettre dure, offensante. Devais-je m'attendre à cette dernière ? Je vous parle d'une lettre que je ne vous envoie pas, le grand mal ? Eh bien ! là voilà ; et une autre [1] que M. de Beauvau a reçue. Je m'attends que vous me manderez je n'avais que faire de pareilles balivernes.

N'avez-vous jamais lu notre comédie du *Grondeur* d'un nommé Palaprat [2] ? Je trouve que mon rôle avec vous est celui de son valet L'Olive. Il est de toute impossibilité que la paix soit entre nous ; vous voyez dans mes lettres des reproches, des élégies, des sentiments, dont il y a longtemps qu'il n'est plus question. Tenez-vous au littéral de mes lettres, et si elles vous fatiguent, ne cherchez point de détours, dites-le naturellement. Mais ne grondez plus et que je puisse en recevant vos lettres être sans crainte d'y trouver des choses offensantes qui me mettent mal avec moi-même, et qui me persuadent que je dois être haïe de tout ce qui m'environne, puisque vous êtes dans l'étonnement d'avoir pu supporter la conduite que j'ai avec vous. Réellement je n'entends rien à la vôtre ; il n'y a point de ridicule que vous ne m'ayez trouvé, et quelque ton que je prenne avec vous, ce n'est jamais celui qu'il faut prendre. Cette lettre de l'Abbé Barthélemy m'avait plu à la première lecture ; je la relus, elle ne me parut plus aussi plaisante, je perdis l'envie de vous l'envoyer. Voyez le grand mal. Je vous dis que vous étiez trop froid, trop sérieux, et trop philosophe ; vous êtes tout cela tour à tour, vous avez toutes sortes de façons d'être,

Lettre 722.—Inédite.

[1] Cette lettre ne se trouve plus avec le manuscrit.
[2] Jean Palaprat (1650–1721).

puis-je deviner celle que vous avez prise, celle où vous êtes, ou celle où vous serez en recevant ma lettre? Daignez m'écouter encore une fois. J'ai beaucoup d'attachement pour vous, beaucoup d'estime; ce serait un bonheur pour moi si vous m'accordiez les mêmes sentiments. Voilà où se bornent mes prétentions avec vous. Cela dit, n'en parlons plus.

Je déteste la guerre que nous vous faisons ou que vous nous faites. Elle est pour moi ce qu'était pour Camille celle des Horaces et des Curiaces,[3] quoique je n'aie point dans aucun parti ni un frère ni un amant, mais j'ai dans l'un un très-bon ami, et l'autre est ma patrie.

Nous garderons, à ce que j'espère, la Duchesse de Leinster. Elle me paraît décidée à passer encore quelques semaines à Paris, et de s'en retourner après à Aubigny. Je suis bien aise qu'elle restera en France; je ne la verrai peut-être pas davantage, mais du moins je pourrai espérer de la revoir, ce qui ne serait pas si elle s'en retournait en Irlande. Monsieur son frère[4] paraît patriote jusqu'au fanatisme, il est Romain. J'aurais été bien aise de le revoir, mais cette guerre qui est je crois inévitable m'empêche de l'espérer. On attend ici des nouvelles bien intéressantes, celles de M. d'Estaing, ce sont celles-là qui décideront de la paix ou de la guerre. Tout ce qu'on débite ici journellement de notre flotte de Brest, de celle de votre Amiral Keppel,[5] sont pour la plupart fausses nouvelles.

Recommencez à me parler de vos nièces. Je ne vous ai point dit combien j'avais été contente de ce que vous m'en avez écrit. Le nom que vous avez adopté de Boniface m'a fait rire.

Je suis passablement sourde, j'entends très-bien ceux qui articulent, mais il y a bien des gens que je n'entends pas ou du moins fort peu. J'ai encore ici mon Abbé Sigorgne, il me conviendrait fort qu'il y restât toujours. Ce n'est pas un homme agréable, mais c'est un homme dont l'esprit est droit, vrai, et solide, et qui paraît se plaire avec moi. Je tenterai des moyens de l'établir ici, je n'ose me flatter d'y réussir. J'attends mon neveu au commencement du mois prochain, il suppléera par sa complaisance à ce que je perdrai par le départ de l'Abbé. Je vais être environ un mois dénuée de presque toute compagnie; je crains l'effet que cela me fera, et si je pouvais me gouverner

[3] Allusion à l'*Horace* de Corneille.
[4] Le Duc de Richmond.
[5] L'honorable Augustus Keppel, l'amiral commandant la flotte de la Manche.

et me rendre maîtresse de mes dispositions je ne le céderais à aucun philosophe, mais je suis d'une faiblesse indigne. Ma tête me cause plus de chagrin que ne pourrait me causer mes plus grands ennemis. Louez Dieu de vous avoir rendu aussi raisonnable ; il ne fait pas cette grâce à tout le monde.

La feuille du jour dit la mort de Jean-Jacques. Je ne sais si cela est vrai.[6]

À Chanteloup, ce 19 juin 1778.[7]

Vous n'avez point eu de mes nouvelles depuis quelque temps, parce que j'en ai eu de mes nerfs, qui m'ont fort occupé. Me voilà à présent dans mon bain, et je vous écris du sein des eaux, comme les Tritons quand ils écrivent à leur souveraine. Comme ils voyagent beaucoup, j'imagine qu'ils ont beaucoup de choses à leur dire, mais moi qui ne sors pas de la même place, je ne puis vous parler que de ceux qui vont et qui viennent.

Votre grand-papa arriva lundi à huit heures du soir, gai, content, se portant à merveille, fâché de ne vous avoir pas vue, mais n'ayant passé qu'un instant à Paris. Il trouva votre grand'maman à quelques lieues d'ici, il la trouva en meilleure santé qu'il ne l'avait laissée. Nous avons eu depuis le Président de Cotte, qui nous donna de vos nouvelles. Il a été aujourd'hui voir le pont de Tours, auquel on travaille à force. Quand il sera parfaitement rétabli, il n'inspirera plus d'intérêt, et tout le monde le foulera aux pieds. Il compte passer ici la semaine prochaine, c'est du Président dont je parle. Nous avons de plus M., Mme, et Mlle du Cluzel[8] et puis arriveront lundi Madame la Comtesse de Brionne, Madame la Princesse Charlotte,[9] Mme Chauvelin et sa fille et son gendre, et puis deux jours après Madame la Vicomtesse de Noailles, Mme de la Fayette, Mesdames la Duchesse de Duras et Maréchale de Mouchy, qui passeront aussi vite que la gloire de ce monde. M. Poissonnier a resté deux jours, Monsieur le Comte de Thianges deux heures. En voyant ce flux et réflux de voyageurs je crois être à l'entrée du port de Marseille ou d'Amsterdam. Vous aurez la bonté de suivre la comparaison à l'égard des bâtiments qui entrent et qui sortent à tous moments. Nous avons été contents de la lettre du Prieur de Sellières[10] à quelques répétitions près. Parle-t-on du service de M. de Voltaire et de son successeur? Pense-t-on à une nouvelle édition de ses œuvres? Donnera-t-on ses lettres? Je suis fâché de sa mort ; cependant elle est arrivée à point, surtout ayant pris le parti de rester à Paris. M. Poissonnier vous a-t-il parlé des jardins qu'il a vus ici? C'est un nouveau pays. Demandez-lui des détails sur la pagode,[11] et vous verrez que c'est aussi

[6] Il mourut le 3 juillet.

[7] De l'Abbé Barthélemy. (W.)

[8] M. du Cluzel était intendant de Tours.

[9] La Princesse Anne-Charlotte de Lorraine, fille cadette de Mme de Brionne. Elle était coadjutrice de l'Abbaye de Remiremont.

[10] Voyez Grimm, *Correspondance littéraire*, éd. 1830, tome x, pp. 48–51. La lettre était une réponse à celle que l'Évêque de Troyes avait adressée au Prieur dans le but d'empêcher, si possible, l'enterrement de Voltaire à l'Abbaye de Sellières, dont l'Abbé Mignot, petit-neveu de Voltaire, était Prieur. L'enterrement était un fait accompli et la lettre du Prieur contenait sa propre justification pour l'avoir permis.

[11] Pagode érigée à Chanteloup par le Duc de Choiseul. À l'intérieur étaient inscrits les noms de ceux qui durant son exil étaient venus le voir, ainsi que la Duchesse, à Chanteloup. (Voyez la note 1 de la lettre 745.)

quelque chose de bien nouveau. Je lis le deuxième voyage du Capitaine Cook ; l'entreprise est admirable, et la narration ennuyeuse pour tout autre que pour un marin. Il a éclairci un grand problème, il remonte à présent au nord pour en résoudre un second, non moins considérable. Il s'amusa à faire le tour du monde, comme d'autres à faire le tour du bassin des Tuileries ; mais il est plus heureux que ces derniers, il a un objet qu'il croit important. J'aime beaucoup ce M. Cook ; il est doux, humain, intrépide, et puis l'aveu qu'il fait dans sa préface, aveu qui ne m'a point étonné, mais qui m'a fait un singulier plaisir, en s'excusant sur les inexactitudes du style, il dit qu'il n'a pas eu une longue éducation, et qu'il a commencé par être apprenti mousse dans le commerce du charbon de terre.

Je voudrais bien que vous allassiez une fois aux Bouffons, mais je voudrais y être avec vous. Mille compliments de la part de vos parents, et de la mienne tous les sentiments qui m'attachent à vous.

LETTRE 723

Paris, ce dimanche 12 juillet 1778.

Jamais je n'ai prétendu en vous traitant de philosophe vous trouver aucune ressemblance avec ceux à qui on donne aujourd'hui ce titre. Personne ne leur ressemble moins que vous. Si j'avais mieux dormi cette nuit je disserterais, je définirais sur la différence qu'il y a de vous à eux, mais je m'éveille à cinq heures du soir ne m'étant endormie qu'à une heure après midi, et ayant passé depuis deux heures que je m'étais couchée jusqu'à, comme je vous le dis, à une heure après midi sans pouvoir prendre le sommeil. Je suis incapable d'aucun raisonnement. Je vous dirai seulement que je suis contente de votre réponse et que vous le serez sur l'article qu'on n'articule point.

Je vous crois parfaitement heureux, j'en suis ravie. Je voudrais que mon caractère fût semblable au vôtre, mais cela ne dépend pas de moi, mais il est en mon pouvoir de conformer ma conduite à ce qui vous convient. Je me flatte d'y être un peu parvenue, mais malgré toute votre raison vous n'êtes pas absolument exempt d'humeur, et par conséquent je ne puis m'assurer d'être toujours aussi bien avec vous que je le voudrais.

Je ne suis pas en état aujourd'hui de vous en dire davantage, je vais me lever, prendre mon thé, me tranquilliser dans mon tonneau, ne penser à rien, recevoir quelques visites, souper avec six ou sept personnes qui me sont parfaitement indifférentes, jouer une ou deux parties de loto, me coucher à une ou deux

Lettre 723.—Inédite.

heures, dormir si je puis, et recommencer demain la même vie. Adieu.

J'ai plusieurs *Bibliothèques des Romans* à vous envoyer, indiquez-moi quelque occasion, j'en chercherai de mon côté. Je suis bien en colère contre vos Jerningham de vous avoir fait perdre la visite de votre cousin.

Mme Damer passera sans doute par Paris.

La Duchesse de Leinster retourne après-demain mardi à Aubigny.

On a dit ici que Garrick était mort, je ne le crois pas, puisque vous n'en dites rien.[1]

LETTRE 724

Ce lundi d. 12, à 6 heures du matin [1778.][1]

Il n'y eut point hier de courrier d'Angleterre. Ce sera peut-être comme la semaine passée, que je reçus votre lettre le lundi, à trois heures après midi, temps auquel il n'est plus question de la poste. Je vous écris aujourd'hui pour vous envoyer le prospectus d'un ouvrage[2] qui doit ce me semble être de votre goût ; il n'en paraît encore que deux cahiers. Voulez-vous que je vous les envoie ? Il faut que vous me répondiez sur-le-champ afin que je puisse en charger M. Selwyn quand il passera ici pour retourner à Londres. Cet ouvrage a beaucoup de succès. Il est de Monsieur le Comte de Choiseul,[3] fils de celle qu'on appelle la petite sainte, et mari de Mlle de Gouffier. Il a beaucoup d'esprit, beaucoup de curiosité, beaucoup de talent, bon dessinateur, et ami des gens les plus éclaircis dans le genre qu'il traite. Cet ouvrage se distribuera aussi à Londres, mais je crois que j'aurai les meilleures épreuves.

J'ai souscrit à votre intention.

Réponse sur-le-champ.

[1] Ce n'était pas vrai.

Lettre 724.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

[2] *Voyage Pittoresque de la Grèce.*

[3] Marie-Gabriel-Florent-Auguste, Comte de Choiseul-Gouffier (1752–1817). Il avait entrepris en 1776 un voyage d'exploration en Grèce, voyage dont la publication le fit recevoir à l'Académie française (1783). Ambassadeur à Constantinople en 1789, il se réfugia en Russie pendant la Révolution, et fut nommé par Paul I directeur de l'Académie des Beaux-Arts. Il rentra en France en 1802. Sous la Restauration il fut nommé ministre d'État et pair. (L.L.)

LETTRE 725

Paris, ce 22 juillet 1778.

Je ne vous ai point écrit dimanche, parce que je n'eus point de vos lettres. Je me suis prescrit de suivre votre marche ; vous avez mille rapports avec la Divinité, mais particulièrement celui qu'on ne sait avec vous, non plus qu'avec elle, si l'on est digne d'amour ou de haine. Votre lettre du 13 n'est arrivée qu'aujourd'hui 22. La correspondance ne sera point vraisemblablement interrompue ; on ne peut, ce me semble, être plus en guerre que nous ne le sommes ; si la paix succède, et que ce soit bientôt, ce ne sera pas, selon toute apparence, M. de Choiseul qui en aura l'honneur. M. de Maurepas se porte à merveille, et son crédit, loin de s'affaiblir, augmente tous les jours.

Notre ministère n'est pas brillant ; mais ne vous paraît-il pas assez raisonnable ? On aura un arrêt dans deux jours, que j'aurais pu vous envoyer aujourd'hui ; les Necker, chez qui je soupai hier, me le devaient donner ; je l'oubliai, mais vous l'aurez incessamment : il s'agit d'un grand changement dans l'administration. Je n'entreprendrai pas de vous dire quel il sera, je m'embrouillerais, et vous vous moqueriez de moi. Je pense quelquefois au genre d'esprit que la nature m'a donné, car l'art n'y a rien ajouté, et le nombre de mes années n'est pas assurément celui de mes connaissances. Je pense quelquefois dans mes insomnies aux différents jugements que l'on porte de moi ; ils sont presque tous faux : vous-même vous vous y trompez. Tout ce que je conclus sur mon sujet, c'est que j'aurai mené une vie bien inutile, bien puérile, et que ce n'était pas la peine de me faire vivre aussi longtemps ; il y a cependant un nombre de gens qui me croient beaucoup d'esprit, et ceux-là en ont si peu, qu'ils loueraient et approuveraient tout ce que je pourrais dire de bête et d'absurde.

Je me fais lire actuellement ma correspondance avec Voltaire ; je ne doute pas qu'on ne fasse un recueil de toutes ses lettres ; mon recueil en pourra fournir plusieurs de très-bonnes. Ce sera à vous à en faire le choix. J'aimerais fort à vous voir encore une fois, non pas par un mouvement de cette passion folle que vous me supposez toujours et que vous croyez incurable, mais parce qu'à beaucoup d'égards je vous trouve du bon sens ; je vous en trouverais peut-être encore davantage, si vous

Lettre 725.—Incomplète dans les éditions précédentes.

me disiez naturellement tout ce que vous pensez ; mais la prévention que vous avez de mon imprudence borne infiniment votre confiance, surtout par lettres.

À propos de cela, j'en ai un si grand amas des vôtres, que je compte les brûler ; celles que j'aurais du plaisir à relire, et que j'ai remises entre vos mains, le sont sans doute ; celles qui subsistent dans les miennes, dont un grand nombre sont remplies d'esprit et d'idées, ne sont pas propres à satisfaire mon amour-propre ni mes sentiments, *si sentiment il y a.*

Cette petite Milady Holland [1] me fait pitié. Que dit et pense le Craufurd ? Je l'en ai vu bien épris.

Mais, dites donc, est-ce que vous ne voyez ni n'entendez parler du *jeune Duc* [2] ? Il a ici une correspondance très-établie,[3] et à laquelle il est très-exact ; c'est un homme d'esprit, sans doute, mais en le comparant à un ouvrage, est-il bien fini ? N'y aurait-il pas quelques coups de crayon ou de rabot à y donner ? Je crois son cœur excellent ainsi que sa morale, mais n'y a-t-il rien à désirer à son entendement ? Je m'en rapporte à vous. J'aimerais bien à causer avec vous, et quoique vous détestiez la causerie, à ce que vous dites, vous vous en acquittez fort bien. Il n'y a que vous avec qui je pourrais jaser, il n'y a que vous à qui j'écris sans peine et sans effort ; toute autre correspondance me fatigue et m'ennuie ; presque personne ne pense, et qui que ce soit ne dit ce qu'il pense ; enfin, étant bien persuadée du peu que je vaux, je ne trouve néanmoins personne qui vaille quelque chose.

Vous ne me parlez plus de la Duchesse, pourquoi cela ?

LETTRE 726

Paris, ce 29 juillet 1778.

Pourquoi le dire, on le voit bien ? Qu'entendez-vous par une déclaration ? Qu'est-ce que nous faisons si ce n'est pas la guerre ? Il n'y a rien de nouveau ici sur tout cela, qu'une lettre du Roi à M. de Penthièvre, je vous l'envoie [1] ; il n'est pas question d'interrompre aucune correspondance. Les Anglais qui sont en France y resteront tant qu'ils voudront, ceux qui

[1] Mary Fitzpatrick, Lady Holland. Elle était très-malade et mourut au mois d'octobre suivant.

[2] Le Duc de Richmond.

[3] Avec Mme de Cambis.

Lettre 726.—Inédite.

[1] Voyez l'*Appendice XIX.*

n'y sont pas n'y viendront point parce qu'ils n'y voudront pas venir. Voilà l'état tel qu'il est présentement ; il faut voir ce qui arrivera de nos flottes. On a eu nouvelle que le 21 elles étaient à trente lieues l'une de l'autre, que nous vous avions pris cinq vaisseaux qui revenaient des Indes,[2] parmi lesquels il y en avait un de transport qui ramenait en Angleterre soixante hommes. Les opinions sont ici fort partagées, les uns croient qu'il y aura un combat, d'autres croient qu'il n'y en aura pas, et que ni vous ni nous n'en avons la volonté. Je suis de cet avis, et le désir que j'ai de la paix est peut-être ce qui me fait croire qu'elle sera. Je ne doute pas que vous ne la désiriez, je serais fort flattée que notre correspondance y eût quelque part, mais si la guerre se déclare dans toutes les formalités, que les paquebots de part et d'autre ne puissent plus aborder, on aura la ressource par la Hollande.

Monsieur le Maréchal de Broglio part lundi pour aller visiter les côtes, il commence par la Bretagne. Tout ce qu'il y a de militaires actuellement à Paris seront partis la semaine prochaine, il n'en restera pas un seul, ce qui, joint à ceux qui sont aux eaux ou qui seront dans leurs campagnes, rendra Paris un véritable désert.

La Duchesse de Leinster est retournée la semaine passée à Aubigny. J'aurais désiré qu'elle eût passé l'été à Paris, c'est une personne raisonnable, qui n'inspire pas beaucoup de sentiment, mais qu'on est bien aise de voir. D'ailleurs connaissant son frère, on a avec elle quelque sujet de conversation ; il n'en est pas de même avec Milady Carlisle,[3] quoiqu'elle me paraisse bonne personne, qu'elle ne soit pas bête ; je ne sais que lui dire ; ses visites me fatiguent, heureusement elles sont rares ; elle est établie à Chaillot, elle s'y plaît beaucoup, elle ne sait pas un mot de son fils [4] et de son frère [5] ; elle a eu une fois des nouvelles du Selwyn, il m'avait dit qu'il m'écrirait, et je n'ai point encore entendu parler de lui.

Il est arrivé depuis quelques jours plusieurs événements fâcheux. Sept personnes, tant hommes que femmes, étaient allés se promener au Ménilmontant. Ils s'assirent auprès d'une carrière, la terre sur laquelle ils s'étaient assis s'éboula, ils sont vraisemblablement tous péris ; on y a apporté tous les secours,

[2] Ce n'était pas vrai.

[3] La Comtesse Douairière. (W.)

[4] Le cinquième Comte de Carlisle, qui avait été nommé commissaire pour traiter avec les États-Unis.

[5] L'Amiral Byron, qui commandait une escadre sur les côtes de l'Amérique du Nord.

on n'en a retiré qu'un qui mourut un quart d'heure après. Il y a eu plusieurs suicides ; tout cela est fort triste ; je me dispense de vous les raconter.

La fille de M. de Guines a été mariée ce matin à M. de Charlus, fils de M. de Castries.

Mon Abbé Sigorgne est parti aujourd'hui, j'en suis assez fâchée, mais pas infiniment. J'attends mon neveu vers le 15 du mois prochain, ce sera un tiers entre Mlle Sanadon et moi. Ce sera un trio fort doux, dont il ne sortira pas d'étincelle. Je ferai de fréquentes promenades à Montrouge chez mon frère. J'y jouerai au loto, c'est un jeu que j'aime assez. Si vous le connaissiez vous comprendriez que je peux l'aimer. On a des tableaux sur chacun desquels il y a quinze numéros, c'est positivement une copie de la loterie de l'École militaire, j'ai appris par cœur l'arrangement des chiffres de six tableaux. On fait des tirages, ils sont de dix boules, il y a des ambes, des ternes, des quaternes et des quines ; vous n'y comprenez rien, mais je ne peux pas m'appliquer à vous l'expliquer mieux.

Je continue à lire ma correspondance avec Voltaire. Il y a 320 lettres, j'en trouve plusieurs qui me font plaisir, et même quelques unes des miennes, mais elles me font voir combien je suis baissée. Cette connaissance ne m'afflige guère ; quelque peu que je vaille actuellement je m'en contente pour l'usage que j'ai à en faire.

LETTRE 727

Paris, dimanche 2 juillet [août] 1778.[1]

Ah ! vous n'êtes plus dans le doute ; vous n'auriez pas dû l'être il y a longtemps ; c'est pour cela que je commençai ma dernière lettre où je répondais à vos questions sur cet article par cette espèce de dicton : *Pourquoi le dire, on le voit bien.* Vous ne comprîtes peut-être pas ce que cela voulait dire ; il m'en vint la pensée en relisant ma lettre ; mais les quatre pages étaient remplies ; il aurait fallu y ajouter une explication ou en recommencer une autre, je n'en eus pas le courage, et vous vous seriez bien passé que je l'aie aujourd'hui. Laissons cet

Lettre 727.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Cette lettre est datée par erreur "2 juillet"; elle fut certainement écrite en août.

ennuyeux verbiage et parlons du grand événement, du combat naval du 27 juillet,[2] à onze heures du matin, qui a duré trois heures. On prétend ici que nous avons eu tout l'avantage ; mais comme il n'y a pas eu un vaisseau de pris de part et d'autre, cela n'est pas bien démontré ; il n'y a que la volonté où nous étions de recommencer et la retraite de votre flotte qui en soient un indice.

M. de Beauvau m'avait promis vendredi au soir qu'il m'enverrait une relation le lendemain ; je l'attendais hier ; je ne l'ai point reçue ; si elle ne m'arrive pas par lui, je tâcherai de l'avoir par d'autres, et de la joindre à cette lettre. Voilà un grand événement, mais qui peut-être amènera la paix ; je l'espère, non par raisonnement, mais par instinct. Je serais bien affligée que la guerre continuât ; je ne prévois pas cependant qu'elle nuisît à notre correspondance, et vous savez bien qu'elle ne dérangera rien à nos projets.

J'approuve infiniment que vous attendiez la mort ou la guérison du frère [3] de Milady Ailesbury avant d'aller chez votre cousin, il faut éviter la tristesse autant qu'il est possible. Je connais trop par expérience l'effet qu'elle produit, elle peut déranger non-seulement la santé mais la tête. Je ne suis point étonnée de l'état de Milady Holland. Je ne sais pas ce qui l'a causé, mais je sais qu'il est bien facile de perdre l'esprit.

Milady Carlisle a reçu de son fils une lettre du 24 juin, datée de Philadelphie ; il n'avait pas beaucoup d'espérance de réussir dans sa négociation ; elle avait reçu aussi une lettre du Selwyn, il m'y faisait des compliments ; je ne sais d'où vient il ne m'a pas écrit ; il lui marque aussi qu'il passera par Paris en retournant à Londres. Je ne doute pas que je ne puisse trouver quelques occasions pour vous faire tenir la *Bibliothèque des Romans*, j'en ai quatre ou cinq feuilles que je ne saurais lire. Un de mes plus grands chagrins, c'est de ne trouver aucune lecture qui ne m'ennuie à la mort ; je trouve que les vivants et les morts sont presque également ennuyeux. Retomberai-je dans mes anciennes vapeurs ? c'est là ma crainte ; mais n'ayez pas peur que je vous en entretienne.

Qu-est-ce que c'est que les *Pavillons* [4] ? N'est-ce pas l'habitation de la Duchesse ? Vous êtes heureux, vous savez vous

[2] L'action indécise au large d'Ouessant entre Keppel et D'Orvilliers de cette date.
[3] Lord William Campbell ; il mourut le 5 septembre suivant.
[4] La résidence de la Duchesse de Gloucester à Hampton Court.

occuper, vous avez des goûts, des talents, de la curiosité, je n'ai rien de tout cela.

Mlle Sanadon part mardi ou mercredi pour Praslin, où elle restera quinze jours. L'habitude me l'a rendue nécessaire, je souffrirai de son absence. Mon neveu arrivera à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre ; je ne sais s'il me sera d'une grande ressource. La liberté, qu'on regarde comme le plus grand bonheur, a bien ses inconvénients ; être isolé ne me paraît pas un bien. Je serais portée à croire que des devoirs qui ne tiennent pas à la servitude sont nécessaires. Dans les couvents, le coup de cloche est ce qui rend la vie des religieuses supportable ; le désœuvrement enfin ne me paraît pas un bien.

Les *Mémoires* de Rousseau ne paraissent point, on en a seulement la *Préface*, je vous l'envoie ; je crains de vous l'avoir déjà envoyée.

Je ne fermerai cette lettre que ce soir, pour y pouvoir joindre la relation du combat ; si je ne puis l'avoir aujourd'hui, je vous l'enverrai l'ordinaire prochain.

Ce lundi, à sept heures.

Il n'y a point eu hier de relation ; il en doit paraître une cette après-midi, je vous l'enverrai jeudi ; le temps presse, bonjour.

LETTRE 728

Parlons d'a . . . oui, je brulerai toutes vos lettres, soyez-en certain, quoique je sois bien persuadée qu'aussitôt que j'aurai les yeux fermés je serai oubliée comme. . . .

[9 août 1778].

Mlle Sanadon est depuis mercredi à Praslin, elle y doit passer quinze jours. Il y en a deux que mon neveu est arrivé. J'ai eu du monde à souper tous ces jours-ci, et assez pour jouer au loto, c'est un jeu que j'aime parce que c'est le seul où la vue ne soit pas nécessaire. Les après-dîners je suis assez seule, je me fais lire ma correspondance avec Voltaire. Il y a 320 lettres, dont il y en a 60 ou 80 qui sont d'autres, comme Madame la Duchesse de Choiseul, le Président Hénault, et quelques autres, dont j'avais tiré des copies. Cette lecture m'amuse beaucoup ; elle console mon amour-propre des humiliations qu'il éprouve.

Lettre 728.—Inédite. Cette lettre n'est qu'un fragment ; des morceaux en ont été découpés par Walpole, qui a inséré la date où elle est actuellement.

Tout ce que vous dites sur les livres est extrêmement vrai. Je vais essayer de lire le *Voyage*[1] *d'Amérique* de Robertson, je doute qu'il m'amuse. Je suis persuadée que vous faites quelque ouvrage; que feriez-vous sans cela? Vous haïssez la conversation, par conséquent la société; vos estampes, vos antiques peuvent-ils vous suffire pour toute occupation? . . .

LETTRE 729

Ce dimanche 16 août 1778.

Vous n'aurez qu'un mot de moi aujourd'hui. Je suis contente de votre dernière lettre; mais j'en ai reçu plusieurs à la fois auxquelles il faut que je réponde. Vous aurez bien la patience d'attendre celle que je veux vous faire jusqu'à dimanche prochain.

Parmi les lettres que je reçois il y en a une du Selwyn. C'est la première depuis qu'il est à Milan; il demande un passeport pour le mois prochain; M. de Beauvau est absent, et c'est à lui que je suis accoutumée de m'adresser pour tout ce qui regarde la cour. Je vais m'ingénier, mais je suis peu ingénieuse.

Mme de Cambis part demain pour Roissy, où elle restera peut-être jusqu'au mois d'octobre; ce qui me fâche beaucoup, car malgré ma jalousie c'est sans contredit la femme que j'aime le mieux et dont j'ai la meilleure opinion.

LETTRE 730

Paris, ce dimanche 23 août 1778.

Dois-je regretter ce que vous avez déchiré? Dois-je vous savoir gré de l'avoir supprimé? ni l'un, ni l'autre; il n'y faut pas penser. Pourquoi croyez-vous que je ne vous connaisse pas? Est-ce parce que je ne prends pas les moyens de vous plaire? La conséquence n'est pas juste; je pourrais croire de mon côté que vous me connaissez bien peu. Mais laissons tous ces commencements de procès, et ne nous faisons plus juge et parti.

[1] Mme du Deffand veut dire son *Histoire*.

LETTRE 729.—Inédite.

LETTRE 730.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Je voudrais vous envoyer toutes les lettres que je reçois de l'Abbé Barthélemy, il se plaint toujours de ses vapeurs, et sa gaîté en augmente.

Je fis hier un tour de force le plus singulier du monde; presque toutes mes connaissances sont absentes; j'avais la crainte de souper seule; j'écrivis à M. Leroy qu'il me ferait plaisir de me venir tenir compagnie; je ne comptais que sur lui, il vint. Mme de Mirepoix vint en visite; je lui proposai de rester à souper; elle s'excusa sur ce qu'elle avait promis à Mme de Tavannes de souper chez elle.—"Faites-la venir."—"Cela ne se peut," dit-elle, "nous devons aller chez Nicolet[1] voir le *Siège d'Orléans*."—"Je vous y accompagnerai."—"Bon, cela n'est pas possible."—"Pardonnez-moi, rien n'est si vrai." Elle envoya son carrosse à Mme de Tavannes; nous soupâmes, et je fus avec elles, M. Leroy et mon neveu, chez Nicolet, à ce fameux *Siège*. Je ne m'y ennuyai point, j'aime la musique militaire, c'est-à-dire le bruit: on ne parle ni ne chante à ce spectacle, il n'est que pantomime; la musique n'est que les vaudevilles les plus anciens; beaucoup de tambours, de timbales, de bruit, de tintamarre. On me disait ce que l'on voyait; cela me fit passer une soirée tout aussi amusante, pour le moins, que celle que j'avais passée la veille à jouer au loto.

Je vais aujourd'hui souper à Roissy avec Mme de Mirepoix. Vous allez conclure que nous commençons à nous revoir beaucoup; point du tout, ceci est un hasard qui vraisemblablement n'aura point de suite. Mais voilà plusieurs personnes qui vont revenir; j'attends demain Mlle Sanadon, qui aura été près de trois semaines à Praslin; j'attends Mme de Luxembourg les derniers jours de ce mois.

Je fis partir hier un passeport pour M. Selwyn. Il en fera usage, à ce qu'il m'a écrit, à la fin du mois prochain. Il me paraît plus fou que jamais. Je vous enverrai par lui vos feuilles des *Romans*. Mandez-moi quelle est la dernière que vous avez. Je crains qu'il y en ait une qu'on ait égarée.

J'ai commencé la lecture de votre *Histoire d'Amérique*, mais je ne puis m'intéresser à tous ces événements; les seules lectures qui m'amusent, ce sont les mémoires, les vies particulières, les lettres et les romans; tout ce qui est histoire d'une nation me paraît un recueil de gazettes, que les auteurs arrangent pour autoriser leurs systèmes et faire briller leur esprit. J'ai relu ces

[1] Nicolet avait un théâtre sur les Boulevards.

jours-ci le recueil de ma correspondance avec Voltaire ; toute personnalité et vanité à part, j'en ai été très-contente ; elle pourrait soutenir l'impression ; ce ne sera cependant pas certainement de mon vivant, mais je la laisserai à la grand'maman.[2] Il y a plus de quatre-vingts lettres de Voltaire à elle et d'elle à Voltaire.

Votre Duc de Gloucester entreprend l'impossible[3] ; la Duchesse doit être bien alarmée. Personne ne pense que la paix ait lieu en Allemagne ; plusieurs croient que nous pourrons l'avoir avec vous ; je lus il y a quelques jours une lettre du Duc de Richmond parfaitement écrite, très-bien raisonnée, très-politique et extrêmement longue ; il s'occupe infiniment de la chose publique, il me semble que vous ne vous en occupez pas beaucoup, cependant vous y devez prendre plus de part qu'un autre par rapport à vos Altesses.

Vous ne me dites rien de votre santé ; est-ce bon signe ? n'avez-vous point d'annonce de goutte ?

LETTRE 731

Ce dimanche 30 août 1778.

Je trouve que vous avez couru un assez grand péril, mais vous n'avez craint que le ridicule.[1]

Nous ne sommes pas plus instruits dans notre capitale que vous ne l'êtes dans votre village ; j'en attribuais tout l'honneur à la discrétion du ministère, mais on prétend qu'il n'en sait pas plus que nous. On n'a nulle nouvelle de M. d'Estaing. Je suis plus ignorante peut-être que le reste du monde, vous ne m'en saurez pas mauvais gré, parce que vous n'êtes guère plus curieux que moi.

Depuis huit jours je ne sors point, j'ai eu une indigestion qui a été suivie d'une rhume et d'insomnies insupportables. Je suis dans le plus grand régime ; je n'ai pas été trop seule, j'ai eu presque toujours quelques personnes à souper, j'ai beaucoup joué au loto.

J'ai repris ce matin l'*Histoire d'Amérique*, je crois que je

[2] Mme du Deffand changea d'avis, et légua cette correspondance à Horace Walpole.

[3] Le Duc de Gloucester avait écrit au Roi de Prusse, lui demandant d'être autorisé à servir comme volontaire dans son armée.

LETTRE 731.—Inédite.

[1] Au cours d'une promenade en barque sur la Tamise avec ses quatre nièces et quelques autres personnes, Horace Walpole et ses invités faillirent être chavirés par un bateau plus grand.

la continuerai. Je ne sais qui l'a traduite, mais elle est fort bien écrite. Je suis ennuyée des journaux. Le *Mercure* est insupportable depuis que c'est La Harpe qui en est chargé. Nous y avons cependant déjà vu deux des éloges que d'Alembert prononce à l'Académie, qui ont un succès inouï, l'un était de Fénelon, l'autre de La Motte. Le jour de la Saint-Louis, qui était le 25, il a débité celui de Crébillon, et du Président de Rose.[2] On les donnera vraisemblablement dans le *Mercure*, ainsi que tous ceux qu'il a faits, et fera. Son style est ironique, il y joint un ton comique ; les auditeurs en sont charmés, les lecteurs ne sont pas de même. L'orgueil de nos beaux esprits est révoltant ; les louanges outrées et les honneurs ridicules qu'ils veulent qu'on rende à Voltaire démontrent l'excès de leur orgueil ; ils veulent faire un corps dans l'état, forcer à les craindre, à leur rendre hommage, et jamais ils n'en ont moins mérité. Vous n'avez point chez vous des gens aussi ridicules que le sont presque tous nos académiciens.

Je voudrais bien que les *Mémoires* de Rousseau parussent,[3] mais on dit que M. de Girardin chez qui il est mort a acheté le manuscrit pour en empêcher l'impression.

Mme de Luxembourg, après plus de trois semaines d'absence, doit revenir mardi. Mme de Cambis est à Roissy depuis dix ou douze jours, et elle y doit être longtemps. Mlle Sanadon est de retour de Praslin. Mme de Beauvau est allée trouver sont mari à Bayeux où se doit tenir le camp du Maréchal de Broglio. Le petit Comte son frère est à Metz, accablé sous le poids des mechancetés infernales qu'on lui a faites.

M. de Choiseul et Mme de Gramont passeront quelques jours à Paris pour faire dresser le contrat de mariage de la fille aînée de M. de Stainville avec le fils de M. de Choiseul-la-Baume,[4] après quoi ils partiront tous pour Chanteloup où le mariage se fera le 6 d'octobre.

Voilà des nouvelles bien intéressantes, n'est-ce pas ? Mais quand vous les lirez, elles vous apprendront que je suis encore en vie, et votre réponse m'apprendra de vous la même chose. Adieu.

N'oubliez pas de me faire savoir la date de votre derniére feuille des *Romans*.

[2] Toussaint Rose, Marquis de Coye (1611–1701), secrétaire du cabinet du Roi Louis XIV, président de la chambre des Comptes de Paris.

[3] Les *Confessions* ne parurent qu'en 1782.

[4] Claude-Antoine-Clériadus de Choiseul, Marquis de Choiseul-Beaupré ; il avait épousé (en 1755) Diane-Gabrielle de la Baume de Montrevel, Marquise de la Baume.

LETTRE 732

Ce dimanche 6 septembre 1778.

Je suis fort aise que la grande chaleur vous ait été favorable ; mais la voilà passée, et le froid qui y a succédé a été plus vif qu'on ne s'y attendait ; il a fallu faire du feu. J'ai tenu parole, et le premier jour que j'en ai allumé, tout a été consumé[1] ; il ne reste plus aucune trace, si ce n'est un certain portrait dont l'objet et l'auteur sont anonymes et ne seront point reconnus. Depuis dix jours, c'est-à-dire depuis le 25 du mois passé, j'ai été fort incommodée, j'ai gardé la chambre et presque toujours le lit. Je me porte mieux aujourd'hui, j'ai dormi cette nuit, ce qu'il y a longtemps qui ne m'était arrivé.

Je suis fort de votre avis sur tout ce que vous me dites de vos lectures, excepté sur le livre de M. Gibbon ; j'ai essayé à plusieurs reprises de le lire, et le livre me tombe des mains. Il paraît deux nouveaux volumes de votre Shakespeare ; le premier contient *Coriolan*, qui me semble, sauf votre respect, épouvantable, et qui n'a pas le sens commun. La seconde pièce est *Macbeth ;* on la lit avec horreur et effroi, et intérêt. Je lis actuellement *Cymbeline*, qui m'intéresse et me plaît.

Vous ne voulez donc point me dire quelle est votre dernière feuille de la *Bibliothèque des Romans*, j'en ai cinq feuilles à vous envoyer, la plus ancienne est du mois de juin, voyez si vous avez celle de mai.

Jamais je n'ai tant lu, et jamais je n'ai eu moins de plaisir à lire ; jamais je n'ai eu tant besoin de société, et jamais la société ne m'a paru moins agréable. C'est ma faute, me direz-vous ; vous me démontrerez que ce sont mes défauts et non ceux des autres qui me rendent malheureuse. Je vous croirai volontiers, et il en résultera que pouvant moins me séparer de moi que de qui que ce soit, je serai encore plus malheureuse. Je n'ai qu'à me corriger, me direz-vous ; c'est ce qui est impossible. Si je pouvais devenir dévote, c'est tout ce qu'il y aurait de plus heureux. Ce ne serait certainement pas une fausse honte qui m'en détournerait ; car quoique ma sincérité et ma vérité m'aient causé et me causent journellement bien des chagrins et des dégoûts, je ne m'en départirai jamais. Je hais tant les masques, que quelque hideuse que je puisse être, je n'en porterai

Lettre 732.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] C'étaient toutes les lettres qu'elle n'avait pas renvoyées à M. Walpole. (B.)

jamais ; j'ai trop de mépris pour ceux qui en font usage. J'ai perdu mon dernier ami en perdant Pont-de-Veyle ; il n'était point aimable, j'en conviens ; mais je le voyais tous les jours, il était de bon conseil ; je lui étais nécessaire, et il me l'était aussi. Aujourd'hui je ne tiens à rien, je n'ai que ma valeur intrinsèque, et c'est être réduite à moins que rien.

Je ne sais si nous aurons la guerre ou la paix ; notre ministère a l'air assez sage, mais je ne m'y connais pas.

Je crois que j'aurai ces jours-ci des nouvelles du Selwyn et qu'il sera ici avant la fin du mois. Vous serez alors chez votre cousin,[2] je vous prie de lui parler de moi et à Milady.

LETTRE 733

Paris, ce dimanche 13 septembre 1778.

Il est extraordinaire que mes lettres aient manqué une fois, la poste ne manque jamais, et je suis tout aussi exacte que la poste ; quoiqu'il en soit, vous n'avez pas perdu grand'chose. Je vous ai épargné ma petite inquiétude en vous laissant ignorer que j'étais malade ; je l'ai été pendant dix-sept ou dix-huit jours, d'un très-gros rhume, et d'une fièvre continue. À présent, je suis guérie, il ne me reste qu'une insomnie désagréable.

Vous devez être aujourd'hui chez votre cousin ; je crois que le Duc de Richmond y est aussi.

Je suis fort aise que le Roi de Prusse n'ait pas accepté l'offre du Duc.[1] J'espérais que les Lucan passeraient par Paris, et je m'en faisais un plaisir. Je serai fort aise de voir Mme Damer. Je n'ai point entendu parler de la Duchesse de Leinster depuis qu'elle est à Aubigny.

Je ne doute pas que le Selwyn n'arrive incessamment.

J'ai reçu une lettre du petit Fullarton, on ne peut pas plus agréable ; ce jeune homme est fort aimable. Selon ce qu'il m'écrit, votre ministère est plus affermi que jamais. Je persiste à espérer qu'on aura la paix, et ce qui me fait encore plus de plaisir, j'espère que vous n'aurez pas la goutte. J'ai toujours mon neveu ici, il y passera je crois tout l'hiver, il pourra bien faire venir sa femme et rester l'un et l'autre tout le temps de

[2] Conway. (W.)

Lettre 733.—Inédite.

[1] Le Duc de Gloucester. (Voyez la note 3 de la lettre 730.)

ma vie ; ce qui me conviendrait fort. Vous apprendrez par le Selwyn ce qui en sera.

Si vous avez quelque commission à me donner, mandez-le-moi incessamment.

LETTRE 734

Ce dimanche 20 septembre 1778.

Ma petite maladie a été assez longue, elle a duré près d'un mois ; je la crois finie ; elle m'a fait faire le dernier pas à la décrépitude. Je suis maigrie, affaiblie, et mon âme a pris à peu près la même allure que mon corps ; je projette cependant de sortir mardi, et ce sera la première fois depuis un mois. J'ai soupé tous les jours chez moi, et j'ai eu presque tous les jours compagnie ; mon neveu, qui est ici depuis les premiers jours d'août, me paraît déterminé à faire venir sa femme et à ne me plus quitter ; c'est un homme très-doux, sans prétentions, sans affectation ; il n'est ni embarrassé ni empressé ; ce n'est pas un grand génie ; ce n'est pas un grand esprit ; mais il a le sens droit. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il a une fort mauvaise santé ; il est forcé à vivre de régime et à se coucher de très-bonne heure ; il aime beaucoup sa femme[1] ; il est nécessaire qu'elle vienne ici pour qu'il y reste, et comme ils ne sont pas riches, ce sera pour moi une assez grande augmentation de dépense ; mais il m'est nécessaire de tenir à quelque chose et d'être soignée : c'est assez vous parler de moi.

Je pense sur *Don Quichotte* tout comme vous ; il n'y a que le premier volume de supportable, et qui ne fait rire que la première fois. L'article des lectures me désole ; je n'en trouve presque aucune d'intéressante, et c'est pour moi un véritable malheur.

Je viens de recevoir une lettre du camp du Maréchal de Broglio.[2] On y fait les plus belles manœuvres ; il restera assemblé tout ce mois-ci ; les plus grandes, belles et jolies dames y ont suivi leurs maris. Le Maréchal de Broglio y tient un état magnifique ; M. et Mme de Beauvau y font la meilleure chère.

Notre cour s'établira à Marly tout le mois d'octobre : il y aura pendant ce temps-là assez de monde à Chanteloup ; il s'y

Lettre 734.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Anne-Susanne Arouard du Beignon, Marquise d'Aulan.

[2] A Bayeux, où le Maréchal de Broglie commandait une armée d'observation. (B.)

fera le mariage de la fille aînée de M. de Stainville avec le fils unique de M. de Choiseul-la-Baume. Vers la fin de ce mois d'octobre, tout le monde se rassemblera, toutes les campagnes seront finies, et peut-être alors tout le monde sera d'accord, c'est-à-dire nos deux nations ; je le souhaite fort, et je l'espère.

Le Selwyn est en route, je l'attends à la fin de ce mois. Ne différez pas à me faire savoir si vous avez quelques commissions à me donner. J'imagine qu'il ne fera pas un long séjour ici. Je juge par sa dernière lettre qu'il est plus fou que jamais.

J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Pétersbourg du bon Schuwalof ; il est dans la plus haute faveur ; l'Impératrice l'a fait son grand chambellan. Le premier jour qu'elle lui fit prendre du thé avec elle, elle lui dit : " Je veux que vous soyez à votre aise avec moi comme vous l'étiez avec Mme du Deffand."

Il s'afflige que nos deux nations soient en guerre, il dit qu'il faudrait qu'ils missent leurs intérêts respectifs entre les mains de M. Walpole et de Mme du Deffand.

Il m'envoie des peaux de renard bleu pour me faire une pelisse. Nous avons ici son neveu qui est fort riche, fort laid, bel esprit, et point du tout aimable ; sa femme est fort polie, fort malade et fort insipide.

LETTRE 735

Paris, ce dimanche 27 septembre 1778.

Je me sais bon gré de vous avoir épargné l'inquiétude que vous aurait donné ma fièvre. Cette fiévre n'a pas été considérable, mais elle a duré longtemps.

J'attends tous les jours le Selwyn, il ne peut encore tarder longtemps. On dit qu'il y a beaucoup d'Anglais à Paris, mais je n'en vois aucun ; apparemment qu'il n'y en a point de la connaissance de mes amis.

Je suis bien aise d'avoir auprès de moi mon neveu. Il me dit qu'il m'aime, et il veut bien croire que c'est un de ses devoirs de me soigner ; il me convient fort qu'il ait cette idée, elle me tranquillise et diminue mes vapeurs.

N'êtes-vous pas tout étonné de n'entendre point parler de votre goutte ? je m'attends à chaque lettre que je reçois qu'il en sera question.

LETTRE 735.—Inédite.

Je suis ravie du bonheur de Milady Cadogan, c'est un phénomène bien rare que de rencontrer quelqu'un d'heureux ; cependant je connais une famille, composée du père, de la mère, et de huit enfants, qui en présente l'image ; ce sont les Caraman. Mme de Cambis est avec eux depuis six semaines. Elle y restera encore deux ou trois. Au bout de ce terme tous les officiers reviendront et presque tout le monde sera rassemblé. Les Choiseul reviendront cette année un mois plus tôt qu'à l'ordinaire. Je crois vous avoir mandé que le mariage d'une fille de M. de Stainville avec le fils unique de M. de Choiseul-la-Baume se fera le 6 du mois prochain à Chanteloup.

Ce doit vous être une privation l'éloignement des Beauclerk, mais vous vous suffisez à vous-même, vous ne connaissez point l'ennui, vous avez des goûts, des connaissances qui suffisent pour vous occuper ; et puis vous trouvez dans votre famille des objets d'intérêt ; de plus, si vous pouvez être délivré de la goutte, ce sera un bonheur bien réel, je vous le souhaite de tout mon cœur.

M. Gibbon est bien heureux de se faire une occupation de son histoire ; je la crois admirable, mais il m'est impossible de la trouver intéressante ; je perds successivement tous les goûts ainsi que tous mes sens. Je puis dire que je savoure la vieillesse. Je distingue très-clairement toutes les privations qu'elle entraîne et que je vérifie ce vers de Saint-Lambert :—

"On n'a plus en mourant à perdre que la vie."

Je ne sais pas si ma tête subsistera jusqu'à la fin, j'ai souvent la terreur de la perdre.

LETTRE 736

Ce 7 octobre 1778.

Je ne reçus point de lettre dimanche, je l'attribuai aux projets de visite dont vous m'aviez parlé, mais cette lettre ne fut que différée, je la reçus lundi. Si elle a souffert examen, ceux qui auront eu la curiosité de la lire auront été attrapés.

Vous ne savez, dites-vous, aucune nouvelle ; vraiment nous en savons beaucoup ici, M. d'Estaing[1] a eu les plus grands succès ; mais je déteste les nouvelles, permettez-moi de ne vous les point raconter.

LETTRE 736.—Inédite.

[1] L'Amiral, Comte d'Estaing. (Voyez la note 4 de la lettre 630.)

Je crois avoir très-bien fait en déterminant mon neveu à rester auprès de moi ; si je pouvais croire à l'amitié je prendrais confiance à celle qu'il me marque, mais . . . ne parlons point de cela. Ma santé se rétablit assez lentement, il se pourrait que je ne reprisse pas les forces que j'ai perdues. Je vais mener une vie fort sédentaire ; mon plus grand malheur est d'être sujette à l'ennui, les plus beaux raisonnements ne servent de rien sur des dispositions qui ne sont pas volontaires. Jusqu'à présent je ne manque point de compagnie, j'ai presque tous les jours du monde à souper, et de quoi faire un petit loto, qui est le seul jeu que je puisse jouer. Mme de Luxembourg a beaucoup de soin de moi ; Mme de Cambis, qui depuis près de deux mois est à Roissy, doit revenir incessamment.

Le Selwyn devrait être arrivé suivant ce qu'il m'avait écrit, je l'attends tous les jours ; vous recevrez par lui ce qui vous manque de la *Bibliothèque des Romans*.

J'espère que vous n'aurez point la goutte, ce qui me fait un grand plaisir.

Que pourrais-je vous mander qui pût vous amuser ? Rien, ce me semble.

LETTRE 737

Ce 15, à 6 heures du matin.

Ce que j'avais prévu est arrivé, votre lettre ne me fut rendue que lundi à trois heures après midi. Il me fut impossible hier de vous écrire, les moments où je me trouvai seule je n'avais point de secrétaire. Tous les inconvénients sont pour le moins doublés pour ceux qui sont privés de quelque sens. Il faudrait pour rendre leur état supportable que tout concourût à suppléer à la privation qu'ils éprouvent ; loin de ça, on croit beaucoup faire de ne pas les abandonner ; mais laissons cela.

Enfin M. Selwyn est ici ; il arriva lundi à sept heures du soir. Je ne le vis que le lendemain matin, je n'ai pas le temps de vous raconter tout ce qu'il me dit, il est plus fou que jamais. Il restera ici jusqu'au 15 du mois prochain. Il était malade hier au soir, il s'envoya excuser de ne pas venir souper, et moi je vous prie de trouver bon que je finisse cette lettre. Sept heures et demie sonnent ; on lève la boîte à huit heures.

Adieu.

Lettre 737.—Inédite.

LETTRE 738

Ce 17 octobre 1778.

Je me trouve seule, il me prend envie de vous écrire sans trop savoir ce que je pourrai vous dire. Bien peu de choses vous intéressent ; à moins que vous ne soyez frappé par ce que vous voyez, les récits n'attirent pas votre attention. Enfin, pardonnez si je vous ennuie, je cherche à tuer le temps et votre malheur veut que l'idée de vous écrire me soit venue. Voyons de quoi je vous parlerai.

D'abord de M. Selwyn, il arriva comme je vous l'ai mandé, lundi 12, je ne le vis que le lendemain, que je le menai souper chez les Necker ; il se trouva qu'il avait affaire à lui pour avoir sa valise qu'on avait saisi aux barrières parce qu'il y avait quelques pièces de vaisselle d'argent, et que toute argenterie qu'on transporte paye des droits. Comme c'est la première fois que cela lui est arrivé il s'en est plaint. Je ne sais ce que cette affaire est devenue, il s'agit peut-être de quelques écus. Il ne soupe point, il se couche de très-bonne heure, il me sera d'une très-petite ressource. De plus, il n'a que sa petite fille [1] dans la tête. L'amour le plus violent, la passion la plus effrénée, n'ont jamais produit une si extrême folie ; il se plaît à Paris n'y ayant rien à faire, ne connaissant presque personne, ne se souciant d'aucune, uniquement parce qu'elle y doit venir le printemps prochain. Il se propose de l'aller chercher à Lyon dans le mois d'avril. Ses père et mère et grand'mère l'y doivent conduire et l'y livrer. Il la placera dans un couvent avec une espèce de femme de chambre ou de gouvernante qui soit Anglaise ou qui en sache bien la langue. Il compte bien qu'il l'aura un jour en Angleterre avec lui, mais il y a un protocol de bienséance qu'il faut observer ; tant qu'il durera, son principal séjour sera à Paris, à moins que les affaires publiques ne se brouillent au point que les Anglais ne soient forcés de sortir de France. Je ne reviens point d'étonnement d'une telle fantaisie.

Je relis actuellement l'*Héloïse* de Jean-Jacques. C'est la peinture de l'égarement de l'esprit le plus complet que la passion puisse produire. Hé bien ! M. Selwyn a toutes les mêmes idées, les mêmes visions, c'est une tête absolument tournée. Ne confiez pas, je vous en prie, à personne ce que je vous dis, il m'en saurait très-mauvais gré, je ne veux point lui déplaire, je

LETTRE 738.—Inédite.

[1] Maria Fagniani.

le plains et il me fait réellement pitié. Cependant je le trouve moins malheureux que ceux qui n'ont rien dans le cœur ni dans la tête. Tout le monde n'est pas aussi fou que lui, mais je suis bien persuadée que personne n'est ni sage ni heureux, si ce n'est vous peut-être. Il me sied plus mal qu'à personne de m'étonner de la folie des autres, l'ennui qui me tourmente pourrait bien en être une plus grande que celle dont je me moque et dont j'ai la sottise de me plaindre.

Apparemment je ne recevrai votre lettre que lundi comme les deux dernières ; je n'en sais pas la cause, mais prévoyant que je n'y pourrai pas répondre je la préviens, et si elle arrive le dimanche j'ajouterai ma réponse à ce qui je viens d'écrire.

Je serai ravie d'apprendre comment se sera passée votre fête.[2] Je suis bien aise que vous ayez eu Milord North. Vous savez que je ne suis point dans l'opposition, je n'approuve pas la conduite de votre gouvernement à l'égard de l'Amérique. Je me persuade que ce n'est pas la faute de Milord North, et puis j'avoue que je ne suis point politique ; je suis un très-pauvre génie à qui la vieillesse à fait perdre tout ressort, toute capacité, éteint le peu de lumières que j'ai eues, et pour tout dire en un mot m'a réduite à rien. Ce qui me fâche le plus, ce n'est point l'humiliation de cet état, ce sont des vapeurs que je ne saurais parvenir à dissiper ; j'ai une idée fixe, qui est la crainte d'être abandonnée de tout le monde. Je suis convaincue que personne ne m'aime, et que je ne puis être aimée de qui que ce soit ; l'exposition fidèle et vraie que vous m'avez si souvent faite de tous mes défauts, est ce qui me le persuade le plus. Je me suis donc déterminée à faire venir d'Avignon un neveu qui me rendra des soins par devoir, et peut-être encore par quelques autres motifs qui ne sont pas flatteurs, mais dont il faut que je me contente. C'est à quoi je suis disposée, mais peut-être s'ennuiera-t-il de moi et s'en retournera chez lui. Je pense quelquefois à un couvent, mais c'est une sorte d'enterrement vif. Ah ! je dis sans cesse, pourquoi suis-je née ? et dans ce moment-ci je me reproche de vous écrire tout cela, mais je dis comme Pilate, *ce qui est écrit, est écrit.*

La pauvre Milady Hollande est donc morte. Avez-vous vu l'ami Craufurd ?

Ce dimanche 18.

Ici je fus interrompue, je reprends aujourd'hui, et comme les

[2] Fête en l'honneur de ses nièces, donnée à Strawberry-Hill par Walpole.

deux derniers dimanches il n'y a, dit-on, point de courrier. Je ne sais si cela est vrai, mais on n'aura les lettres que demain lundi. Est-ce pour en prendre connaissance au bureau? Si toutes ressemblent aux nôtres, ils perdent bien leur temps. J'eus hier au soir dix-neuf personnes; c'est beaucoup trop de monde, cela fait foule dans mon appartement, mais comment remédier à cet inconvénient? En voulant y apporter quelque réforme je courrais le risque d'être souvent seule; chacun cherche le monde; si on ne trouvait chez moi que deux ou trois personnes, on n'y viendrait bientôt plus.

Je ne suis pas en train de causer comme hier, ainsi je vous quitte. Adieu.

LETTRE 739

Ce samedi 24 octobre 1778.

Ce n'est point notre gouvernement qui nuit à notre correspondance, ce ne sont point les bureaux qui examinent nos lettres, c'est le vent qui nous est contraire; il doit par conséquent vous être favorable. La lettre que je devais recevoir dimanche, je ne l'ai reçue que le mardi.

Je ne sais d'où vient, mais j'imagine que vous craignez le retour de la goutte; vous terminez votre dernière lettre d'une façon plus brusque qu'à l'ordinaire. Si c'est une vision, tant mieux; vous me la pardonnerez ainsi que bien d'autres.

Je ne vous ai point assez parlé de M. de Selwyn; je vous ai mandé son arrivée; mais je ne vous ai point raconté qu'en faisant sa route il a passé par Grignan, qu'il a été reçu dans le château par une sorte d'intendant ou de concierge qui lui a donné une chambre pour passer la nuit, la même où Mme de Sévigné est morte; qu'il y a vu son portrait, celui de Mme de Grignan, et ceux de tous les Grignan dont elle parle dans ses lettres. De plus, il lui a fait présent d'un petit cabinet d'ébène qui lui a appartenu; il doit le recevoir ici incessamment, il me le confiera jusqu'à ce qu'il revienne le chercher dans le mois d'avril, qu'il passera par Paris pour aller recevoir à Lyon sa petite fille, qu'il mettra à Panthémont. Soyez sûr que son principal séjour sera à Paris, jusqu'à ce qu'il puisse emmener cet enfant à Londres. C'est bien cette passion qu'on peut traiter d'ineffable.

Lettre 739.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Je n'ai point encore entendu parler du Comte italien [1] pour qui Leurs Altesses s'intéressent. Je suis très-honorée de ce qu'ils me donnent une occasion de leur marquer mon respect et mon zèle, je lui rendrai tous les services qui dépendent de moi, mais ma situation ne me met pas à portée de pouvoir lui être fort utile. Vous savez la vie que je mène, je ne quitte point mon tonneau excepté les jours que je soupe dehors, ce qui arrive très-rarement. Je passe souvent des journées seule, enfin je crois n'être bonne à rien.

Ce dimanche 25.

Voilà le quatrième dimanche qu'il n'arrive point de courrier. Je dirai sur le vent ce que Pauline dit sur Polyeucte :

"... Mon devoir ne dépend pas du sien ;
Qu'il y manque, s'il veut, je veux faire le mien." [2]

Ainsi, contre vent et marée, je composerai une épître pour la poste du lundi, c'est-à-dire tant que vous n'en serez pas fatigué et ennuyé.

Je viens d'écrire au Schuwalof, pour le remercier d'une fourrure de renard bleu qu'il m'a envoyée ; je lui dis qu'il y a souvent un article pour lui dans vos lettres.

J'écris aussi à M. Fullarton, qui m'a fait présent d'une garniture de cheminée de sept vases étrusques, sur lesquels il y a de très-jolies peintures ; je crains que cela ne soit fort cher.

Vous ne m'avez point mandé si Milord North était à votre fête, et vous n'êtes point entré dans les détails que vous m'aviez promis. J'aime les minuties, parce que j'aime tout ce qui ressemble à la causerie.

Tout Chanteloup reviendra cette année un mois plus tôt que la précédente, et cela à cause des couches de la Reine. M. de Maurepas a un accès de goutte assez fort, ce qui inquiète bien des gens, et de bien des façons différentes.

Adieu jusqu'au jour des Morts.

[1] M. Colonna. (Voyez la note 3 de la lettre 751.)

[2] Corneille, *Polyeucte* (iii. 2):—

"Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien."

LETTRE 740

Paris, ce 30 octobre 1778.

Il faut d'abord vous expliquer la différence des écritures. Les lettres avant midi sont de la main de mon Invalide, l'après-midi de Wiart et quand il est absent c'est Saint-Jean ou Colman.[1]

Vous me reprochez de vous parler des grands succès de M. d'Estaing [2] sans dire quels ils sont, c'est sans doute que je ne les savais pas moi-même, ou que je ne les croyais pas. Toutes nos nouvelles se détruisent peu de jours après qu'on les débite.

Je vous ai parlé de mon neveu ; certes j'ai eu grand tort ; je ne me corrige point de vous entretenir de ce qui me regarde. C'est un penchant naturel que l'on a d'entretenir ses amis de ce qui intéresse et de juger en cela des autres par soi-même. J'ai du plaisir à apprendre tout ce que vous faites et tous les plus petits détails me plaisent cent fois plus que les nouvelles importantes de la chose publique, mais me voilà corrigée. Vous n'entendrez plus parler de mon neveu.

M. Selwyn partira vers le 15, il vous portera deux cahiers du *Voyage Pittoresque*, la suite de la *Bibliothèque des Romans*, et un éloge de Voltaire,[3] que je vous prie de lire et de me mander comment vous l'aurez trouvé, parce que je suis curieuse de savoir si vous en porterez le même jugement que moi.

Je possède chez moi le cabinet qui a appartenu à Mme de Sévigné ; M. Selwyn m'a confié ce dépôt jusqu'à ce qu'il l'envoie chercher quand il sera de retour à Londres.

Ce 31, à 7 heures du matin.

M. Selwyn me dit hier au soir qu'il faisait partir aujourd'hui un courrier, qui serait de retour dans huit ou dix jours. Je comptais faire une lettre beaucoup plus longue, vous parler de votre maison [4] et toute autre sorte de chose, mais j'ai été tenté de faire usage de l'occasion ; et comme ce courrier doit partir dans la matinée je n'ai que le temps de vous dire bonjour.

Je vous écrirai peut-être lundi par la poste et ce sera sans vous parler de mon neveu ni de moi.

LETTRE 740.—Inédite.

[1] Un des domestiques de Mme du Deffand. Le manuscrit porte "Common" ou "Camman."

[2] Voyez la lettre 736.

[3] Par Palissot.

[4] Vers la fin de 1778, Walpole acheta une maison dans Berkeley Square (No. 11). Il quitta Arlington Street pour ce nouveau logement au mois de janvier suivant.

Je vous prie de me parler de votre rhumatisme, de votre maison, de vos nièces, enfin de tout ce qui vous regarde.

LETTRE 741

Paris, ce dimanche 8 novembre 1778.

Vous voilà donc pris de votre détestable goutte ! je le prévoyais ; la nouvelle ne m'a donc pas surprise, mais elle ne m'en a pas moins affligée. Je vais presser le départ du Selwyn pour avoir un correspondant exact ; il est plein de bonne volonté pour moi, il m'écrira sûrement deux fois la semaine. Comme je ne le verrai que ce soir, je ne puis répondre actuellement à votre anglais, Wiart m'en a cependant déchiffré quelque chose. Je pourrai ajouter demain matin par mon Invalide quelques lignes s'il est nécessaire. Je ne vous parle point de mon inquiétude, quoique je ne puisse m'en défendre ; quand je le pourrais il suffirait de vous savoir des douleurs, des souffrances pour être très-fâchée.

Je crois que le Selwyn partira d'aujourd'hui ou de demain en huit ; il sera en état de répondre aux questions qu'il vous plaira de lui faire sur moi, il m'a vue tous les jours. Il se plaît ici parce que sa petite fille doit y venir l'année prochaine ; il n'a d'autre idée, d'autre pensée et d'autres sentiments qu'elle. Qu'on m'explique cela, on me fera plaisir ; je ne sais d'où cela vient, à quoi cela tient, où cela va ; y a-t-il bien loin de là à l'amour de Dieu, tel que l'entendent les quiétistes ?

Je suis fâchée, mon ami, de vous avoir écrit quelques lettres qui vous auront déplu ; je ne suis pas maîtresse de mon humeur, je ne puis pas plus la cacher que la réprimer. Mes lettres vous doivent être désagréables, vous voudriez qu'elles ressemblassent à celles de Mme de Sévigné. Indépendamment que je n'ai pas son esprit, je n'ai pas l'âme qu'elle mettait à tout, l'intérêt qu'elle prenait à tout ce qu'elle voyait. Moi, je suis d'une indifférence extrême pour tout ce qui arrive, un assez grand mépris pour tout ce que j'entends, nul désir de le répéter ; et puis je suis retenue de vous parler des uns et des autres, parce que vous inféreriez de tout ce que j'en dirais, des motifs qui tourneraient à mon désavantage. Vous avez beaucoup de penchant à me croire non-seulement jalouse, mais envieuse ; avouez

Lettre 741.—Incomplète dans les éditions précédentes.

la vérité ; vous m'aviez crue meilleure dans les commencements de notre connaissance, que vous ne me trouvez aujourd'hui ? La résolution où vous êtes de ne me plus jamais voir, et l'aveu que vous ne voulez pas m'en faire, mais que vous sentez bien que je devine, met une sorte de brouillard dans vos dispositions pour moi, qui vous fait mal interpréter tout ce que je vous dis.

Est-ce là de la métaphysique ? j'en ai peur.

Adieu, à demain matin.

Ce lundi matin 9.

Je n'ai que le temps de fermer cette lettre pour la porter à la boîte.

Le Selwyn partira d'aujourd'hui en huit, je le verrai le 22 ou le 23. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles mercredi prochain. Je n'ose m'en flatter. M. de Monfort [1] a un violent accès de goutte.

LETTRE 742

Paris, ce mercredi 11 novembre 1778.

Il n'y a point de courrier aujourd'hui, et j'en suis presque aussi fâchée que si j'avais la certitude qu'il m'eût apporté de vos nouvelles. Ah ! que huit jours paraissent longs à passer quand on est dans l'inquiétude !

Si je pouvais transporter sur-le-champ le Selwyn à Londres il y serait dans ce moment-ci. Il s'engage à m'écrire deux fois la semaine, mais il ne partira pas avant le 19 ou 20. Il m'a très-bien traduit votre lettre. J'espère que vous vous serez servi du même expédient dans la première que je recevrai.

J'aurais du plaisir à vous écrire, si je pouvais me flatter que votre état fût assez bon pour que ma lettre ne vous importunât pas, et pouvoir la remplir de quelque chose qui pût vous amuser. Je ne saurais me persuader que vous puissiez prendre part à tout ce qui se passe ici. Qu'est-ce que cela vous fait, par exemple, que le Prince de Lambesc soit tombé de cheval et qu'il se soit cassé un petit os du bras gauche ? que la fille de mon voisin, M. de Grave, épouse le frère de M. de Cambis, beau-frère de mon amie ? que Milady Carlisle parte ces jours-ci pour s'aller établir à Avignon, dont ma nièce Mme d'Aulan reviendra et logera à Saint-Joseph, dans un logement que je loue tout meublé ?

[1] Probablement une faute du secrétaire pour "Maurepas."

LETTRE 742.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Elle et son mari seront pour moi ce que sont les haies qu'on place sur les grands chemins bordés de précipices ; elles ne garantissent pas du danger, mais elles en diminuent la frayeur. J'attends cette nièce au printemps, je m'accommode assez bien de son mari.—Je m'occupe actuellement à empaqueter les brochures que je vous envoie.

Si vous m'aimez un peu, et c'est ce dont je ne doute pas, prouvez-le-moi en me donnant de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, et dans quelque langue que ce puisse être ; je vois des gens de toutes nations, et le vrai moyen de me les rendre agréables, c'est de les rendre vos traducteurs.

Voici deux petits quatrains à l'occasion de l'élection d'un successeur à l'Académie pour la place de Voltaire :

QUATRAINS

" Pour faire un nouveau choix, ne vous tourmentez plus
Sans scrupule, messieurs, restez à votre nombre.
Vous ne blesserez point vos antiques statuts ;
Quel serait le vivant qui pût valoir son ombre ?

Qui de lui succéder pourrait avoir l'orgueil ?
Tout choix serait un choix impie.
Pour successeur nommez-lui son fauteuil,
Comme à Turenne on a nommé la *Pie*.[1] "

LETTRE 743

Ce dimanche 15 novembre 1778.

Point de courrier aujourd'hui, et il y a huit jours que je vous sais la goutte ; jugez si je suis inquiète. Je vous épargnerai l'ennui de vous le dire. J'ignore de quoi je pourrai vous entretenir, et si votre situation vous permettra de prendre part à rien. Il faut pourtant que vous sachiez que le Selwyn partira

[1] Cette allusion est expliquée par une note des *Lettres de Mme de Sévigné*, editées par M. Monmerqué dans les *Grands Écrivains de la France*. Mme de Sévigné écrit (4 mai 1676) :—"J'ai été chez Mignard ; il a peint M. de Turenne sur sa *Pie :* c'est la plus belle chose du monde." La note est la suivante :—" Le cheval de bataille de M. de Turenne, et celui qu'il montait le jour où il fut tué. (*Note de Perrin*).—Langlade raconte dans les *Mémoires du Duc de Bouillon*, p. 257, que les soldats de Turenne, voyant que les officiers généraux qui commandaient l'armée, deliberaient longtemps sur le poste qu'on devait prendre, s'écrièrent tout d'une voix : 'Les voilà bien empêchés, ils n'ont qu'à lâcher la *Pie*, et là où ce pauvre cheval s'arrêtera, c'est là qu'il faudra camper.'" (Tome iv, p. 431.)

Lettre 743.—Inédite.

mercredi 18, il pourra peut-être attendre longtemps à Calais le départ d'un paquebot. Quoique sa société me plaise infiniment, et que je n'aie que des sujets d'être parfaitement contente de lui, je voudrais qu'il fût à Londres depuis quinze jours, j'aurais eu de vos nouvelles toutes les fois qu'il eût été possible que j'en eusse ; j'en aurais eu par exemple mercredi dernier. Il faut s'abandonner à la Providence, et s'accoutumer à calmer ses désirs, et à ne compter sur rien.

Notre Lindor quittera ce pays-ci avec regret, il y reviendra bientôt si la chose n'est pas absolument impossible. Je m'accommode fort de sa société, son sommeil la rend très-commode, j'aime bien mieux le voir dormir que bâiller. Il vous racontera tout ce que vous voudrez savoir. Il vous dira qu'il vit hier chez moi M. Franklin.

Je ne suis pas sans espérance d'avoir demain de vos nouvelles, peut-être le passage a-t-il été difficile et est la cause du retardement du courrier ; si je reçois demain une lettre j'y répondrai par la poste de jeudi.

LETTRE 744

Ce mercredi 18 novembre 1778.

Enfin M. Selwyn part demain, il y a déjà bien des jours que je le voudrais à Londres ; non assurément parce qu'il m'ennuie ; en toute autre occasion j'aurais beaucoup de regret de le voir partir, mais j'aurai par lui de vos nouvelles, et cet intérêt l'emporte sur tout autre.

Il vous porte ce que je vous ai annoncé. J'aurais pu attendre à vous écrire par lui, mais il ne peut pas répondre du jour de son arrivée à Londres. Il sera peut-être retenu à Calais. Quand vous le saurez arrivé envoyez-lui demander le paquet qui est à votre adresse, et les deux cahiers du *Voyage Pittoresque.*

J'ai bien du chagrin, il se joint à l'inquiétude que me cause votre goutte, la crainte que quelques unes de mes lettres ne vous aient fâché. Rien de moi ne devrait produire cet effet. Vous savez ce que je pense pour vous, je ne changerai jamais ; soyez comme le Sauveur avec la Madeleine, pardonnez le passé, le présent et l'avenir ; je ne puis répondre de ne jamais faire des fautes, j'en prends bien la résolution, mais j'ai trop de raisons de ne m'y pas fier. J'ai les premiers mouvements aussi im-

LETTRE 744.—Inédite.

pétueux que si je n'avais que vingt ans. Rien n'est si ridicule et si malheureux quand on en a plus de quatre-vingts.

Si votre goutte vous permet de lire, relisez le huitième tome des lettres de Mme de Sévigné, surtout celles qui sont écrites d'Auray, je ne crois pas qu'il y ait rien de plus charmant.

Nous avons ici une triste nouvelle ; l'apoplexie et la mort de M. de Valbelle, qui, d'un fat qu'il avait été dans sa jeunesse, était devenu un parfait honnête homme. Je m'acquitterais mal de vous en raconter les circonstances, et puis elles pourraient bien ne vous pas intéresser.

Je serais bien aise que vous vissiez le Selwyn, et qu'il pût m'écrire d'après vous avoir vu.

Ce jeudi 19.[1]

Je m'aperçois, Monsieur, de ma méprise. Ayant une lettre à envoyer à Mme Cholmondeley, qui ne devait partir que dimanche, je l'ai mise sous votre enveloppe comptant vous envoyer celle-ci, que je donnerai cet après-dîner à M. Selwyn.

Monsieur aura eu la bonté d'envoyer à Mme Cholmondeley sa lettre.

Madame reçut hier la réponse pour le passeport, dont voici la copie, et le passeport a été oublié. On l'enverra à Mme Cholmondeley aussitôt qu'on l'aura reçu.

Quoiqu'il soit libre aux Anglais de venir en France et d'y résider sans difficulté, la communication entre les deux états n'étant pas interrompue, cependant on adresse à Monsieur le Prince de Beauvau le passeport qu'il a demandé pour M. Cholmondeley[2] fils, gentilhomme anglais, qui désire entrer dans le royaume pour le rétablissement de sa santé ; le bureau des passeports garde la lettre que Monsieur le Prince de Beauvau a envoyée à ce sujet ; on croit devoir seulement observer que cet étranger doit éviter d'établir son domicile dans les ports de mer ou sur les côtes maritimes pendant son séjour en France. Le Prince se rappellera qu'on prie que le passeport soit adressé à M. George Cholmondeley, Écuyer, Hertford Street, Mayfair.

Versailles, le 17 novembre 1778.

---

[1] De Wiart. (W.)

[2] Petit-neveu d'Horace Walpole, et fils de cette Mrs Cholmondeley qui avait jadis logé à Saint-Joseph.

LETTRE 745

Paris, ce dimanche 29 novembre 1778.

Eh bien! point encore de courrier, peut-être sera-ce pour demain; mais lorsqu'on recevra les lettres, l'heure d'y répondre sera passée. J'avais compté avoir de vos nouvelles aujourd'hui et peut-être quelques lignes de votre main. M. Conway m'a donné une marque d'amitié qui m'a fait grand plaisir; vous savez sans doute qu'il m'a écrit, je me persuade même que vous l'y avez incité, et cela ne diminue pas ma satisfaction. Je me flattais apprendre aujourd'hui que vous étiez entièrement guéri de votre vilaine goutte.

Depuis huit ou dix jours je suis un peu incommodée. J'ai eu, j'ai (et cela durera encore quelque temps) plusieurs petits clous sous un bras, qui suppurent l'un après l'autre et qui me font un peu souffrir. Je n'ai pas laissé de sortir, mais uniquement pour aller chez la grand'maman. Elle arriva avec son mari il y a eu hier huit jours. Je passai la soirée avec elle le lendemain dimanche, et nous convînmes que je souperais chez elle les jeudis et les samedis jusqu'à l'ouverture de leur maison, qui ne se fera qu'après les couches de la Reine; on disait hier qu'elle croyait que ce serait bientôt, parce qu'elle commençait à ne plus dormir, et à avoir des mouches, ce sont de petites douleurs.

Mme de Châteaurenaud est morte ce matin à huit heures; elle a été malade pendant quinze jours. Depuis cinq ou six mois elle ne se portait pas bien, elle croyait être empoisonnée par une compôte de cerises qui avait été gardée dans une casserole de cuivre.

On dit que la Vicomtesse du Barry est depuis deux jours à Paris, et que Mme Damer l'y a accompagnée; cependant Mme de Cambis qui est fort amie de Mme Damer n'en savait rien avant-hier.

Ce qui me surprend beaucoup et qui m'inquiète, c'est que je n'ai point de nouvelles de notre Lindor. Il devait m'écrire de Calais; il est parti d'ici le 19. Je crois qu'il pourra bien n'être pas arrivé à Londres le 26. J'ai impatience qu'il y soit, j'imagine qu'il sera fort exact à m'écrire et que j'apprendrai par lui tout ce que je voudrai savoir. Le grand-papa, la grand'maman, m'ont

LETTRE 745.—Inédite.

demandé de vos nouvelles. Ils seraient bien charmés de vous revoir, et de vous faire voir un monument qu'ils ont construit à Chanteloup, qu'ils croient, ainsi que tous ceux qui l'ont vu, être la huitième merveille du monde. Il me vient dans l'esprit qu'il faut qu'ils le fassent dessiner et graver ; c'est une pagode qui a plus de 120 pieds de haut, tout en pierre de taille, mais d'une élégance qui ne ressemble à rien.[1]

Je hais bien l'océan. Si Londres était à Bruxelles ou à Lyon, la distance de Paris serait égale, et certainement je ne finirais pas ma vie sans vous revoir, et vous, vous auriez peut-être la curiosité de voir Chanteloup, mais à quoi bon penser à tout cela ? Toutes ces idées portent à la tristesse.

LETTRE 746

Ce jeudi 3 décembre.

Je suis infiniment contente de votre lettre du 23, je ne l'ai reçue qu'hier en même temps qu'une de Lindor, datée de Calais du 29. Je lui répondrais de préférence à vous si je savais son adresse ; je ne veux pas éveiller Wiart pour la lui demander. Chargez-vous, je vous prie, de lui dire que je lui écrirai dimanche ; et qu'il me fera un extrême plaisir de me tenir exactement toutes les promesses qu'il m'a faites. Je vous écrirai le même jour ou plutôt tous les jours d'ici à dimanche.

Il faut porter tout à l'heure ce billet à la boîte, sans quoi je manquerais la poste ; je n'ai pas pu écrire plus tôt, je m'en dédommagerai bien.

J'aime fort que vous m'appeliez mon amie, mais je voudrais que vous y ajoutassiez une épithète quelconque qui désignât que je suis femelle.

[1] La pagode portait l'inscription suivante :—Étienne-François, Duc de Choiseul, pénétré des témoignages d'amitié, de bonté, d'attentions dont il fut honoré pendant son exil, par un grand nombre de personnes empressées à se rendre en ces lieux, a fait élever ce monument pour éterniser sa reconnaissance."

LETTRE 746.—Inédite.

LETTRE 747

Paris, ce dimanche 6 décembre 1778.

Je crois que les vents prennent parti dans nos différends et avec plus d'aigreur que nos nations. Ils s'opposent à la correspondance, surtout celui qui amène vos courriers ici ; je ne sais s'il en est de même de celui qui vous porte nos lettres ; la semaine dernière je ne reçus que le mardi la lettre que j'attendais le dimanche ; celui qui devait arriver aujourd'hui a manqué. Si j'étais tranquille sur votre santé je prendrais patience, mais Mme Damer qui est ici depuis jeudi ne m'a point assez rassurée ; elle ne savait de vos nouvelles que par ouï-dire. Elle savait que vous aviez été fort mal et que vous étiez encore très-faible. Je vous avoue que je suis fort triste et en proie à toutes sortes d'inquiétudes. D'abord, et c'est la plus forte, votre santé, et puis, la crainte, trop bien fondée, de devenir absolument sourde—mais il faut que je me taise, à quoi servent les plaintes ? Elles sont pour le moins, ainsi que les reproches, de toute inutilité.

J'attendais aussi des nouvelles de M. Selwyn, je ne doute point de son exactitude. Dites-lui, je vous prie, que je ne lui écrirai que quand j'aurai reçu une lettre datée de Londres. Je l'attends avec impatience par rapport à lui, mais je l'avoue encore plus par rapport à vous.

Je comptais vous envoyer la copie d'une lettre de la Czarine à Mme Denis [1] ; je l'avais fait transcrire, et je viens de la trouver imprimée dans le *Mercure* du 5 de ce mois. Il est inutile de vous en faire payer le port.

Que vous dirai-je de nos nouvelles ? On attend les couches de la Reine ; plusieurs de mes amis s'établissent à Versailles pour ce grand événement. Ils n'en reviendront que quelques jours après qu'il sera arrivé ; malgré leur absence je ne laisse pas d'avoir mes mercredis et vendredis beaucoup plus de monde que je ne voudrais, et qui ne convient à l'espace de mon logement. Vous allez conclure de là que je mène une vie fort agréable, et vous vous tromperez beaucoup. Il est vrai que je la préfère à l'extrême solitude ; il y a du choix dans les différents ennuis, ainsi que dans les différents plaisirs. Il faut se soumettre à ce que le sort ordonne.

LETTRE 747.—Inédite.

[1] Lettre écrite à la nouvelle que Mme Denis avait consenti au désir de l'Impératrice d'acheter la bibliothèque de Voltaire. (Voyez la lettre suivante.)

. . .[2] Elle [3] nous quittera mercredi pour être arrivée à Calais samedi, jour du départ des paquebots. Vraisemblablement je lui donnerai une lettre pour vous, surtout si j'en reçois une d'ici à son départ. Je me faisais une fête d'en recevoir une aujourd'hui écrite de votre main droite. Je sens comme je le dois l'effort que vous vous êtes fait en écrivant de la gauche. Remerciez bien Milady Churchill de la bonté qu'elle a eue pour moi en se prêtant à vous servir de secrétaire. Je conserve pour elle une estime et un attachement infinis. Je n'oublierai jamais le plaisir que me faisait sa conversation. Je ne connais personne qui ait plus d'esprit, de raison, et de sentiment qu'elle en a. Je ne peux plus espérer des moments aussi agréables que ceux que j'ai passés avec vous et avec elle. Comment est-il possible qu'on craigne la fin d'une vie aussi triste et qui ne saurait devenir meilleure ? Adieu, adieu, . . .[4]

LETTRE 748

Ce mardi 8 décembre 1778.

Mme Damer part demain ; ne serait-il pas ridicule qu'elle ne vous portât rien de moi ? Vous pourriez vous passer d'une lettre ; je vous en accable depuis un mois, et depuis un mois je n'en reçois point de vous ; c'est-à-dire du moins bien peu, et ce peu vous a beaucoup coûté. Le courrier de dimanche a manqué net, je me flatte qu'il n'en sera pas de même de celui de demain mercredi. Je ne veux point vous parler de mes inquiétudes, je me rendrais insupportable, et il ne faut pas ajouter à vos souffrances.

Je ne voulais pas vous envoyer la lettre de la Czarine à Mme Denis, par la raison que je vous ai dit qu'elle est dans notre *Mercure*, et qu'elle ne vaut pas le port qu'elle vous aurait coûté ; mais comme vous n'avez peut-être pas ce *Mercure*, je vous l'envoie par Mme Damer avec une feuille des *Romans*.

J'ai bien de l'impatience de recevoir une lettre de Selwyn ; s'il me tient parole, il ne me laissera rien ignorer, il satisfera ma curiosité sur tous les points. Vous vous doutez bien de celui qui m'intéresse le plus, et tout bien pesé et examiné, il pouvait

[2] Ici deux lignes ont été coupées.
[3] Probablement Mrs Damer.
[4] Ici une lacune, par suite de la coupure au verso.

LETTRE 748.—Incomplète dans les éditions précédentes.

bien être le seul ; c'est de vous, de votre santé, de votre nouvelle maison, des questions que vous lui aurez faites, de tout ce que vous lui aurez dit. Dites-lui que vous approuvez son projet de m'écrire souvent, et que je lui marquerai ma reconnaissance par les attentions que j'aurai pour sa petite fille.

Voulez-vous que je vous dise nos nouvelles ? je vous préviens qu'elles ne vous feront rien. Ne vous ai-je pas déjà mandé le mariage du Duc d'Elbeuf,[1] second fils de Mme de Brionne, avec Mlle de Montmorency, fille unique du Prince de Montmorency et de Mlle de Wassenaer ? Elle a quarante mille écus de rente aujourd'hui, et en aura peut-être le double après la mort de M. de Wassenaer son oncle ; sa mère a fait un mariage de garnison.[2] Elle est actuellement dans un couvent à Bruxelles (c'est de la fille dont je parle) ; elle arrivera le mois prochain à Paris, se mariera le lendemain de son arrivée ; Mme de Brionne la logera et la nourrira.

Le fils [3] du Comte de Talleyrand épouse Mlle de Viriville, héritière de Senozan,[4] qui a des richesses immenses.

Il y a une tragédie nouvelle dont le titre est *Œdipe chez Admète*.[5] Tout le monde y fond en larmes ; quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai.

La Reine n'accouche point, ce qui me déplaît beaucoup.

Adieu. Il n'est pas impossible que, si j'ai demain une lettre de vous, vous en ayez encore bientôt une de moi.

Lettre de l'Impératrice de Russie à Mme Denis. De Pétersbourg, le 15 *octobre* 1778. *Sur l'enveloppe pour adresse, qui est de la propre main de Sa Majesté Impériale, comme le reste de la lettre, il est écrit :*

" *Pour Madame Denis, nièce d'un grand homme qui m'aimait beaucoup.*"

" Je viens d'apprendre, Madame, que vous consentez à remettre entre mes mains ce dépôt précieux que monsieur votre oncle vous a laissé, cette bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans se souvenir que ce

---

[1] En se mariant il prit le titre de Prince de Vaudemont. (B.)

[2] Elle épousa, en 1775, en secondes noces, le Comte d'Asson, et mourut l'année suivante.

[3] Archambaud-Joseph, Vicomte de Périgord, frère du célèbre homme d'État.

[4] Mlle de Viriville était orpheline, et hérita une grande fortune de son grand-père, M. de Senozan, receveur général du clergé.—Sous la Révolution le Comte Archambaud de Périgord émigra quelques années en Angleterre ; sa femme (la dame dont il est question plus haut) resta en France . . . Passant en jugement pour quelques soi-disant offenses révolutionnaires, elle s'était déclarée enceinte, pour obtenir un sursis. Mais ensuite, dédaignant de prolonger sa vie au prix d'un mensonge, elle avoua avoir fait une fausse déclaration, fut reconduite au tribunal sanglant, recondamnée et exécutée le même jour. (B.)—Mlle de Viriville était fille de Jean-François-Ferdinand Olivier de Senozan, Comte de Viriville, second fils de Jean-Antoine Olivier, Comte de Senozan.

[5] Par Jean-François Ducis (1733–1816).

grand homme sut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément, respirent, parce que son âme en était profondément pénétrée. Personne avant lui n'écrivit comme lui ; à la race future il servira d'exemple et d'écueil. Il faudrait unir le génie et la philosophie aux connaissances et à l'agrément, en un mot être M. de Voltaire pour l'égaler. Si j'ai partagé avec toute l'Europe vos regrets, Madame, sur la perte de cet homme incomparable, vous vous êtes mise en droit de participer à la reconnaissance que je dois à ses écrits. Je suis sans doute très-sensible à l'estime et à la confiance que vous me marquez; il m'est bien flatteur de voir qu'elles sont héréditaires dans votre famille. La noblesse de vos procédés vous est caution de mes sentiments à votre égard. J'ai chargé M. Grimm de vous en remettre quelques faibles témoignages, dont je vous prie de faire usage.

Signé: CATHERINE."

LETTRE 749

Dimanche 20 décembre 1778, à cinq heures après midi.

Je suis bien contente de vous, parce que vous m'assurez que vous êtes content de moi ; vous auriez toujours dû l'être. Ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est le meilleur état de votre santé. Si je dois vous en croire, vous êtes presque entièrement guéri. Je suis fâchée que vous ayez fatigué votre pauvre main à m'écrire une aussi longue lettre.

Lindor est furieux contre vous de ce que vous vous plaignez de sa manière de transcrire vos pensées, il ne vous chicane point, dit-il. Continuez à lui dicter, je vous supplie, cela vous épargne de la fatigue. Prenez la peine de lui dire que mes insomnies, qui sont toujours les mêmes, rendent mes journées très-courtes. Je voudrais employer les nuits que je passe sans dormir à dicter des lettres, au lieu de rêver à la Suisse. Je tâcherai d'arranger mes dépèches pour deux fois la semaine, pour vous le lundi, pour lui le jeudi. Dites-lui aussi qu'il soit moins prudent, il peut sans inconvénient me nommer les gens dont il me parle. Il veut me faire souvenir d'une femme dont Mme d'Usson chez moi ne disait pas de bien, et dont il prit le parti, je veux mourir si je m'en souviens, et qui s'est enfuie avec un garde du corps. Quel inconvénient y aurait-il à la nommer si la chose est publique ? Je ne puis pas souffrir les discours voilés, et d'un pays à un autre le voile est bien épais ; on ne parle que pour se faire entendre. Pourquoi ne sais-je point encore si vous avez reçu les deux cahiers du *Voyage Pittoresque* de M. de Choiseul-Gouffier, l'éloge de Voltaire, et je ne sais plus quoi encore ?

LETTRE 749.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Parlons présentement de mes oreilles. Je voudrais bien que ce fût une vision ; le mal est encore supportable ; mais il en arrivera comme de mes yeux, et par la même cause à laquelle on ne peut apporter de remède. Tous mes sens périront avant moi ; nous verrons ce que deviendra mon âme, qui selon moi doit être l'accord parfait de nos cinq sens. Jusqu'à présent je n'y trouve pas de grands changements, du moins je ne m'en aperçois pas ; mais je répète souvent ces vers de Saint-Lambert, qu'avec raison vous trouvez fort tristes :

"Malheur à qui le ciel accorde de longs jours !" etc.

Je prends des arrangements autant qu'il m'est possible pour apporter quelque remède aux malheurs que je prévois ; j'ai déjà fait venir mon neveu à Paris ; je vais louer pour lui l'appartement au-dessus de Mlle de Courson ; sa femme y viendra après Pâques ; elle sera presque toujours à Montrouge, chez mon frère ; son mari ira et viendra, je pourrai y aller souper tant que je voudrai ; le mari et la femme seront contents de n'être point séparés, et seront compagnie l'un pour l'autre, et ils le seront pour moi tous les deux, ou l'un et l'autre séparément, quand et comment il me conviendra ; je prends mes précautions comme Mme Pimbêche,[1] qui ne veut pas être liée ; enfin, mon ami, ayant eu le malheur de naître, et ayant présentement celui d'une extrême vieillesse, je m'arrange le mieux qu'il m'est possible pour supporter ces tristes et ennuyeuses dernières années.

De ce moment-ci ma vie est assez agréable ; le retour des Choiseul, toutes mes autres connaissances rassemblées, me fournissent de la dissipation ; mais de telles ressources ne sont, en comparaison de celles dont vous me seriez, que ce que sont, dit-on, les péchés véniels en comparaison d'un péché mortel. Cette comparaison ne s'éloigne pas de vos idées, qui certainement ont été bien folles et bien injustes.

Reprise à neuf heures du soir.

J'ai été interrompue par des visites successives les plus sottes et les plus ennuyeuses du monde, et qui m'ont abasourdie ; je n'ai plus d'idées ni de papier : adieu.

J'oubliais de vous mander l'accouchement de la Reine : ce fut hier samedi 19 que les douleurs lui prirent à trois heures

[1] "Comtesse de Pimbesche," personnage des *Plaideurs* (ii. 4) de Racine :— "Monsieur, je ne veux point être liée . . . je ne veux point, Monsieur, que l'on me lie" (i. 7).

du matin ; elle accoucha à onze heures et demie. Soit qu'elle n'eût pas été saignée dans son travail, soit que, par la quantité de monde qu'il y avait dans sa chambre, l'excessive chaleur portât son sang à la tête, elle perdit connaissance, perdit beaucoup de sang par la bouche ; il fallut la saigner du pied sur-le-champ : c'était absolument nécessaire, n'ayant pu être délivrée. Elle le fut après parfaitement, mais il y eut quelque intervalle entre l'accouchement et le délivre ; elle fut tranquille jusqu'à sept ou huit heures du soir qu'elle se trouva encore un peu mal, et qu'on délibéra si on ne la saignerait pas encore une fois ; elle ne le fut point ; elle a dormi huit heures cette nuit, et elle se porte parfaitement bien. Voilà un détail dont vous vous seriez bien passé ; en le relisant, je vois que j'oublie de vous dire que c'est d'une fille[2] qu'elle est accouchée. La consternation en aurait été grande, si celle qu'a causée son accident n'avait pas prévalu.

Est-il vrai que Monsieur le Duc de Richmond a fait un parallèle de Milord North et de M. Necker ? Pourquoi cela ? Comment se porte-t-il actuellement ? Si vous en trouvez l'occasion, parlez-lui de moi.

Faites-moi le plaisir de lire de mes lettres à M. Selwyn les articles que vous croirez convenables. Je lui écrirai par la poste de jeudi. Pour cette fois-ci, adieu.

LETTRE 750

Ce 28, à 7 heures du matin [1778].[1]

Il n'y eut point de courrier hier, par conséquence point de vos nouvelles. Je voulais vous écrire, je fus toujours interrompue. Il n'y a pas le temps ce matin de faire une longue lettre ; mais voici qui y suppléera. Mme de Cambis m'a dit avoir fait un fidèle récit à Monsieur le Duc de Richmond de la soirée du jour de Noël. Demandez-lui de vous le communiquer, ainsi que les couplets du Chevalier de Boufflers qu'elle chanta comme les anges.

[2] Marie-Thérèse-Charlotte, appelée Madame. Elle partagea la captivité de ses parents et resta prisonnière jusqu'en 1795 ; on l'échangea alors contre Beurnonville et d'autres prisonniers républicains. En 1799 elle épousa son cousin, le Duc d'Angoulême ; elle mourut en 1851.

LETTRE 750.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

J'espère que les lettres arriveront aujourd'hui. J'aurai tout le temps jusqu'à la première poste de causer avec vous. Si vous avez nos *Mercures* je vous exhorte à lire celui du 25 de ce mois, je crois que vous serez content de l'article sur le style et sur Mme de Sévigné. Vous me devez des réponses sur bien des sujets. Adieu, il faut mettre cette lettre à la boîte.

LETTRE 751

Paris, ce mercredi 30 décembre 1778.

Dieu merci, voilà votre goutte finie, et voilà du répit pour deux ans. Il est assez triste de ne pouvoir pas se flatter qu'elle n'ait plus de retour. Vous faites très-bien de remettre au printemps votre déménagement, tout doit céder aux soins de votre santé. Vous ne pouvez douter de l'intérêt que j'y prends.

Je n'ai point reçu cette lettre de sept pages écrite par M. Conway. A-t-elle été mise à la poste ou bien confiée à quelque occasion ? Apparemment que vous m'y parliez de tout ce que vous avez reçu par M. Selwyn, du *Voyage Pittoresque* de M. de Choiseul, de l'éloge de Voltaire par Palissot, de la *Bibliothèque des Romans*, et peut-être encore d'autres choses dont je ne me souviens plus. Ce qui est de certain c'est que je vous ai écrit pendant votre goutte toutes sortes de choses auxquelles vous n'avez point répondu, à moins que ce ne soit par cette lettre que je n'ai point reçue ; je la regrette infiniment. Peut-être ne l'a-t-on point mise à la poste, qu'elle aura été oubliée, qu'elle sera restée dans votre secrétaire. Si cela était, envoyez-la moi. Vous souvenez-vous à peu près de sa date ? Dans cette saison-ci on n'en reçoit que de date ancienne, par exemple celle que j'ai reçue hier 29 est du 19 et du 20.

Je sais que M. de Richmond est à la campagne, et que par conséquent il ne pourra pas vous communiquer le récit que lui a fait Mme de Cambis des étrennes que j'ai reçues de Mme de Luxembourg. J'ai peine à me résoudre à vous le raconter. Cependant comme cela pourra vous amuser, il faut bien m'y résoudre. Il faut donc d'abord vous dire quelles ont été celles que j'ai données ; c'était un coffre de la forme et de la grandeur d'un *Moréri* [1] de maroquin rouge, dentelle d'or avec le chiffre

LETTRE 751.—Inédite.

[1] C'est-à-dire, un tome du *Dictionnaire Historique* de l'Abbé Moréri (1643–80).

doré sur tranche et qui renfermait cinq marcs de fil d'or en petits tapons, et qu'on a nommé vermicel. Il y avait deux couplets que voici faits par M. de Saint-Lambert, sur l'air *De tous les Capucins du Monde* :—

"Au temps où l'an se renouvelle
Mon amitié tendre et fidèle
Vous offre de légers présents.
Je viens avancer la journée
Où l'on vous peint des sentiments
Qu'on a pour vous toute l'année.

Vous trouverez dans mes étrennes
La suite des mois, des semaines,
Des jours dont vous ne perdez rien ;
L'emploi que vous savez en faire
C'est toujours de faire du bien
Ou de jouir du don de plaire."

Cela fut donné le mercredi 23. Celles de la Maréchale ont été données vendredi 25, à une heure après minuit pour éviter le vendredi.[2] D'abord Mme de Cambis chanta les couplets suivants faits par le Chevalier de Boufflers, et pour vous en donner une parfaite intelligence, j'ai toujours marqué beaucoup de mépris pour la mode qui s'est établie d'employer des cheveux en tabatière, chaine de montre, etc. etc. Mme de Luxembourg aime passionnément le petit Pompom, fils de Wiart. Son étrenne est une médaille, où d'un côté il y a des cheveux de la Maréchale, et de l'autre le portrait de Pompom, cette médaille est entourée de diamants brillants.

Voici les chansons, que Mme de Cambis chanta à merveille :—

Air, *M. le Prévôt des marchands.*

"Depuis près de cent ans je veux
Vous parer de mes beaux cheveux.
Je m'attendais à l'air sévère
Dont vous rejetteriez ce don ;
Mais j'ai voulu pour moins déplaire
À mes cheveux joindre un Pompom."

Air, *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

"D'un goût nouveau mais assez bon,
Je me suis attifée,
Car j'ai pris ce joli Pompom
Dont vous êtes coiffée."

[2] Pour la Maréchale de Luxembourg le vendredi était un jour de mauvais augure.

Air de *Joconde.*

"Gardez du jeune et du vieux temps
Ce bizarre assemblage ;
De vos succès prompts et constants
Il vous offre l'image.
Des plus âgés, des plus enfants,
Vous attirez l'hommage ;
Fruits d'automne et fleurs de printemps
Voilà votre partage."

Air, *Raoul de Coucy.*

"La main du temps se sent forcée
D'épargner quelque chose en nous,
Le sentiment et la pensée
Ne sont point sujets à ses coups ;
Dans le cours de toute la vie,
Aucun des deux ne se flétrit ;
Ainsi le cœur de votre amie
Est jeune comme votre esprit."

Que répondis-je à cela ? Ce fut de fondre en larmes, j'en fus plus surprise que ceux qui en furent les témoins. Rendez-moi raison si vous pouvez de cette sensibilité ; je la croyais amortie. Cette Maréchale a donné au petit Pompom une très-jolie montre d'or émaillée. Voilà un récit bien long, s'il ne vous amuse pas, j'y aurais regret, car il me coûte infiniment de raconter.

Ne vous ai-je pas exhorté dans mon petit billet de lire notre *Mercure* du 25 de ce mois ? si vous ne les avez pas, j'en détacherai les feuilles que je vous enverrai.

Il est bien cruel d'aimer beaucoup quelqu'un qu'on est sûr de ne revoir jamais ; cela jette dans un découragement qui devrait produire de la tiédeur, de l'indifférence, ou faire comprendre l'amour de Dieu et des saints.

Quand vous verrez le Selwyn—et voyez-le, je vous prie—dites-lui de me pardonner de ne lui pas écrire cet ordinaire-ci ; ce sera pour le premier. En attendant je le prie de s'accoutumer à écrire les noms propres, et a ne s'en point rapporter à ma pénétration, je n'ai point le talent de deviner.

Voilà une lettre immense, il n'y a que pour vous que je puisse faire un tel effort ; peut-être vous fatiguera-t-elle ; j'en serais fâchée et point surprise. Adieu.

J'allais oublier de vous dire que je vis l'autre jour M. Colonna,[3]

[3] Walpole avait recommandé M. Colonna à Mme du Deffand à la requête de la Duchesse de Gloucester. (Voyez la note 1 de la lettre 739.)

qui m'apporta votre petit billet d'introduction. C'est un homme de vingt-trois ans, on ne s'aperçoit point qu'il soit étranger, il parle notre langue comme la sienne propre ; il est à Paris depuis le 20 d'octobre, j'étais, m'a-t-il dit, sa première visite, il a toujours été malade. C'est Tronchin qui le gouverne, et qui ne veut pas qu'il aille à Nice ; il restera à Paris peut-être un an ; je ne prévois pas lui être d'une grande utilité, surtout l'hiver, où j'ai plus de monde que mon appartement n'en peut contenir, et comme je ne fais point de visites, que je sors à neuf heures du soir quand je soupe dehors, il me sera difficile de lui procurer des connaissances ; si c'était votre ami je ferais l'impossible, mais il me semble que vous ne vous en souciez guère.

L'Évêque de Mirepoix est arrivé ces jours-ci, j'en ai assez de joie, mais pas trop. Mon plus grand malheur n'est pas de ne pas être aimée, il se pourrait bien que ce serait de ne plus aimer. Oh ! pour le coup, en voilà assez.

Voici un bon-mot dont je me souviens. Il est d'un fils de Mme de Choiseul, celle qu'on appelle la petite sainte.

On vient d'élire à l'Académie pour remplacer Voltaire un M. Ducis, celui qui a fait la traduction d'*Hamlet* dont je vis la représentation avec vous ; il a fait en dernier lieu une tragédie ; c'est *Œdipe à la cour d'Admète.* Cette tragédie a été suivie, quoique trouvée mauvaise. Dans l'embarras d'un successeur de Voltaire à l'Académie, ce M. Ducis a été nommé, et comme tous les spectacles ont donné le gratis pour l'accouchement de la Reine, ce M. de Choiseul a dit que *ce choix était le gratis de l'Académie.* Convenez que rien n'est plus mal raconté.

LETTRE 752

Ce mercredi 6 janvier 1779.

Je ne vous dirai point jusqu'à quel point je suis inquiète. Votre dernière lettre est du 22. Je ne la reçus que le lundi 28. Je comptais en recevoir le 3 de ce mois ou le lundi 4, parce que les facteurs n'apportent les lettres dans ce temps-ci que le lendemain du jour qu'elles arrivent ; nous voilà au 6, et l'on dit qu'il n'y a point de courrier. Mme de Cambis est aussi inquiète que moi, j'espère que nous serons rassurées demain. Vous n'étiez point encore quitte de votre goutte, il me faut une

Lettre 752.—Inédite.

lettre pour me tranquilliser. J'ai écrit à M. Selwyn par la poste du 31. Je lui recommandais de vous porter ou de vous envoyer ma lettre, ne voulant pas faire double emploi. Je ne sais plus si c'est à lui ou à vous-même que j'ai mandé que j'avais retrouvé cette lettre de sept pages que vous aviez dictée à M. Conway, que je ne l'avais cru que de trois pages au plus quand on m'en fit la lecture. Ce fut en rangeant mes papiers que Wiart trouva que cette lettre avait en effet sept pages, et certainement de votre écriture elle n'en aurait pas eu trois.

Il est ineffable que vous ne m'ayez pas parlé des brochures que M. Selwyn a dû vous remettre ; peut-être les a-t-il oubliées et même perdues, je souhaite fort que cela soit éclairci.

Je suis incapable d'écrire aujourd'hui, je n'ai pas dormi plus d'une heure et demie dans toute la nuit. Il est quatre heures après dîner, je suis encore dans mon lit, ayant toujours l'espérance de m'endormir, je vois bien qu'il faudra lâ perdre.

Mon souper du mercredi est transporté aujourd'hui chez Mme de Luxembourg, par des raisons puériles qui m'ennuieraient à la mort à vous raconter ; elles tiennent à ses superstitions. Je vous ai fait le récit de ses étrennes.

Mme de Jonzac a pensé mourir ; elle a été saignée sept fois dans l'espace de six jours. On lui a tiré plus de vingt palettes de sang, ce n'est que d'hier qu'elle est hors de danger.

Adieu, mon ami, je vous quitte n'ayant pas la force de dicter.

Mme de Luxembourg a consenti à me laisser aller ce soir tenir compagnie à Mme de Mirepoix, qui est un peu malade. Mme de Luxembourg aura peut-être soixante personnes chez elle, j'aurais été au désespoir de me trouver dans cette cohue, et je serai fort aise d'être peut-être tête à tête ou du moins en très-petite compagnie chez Mme de Mirepoix.

LETTRE 753

Paris, ce 8 janvier 1779.

Enfin votre lettre du 27, que j'aurais dû recevoir dimanche dernier, ne m'est parvenue qu'aujourd'hui vendredi 8. J'en étais, je vous assure, bien inquiète. Je vois que vous ne vous portez pas encore fort bien, et que vous faites des projets de retraite, c'est-à-dire de vous réduire à voir peu de monde ; vous

Lettre 753.—Incomplète dans les éditions précédentes.

ne l'exécuterez pas ; on se laisse entraîner, et il ne faut pas conclure de ce qu'on voit faire, que l'on fasse toujours ce qui est le plus agréable. J'en fais l'expérience : je voudrais n'avoir jamais chez moi à mes soupers des mercredis et vendredis que douze personnes, ou au plus quinze ; j'en ai très-souvent plus de vingt ; jugez comme cela va à mon logement. C'est un inconvénient qu'il est impossible d'éviter quand on a des jours marqués où plusieurs personnes ont droit de venir sans être priées. Comme vous aimez les noms propres, je vais vous faire la liste de ceux qui ont le privilège de venir chez moi. Mmes de Luxembourg, de Lauzun, Duchesse de Boufflers, Comtesses,[1] belle-mère et fille, M. et Mme de Broglio, M. et Mme de Beauvau, Mmes de Cambis, de Mirepoix, de Boisgelin, d'Haussonville, de Viriville, de Barbantane. Voilà à peu près les femmes, sans compter les extraordinaires que l'on est quelquefois obligé de prier. Les hommes sont quatre ou cinq diplomatiques, autant d'évêques. À propos d'eux, M. de Mirepoix [2] est à Paris ; il m'a demandé de vos nouvelles.

Ce 9.

Je ne continuerai pas la litanie, mais je vous parlerai de M. Colonna ; je l'eus hier au soir, il fit le whisk de Mme de Luxembourg ; on lui trouve une figure agréable, l'air et les façons nobles ; il parle bien notre langue, mais il a de l'accent, quoique je vous aie dit qu'il n'en eût pas ; il ne vous connaît presque pas, il est fort attaché au Duc.[3]

Vous savez à présent que j'ai reçu cette lettre de sept pages qui vous tient tant au cœur, et dans le temps que je la devais recevoir ; je l'ai relue, il n'y avait rien qui demanda une réponse particulière, et c'est apparemment ce qui fait que je ne vous en ai pas parlé. Il est très-certain que vous ne m'avez pas dit un seul mot dans aucune de vos lettres du *Voyage Pittoresque*, et vous ne me dites encore rien de l'éloge de Voltaire.

Il paraît un recueil des éloges, que d'Alembert a lus à l'Académie, des Académiciens qui ont eu quelque célébrité. Rien n'est plus fastidieux, je vous assure ; le style est froid, gêné ; il veut être fin et épigrammatique, et il n'est que plat, commun et recherché ; enfin, on ne sait que lire, et j'ai le malheur de ne point aimer l'histoire, la morale et la poésie.

Vous dites que vous apprenez que je mène une vie agréable,

[1] De Boufflers. [2] L'Évêque de Mirepoix. [3] De Gloucester. (W.)

et qu'il est fâcheux pour vous que je prenne les moments où je m'ennuie pour vous écrire. Faut-il que je vous rappelle quelle est ma situation, mon âge, la perte de la vue, la crainte de perdre l'ouïe? D'autres malheurs dont je m'interdis de vous parler, mais qui m'occupent plus vivement quand je me mets à vous écrire: Paris, Londres, l'Océan entre eux, la guerre! Si j'ai des moments de distraction, ils sont courts; et puis n'est-il pas triste de se contraindre et de s'interdire de parler de ce qui affecte le plus? Votre caractère vous dégage de tout, la gaîté peut vous être naturelle; moi je suis mélancolique, nos caractères ne se ressemblent point; vous avez raison de le dire, je n'ai pas eu le choix; mais quand j'aurais mieux choisi, combien cela aurait-il à durer?

Je croyais que les lettres de Lindor me feraient plaisir, mais il ne m'apprend rien; je lui ai mandé dans ma dernière lettre de vous l'envoyer. Je le priais de rendre service à un petit Loménie, neveu de l'Archevêque de Toulouse, qui est votre prisonnier. Si le hasard vous le fait rencontrer, marquez-lui de la bonté. On voudrait qu'il obtînt la permission de venir en France sur sa parole.

Ce dimanche.

Point encore de courrier. Je viens de relire ma lettre, elle est écrite à faire horreur, mais elle partira. J'oublie de vous dire que je n'ai point eu de querelle avec Mme Cholmondeley; je n'ai plus entendu parler d'elle ni de son fils.

LETTRE 754

Ce lundi 12, à 6 heures [1779].[1]

Jamais je n'ai attendu avec autant d'impatience un secrétaire, quoique j'aie chargé hier les Lucan d'une lettre pour vous et qu'ils doivent partir aujourd'hui à midi. Je voulais vous écrire pour pouvoir juger la différence d'Ostende à Calais. Je vous prie de me l'apprendre par la date de votre réponse. J'imagine que ce changement ajoute quelque désagrément à l'éloignement; il n'était déjà que trop désagréable. Je me flatte que vous aurez la générosité d'en diminuer l'ennui par votre exactitude

Lettre 754.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

à me donner de vos nouvelles. Je voudrais que ce ne fût point une gêne pour vous, qu'en m'écrivant vous crussiez être à côté de mon tonneau, que vous dissiez tout ce qui vous passe par la tête, quereller, gronder ; je suis comme disait M. de Charost, j'aime mieux être mal traité que point traité.

Notre manifeste paraît d'hier ; je voulais vous l'envoyer ; on m'en a détournée en me disant que vous y aviez peut-être déjà répondu quand vous recevriez votre exemplaire.

Est-il vrai que monsieur votre neveu a vendu à la Czarine toute sa collection de tableaux cent mille guinées ? [2]

Est-ce que la Duchesse de Leinster ne vient plus en France ? Elle devrait être ici si elle était partie quand elle l'avait mandé.

Je serais en train de vous faire une très-longue lettre, mais je n'en ai pas le temps. Il faut envoyer à la grande poste, parce qu'il faut, dit-on, affranchir.

LETTRE 755

Ce lundi 18 [janv. 1779].[1]

Tout est rentré dans l'ordre accoutumé, le courrier arriva hier, mais le facteur n'apporta la lettre que fort tard ; j'étais alors en compagnie, je ne pus écrire du reste de la journée, et voilà que l'heure me presse et que je ne pourrai vous écrire qu'un mot ; ce mot sera que je suis on ne peut pas plus contente de vous, mais ce qui est de particulier, ce contentement augmente ma tristesse ; plus je suis persuadée de votre amitié, plus mes regrets augmentent. Cependant je vous dirai comme Atys à Sangaride :—

> " Mais n'importe, aimez-moi s'il se peut davantage,
> Quand j'en devrai mourir cent fois plus malheureux."

Cette citation est de Quinault, vous la croiriez de Mlle de Scudéry.

Je ne vous dirai point combien le détail de vos souffrances m'affecte ; jamais il n'en fut de moins méritées. Vous, la sobriété et la sagesse même ! vous subissez la peine des libertins et des débauchés ! Ha ! je conviens que les maux de douleurs mettent toute patience à bout, et qu'on les échangerait volontiers contre ceux de l'âme. Cependant feu M. de la Vallière qui avait

[2] Lord Orford vendit 40,000 livres sterling à l'Impératrice de Russie les peintures à Houghton. Le marché fut conclu entre février et avril 1779.

Lettre 755.—Inédite.

[1] La date a été ajoutée par Walpole.

alternativement des vapeurs ou la néphrétique ne savait lequel des deux était le pire.

La pauvre Mme de Jonzac est depuis plusieurs jours hors de danger ; cependant la fièvre ne l'a point encore quittée, et l'on me dit hier au soir qu'il lui avait pris un redoublement. Je ne l'ai point encore vue ; elle n'ignorera point ce que vous pensez pour elle.

Dites à Lindor que j'attends pour lui écrire que j'aie reçu la grande lettre qu'il m'annonça. Ce Lindor a le cœur excellent, c'est dommage que sa tête ne soit pas aussi bonne ; mais tous ses écarts sont d'un bon homme. Vous seul, mon ami, ne laissez rien à désirer. Ah ! j'ai tort ; votre tête se trouble, vous voyez des fantômes ! Chassez-les à tout jamais, et ne voyez en moi que la plus tendre et la plus sincère amie.

Le troisième cahier du *Voyage Pittoresque* paraît ; comment vous le ferai-je tenir ? Voulez-vous le receuil des éloges que d'Alembert a prononcés à l'Académie ? Il y en a treize. Voulez-vous, si je ne trouve point d'occasion, que je détache du *Mercure* l'article de Mme de Sévigné, et la mette sous votre enveloppe ?

LETTRE 756

Ce jeudi, à 6 heures du matin [jan. 1779].[1]

Je reçus hier au soir votre lettre du 4 de ce mois ; j'aurais dû la recevoir dimanche 10. Je vous marque la date pour vous faire voir l'irrégularité de la poste.

Vous ne pensez pas que je partage ma correspondance avec qui que ce soit ; vous ne vous croyez pas assez heureux. Il est vrai que j'ai écrit une fois à Lindor, pour vous épargner la peine de me répondre ; je le priai de vous montrer ma lettre ; vous avez eu tort de supprimer les numéros, ils étaient utiles ; l'on s'entendait mieux et l'on savait s'il n'y avait point de lettres perdues, mais toute pratique vous déplaisait, elle vous paraissait *engagement*. Ce mot seul fait frémir, mais il n'a existé que dans votre imagination.

Je ne sais que vous dire de votre fugue à Strawberry-Hill,[2]

LETTRE 756.—Inédite.

[1] La date a été ajoutée par Walpole.

[2] Walpole, encore impotent par suite d'une sévère attaque de goutte, avait quitté Londres et s'était rendu à Strawberry-Hill pour changer d'air.

la suite en décidera, et j'ai impatience de l'apprendre. Je n'ai qu'un moment pour écrire, on lève les lettres à huit heures, je vais l'employer à vous divertir. Un certain M. Ducis vient d'être reçu à l'Académie pour une tragédie qu'il a donnée. Je crois vous [en] avoir déjà parlé; c'est *Œdipe à la cour d'Admète.* Voilà un couplet qui a été fait je ne sais par qui, je le trouve plaisant.

Sur l'air, *Si le Roi m'avait donné Paris sa grande ville.*

" Œdipe est bien malheureux
Ce n'est pas sa faute,
Mais il est moins ennuyeux
Qu'Admète son hôte.
Ils sont tous les deux poursuivis
Par les dieux et par Ducis."

Ce n'est pas leur faute, mais c'est la mienne de l'avoir mal dicté, mais je la répare en vous envoyant l'original. Adieu, bonjour, si je reçois une lettre dimanche, comme cela devrait être, je vous écrirai plus longuement.

LETTRE 757

Paris, ce lundi 25 janvier 1779.

Vous craignez par trop que je retombe en faute; vous voulez les prévenir. Vous prenez un ton si dur et si sévère qu'on ne sait qu'y répondre. Je n'ai point envie de vous dire des fadeurs; ni de vous entretenir de mes réflexions, de mes chagrins. Je sais que vous ne cherchez que l'amusement; soyez tranquille, j'agirai en conséquence. Je suis très-contente de vous, vous avez des attentions, vous me donnez des marques d'amitié, aucune ne m'échappe, vous les poussez quelquefois trop loin; rien ne me fâcherait autant que de vous causer la plus légère contrainte et surtout la plus petite fatigue quand vous êtes malade. Cette goutte qui vous tourmente me trouble la tête, je m'intéresse à tous ceux qui ont le malheur d'en être attaqués. M. de Creutz vient d'en avoir un accès sur les genoux, et il a calmé la douleur avec un remède dont je lui ai demandé la recette; c'est un topique qui paraît n'avoir aucun inconvénient; c'est une feuille je ne sais de quel pays. Quand j'aurai cette recette je vous l'enverrai, il croit qu'elle est connue en Angleterre; vous pourrez consulter vos médecins.

Lettre 757.—Inédite.

Je suis charmée du tour que prend l'affaire de l'Amiral Keppel.[1] Palliser ne sera-t-il pas puni ?

Que dites-vous du Selwyn qui m'écrit le 10 de ce mois ; il commence sa lettre par me dire qu'il est bien fâché de n'avoir qu'un moment pour m'écrire parce qu'il a une infinité de choses à me dire, qu'il a une confiance en moi sans bornes, et qu'il remet toutes ces confidences à l'ordinaire prochain ; en conséquence sa lettre a sept pages, il annonce les sujets dont il me parlera et n'en explique aucun. Depuis cette lettre du 10 je n'ai eu aucune de ses nouvelles. J'attends à en recevoir pour lui écrire ; ne lui parlez point de ceci.

Mme de Jonzac est hors d'affaire, je ne l'ai point encore vue, mais je la verrai demain. Je suis sûre de lui faire beaucoup de plaisir en lui disant l'intérêt que vous prenez à elle.

Mme d'Haussonville vient chez moi, pour moi, elle y rencontre Mme de Lauzun dont elle n'est point l'amie particulière. C'est une bonne femme, une femme comme il y en a beaucoup d'autres, qui aime beaucoup son mari, ses enfants, et sa mère.[2] À tout prendre elle est fort bien, sans être ce qu'on appelle fort aimable. J'ai fort étendu mes connaissances, je ne m'y rends point difficile, je n'ai aucun objet d'occupation, je suis ignorantissime, il est trop tard pour rien apprendre et de plus je n'ai nulle curiosité. Je suis cependant empressée de lire tout ce qui paraît de nouveau. J'espère toujours trouver quelque chose et j'y suis toujours attrapée ; je vis sur le siècle de Louis XIV. Je rabâche tous les auteurs de cet époque, ils me donnent un grand dégoût pour ceux de ce siècle-ci. Nous sommes parvenus à perdre le goût, l'imagination, le bon sens ; enfin on ne peut plus rien lire de supportable. Je suis toujours attrapée aux éloges que l'on fait de tels ou tels écrits. Cependant je viens de lire dans la seconde feuille de ce mois de cette *Bibliothèque des Romans*, l'extrait d'un qui a pour titre, *Histoire merveilleuse de Don Ursin le Navarin et de Dona Inès d'Oviède.* M. de Beauvau m'en avait dit des merveilles ; elle n'est qu'à moitié, elle sera continuée le mois prochain ; je l'ai trouvée jolie, je crois que vous en serez assez content.

[1] Keppel comparaissait alors devant une cour martiale sous l'inculpation de négligence et de manquement au cours de l'action indécise avec les Français du 27 juillet 1778. Sa mise en accusation fut demandée par Sir Hugh Palliser, un de ses subordonnés, dont la conduite lors de cette affaire amena une vive querelle entre Keppel et lui et leurs défenseurs respectifs, et fut cause de la cour martiale.

[2] La Comtesse de Guerchy.

Je voudrais que vous me disiez naturellement si les petits vers, les petites chansons (que je trouve passables) vous amusent. Vous êtes peut-être pour ces sortes de choses comme je suis pour les beaux ouvrages de M. Gibbon. Mais comprenez-vous que cet homme qui a reçu ici des politesses infinies, ne donne de ses nouvelles à qui que ce soit, pas même à Mme Necker, qu'il voyait tous les jours et à qui il paraissait extrêmement attaché? Il n'y a que vous et Monsieur le Duc de Richmond qui soyez capables de vous souvenir des femmes françaises ; aussi elles vous le rendent bien, et nos nations se brouilleront tant qu'elles voudront, vous aurez toujours deux amies en France.

Dans ce moment je reçois une lettre de la Duchesse de Leinster, elle me dit que son mari m'envoie des perdrix rouges de sa chasse. Je suis comblée de vivres à n'en savoir que faire. Je vous quitte dans ce moment, peut-être continuerai-je demain.

Ce mercredi 27.

Me voilà à ce demain. Cette grande lettre que Lindor m'annonçait n'est point encore arrivée. Je persiste à l'attendre et je ne lui écrirai point que je ne l'aie reçue.

Le troisième cahier du *Voyage Pittoresque* paraît, mais je ne puis vous l'envoyer que par une occasion. Je n'en aurai point d'autre vraisemblablement que notre ami Lindor, quand il s'en retournera après le voyage qu'il doit faire ici.

La vieille Mme d'Egmont, ma contemporaine, vient de mourir. J'avais un mois plus qu'elle, mais elle avait plus que moi le triple de force.

Parlez quelquefois de moi à Milady Churchill, à Milady Ailesbury et à M. Conway. Ce serait un grand bonheur pour moi de les revoir, mais je ne me permets pas de l'espérer.

Cette lettre est si longue que je suis inquiète qu'elle ne vous fatigue et ennuie.

LETTRE 758

Paris, dimanche 31 janvier 1779.

M. de Stainville vint très-obligeamment hier me demander si je n'avais rien à envoyer en Angleterre, qu'un Anglais de ses amis devait partir ce matin. Je lui dis que peut-être il ne

Lettre 758.—Inédite.

voudrait pas se charger du *Voyage Pittoresque* de M. de Choiseul, dont on a depuis peu le troisième cahier, qu'il fallait qu'il fût entre deux planches ou deux cartons. Il prétendit que cela ne ferait rien. Cet Anglais est M. Hobart, frère de Milord Buckingham ; il vous porte aussi deux volumes de la *Bibliothèque des Romans ;* dans le second volume vous y trouverez l'histoire dont je vous ai parlé et que je vous exhorte à lire. On en aura la suite ces jours-ci, vous la recevrez par la première occasion. Si vous n'entendez point parler de M. Hobart, il faut que vous lui fassiez dire que vous avez reçu avis qu'il devait vous remettre deux paquets, dont la forme de l'un est grande et plate.

On parle beaucoup de divorces chez vous, on ne parle ici que de mariage. Le Prince de Broglio, fils du Maréchal, épouse Mlle de Rosen ; le fils du Président Molé, qui est d'une laideur abominable, Mlle Lamoignon ; le petit-fils du Maréchal de Tonnerre, la fille de M. Bernard Balainvilliers ; elle est, dit-on, fort belle. M. Franklin disait qu'il en était amoureux. M. de Belzunce,[1] Mlle de Vergès ; il y en a bien d'autres dont je ne me souviens plus.

J'ai lu hier une partie des lettres que j'avais écrites à Voltaire, et que sa nièce m'a rendues. Je n'étais pas si bête alors que je le suis actuellement, surtout aujourd'hui. Je pourrais me servir de l'expression de Mlle Lemaure,[2] que je n'ai pas plus d'esprit qu'un cheval mort.

J'ai commencé cette lettre en attendant l'arrivée du facteur, j'espérais qu'il y aurait un courrier. Il vient de dire qu'il n'y en avait point, j'espère qu'il arrivera demain, et dans cette espérance j'aurais remis à vous écrire mercredi, mais j'ai cru ne devoir pas tarder à vous apprendre ce que M. Hobart vous porte.

Adieu, je suis indigne de causer avec vous.

[1] C'était probablement le Marquis de Belzunce, qui était veuf.
[2] Voyez la note 2 de la lettre 698.

LETTRE 759

Ce dimanche 7 février 1779.

Je ne me ressouviens point du tout du Chevalier [1] dont vous me parlez, mais cela ne fait rien. Wiart ira à l'Abbaye, et y exécutera ce que vous lui prescrivez.

J'ai ri de l'idée que vous avez que la mort de Mme d'Egmont m'ait fait grande impression ; elle ne m'a fait faire aucunes réflexions nouvelles, et n'a point été pour moi un avertissement. J'en ai d'autres bien plus positifs, l'affaiblissement de tous mes organes. J'en viens de faire une nouvelle épreuve, il m'a fallu me mêler d'une très-désagréable affaire de notre ami Lindor. Si je n'avais eu recours à M. de Beauvau jamais je n'aurais pu (avec la meilleure volonté du monde) lui rendre le moindre service, mais ce Prince est un excellent ami, vous savez les services qu'il m'a rendus, les obligations que je lui ai ; son amitié ne trouve rien d'impossible, il tirera Lindor d'affaire j'en suis sûre.

Vous me marquez être toujours dans l'embarras quand vous avez à m'écrire ; cependant le style de vos lettres ne s'en ressent pas, personne n'écrit avec plus de feu, de précision et d'énergie. Vos fautes de langue deviennent un agrément de plus, elles ôtent toute idée de contrainte et d'effort. Je ne puis m'empêcher de vous donner de l'encensoir au travers du visage en vous disant que je ne trouve à personne autant d'esprit qu'à vous. Vous et M. de Beauvau êtes les seules personnes que j'estime et que j'aime. Vos caractères sont différents à beaucoup d'égards, il est plus simple et plus obligeant que vous, mais vous êtes plus original que lui, vous êtes Anglais, il est Français, et [dans] tous les deux, le caractère national est dans le point de la perfection.

Pourquoi dites-vous que vous n'avez rien à me mander, je connais presque autant d'Anglais que vous connaissez de Français ; si ce n'est pas par le nombre, c'est par la valeur. Ne connaissais-je pas vos nièces comme si je les avais vues ? Milord Ossory pourrait bien avoir quelque ressemblance avec M. de Beauvau, il n'y a guère d'Anglais qui m'ait plu autant que lui. Est-ce que je n'aime pas M. Conway, Milady Ailesbury, Milady

LETTRE 759.—Inédite.

[1] Sir Henry Echlin, un Baronnet irlandais prodigue, qui mourut en 1799, après avoir dissipé la plus grande partie de sa fortune et de ses domaines. Il fut emprisonné pour dettes à l'Abbaye.

Churchill, Milady Cadogan, le petit Craufurd ? n'en connaissais-je pas beaucoup d'autres ? les Spencer, les Manchester, etc. etc. Voilà des matières ; je pourrais ajouter, qu'en est-il besoin quand on écrit à son ami ? Il faut laisser courir sa plume et ne point s'astreindre à parler de soi et de celle à qui on écrit.

Je trouve les honneurs rendus à Garrick parfaitement ridicules.[2] Ils sont le pendant de ceux qu'on rend ici à Voltaire, avec cette différence que ce ne sont que les beaux esprits et ceux qui prétendent à l'être qui en font les frais.

On joue actuellement une comédie que je vous enverrai dès qu'elle sera imprimée. Elle a le plus grand succès ; son titre est *Les Muses Rivales*,[3] qui toutes se disputent laquelle à le plus inspiré Voltaire.

Je suis bien de votre avis sur la *Bibliothèque des Romans*. Il y a extrêmement longtemps que je ne la lis plus. On m'avait forcée à lire *Orsino le Navarin ;* nous avons eu la suite ces jours-ci, qui n'est pas a beaucoup près aussi intéressante que le commencement.

J'ai relu l'article du *Mercure* sur Mme de Sévigné. S'il était tombé dans vos mains par hasard, vous auriez pu en être content comme je l'ai été, mais à la seconde lecture je juge ainsi que vous qu'il ne vaut pas la peine de vous être envoyé.

Mais pourquoi donc ne me dites vous pas un mot de l'Amiral Keppel ? Ce procès intéresse tout le monde, il faut bien que cela soit, puisque je suis fort empressée à en apprendre l'issue. Adieu, voilà une grande lettre ; quand je l'ai commencée je ne croyais pas qu'elle excéderait trois ou quatre lignes.

LETTRE 760

Ce mercredi 17 février 1779.

Vous me faites un sensible plaisir de m'apprendre toutes vos nouvelles. Je partage la joie qui règne dans Londres[1] ; on s'est intéressé ici à l'Amiral Keppel autant qu'aucun bon Anglais ; mais Palliser et ses consorts ne seront-ils point punis ? On

[2] Mme du Deffand fait allusion aux pompeuses funérailles de Garrick, qui furent célébrées le 1 février.

[3] Par La Harpe.

Lettre 760.—[1] La joie occasionnée par la décharge honorable de l'Amiral Keppel des griefs portés contre lui par Sir Hugh Palliser, qui commandait en second dans l'engagement d'Ouessant avec la flotte française sous les ordres du Comte d'Orvilliers. (B.)

débitait hier ici que Milord Sandwich avait donné sa démission,[2] et qu'on allait couper la cuisse à Palliser. Je crus que c'était par sentence des juges : on me dit que c'était par celle des chirurgiens, que la blessure qu'il avait à la cuisse s'était rouverte, qu'il y avait la gangrène, et qu'on la lui allait couper. Personne ne le plaindra ; mais qui commandera vos flottes ? On dit ici l'Amiral Howe. Vous me ferez un vrai plaisir si vous voulez bien m'informer de tout ce qu'il y aura à savoir ; je prends autant d'intérêt à votre pays qu'au mien propre ; tirez-en la conséquence.

J'ai été assez heureuse de rendre au Selwyn un assez grand service ; j'en reçois une lettre de remercîments, pleine de lieux communs de reconnaissance ; pas un mot de détails sur ce qui se passe à Londres, si ce n'est en gros, qu'on n'est point en sûreté dans les rues,[3] qu'il déteste ce tumulte et cet esprit de révolte ; il donne toute préférence à notre gouvernement.

Si tout ceci pouvait amener la paix, j'aurais une grande joie, quoique j'eusse bien peu à y gagner. Je crois vous voir dans les rues de Londres avec toute l'activité que je vous connais.

Faites mes compliments au jeune Duc, c'est pour lui un jour de triomphe. Votre parlement va devenir curieux.

Je ne saurais trop m'inquiéter de ce qui se passe à Édimbourg[4] ; cela n'est peut-être pas d'une bonne Catholique, mais nous autres Catholiques, nous ne sommes pas en droit de reprocher aux autres leur intolérance.

Vous savez sans doute le retour de M. de la Fayette. Il arriva jeudi 11, à deux heures après minuit, et débarqua à Versailles chez le Prince de Poix, qui donnait un bal ; il fut se coucher, et le lendemain vendredi il eut un entretien de deux heures avec M. de Maurepas. Il revint l'après-dîner à Paris ; il n'a point vu le Roi, et il a ordre de ne voir personne que ses parents ; mais il en a tant, que c'est à peu près toute la cour ; il est neveu, à la mode de Bretagne, de l'Idole ; en conséquence, il soupa chez elle dimanche avec une apparence de secret ; elle

[2] Lord Sandwich était premier Lord de l'Amirauté. Il ne se démit pas de ses fonctions.

[3] Il paraît que M. Selwyn avait donné un récit exagéré de l'attroupement des matelots qui, après la décharge de l'Amiral Keppel, avaient contraint tout le monde à paraître dans la rue, pour partager leur tumultueuse joie. (B.)

[4] Ces émeutes furent occasionnées par le bruit qu'on voulait diminuer la rigueur des lois contre les Catholiques romains. La populace d'Édimbourg démolit deux chapelles catholiques et menaça la vie de Lord Traquair et de son fils, qui appartenaient à cette religion.

était *visiblement cachée* (c'est une expression de Pont-de-Veyle dans le *Fat puni*).

Ne me dites jamais de bien de mes lettres, surtout en les comparant aux vôtres ; je n'ai d'esprit qu'en épiderme, cela n'est que trop vrai : ni énergie, ni jugement, ni raison ; enfin je suis lasse et dégoûtée de moi autant qu'on peut l'être. N'est-ce pas en effet un grand manque d'esprit, de craindre autant l'ennui, n'être occupée que de ce qui peut m'en garantir, d'imaginer des ressources qui sont assez semblables à celles de Gribouille, qui se cacha dans la rivière de peur de la pluie ? Je ne saurais me suffire à moi-même ; enfin, si je ne suis pas tout à fait bête, je suis complètement sotte. Il faut que vous soyez aussi indulgent que notre bon Sauveur l'était avec la Madeleine ; et, par la même raison, vous seul soutenez mon peu de courage, et tant que vous ne dédaignerez pas ma correspondance, je tâcherai de me supporter.

Je ne saurais écrire à Lindor ; ses lettres sont très-ennuyeuses ; il promet de dire bien des choses et ne dit jamais rien ; il ne fait que rabâcher. Il prétend que vous vouliez me rapporter quelques-uns de ses bons mots, mais que vous étiez embarrassé pour les traduire.

J'ai trouvé vos jugements sur l'article de Mme de Sévigné parfaitement justes. Mon Dieu, mon Dieu, amitié à part, je donnerais toutes choses au monde pour causer avec vous. Croyez-moi, rien n'est si vrai, il n'y a personne ici, je dis personne, à qui on puisse parler. Vous voudriez peut-être qu'il y en eût une qui ne pût pas écrire, et que cette personne fût moi. Vous me promettez une lettre pour dimanche, je l'attends avec impatience.

LETTRE 761

Paris, ce dimanche 21 février 1779.

Les passions, dit-on, sont prodigues, et les vertus économes ; votre dernière lettre est très-vertueuse, celle que je reçois de Lindor est très-prodigue. Je suis du dernier bien avec lui ; le service que je lui ai rendu a pu être de quelque importance, et M. de Beauvau a agi avec une activité incroyable.

Lettre 761.—Inédite.

Votre parlement va nous procurer des *Courriers de l'Europe* intéressants. Je serais bien fâchée d'y trouver votre nom et que vous jouassiez un rôle dans toutes ces tracasseries ; vous n'y prendrez encore que trop de part.

Nous jouissons nous autres d'une grande tranquillité, notre Roi veut le bien, aucune passion ne le domine, le ministère est sage ; s'il peut nous donner la paix, je l'aimerai bien.

La fin d'*Orsino* n'est pas comme le commencement, elle est plate et commune ; il n'y a que l'ours et l'hermite d'intéressants.

Nous attendons votre réponse sur votre Chevalier [1] ; on exécutera ce que vous ordonnerez.

Vous êtes donc toujours content du *Voyage Pittoresque*, tant mieux. Vous en pouvez attendre encore dix ou douze cahiers. L'ami qui a fourni la description de la fête de Délos, c'est l'Abbé Barthélemy. Je suis fâchée de ne vous l'avoir pas dit plus tôt, parce que vous auriez donné des louanges à cet article que je lui aurais fait voir.

Je voudrais que vous me dissiez des nouvelles de votre santé. J'ai peur qu'elle ne soit pas parfaite. Comme je vous ai écrit jeudi, il faut que je suive votre exemple, et que je retranche de cette lettre ce que j'ai dépensé dans l'autre.

On a joué hier une pièce nouvelle d'un M. Clément,[2] ennemi déclaré des encyclopédistes. Pour vous donner l'idée de sa versification, voici deux vers de la confidente de Médée en lui rendant compte de l'effet de la robe empoisonnée :—

> " En un mot sur son corps sa tunique attachée
> Sans écorcher sa chair ne peut être arrachée."

La pièce a été achevée mais ne sera pas rejouée.

LETTRE 762

Ce dimanche 28 février 1779.

Trois de vos lettres dans l'espace de huit jours ; cette bonne fortune ne m'était point encore arrivée, mais elle ne me tournera pas la tête, je n'aurai de vos nouvelles que d'aujourd'hui en huit, et je dois m'en contenter.

[1] Sir Henry Echlin (voyez la note 1 de la lettre 759).
[2] Jean-Marie-Bernard Clément (voyez la note 5 de la lettre 350).

LETTRE 762.—Inédite.

Wiart vous rendra compte de ce qui regarde votre prisonnier.[1] Je n'entends rien à tout ce qui s'appelle procédure. Si les 25 louis ne suffisaient pas pour le faire sortir, que faut-il faire ? Mais d'où vient M. de Richmond, qui a été l'occasion qui vous a fait connaître cet homme, ne contribue-t-il pas a ce que vous faites pour lui ?

Ne vous embarrassez point de mon remboursement, je n'en suis nullement inquiète. Je ne suis pas riche, il s'en faut bien, mais je ne suis jamais dans le cas du ric-à-ric. L'ordre et l'économie dirigent ma conduite. Cependant j'ai quelque crainte d'avoir un peu excédé mes moyens ; mon neveu, qui est ici depuis six mois, et sa femme, qui va arriver, seront un assez grand surcroît à ma dépense. Si vous me dites, pourquoi sa femme ? Il la désirait, et je ne pouvais pas honnêtement le garder sans la faire venir. À quoi vous seront-ils bons ? me direz-vous encore. À rassurer mon imagination. Je crains l'abandon, vous pensez peut-être que j'ai tort ; non, non, je ne l'ai pas, j'ai tous les jours des preuves que ce qu'on appelle amis ne sont que des connaissances, et ne tiennent que par les liens de l'amusement, du caprice, ou de l'intérêt. Cette dernière raison tiendra sa place sans doute avec mes parents, mais le devoir est ce qui aura le plus de force ; si je deviens malade, si ma tête s'affaiblit comme je ne le prévois que trop, si je deviens tout à fait sourde, qu'est-ce qui aura soin de moi ? Enfin, enfin, l'engagement est pris, cette nièce arrivera dans le mois d'avril. C'est une bonne femme toute simple, fort dévote, qui aura sa société particulière, ainsi que son ménage. Je n'ai point voulu d'association sur cet article, ils auront leur pot-au-feu, je ne changerai rien à la vie que je mène, ils me verront quand ils voudront, et ne s'assujettiront point pour moi, et je ne me gênerai point pour eux, je leur donnerai une somme par an, payable par quartier, tant pour leur logement que pour ce qu'ils voudront. Ce détail vous ennuiera peut-être, mais si vous êtes mon ami, comme je m'en flatte, vous ne le désapprouverez pas.

Je suis charmée de l'Amiral Keppel. La simplicité est le sceau du grand homme, ainsi que de l'homme de bien. Quelles seront les imputations sur lesquelles sera fondé le procès de Palliser[2] ? Sera-ce sur la désobéissance, l'altération des jour-

[1] Sir Henry Echlin (voyez la note 1 de la lettre 759).

[2] On tint la cour martiale à la requête même de Palliser. Sandwich, qui soutenait Palliser, et détestait Keppel, mit tout en œuvre pour obtenir un verdict favorable, et Palliser fut acquitté, mais ni à l'unanimité, ni honorablement.

naux[3]? On fait ici cette question. Sa pauvre sœur[4] me fait grande pitié ; mais qu'est-ce que la vie ? Un tissu de malheurs. Encore s'il suffisait d'être honnête et sage pour les éviter, le nombre des gens heureux serait bien petit, mais vous en seriez. Que vous sert-il d'être et d'avoir été raisonnable ? En avez-vous moins la goutte ? Et pourquoi ceux qui sont méchants, extravagants par nature, et qui méritent tous les malheurs qu'ils éprouvent, sont-ils nés ?

Voilà les idées qui remplissent ma tête dans les insomnies. Mais j'ai eu ce matin un accident nouveau ; un cauchemar en m'éveillant et qui a duré près d'un quart d'heure tout éveillée ; il m'a fait comprendre la fosse que Pascal voyait toujours auprès de lui[5] ; ce n'était point un objet aussi terrible que je voyais, c'étaient des figures humaines, point hideuses, qui paraissaient et disparaissaient, étaient tout près de moi et me causaient un effroi et une terreur horrible. J'ai appelé mes gens, j'ai fait de grands cris, j'ai bu un verre d'eau, cela s'est dissipé, mais la crainte me reste que cet accident ne revienne.

Quand vous verrez le Selwyn, dites-lui de m'écrire toutes les nouvelles, il me l'avait promis, mais il est paresseux et il aime mieux dormir.

On dit que si M. d'Estaing a jamais le bâton de Maréchal de France, il ne sera pas de bois de Sainte-Lucie.[6]

From Sir Henry Echlin to Horace Walpole.[7]

Sir,

I have but one way that will be agreeable to you to express my gratitude and the feelings of my heart for your unspeakable kindness, that of making use of my liberty which your benevolence procures me, to be useful to society, and repair former misconduct. I hope you will never have any occasion to repent your humanity, but, on the contrary, rejoice to have restored to the world a man who without your assistance would probably have finished

---

[3] On découvrit, au cours de l'affaire, qu'on avait troqué, dans un sens défavorable pour Keppel, les journaux de bord de quelques navires de guerre ayant pris part à l'action qui motiva la mise en accusation de Keppel.

[4] Dans une lettre du 23 février 1779 à Lady Ossory, Walpole écrit :—" Sir Hugh Palliser avait à York une sœur qu'il faisait vivre. Comme si la pauvre femme n'était pas rendue assez malheureuse par le déshonneur et la ruine de son frère, ou comme si elle était complice de sa faute, la populace de la ville a démoli sa maison, et elle est devenue folle." (*Lettres*, tome x, pp. 384–5.)

[5] Une tradition, remontant à l'époque de la seconde conversion de Pascal en 1654, veut qu'il lui arrivait de voir un précipice imaginaire auprès de son lit ou devant sa chaise.

[6] Le Général Grant avait, au mois de décembre précédent, enlevé Sainte-Lucie aux Français, et D'Estaing avait échoué dans une tentative pour la reprendre. Le bois dont parle Mme du Deffand était propre à cette île.

[7] Cette lettre était incluse dans celle de Mme du Deffand.

his days in prison. The money you have sent will be employed to procure me my speedy liberty *under the directions of the person* you have addressed it to. In a few weeks I hope to have the honour of thanking you in person and of assuring how much I am for life

Sir,
your much obliged
and grateful servant
HENRY ECHLIN.

L'Abbaye,
29 feby. 1779.

LETTRE 763

Ce lundi 5 mars 1779.

Je viens de recevoir votre lettre. Vous condamnez mes arrangements avec mon neveu ; vous dites que deux mille écus, c'est acheter bien cher une mauvaise compagnie ; vous croyez peut-être que cet argent de plus dans ma dépense m'en procurerait une meilleure ; en cela vous vous trompez. Quand j'aurais un souper tous les jours de la semaine, je n'éviterais pas la solitude ; je puis compter sur plusieurs personnes deux ou trois jours par semaine ; mais comme je n'ai point de complaisants, ni de connaissance qui n'en ait infiniment d'autres, je suis presque assurée d'être réduite à être seule les autres jours. Vous n'avez pas tort de dire que je vois tout en noir, et qu'en cela vous êtes bien différent de moi. Vous n'êtes point octogénaire, ni sourd, ni aveugle ; vous avez une famille nombreuse ; vous avez des talents, des goûts que vous pouvez satisfaire, je n'ai rien de tout cela. Je serais trop heureuse, malgré ma situation, si je pouvais me conduire par vos conseils et être gouvernée par vous ; cela ne se peut pas. Je me reproche de vous ennuyer en vous racontant mes peines et mes embarras ; mais je me laisse entraîner par le besoin que j'ai de m'épancher ; j'imagine que cela me soulage, j'éprouve souvent que cela produit l'effet contraire, que je vous dégoûte de ma correspondance qui vous attriste et vous ennuie ; mais ayant commencé à vous raconter ma situation présente, souffrez que je continue.

Mes arrangements avec mon neveu ne sont point indissolubles ; sa femme viendra passer l'été ici, je connaîtrai l'effet qu'elle fera dans ma vie, je serai la maîtresse de la garder, si elle me convient, et elle retournera à Avignon dans le mois d'octobre ou de novembre ; s'il en arrive autrement, enfin je ne suis point liée, ils auront un appartement à Saint-Joseph, que

Lettre 763.—Incomplète dans les éditions précédentes.

je loue pour eux pour l'espace de deux ans : s'ils s'en retournent cet automne, ils pourront revenir dans le printemps de l'année suivante ; enfin ce n'est pas par ma volonté ni mes désirs que je suis parvenue à une si grande vieillesse, je la supporte, ou plutôt je la traîne, le moins mal qu'il m'est possible. Ceux qui, comme vous, n'ont pas le malheur de savoir tout ce que je pense, et qui ne voient que l'extérieur de la vie que je mène, me croient heureuse ; on loue quelquefois ma gaîté. D'où vient, me direz-vous, ai-je en vous une confiance qui vous est à charge ? Ah ! mon ami, j'ai tort.

Le Selwyn me mande qu'il partira cette semaine ; s'il n'est point encore parti et que vous le puissiez voir, dites-lui que je crois avoir trouvé une maison qui lui conviendra.

J'espère pouvoir vous envoyer par M. Colonna le troisième cahier du *Voyage Pittoresque*, la suite de la *Bibliothèque des Romans*, et j'ai fort envie d'y joindre le roman d'*Amadis* qui est pour ainsi dire une traduction faite par M. de Tressan, qui est celui qui continue la *Bibliothèque*, ce qui me fait juger qu'il n'y insérera pas l'extrait du dit roman. Ce roman me plaît beaucoup. Le style en est simple et naïf. Vous êtes encore à temps de me faire savoir si vous voulez que je vous l'envoie.

Je n'ai qu'un point de vue dans l'intérêt que je prends aux affaires politiques, c'est le désir que j'ai de la paix ; tout ce qui peut l'amener est ce qui me plaît, les succès, les disgrâces me sont égaux s'il en résulte la paix. Qu'y gagnerai-je ? Pas assurément ce que je désirerais le plus, mais elle nous amènerait votre *jeune Duc*.[1] Mme de Cambis vient de m'envoyer sa gravure, il est parfaitement ressemblant. Faites-lui, je vous prie, tous mes remercîments, et dites-lui que je désire fort de le revoir. Sa sœur la Duchesse[2] est à Paris depuis un mois, elle nous quittera incessamment, et elle pourrait bien ne pas revenir.

Je ne sais où en est votre prisonnier, mais pour son malheur je sais où il est, encore en prison. Wiart prétend qu'il sortira incessamment, les cent écus ne seront lâchés qu'en même temps de sa sortie. Le papier est plein. Adieu.

[1] Le Duc de Richmond.

[2] La Duchesse de Leinster.

LETTRE 764

Ce dimanche 7 mars 1779.

On ne comprend rien à vos courriers, ils n'arrivent jamais le jour où on les attend; la marche ordinaire serait le dimanche et le mercredi, et présentement c'est souvent le lundi et le jeudi. Je comptais avoir une lettre aujourd'hui et il n'en est point venue; j'en avais besoin pour en faire une, je n'ai donc rien à vous dire; il n'y a ici aucune nouvelle et je ne vous écris que pour maintenir la règle des huit jours. Je suis dans mon tonneau, mon petit chien couché sur mon bras, effilant mes chiffons, et n'ayant pas plus de pensées ni d'idées qu'un automate.

Ce lundi matin.

Je n'ai rien entendu qu'il vaille la peine de vous être redit, mais si ma dernière lettre vous a donné quelques inquiétudes sur ma santé, il faut vous rassurer; mes insomnies sont les mêmes, mais grâce à mon extrême sobriété, je n'ai plus de visions ou de vertiges, comme il vous plaira de les nommer. La crainte de leur retour me rendra exacte au régime.

On a ici la fureur de se marier; ce serait une belle occasion pour satisfaire votre goût pour les noms propres, mais je ne saurai croire qu'il soit assez vif pour que je doive me donner l'ennui de faire une légende.

Votre M. Colonna, qui soupe souvent chez moi, et que je crois qu'il ne manque pas d'esprit, ira en Angleterre après Pâques. Ce sera une occasion de vous envoyer le *Voyage Pittoresque* s'il paraît alors, ce dont je doute, et par-dessus le marché les discours prononcés à l'Académie jeudi dernier par M. Ducis, et celui de M. l'Abbé de Radonvilliers, qui en qualité de Président a été forcé de lui répondre. Ce Ducis succède à Voltaire. J'aurai tantôt l'ennui de le lire. Ces bavarderies d'éloges sont pitoyables.

Wiart a donné au procureur de votre Chevalier cinquante écus; il devait examiner les dettes, en rendre compte; ce qui était nécessaire avant d'ouvrir la prison. Il y a environ quinze jours que l'argent en est donné et que nous n'entendons de lui rien. Que faut-il faire?

LETTRE 764.—Inédite.

LETTRE 765

Ce samedi 13 mars 1779.

Je vous écris aujourd'hui, parce que je me trouve seule. Il est vrai qu'en attendant à demain j'aurai vraisemblablement une de vos lettres, et par conséquent plus de matiére pour remplir celle-ci. Mais aussi je pourrais bien n'en pas recevoir, vu l'irrégularité des courriers. Enfin me voilà à vous écrire, je pourrais vous dire, et *je finis n'ayant rien à vous dire.* C'est une citation d'une petite fille qui écrivait à son frère : Je vous écris parce que je ne sais que faire, et je finis, etc.

Enfin l'affaire de votre prisonnier va se terminer. Je laisse totalement à Wiart le soin de cette affaire, non point par paresse, mais parce que je n'y entendrais rien.

Votre M. Colonna plaît assez à ceux qui le voient chez moi ; sa figure est bien, son son de voix est désagréable ; il sait assez bien notre langue ; il est extrêmement poli ; son maintien et ses manières sont nobles ; il joue au whisk, fait la partie de Mme de Luxembourg chez moi tous les vendredis ; il va souper chez elle pour le moins une fois la semaine ; voilà où se borne ce que je fais pour lui.

Cette semaine je n'ai presque pas quitté le lit. La paresse y a eu plus de part que les incommodités. Celles que j'ai eues étaient de la faiblesse causée par les insomnies, et j'ai lieu de croire que les insomnies sont l'effet des mauvaises digestions. J'ai pris une ferme résolution de ne presque point manger. Quand on est très-vieille, qu'on ne fait point d'exercice, on n'a point besoin de nourriture. Tout ce qui excède ce qui est nécessaire fait mal. Je ne me mets plus à table quand je soupe chez moi, je connais ma faiblesse, et comme actuellement j'ai un assez bon cuisinier je ne répondrais pas d'enfreindre mes belles résolutions ; je mange donc toute seule un petit potage et quelques brimborions que j'envoie demander à table. Les jours que je soupe dehors cela est différent, et c'est là où j'exercerai mon courage.

J'ai un grand chagrin, j'ai perdu vos petits ciseaux ; je ne les ai prêtés à personne ; il faut qu'en les mettant dans ma poche ils soient tombés par terre sans que je m'en sois aperçue ; ce n'est pas chez moi, parce qu'on les aurait retrouvés. Je les aimais d'autant plus qu'ils donnaient le démenti à la super-

Lettre 765.—Incomplète dans les éditions précédentes.

stition, qu'il fallait se garder de recevoir des ciseaux de ses amis, parce qu'ils coupaient l'amitié.

Je reçus dimanche dernier en même temps que votre lettre une de Lindor de huit pages avec l'enveloppe écrite. Il me mande bien des choses qui me font plaisir, mais qui sont quelquefois un peu embrouillées. De plus, son écriture n'est pas fort lisible ; il promet de revenir ici le mois prochain, je serai fort aise de le revoir, il sera bien reçu de toutes ses connaissances. Je vous prierai de m'envoyer par lui deux petites bouteilles de Stoughton, je me suis bien trouvée de l'usage que j'en ai fait.

Nous avons ici depuis mardi la Duchesse de Leinster. Je n'ai point pu aller chez elle, elle n'a point pu venir chez moi.

Ce dimanche 14.

Le courrier manque, je ne comprends rien à ces irrégularités ; elles rendent notre correspondance beaucoup moins agréable. N'ayant point de lettres nouvelles, je vais relire votre dernière. Elle est lue, et à cette seconde lecture je la trouve encore meilleure que je ne l'ai trouvée à la première. Ah ! oui ; je vous trouve très-philosophe ; toutes vos réflexions sont justes et sages ; mais êtes-vous heureux ? Ce doit être le but de la philosophie et la preuve qu'on la possède. Pour moi, j'en suis bien loin, mon caractère y est un obstacle invincible ; toutes mes réflexions sont semblables aux vôtres, mois mon caractère s'oppose à les suivre, et je m'aperçois avec grande honte et chagrin, que je suis plus imparfaite que jamais ; j'ai continuellement besoin de me rappeler mon âge et ces vers de Voltaire, qui dit :—

"Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tous les malheurs."

Il existe une personne dont je connais tous les défauts, contre laquelle je suis sans cesse irritée, que je trouve vaine, légère, imprudente, insociable, laquelle cependant est ma plus intime amie ; cette personne, c'est moi. Il serait fort convenable de me retirer du monde, c'est-à-dire de la société des personnes du grand monde, mais cette société est pour moi ce que la Rochefoucauld dit de la cour : *Elle ne rend point heureux, mais empêche de l'être ailleurs.* Je prends donc le parti de ne rien changer à la vie que je mène ; je fais des fautes, je m'en repens, je les répare, et j'y retombe. J'ai quelques espérances que les mesures que j'ai prises en faisant venir mes parents me seront

de quelque utilité ; je m'accoutume à mon neveu, son caractère me paraît bon ; il est très-complaisant sans être flatteur ; il a l'apparence de l'amitié ; eh ! qui est-ce qui en a le sentiment ? l'a-t-on soi-même ? et en s'examinant sévèrement, ne trouve-t-on pas que tout ce que l'on fait n'est que pour soi ? Mais parlons d'autre chose.

J'ai absolument pensé comme vous sur le *Voyage pittoresque ;* cette description de la fête de Délos est déplacée ; c'est une suite du peu de goût qui règne, et qui pourrait donner un air de fable à un ouvrage qui n'est point fait pour être agréable, mais pour être simplement instructif.

M. de Tressan, qui est actuellement le seul éditeur de la *Bibliothèque des Romans*, m'a envoyé les *Amadis* en deux volumes fort épais, avec une lettre chargée de louanges à faire vomir ; voulez-vous que je vous envoie cet ouvrage avec les feuilles de la *Bibliothèque ?*

Je vous enverrai les discours de l'Académie ; si vous vivez dans la retraite que vous dites, vous aurez le loisir de les lire. Vous me ferez beaucoup de plaisir si vous me dites naturellement ce que vous en pensez.

Mme de Mirepoix passa hier la soirée chez moi avec Mmes de Caraman, de Boisgelin et huit ou neuf autres personnes. Nous jouâmes au loto ; après le jeu, la conversation se tourna à raconter de petites anecdotes. Mme de Boisgelin dit qu'une dame était venue faire sa cour à Bellevue aux dames de France [1] ; elle s'occupa à lui faire les honneurs du dîner, en lui offrant et lui nommant tous les plats ; elle la refusa en lui disant *qu'elle avait fait son affaire dans le premier plat.*

Madame la Princesse de Conti voulant faire une politesse à une dame qui avait soupé chez elle, lui demanda ce qu'elle avait fait au jeu : *Ah !* dit-elle, *je m'en suis flanqué pour cinquante francs.*

Une autre dame racontait au Chevalier de Chastellux qu'elle avait causé avec une femme extrêmement précieuse et bel esprit, qui l'avait si fort ennuyée, qu'elle aurait voulu avoir *cent coups de pied au cul* et en être quitte ; enfin qu'elle l'avait rendue *triste comme un rat.*

Toutes ces choses nous firent extrêmement rire, et ne vous en donneront peut-être pas la moindre envie.

Je laisse la place à Wiart pour vous parler du prisonnier.

[1] Mesdames, filles de Louis XV.

“ J’ai exécuté, Monsieur, les ordres que vous m’aviez prescrits. Je n’ai point donné à M. le Chevalier Echlin l’argent qui devait servir à son élargissement. Il a fallu délivrer d’abord cinquante écus au procureur chargé de son affaire, et puis dix-huit louis à un seul de ses créanciers qui était le seul qui avait le droit de le retenir en prison, et cet écrou levé M. le Chevalier Echlin comptait sortir demain de cet asile. Il m’avait dit qu’il devait encore au concierge de la prison, mais que M. Panchaud répondrait pour lui de cette somme. Mais je viens de recevoir une lettre de lui par laquelle il me mande qu’il ne pourra sortir de prison que quand il se sera acquitté avec le concierge de douze louis et demi qui lui est dû. Je lui ai fait réponse que mes pouvoirs ne s’étendaient pas par delà les vingt-cinq louis que vous aviez ordonné pour sa délivrance, et que je prendrais la liberté de vous mander les secours dont il avait encore besoin pour son élargissement.

Je crois que tout ceci est véritable, ayant vu par moi-même les sommes qu’il pouvait devoir.

J’attends vos ordres, Monsieur, et je les exécuterai.

J’omets de vous dire que M. le Chevalier Echlin me mande qu’il va écrire en Angleterre.”

LETTRE 766

Paris, ce 21 mars 1779.

Point encore de courrier aujourd’hui, rien n’est plus insupportable ; quelle en peut être la cause ? Si c’est la curiosité des bureaux, ils ne tirent pas grandes lumières de nos lettres ; j’en recevrai vraisemblablement demain ; je pourrais remettre à mercredi à vous écrire ; mais je répugne au plus petit dérangement ; cependant je ne sais trop que vous dire. Je pourrais vous parler de ma santé ; je me porte bien aujourd’hui, mais j’ai été assez incommodée toute la semaine passée de l’insomnie et de fortes vapeurs. Après la goutte, que je crois le plus grand des maux, je placerais les vapeurs.

On a tous les malheurs, ou on se persuade les avoir ; celui qui m’effraye le plus, et qu’il me paraît impossible qu’il ne m’arrive pas, c’est l’abandon, et voilà ce qui fait venir neveu et nièce d’Avignon. Vous jugez que je n’en tirerai pas grand parti,

Lettre 766.—Incomplète dans les éditions précédentes.

cela pourrait bien être ; vous me conseillez de les prendre à l'essai ; mais toute entreprise peut-elle être pour moi plus longue que ne serait un essai pour d'autres ? De plus, le hasard fait que l'appartement qu'ils occupent à Saint-Joseph n'est loué que pour deux ans. Et puis, les arrangements que je fais avec eux ne me forceront pas à les voir plus souvent que je ne voudrai. Ils me coûteront à peu près deux mille écus par an, c'est environ la somme que je mettais en épargne. Jusqu'à présent je me trouve assez bien d'avoir mon neveu ; sa femme ne se souciera pas je crois de faire beaucoup de connaissances, elle a des parents ici. Montrouge, où mon frère passe les étés, sera pour elle une grande ressource. Il fallait la faire venir si je voulais garder mon neveu. Enfin cette compagnie, quelle qu'elle puisse être, me rassure l'imagination contre la crainte de l'abandon ; rien ne me paraît plus triste que de ne tenir à rien : mon âge, l'aveuglement et la surdité rendent la solitude un état insoutenable. Mais changeons de conversation.

M. de Lauzun, avec deux vaisseaux et un très-petit nombre de troupes, a pris votre Sénégal qui était votre traite des nègres ; M. de Choiseul contait hier que M. de Sartine, en lisant au Roi le détail de cette expédition, hésitait un peu à en dire toutes les circonstances ; M de Maurepas l'obligea de n'en omettre aucune ; il apprit donc au Roi que la garnison anglaise consistait en quatre hommes, dont il y en avait trois malades, et M. de Choiseul nous dit que celui qui restait s'était apparemment rendu de bonne grâce, et qu'il ne doutait pas qu'on ne lui eût accordé les honneurs de la guerre. Si dans cet exploit M. de Lauzun avait trouvé quelques mines d'or, cela vaudrait bien autant que la gloire qui lui en reviendra.

M. de Choiseul promet le troisième cahier de son *Voyage* dans douze ou quinze jours ; je voudrais que nous pussions l'avoir quand M. de Colonna partira pour Londres.

Vous me ferez plaisir de dire à M. Selwyn que je vous ai prié de lui payer toutes les commissions dont il a bien voulu se charger. Elles ne sont pas fort considérables. Il compte revenir ici dans le courant du mois prochain. J'en serai bien aise, ce n'est pas cependant une grande ressource.

Adieu, mon ami, je ne trouve rien à vous dire de plus.

Je vous prie de dire à M. Selwyn que j'ai fait demander son passe-port, et que le premier commis des affaires étrangères a répondu que les Anglais n'en avaient pas besoin pour venir en

France, et qu'il leur était libre d'y venir quand ils voudraient, mais qu'il leur en fallait un pour retourner de France en Angleterre.

LETTRE 767

Ce dimanche 28 mars 1779.

Il faut s'y accoutumer, point de courrier encore aujourd'hui, celui qui arrive le mercredi est bien plus exact ; il faut bien que cela dépende du vent, car pourquoi n'aurait-on pas dans les bureaux la même curiosité pour les lettres du mercredi qu'on a pour celles de dimanche ? Quoiqu'il en soit, il ne faut pas interrompre la correspondance, n'eût-on rien à dire. Je suis dans le cas aujourd'hui, je ne sais pas la plus petite nouvelle, à moins que ce n'en soit une que le Prince de Montbarey [1] a fort mal aux yeux.

Les seigneurs de Chanteloup partiront d'aujourd'hui en huit, après souper, comme à l'ordinaire, et ils dîneront le lendemain lundi à Chanteloup ; Monsieur le Duc d'Orléans et Mme de Montesson y feront un petit voyage dans le mois de juin. Ils sont actuellement à Sainte-Assise, dont ils reviendront pour les cérémonies et les actes réligieux de ce temps-ci ; ils sont très-pieux l'un et l'autre. Je voudrais bien en cela leur ressembler.

Lindor ira dans le courant de l'été à Chanteloup, il y sera reçu à merveille ; on est ravi de faire voir l'obélisque, monument étonnant et qui par sa solidité persuade qu'il subsistera autant que les pyramides d'Egypte. Lindor vous en fera la description. Je voudrais qu'on en fît la gravure.

Le fils de Mme de Damas, sœur de Mme du Châtelet, épouse Mlle de Langeron, cousine germaine de Mme de Brienne. Elle aura 25,000 livres de rente, logée et nourrie, et dix-huit cent mille qui lui sont assurées, et vraisemblablement encore bien plus que cela.

Lindor me mande qu'il partirait au plus tard le 11 d'avril, je me fais un grand plaisir de son arrivée. Ce sera quelqu'un à qui je pourrai parler de vous. Je voudrais qu'il vous donnât le mémoire des emplettes qu'il a faites pour moi, et que vous voulussiez bien l'acquitter en y joignant du Stoughton et du thé, deux choses dont je fais un usage journalier.

Lettre 767.—Inédite.

[1] Alexandre-Marie-Léonor de Saint-Mauris, Prince de Montbarey (1732-96) ; il était adjoint au ministre de la guerre.

Je vous rendrai bientôt votre M. Colonna, il doit aller passer trois ou quatre mois chez vous. Il me manquera pour le whisk de Mme de Luxembourg. Ce jeune homme a de la politesse, les manières nobles, peut-être a-t-il beaucoup d'esprit, je n'en sais rien, je ne l'ai point entendu causer ; les jugements qu'il porte peuvent être de lui, ils peuvent peut-être aussi n'en pas être ; il voit plusieurs de nos gens de lettres.

J'entendis dire hier que nous vous envoyons Linguet pour traiter de la paix. Il n'y a rien d'absurde qui ne se dise, et il y a toujours des sots pour le croire. Pour moi, mon ami, je ne crois rien, j'écoute tout ce qui se dit sans me donner la peine de le réfuter ni sans avoir la sottise de le croire.

LETTRE 768

Paris, ce dimanche 11 avril 1779.

Enfin j'ai reçu votre lettre aujourd'hui, elle m'a fait autant plus de plaisir que ce grand détachement de tout qui vous rend si heureux me prouve une santé en fort bon état. Votre prisonnier est aussi fort content, il sortit hier de sa prison. Je lui crois peu d'argent pour l'habiller et pour sa route, mais il ne m'importe guère. Vous avez fait une bonne œuvre, il se corrigera s'il veut, cela ne vous fera plus rien.

Le Selwyn me mande qu'il part le mercredi de Pâques, et arrivera le mercredi de Quasimodo ; je crois que tous ses projets ne sont pas encore bien constatés ; c'est Wiart qui est chargé de son logement, de sa voiture. Je suis tout au plus comme avocat consultant. Il restera, il partira, j'ai la prétention d'être, ainsi que vous, indifférente à tout. Votre exemple est pour moi une forte leçon. Il serait beau que votre vieillesse, dont vous me parlez sans cesse, vous eût amené à ne vous soucier de rien, et que moi j'eusse la folie de me soucier de quelque chose.

Nous croyons ici l'Espagne déclarée [1] mais nous n'en avons pas une entière certitude. On me dit hier qu'il était question

LETTRE 768.—Inédite.

[1] "L'Espagne ne déclara pas la guerre à l'Angleterre avant le mois de juin de cette année, mais en avril 1779 la France et l'Espagne signèrent une convention où chacune des puissances déclarait les avantages qu'elle voulait obtenir, et où, entre autres articles, on stipulait qu'aucune paix ne serait conclue avant la reddition de Gibraltar à l'Espagne. (Lecky, *Histoire du XVIII[e] Siècle*, éd. 1896, tome v, p. 6.)

du mariage de l'aînée des filles de l'Altesse votre nièce avec Milord Carmarthen,[2] mais qu'il souffrait quelque difficulté.

Tout le monde ici se marie, il y a plus de mariages cette année qu'il n'y en a eu depuis trois ou quatre ans.

Pourquoi ne me parlez-vous plus de vos nièces, ni du Richmond, ni des Conway, ni du petit Craufurd ? malgré le détachement j'aimerais à en entendre parler.

Le Colonna vous portera les feuilles de la *Bibliothèque* et le roman d'*Amadis* si vous me mandez qu'il vous fera plaisir.

Le thé et le Stoughton sont le payement de ces emplettes, il me semble que le ric-à-ric ne convient point entre nous.

À 2 heures après minuit.

J'ai vu ce soir la Duchesse de Leinster, elle part mercredi pour Londres ; je pourrais bien vous écrire par elle, et vous envoyer des brochures ; pour le quatrième cahier du *Voyage Pittoresque*, il ne paraît pas encore, ce sera le Colonna qui vous le portera.

LETTRE 769

Paris, ce lundi 12 avril 1779.

La Duchesse de Leinster veut bien se charger de mon paquet ; il contient trois *Bibliothèques des Romans* et l'*Amadis* de M. de Tressan. J'aurais voulu avoir votre consentement avant de vous l'envoyer ; mais, toutes réflexions faites, s'il ne vous plaît pas, il plaira à quelqu'une de vos nièces. J'ai beaucoup de regret du départ de la Duchesse ; c'est une femme charmante, vraie, naturelle, douce, sensible, très-raisonnable, et dont j'ai reçu mille marques de bonté ; son mari, M. Ogilvie, est très-honnête homme.

La Duchesse se proposait de vous dire mille choses de ma part dont je ne la chargeai point, et comme elle me dit son projet je l'ai priée bien fort de l'abandonner. Elle voulait vous dire que je parlais beaucoup de vous (ce que je ne fais jamais). Ainsi je vous préviens que tout ce qu'elle pourra vous dire est

[2] Francis Godolphin Osborne (1750–99), Marquis de Carmarthen, plus tard (en 1789) cinquième Duc de Leeds. Le bruit était fondé. Walpole, dans une note à une de ses propres lettres, déclare que "le mariage fut rompu, le Duc, n'étant pas à même d'assurer un avenir convenable ; Lord Carmarthen avait des enfants d'un premier lit auxquels le domaine entier était dévolu."

LETTRE 769.—Incomplète dans les éditions précédentes.

de sa pure invention, et du désir qu'elle a de m'obliger. Vous la garderez deux mois, elle retournera ensuite à Aubigny et passera par Paris.

La Reine s'établit aujourd'hui à Trianon pour achever le terme qu'on prescrit après la rougeole pour ne voir personne ; elle ne voit que son service, et quatre courtisans qu'elle a choisis pour lui tenir compagnie, le Duc de Coigny, le Duc de Guines, le Baron de Besenval et M. d'Esterhazy. Le Roi ne lui marque pas un grand empressement ; notre ministère ne redoute pas son crédit : ce ministère n'a pas grande considération ; on l'affuble de pointes, de rébus, de calembours. On dit : " Pourquoi le Roi a-t-il une chasse du vol ? pourquoi des faucons ? ne serait-il pas mieux d'avoir des aigles, de les placer dans son conseil ? "—" Oh ! non," dit-on, " il a préféré des grues." Et puis, on annonce un changement dans le ministère, un M. de Bièvre, diseur de pointes et de bons mots, à la place de Maurepas ; Linguet, à celle de garde des sceaux ; Beaumarchais, à la marine ; Mlle d'Éon, aux affaires étrangères. Vous voyez que nous ne disons pas comme chez vous des injures à nos ministres ; nous nous contentons de les tourner en ridicule, et le choix de leurs successeurs n'est pas mal assimilé à leurs caractères. On laisse M. Amelot,[1] comme n'ayant rien à changer pour qu'il soit assorti à ces nouveaux venus.

Vous voyez que je profite de l'occasion ; cette lettre ne sera pas ouverte. On parle très-sérieusement de la déclaration de l'Espagne ; pour moi je vous avoue que tout cela m'est indifférent. Je désire la paix, et tout ce qui la pourra procurer (quand ce serait à notre confusion) me sera agréable.

Jouissez du charme de votre indifférence, applaudissez-vous de ne rien aimer, et livrez-vous à l'espoir de faire des prosélytes. Ne me parlez plus de votre vieillesse ; nous avons un proverbe, fort trivial, à la vérité, qui dit *qu'il ne faut point parler de corde dans la maison d'un pendu.*

Vous avez peut-être raison de me croire l'esprit peu délicat et peu fin, mais je n'ai cependant pas besoin que, pour se faire entendre, on articule les mots et les paroles.

Je ne m'attends pas que Lindor me cause beaucoup de satisfaction ; il sera plus content de moi que je ne le serai de lui ; j'aurai la complaisance d'écouter ses folies, et je ne l'entretiendrai pas des miennes, c'est-à-dire de mes vapeurs.

[1] Secrétaire d'État pour l'intérieur. (B.)

On parle d'une nouvelle édition de Voltaire qui sera de cent vingt et tant de volumes in-octavo; le recueil de ses lettres sera de vingt-deux. Je ne veux point donner celles que j'ai de lui, je ne veux donner aucune occasion de parler de moi; je doute que ce recueil de lettres ait un grand succès; on les recherchera avec fureur, mais il sera dans quelques années peu lu et peu considéré. Pour dans ce moment-ci, c'est un fanatisme outré que l'adoration qu'on a pour tout ce qui vient de lui.

Il faut que je vous querelle. D'où vient ne me parlez-vous plus de personne, de vos nièces, de l'Altesse, de ses filles, de Mlles Keppel, des Miladys Churchill, Cadogan, Ailesbury, des Ossory, et surtout de M. Conway. Est-il à son gouvernement [2]? N'en êtes-vous pas inquiet? Je m'intéresse à lui très-sincèrement. Pour notre Lindor, je ne m'en soucie guère, c'est une tête tournée, il n'y a pas moyen d'interpréter autrement l'amour effréné qu'il a pour cette bamboche.[3]

Est-ce que vous ne voyez jamais le Duc de Richmond? Je trouve qu'il y a de l'affectation à vous de ne m'en jamais parler, mais c'est que vous redoutez toujours mon indiscrétion, et vous avez tort. Je ne parle jamais de vous.

Voilà une fort longue lettre: quand je l'ai commencée, j'étais en peine de quoi je la remplirais.

Vous avez cru me mettre à mon aise en me disant que vous ne craigniez plus que nous parlassions d'amitié; je ne sais d'où vient ce consentement m'en a ôté le pouvoir; je suis accoutumée à votre sévérité, votre indulgence me surprend et me déconcerte; c'est ne vous rien cacher de tout ce que je pense et de tout ce que je sens.

LETTRE 770

Ce dimanche 18 avril 1779.

Le Selwyn arriva mercredi au soir, 14 du mois; j'avais infiniment de monde; il vint jusqu'à la porte de la salle à manger, et comme il était en frac, il n'entra pas. Le lendemain jeudi, il vint à midi; il m'apporta votre livre, du thé et des petits ciseaux dont je lui avais donné la commission. Je l'attendais le soir à souper; il me fit dire qu'il n'avait pas dormi

[2] Il était gouverneur de l'île de Jersey.
[3] Sa fille adoptive, "Mimie" (Maria Fagniani).

Lettre 770.—Incomplète dans les éditions précédentes.

la nuit précédente et qu'il allait se coucher. Le vendredi, il vint souper, m'apporta des rasoirs pour mon neveu, et des éventails de douze sous la pièce ; il joua au loto, resta à causer entre Mme de Beauvau, Mme de Cambis et moi, nous raconta tous ses projets, ses craintes, ses espérances sur le parti qu'il faudrait qu'il prît pour posséder sa Mimie, et dont le père, qu'il attend tout à la fin du mois, doit décider.

Hier, samedi, il soupa encore chez moi avec l'Abbé Barthélemy, le Prince de Bauffremont, M. et Mme d'Angosse,[1] habitants de Saint-Joseph, Mlle Sanadon et mon neveu ; nous fîmes un loto ainsi que la veille, c'est l'amusement de tous les soirs.

Aujourd'hui il soupera avec moi chez la Comtesse de Choiseul, petite sainte ; demain chez les Caraman, mardi chez les Necker ; nous avons des arrangements pour dix ou douze jours.

Votre prisonnier devait partir demain, mais Wiart m'apprend qu'il vient d'en recevoir une lettre pour le prier de lui prêter dix louis, ce qui comme de raison il a refusé.

M. Selwyn ne m'a pas encore remis votre argent. Il veut faire évaluer la monnaie qu'il apporte avec la nôtre.

Le *Courrier de l'Europe* nous avait appris la tragique aventure de la maîtresse [2] du Sandwich ; personne ici n'a imaginé que la politique pût y avoir quelque part. Je crois que si on refusait à Lindor sa Mimie, il pourrait bien aussi se tuer ; c'est une folie dont il n'y a point d'exemple. Il m'a remis aussi le Stoughton que j'oubliais, dont je vous remercie.

Voici l'article du Selwyn fini. Venons à celui qui m'intéresse bien davantage. Ma nièce d'Avignon est arrivée ce matin ; elle est descendue à Montrouge chez mon frère, a envoyé dire à son mari qu'elle l'attendait ; il a été la prendre, ils sont actuellement ici dans leur appartement ; je leur ai fait donner à dîner, et quand j'aurai fermé cette lettre, je les enverrai chercher. Je prévois bien, ainsi que vous, que cette société ne sera pas sans inconvénients ; mais je crois avoir pris de justes mesures pour éviter presque tous ceux dont vous me parlez ; je ne la présenterai à personne, si ce n'est de la nommer à ceux et à celles avec qui elle soupera chez moi, qui ne sera pas exactement toutes les fois que j'aurai grand monde. Mon frère s'établit à Montrouge jeudi prochain ; elle partagera son temps entre lui

[1] M. d'Angosse était Béarnais ; il avait epousé une fille du Marquis de Bonac, qui avait été ambassadeur de France en Hollande. (B.)

[2] Miss Martha Ray, qui essuya, au sortir du théâtre de Covent Garden, les coups de feu d'un amant désappointé nommé Hackman.

et moi : je suis déjà convenue avec son mari de ce que je vous viens de dire. Vous avez peut-être toute raison en prévoyant que ce sera moins un agrément qu'un embarras dans ma vie. Mais, mon ami, vous ne savez pas à quel point mon caractère est faible, et l'abattement où je tombe quand je crains de passer mes soirées seule ; la sorte d'humiliation qui tient à l'abandon m'est absolument insupportable ; j'aimerais mieux le sacristain des Minimes [3] pour compagnie, que de passer mes soirées toute seule ; c'est un point fixe que j'ai dans la tête, une espèce de folie qui me fit aller il y a vingt-cinq ans en province, où je passai une année entière. Enfin, que vous dirai-je ? il m'est nécessaire de n'être pas abandonnée à mes réflexions ; si je ne craignais que vous ne traitassiez ce que j'ai à vous dire de métaphysique, je vous dirais tout ce qui se passe en moi ; mais à quoi cela servirait-il ? à vous attrister peut-être, ou au moins vous ennuyer.

Tout ce que je me permets de vous dire, c'est que mon âme a autant d'activité que si je n'avais que trente ans, qu'elle ne peut en faire nul usage, et que je suis peut-être moins malheureuse par le peu d'amitié que je vois qu'on a pour moi, que par l'indifférence que j'ai pour toute chose. En voilà assez. Je vais envoyer chercher ce népotisme.

Vous savez la paix d'Allemagne [4] ; je ne saurais perdre l'espérance que la nôtre avec vous n'arrive, nous là désirons trop de part et d'autre, et elle nous est trop nécessaire ; mais du moins qu'elle règne toujours entre vous et moi ; traitez-moi avec douceur, bannissez la crainte d'un attachement trop vif, ne cherchez point à le détruire. Qu'avez-vous à m'apprendre qui puisse vous être utile ? Je sais que je ne vous reverrai jamais ; malgré cela, je ne puis me passer de votre amitié.

La Duchesse de Leinster vous aura remis les *Amadis*, ils m'ont fait vraiment plaisir. Un de mes malheurs, c'est de ne savoir que lire, les grandes histoires me paraissent de vieilles gazettes rédigées par des fats qui ne cherchent qu'à faire montre de leur savoir et de leur bel esprit.

Parlez-moi donc de vos nièces, de vos lectures, de vos amusements.

Ce lundi 19, à sept heures du matin.

Bien des nouvelles ! Lindor reçut hier des lettres d'Italie qui

[3] Voyez la lettre 43.
[4] La paix de Teschen, qui termina la guerre pour la succession de la Bavière. (A.M.)

le font partir ce matin avec les deux femmes qu'il a avec lui, pour aller à Lyon chercher la petite fille qu'il trouvera, ou qu'il attendra, conduite par son père, sa mère et sa grand'mère ; le père et la petite fille partiront tout de suite pour venir à Paris ; Lindor alors saura sa destinée, si on lui permettra d'emmener tout de suite la petite fille en Angleterre, ou si on voudra qu'elle reste à Paris. La tête de ce pauvre homme est renversée, son économie céde à la passion qu'il a pour cette marmotte ; mais cela n'est pas sans douleur.

Il remit hier à Wiart les deux billets que vous aviez donnés sur le Chevalier Lambert.[5] Je ne vous parlerai plus de Lindor que quand il sera de retour.

J'ai vu ma nièce, j'en suis contente ; ses projets sont conformes à mes intentions. J'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me causera aucun embarras ; elle n'a, dit-elle, pour objet que moi ; elle ne se soucie de faire connaissance avec personne, ne me verra qu'aux heures qui me conviendront, s'en retournera à Avignon, si j'y consens, dans le courant d'octobre. Ne me demandez plus à quoi elle me sera bonne, je n'en sais rien ; mais je pense qu'elle me sera ce qu'est un garde-fou, qui n'est nécessaire que pour rassurer l'imagination.

Quand vous recevrez cette lettre la Duchesse de Leinster vous en aura remise une autre. Je vous écrirai par M. Colonna, je ne sais si le quatrième cahier paraîtra avant son départ.

Nous avons ici un procès assez curieux pour un enfant sourd et muet qui fut trouvé presque nu auprès de Péronne ; il est actuellement chez l'Abbé de l'Épée,[6] qui prétend que cet enfant est fils d'un Comte de Solar, que sa mère étant devenue veuve et amoureuse d'un petit bourgeois, nommé Cazeau, lui avait confié cet enfant pour le mener à Bagnères, et avait comploté avec lui de publier sa mort et de faire enterrer un autre enfant sous le nom du petit Comte de Solar. La dame de Solar est morte ; le Cazeau, son amant, qu'elle voulait épouser, a été arrêté, et il est depuis quelques mois dans les prisons du Châtelet. M. Élie de Beaumont plaide pour lui ; on lui a dit apparemment que j'avais été contente de son premier *Mémoire*, il m'a écrit pour m'en remercier, et m'en a envoyé un second que j'ai commencé hier et que je vais finir. Êtes-vous curieux

[5] Banquier anglais à Paris.

[6] Charles Michel, Abbé de l'Épée (1712–89), le célèbre instructeur des sourds-muets. On lui prouva qu'il se trompait en prenant l'enfant en question pour le fils du Comte de Solar.

de cette affaire ? Elle est curieuse et intéressante, je pourrais vous envoyer par M. Colonna tout ce qui sera écrit pour et contre.

LETTRE 771

Ce dimanche 25 avril 1779.

La poste a repris ses mauvaises habitudes, point de courrier aujourd'hui. Je pourrais sans craindre de blesser votre impatience remettre à mercredi à vous écrire, mais ce retardement rendrait encore moins intéressant ce que j'ai à vous apprendre.

D'abord je vous ai mandé la sortie de votre prisonnier, la lettre qu'il avait écrite à Wiart pour l'engager à vous demander encore dix louis, le refus qu'il en fit ; il réitera le lendemain, et il reçut la même réponse ; il passa chez moi le matin, on lui dit que je dormais, nous n'en avons pas entendu parler depuis ; voilà une affaire finie.

M. Selwyn me remit aujourd'hui huit jours l'argent que vous me deviez, il y a trois louis par-delà les neuf cent francs, pourquoi cela ? En agissant de la sorte vous m'ôtez la liberté de vous demander du Stoughton et du thé. Il ne faut point être strict avec ses amis, il faut réserver cette régularité pour la correspondance des lettres. Notre bon ami Lindor en reçut une dimanche dernier qui lui apprit que le père, la mère, la grand'-mère et la petite fille partaient pour se rendre à Lyon, et lui livrer l'objet de son amour. Sur-le-champ il forma la résolution de partir, ce qu'il fit le lendemain lundi ; il doit y être arrivé hier ou avant-hier, il devait m'écrire aussitôt qu'il serait arrivé, je vous apprendrai ce qu'il m'aura mandé.

On dit ici que le Prince de Nassau[1] va faire une descente à Jersey dont il sera Roi. Que cela ne vous empêche pas de dormir, croyez-moi ; on dit aussi que votre conquête de Sainte-Lucie ne vous est pas fort avantageuse, tout Anglais qui y met le pied meurt subitement ; notre garnison était très-faible, c'est ce qui vous l'a fait prendre.

Il ne reste plus à la cour ni à la ville aucun garçon ni fille à marier ; depuis deux mois il y a tous les jours deux ou trois mariages. Les pères et mères apres avoir marié leurs enfants

LETTRE 771.—Inédite.

[1] Le Prince Charles-Henri-Nicolas-Othon de Nassau-Siegen (1745–1808), à la tête d'un petit corps de troupes, fit le 1 mai une descente sur Jersey, qui fut repoussée sans difficulté par les Seaforth Highlanders et la milice locale.

se marient aussi chacun de leur côté, et moi je dis, que de malheureux à qui l'on va donner l'être !

Ma nièce est arrivée, je me flatte que vous préventions aussi bien que les miennes (car je n'étais pas exempte d'en avoir de semblables) seront fausses ; je pourrais vous dire ce qui me le fait croire, mais il faudrait entrer dans des détails longs et ennuyeux ; il suffit de vous dire qu'ils ne me gêneront point, et qu'ils n'augmenteront pas ma dépense autant que je le croyais.

L'Idole a un souper tous les samedis ; ce fut hier le second ; j'y fus avec mon neveu ; il y avait un pharaon dans une chambre, dans une autre un loto, des whisk, des picquets ; dans la salle à manger une table de vingt couverts servie splendidement ; dans la pièce où étaient les différents jeux une table de dix couverts servie en ambigu. Je restai à la table de loto où l'on m'apporta ma soupe et de deux ou trois plats que j'envoyai chercher à la grande table. Il est impossible d'être plus polie et plus attentive que l'Idole l'est chez elle, et qu'elle le fut particulièrement pour moi. Tous les jeux finirent de bonne heure, les vingt-cinq ou trente personnes qui y passèrent la soirée se retirèrent de bonne heure. Il ne resta que la Maréchale de Luxembourg, Mme de Cambis, le Vicomte de Beaune et moi. Nous quittâmes l'Idole à deux heures et demie ; j'ai assez bien dormi cette nuit. Je soupe ce soir avec mon neveu chez la petite sainte ; ma nièce ne se soucie point de souper en ville, elle aime à se retirer de bonne heure ; j'ai tout lieu de croire qu'elle ne m'embarrassera pas.

Que dites-vous de tous ces détails ?

La cour s'établit aujourd'hui à Marly jusqu'au 22 mai, il n'y aura point de Compiègne.

On annonce des édits assez onéreux.

LETTRE 772

Ce lundi 3 avril [mai] 1779.[1]

Je dois pour le moins deux réponses à deux de vos lettres. Je n'ai reçu celle du 17 que le 29. Celle d'aujourd'hui est du 25 ; je commencerai par celle-ci.

Je suis confondue, accablée, humiliée, écrasée de votre critique d'*Amadis*. Oui, j'avouerai, à ma honte, que je l'ai trouvé très-agréable, le style naïf, facile ; à la vérité, les événe-

LETTRE 772.—[1] Cette lettre est datée "3 avril," mais fut évidemment écrite en mai.

ments et les personnages se ressemblent, les mœurs sont un peu négligées, mais il y a de la bonne foi, une grande générosité ; on n'était point métaphysicien dans ce temps-là, on croyait tout et l'on ne craignait rien [2] ; mais je ne prétends pas défendre mon goût ; je ne le crois pas bon, puisqu'il n'est pas conforme au vôtre. Venons à Lindor.

Je crois que je vous mandai son arrivée ici. Il comptait y attendre sa Mimie ; son père lui avait mandé qu'il la conduirait jusqu'à Paris ; mais il reçut, quatre jours après qu'il y fut arrivé, une lettre qui lui mandait que la petite fille serait conduite par ses parents à Lyon, et qu'elle y serait tel jour, je ne me souviens plus des dates, et pour vous épargner un détail ennuyeux, le pauvre Lindor partit le lendemain de cette lettre pour aller avec la gouvernante et la femme de chambre, qu'il a amenées d'Angleterre, chercher cette infante. Ils en sont revenus jeudi dernier 29. Il me l'a amenée le lendemain ; il est ivre de plaisir, mais son ivresse est fort triste. Le père est resté à Lyon pour une fluxion qu'il a sur les yeux ; il doit, dit-il, venir à Paris quand elle sera passée. Lindor l'attend pour savoir ses volontés ; je ne doute pas qu'il ne lui permette de l'emmener en Angleterre avec lui ; je le verrais partir sans grand regret. Vous souvenez-vous de la définition que vous avez faite de lui : *une bête inspirée ?* Eh bien, les inspirations lui manquent, je crois qu'il s'ennuie à la mort ; je le plains, car c'est un grand mal. Mais laissons tout cela et venons à vous, c'est-à-dire à votre lettre du 17, où vous me parlez de votre état. J'en suis infiniment touchée ; ce que vous avez souffert, votre faiblesse actuelle, l'attente et presque la certitude de grandes douleurs dans l'avenir, m'afflige extrêmement. Je conviens que rien n'est plus fâcheux ni difficile à supporter ; la vieillesse, l'aveuglement, la surdité sont bien tristes, mais elles ne sont que cela, elles ne mettent pas au désespoir ; elles abattent, elles découragent. Savez-vous le dernier effet qu'elles ont produit en moi ? Souvenez-vous du songe d'Athalie, relisez-le si vous l'avez oublié, vous y trouverez ceci :

"Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée."

J'ai donc cherché à satisfaire cette inspiration ou cette fantaisie, j'ai voulu voir, et j'ai vu un ex-Jésuite,[3] bon prédi-

[2] Cette pensée est admirable. (W.)
[3] Selon Lescure (voyez sa Table des Matières, p. 786*b*) c'était le Père Lenfant.

cateur ; je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, de raison et de douceur, il ne m'a rien dit de nouveau, mais sa conversation m'a plu ; je le crois de bonne foi, je compte le voir de temps en temps. Que sait-on ce qui arrivera ? Si en effet il y a une grâce, je l'obtiendrai peut-être ; à son défaut, si je peux me faire illusion, ce sera toujours quelque chose. Je ne me repens pas jusqu'à présent d'avoir ici mes parents, c'est toujours un bien d'être le principal objet de quelqu'un ; rien n'est pis que l'indifférence active et passive, c'est-à-dire celle qui est en nous et celle qu'on trouve dans les autres.

Le *Voyage Pittoresque* ne paraît point encore, on le promet dans quatre ou cinq jours.

Je suis fâchée que vous n'ayez point encore vu Mme de Leinster, c'est une aimable femme ; il me semble que je m'accommoderais fort de sa société. Rien ne me plairait autant que d'avoir tous les soirs chez moi six ou sept personnes de bonne compagnie,[4] et non pas deux fois la semaine vingt ou vingt-cinq personnes, comme cela arrive, qui ne se soucient non plus de moi, et dont je ne me soucie pas davantage que de ceux qu'on rencontre dans les églises et dans les spectacles. Aujourd'hui, par exemple, cela sera différent : j'aurai une compagnie moins nombreuse, mais plus choisie ; nous serons neuf ou dix, et comme vous aimez les noms propres, je vais vous les nommer : M. et Mme d'Aulan, Mme de Cambis, MM. de Beaune, de Bauffremont, l'Abbé Barthélemy, le Président de Cotte, Mlle Sanadon, si elle n'a pas peur de M. de Beaune, dont le frère a la petite vérole, et Lindor, si les vapeurs qu'il prétend avoir lui permettent de sortir.

Je réserve le reste du papier pour ajouter demain ce que je trouverai qui en vaudra la peine.

Mardi après midi.

Ce que je ramassai hier de nouvelles et de conjectures donne beaucoup d'espérances et rend vraisemblable ce qu'on soupçonne chez vous, que nous y avons peut-être un agent. Dieu le veuille ! Dieu le veuille ! La paix est mon plus grand désir, quoique sans espérance qu'il puisse en résulter pour moi ce qui me rendrait vraiment heureuse ; mais elle me procurerait quelques autres avantages qu'à la vérité j'ai bien moins à cœur, mais qui contribueraient à rendre ma vieillesse moins triste et moins fâcheuse : elle nous garantirait des impôts ; ce qui me

[4] À partir de cet endroit le manuscrit de la lettre manque.

laisserait les moyens d'avoir tous les jours un petit souper. Il y a longtemps que j'ai prétendu que le souper était une des quatre fins de l'homme, je ne me souviens pas quelle est celle dont je lui fais prendre la place : la mort, le paradis et l'enfer, voilà les trois dont je me souviens ; il faut que le purgatoire soit la quatrième, à laquelle je substitue le souper.

Le Caraccioli, qui disait, il y a moins d'un mois, la paix impossible, articula hier, avec affirmation, qu'il la croyait très-probable, et que s'il fallait parier, il se déciderait en sa faveur, pour être conclue avant la fin de l'année. Le pauvre M. Necker en aura bien de la joie, car il est bien peiné de la nécessité où il serait de mettre des impôts si elle ne se fait pas.

Je n'eus point hier toute la compagnie que je comptais avoir ; l'Abbé Barthélemy et le Président de Cotte ne vinrent point ; nous n'étions que six, nous fîmes un loto. Il y a deux jours que je n'ai vu le Selwyn ; je ne sais si son amour pour la Mimie lui tient lieu de tout, ou bien s'il ne l'empêche pas de s'ennuyer ; la dernière fois que je l'ai vu, qui était samedi, il était triste, distrait, mal à son aise ; il avait l'air mécontent, et n'était pas fort aimable.

Il arrive tous les jours ici quelque nouveau suicide. Un clerc de notaire, marié depuis six mois, et depuis deux séparé de sa femme, la trouvant au Luxembourg, entre son oncle et son frère à lui, fut à elle, et lui demanda si elle voulait revivre avec lui ; elle lui ayant dit non, il lui tira un coup de pistolet, dont elle ne fut point tuée, mais légèrement blessée au sein ; il prit la fuite, on courut après ; étant rattrapé, il se donna huit à dix coups de couteau, et mourut sur la place.

Voilà une mode que l'on prétend que nous tenons de vous ; celle-là et vos voitures me paraissent détestables ; ces dernières sont la cause de mille accidents, elles versent bien plus aisément que les nôtres. Mme de Vauban[5] vient de l'éprouver, et en a un os du bras démis.

Nous avons ici une famille désolée, qui a l'appartement qu'avait Mme de Saint-Chamant ; ils ont perdu, en trois mois de temps, la femme, son père, M. de Bonac, un fils qui avait un an, et aujourd'hui sa fille qui en avait neuf, que son père et surtout sa mère aimaient à la folie. Celle-ci n'attend que le moment pour accoucher ; aussitôt après qu'elle sera relevée,

[5] La Marquise de Vauban, née Barbantane. Son mari accompagna le Comte d'Artois à Saint-Pétersbourg, et fit la guerre dans la Vendée. (B.)

elle partira avec son mari pour retourner dans ses terres, qui sont dans le fond du Béarn. Je ne sache rien de plus malheureux qu'elle. Leur nom est d'Angosse, tous les deux assez aimables, et qui étaient pour moi une ressource. Jusqu'à présent je trouve que j'ai très-bien fait de faire venir mon neveu et ma nièce. Bientôt je ne serai plus en état de sortir ; ma surdité fait de grands progrès ; je me trouve déplacée partout ailleurs que chez moi, et même chez moi je ne suis pas à mon aise quand j'ai beaucoup de monde. Mais en vérité j'abuse de votre patience, je me laisse aller à une bavarderie très-propre à vous ennuyer ; je ne sais d'où vient je me livre à une si grande confiance.

Mercredi.

Je soupai hier chez les Necker comme je vous l'avais dit. Mes espérances de paix sont fort diminuées ; tant pis, cent fois tant pis, et pour vous et pour nous.

Je n'ai point vu Lindor depuis samedi dernier ; il y a, comme vous voyez, quatre jours ; il doit me voir aujourd'hui et me conter les raisons de cette absence, causée par des vapeurs qui sont causées par des causes dont le récit me causera sans doute tant soit peu d'ennui. Suspendez votre curiosité, que je soupçonne n'être pas bien grande.

Je termine comme le *Courrier de l'Europe :* "la suite au courrier prochain."

LETTRE 773

Paris, ce 10 mai 1779.

Le courrier arriva hier et m'apporta votre lettre du 1er et du 2 ; vous en avez reçu une de moi de je ne sais quelle date, mais je sais de combien de pages. J'étais bien en train de bavarder le jour que je l'écrivis ; par bonheur cet accident n'arrive pas souvent, je suis plus sujette à la stérilité qu'à l'abondance. Je ne sais si ce sera M. Colonna qui vous rendra mon paquet, dans lequel il y a deux brochures ; s'il ne part pas, cette lettre sera mise jeudi à la poste et les brochures attendront la première occasion. Le *Voyage Pittoresque* ne paraît point encore, la maladie du secrétaire de l'auteur, dont je crois vous avoir mandé la mort, a été cause du retardement. Il n'est point mort, les poudres du Docteur James l'ont guéri subitement. Informez-vous si elles ne perdent point de leurs vertus

Lettre 773.—Inédite.

quand elles sont gardées longtemps, j'en ai encore de celles que vous m'avez données. Je prévois que vous n'aurez ce *Voyage* que par le Selwyn. Sa Mimie entrera demain à Panthémont. Il a, je vous jure, un grand coup de marteau dans la tête. Je soupe tous les soirs avec lui, soit chez moi, soit ailleurs ; ce sera ce soir chez moi, et tous les jours de cette semaine excepté demain chez les Necker, et samedi chez l'Idole.

Je ne puis vous parler nouvelles, je ne dirais que des bêtises, je ne comprends rien à tout ce qu'on dit. Je crains bien que la paix ne soit impossible.

Vous avez vu la Duchesse de Leinster, elle vous a parlé de moi comme vous désirez qu'on en parle, apparemment que c'est en bien. Elle me plaît beaucoup. Je n'aurais pas épousé son Ogilvie, mais je trouve qu'elle a bien fait ; il n'a pas tant d'esprit que mon ex-Jésuite, mais à quoi bon l'esprit quand l'usage qu'on en fait n'est qu'en faux raisonnements ?

Je relis le *Tacite* de La Bletterie. Je rabâche toutes mes lectures. Je trouve que la vie que vous menez n'est pas désagréable. Le népotisme ne me l'est pas non plus ; il est pour moi comme je vous l'ai déjà dit un parapet qui rassure mon imagination sur cette crainte continuelle que j'ai de l'ennui. Je suis née mélancholique, je n'ai de gaîté que par accès ; ils deviennent bien rares. En vérité je crois que je ne pourrais rien faire de mieux que de quitter la partie. Je pense souvent à votre situation, à cette maudite goutte qui vous fait tant souffrir et dont la suite est un état de grande faiblesse. J'en ressens bien vivement les contrecoups.

LETTRE 774

Ce lundi 17 mai, à 7 heures du matin [1779].[1]

L'heure à laquelle j'écris ne doit pas vous faire craindre une longue lettre, une page au plus ; car il faut dormir ou du moins y tâcher.

Je consentis qu'hier Wiart fût avec son fils dîner à Marly. Ils n'en revinrent qu'à dix heures du soir. Je soupai dehors, le facteur apporta votre lettre l'après-dîner, point de lecteur, point de secrétaire, réponse remise par conséquent à ce matin.

Vous n'aviez donc point encore reçu ma lettre de dix pages ?

Lettre 774.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

Je ne me souviens pas qu'elle en est la date, je voudrais que vous en accusassiez la réception. Tout ce que vous dites du roitelet Nassau [2] est fort bon, je l'approuve, ainsi que la ressemblance que vous trouvez de notre situation présente avec vous à un mauvais ménage; il n'y aura point de divorce j'espère, attendez-vous à être obligé encore pendant quelque temps à recevoir des lettres et à y répondre.

Une autre fois je vous parlerai de Lindor; pour aujourd'hui souffrez que je dorme.

LETTRE 775

Paris, ce dimanche 23 mai 1779.

Ah, oui, je ne doute point de votre amitié, c'est-à-dire de votre reconnaissance, de votre souvenir, vous n'êtes point inconstant. Eh! pourquoi le seriez-vous? Les liaisons qui ne soumettent à rien, c'est-à-dire qui n'exigent les soins d'aucun genre ne sont pas pénibles, une heure d'ennui tous les huit jours, voilà à peu près le seul inconvénient.

Je dirai à Lindor son article; il est bien triste, je l'ai peu vu depuis huit jours. Il a quelques nouveaux chagrins par rapport à sa poupée; je me propose une conversation avec lui aujourd'hui ou demain. Je crois qu'il n'est pas content de la mère de sa petite, je crains qu'il ne puisse pas l'emmener avec lui, cela l'assujettirait à faire de fréquents voyages ici; vous trouvez que ce serait tant mieux pour moi; oui, jusqu'à un certain point.

Je n'ai pas le temps de causer aujourd'hui. J'ai passé une nuit détestable, il a fallu réparer le jour ce que je n'ai pu avoir cette nuit. Et puis, quel effet produisent mes lettres? La contrainte et la gêne d'y répondre. Vous faites tant de cas de l'indifférence. Le plus grand bien que vous me souhaitez, c'est de me passer de l'amitié active et passive; à la bonne heure.

Mme de Luxembourg part demain pour Montmorency, elle y sera quinze jours; je pourrai lui rendre deux ou trois visites, mais je n'y coucherai pas.

Le *Voyage Pittoresque* paraît, j'ai le quatrième cahier, je crains de ne pas trouver d'occasion avant le départ de Lindor.

Adieu, il est cinq heures, il faut que je me lève.

[2] Le Prince de Nassau avait fait une descente dans l'île de Jersey, et fut repoussé. (W.)

Lettre 775.—Inédite.

LETTRE 776

Ce dimanche 30, à 3 heures après midi.

J'attends le facteur, et je le préviens. Je veux me débarrasser d'une commission qu'il faut que je vous donne bien malgré moi, car je n'aime pas à vous importuner, c'est pour la grand'-maman, je vais la transcrire.

"Pourriez-vous par votre crédit me faire venir une provision de crayons de mine de plomb, dans du bois de cèdre d'Angleterre, tous un peu gros et point trop mols, parce que c'est pour faire des plans et non pour dessiner."

Il faut vous apprendre pourquoi elle s'occupe à faire des plans. Vous ignorez peut-être le marché qu'elle fait avec M. de la Borde. Il avait acheté l'Hôtel de Choiseul 750,000 livres, laquelle somme a été employée à payer des dettes. Ce marché fut suivi d'un autre ; M. et Mme de Choiseul firent un bail à vie sur leurs deux têtes de 16,000 livres par an pour le loyer du dit Hôtel. Aujourd'hui il se trouve des entrepreneurs qui offrent une somme très-considérable de tout l'emplacement de cette maison, y comprenant une grande basse-cour, et le jardin. On payera à M. de la Borde les 750,000 livres qu'on a reçues de lui ; le bail du loyer à vie par conséquent ne subsiste plus, les Choiseul rentrent dans leur maison, ils vont faire un marché avec les entrepreneurs. Je n'en sais pas bien les conditions, je sais seulement que la maison leur restera, et qu'ils auront pour le moins un million de surplus dont ils ont grand besoin, ayant contracté bien de nouvelles dettes. Si vous me demandez pourquoi La Borde n'a pas pris ce marché-là pour lui-même, étant devenu propriétaire de cette maison, je vous répondrai qu'il ne le pouvait pas, s'étant engagé par un bail à vie de 16,000 francs par an sur les deux têtes de M. et de Mme de Choiseul ; ainsi les 750,000 francs qu'il avait donnés lui étant rendus, en les plaçant à 5 pour cent il aura le double de revenu que lui rapportait son premier marché. Vous voilà assez instruit sur un fait qui ne vous fait rien ni à moi non plus, ce détail a rempli le temps qu'il fallait pour attendre votre lettre. La voilà qui arrive.

Votre lettre est lue, je la relirai avec Lindor pour qu'il m'explique ce que je n'y entends pas, mais ce que je vois avec grand plaisir c'est que vous vous portez assez bien, que vous vous

Lettre 776.—Inédite.

amusez et que vous êtes de bonne humeur. Je suis bien aise aussi qu'il y ait des bals et des mascarades. Vous ne me paraissez pas persuadé de la victoire de l'Amiral Byron. Ne craignez-vous point la déclaration de l'Espagne ? On en parle ici, mais ce n'est peut-être qu'un faux bruit. Lindor périt de tristesse, les nouvelles qu'il reçoit d'Italie ne lui apportent point la permission d'emmener sa poupée. Elle est a Panthémont, elle dîne trois fois la semaine chez lui, les autres jours il les passe à la grille. Il n'y a point d'exemple d'une telle passion. Je ne doute pas qu'il ne pense qu'elle est sa fille, et qu'il ne soit autorisé à croire qu'elle peut l'être ; mais cela ne fait pas que cette passion ne soit encore bien folle. Il soupe chez moi très-souvent, je le traîne avec moi quand je soupe ailleurs, il joue au loto, et a regret à l'argent que ce jeu lui coûte, et dont un louis est une grande perte, et deux louis une perte excessive. Il est avare, et c'est par extravagance qu'il fait des dépenses extraordinaires. Enfin c'est un être singulier, je ne comprends rien à son caractère ni à son esprit ; je ne sais quel parti il prendra s'il ne peut pas emmener sa Mimie, il me dit qu'il ne pourra jamais s'en séparer ; il lui a déjà donné dix mille pièces et compte bien lui en donner trois ou quatre fois autant ; la mère est une drôlesse qui je crois en voudra avoir une partie pour elle-même ; ne dites point tout cela à personne.

Enfin le quatrième cahier du *Voyage Pittoresque* paraît. Je l'ai tout prêt à vous l'envoyer par la première occasion.

J'ai fait ces jours-ci un tour de force, et je le répétera demain, c'est de souper à Montmorency ; je trouve qu'il y a une sorte d'indécence vu mon age, mais les veilles comme vous savez ne me font point mal, la voiture ne m'incommode pas. Mme de Luxembourg me marque tant d'amitié que malgré toute la défiance que j'ai acquise je me laisse persuader qu'elle m'aime un peu. Pardonnez-moi cette chimère et souffrez qu'elle me satisfasse quelques moments. Ce voyage de Montmorency finira le 8 du mois prochain.

Voilà tout ce que je puis vous mander. Continuez à m'écrire tout ce que vous pourrez ; ce que je n'entendrai pas, je me le ferai expliquer par Lindor.

Le plus tôt que vous pourrez m'envoyer les crayons sera le mieux. La grand'maman ne cesse de faire des plans, c'est une occupation qui la distrait de bien des choses qui pourraient lui rendre la vie ennuyeuse.

Wiart vient d'apprendre que le Chevalier Echlin n'est point encore parti, qu'il n'a point d'argent pour retourner en Angleterre, et qu'il attend des nouvelles de Monsieur le Duc de Richmond.

LETTRE 777

Paris, ce dimanche 6 juin 1779.

Je prends l'habitude de commencer ma lettre avant l'arrivée de la vôtre ; si vous me demandez pourquoi, je vous dirai que je n'en sais rien. Cependant, voici ma raison, c'est que si le facteur ne m'apporte rien, ou si votre lettre ne me fournit point de matière, je vous aurai toujours dit, quoi ? je n'en sais rien ; ce sera ce qui me passera par la tête.

Je commence par vous dire que je suis fâchée du peu de mal que je vous ai dit de Lindor. Il a de l'esprit, il est bon homme, son cœur est bon, mais il est si plein de sentiments extraordinaires qu'on est tenté de le croire un peu fol ; il est pour le présent dans un état un peu plus tranquille, il a reçu une lettre du père de sa Mimie qui lui donne l'espérance de pouvoir l'emmener dans quelque temps en Angleterre ; il paraît décidé à ne retourner qu'en l'y conduisant. Il ne peut vivre sans elle, il se croit chargé de son bonheur, et que ce serait la plus grande inhumanité qu'il la perdît de vue. Il me dit que je suis sa meilleure amie, et m'avoue ingénument que c'est parce qu'il peut me parler tant qu'il veut de sa Mimie. Je prévois qu'il restera encore pour le moins cinq ou six semaines ici.

Voici le facteur qui arrive, il y a un courrier et pas un mot pour moi ; seriez-vous malade ? J'aurais eu plusieurs choses à vous dire, mais elles arriveraient peut-être à contresens. J'espère que vous ne me laisserez pas sans me donner de vos nouvelles, je vais envoyer chez le Selwyn pour qu'il me vienne dire celles qu'il a reçues.

Ce lundi, à 7 heures du matin.

Je n'ai point pu voir hier le Selwyn. Il me fit dire qu'il viendrait de bonne heure. À 8 heures du soir il envoie chez moi. Il s'excusait de ne pas venir, il avait, disait-il, une indigestion, il espérait qu'il serait en état de sortir à neuf heures, il comptait venir chez moi ou bien se rendre chez la Comtesse de Choiseul, où il était invité à souper avec moi. Je l'attendai

Lettre 777.—Inédite.

jusqu'à neuf heures. Il ne vint point. Je passai chez lui, on me dit qu'il y avait une demi-heure qu'il était sorti. J'ai cru qu'il se rendrait chez Mme de Choiseul, il ne vint pas ; ainsi je ne sais point de ses nouvelles, et n'ai pu l'interroger sur ce qui vous regarde. J'aurais peut-être appris par lui si on lui avait parlé de vous, et savoir si vous n'étiez point malade. Je suis fort en peine, je vous l'avoue.

On débitait hier des nouvelles fort tristes, nous envoyons 25,000 hommes je ne sais où. Celui qui les commandera est nommé ainsi que trois lieutenants généraux, et sept ou huit maréchaux de camp. Je vous manderez mercredi ce qui sera de certain.

Il faut que cette lettre soit à la poste avant huit heures ; adieu.

LETTRE 778

Paris, mercredi 9 juin 1779.

Votre lettre, datée du 31, que j'aurais dû recevoir dimanche, n'est arrivée qu'hier.

Vous avez trouvé ma dernière un peu boudeuse ; je ne sais pourquoi, je ne me souviens pas d'avoir été depuis bien longtemps dans cette disposition pour vous, et je puis, je crois, pouvoir vous assurer que je n'y serai jamais. J'admire votre exactitude, et par conséquent votre caractère dont elle est une conséquence ; oh ! oui, on peut compter sur vous ; vous êtes un ami fidèle, mais non pas aveugle ; aucun défaut dans vos amis ne vous échappe ; vous les jugez avec justesse, justice et sévérité, mais vous ne changez point.

Je crains bien que les correspondances souffrent quelque changement ; voilà, dit-on, l'Espagne déclarée, nos troupes prêtes à s'embarquer ; on a la liste du commandant, des officiers généraux, de tous les colonels ; enfin, tout paraît en activité. Je n'ose vous envoyer la liste, il n'y aurait cependant pas grand inconvénient ; mais quand la prudence n'est pas une qualité qui soit naturelle, on la pousse plus loin qu'il ne serait nécessaire. Je suis, je vous assure, fort triste de ce redoublement de séparation.

La situation de Lindor est difficile à soutenir ; il ne peut se soumettre à se séparer de sa Mimie, il n'a pas le consentement

LETTRE 778.—L'original de cette lettre ne se trouve pas avec le manuscrit.

de sa mère pour l'emmener avec lui, je ne sais ce qu'il deviendra ; il ne dort ni ne mange, il tombera malade, il deviendra tout à fait fou : ce n'est pas une manière de parler, c'est au pied de la lettre que je le pense ; j'ai pour lui la plus grande compassion. Ce n'est pas volontairement ni par affectation qu'il est possédé de cette extravagante passion ; je ne serai point étonnée s'il se détermine à rester ici ; je lui conseillerai de n'en rien faire, mais de laisser cette petite dans le couvent ; je lui offrirai de lui rendre des soins et de lui donner de ses nouvelles, ce que je ferais, en effet, en envoyant à Panthémont, tantôt Wiart et tantôt mon neveu pour la voir ; mais je ne m'avancerai pas à lui promettre d'y aller moi-même, je n'aime point les enfants. Ne parlez point de ce que je vous dis sur Lindor, il est inquiet sur ce que je peux vous mander de lui. Il faut le plaindre, je le trouve très-digne de compassion.

M. Colonna vous a dit que je n'étais point sourde ; il est certain que je ne le suis pas comme l'est Mme de la Vallière, mais je le suis assez pour être déplacée quand je suis à table ou dans un cercle ; je ne puis entrer dans aucune conversation. Je serais bien fâchée que cela vous affligeât ; je ne désire point d'inspirer la pitié, j'y sens même une grande répugnance, et c'est ce qui me retiendra de parler de moi.

Adieu, mon ami, portez-vous bien, n'oubliez jamais que je suis et serai toute ma vie la personne dont vous êtes le plus aimé.

LETTRE 779

Ce dimanche 13 juin 1779.

Il n'y a point de courrier, et il n'y a point lieu de croire que le vent ait retardé le passage.

Vous savez sans doute les nouvelles qui se débitent, notre embarquement, et ce que vous devez encore savoir mieux que nous, le rappel de votre ambassadeur d'Espagne[1] ; on assure cependant que la correspondance ne sera pas interrompue, mais

LETTRE 779.—Inédite.

[1] La situation de l'Angleterre à cette époque paraissait assez désespérée. Elle était en guerre avec les colonies américaines, la France et l'Espagne. La déclaration espagnole (en juin 1779) fut immédiatement suivie du siège et du blocus de Gibraltar. En août les flottes françaises et espagnoles réunies croisèrent dans la Manche, et à leur grande humiliation les Anglais n'eurent pas de force convenable à leur opposer. Mais aucune action ne s'engagea, et les flottes, mal équipées, et décimées par la maladie, se retirèrent au début de septembre, n'ayant rien effectué.

ce manquement du courrier d'aujourd'hui me donne de l'inquiétude.

Ne sachant pas si ce billet vous parviendra, je n'ai pas le courage de vous en dire davantage.

2 heures après.

Le courage me reprend, qu'importe qu'au hasard une lettre soit perdue ?

Je suis seule, je le serai peut-être plusieurs heures ; sans savoir ce que je pourrai vous dire, je rappelle Wiart.

L'horrible chose que la guerre ! Quel bien peut-elle jamais produire ? Le point d'honneur qu'on y a joint devrait-il avoir tant de puissance ? Mais je sais que si je me laissais aller j'enfilerais des lieux communs, des phrases, je me tais. Il vaut mieux parler de Lindor ; ce pauvre homme me fait pitié, en vérité je m'intéresse à lui ; sa passion est extravagante, mais elle est vraie ; il faut plaindre les fols, ils ne sont pas maîtres de se guérir de leurs folies. Si les lettres qu'il attend d'Italie ne lui apportent pas la permission d'emmener sa Mimie, il restera ici ; il s'y ennuie à la mort, il n'a que moi pour toute ressource. Il est très-reconnaissant de ma complaisance à entendre parler sans fin, sans cesse, de cette petite. Je m'oppose à ce qu'il se séquestre du monde, tous mes amis lui sont bénévoles. On lui trouve de l'esprit, il parle très-bon français, il exprime très-bien ses pensées ; il est vrai qu'elles ne sont pas abondantes, mais elles sont presque toujours justes. Je le juge plus favorablement que je le faisais les premiers jours. Il n'a pas de correspondances bien fréquentes avec ses amis, il en reçoit rarement des nouvelles, je suis persuadée qu'il ne causera ici nulle inquiétude. L'intérêt qu'il prend aux affaires n'est pas de façon à le devoir faire craindre.

Notre embarquement m'enlèvera peu de personnes de connaissance ; M. de Caraman est presque le seul, mais s'il restait ici il serait tout l'été à Roissy. Dans ce moment-ci il y a très-bonne compagnie. Madame la Maréchale de Mirepoix a fait faire connaissance et a formé une liaison assez vive entre ses amis du Luxembourg et sa parenté de Roissy ; Mme de Cambis qui ne devait y aller que vers la fin de l'été, y est actuellement, ce qui me déplaît ; c'est une des personnes que je vois le plus souvent, et pour laquelle j'ai une sorte de goût assez singulier. Elle est sèche, stérile, inégale, presque toujours brusque avec moi. Malgré cela, elle me plaît, et sans me flatter de lui plaire je la crois mon amie ; c'est un peu à la vérité à la façon de Bar-

barie, mais elle vaut encore mieux que presque tout ce qui m'environne.

Je ne vous parle plus de mes parents, vous croiriez que je veux soutenir la gageure si je vous en disais du bien, cependant la vérité est que je n'ai point de mal à en dire et que je ne me repens pas.

Monsieur le Duc d'Orléans part mardi, ayant dans sa voiture Mme de Montesson, et l'Archevêque de Toulouse, pour se rendre à Chanteloup où il restera jusqu'à la fin du mois. Mme de Brionne et sa belle-fille la Princesse de Vaudemont, Mme de Chauvelin et sa fille Mme de Thimecourt, s'y rendront à la fin de la semaine. L'Abbé Barthélemy est toujours ici, il reçoit tous les jours des nouvelles de la grand'maman, elle me parle de lui dans toutes ses lettres comme désirant beaucoup son retour ; vous savez que l'Abbé est provençal, et que la sincérité n'est pas le caractère de cette province. Je juge qu'il y a quelque changement dans leur liaison, je ne cherche point à l'approfondir parce qu'en vérité cela ne me fait rien, mais comme cela ne vous fait pas davantage, je finis cet article. Je n'en entamerai pas d'autres, ce serait trop parler sans rien dire. Adieu.

Je ne sais quand vous recevrez le *Voyage Pittoresque* et votre *Bibliothèque des Romans ;* le pis aller sera par Lindor.

LETTRE 780

Mardi 15 juin 1779.

Oh ! pour le coup, je crois que cette lettre vous fera plaisir ; vous serez surpris de la voie par où elle vous parviendra. Pas plus tard qu'avant-hier je vous avais fait perdre l'espérance de revoir Lindor de très-longtemps, et ce soir il couche à Chantilly, samedi à Calais et lundi à Londres. Je le regrette beaucoup, il nous quitte assez content de moi ; j'ai réussi à lui rendre tous les services dont il a eu besoin. Si on nommait lui et moi plénipotentiaires pour traiter de la paix, elle serait bientôt faite.

Je confierai à cette lettre, qui ne sera pas ouverte aux bureaux, que je désavoue tous nos projets, que je ne puis désirer qu'ils réussissent, et que je déteste vos ministres et les nôtres qui nous ont précipités dans cet abîme, dont nous nous tirerons les uns et les autres bien plus mal que nous n'étions devant, quel qu'en soit le succès.

LETTRE 780.—L'original de cette lettre ne se trouve pas avec le manuscrit.

Je vous envoie la liste de nos officiers, de nos troupes ; elle parut il y a cinq ou six jours, et j'ai reçu ce matin une liste de l'augmentation qui monte à huit mille hommes. On disait hier, mais cela demande confirmation, qu'on envoyait aussi huit mille hommes dans le Roussillon, sous le commandement de MM. de Stainville et d'Egmont.

Votre lettre, que je devais recevoir dimanche, je la reçus hier.

Ne dites rien à Lindor sur tout ce que je vous ai écrit sur lui ; mais est-il besoin de vous rien recommander ? N'êtes-vous pas la prudence même ?

Adieu l'Angleterre, adieu les Anglais, adieu Lindor, et pour dire tout ce que je regrette, adieu mon ami !

LETTRE 781

Dimanche 20 juin 1779.

Je reçois votre lettre du 13 et du 14 ; vous en recevrez une de moi des mêmes dates, demain au plus tard, par le Selwyn. Il reçut, lundi 14, une lettre de M. Fagniani, qui lui donnait puissance plénière sur sa Mimie. Sans perdre un instant, il accourut chez moi pour que je lui fisse avoir un passe-port ; il l'eut le mardi matin, et il fut coucher le même jour à Chantilly. Suivant le calcul de ses arrangements, il doit être arrivé aujourd'hui à Londres.

Je n'ai point encore reçu vos crayons ; je vous fais d'avance tous les remercîments de la grand'maman. Les remercîments, et toutes les choses que l'on dit dans de semblables circonstances, sont pour ainsi dire notés. On pourrait se dispenser de les écrire, et ceux qui les reçoivent, de les lire ; je hais plus que jamais les phrases et les lieux communs, ils dénotent une disette de sentiments et de pensées. Je ne hasarde rien en vous faisant cet aveu, vous êtes bien éloigné des lieux communs ; quand vous n'avez rien à dire, vous ne dites rien ; et vos lettres, quand elles ne sont pas agréables, ne sont pas du moins ennuyeuses, et elles ont toujours l'empreinte de la vérité ; toutes vérités, dit-on, ne sont pas bonnes à dire, mais moi je les trouve toutes bonnes à entendre.

Vous n'avez donc nulle peur de nous ? Nos vingt-cinq ou

Lettre 781.—L'original de cette lettre ne se trouve pas avec le manuscrit.

trente mille hommes ne vous font rien, non plus que les vaisseaux espagnols ? N'est-ce point une bravade ? Je conviens en effet qu'il se peut bien que les Espagnols ne devraient pas protéger les Américains ; ils sont pour leurs colonies d'assez mauvais exemples ; mais de quoi est-ce que je me mêle ? Je n'entends rien à la politique.

La nouvelle du jour est que le fils aîné[1] de la Comtesse de Gramont a obtenu la charge de capitaine des gardes du corps, en survivance de Monsieur le Duc de Villeroy ; en conséquence, il épouse la fille de la Comtesse Jules de Polignac, qui n'a que onze ans. Le mariage se fera l'année prochaine ; vous n'ignorez pas sans doute que la Reine a beaucoup d'amitié pour cette Comtesse.[2]

Monsieur le Duc d'Orléans, Mme de Montesson, et Monsieur l'Archevêque de Toulouse en tiers, sont à Chanteloup depuis mercredi ; ils y doivent rester jusqu'à la fin du mois ; la compagnie est choisie, mais peu nombreuse.

L'Idole est établie à Auteuil depuis hier ; elle y restera jusqu'au 1er août. L'objet de son voyage est très-louable et intéressant : c'est pour que Madame la Maréchale de Luxembourg s'établisse chez elle, et n'aille point dans des campagnes éloignées où elle manquerait de secours si elle tombait sérieusement malade. Son état inquiète beaucoup ses amis, et moi plus que personne ; elle a des maux de tête continuels, des élancements, des battements depuis plus d'un mois ; elle a fait à sa tête des remèdes qui lui ont été contraires. Comme depuis quelques jours elle a des douleurs à une main, on soupçonne que c'est une humeur de goutte, mais accompagnée de vapeurs bien tristes ; elle croit qu'elle va mourir, ses amis sont occupés à la distraire. L'Idole aura le jeudi et le samedi grande compagnie ; le mercredi et le vendredi elles souperont chez moi. Depuis longtemps j'ai toujours quinze ou vingt personnes : le mardi, nous soupons chez les Necker ; le lundi, le souper est chez M. de Creutz, où je ne vais point ; j'ai ce jour-là de libre ;

[1] À l'occasion de ce mariage, il reçut le titre de Duc de Guiche, et devint ensuite Duc de Gramont. (B.)

[2] La rapacité de Mme de Polignac, et la faiblesse de Marie-Antoinette consentant à satisfaire les demandes exorbitantes de la favorite, faisaient scandale. Mercy remarque dans une lettre à Marie-Thérèse, de mars 1780 :—"Tout Paris sait maintenant que les Polignac ont touché 800,000 pour la dot de la jeune personne de ce nom . . . Les dots accordés quelquefois par le Roi étaient des pensions de 6,000 livres ; il n'y a pas un seul exemple que pareille grâce ait été portée à un taux approchant de celui que la faveur vient d'extorquer." (*Corr. Secrète*, tome iii, p. 412.)

le plus souvent je reste chez moi en petite compagnie. Le dimanche, la Maréchale va chez Mme de la Reynière, et moi je vais chez la Comtesse de Choiseul, qu'on appelle la petite sainte. Voilà mon itinéraire et celui de la Maréchale, qui en vérité est ma meilleure amie. Si ses défauts ont offusqué par le passé ses bonnes qualités, actuellement ils ne font plus le même effet ; personne n'a un meilleur cœur, n'est plus constante, plus discrète, plus charitable ; il serait cruel qu'ayant dix ans plus qu'elle, j'eusse le malheur d'avoir à la regretter.[3] Je vous parlerai d'elle dans toutes mes lettres ; c'est certainement ce qui présentement m'intéresse le plus.

Je ne sais quel compte Lindor vous rendra de moi ; il m'a dit maintes belles paroles, m'a fait mille protestations d'amitié, tout cela était à la glace. Sa petite fille et sa fortune, c'est-à-dire sa fortune, non des projets ambitieux, mais le désir d'augmenter sa finance, voilà ce qui l'occupe. Il a de l'esprit sans doute ; mais il n'est ni étendu, ni profond, ni même agréable, si ce n'est par des éclairs ; il ne m'était pas d'une grande ressource. Ah ! mon ami, que les gens aimables sont rares ! c'est un soin inutile que d'en chercher, il faut apprendre à s'en passer.

Si je m'en croyais, cette lettre serait bien longue ; je me sens disposée à vous dire tout ce que je pense ; mais vous ne le seriez peut-être pas à m'écouter, ainsi je finis.

LETTRE 782

Ce 5 juillet [1779].[1]

Je n'ai point reçu de lettre hier ; je l'attribue au vent ou au bureau. Je vous écris ce matin pour qu'en cas pareil vous pussiez juger de même.

Je suis très-affligée de notre situation. Mon cœur est d'une faible Française, et non d'une courageuse Romaine ; je ne ressemble point à la grand'maman, à qui je dis qu'elle n'a que des vertus et point de sentiments. Vous avez tous les deux, mais successivement.

J'ai reçu une lettre de Lindor. Il m'a donné de bonnes nouvelles de votre santé ; cet article de sa lettre me l'a rendue

[3] Cela n'a pas eu lieu. La Maréchale de Luxembourg a survécu à Mme du Deffand, et mourut en 1786. (B.)

LETTRE 782.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

agréable. Le reste n'était rien; je ne lui réponds point. Je suis pour lui comme il est pour moi, je ne trouve rien à lui dire.

Voici le moment où il y aura beaucoup à entendre. Les nouvelles seront bien intéressantes; je ne veux point perdre l'espérance de quelque accommodement. Il y a huit ou neuf ans que je ne prévoyais pas tant de changements; je me flattais trop, j'en suis bien punie.

Nous attendons incessamment la Duchesse de Leinster. Je la trouve aimable, elle est heureuse et mérite de l'être. Son mari[2] est un très-bon homme. Ils me diront l'un et l'autre de vos nouvelles. Hélas! c'est comme si j'étais déjà dans l'autre monde. N'est-ce pas en effet la même chose quand on sait qu'on ne se reverra jamais, et que ce n'est pas même la circonstance présente qui en soit l'unique cause?

LETTRE 783

Dimanche 11 juillet 1779.

La lettre que j'attendais le dimanche 4 est arrivée le mercredi 7. Vous avez fermé votre correspondance de Douvres à Calais; je ne sais si la différence sera grande; on assure que non. Depuis mercredi jusqu'aujourd'hui, je vous ai écrit presque tous les jours; je viens de lire ma lettre; je l'ai trouvée si bête, que je l'ai déchirée.

Les Lucan sont ici depuis dix ou douze jours. Je fus les voir l'après-dîner; ils partent lundi, je vous écris par eux, je puis par conséquent parler à cœur ouvert, sans crainte des bureaux; mais je crois qu'on a jeté un embargo sur mes pensées; ma tête n'en produit aucune. Je ne me porte pas bien depuis plusieurs jours; il s'est joint à mes insomnies une fluxion qui m'a fait souffrir.

Les lettres à l'avenir passeront par Ostende; celle que je reçus mercredi arrivait par cette route; j'en attends une seconde pour juger de la différence.

Ah! ce n'est pas une bravade que nous vous faisons; nos projets sont terribles. J'espère que nous ne réussirons pas, et que nous ne pourrons exécuter ce que nous entreprenons. Tout ce qui me console, c'est que votre situation vous met à l'abri des

[2] M. Ogilvy. (W.)

grands dangers. Je vous conjure de me donner de vos nouvelles avec la même exactitude que par le passé ; soyez bien persuadé que si ma naissance me rend Française, je n'adopte pas les sentiments de ma nation. J'espère que vos prophéties s'accompliront, et que nous aurons bientôt la paix.

Je vous envoie une lettre de M. de Caraman, ne la montrez à personne ; mais je prends une précaution qui n'est pas nécessaire, on peut s'en rapporter à votre prudence.

Monsieur le Comte de Caraman à Madame la Marquise du Deffand

Saint-Malo, 5 juillet 1779.

N'êtes-vous pas un peu touchée, Madame, de savoir vos bons amis les Anglais dans une crise aussi violente? Leur flotte, au plus de trente-cinq vaisseaux, menacée par celle des deux couronnes, de cinquante effectifs ; quarante mille hommes, en trois corps, prêts à passer sur quatre cents vaisseaux pour se jeter en Angleterre lorsque leur barrière navale sera forcée ; M. d'Estaing, supérieur aux Indes Occidentales, les insurgents, quoique un peu tristes sur leur continent, pouvant agir offensivement ; la flotte des Indes en danger ; la seconde de la Jamaïque pouvant être coupée [1] par M. d'Orvilliers [2]: nul ami, nul allié ; une dette énorme prête à faire tomber leur crédit, un médiocre amiral en mer, point de bon général de terre ; une armée composée de milices. Il faut convenir que ce tableau, qui n'est pas exagéré, ne fait pas honneur à leur ministère, et en fait beaucoup au nôtre. Mais c'est dans ces terribles situations qu'une nation déploie toute son énergie, c'est alors que les partis disparaissent, et que les ennemis se réconcilient, quitte à reprendre la querelle après l'orage. Aussi, si j'étais ministre français, je doublerais mes moyens autant qu'il dépendrait de moi, pour résister aux efforts du désespoir. Voici ce qu'ils peuvent faire. Hardy [3] peut éviter le combat, et se faire joindre par tout ce que l'on pourra armer, bons et mauvais, dans les ports, saisir les occasions où le vent les favorisera pour faire entrer les flottes marchandes, gagner du temps par des manœuvres bien entendues qu'il se fera conseiller, s'il n'est pas capable de les imaginer. Pendant ce temps-là arriveront les Hanovriens, peut-être les Hollandais, un bon général, qui ranimera la nation effrayée ; quelques retards dans nos expéditions, occasionnés par les vents, pourront leur être favorables ; et si la belle saison se passe, ils pourront encore faire cet hiver une paix raisonnable. Voilà, madame, le pour et le contre. Il s'agit donc de savoir quel sera le plus heureux ; jusqu'à présent nous avons bien joué, et nous avons beau jeu.

L'armée anglaise, qui s'était avancée dans le golfe de Gascogne, est revenue à l'entrée de la Manche, ce qui nous annonce l'arrivée de M. d'Orvilliers ; tous nos préparatifs ici vont parfaitement bien. Recevez, Madame la Marquise, l'hommage de mon respect et de mon attachement.

LETTRE 783.—[1] Les deux flottes arrivèrent sans encombre en Angleterre.

[2] Louis Gillouet, Comte d'Orvilliers (1708–90). Par suite de son incapacité, les flottes alliées furent sans rien accomplir.

[3] L'Amiral Sir Charles Hardy (c. 1716–80), qui prit le commandement de Keppel. Il n'avait que 46 navires, tandis que les flottes alliées en comptaient 66.

LETTRE 784

Du 22 juillet 1779.

Voilà un changement que je ne comprends pas bien moi-même, et qu'au lieu de désirer de vous écrire j'en trouve une sorte de répugnance. J'en cherche la cause, j'en trouve plus d'une, tout ce que je sais c'est que le refroidissement n'est pas du nombre. Il se peut bien que ce ne soit que les vapeurs tristes dont je suis accablée, et dont je me garderai bien de vous entretenir.

Je reçus dimanche 18 votre lettre du dimanche 4. J'imagine qu'elle n'aura pas été mise à la poste immédiatement après avoir été écrite ; la route peut ne pas être de quatorze jours, à moins d'un très-mauvais passage, ce qui n'avait point dû être ici n'ayant point eu d'orage. La Duchesse de Leinster passa ces jours derniers par Paris. Elle avait été attaquée, canonnée.[1] On jetta la malle à la mer qui me fit craindre de n'avoir pas de vos nouvelles. Heureusement que votre lettre était dans un autre paquebot.

Le petit Craufurd au bout de deux ans ou à peu près s'est souvenu de moi ; il m'a écrit une lettre assez tendre.

J'oubliais de vous dire que la Duchesse de Leinster avait avec elle Mme Damer. Elles débarquèrent à Dunquerque. Mme Damer partit pour Spa, la Duchesse pour Paris, où elle ne resta que deux heures, et continua son chemin pour se rendre à Aubigny. Elle ne vit que Mme de Cambis, par qui elle me fit faire des compliments.

J'espérais de vos nouvelles hier ; apparemment que j'en aurai dimanche. Il faut bien prendre le temps comme il vient, ainsi que les gens comme ils sont. C'est fâcheux, mais on y est bien contraint.

LETTRE 785

Paris, ce 24 juillet 1779.

Je ne comprends rien à la poste d'Ostende ; on dit qu'elle arrive tous les jours. Y a-t-il des jours marqués pour les paquebots de Douvres à Ostende ? Tout ce que je sais c'est

Lettre 784.—Inédite.

[1] Le paquebot par lequel la Duchesse de Leinster et Mrs Damer traversèrent la Manche avait été pris par un corsaire français.

Lettre 785.—Inédite.

que depuis que la communication de Douvres à Calais est interdite j'ai reçu de vous deux lettres, la première le 18 de ce mois datée du 4, la seconde aujourd'hui 24 datée du 11. Je vois que vous m'avez écrit comme à votre ordinaire une fois la semaine. J'en conclus que les lettres sont quatorze ou quinze jours en route. L'intervalle est long, il faut prendre patience sur cela comme sur tant d'autres choses.

Je me reproche une expression dont je me suis servie dans ma dernière lettre, elle exigeait un *errata*. Il fallait lire *embarras* à la place du mot *répugnance*. J'ai éprouvé avec vous de bien des sortes de dispositions, mais jamais celle de répugnance. Cette expression a dû vous choquer, et encore plus vous surprendre.

Je ne vous reprocherai point votre aridité, je la partage. Il faut que la situation présente produise cet effet, il me semble qu'il serait ridicule de vous entretenir des riens de société. Que vous importe que j'aille souper à Auteuil ou que je reste chez moi ; il vous suffit sans doute de savoir que j'existe encore. Vous ne pouvez être curieux d'aucune de mes actions, vous l'êtes encore bien moins d'aucune de mes pensées, et en vérité vous avez raison, elles ne sont ni agréables ni gaies.

Comment n'avez-vous pas su le départ de la Duchesse de Leinster ? Vous avez donc bien peu de communication avec votre jeune Duc ? Il serait possible que vous pussiez apprendre de ses nouvelles par moi ; ce n'est pas que j'en reçoive directement, mais j'en suis cependant mieux informée que vous.

Nous avons ici une brochure nouvelle. Ce sont des comédies que Mme de Genlis [1] a faites pour ses enfants, par qui elle les fait représenter, et qui s'en acquittent à merveille. Je les trouve parfaitement bien écrites, et je crois à cette femme beaucoup d'esprit et un grand talent pour l'éducation. Elle ne suit dans ses pièces aucune règle ; ce sont des leçons en action. Il y en a trois qui m'ont fait plaisir. Je les trouve fort supérieurs à celles de Mme de Staal, et pour le moins aussi bien écrites.

Ce dimanche 25.

Je fus interrompue hier, je reviens à vous aujourd'hui. Je n'ai pas dormi de la nuit, c'est un accident auquel je suis bien

[1] Le Comte de Genlis était allié à Mme du Deffand, dont la mère appartenait à la famille Brulart. Mme de Genlis avait alors quarante-deux ans, et était dame d'honneur de la Duchesse de Chartres. Elle mourut à Paris en 1830.

sujette ; c'est le moment des réflexions pour le moins sérieuses, vous y entrez pour quelque chose. Je pense à ce que les amitiés et les liaisons deviennent ; heureux ceux qui savent s'en passer, ou s'amuser et s'affecter des choses qui ne leur font rien.

Il y a bien peu de monde à Paris présentement ; de toutes mes connaissances il ne me reste que les Comtesses de Boufflers qui sont à Auteuil, et Mmes de Luxembourg et de Lauzun qui y sont établies depuis la fin de juin. Je vais souper chez elles, elles viennent souper chez moi, ce qui remplit trois ou quatre jours de la semaine ; les autres jours je reste sur le hasard, n'ayant d'assuré que le népotisme. Si je pouvais lire, écrire, ou travailler cela serait plus agréable.

Lindor est donc avec sa petite à la campagne ; je ne trouve pas les fous malheureux. À propos de fou, je viens de lire le *Roi Lear* de votre Shakespeare. Ah, mon Dieu ! quelle pièce ! Réellement la trouvez-vous belle ? Elle me noircit l'âme à un point que je ne puis exprimer, c'est un amas de toutes les horreurs infernales. Il y a dans *Antoine et Cléopâtre* un trait qui m'a fort plu. Antoine veut savoir tout le mal qu'on dit de lui, et voici comme il s'exprime "Oh ! l'homme végète et languit sans rien produire quand le souffle violent de la censure ne l'agite pas de ses secousses. Le récit du mal que l'on dit de nous fait sur l'âme ce que le soc fait sur la terre, il la déchire et la féconde." [2]

LETTRE 786

Ce dimanche 27, à 3 heures.

J'attends le facteur. Je m'attends qu'il dira qu'il n'y a point de courrier ; non pas que le port soit fermé, j'ai la certitude qu'il ne l'est pas et qu'il ne le sera pas, mais à cause de l'orage de ces jours passés, orage physique, car je ne parle point du morale ; morale, ah ! c'est un nom qu'il ne mérite pas. Il ne fallait plus que ce nouveau malheur pour me rendre la plus triste des mortels, je le suis au point de devoir me contraindre à me taire sur tout ce que je pense.

J'ai reçu vos crayons, ils m'ont été apportés jeudi, par deux

[2] "O then we bring forth weeds
When our quick winds lie still, and our ills told us
Is as our earing." (Act I, Sc. 2.)

LETTRE 786.—Inédite.

messieurs anglais. Je n'étais pas éveillée, ils demandèrent quelle était l'heure où l'on pouvait me voir, on leur dit entre 5 et 6, ils ne sont pas revenus. Les crayons sont à Chanteloup, je les ai donnés à l'Abbé Barthélemy. J'ai pu y joindre une lettre. Je n'ai pas la faculté de penser, je ne me porte point bien, un autre dans l'état où je suis se plaindrait de ses nerfs, et moi je dis vapeurs ; comme on voudra.

Vous avez vu Lindor, ce qu'il vous aura dit de moi et rien c'est la même chose ; il regardait sans voir, il écoutait sans entendre, il était comme mort ; la permission d'emmener sa petite l'a ressuscité ; je recevrai apparemment une lettre de lui en même temps que de vous.

La Duchesse de Leinster va arriver incessamment ; son mari me l'a mandé, elle ne fera que passer à Paris.

Ici le facteur m'interrompt et m'apporte une lettre.

Vous voyez que la correspondance n'est pas interrompue, et je vous viens d'apprendre qu'elle ne le sera pas. J'aime fort notre ministre des affaires étrangères.[1]

Vous auriez dû voir Lindor, il est parti le 15. Mais non, votre lettre est du 20, il pouvait bien n'être pas encore arrivé. Je conviens de tout le bien que vous me dites de lui, surtout de son cœur, que je crois très-bon. Apparemment que je recevrai de ses nouvelles mercredi, d'autant plus que nous avons fait la convention qu'il m'écrirait par votre poste de vendredi pour que je puisse avoir ses nouvelles les mercredis comme j'ai des vôtres les dimanches.

Je soupais hier à Auteuil avec vingt-cinq personnes, je m'y trouvai si déplacée que j'étais au désespoir d'y être. Je ne fais que tomber d'ennui en ennui, pour en éviter un je tombe dans un autre. Mon âme est usée, il ne m'en reste que l'étui fort délabré.

Je n'ai pas le courage d'écrire à Chanteloup, quoique la dernière lettre que j'ai reçue de la grand'maman soit charmante ; mais j'ai un point fixe dans la tête, je crois que je déplais à tout le monde, et comme je ne peux me supporter moi-même, je ne puis me persuader que les autres me supportent. Je me hâte de finir, de peur d'enfiler des propos tristes et ennuyeux, peut-être la première fois que je vous écrirai serai-je moins noire.

Quand vous m'avez écrit vous ignoriez que Lindor dût re-

[1] Charles Gravier, Comte de Vergennes (1717-87); il avait été nommé ministre des affaires étrangères en juin 1774.

tourner sitôt a Londres, et vous aviez l'intention que je lui fisse voir ce que vous m'écriviez de lui, ce que j'aurais certainement fait.

LETTRE 787

Ce 30 juillet 1779.

Je ne m'attendais pas au plaisir extrême que je viens d'avoir, je reçois aujourd'hui 30 votre lettre du 22. Vous voyez que la différence de Calais à Ostende est peu considérable, de plus il me paraît qu'il n'y a point de jour marqué pour les paquebots.

Serait-il bien vrai que vous eussiez la pensée de revoir jamais ce pays-ci ? La paix se fera sans doute, mais je ne saurais me flatter de vous revoir jamais. Je ne vous en laisserai pas le temps ; songez à mon âge, et votre maudite goutte. Oh, non ! nous ne nous reverrons plus, il n'y faut pas penser, contentons-nous d'avoir de nos nouvelles.

Voilà la troisième lettre que je reçois par Ostende, et la première depuis plusieurs années où vous m'ayez marqué autant d'amitié. Oh ! je suis bien persuadée, et vous devez l'être, que vous n'avez point de meilleur ami que moi. Ne craignez point que je me laisse aller à vous parler de mes sentiments. Dans ce moment où je vous écris il ne serait pas à mon pouvoir de vous en rien dire, je n'ai aucune pensée, aucune idée, je sens seulement que je suis contente de vous, mais il ne m'est pas possible de m'exprimer ; ce n'est pas que je ne me porte assez bien, mais j'ai des intervalles où je n'ai point de pensées ; j'aime mieux vous en faire l'aveu que d'avoir recours à des lieux communs qui nous ennuieraient l'un et l'autre.

Tenez-moi la promesse que vous me faites de m'écrire souvent, je ne serai pas toujours si bête qu'aujourd'hui.

LETTRE 788

Paris, 6 août 1779.

Je ne suis point mécontente de la route d'Ostende, il y a bien peu de différence à celle de Calais ; vos lettres n'ont d'ancienneté que huit jours, et celles de Calais en avaient six. Si j'étais inquiète de votre santé, cette différence me paraîtrait

Lettre 787.—Inédite.

Lettre 788.—L'original de cette lettre ne se trouve pas avec le manuscrit.

considérable ; heureusement vous vous portez bien, et vous êtes pour moi dans des dispositions favorables.

Dites-moi d'où vient ce changement est arrivé en vous ? Est-ce l'impossibilité de me jamais revoir qui vous fait proférer ce mot amitié, parce qu'il devient sans conséquence ? Ah ! il est bien sûr que je ne vous reverrai jamais ; cette certitude, jointe à d'autres circonstances, me fait supporter ce malheur avec plus de courage que je n'avais espéré : ces circonstances sont la vieillesse avec ses dépendances, la perte de deux sens, et de plusieurs facultés de l'âme. J'aurais honte que vous me vissiez dans un état si déplorable ; on aime à intéresser, mais non pas à faire pitié. Les humiliations, de quelque genre qu'elles soient, ne sont pas supportables. Pour m'y soustraire, j'ai souvent la pensée de me séparer du monde ; et comme je ne pourrais pas vivre seule à la campagne, j'ai l'idée du couvent. Ce qui m'empêche de la mettre en exécution, ce serait la nécessité où je serais de changer de domestiques ; et puis quand j'examine mon caractère, je conclus que je ne puis trouver la paix ni le bonheur nulle part. Cet aveu n'est pas à ma louange. S'il était aussi facile de me corriger qu'il me l'est de me connaître, cela serait heureux, mais il s'en faut bien que j'en aie le pouvoir. Je ne sais pas pourquoi j'ai été destinée à vieillir ; c'est apparemment pour qu'il y eût un individu qui eût connu tous les malheurs de chaque âge ; je sais bien ce qu'il aurait fallu pour me les rendre tous agréables, mais c'est ce que je n'ai jamais trouvé.

[1] C'est assez parler de moi, je vous en demande pardon ; je ne vous parlerai pas de politique, c'est un sujet sur lequel je suis inepte. Je frémis ainsi que vous en pensant que dans les moments où je suis dans mon tonneau à effiler mes chiffons, mille coups de canon partent, et emportent bras, jambes, têtes à d'honnêtes gens qui n'avaient rien à démêler avec ceux qui les assassinent ; la guerre est de toutes les folies la plus atroce, et ce qu'on appelle valeur et l'honneur qui y est attaché, est le préjugé le plus absurde, et le plus contraire à tous les sentiments naturels. Comment la philosophie n'a-t-elle pu le détruire ! mais c'est qu'elle ne détruit rien, et qu'elle n'est que vanité.[1]

Nous avons ici un étrange procès du Comte de Broglio, contre un certain Abbé[2] qui l'a calomnié, et dont il demande justice ;

[1] Cet alinéa ne se trouve pas dans l'édition de Lescure.

[2] L'Abbé Jean-François Georgel (1731–1813), ex-Jésuite. Il devint plus tard secrétaire du Cardinal Louis de Rohan, qui l'emmena dans son ambassade à Vienne, et qu'il défendit dans l'affaire du collier. (L.L.)

il faudrait vous dire de quoi il s'agit,[3] mais ce serait une entreprise au-dessus de mes forces ; il sera jugé d'aujourd'hui en huit. Si vous étiez curieux des factums, je trouverais peut-être le moyen de vous les envoyer. Je vous offre aussi un volume qui contient sept comédies de Mme de Genlis, qu'elle a faites pour l'éducation de ses enfants, et qu'elle leur a fait jouer. Il y en a trois ou quatre que je trouve extrêmement jolies, d'un très-bon style, facile, simple, naturel ; c'est ce qui m'a fait le plus de plaisir de tout ce que nous avons eu de nouveau depuis plusieurs années. Cette Mme de Genlis est nommée gouvernante des Princesses d'Orléans ; on ne saurait douter qu'elle n'entende très-bien l'éducation et qu'elle n'ait beaucoup d'esprit. Mais à propos, ne vous ai-je pas bien scandalisé en critiquant le *Roi Lear* de votre Shakespeare ? Me le pardonnerez-vous ?

Je suis aussi peu contente de mes lectures que je le suis de mes compagnies. L'Idole est toujours à sa campagne, j'y vais souper une ou deux fois la semaine ; il y a souvent beaucoup de monde ; je me fais alors honte à moi-même, je me trouve déplacée ; est-ce qu'à mon âge je devrais jamais sortir de chez moi ? Mais l'ennui a été et sera toujours cause de toutes mes fautes.

LETTRE 789

Paris, ce 17 août 1779.

Depuis le vendredi 6 de ce mois, que je reçus votre lettre du 29 juillet, je n'ai point entendu parler de vous. Je croyais la correspondance par Ostende interdite, et j'allais m'informer des mesures qu'il fallait prendre pour faire passer nos lettres par la Hollande ; mais le facteur qui est venu aujourd'hui chez moi, a dit avoir porté des lettres arrivées par Ostende. D'où vient n'en ai-je pas reçu ? Seriez-vous malade ? Dois-je ignorer ce qui vous regarde ? Devez-vous m'oublier ? Ne connaissez-vous pas ce que je pense pour vous ? Ajoutez à cette connaissance celle que vous avez de mon caractère, qui est de m'inquiéter, de me tourmenter souvent sans raison ; jugez de ce que je dois être quand j'en ai l'occasion ; il vous sera pénible de m'écrire, j'en suis persuadée ; on confie ses lettres aux ailes des vents, on ne sait ce qu'elles deviendront ; le moindre accident, c'est

[3] Voyez la lettre suivante.

LETTRE 789.—Incomplète dans les éditions précédentes.

d'être lues et examinées par les bureaux (pourvu qu'elles ne soient point augmentées, c'est-à-dire que les bureaux ne profitent pas du pouvoir qu'ils ont de faire dire ce qu'ils veulent dans les extraits qu'ils communiquent au ministère) ; cet inconvénient ne sera pas bien fâcheux.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles positives ; ce sont des *on dit*, presque tous sans fondement, et qui sont démentis presque au même moment où on les assure. Cependant nous voici arrivés dans un instant bien critique. Ma seule consolation est de penser que vous ne courrez aucun danger ; mais ceci est pour moi la tragédie de *Judith :* le sujet doit être nos triomphes ; mais je dis tout bas, ainsi que le spectateur qui entendait la *Judith* de Boyer[1] : *Je pleure ce pauvre Holopherne,* etc. C'est une épigramme de Racine.

Je viens de recevoir une assez grande lettre, la plus flatteuse et la plus remplie de louanges qu'il est possible, de la Duchesse de Leinster ; ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'elle m'assure que vous m'aimez beaucoup ; il est vrai qu'elle en dit autant de son frère, elle a cru m'en devoir parler, cela n'affaiblit point ce qu'elle me dit de vous.

Nous avons été occupés tous ces jours-ci d'un procès du Comte de Broglio contre un certain Abbé,[2] qu'il prétendait avoir montré au ministre deux lettres supposées qu'il écrivait à son frère le Maréchal, où il l'exhortait à se faire valoir, de refuser le service, que c'était un moyen sûr de culbuter le ministère et d'en établir un qui leur serait favorable. L'Abbé a nié ; cette affaire, qui ne devait être qu'une tracasserie, a été traitée avec toute l'importance possible. On a plaidé, le petit Comte a perdu tout d'une voix, condamné aux dépens, et l'Abbé justifié. Je ne lui aurais jamais conseillé d'entreprendre cette affaire ; je suis véritablement fâchée des chagrins qu'elle lui occasionne.

Je voudrais pouvoir vous envoyer un livre qui paraît ; il faudrait une occasion, et je n'en prévois pas.

Je mène toujours le même train de vie ; toutes les semaines deux soupers chez moi, et deux à Auteuil chez Mme de Boufflers ; cela durera jusqu'au 1er septembre. Mon népotisme tourne

[1] Claude Boyer (1618–98), auteur dramatique et prédicateur, ridiculé par Boileau et Racine.—Sa tragédie de *Judith* eut un moment de succès ; ce qui fit dire à Racine :—

> "Je pleure, hélas ! sur ce pauvre Holopherne
> Si méchamment mis à mort par Judith." (B.)

[2] Voyez la note 1 de la lettre précédente.

mieux que je ne l'avais espéré ; ce sont de très-bonnes gens qui me marquent beaucoup d'amitié, et qui évitent de me gêner et de m'ennuyer. Je n'ai point entendu parler de Lindor. Son Milord Carlisle ne va-t-il pas lui faire faux bond ? Ne passera-t-il pas dans l'opposition ? Je n'aime point les passages. Adieu.

LETTRE 790

Ce vendredi 20 août 1779.

Enfin me voilà contente, voilà une lettre ! Elle a été quinze jours en route, et la précédente n'y avait été que sept. Vous vous portez bien, vous vous amusez, et ce qui vaut encore mieux, vous vous occupez. Rien n'est plus vrai, je ne pensais nullement à votre maison,[1] je vous y croyais établi depuis longtemps, et point du tout, vous ne faites que terminer cette acquisition. Eh bien, pour vous punir de ne m'en avoir point parlé, vous prendrez la peine, je vous prie, de m'en faire la description ; de combien de pièces est votre appartement ? Est-il au rez-de-chaussée ou au premier ? Avez-vous un jardin, une cour ? L'escalier est-il honnête ? Enfin tâchez de me donner une idée du logement. Avez-vous de quoi recevoir un ami ou amie ? moi, par exemple ? Comment vous meublerez-vous ? J'aime les détails, j'ai le goût et l'esprit minutieux.

Je ne répondrai point à l'article de Shakespeare ; vous voyez la nature dans le *Roi Lear*, mais c'est apparemment en tant qu'elle produit quelquefois des monstres.

Vous êtes donc très-satisfait de votre position ; cela est-il vrai en effet ? Et n'est-ce point pour les bureaux que vous paraissez si content ? Bien des gens pensent que tout ce pompeux appareil [2] n'aura pas de grandes suites ; je dirais tant mieux, si cela ne rejetait pas à l'année prochaine ; je voudrais une affaire décisive qui nous donnât la paix ; vous ajoutez tout bas : *Et me voir arriver en France*. Ah ! oui, sans doute, je le voudrais, mais je ne l'espère pas. C'est toujours beaucoup que vous en ayez le désir ; n'est-ce pas l'impossibilité qui vous persuade de l'avoir ? Voilà ce qui ne s'éclaircira peut-être jamais.

Auteuil va finir, il n'y a plus que la semaine prochaine ;

LETTRE 790.—[1] La maison que Walpole venait d'acheter dans Berkeley Square.
[2] Mme du Deffand fait allusion à la présence des flottes alliées dans la Manche, et aux grands préparatifs militaires en France.

l'état qu'y tient l'Idole est superbe : trois fois la semaine un grand souper, tous les jours un dîner de six ou sept personnes et autant d'habitants ; elle est très-aimable chez elle. Moi je vais toujours mon petit train, j'ai toujours mes soupers les mercredis et vendredis, où j'ai quelquefois beaucoup trop de monde ; et puis d'autres jours dans la semaine le hasard en décide ainsi que de la compagnie ; je suis quelquefois d'assez bonne humeur, je m'égaye ; souvent ennuyée et quelquefois fort triste, voilà mon histoire ; racontez-moi la vôtre.

Ne voyez-vous plus jamais le Craufurd ? Et le Selwyn est-il toujours à sa campagne ?

Je reçus l'autre jour une lettre de l'Évêque de Mirepoix ; il me prie de vous dire qu'il vous aime beaucoup, et qu'il serait charmé de vous revoir. La main sur la conscience, croyez-vous que cela puisse arriver ? Oh ! non, vous ne le pensez pas.

LETTRE 791

Paris, ce 30 août 1779.

Je reçois à la fois deux de vos lettres, l'une du 12, l'autre du 19 ; je ne sais par quel accident celle du 12 était restée en arrière, et je conçois encore bien moins pourquoi vous vous croyez obligé à garder la circonspection de ne plus écrire ; mais je m'en rapporte à vous, étant persuadée de votre amitié, et que vous l'êtes trop de la mienne pour me priver de vos nouvelles par paresse, ou par toutes autres raisons que celle d'y être forcé. Souffrez seulement que je vous représente que nos lettres étant soumises à l'examen des bureaux, notre correspondance ne peut être suspecte ; notre ministère n'est pas si soupçonneux ni si méfiant que le vôtre ; non seulement le commerce des lettres est libre, mais les Anglais arrivent aussi librement en France qu'en temps de paix. Nous avons ici un jeune Comte de Morton,[1] avec son mentor M. Livingstone, qui a notre ordre du mérite, et qui n'a jamais servi qu'en France dans un régiment écossais ; ce régiment supprimé il est retourné dans son pays. Le mentor et le pupille souperont chez moi après-demain mercredi.

Je suis tout étonnée de ce que vous l'êtes que la guerre ne m'ait pas refroidie pour vous. Quel changement pourrait-elle apporter à ce que je pense ? Je n'espérais plus vous revoir et

Lettre 791.—Inédite.

[1] George Douglas, seizième Comte de Morton ; il avait dix-huit ans.

vous ne me laissiez point me flatter que vous eussiez la pensée de jamais revenir ici. Je dois à l'impossibilité physique qui est survenue l'intention que vous me marquez avoir de me rendre encore une visite. Elle n'aura pas son exécution, trop de raisons, toutes invincibles, s'y opposent. La philosophie, comme vous dites, n'empêche pas la colique, mais elle empêche de se plaindre. Cependant je ne puis vous cacher que je serai très-affligée si je n'ai plus de vos nouvelles ; il me sera impossible de vous donner des miennes si je n'ai pas des vôtres. Il n'y a que les prédicateurs qui sachent et puissent parler tout seuls. Comment pourrais-je croire que ce que je vous écrirais pût vous intéresser ?

Je sais bien mauvais gré à ce singulier Lindor de son séjour à la campagne, je saurais par lui de vos nouvelles ; je n'ai nulle autre correspondance, le Craufurd ne pense à moi que par boutades, et vous savez aussi bien que moi qu'on ne peut compter sur lui. Mon état présent est celui d'être morte, ou bien dans un sommeil léthargique qui n'en diffère guère.

Adieu donc, je répondrai à votre première lettre, mais je ne la préviendrai pas. De quoi remplirais-je les miennes ? De tout ce qui vous serait de la dernière indifférence.

Je n'espère point la paix.

Je ne puis m'empêcher de répéter avant de fermer cette lettre, qu'il est bien étonnant que vous pensiez ne devoir plus écrire. N'y aura-t-il pas toujours des paquebots qui iront de Londres à Ostende ? Et puis la correspondance d'Angleterre et de la Hollande est-elle rompue ? Ni moi ni personne ne le croit. Enfin nous verrons ce qui en est. Voilà une bien détestable guerre, je maudis de bon cœur le Docteur Franklin.

Puisque cette lettre-ci sera peut-être la dernière, je pourrais me permettre de la faire très-longue, en vous racontant toutes sortes de choses, comme la séance du jour de la Saint-Louis à l'Académie. Mais qu'est-ce que cela vous ferait ? bâiller, peut-être. Un grand malheur m'arrive, je n'ai plus de Stoughton, dont l'habitude m'est devenue nécessaire. J'en trouverai peut-être dans un magasin anglais qu'il y a ici ; si je n'en peux avoir je serai fort malheureuse, car ce n'est que depuis que j'en fais usage que je suis contente de mes digestions.

LETTRE 792

Ce 3 septembre 1779.

Je connais trop la bonté de votre cœur pour douter que vous ne soyez très-affligé de la perte de votre Milady.[1] J'ai vu votre sensibilité dans une occasion presque pareille, qui se tourna plus heureusement, mais qui n'a été que différée.[2] Vous vous êtes exposé à cette sorte de malheur dans le choix que vous avez fait de vos amies. Vous en avez eu, et il vous en reste encore, qui auraient pu être vos mères et grand'mères. C'est sans doute un malheur. J'en éprouve un contraire, je n'ai plus de contemporains. Saint-Lambert dit de la vieillesse :—

"À la race nouvelle on se trouve étranger,"

et cela est vrai à toutes sortes d'égards. Si je recouvrais la vue subitement, je me croirais dans un autre pays. Toutes les modes sont changées, et le goût sur toutes sortes de choses l'est aussi ; toutes les idées sont différentes, les beaux esprits d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus à ceux du siècle de Louis XIV qu'un singe à ün homme. Il faut cependant souffrir sans se plaindre et se donner la triste consolation du peu de temps que cela doit durer.

Ne m'affligez plus en me donnant à craindre qu'à l'avenir j'aie moins souvent de vos nouvelles, je ne saurais croire que vous y soyez forcé. L'on m'a assurée qu'il y avait deux paquebots établis pour porter les lettres d'Angleterre à Ostende, et deux autres d'Ostende à Londres. Je le crois aujourd'hui plus que jamais, parce qu'aujourd'hui 3 septembre je reçois votre lettre du 26 d'août. N'alléguez point pour excuse qu'en vous interdisant la politique il ne vous reste rien à me dire, parce que vous n'entendez parler d'autres choses. D'abord vous pouvez me parler de tout ce qui vous regarde directement ; de votre santé, de votre maison, de vos parents, de vos amis, de vos lectures, etc. etc. Supposez-vous quelques moments à côté de mon tonneau ; imaginez-vous le plaisir que j'aurais ; partagez-le, ou réprimez-le selon l'humeur où vous serez, tout ce qui me viendra de vous je le prendrai en bonne part. Quoique mon

LETTRE 792.—Inédite.

[1] Lady Blandford, une vieille amie de Walpole, qui mourut le 7 septembre, à l'âge de 84 ans.

[2] Quand Walpole se trouva à Paris lors de la sérieuse maladie de Mme du Deffand en octobre 1775.

attachement pour vous ait eu des apparences qui vous déplaisaient, le fond était sans reproche, quoique je convienne qu'il y avait quelque empreinte de passion. Mais peut-on aimer sans cela ? Rappelez-vous votre Rosette,[3] cela suffira pour vous en convaincre.

Je suis très-inquiète de la position présente, je rends mille et mille grâces au Ciel de ce que vous n'êtes exposé à aucun danger. Je maudis bien sincèrement ce négociateur d'Amérique, le Seigneur Franklin.

Le plus souvent que vous pourrez m'écrire, faites-le, je vous supplie. Quatre mots me suffiront, je saurais que vous vous portez bien et que vous ne m'oubliez pas.

Je n'ai point eu de lettres de Mme de Leinster depuis que je vous ai dit avoir reçu de ses nouvelles. Elle me marquait que son projet était de passer l'hiver à Aubigny et dans le printemps de passer quelques jours à Paris.

Nous n'aurons pas sitôt le *Voyage Pittoresque*. Je vous amasserai les *Bibliothèques des Romans*, et je profiterai des occasions qui se trouveront. Je prendrais des mesures pour vous faire tenir *les envois plus considérables* [4] si le cas y survient.

Je ne vous parlerai ni ne vous enverrai les *Éloges* de Voltaire qui ont été lus à l'Académie, rien n'est si pitoyable.

LETTRE 793

Ce vendredi 10 septembre 1779.

On n'a qu'à se louer de la poste d'Ostende, la différence n'est pas grande avec Calais. La lettre que je reçois aujourd'hui 10 de ce mois est datée du 2 de Strawberry-Hill.

Vous vous attendiez à un combat, il y a toute apparence qu'il n'y en aura pas, au moins de tout ce mois-ci. Vous vous attendiez à la Grenade,[1] et moi je ne m'attends point à la paix. Elle est pour moi le pays de Canaan.

Le livre dont je vous ai parlé et que je ne vous ai point nommé, c'est les *Mémoires de M. de Saint-Germain ;* peut-être vos libraires l'ont-ils. Je suis on ne peut pas plus contente des deux seuls Anglais qui me restent. Le petit Comte de Morton, c'est

[3] Son chien. (W.)

[4] Les manuscrits qu'elle lui avait légués.

LETTRE 793.—Inédite.

[1] Prise le 4 juillet 1779 par le Comte d'Estaing.

un enfant ; son mentor est de bonne conversation, et je le vois souvent. C'est par lui que j'ai reçu les crayons, et me voyant embarrassée pour avoir du Stoughton, il m'en a apporté une petite bouteille que par ses recherches il avait trouvé chez une Anglaise de sa connaissance. Il a beaucoup d'attentions pour moi ; il a voulu faire la partie de whisk de Mme de Luxembourg, je voulais l'en détourner, le rob est de cinq louis et son emploi de mentor me fait croire que sa fortune n'est pas considérable. Il perdit hier neuf louis, dont je fus fort fâchée. Il devait revenir ce soir, il vient de s'envoyer excuser, et je pense que ce pourrait bien être pour éviter cette partie de whisk. Elle paraît trop chère à bien des gens, il y a plusieurs personnes qu'elle a éconduites de chez moi.

Me voilà dans le moment actuel de la plus grande solitude, et il se trouve que c'est aussi le temps de mes plus grandes insomnies.

Je crois devoir être contente de votre santé, vous n'en parlez jamais, mais votre style est animé, vous me dites des douceurs, vous voulez me donner de l'espérance. Je ne suis pas trop d'humeur à en prendre, mais je suis contente de vous croire en bonne santé.

Je suis fâchée que vous ayez perdu votre amie ; je suis la seule vieille qui vous reste ; vous ferez bien à l'avenir de vous mieux assortir pour former vos liaisons. Hélas, cette précaution n'est pas infaillible, j'ai perdu presque tous mes contemporains, et plusieurs qui avaient vingt-cinq ou trente ans moins que moi. Enfin il ne me reste plus aujourd'hui que le seul d'Argental, frère de Pont-de-Veyle, qui soit de mon temps. Mes Maréchales s'en rapprochent un peu, il n'y a que dix ou onze ans de différence. Si vous reveniez ici (ce qui ne sera jamais) vous ne trouveriez pas de grands changements dans ma société ; ce qu'elle a acquis, ce qu'elle a perdu, ne fait pas grande sensation.

Je vous suis obligée du détail que vous me faites de votre maison. Je la crois jolie, mais je voudrais qu'il y eût de bons fauteuils, vous n'en avez que d'antiques, qui sont très-laids et incommodes.

Vous ne me parlez d'aucun de vos parents, les Conway, les Churchill, les Cadogan. Vous ne me dites mot de vos autres liaisons, la Princesse Amélie, les Ossory, les Beauclerk, du Gibbon. Celui-ci continue-t-il toujours son histoire ? On me conseille de lire le *Voyage* de Cook. Qu'en pensez-vous ?

On dit qu'on chantera demain le *Te Deum*.[2] On est bien content de M. d'Estaing. Je suis moi bien mécontente du *Courrier de l'Europe* ; il y a un article de Mme de Leinster bien désagréable, et qui fâchera certainement M. de Richmond. Elle aurait mieux fait de donner quelques louis de plus et moins de louanges aux gens du vaisseau par qui elle a été prise. J'ai peur que cette petite aventure ne nuise au projet de passer par Paris au printemps.

J'ai fait vos compliments à Mme de Luxembourg. Je les ferai à Mme de Mirepoix et à quelques unes encore des personnes que vous nommez, mais pour à toutes je ne vous en réponds pas.

Lindor reste-t-il à sa campagne ? Abandonne-t-il ses amis Queensberry et Carlisle ? Son affection pour sa petite fille est un genre de folie tout neuf, celle qu'on a pour un chien est mille fois plus raisonnable. J'aime toujours le mien à la folie.

LETTRE 794

Ce 18 septembre 1779.

Je n'ai point eu de lettres hier ; on ne sait sur quoi compter, et si en effet vous m'aimez (comme je le veux croire), vous devez être bien aise d'apprendre que je suis encore en vie. Oui, je le suis, et peut-être ridiculement pour mon âge ; il faut que je me le rappelle pour éviter d'être ridicule ; non que je mène la vie d'une jeune personne ; je suis très-sédentaire, je ne fais aucune visite, je ne sors que pour souper, et je ne soupe que chez mes plus anciennes ou familières connaissances ; je ne vais jamais aux spectacles. Je fais des essais pour parvenir à croire ce qui ne se peut comprendre ; je ne fais pas, je l'avoue, de grands progrès, enfin je fais de mon mieux pour être la moins malheureuse possible. Je sais bien ce qui me serait le plus nécessaire, et ce que je désire uniquement, ce serait de vous revoir ; cependant je me dis souvent que j'ai tort de le désirer. Eh ! quel est l'agrément que j'en puis attendre ? Vous ne pourriez partager le plaisir que j'aurais. Mais il est inutile de raisonner sur cela ; il faudrait la paix, et je la crois bien éloignée ; elle ne peut, dit-on, arriver qu'après les plus grands malheurs que je ne saurais souhaiter.

Nous avons chanté ici un *Te Deum*. On est fort content de

[2] Pour la prise de l'île de Saint-Vincent et de celle de la Grenade. (B.)

M. d'Estaing ; il me semble qu'on pense qu'il n'y aura pas cette année de grands événements.

Il paraît tous les jours de nouveaux *Éloges* de Voltaire : le Comte de Schuwalof, qui est ici depuis le départ de son oncle, en a fait deux ; il n'y a pas de poète crotté qui ne cherche à s'illustrer en en composant ; ce qui me fit dire l'autre jour que Voltaire subissait le sort des mortels, d'être après leur mort *la pâture des vers*.

Rien n'est si plat que toutes ces productions.

Je ne doute pas que votre amie, Milady Blandford, ne soit morte ; je prends part à votre peine ; on doit beaucoup regretter ses anciennes connaissances. L'habitude est un grand agrément. Quand j'aurai de vos nouvelles, je vous écrirai plus longuement.

LETTRE 795

Ce 23 septembre 1779.

Je suis fâchée que vous ayez perdu votre vieille amie.[1] Mais les vieilles se font-elles regretter ? N'est-on pas préparé à les perdre, et n'est-on pas plutôt étonné de ce qu'elles subsistent encore ? Ce que je sais bien c'est qu'elles-même s'étonnent de leur propre existence.

Pourquoi trouvez-vous heureux que Mme Damer n'ait point été témoin du prodige de ce volcan ? On ne dit point qu'il y ait péri personne.[2]

Oui, vraiment, vous avez perdu la Grenade. Nous changeons d'amiral, M. du Chaffault[3] commande notre flotte. M. d'Orvilliers se retire et en est fort content. Il va habiter sa campagne ; il avait perdu son fils, qui était le seul objet qui le retenait au service.

On dit qu'il n'y aura point de Fontainebleau. Tant mieux, ce voyage enlèverait le peu de monde qui reste. Madame de Cambis est à Roissy. Les Beauvau sont au Val, c'est une maison qu'ils ont achetée à vie auprès de Saint-Germain. Les Idoles sont encore à leur campagne, mais ils la quitteront bientôt. Mme de Luxembourg est ce qui me reste de plus solide. Je ne vois Mme de Mirepoix que très-rarement, elle me parle quelquefois de vous et dit qu'elle vous aime. Quand ce serait plus que

LETTRE 795.—Inédite.

[1] Lady Blandford. (W.)

[2] Mrs Damer était en Italie. Le Vésuve venait d'avoir une sérieuse éruption (8 août 1779).

[3] Louis-Charles, Comte du Chaffault de Besné (1708-94).

tout autre, cela ne prouverait pas qu'elle vous aime beaucoup. Ah ! Socrate, Socrate, vous aviez bien raison !

Vous ne devineriez jamais ce que je lis, c'est l'*Iliade*. Je ne suis qu'au quinzième chant. Le neuvième et le dixième m'ont fait quelque plaisir, je voudrais savoir si tous les noms propres [4] dont il est rempli vous ont été agréables. Je lis cinq ou six choses différentes dans ma matinée, presque toutes m'ennuient.

Je ne dors non plus que si j'étais de Papefiguière.[5] Je commence à être persuadée que pour vivre le sommeil n'est pas nécessaire, mais il l'est pour s'ennuyer moins.

Je crains toujours votre maudite goutte, dites-moi du moins de temps en temps quelquechose de votre santé.

LETTRE 796

Paris, 1er octobre 1779.

L'aventure des Spencer [1] me paraît horrible ; comment ne sont-ils pas tous morts de peur ? Comment ont-ils pu gagner Londres, puisque les nôtres ont pris votre frégate ? N'ont-ils pas pris aussi tous les effets des Milords et des Miladys ? J'ai été véritablement affligée de ce qui regarde Madame la Duchesse de Leinster. Elle éprouve de la honte, et c'est tout ce qu'il y a d'insupportable.

Je serais charmée de connaître votre Milord Macartney [2] ; mais on ne lui permet pas de venir à Paris : il doit rester à Limoges. Le Comte de Broglio l'a vu à sa campagne ; ce qu'il m'en a écrit m'avait déjà fait regretter de ce qu'il ne viendrait pas à Paris ; ce que vous m'en dites l'augmente.

Je vous prie de me faire un état de votre famille ; j'ai brouillé toutes vos nièces. N'en avez-vous pas trois par monsieur votre frère : l'Altesse, la femme de l'Évêque dont je ne sais pas le nom ; Mme Keppel n'en est-elle pas une [3] ? Et puis vous en

[4] M. Walpole n'aimait à lire que des livres où il y avait des noms propres. (W.)

[5] Mme du Deffand, comme dans une lettre précédente, semble avoir confondu cette île avec "l'île sonnante." (Voyez la note 3 de la lettre 125.)

Lettre 796.—Incomplète dans les éditions précedentes.

[1] Lord et Lady Spencer et leur fille, la Duchesse de Devonshire, s'étaient, en revenant de Spa, embarqués à Ostende, à bord du *Fly*, chaloupe de guerre, laquelle fut attaquée par deux cutters français, auxquels elle n'échappa qu'avec peine. (B.)

[2] George, premier Baron (plus tard Comte) Macartney (1737–1806). Il était gouverneur des îles Caraïbes et fut fait prisonnier par les Français quand ils s'emparaient de la Grenade.

[3] La femme de l'Évêque et Mrs Keppel sont la même personne ; la troisième fille de Sir Edward Walpole était Comtesse de Dysart.

avez deux par Mme Churchill, dont l'aînée est Milady Cadogan, qui a une sœur qui est peut-être mariée.[4] Il faut m'éclaircir tout cela. Je suis comme vous, j'aime les noms propres, par conséquent vous me ferez plaisir de me nommer les trois filles de l'Altesse, en y joignant leurs âges, et ajoutant les petits Princes ou Princesses, les filles de Mme Keppel, et celles de l'Évêque.[5]

Je crois avoir vu un Milord Lincoln [6] chez feu Milady Rochford. Il était Chevalier de la Jarretière.

Je suis assez au fait de ce qui regarde l'Angleterre pour qu'on m'en puisse parler. Si ce Lindor était à Londres, je l'interrogerai sur tous mes objets de curiosité, mais il n'a pas le sens commun avec sa Mimie. Je n'entends plus parler du Craufurd.

Vous êtes un homme fort rare par vos soins et vos attentions ; soyez sûr que j'en connais bien tout le prix ; vous êtes bon et compatissant ; ce que les autres font par goût et par devoir, vous le faites par bonté ; il faut en avoir beaucoup pour vouloir conserver une correspondance avec quelqu'un qu'on ne doit jamais revoir, et de qui on ne peut rien apprendre d'intéressant et d'agréable.

Je ne lirai donc point le *Voyage* de Cook, et j'en suis bien aise ; c'était une entreprise à laquelle je répugnais ; mais que lirai-je ? Je ne suis pas aussi heureuse que vous ; je n'ai nul objet de curiosité.

J'ai le projet de lire alternativement Corneille, Racine et Voltaire, et de me laisser aller à l'impression que j'en recevrai. J'ai déjà commencé ; j'ai lu d'abord *Iphigénie*, ensuite le *Cid*, et puis *Zaïre*. Je continuerai ainsi. On m'a lu ce matin les *Horaces*.

Ce 2.

Voilà où j'ai été interrompue ; je reviens à Milord Macartney. On est ici fort prévenu contre lui ; il a tenu des propos dans le vaisseau qui l'a amené en France, qui ont extrêmement choqué, et qui effectivement sont très-imprudents. J'en suis fort fâchée ; j'aurais été charmée de le connaître. J'ai grand besoin d'être

[4] Sophia, fille cadette de Lady Mary Churchill, épousa, en 1781, son cousin au second degré, l'honorable Horatio Walpole (plus tard septième Comte d'Orford).

[5] Voyez la note 3 ci-dessus.

[6] Henry Pelham-Clinton, Earl of Lincoln (1720-94), qui prit en 1768 le titre de son oncle, le ministre Duc de Newcastle. Il avait été fait Chevalier de la Jarretière en 1752.

réveillée ; il n'y a personne ici qui puisse produire cet effet ; je ne vois que des gens qui ne pensent point, ou qui pensent de travers ; ils pourraient bien porter le même jugement de moi, et peut-être n'auraient-ils pas tort.

Il n'y aura point de Fontainebleau ; il y aura à la place des Choisy et des Marly. Auteuil est fini ; il me faisait un ou deux soupers par semaine ; c'était une dissipation. Mme de Luxembourg en était habitante ; c'est actuellement ma meilleure amie, c'est-à-dire celle qui a le plus d'attentions suivies pour moi ; c'était elle que j'y allais chercher ; et quoiqu'il y eût beaucoup de monde, comme on voyait bien que c'était mon objet principal, cela sauvait le ridicule. Elle ne se mettait point à table ; c'est ce qu'elle pratique aussi chez moi ; nous soupons sur la table du loto, avec ceux qui ne veulent manger qu'un morceau. Les Caraman, chez qui je vais une fois la semaine, sont depuis le mois de mai à Roissy ; ils pourront bien y passer l'hiver ; car je crois qu'ils n'en reviendront qu'après le retour de M. de Caraman, qui ne sera vraisemblablement qu'après qu'on aura abandonné ou après avoir exécuté le projet d'une descente. Vous aurez appris par les gazettes les changements faits dans notre flotte ; ce n'est plus M. d'Orvilliers qui la commande ; il est extrêmement regretté de toute la marine ; c'est M. du Chaffault qui le remplace. Il y a eu depuis un conseil de guerre ; M. de Rochechouart, qui commandait une escadre, a été condamné à être démonté, pour avoir désobéi à M. d'Orvilliers, qui voulait qu'il attaquât un de vos vaisseaux, le *Marlborough*, qu'il aurait, dit-on, vraisemblablement pris ; il a appelé de ce jugement à la cour.[7] Plusieurs capitaines de vaisseau demandent leur retraite. Voilà des nouvelles publiques ; je crois qu'il n'y a point d'indiscrétion à les écrire.

La Comtesse de Noailles, à présent Maréchale de Mouchy, se cassa le bras il y a quelques jours ; c'est une femme d'un grand mérite et fort importante ; son mari commande à Bordeaux ; on imprimait des bulletins sur son état, ce qui a produit celui que je vous envoie ; le voici :

> " Tandis que d'Estaing et sa troupe
> Étrillent le pauvre Byron,
> Tandis que le grand Washington
> Tient tous les Anglais sous sa coupe,

[7] Bien que, à la sentence de la cour martiale, le Vicomte de Rochechouart en appelât au Roi, il ne recouvra jamais sa réputation militaire.

Et qu'au bruit de notre canon
Hardy s'enfuit, le vent en poupe,
Madame de Mouchy, dit-on,
Tous les matins mange sa soupe,
Et tous les soirs prend son bouillon."

LETTRE 797

Paris, ce 8 octobre 1779.

J'ai reçu le Stoughton, j'ai vu la personne [1] qui me l'a apporté, et j'en ai été fort aise ; sa visite fut fort courte ; nous souperons ce soir ensemble, mais avec beaucoup de monde. Je suis persuadée que vous voudriez être dans le cas de m'envoyer encore du Stoughton ; je n'en prends que dix gouttes par jour, cela me mènerait, comme vous voyez, à le pouvoir disputer à tous les patriarches. Je ne suis pas d'avis que *ce n'est que le bonheur qui produit l'ennui ;* mais c'est l'ennui qui détruit tout bonheur, c'est le désœuvrement qui en est la véritable source. On ne peut disconvenir que la goutte et la colique ne soient bien plus fâcheuses que l'ennui. L'ennui est un avant-goût du néant, mais le néant lui est préférable ; il est des caractères qui n'en sont pas susceptibles ; j'ai quelque peine à croire que vous soyez du nombre, vous avez trop d'activité pour que vous ayez toujours matière à la satisfaire. Enfin, quoi qu'il en soit, j'éprouve à mon grand détriment que je n'ai pas l'honneur de vous ressembler.

Je vois avec plaisir que j'aurai l'occasion de vous envoyer la suite de la *Bibliothèque des Romans*. Je m'imagine que vous ne la lirez point. J'ai tenté quelquefois d'en lire quelques feuilles, je n'ai pas pu continuer.

Je crois vous avoir mandé que je lis actuellement les théâtres de Corneille, Racine et Voltaire ; je trouve ce dernier bien inférieur, et nullement digne d'être comparé aux deux autres ; tous ses personnages ne sont que lui-même ; autant il est charmant dans ses *Épîtres* et dans plusieurs morceaux de sa *Henriade*,

LETTRE 797.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Mr Thomas Walpole. Sa présence en France était due à un procès intenté contre des banquiers d'Édimbourg nommés Alexander. Ceux-ci, quand leur ruine semblait certaine, avait eu recours à Mr Walpole, banquier également, qui possédait une hypothèque sur leurs possessions de Grenade. Les Alexander s'étaient réfugiés en France, et maintenant, profitant de la prise de Grenade par les Français, essayaient de révoquer les droits de Thomas Walpole sur leurs possessions. Il devint ainsi nécessaire pour Walpole de les poursuivre devant les tribunaux français. Il gagna finalement son procès, mais aux dépens de sa fortune entière.

autant il est froid et médiocre dans ses tragédies. Je m'étais flattée que vous seriez content de mon jeu de mots.[2] De tous ces éloges, il n'y en a pas un seul qui ne soit fastidieux ; Palissot est le moins plat.

Je viens de recevoir dans le moment le billet de part de mariage de la fille du Prince de Montbarey avec le Prince Héréditaire de Nassau-Saarbrück ; la Princesse fille a vingt-deux ans, et le Prince n'en a pas encore onze.

On commence à revenir des campagnes. Cependant le beau temps y retient encore bien du monde, et puis notre flotte en retient beaucoup.

Ce pauvre Lindor me fait grand'pitié ; cependant il aime, et quoique ce ne soit qu'une poupée, cela vaut mieux que d'avoir l'âme vide.

Je me flatte que vous serez content de cette lettre-ci ; il me semble qu'elle ne contient que les choses qui vous plaisent, c'est-à-dire les plus vagues et les plus indifférentes. Il y en a cependant une qui m'intéresse et dont il faut que je vous parle, c'est de votre établissement dans votre nouvelle maison ; est-ce votre meuble d'Aubusson que vous y avez placé ? Je trouve que c'est une chose agréable que d'être bien meublé, et surtout que les sièges soient bien commodes. Si j'allais à Londres, auriez-vous de quoi me loger ? Il serait plaisant que cette question vous causât de la douleur, et cela peut être, quoiqu'il n'y ait aucun genre de distance, de différence, de dissemblance, etc., etc., qui ne nous sépare. Les Champs-Élysées jadis étaient une espérance, une ressource ; mais à propos de ces temps-là, je viens de relire l'*Iliade*, je relirai l'*Odyssée*. Je trouve que votre Shakespeare a quelque ressemblance à Homère. Vous trouverez que cela n'a pas le sens commun, mais il y a une certaine hardiesse et une certaine force dans le style qui brave tout ménagement et bienséance ; j'aime dans Homère que les dieux aient tous les défauts et tous les vices des hommes, comme dans Shakespeare les rois et tous les grands seigneurs ont le ton et les manières grossières du peuple.

[2] Que Voltaire, après sa mort, était devenu la *pâture des vers*. (B.)

LETTRE 798

Paris, ce 14 octobre 1779.

Je suis fort contente de votre exactitude, mais je ne le suis point du tout de votre santé. Je voudrais du moins que cet état de faiblesse pût vous donner la certitude de n'avoir plus à craindre de grandes douleurs. Pourquoi faut-il que vous habitiez Londres et moi Paris ? Si nous prenons Londres, préparez-moi un logement chez vous, je suis déterminée à m'y établir. Mais n'aimez-vous pas l'idée des Champs-Élysées ? Je voudrais que, ne pouvant pas se voir dans ce monde-ci, on pût se donner rendez-vous dans celui-là, j'irais vous y attendre de très-bon cœur et sans nul regret à rien de ce que je quitterais. Vous prétendez, je crois, ne pas connaître les vapeurs, je vous en félicite, c'est un mal infernal, mais je n'en veux point parler.

C'est une perte pour vous que l'éloignement de vos nièces. Je me suis procurée le bonheur de cette sorte de compagnie ; elle est un peu au-dessus du rien, mais en quelque sorte elle m'est nécessaire. Je serai bientôt dans le cas d'être forcée à ne plus sortir, ma surdité augmente tous les jours. Je crains le ridicule ; et surtout de devenir un objet de compassion. Le couvent ou la province seraient plus assortis à mon état, mais doit-on à mon âge hasarder un changement ?

Pourquoi n'osez-vous nommer les gens par leur noms ? La personne,[1] c'est ainsi que vous l'appelez, ne garde point l'incognito. Elle soupa hier chez moi avec dix-neuf ou vingt personnes, elle est fort gaie, elle me paraît contente ; nous n'avons point eu de conversation particulière ; il me paraît qu'elle vous aime beaucoup, et qu'elle est fort satisfaite de l'amitié que vous avez pour son fils.[2] Je ne manquerai pas à lui dire le bien que vous m'en dites. J'aime infiniment à recevoir de vos lettres, mais je crains que ce ne soit pour vous une sujétion qui vous gêne. Je sais ce qu'il en coûte souvent pour écrire quand on n'a rien à dire.

Nous avons trois belles dames à Brest, Mmes de Lauzun, de Bouillon et d'Hénin.[3] Il y a près de quinze jours qu'elles y

Lettre 798.—Inédite.

[1] Mr W. ne voulait pas nommer son cousin dans une lettre par la poste, parce que ce cousin fut obligé de se sauver d'Angleterre à cause d'un procès où il s'agissait de tout son bien. (W.)

[2] Thomas Walpole le jeune, plus tard (1783) ministre d'Angleterre à Munich. Horace Walpole correspondait avec le père et le fils, et les estimait beaucoup tous deux.

[3] La Duchesse de Lauzun, et de Bouillon, et la Princesse d'Hénin. (W.)

sont, elles y resteront pour voir sortir les flottes combinées ; ce doit être un beau spectacle. Nous lûmes hier au soir une lettre de Mme de Lauzun à Madame de Luxembourg que je trouvai tout-à-fait charmante ; cette femme est parfaite.

Adieu, mon ami ; vous n'exigez pas qu'on le soit, dont bien me prend.

LETTRE 799

Ce 24 octobre 1779.

Milord Macartney, qui vous rendra cette lettre, vous racontera tout ce qui le regarde. Je le vis hier pour la première et la dernière fois [1] ; sa visite fut d'environ une heure et demie. Je le trouve très-aimable et tel que vous me l'avez dit. Je profite de son occasion pour vous envoyer la *Bibliothèque* et les *Mémoires de Saint-Germain ;* c'est le livre dont je vous avais parlé et qui était alors très-défendu. Votre cousin vous en portera un autre, ce sont des lettres écrites à Mme du Barry, qui me paraissent véritables et assez curieuses.[2]

Je n'ai point eu de vos nouvelles toute la semaine dernière. C'est le vent qui nous a joué ce mauvais tour, j'espère en recevoir aujourd'hui ou demain.

Votre cousin me paraît content, il est d'une grande gaîté, il rit plus qu'il ne parle. Je lui crois un très-bon cœur, je crois qu'il vous aime beaucoup ; il est très-reconnaissant des bontés et de l'amitié que vous avez pour son fils.

On dit que notre flotte sortira demain ou après-demain. Pourquoi faire ? je n'en sais rien, si peut-être les autres non plus. Les trois voyageuses dont je vous ai parlé arriveront demain. Mme de Luxembourg, qui est à Sainte-Assise chez Mme de Montesson [3] depuis lundi, en reviendra mardi ; j'aurai été neuf jours sans la voir, ce qui m'a fort ennuyée, premièrement parce que je l'aime, et puis l'habitude me rend les choses nécessaires.

Notre cour est toujours à Marly, elle y restera encore huit jours.

On va, dit-on, faire un emprunt en rentes viagères ; il n'y

LETTRE 799.—Inédite.

[1] Lord Macartney, ramené de la Grenade en France comme prisonnier de guerre, était sur le point d'être échangé.

[2] Ces lettres sont apocryphes ; on les attribue à un certain Mairobert, censeur royal, qui se suicida en mars 1779.

[3] Femme du Duc d'Orléans. (W.)

a jamais eu de crédit aussi solidement établi que celui de M. Necker, et jamais aucun contrôleur général n'a joui de plus de considération et de plus de gloire. Votre cousin est bien content de lui.

Quelle nouvelle avez-vous de M. Conway[4]? Ne voyez-vous pas Milady Ailesbury et Mme Damer? Nous allons avoir ici la Vicomtesse du Barry. On lui prête un appartement, c'est celui qu'occupait jadis Mme de Saint-Chamant.[5] C'est elle que Mme Damer a accompagnée à son retour d'Angleterre. Ce ne sera point une compagne pour moi vraisemblablement, elle n'a que vingt-deux ans.

Adieu, il faut fermer mon paquet pour l'envoyer à Milord Macartney, il part ce soir. Ne manquez pas de lui dire combien je l'ai trouvé aimable, je ne lui ai pas laissé ignorer tout le bien que vous m'avez écrit de lui.

Le facteur vient d'arriver, il y a un courrier, celui qu'on attendait jeudi ou vendredi. Point de lettres pour moi; pourquoi cela? Seriez-vous malade? Je chasse cette idée, il peut y avoir bien d'autres causes. Enfin j'attends de vos nouvelles avec impatience.

LETTRE 800

Paris, ce 30 octobre 1779.

Je vous ai dit combien je trouvais Milord Macartney aimable; c'est par lui que vous l'aurez appris, il était porteur de son éloge. Je ne sais si on lui a limité le temps qu'il peut rester chez vous, informez-vous s'il nous reviendra? Il n'a vu personne ici, et il ne vint personne chez moi tout le temps de sa visite; il n'y avait que la Sanadona, M. de Creutz, et Wiart me dit Monsieur de Toulouse; je ne m'en souvenais plus, il n'est pas question de mémoire, elle est perdue. Je pourrais faire des observations sur l'état de la vieillesse, les dédier aux sexagénaires; elles leur feraient perdre l'envie de devenir octogénaires. Oh! oui, quand on est parvenu à ce point-là, on a tout perdu, jusqu'aux désirs dont on était le plus affecté. Croiriez-vous que j'ai presque perdu le désir de vous revoir? Je sens une sorte de répugnance

[4] Il était à Jersey comme gouverneur de l'île.
[5] Femme du Comte de Saint-Chamant, qui occupait un poste dans la maison du Comte d'Artois.

LETTRE 800.—Incomplète dans les éditions précédentes.

à vous rendre témoin de l'extrême dépérissement que vous trouveriez, la perte de deux sens, de presque toutes les facultés de l'âme ; il ne m'en reste qu'une qui ne sert qu'à me rendre malheureuse, qui me rendrait ridicule, si je ne m'occupais continuellement à la vaincre ou à la cacher.

Je retombe toujours à vous parler de moi, cela est bien plat, bien fastidieux, je vous en demande pardon. Comment le Général Burgoyne se croit-il dégagé des conditions de sa capitulation ? Il me semble que toute sa conduite est bien baroque.

Vous savez que j'aimais assez Milord Stormont. Quelles seront ses fonctions de secrétaire d'État, s'il n'a point de département [1] ?

Je crois Milord Carlisle un mince personnage, il est une des idoles de notre bon ami Lindor. Il est revenu sans doute, ou ne tardera pas à revenir ; vous me manderez quand vous l'aurez vu.

J'avais un rendez-vous aujourd'hui avec votre cousin, pour pouvoir causer avec lui ; car les soirées qu'il passe chez moi sont en pure perte pour la conversation ; mais l'heure se passe, sans doute qu'il ne viendra pas ; je lui trouve bien de l'esprit, mais d'un certain genre ; il y en a plusieurs pour lesquels il n'a ni ouverture ni goût ; mais il a des saillies, du discernement, et s'il riait moins, on entendrait plus aisément ses plaisanteries et ses bons mots ; mais son rire, qui est presque continuel, fait perdre presque tout ce qu'il dit : il me paraît content d'être bien avec vous, et très-charmé de ce que son fils vous plaît. Je ne sais pas où en sont ses affaires, je comptais l'apprendre aujourd'hui ; son séjour ici dépend du temps qu'elles dureront.

Je suis fort charmée d'être au fait de votre famille ; elle est bien nombreuse, mais c'est à prendre ou à laisser, vous ne leur devez rien, je vous suis plus à charge que tout votre népotisme ; cette sujétion de toutes les semaines est un peu gênante, il n'y a que l'amitié qui puisse la rendre facile.

[1] Mme du Deffand a dû mal comprendre Walpole, car Lord Stormont était, comme on disait alors, secrétaire d'État pour la province du Sud.

LETTRE 801

Ce vendredi 5 novembre 1779.

Non, il ne faut point tout à fait un mois pour avoir la réponse aux questions que l'on fait. Vous m'avez interrogée le 27, j'y réponds le 5. Calculez et vous verrez, je crois, que ce n'est pas tout à fait trois semaines. Mais voilà l'hiver, les vents pourront bien s'opposer à toute correspondance. Tout le monde savait votre flotte en mer, à ce que dit Wiart, hors moi, qui l'ignorait. Je n'écoute presque jamais les nouvelles, surtout celles de guerre, soit par terre, et encore plus soit par mer. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'il n'est point question de M. de Beauvau. Il est depuis la fin de son quartier établi dans une jolie maison qu'on appelle le Val, à une très-petite distance de Saint-Germain à la tête de la forêt ; ils y reçoivent leurs amis. La Princesse a souvent des migraines, le Prince, des maux d'estomac. Celui-ci passera aujourd'hui la soirée chez moi, il s'en retournera demain et l'un et l'autre ne reviendront à Paris que le 18 de ce mois.

J'étais étonnée de ce que dans votre dernière lettre vous ne me parliez pas de Milord Macartney. J'ai consulté le journal que je fais pour suppléer à ma mémoire, et je vois que ce Milord n'est parti que le 25. Il était chargé de vous remettre une lettre et des brochures. Apparemment votre première m'apprendra que vous l'aurez vu.

Vous ne me dites mot du Selwyn, est-il de retour ? Le Craufurd a-t-il la goutte ? Vous vous êtes entretenu de moi avec lui, vous vous êtes sans doute appitoyé sur mon état. C'est de tous les sentiments le plus fâcheux à inspirer.

Je ne sais pas quand votre cousin ira vous retrouver, il est fort occupé. Il dit qu'il est content, je le souhaite.

Je viens d'être interrompue par un des Suédois de la suite de M. de Creutz. Tous les jours il lui en arrive de nouveaux qu'il me fait la grâce de m'amener. Ce dernier est plus chenille que les autres. Je l'ai prié à souper pour m'en débarrasser, pour pouvoir continuer ma dépêche. Actuellement que je suis libre, je ne trouve plus rien à vous dire.

On dit aussi ici que votre mémoire est de M. Gibbon.[1] Il

LETTRE 801.—Inédite.

[1] À la requête du ministère, Gibbon avait rédigé un *Mémoire justificatif* en réponse à un manifeste français.

n'a pas un grand succès, ce qui ne porte pas sur le fond, mais sur la forme. Je ne l'ai point lu et je ne le lirai pas, non plus que son histoire des décadences.

Je reprends toutes mes anciennes lectures. Je lis Corneille, Racine. Adieu, voilà une visite.

LETTRE 802

Ce 19 novembre 1779.

Je ne reçus point de vos nouvelles il y a aujourd'hui huit jours, je l'attribuai aux vents, et en effet il n'y en eut point de courrier ce jour-là, mais les jours suivants les lettres arrivèrent ; je combattis l'inquiétude de n'en point recevoir en me persuadant que j'en aurais aujourd'hui vendredi, jour auquel j'ai coutume de les recevoir. Hé bien ! il y a un courrier qui ne m'apporte rien. Je n'ai point encore eu de réponse à la lettre et au paquet que Milord Macartney s'était chargé de vous remettre ; il avait aussi une lettre pour Mme Greville dont je n'ai pas plus reçu de réponse. Si vous vous souvenez de moi, et si vous n'avez point oublié la connaissance que vous prétendiez avoir de mon caractère vous pouvez juger de ma situation ; mais ne craignez point que je vous en ennuie, j'attendrai que ceci s'éclaircisse. Je veux espérer que votre santé n'y entre pour rien.[1] Si je peux être tranquille sur cet article, il n'y en a point d'autres que je ne puisse supporter. Encore un mot et puis plus, ce ne sont point les vents ni les bureaux qui causent le retardement, les lettres d'aujourd'hui sont arrivées et distribuées. Peut-être verrai-je votre cousin[2] ce soir, je le désire beaucoup.

LETTRE 802.—Inédite.

[1] Walpole, après avoir été très-souffrant pendant quelques semaines, était maintenant immobilisé par la goutte.

[2] M. Thomas Walpole. (W.)

LETTRE 803

Ce 24 novembre 1779, à 5 heures du soir.

Je reçois dans ce moment deux de vos lettres, l'une du 4, l'autre du 10. J'en avais besoin, mon inquiétude devenait trop forte, je vous croyais pour le moins extrêmement malade. Mes craintes allaient encore plus loin. C'est mon caractère de voir tout en noir. Me voilà cent livres de moins sur l'estomac. Vous vous portez bien; votre style est de son *délibéré* ordinaire. Je dis *délibéré,* ne trouvant pas d'expressions qui rendent mieux le jugement que j'en porte. De plus, ce que vous me mandez de Milord Macartney me plaît infiniment, je ne me flattais pas d'avoir eu tant de succès. Ceux qu'il a eus avec moi sont bien mieux fondés. Ce qui me fait le plus de plaisir c'est celui que vous me marquez avoir de ce que vous prétendez qu'il pense de moi. Je ne réussis pas si bien auprès de votre cousin. Il n'est point à son aise avec moi, je vois que c'est par déférence pour vous qu'il m'accorde quelque estime. Je suis persuadée qu'il ne me juge point d'après lui-même, il pourrait bien me prendre pour un bel esprit. Quoiqu'il en soit, moi je le trouve aimable, de l'esprit, de la gaîté, des traits, des saillies, enfin c'est un homme d'esprit à qui je crois un très-bon cœur. Son fils ne parle point, ainsi je n'en peux juger par moi-même, et je n'ai rien remarqué en lui qui soit contraire à ce que vous m'en dites.

La conduite du Selwyn est bien singulière, vous la trouveriez telle si vous étiez au fait des services que je lui ai fait rendre par M. de Beauvau, et par la patience que j'ai eue d'entendre parler eternellement de sa bamboche.[1] Je vous prie qu'il ne se doute point que je vous aie écrit sur lui. Je consens sans nul effort à n'en plus entendre parler. Comme cette lettre ne partira pas de quelques jours j'y ajouterai plusieurs post-scriptum. Je suis obligée par grand extraordinaire de faire aujourd'hui quelques visites à des arrivants à Paris, je veux rentrer chez moi avant huit heures parce que c'est un des jours de mes soupers.

Ce 25 à la même heure.

Je ne sais d'où vient vous préférez que je vous écrive l'après-midi, je ne m'aperçois pas que j'y ai plus de facilité, tout au contraire.

LETTRE 803.—Inédite.

[1] Mlle Fagniani. (W.)

Je dis hier au soir à votre cousin les nouvelles qui étaient pour lui dans votre lettre. Il me paraît qu'il vous estime et vous aime. Son fils joua au loto et gagna comme à l'ordinaire. J'ai bien dormi cette nuit contre mon ordinaire. Je n'en tire pas un grand avantage, j'ai encore moins d'idées à ces heures-ci que je n'en ai le matin ; et j'en ai même si peu aujourd'hui que je ne sais du tout que vous dire, je remets à demain à reprendre cette lettre.

Ce 26, à 5 heures du soir.

Nous voici à ce lendemain, et je reçois dans ce moment votre lettre du 18.

Vous persistez à ne me point croire sourde. Je ne le suis assurément pas comme Mme de la Vallière ; j'entends fort bien les personnes qui articulent et qui sont assez près de moi, mais quand il y a un cercle je n'entends rien de ce que l'on dit.

Je fus presque tête à tête avec Milord Macartney. Je ne reviens point d'étonnement de ce que vous dites qu'il dit de moi, je veux me flatter qu'il croit vous faire plaisir.

Ne croyez pas que je ne m'intéresse point à ce qui regarde votre cour, votre parlement ; je m'y intéresse pour le moins autant que si j'étais Anglaise. Vous pouvez croire sans vous tromper que vous y avez grand part, mais independamment de vous, les seules nations que j'estime et que j'aime, sont la vôtre et la mienne.

Je ne me souviens plus du nom de la nouvelle Milady Shelburne.[2] Votre cousin me le dira ce soir, car je compte qu'il passera la soirée chez moi. Je le trouve fort aimable et je le crois le meilleur homme du monde, mais ainsi que vous un peu moqueur.

Je me proposais de vous envoyer la correspondance [3] dont vous me parlez, j'attendais pour cela le départ de votre cousin. Si ces lettres étaient factices, elles seraient plus piquantes, il y en peut avoir quelques unes de fausses, mais je crois la plus grande partie véritables. Vous ne comprenez pas comment on a pu les avoir ; hé ! par des domestiques ! Enfin, si elles ne sont pas vraies, ce n'était pas la peine de les inventer.

M. de Choiseul-Gouffier [4] est de retour depuis quelques jours. Quand je le verrai, la première parole que je lui dirai sera

[2] Lady Louisa Fitzpatrick, mariée à Lord Shelburne au mois de juillet 1779.
[3] De Mme du Barry. (W.)—Voyez la note 2 de la lettre 799.
[4] Auteur du *Voyage Pittoresque de la Grèce.*

"Quand aurons-nous un nouveau cahier?" Je voudrais que votre cousin pût vous le porter, mais j'en doute. Il[5] a été pendant quatre mois à son régiment.

La grand'maman sera ici le 10 ou le 12 du mois prochain, elle ne se porte point bien, j'en suis en peine, et je ne le suis pas moins de M. de Beauvau, qui a des maux d'estomac très-douleureux, qui ne dort point, qui maigrit, et qui est, dit-on, extrêmement changé. Ce serait pour moi une très-grande perte, c'est certainement la personne sur laquelle je compte le plus. Il est bien triste à mon âge d'avoir à craindre de survivre à ses amis et de vérifier les vers de Saint-Lambert.

Vous m'annoncez une lettre de Lindor. C'est un fol, oui, un fol dans sa littérale signification.

J'ai bien de l'impatience d'apprendre l'arrivée de votre cousin; je juge de votre inquiétude, car ne vous en déplaise, votre tête ressemble un peu à la mienne. Si les Anglais font souvent des échanges comme celui de Milord Macartney et M. de Verdière, ils ne leur seront pas désavantageux.

LETTRE 804

Ce 3 décembre 1779.

Point de lettres aujourd'hui, quoique ce soit le jour d'en recevoir; mais je m'y attendais. J'ai toujours haï le vent, mais je le hais actuellement plus que jamais.

C'est bien moi qui n'ai point de matière pour remplir une lettre; que puis-je vous dire qui vous intéresse, ne prenant moi-même aucun intérêt à tout ce qui se passe autour de moi? Jamais l'existence n'a été aussi difficile à supporter pour personne que ne m'est la mienne, et cette gaîté que vous me supposez est positivement le contraire de mon état. Tout le monde arrive, et cela ne me fait presque rien. Ma santé est assez bonne, aux vapeurs près.

Je n'ai point reçu de lettres de Lindor,[1] c'est un être singulier; il n'y a que vous et votre jeune Duc[2] qui ayez les procédés de l'amitié; tout autre Anglais en dédaigne même l'apparence.

On fait un emprunt en rente viagère de cinq millions de

[5] M. de Choiseul. (W.)

LETTRE 804.—[1] M. Selwyn. (W.) [2] De Richmond. (W.)

rente, sur une tête, à dix pour cent ; sur deux, à neuf ; sur trois, à huit et demi ; sur quatre, à huit ; toutes chargées du dixième ; le crédit de M. Necker est tel, qu'il s'en faut peu que les fonds ne soient déjà fournis ; j'y place une somme pour quatre cents livres de rente sur la tête de mon Invalide et sur la mienne ; cela me semble juste, parce qu'il y a six ans qu'il use sa poitrine à me lire trois ou quatre heures tous les matins. Il me lit actuellement *Cassandre*, roman de la Calprenède, qui a fait aussi *Cléopâtre ;* je ne sais si vous connaissez cet auteur, je suis bien sûre que vous n'aurez pas achevé aucun de ses romans ; c'est le plus détestable style. Pourquoi le lire, me direz-vous ? Parce que je ne sais que lire. L'histoire, les voyages ne m'intéressent point, la morale m'ennuie ; il n'y a que les mémoires et les lettres qui m'amusent, je les sais par cœur. Quand il y a quelque chose de nouveau, j'y cours, et j'en suis presque toujours mécontente.

On vient de donner une nouvelle tragédie dont le titre est *Pierre le Grand.* Un de mes amis a dit qu'il fallait la nommer *Pierre le Long ;* elle est de M. Dorat.[3] Ce pauvre homme ne peut parvenir à avoir une place à l'Académie, il en serait cependant bien digne, il serait bien assorti à presque tous ceux qui la composent. Nous allons avoir aussi quelques petits événements dans notre ministère ; M. Bertin se retirera, dit-on, le mois prochain, et son département doit être partagé entre ceux qui restent. Voilà tout ce que je sais ; toutes ces choses ne vous font rien, ni à moi non plus.

LETTRE 805

Paris, ce jeudi 9 décembre 1779.

Enfin vous voilà pris de votre maudite goutte ; je prévoyais bien qu'elle ne vous donnerait pas un plus long répit. Vous n'ignorez sûrement pas l'effet que me fait cette nouvelle, et le besoin que j'ai d'en recevoir souvent. Lindor me marque beaucoup de bonne volonté, il m'offre de m'écrire sur votre dictée. Acceptez-le, ayez une écritoire toute prête et un papier où il écrira votre état toutes les fois qu'il viendra chez vous, recevez-le

[3] Claude-Joseph Dorat (1734-80).

LETTRE 805.—Inédite.

de façon à l'engager à y venir souvent ; moyennant cela je pourrais avoir des lettres deux fois la semaine, qui contiendraient les bulletins de tous les jours, et vous ne vous fatigueriez point à m'écrire, ce qui doit vous coûter beaucoup. Votre lettre du 26 ne m'est parvenue qu'aujourd'hui, en même temps qu'une grande lettre du Selwyn où il me donne un certificat de votre amitié datée du 2.

Ah ! mon ami, je ne doute point de vos sentiments, mais je ne vous reverrai jamais. Je ne dirai point qu'il vaudrait mieux ne vous avoir jamais vu, il vaut mieux avoir des regrets que d'avoir une âme privée de tous sentiments, et c'est l'état où je serais si je ne vous connaissais pas.

Tout Chanteloup est de retour d'aujourd'hui à huit heures du matin ; il y a huit jours que Mme de Gramont est de retour. J'ai envoyé une fois savoir de ses nouvelles, elle me fit dire qu'elle me verrait le plus tôt qu'il lui serait possible, je n'ai point entendu parler d'elle depuis, ni elle de moi. Je sais que la grand'maman s'est couchée à son arrivée. On dit que sa santé n'est pas bonne, je ne la verrai point aujourd'hui. Demain je donne à souper, j'enverrai savoir à quelle heure je pourrai l'aller voir. Peut-être passerai-je la soirée avec elle samedi. Je modérerai mes empressements pour laisser quelque place aux siens.

Je vous quitte pour écrire au Selwyn. Faites-vous lire la lettre que je vais lui écrire, j'y répondrai à toutes ses questions et à toutes les choses qu'il me dit.

Adieu, mon très-cher et unique ami.

LETTRE 806

De Paris, ce 20 décembre 1779.

Les dernières nouvelles que j'ai reçues de vous par M. Selwyn sont du 7. Voilà trois courriers qui manquent, et votre cousin ne reçoit pas plus de lettres que moi. Vous me connaissez assez pour juger si je suis tranquille ; je ne sais rien de plus triste que de savoir la personne qui intéresse le plus, dans un état comme le vôtre. Peut-être aurai-je demain de vos nouvelles. Je ne fermerai cette lettre qu'après en avoir reçu ou avoir perdu toute espérance d'en recevoir.

Lettre 806.—Inédite.

Que vous dirai-je aujourd'hui ? Rien, je suis toute découragée, je voudrais être à demain.

Ce 21.

Ce demain est arrivé, et point de courrier, j'en suis outrée ; je ne sais dans quel état vous êtes. Il n'y a personne qui puisse me l'apprendre. De quoi puis-je vous parler si ce n'est de mon inquiétude ? Vous en seriez bientôt importuné, et puis, êtes-vous en état de lire une lettre ? Si je n'y parle que de vous et de moi je vous ennuierez à la mort. Quel intérêt pourriez-vous prendre à tout ce qui se passe ici ? Faut-il être condamné à ne pouvoir espérer la paix ? Elle arrivera sans doute, mais je ne la verrai pas. Toutes ces idées sont bien tristes et me rendent bien malheureuse. Ma seule consolation serait de vous savoir en parfaite santé, et je vous sais bien malade, et pour que je sois privée de toute consolation je n'ai point de vos nouvelles. Si je vous savais sans mal ni douleur je tâcherais de vous amuser par le récit de plusieurs choses assez ridicules. Je vous promets une longue lettre en réponse à celle que vous m'écrirez pour m'apprendre que vous vous portez bien. Quand sera-ce ? Et cela arrivera-t-il ?

Je verrai ce soir votre cousin, je n'ose me flatter qu'il puisse me rien apprendre.

LETTRE 807

Ce 23 décembre 1779.

Enfin le charme est rompu, je reçois, aujourd'hui 23, votre lettre du 10. Votre griffonnage, ce qu'il me dit, ce que M. Conway me confirme, devrait dissiper ou du moins calmer mes inquiétudes, mais je ne suis pas maîtresse de mes sentiments ; il me reste beaucoup d'alarmes, vos accès ne sont point aussi courts. D'où vient le Selwyn tient-il si mal ses promesses ? Quelle preuve peut-il me donner de son amitié et de sa reconnaissance, si ce n'est en me donnant de vos nouvelles ? Mais que peut-on attendre d'un homme à qui la tête a tourné pour un enfant ?

M. Conway me dédommage bien de ses torts ; je crois devoir lui marquer ma reconnaissance dans cette lettre ; je me prive du plaisir et de l'honneur de lui adresser à lui-même tous mes remercîments ; je connais sa politesse, et de plus ses bontés

Lettre 807.—Incomplète dans les éditions précédentes.

pour moi ; il voudrait me répondre, et il n'a pas besoin de cette occupation, elle mettrait le comble à tous ses soins, ses fatigues et ses ennuis. Chargez-vous, mon ami, de lui dire tout ce que je pense, combien je l'estime, combien je vous trouve heureux d'avoir un tel ami, combien j'aurais de satisfaction de me trouver en tiers avec vous et lui ; mais il faut se détourner de telles pensées, elles ne peuvent qu'irriter le chagrin de l'absence.

Ce vendredi 24.

Rien ne m'a tant surprise que la lettre que je reçois du 15, 16 et 17. J'avais bien prévu que vous n'en seriez pas quitte à si bon marché. Mais, mon ami, quelle peine, quelle fatigue vous vous êtes données en m'écrivant de votre propre main, vous prenez votre courage pour des forces, vous achevez de vous épuiser. Quelque plaisir que j'aie à apprendre tout ce que vous faites, je consens à en être privée jusqu'à votre parfait rétablissement ; je me contenterai de bulletins.

Nous sommes ici accablés de nouvelles, de duels, de démissions de places, des impertinences de Beaumarchais, des lettres de nos ex-ministres pour réfuter ces imputations ; l'arrivée de M. d'Estaing qui ne marche qu'avec des béquilles [1] ; enfin quelques-uns de ces jours, je vous écrirai sur tout cela, en détail ; pour aujourd'hui cela m'est impossible, je sors d'une indigestion, et je m'en suis encore donné une hier au soir ; j'ai un corps de cent ans et une tête qui n'en a pas vingt ; je me hais, je me méprise ; il n'y a que votre amitié pour moi qui me soutienne contre moi-même ; vous ne m'aimeriez pas autant que vous faites, si vous me trouviez aussi misérable. Si je pouvais espérer de vous revoir, je chérirais encore la vie, mais vous savez ce qui en est et ce qui en sera.

Oui, vous avez raison, le Selwyn a de l'amitié, mais c'est en lui une vraie folie. C'est vous, c'est votre cousin, qui savez aimer. Il pourrait bien n'y avoir que vous deux. Je suis chaque jour confirmée à croire l'amitié une chimère, c'est ce qu'elle est certainement dans le pays que j'habite.

On disait hier que M. de Maurepas avait la goutte, je désire sa conservation.

[1] Quand M. le Comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la Reine pour la première fois, il arriva porté sur des béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui. La Reine ne sut lui dire autre chose sinon : " M. le Comte, avez-vous été content du petit Laborde ? " (Chamfort.)

LETTRE 808

Paris, ce 7 janvier 1780.

Il est bien maladroit à moi de me rendre importune par mes empressements, puisqu'il m'en coûte beaucoup pour vaincre ma paresse et le peu de goût que j'ai pour écrire. Je suivrai à l'avenir cette disposition et je me contenterai du soin que vous voudrez bien avoir de me donner de vos nouvelles. J'ai été quinze jours sans en apprendre que par un petit billet du Selwyn que je reçus le 29 et qui était du 21, ce qui me prouve l'inégalité des courriers. Votre lettre d'aujourd'hui est du 24, vous voyez qu'elle a été quinze jours en route; mais qu'est-ce que cela fait? Je ne sais quand votre cousin repartira, cela dépend de son affaire. Je vous enverrai par lui la *Bibliothèque des Romans* et des couplets qui ont été faits pour mes étrennes. Je voudrais bien pouvoir y joindre un cahier du *Voyage Pittoresque*, mais cela est douteux.

Tout le monde ici est enrhumé; je le suis devenue hier au soir, je ne sortirai point de la journée, et les jours suivants je ne sortirai que pour souper dans mon quartier.

Je vois avec plaisir que le dernier accès de votre goutte a été moins violent que les précédents, et que vous serez bientôt en pleine convalescence. J'ai reçu aussi aujourd'hui une lettre du Selwyn; voulez-vous bien l'en remercier? Il me fera grand plaisir s'il veut bien continuer à me donner quelquefois de ses nouvelles et surtout des vôtres.

LETTRE 809

Ce dimanche 10 janvier [1780]. [1]

Nous nous sommes bien mal entendus, vous avez pris tout de travers le désir que je vous marquais d'avoir de vos nouvelles le plus souvent possible; et pour que cela ne vous donnât nul soin, je vous disais de prier Lindor d'en prendre la peine; il ne s'en suivait point de là que vous eussiez à craindre d'être accablé de mes lettres, et rien n'est si vrai, je déteste d'écrire, et ce n'est uniquement qu'à vous que j'écris sans répugnance.

Lettre 808.—Inédite.

Lettre 809.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée par Walpole.

J'ai été quinze jours sans recevoir de vos lettres, et vous avez dû être pour le moins autant sans recevoir des miennes. Cette correspondance, ce me semble, n'est susceptible d'aucun ridicule. Vous n'avez point été huit jours sans m'écrire, je reçus jeudi 6 votre lettre du 24, et hier 8 celle du 30 ; ce sont les vents à qui il s'en faut prendre. N'en parlons plus, et malgré la guerre vivons en paix.

Oh ! pour le coup j'espère votre goutte finie et que vous serez sorti le lundi 3 comme vous l'aviez projeté. Tout le monde ici est enrhumé. Je n'ai pu voir l'Abbé Barthélemy, mais je lui ai envoyé votre lettre ; il va chercher un bon dessinateur et il se fait un grand plaisir de vous rendre ce petit service.[2] J'ai fait vos compliments à la grand'maman, qui les a reçus avec toute l'amitié possible. Elle sait qu'elle vous aime, vous êtes sur sa liste ainsi que moi et bien d'autres, mais pour dans son cœur, elle n'y a que son mari. La dame du Carrousel [3] est toujours belle, sourde, et bien portante ; elle donne tous les jeudis des soupers de quarante ou cinquante personnes, j'y vais très-rarement. Elle a reçu des étrennes de parfilage d'une magnificence ridicule, on les allait voir par curiosité. C'étaient toutes sortes de choses bien imitées ; la pagode de Chanteloup, des courses de bagues, le Colisée, etc., etc.

Votre cousin vous portera le récit de celles que j'ai reçues de Mme de Luxembourg.

Voulez-vous que je vous envoie un livre nouveau dont le titre est, *Fabliaux ou Contes du douzième et du treizième siècle, traduits ou extraits d'après divers manuscrits du temps. Avec des notes historiques et critiques et les imitations qui ont été faites de ces contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.*[4]

Rien ne me paraît plus fastidieux, mais cela ne l'est pas peut-être pour un littérateur.

Répondez-moi promptement sur cet article.

Je ne sais pas quand votre cousin partira, je ne sais pas où

[2] Horace Walpole avait prié l'Abbé Barthélemy de lui procurer la copie d'une miniature se trouvant dans un manuscrit de la *Cité des Dames*, ouvrage de Christine de Pisan, conservé à la Bibliothèque Royale. Une gravure d'après cette copie est donnée dans l'édition in-quarto des *Auteurs Nobles et Royaux*, publiée en 1798 dans les *Œuvres de Lord Orford*, tome i, p. 288, et une note sur Christine dans le *post-scriptum* à ce même ouvrage. (*Éd. cit.* pp. 554-61.)

[3] La Duchesse de la Vallière.

[4] Par Le Grand d'Aussy, par la suite conservateur de la Bibliothèque Nationale. Grimm ne partageait pas l'opinion, exprimée plus loin par Mme du Deffand, sur l'ennui de cet ouvrage :—" Il n'est point de monuments de notre littérature plus anciens, plus instructifs, plus curieux que les Fabliaux, dont on vient de publier le recueil." (*Correspondance littéraire*, tome x, p. 272.)

en sont ses affaires. Il me paraît fort content de M. Necker. Je serai fâchée de le voir partir, non pas qu'il se soit formé une grande liaison entre nous, mais c'est un homme d'esprit et d'un très-bon caractère.

Voilà donc votre réconciliation conclue avec l'Irlande.[5] Qu'en dira l'opposition? Et que deviendra l'énorme différence du *libre à égal?*

Engagez Lindor à m'écrire souvent; il passe sa vie avec sa Mimie, ainsi il a du temps de reste. J'en ai beaucoup aussi, mais je n'ai pas des idées et des pensées à proportion, les faits n'y peuvent pas suppléer, il n'en arrive point qui vaille la peine d'être raconté, et puis, pourriez-vous vous en soucier?

Adieu, prenez garde de vous enrhumer.

LETTRE 810

Paris, ce 15 janvier 1780.

Vous n'aurez qu'un mot de moi aujourd'hui et pour le coup je vous tiendrai parole. Je suis depuis huit jours assez malade, tout le monde est enrhumé, mais à mon rhume il s'est joint de petits maux d'entrailles qui me rendent fort faible. Je ne suis pas sortie depuis lundi, j'ai eu beaucoup de monde hier et mercredi. Aujourd'hui je ne comptais que sur la Sanadona et le népotisme [1]; Mme de Mirepoix s'est offerte pour me venir tenir compagnie, je l'ai acceptée quoique très-indigne, car, mon ami, il ne faut point se flatter, mon corps, quoique décrépit, survivra à mon âme.

L'Évêque de Chartres, neveu du Cardinal de Fleury, grand aumônier de la Reine, mourut avant-hier subitement. Il est remplacé par l'Évêque de Laon qui était premier aumônier. Je ne sais qui aura cette dernière place, peu vous importe, ni à moi non plus.

Je suis persuadée que mon indisposition n'aura point de suite.

Vous voilà pour cette fois débarrassé de votre goutte. Quelle est cette petite Caroline dont vous m'avez parlé dans une de vos

[5] Sans la lettre de Walpole on ne peut dire à quel acte Mme du Deffand fait allusion. Entre 1778 et 1782 l'Irlande fit des efforts heureux vers l'indépendance législative et la suppression des restrictions sur le commerce irlandais.

LETTRE 810.—Inédite.

[1] M. et Mme d'Aulan. (W.)

lettres ? J'oubliai de vous demander qui elle était.[2] N'est-ce pas une fille de la Duchesse ?

Adieu, mon ami, je ne puis jamais ennuyer personne autant que je m'ennuie de moi-même. Dites mille choses pour moi à Lindor, je l'aime beaucoup, et je suis fort reconnaissante de toutes ses complaisances.

J'ai envoyé l'extrait de votre lettre à l'Abbé Barthélemy. Voilà la réponse que j'en ai reçu :—

"Je viens d'écrire à la bibliothèque pour la commission de M. Walpole. On me promet le manuscrit, je n'aurai plus qu'à chercher le dessinateur, soyez persuadée que je ne négligerai rien pour contenter M. Walpole."

LETTRE 811

Ce 25 janvier 1780.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Je me le reproche, quoique je ne doute pas de votre indulgence ; cependant je ne veux pas que vous me soupçonniez d'aucun refroidissement. Vous êtes et vous serez toujours mon meilleur ami, et je pourrais avec vérité dire mon unique ami.

Depuis trois semaines je ne me porte point bien, j'ai eu du rhume, des maux d'entrailles, de l'affaissement, de plus fréquentes insomnies. Toutes ces choses m'ont jetée dans une paresse et pour ainsi dire dans une espèce de néant. Joignez à cela que toute la semaine passée je n'eus point de vos nouvelles ; il me semblait que je n'avais rien à dire, que je n'aurais pu ne vous parler de moi, vous peindre cette situation et vous ennuyer à la mort. Enfin je reçus dimanche dernier votre lettre du 14. Je vois que malgré votre répugnance pour écrire, votre amitié vous la fait surmonter. Je serais honteuse de ne pas suivre votre exemple ; de plus je suis si contente de ce que vous vous portez mieux que cela me tire de ma léthargie et me donne le courage d'écrire.

J'ai à vous annoncer que vous serez content de la commission que vous m'avez donnée, l'Abbé Barthélemy en est occupé et l'a exécutée parfaitement. Vous aurez votre miniature et vous la recevrez avant le retour de votre cousin, il m'a promis de

[2] C'était Mlle Campbell, nièce de la Comtesse d'Ailesbury. (W.)—Elle était fille cadette de Lord William Campbell, quatrième fils du quatrième Duc d'Argyll. Elle mourut en 1789.

LETTRE 811.—Inédite.

trouver le moyen de vous la faire tenir. J'y joindrai les couplets des étrennes de Mme de Luxembourg. Il y en a quatre, dont deux sont d'un jeune Ségur qu'elle appelle son petit garçon.[1] Les deux autres sont du Chevalier de Boufflers ; je vous laisserai à deviner de qui ils sont, je n'ai pas hésité un moment. Ce qui les a rendus les plus plaisants, c'est qu'ils furent chantés par Mme de Lauzun, qui les articula avec une force qui fit dire au Chevalier de Boufflers qu'elle jurait comme un ange. Vous n'entendez rien à ce que je vous dis, mais gardez cette lettre, elle servira d'explication. Je vous préviens seulement que le présent était, d'abord une fontange bleue, des cordons bleus pour effiler, une robe bleue pour cette saison, et une autre bleue pour le printemps. Cette Mme de Lauzun est la plus singulière personne qui ait jamais paru, elle est au pied de la lettre exempte de tout défaut, c'est la femelle de Grandison. J'en relis actuellement le roman. Il y a quelques lettres de mauvais goût, mais en général c'est un ouvrage charmant, la plus excellente morale. J'y trouve bien des choses qui vous ressemblent.[2]

Il paraît enfin le cinquième cahier du *Voyage Pittoresque ;* vous le recevrez par votre cousin. Je ne sais quand il partira, j'ignore où en est son affaire, tout ce que je sais c'est qu'il en est très-content de M. Necker. Ce M. Necker est un excellent homme, vous êtes au fait sans doute de toutes ses opérations. Il jouit de l'estime générale, et nous n'avons point d'exemple d'aucune autre administration qui ressemble à la sienne. Votre cousin vous mettra au fait de tout ce qui le regarde bien mieux que je ne pourrais faire. Vous aurez matière de conversation. Votre cousin est bon juge, il a beaucoup d'esprit, je le crois très-galant homme. Il me paraît assez content des honnêtetés qu'il reçoit ici, j'espère qu'il le sera sur le succès de son affaire ; mais je ne suis pas en état d'en parler, je ne suis plus capable d'aucune application, je savoure, pour ainsi dire, la décrépitude, et je m'aperçois chaque jour de quelque diminution dans les facultés de l'âme et du corps.

Je fis hier mon testament, j'en avais déjà fait plusieurs, je

[1] Le Vicomte Joseph-Alexandre-Pierre de Ségur (1756–1805), qui brilla tant en société que dans la littérature frivole. Voici les remarques de Gouverneur Morris, écrivant en 1789, après avoir été d'un souper chez le Baron Besenval :—" Une nombreuse compagnie dont était le Vicomte de Ségur, qui passe pour son fils, et doit l'être, si les ressemblances et les caresses peuvent servir de preuves. Ce jeune homme est le Lovelace du moment, et aussi remarquable que son père pour ses séductions. Il n'est pas pauvre d'esprit." (*Journal et Lettres*, 1889, tome i, p. 45.)

[2] Dans une lettre antérieure Mme du Deffand compare Walpole à Sir Charles Grandison. (Voyez la lettre 150.)

compte que celui-ci sera le dernier. J'y parle de vous comme vous l'avez permis. Je joins à votre article une boîte sur laquelle est le portrait de mon petit chien, je voudrais vous le laisser lui-même,[3] je suis sûre que vous l'aimeriez et en auriez grand soin. Si cela pouvait être possible, faites-vous l'apporter.

Adieu, mon ami, dites à notre Lindor que je suis on ne peut pas plus contente de lui. Ses lettres me font un plaisir extrême. Obtenez de lui qu'il les continue et qu'il veuille bien me dispenser de l'exactitude pour les réponses. Dites-lui aussi que tous mes amis me demandent de ses nouvelles, il est aimé de tous ceux qui le connaissent.

La mort de M. Stanley[4] est-elle bien naturelle ? On soupçonne qu'elle pourrait être du même genre que celle de son père.

LETTRE 812

Paris, ce jeudi 3 février 1780.

Il n'y a point de maux que cette saison ne produise, rhumes, rhumatismes, courbatures, fièvres, morts subites, etc., etc., et pour ceux qui évitent tous ces maux, le retardement des courriers qui y supplée. Aujourd'hui 3 février, je reçois votre lettre du 20 janvier.

Je ne sais quand vous reverrez votre cousin ; ses affaires cheminent lentement, j'espère qu'elles se termineront heureusement. Je doute qu'il résulte de vos associations[1] de grands avantages ; mais ce n'est pas à moi à raisonner sur ces sortes de choses, je ne dirais que des absurdités, et puis vous ne répondriez pas à mes objections, et à la seconde ou troisième lettre je me trouverais parlant toute seule. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne désire rien que la paix, et tous les événements qui l'éloignent me paraissent également fâcheux ;

[3] M. Walpole l'eut, et en eut tous les soins possibles. (W.)

[4] Hans Stanley (*c.* 1720–80), que Mme du Deffand avait connu lorsqu'il resta à Paris avec ses fonctions diplomatiques. Il se suicida en se tranchant la gorge, comme son père avant lui.

LETTRE 812.—[1] Des associations se formèrent dans beaucoup de villes et de comtés d'Angleterre dans le but d'adresser au Parlement des pétitions pour qu'on restreignît l'influence croissante de la Couronne, et qu'on déterminât une réforme dans l'emploi des deniers publics.

perte, gain, victoire, défaite, il ne m'importe ; tout ce qui arrivera à la rendre nécessaire de côté et d'autre me paraîtra bon.

Vous voulez donc les *Fabliaux?* Vous les aurez. Une des plus grandes différences qu'il y ait entre nous deux, c'est notre goût pour le genre de lecture. J'examinais l'autre jour ce que je trouvais de plus parfait de tout ce qui avait été écrit, non pas dans chaque genre, mais de ce que je choisirais avoir fait, y compris tous les genres quelconques. Vous croirez peut-être que ce seraient les découvertes de Newton : oh ! non, la chanson de M. de Sainte-Aulaire me paraît trop bonne. Les livres de morale ne sont bons à rien, il n'y a que celle qu'on fait soi-même. L'histoire est nécessaire, mais ennuyeuse ; la poésie exige le talent, l'esprit seul ne suffit pas ; mais c'est pourtant dans ce genre que je choisirais l'ouvrage que je voudrais avoir fait, s'il avait fallu n'en faire qu'un seul, parce qu'il me paraît à tous égards avoir atteint la perfection. Vous ne le devinez pas, et vous ne penserez peut-être pas de même, c'est *Athalie.* Mes insomnies, qui sont, comme vous savez, longues et fréquentes, me font repasser tout ce que je sais par cœur, *Esther, Athalie,* sept ou huit cents vers de Voltaire et quelques autres brimborions de différents auteurs : voilà malheureusement à quoi est bornée toute mon érudition ; et cette pièce d'*Athalie* me charme et m'enlève, et ne laisse rien à désirer ni à reprendre.

L'Abbé Barthélemy a fait votre commission dans la plus grande perfection, il s'en est fait un grand plaisir ; cela mériterait un mot de remercîment de votre main, ou du moins un mot dans une de vos lettres que je pourrais lui montrer.

Vous aurez aussi la suite de la *Bibliothèque des Romans,* le cinquième cahier du *Voyage pittoresque,* et puis l'historique et les couplets des étrennes de Mme de Luxembourg ; peut-être ne recevrez-vous tout cela que par votre cousin ; il m'a cependant promis de chercher quelque occasion pour vous en faire tenir une partie avant son départ.

Nous avons aussi pour nouveauté quatre volumes de comédies de Mme de Genlis, qui ne sont pas, à tout prendre, de vraies comédies, mais que je trouve agréables, d'un style excellent, remplies d'une morale très-utile, et qui prouvent qu'elle a du mérite. Il y a des peintures de toutes sortes d'états, qui sont de la plus parfaite ressemblance ; ses scènes sont trop longues, et il y a peut-être un peu de monotonie dans tout son ouvrage ; mais elle donne d'elle l'idée d'une femme de beaucoup d'esprit

et d'un très-bon caractère. Il y a une sorte de parenté entre elle et moi, son mari est du même nom qu'avait feu ma mère [2]; je lui ai écrit quatre lignes pour lui marquer combien j'étais contente de son ouvrage : sa réponse est parfaitement écrite ; peut-être la joindrai-je à tout ce que je vous enverrai.

LETTRE 813

Ce 11 février 1780.

J'ai été incommodée ces jours-ci assez pour ne pouvoir vous écrire ; je passe les nuits sans dormir, je dors quelques heures dans la journée, je vois plusieurs personnes à qui je ne puis refuser ma porte. La nuit je n'ai personne à qui je puisse dicter, et ce n'est qu'à sept ou huit heures du matin qu'il m'arrive quelqu'un. Vous recevrez ces excuses sans inquiétude et sans indifférence, mais avec l'indulgence de l'amitié.

J'ai donné hier à votre cousin le paquet que m'avait remis l'Abbé Barthélemy. Il croit qu'il trouvera une occasion pour vous le faire tenir. Le reste de ce que j'ai à vous envoyer il vous le portera lui-même ; savoir quand ? il l'ignore. Je crois que ses affaires prennent une bonne tournure. Il a beaucoup de soins et d'attentions pour moi. Vous me ferez plaisir de lui en marquer ma reconnaissance et si vous y joignez la vôtre j'en serai très-flattée. Il pourra vous rendre compte de la vie que je mène, il vient souvent chez moi. Il voit en gros tout ce qui s'y passe, il est spectateur indifférent, il ne prend pas la peine de juger parce qu'il ne prend pas celle d'examiner. Je lui crois beaucoup d'esprit et un très-bon cœur. Il pourrait bien ne pas partir avant trois semaines ou un mois.

Les gazettes vous apprendront le mariage du Maréchal de Richelieu avec une veuve nommée Mme de Rothe,[1] qui a été chanoinesse de Boussières, qui n'a que deux mille livres de rente, et qui a cinq enfants. Le mariage se devait faire aujourd'hui, mais l'Archevêque a refusé la dispense ; il n'est pas permis de se marier en Carême.

[2] Brulart.

LETTRE 813.—Inédite.

[1] Le Maréchal-Duc de Richelieu âgé de quatre-vingt-quatre ans, épousa Mme de Rothe, la veuve de M. de Rothe, qui avait été directeur de la compagnie française des Indes orientales. Le Maréchal Duc de Richelieu s'était marié trois fois sous trois règnes différents. (B.)

LETTRE 814

Paris, ce 21 février 1780, à 5 heures du soir.

Votre cousin me dit hier que le paquet de l'Abbé Barthélemy était parti la veille. Il l'a confié à un homme dont il est sûr, c'est un négociant nommé Chevalier, et qui demeure auprès de son frère Richard. Étant parti le 19 il doit arriver à Londres à la fin de cette semaine ou tout au commencement de l'autre. Si vous n'en entendez pas parler, envoyez chez lui.

Je suis dans ce moment-ci fort alarmée, peut-être plus que je ne devrais l'être. Mme de Luxembourg se coucha hier avec un point de côté. Elle a eu des douleurs toute la nuit. Tronchin croit que c'est la goutte. Depuis dix ou douze jours elle avait de violents maux de tête ; sa tête est dégagée, ce qui fait penser que c'est la même humeur qui est tombée sur les entrailles. J'interromps cette lettre parce que dans cet instant j'en reçois une de vous. Je vais la lire, puis après je continuerai. Je viens de vous lire ; vous avez été huit jours sans recevoir de mes lettres, je le sais bien. Ce n'est ni oubli ni distraction qui font que je ne vous ai pas écrit, mais c'est par la même raison que vous employez pour excuser votre laconisme. Je ne trouve rien à vous dire qui puisse vous intéresser. Il faut être sur les lieux pour prendre part à ce qui s'y passe, ou bien être comme Mme de Sévigné qui s'intéressait à tout, et moi tout au contraire je ne m'intéresse à rien. Excepté deux personnes,[1] qui me marquent de l'amitié, et que par conséquent j'aime, tout m'est indifférent. Mais comme mon état me rend la société nécessaire, je crains toujours d'être abandonnée, et cette crainte me cause des inquiétudes qui me donnent des vapeurs et rendrait mes lettres fort tristes et fort ennuyeuses. Je crois donc faire une bonne œuvre en vous écrivant moins souvent, et vous mettre à votre aise, en ne me scandalisant point de n'en pas recevoir tous les huit jours.

Les nouvelles de ce combat, où un vaisseau espagnol a sauté, et où quelques autres ont été dispersés, est d'ancienne date.[2] Je n'entends rien aux nouvelles de mer, celles de terre sont

LETTRE 814.—Inédite.

[1] Mme de Luxembourg et M. de Beauvau. (Voyez les lettres 815 et 818.)

[2] Le 16 janvier 1780, Rodney rencontra une escadre de neuf navires espagnols se dirigeant sur Cadiz. La bataille se livra la nuit par une tempête épouvantable. Six navires espagnols furent pris et un sauta. Rodney fut ainsi mis à même de secourir Gibraltar sans difficulté.

plus à portée de mon intelligence. Ce qui regarde votre ministère excite ma curiosité, et j'apprendrai avec plaisir tout ce que votre prudence vous permettra de me dire sur cet article. Lindor ne m'écrit plus, j'en suis fâchée, ses lettres sont remplies de mille petits détails qui me plaisent.

Si vous voyez Milord Macartney, dites-lui que je vais m'occuper à solliciter son échange, je serais bien aise qu'il y vînt travailler lui-même. Nous n'avons point son équivalent, c'est-à-dire sa valeur, mais vous vous êtes contentés, dit-on, pour le Maréchal de Belleisle [3] que nous vous en donnassions la monnaie. J'aurai mercredi à souper chez moi M. Staunton,[4] ami de Milord Macartney. Il s'est fait amener chez moi par M. de Brienne, mais je n'aurai point mercredi Mme de Luxembourg, ni Mme de Lauzun par conséquent. J'en suis toute troublée, dès que cette lettre sera fermée je sortirai pour l'aller voir.

Je ne me souviens plus si je vous ai parlé du mariage de M. de Richelieu, vous l'aurez du moins appris par les gazettes. Ce mariage est approuvé de tout le monde.

Mme Denis, nièce de Voltaire, vient aussi de se marier à un nommé Du Vivier, dont le premier état a été d'être soldat, puis sergeant, puis caporal, et puis secrétaire du feu Maréchal de Maillebois, qui lui trouvant de l'esprit et de la capacité, l'avait fait commissaire des guerres, feu M. Denis avait eu le même emploi. M. Du Vivier ne l'est plus, il a cinquante-cinq ans, 20,000 livres de rente. J'ai eu la visite de la femme, elle en a soixante-dix. Elle était fort mécontente de toute sa famille et elle croit s'être assurée d'un ami qui aura soin d'elle. Peut-être a-t-elle bien fait, et je le crois.

Je m'imagine que votre cousin partira dans quinze jours ou trois semaines au plus tard. Je le regretterai, quoiqu'il ne se soit pas formé beaucoup de liaison entre lui et moi, il n'a vu en moi qu'une femme tout à l'ordinaire, ni digne de louanges ni de blâme, et je pense qu'il est étonné de vos sentiments pour moi. Je crois vous devoir toutes ses attentions. Ce motif me plaît pour le moins autant que si je ne les devais qu'à moi-même.

[3] Le Maréchal de Belleisle fut fait prisonnier par les Anglais en 1744, pendant la guerre de la Succession d'Autriche, et resta un an en Angleterre.

[4] George Leonard Staunton (1737–1801), plus tard Baronnet. Staunton était l'ami intime, et avait été l'aide-de-camp, de Lord Macartney. Il prit une part active dans la défense de la Grenade contre les Français, fut fait prisonnier et envoyé comme otage à Paris, où il négocia l'échange de prisonniers qui valut à Macartney sa mise en liberté sur parole.

Je vous quitte pour aller chez Mme de Luxembourg. Je ne fermerai ma lettre qu'après vous avoir appris de ses nouvelles.

Ce mardi 22, à 9 heures du matin.

Je reprends ma lettre, je me suis fait relire ce que j'ai écrit hier, je serais bien tentée de la déchirer tant je la trouve plate et mal écrite, surtout l'article de Mme Denis. Qu'est-ce que cela peut vous faire ? Mais *scripsi, scripsi*.

J'ai trouvé Mme de Luxembourg bien souffrante ; Tronchin, qui vint pendant que j'y étais, n'a point d'inquiétude. Je n'ai point de nouvelles de la nuit ; je vous donnerai de ses nouvelles. L'intérêt que j'y prends me persuade que vous y en prenez aussi.

Ces deux Milords[5] qui ont donné les démissions de leurs charges passent apparemment dans l'opposition ?

LETTRE 815

Paris, ce 24 février 1780.

Je suis bien étonnée de recevoir aujourd'hui 24 une lettre datée du 18, je n'en ai jamais reçu de date plus fraîche. Vous ne me dites pas un mot de votre santé, mais Lindor, de qui je me plaignais, m'a écrit une grande lettre, où il me dit qu'il vous a vu à votre retour de la campagne, qu'il vous a trouvé très-faible et assez mauvais visage. Il suppose que vous vous ennuyez et que vous auriez besoin de dissipation. Cela pourrait bien être. Tout ce qui chasse l'ennui doit entrer dans le régime. La solitude et le *far niente* sont un poison lent. Je sais bien que vous avez des amis, qui vous rendent des soins, mais ils sont livrés à la politique, à l'intrigue, à l'ambition ou au fanatisme du bien public, ce qui les rend d'une bien faible ressource pour la société. Mais que faire à cela ? Penser comme eux si cela vous est possible. Enfin, il faut avoir quelques sentiments dans l'âme, sans quoi l'on est mort.

Ma petite incommodité n'a point eu de suite. Je dors mieux depuis quelques jours. Mais j'ai eu beaucoup d'inquiétude de Mme de Luxembourg. Depuis qu'elle est malade je passe une

[5] Le Marquis de Carmarthen et le Duc de Chandos ; ni l'un ni l'autre des personnages politiques d'importance.

LETTRE 815.—Inédite.

grande partie de la journée chez elle, et Wiart va savoir tous les matins de ses nouvelles, celles qu'il m'a apportées ce matin sont fort bonnes. Je vous ai mandé que son mal était des douleurs d'entrailles et un point dans le côté. Tronchin croyait que c'était la goutte et la traitait en conséquence. Comme elle ne recevait aucun soulagement, elle se détermina à lui avouer que huit ou dix jours avant qu'elle tombât malade, elle prenait d'un élixir d'un empirique dont elle lui donna à goûter. C'était une infusion d'esprit de vin, d'aloès, de cannelle et de toutes les drogues les plus fortes. Tronchin se mit dans une grande colère, la menaça de ne la plus voir. Il l'aurait, dit-il, traitée tout différemment si elle lui avait déclaré ce qu'elle avait fait. Depuis ce temps il a changé ses ordonnances, et hier je la trouvai infiniment mieux, et Wiart dit que ce matin elle était presque dans son état naturel. J'en ai une extrême joie, j'ai pour elle un véritable attachement ; je n'ai pour amis aujourd'hui qu'elle et M. de Beauvau, ces deux personnes de moins je serais toute seule dans le monde.

Votre cousin ne vint point hier chez moi, il me fit dire qu'il serait quelques jours sans me voir, qu'il était fort enrhumé et ne pouvait pas sortir. Je compte passer chez lui aujourd'hui.

Le mariage de M. de Richelieu s'est fait ces jours passés, c'est l'action la plus sage de sa vie. Tout le monde le juge ainsi. Il a présenté sa femme chez toutes les personnes de sa connaissance, elle le sera la semaine prochaine au Roi et à toute la cour. Tout le monde est charmé de son maintien, de ses propos. Elle a marqué beaucoup de désintéressement pour ce que M. de Richelieu voulait faire pour elle. Il ne voyait que du train. Il va vivre en bonne compagnie. Elle sera sa gouvernante et aura le titre de sa femme.

Il est impossible d'être moins en train d'écrire que je le suis, et je ne comprends pas pourquoi, car votre lettre me fait grand plaisir. Dans une autre disposition que celle où je suis elle m'aurait inspiré mille choses à vous dire, mais il y a longtemps que j'ai senti que mes idées sont comme une chaîne où il manque continuellement quelques chaînons. Adieu donc, mon ami, jusqu'au premier jour que je retrouverai la file de tout ce que je pense.

Ce 25.

Cette lettre n'a point été mise hier à la poste comme je le comptais, ainsi je puis vous dire que votre cousin chez qui je

passai hier était sorti ; qu'ainsi je juge qu'il pourra bien souper chez moi ce soir, et qu'avec son fils ils feront la vingt-un ou vingt-deuxième personne. Cela me fâche, mais quand on a des jours marqués il n'y a point de remède.

Mme de Luxembourg hier était mieux, mais elle a beaucoup souffert cette nuit. Les emplâtres qu'on lui a mis sous la plante des pieds y ont attiré la douleur sans que sa tête en ait été soulagée.

LETTRE 816

Ce samedi 4 de mars, à 8 heures du soir, 1780.

Wiart a une violente migraine, de plus une courbature. Je suis forcée à me servir d'un autre secrétaire. Je ne sais pas si demain Wiart serait en état d'écrire. Et quand je me sers de mon Invalide ce ne peut être que le matin et alors je renonce au sommeil. Je ne puis risquer de passer plusieurs jours sans répondre à la lettre que j'ai reçue hier, qui est du 25 février. D'abord j'applaudis à l'exactitude de la poste ; vous voyez qu'on reçoit les lettres le septième ou le huitième jour. Je ne suis pas aussi contente du nommé Chevalier à qui votre cousin a confié le paquet que je vous envoyais. Vous auriez dû le recevoir au plus tard le 20 ou le 21. Et dans votre lettre du 28 vous ne m'en parlez pas. J'espère bien que la première que je recevrai me tirera d'inquiétude ; quoiqu'il en soit je voudrais n'en avoir que de ce genre. Mais votre santé, mon ami, trouble bien ma tranquillité. Pourquoi faut-il qu'avec une conduite si raisonnable, tant de sobriété, exempt de toutes passions, de tout sentiment qui afflige et tourmente, vous soyez sans cesse attaqué par les douleurs, pendant que moi qui risque tous les jours de me donner des indigestions, dont l'âme est si faible et presque jamais dans un état paisible, n'en éprouve aucune. La nature m'a donné des malheurs d'un autre genre, la perte de deux sens, la mort de presque tous mes amis et l'éternelle absence du seul qui me reste. Mais rien à mon avis ne peut compenser les douleurs ; la goutte, la gravelle, ce sont les plus grands maux.

Il y aura demain quinze jours que Madame la Maréchale de Luxembourg garde le lit ou la chaise longue. On a cru la délivrer de ses maux de tête, qu'on croyait être la goutte, en

Lettre 816.—Inédite.

l'attirant aux pieds. On lui a mis des emplâtres qui ont produit en partie l'effet qu'on en attendait. Elle a la goutte au pied, mais son mal de tête n'est point diminué. Je la vois presque tous les jours. L'inquiétude que me donne son état, le changement que cela apporte dans la vie où je suis accoutumée, me rendent fort triste.

Votre cousin s'affecte peu, ce me semble, de tout ce qui se passe chez vous. Je ne doute pas cependant qu'il n'ait un violent désir de s'en retourner, et il ne sait pas, à ce qu'il dit, quand cela pourra être.

Je me suis adressée à M. Necker pour qu'il sollicitât M. de Maurepas d'accorder l'échange de Milord Macartney, ou la permission de servir. Je lui ai donné un mémoire que m'a donné M. Staunton. J'en apprendrai le succès lundi ou mardi au plus tard.

Je ne suis pas grand politique, mais du moment que j'ai su les associations [1] j'ai cru la chose sérieuse pour vos ministres.

Vous me marquez que vous ne m'écrirez que les mardis. Si vous m'avez écrit mardi dernier 29 février je dois recevoir votre lettre mardi ou mercredi de la semaine où nous allons entrer. Je l'attends avec toute l'impatience dont vous me savez capable.

LETTRE 817

Ce lundi 6 mars, à 5 heures du soir [1780].[1]

Celle-ci est ce que vous appelez hors-d'œuvre. Voici quel en est le motif. J'ai été priée par un ami de Milord Macartney, nommé M. Staunton, de solliciter son échange, mais comme vous n'avez point son équivalent il fallait en évaluer la valeur comme on avait fait pour le Maréchal de Belleisle. Cela pouvant tirer en longueur, le Milord a demandé que notre Roi lui donnât la permission de servir le sien en attendant l'échange. Je me suis adressée à M. Necker pour qu'il sollicitât cette permission. Il n'y a pas perdu un moment et voici la réponse que je viens de recevoir de lui :—

"M. Necker envoie à Madame la Marquise du Deffand la lettre qu'il vient de recevoir de M. de Sartine qui confirme positivement ce qu'il lui a annoncé

---

[1] Voyez la note 1 de la lettre 812.

LETTRE 817.—Inédite.

[1] La date de l'année a été ajoutée apparemment par Walpole.

hier. Vous feriez bien, Madame, d'envoyer toujours cette lettre à Milord Macartney, afin que, s'il survenait quelque retard dans les bureaux, Milord fût toujours informé de ce que le Roi a bien voulu lui accorder."

J'ai envoyé cette lettre sur-le-champ à M. Staunton. Celle qu'il écrira à Milord Macartney ainsi que celle que je vous écris partiront demain par le même courrier. Si le hasard vous fait voir le Milord avant qu'il ait reçu la lettre de son correspondant, vous aurez le plaisir de lui apprendre cette bonne nouvelle. Vous voudrez bien y joindre mes compliments et lui dire que j'ai un extrême plaisir d'avoir pu lui rendre service.

J'ai six estampes nouvelles de la *Chronologie* du Président,[2] vous les recevrez par votre cousin. On en aura huit l'année prochaine, vous les recevrez par moi ou par d'autres si je n'y suis plus. Votre cousin ne partira vraisemblablement que dans quinze jours ou trois semaines. M. Necker l'aime extrêmement et lui rend tous les services qui sont en son pouvoir.

Nous n'avons pour le présent aucune nouvelle. On attend depuis quelques semaines la déclaration d'une promotion qui sera très-nombreuse et qui décidera de la destination de plusieurs officiers pour l'Amérique ou pour la Manche. M. de la Fayette doit être parti, le Vicomte de Noailles doit avoir le régiment de Saintonge, qui est un de ceux destinés pour l'Amérique. Voilà les nouvelles publiques. Les particulières qui m'intéressent bien davantage, c'est que Mme de Luxembourg se porte beaucoup mieux, mais elle sera peut-être encore longtemps sans pouvoir sortir. Wiart comme vous voyez se porte bien, et moi pas trop mal.

Ne voilà-t-il pas assez pour un hors-d'œuvre ?

LETTRE 818

Paris, ce 13 mars 1780.

Je reçois votre lettre du 5. Vous voyez que quand le passage n'apporte point d'obstacles, les lettres arrivent le huitième jour.

Vraiment vos succès [1] font ici grand bruit, il n'y a heureuse-

[2] Le Président Hénault, auteur de l'*Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.*

Lettre 818.—Inédite.

[1] Outre la victoire de Rodney (voyez la note 2 de la lettre 814), qui assura la délivrance de Gibraltar, l'Amiral Parker avait réussi à intercepter et à détruire les navires français dans les Antilles.

ment point ici d'Horace pour tuer les Camilles.[2] Ce que je trouve de fâcheux, c'est qu'on prétend que nos désastres éloignent la paix, et cette paix est mon unique désir, non que je me flatte qu'elle pût me procurer le seul plaisir où je serais sensible.

Vous allez donc au bal,[3] et moi je refuse d'aller à la représentation des comédies de Mme de Genlis. Il s'en fait une aujourd'hui. J'avais un billet et l'Idole est venue pour me prendre et m'y mener. J'ai préféré de rester dans mon tonneau. Cette Mme de Genlis me prévient de beaucoup de politesses, elle a certainement beaucoup d'esprit, mais je ne l'ai pas assez vue pour juger de quel genre. S'il est tel que celui de son style ce serait pour moi une connaissance agréable, mais je ne précipite pas mon jugement, je me suis trop souvent trompée. Je suis presque toujours ou trop confiante ou trop méfiante, cela vient peut-être de ce que je juge selon les dispositions du moment. J'en viens de faire une épreuve, j'espérais beaucoup de mon népotisme ; il n'a été pour moi qu'un ennui de plus. J'en serai bientôt débarrassée, mais qui me répondra que je ne le regretterai pas ? Personne n'a plus besoin que moi d'avoir un appui. Excepté Mme de Luxembourg et M. de Beauvau, il n'y a personne sur qui je puisse raisonnablement un peu compter.

Ce mardi 14.

J'ai du regret de n'avoir pas été à la comédie ; elle a été charmante. J'apprends ce matin que Mme de Luxembourg se porte beaucoup mieux. J'ai de l'impatience qu'elle reprenne son train ordinaire. Votre cousin est bien près de son départ. Si ce n'est pas cette semaine ce sera certainement la prochaine, mais il sera, je crois, obligé de revenir ici. Lindor me laisse là, il ne m'écrit plus, faites-lui-en des reproches je vous prie. J'aime beaucoup ses lettres, elles ont cette qualité requise, l'*abandon*, autrement le courant de la plume. Dites-lui je vous prie qu'il me fera un plaisir extrême de s'informer de l'arrivée des prisonniers du régiment d'Austrasie, d'aller visiter en mon nom un petit jeune homme nommé le Marquis de Sourches.[4] C'est un espèce de petit magot, laid, gauche, qui n'est pas absolument sans esprit, mais qui est bien désagréable. C'est le mari de la

[2] Allusion à l'*Horace* (iv, 5) de Corneille.

[3] Bal donné par le Duc et la Duchesse de Bolton en l'honneur du Duc et de la Duchesse de Gloucester. Walpole se crut tenu d'y assister, en raison de sa parenté avec la Duchesse de Gloucester.

[4] Le Vicomte, pas le Marquis, de Sourches.

seconde fille des Caraman. Je n'ose vous demander d'avoir la même complaisance, mais je voudrais qu'il pût écrire à ses parents en conséquence de ma recommandation qu'il a reçu des politesses de mes amis. Vous savez que les Caraman sont mes voisins, je les vois souvent. Mme de Sourches est assez aimable. Mme de Caraman sa mère, sans être mon intime amie, me plaît beaucoup. C'est la sœur de Mme de Cambis. J'aimerais celle-là si elle était moins sèche et moins inégale.

Je crois que je verrai aujourd'hui le petit Elliot,[5] celui qui est votre ministre à Berlin. Il est ici depuis quelques jours pour se faire traiter du ver solitaire. Je vous avais marqué que je comptais vous faire tenir tout ce que j'ai à vous envoyer par M. Staunton, mais votre cousin m'a dit qu'il doit passer par la Hollande, en ce cas il ne vous portera rien, et ce sera votre cousin qui vous remettra le *Voyage Pittoresque*, les six estampes de la *Chronologie* du Président Hénault, la suite de la *Bibliothèque des Romans* et les *Fabliaux ;* je vous écrirai aussi par lui.

Je voudrais bien vous aller voir puisque vous ne pouvez pas venir. J'aurais grand besoin d'être ranimée. Adieu, mon ami.

À propos, vous avez écrit en anglais à l'Abbé Barthélemy, il n'a pu qu'ânonner votre lettre.

Les Choiseul partiront le dernier jour de mars ou les premiers d'avril. Je les ai fort peu vus. Voilà le temps qui s'approche où tout le monde se disperse et par conséquent d'un inévitable ennui. Voulez-vous me recevoir à Strawberry-Hill ? Regretterez-vous M. Beauclerk ? Non, et vous consolerez aisément sa veuve. Que fait le petit Craufurd ?

LETTRE 819

Ce mercredi saint 22 mars.

Vous n'êtes pas plus gai que moi, mon ami ; ce goût pour la retraite, cette aversion pour la société, par l'ennui que vous cause la conversation, me prouve la vérité d'un vers très-beau et très-harmonieux que je fis il y a cinquante-quatre ans, étant à Courbépine avec Mme de Prie, qui y était exilée. Le voici ; mais il faut vous dire la chanson entière et ce qui l'amena. Nous nous envoyions tous les matins un couplet l'une contre l'autre ;

[5] Hugh Elliot, dont Mme du Deffand avait fait connaissance tandis qu'il demeurait à Paris pour son éducation.

Lettre 819.—Incomplète dans les éditions précédentes, dans lesquelles cette lettre a été placée parmi celles de 1779.

j'en avais reçu un sur un air dont le refrain était, *Tout va cahin-caha ;* elle l'appliquait à mon goût. Je lui fis ce couplet, qui est absolument du genre des vers de Chapelain, auteur de la *Pucelle*, sur l'air, *Quand Moïse fit défense*, etc.

"Quand mon goût au tien contraire,
De Prie, te semble mauvais,
De l'écrevisse et sa mère
Tu rappelles le procès.[1]
Pour citer gens plus habiles,
Nous lisons dans l'Évangile :
Que paille en l'œil du voisin
Choque plus que poutre au sien."

L'application est que vous me grondez, me condamnez ; vous trouvez que c'est par un défaut de mon caractère que je m'ennuie ; et vous, dont je serais la mère, qui avez des talents, des goûts, et les moyens de les satisfaire, des yeux dont vous voyez, des oreilles dont vous entendez, une famille aimable, d'anciens amis éprouvés et constants, et vous êtes étonné, vous ennuyant au milieu de tout cela, que je puisse m'ennuyer dans la totale privation de toutes ces choses ! Mais laissons cet article, qui ne peut servir à nous rendre plus gais ni l'un ni l'autre.

C'est votre cousin qui vous rendra cette lettre ; je le vois partir avec chagrin ; il ne s'était pas formé une grande liaison entre lui et moi, et je m'imagine qu'il n'en a jamais eu avec personne avec qui il ne fût pas uni par le sang ou par des intérêts communs ; il a une gaîté naturelle qui lui fait tourner toute chose en comique : moi, je lui trouve beaucoup d'esprit, de sagacité ; je lui crois une bonne tête, beaucoup d'honneur et de probité, s'intéressant beaucoup à ce qui le regarde, et beaucoup d'indifférence pour tout le reste.

Vous ne prendrez point le parti de vous confiner dans votre campagne, vous êtes accoutumé au monde ; vos estampes, vos médailles, vos fabliaux finiraient bientôt par vous ennuyer, toutes ces choses ne sont bonnes que parce qu'elles font variété.

Ne serez-vous pas tenté de devenir le troisième mari de la nouvelle veuve [2] ? votre goût pour elle est-il aussi vif qu'il a

[1] *L'Écrevisse et sa Fille*, Fable de La Fontaine (xii, 10) :—

"Mère écrevisse un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ! dit la fille."

[2] Lady Di Beauclerk. (W.)

été ? cette question n'est point captieuse, elle ne doit ni vous scandaliser ni vous embarrasser ; je mérite, à toutes sortes d'égards, votre parfaite confiance.

Nous avons des mariages ici bien singuliers ; celui du Maréchal de Richelieu, approuvé de tout le monde, et qui, selon toute apparence, doit rendre la fin de sa vie aussi tranquille et heureuse que le commencement a été bruyant et brillant.

Un autre mariage trouvé excessivement ridicule est celui de Monsieur le Maréchal de Mailly d'Haucourt, âgé de soixante-dix ou quatre-vingts ans, avec la fille de la Vicomtesse de Narbonne, âgée de seize ou dix-sept ans ; elle sera sa troisième femme. La première était fille de M. de Torcy,[3] sœur de Mmes d'Ancezune et du Plessis-Châtillon ; [de] la seconde, je crois n'avoir jamais su le nom[4] ; il n'a eu d'enfants que de la première, un fils à qui on a donné un brevet de Duc et dont la femme est dame d'atour de la Reine, et une fille[5] qui est la femme de M. de Voyer ; il fait de grands avantages à Mlle de Narbonne aux dépens des enfants de sa première femme. Ces mariages, ainsi que presque toutes les sottises que l'on fait, ont pour unique source l'ennui : c'est l'ennui qui gouverne le monde, parce que tout ce que l'on fait n'est que pour l'éviter ; on s'égare, on se trompe presque toujours dans les moyens où on a recours, et l'on est comme Gribouille, on se jette dans la rivière de peur de la pluie.

Toutes mes remarques, toutes mes réflexions me font conclure par mon refrain que le plus grand malheur et l'unique (puisqu'il produit tous les autres) est celui d'être né.

Voilà donc Milord North sur le bord du précipice ? Y gagnera-t-on quelque chose ? J'en doute ; mais je raisonnerais sur cela comme je peux faire sur les couleurs.

J'ai lu la traduction du discours[6] de M. Burke ; je le trouve verbeux, diffus, obscur, plein d'affectation ; et excepté l'analyse qu'il fait de l'administration de M. Necker, il m'a fort ennuyée. La tâche que tous les auteurs se donnent de faire briller leur esprit, me fait perdre le peu que j'en ai ; la sotte vanité des

[3] Neveu de Colbert, et ministre des affaires étrangères sous Louis XIV. (B.)

[4] Marie-Michelle de Séricourt, fille du Marquis d'Esclainvilliers.

[5] Mme de Voyer était née du premier mariage, et son frère, M. de Mailly, du second.

[6] Discours prononcé par Burke le 13 février. Walpole écrit dans ses *Derniers Journaux* :—" Il y découvrit son plan pour modifier les revenus et l'influence de la couronne. Le discours dura trois heures dix-huit minutes, et fut calme, modéré, relevé d'esprit et d'humeur ; il eut un effet si général sur la Chambre entière qu'on pensa qu'il aurait pu faire passer n'importe quelle proposition " (tome ii, p. 367).

auteurs me choque encore plus que celle de ceux avec qui l'on vit. Rien n'est plus rare que des gens modestes, et ce qui est introuvable, ce sont des gens simples ; car la modestie, quoique aimable, s'occupe du soin de l'être, et toute prétention est déplaisante ; je crois en avoir été exempte en dictant tout ce fatras ; vous m'en direz votre avis et vous le mettrez à sa juste valeur.

Portez-vous bien, mon ami ; grondez-moi tant que vous voudrez, abandonnez-vous au courant de la plume, laissez-moi voir tous vos sentiments, soit d'estime ou de pitié ; dans le fond de l'âme on se connaît, on ne croit point valoir plus qu'on ne vaut ; ainsi vous ne me direz jamais plus de mal de moi que je n'en pense.

Dites à Lindor quand vous le verrez que je suis très-reconnaissante de ses attentions, que je le prie de les continuer, et de me donner une partie des moments que sa Mimie lui laisse.

LETTRE 820

Paris, ce 4 avril 1780.

J'aurais dû vous répondre plus tôt ; votre dernière lettre est du 24 mars, je l'ai reçue le 31, cet intervalle était assez long pour ne devoir pas l'étendre davantage ; mais, mon ami, l'histoire de mes nuits fait que je ne puis rien faire le jour ; cela demande explication, la voici. Je me couche à une heure ou deux, je ne dors point, j'attends les sept heures avec impatience ; mon Invalide arrive, je veux dormir, et il me lit quelquefois quatre heures avant que le sommeil arrive, et sans que je perde l'espérance qu'il arrivera ; cependant je vous écris quelquefois dans ces moments-là, mais rarement ; quand je m'endors à onze heures ou midi, ou souvent encore plus tard, je ne me lève qu'à cinq ou six heures, il me faut le temps de ma toilette et de certains soins qu'exige ma santé ; tout cela n'est fini que vers les sept heures ; les visites arrivent, puis le souper, puis le loto, voilà la journée passée dont il ne reste rien que le regret d'employer si mal son temps, surtout quand on réfléchit sur le peu qu'il en reste.

J'ai fait voir aux Caraman l'article qui regarde leur gendre,[1]

Lettre 820.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le Vicomte de Sourches. (Voyez la lettre 818.)

ils ont, comme de raison, trouvé qu'il n'y avait rien de plus poli et de plus obligeant ; il doit vous avoir écrit et à M. Selwyn. Si vous voyez M. de Sourches, vous serez bien déterminé à n'agir avec lui que par l'intérêt qu'y prennent les Caraman ; il n'est pas sans quelque esprit, mais il est si dénué de grâces, il est si gauche, il est, dit-on, si laid, qu'on a du mérite à lui rendre des soins. Il n'en est pas de même de Milord Macartney, il n'est pas votre ami particulier, il m'a paru digne de l'être ; c'est cependant pour moi un petit embarras d'avoir à lui répondre, et c'est ce que je vais faire quand j'aurai fermé cette lettre.

Vous avez dû voir votre cousin il y a déjà quelques jours, il vous aura remis les différentes choses dont je l'avais chargé ; je le regrette, je passais avec lui les soirées des mercredis et des vendredis, et il me venait voir quelquefois les après-dîners, mais rarement ; je crois à son fils beaucoup de mérite, je ne puis juger que de sa retenue et de sa politesse ; il ne parle point, parce qu'il prétend ne pas savoir assez bien le français.

L'histoire du Fullarton [2] m'a intéressée ; c'est un joli garçon, il a de la vivacité, de la sincérité et ne manque point d'esprit ; il me marquait du désir de me plaire, et il y avait réussi ; il me voyait souvent ; il a plu généralement à tous ceux qui l'ont connu.

J'avais toujours oublié de parler à l'Idole [3] de la maladie de M. Beauclerk, et la première fois que je lui en ai parlé fut vendredi dernier, que je lui appris sa mort ; elle en a été peu touchée, quoiqu'elle ait eu pour lui une petite flamme ; elle a parfaitement oublié l'Altesse,[4] pour qui elle voulait qu'on crût qu'elle avait une grande passion ; celle qu'il avait eue pour elle était tellement passée, qu'on prétend qu'il ne la pouvait plus souffrir ; heureusement il n'avait pas attendu à ses derniers moments pour lui faire du bien ; elle a, dit-on, quatre-vingt ou cent mille livres de rente ; elle en fait bon usage. L'année dernière elle passa trois mois à Auteuil dans une très-jolie maison qui lui appartient ; Mme de Luxembourg s'y était établie avec elle et partageait la dépense d'un fort bon état qu'elle y tenait ; je ne sais si cette année elle fera de même, je le voudrais, j'y allais passer la soirée pour le moins une fois la semaine. Elle est fort

[2] Mme du Deffand fait allusion au duel entre Shelburne et Fullarton qui eut lieu le 23 mars. Le défi vint de Fullarton qui se formalisa de quelques expressions employées par Shelburne dans la Chambre des Lords.

[3] Comtesse de Boufflers. (W.)

[4] Prince de Conti. (W.)

aimable chez elle, et beaucoup plus que partout ailleurs ; ses ridicules ne sont point contraires à la société ; sa vanité, quoique extrême, est tolérante, elle ne choque pas celle des autres ; enfin, à tout prendre, elle est aimable ; sa petite belle-fille [5] a de l'esprit, mais elle est bizarre, folle, et je la trouve insupportable ; sa belle-mère est son esclave et paraît l'aimer avec passion.

Je suivrais votre conseil de former une liaison avec Mme de Genlis, mais cela ne se peut pas ; elle s'est dévouée à l'éducation des filles de Monsieur le Duc de Chartres, qui a fait bâtir une maison dans un terrain contigu et appartenant à Belle-Chasse ; vous savez que c'est presque à ma porte, mais elle se retire tous les jours à dix heures ; ainsi il ne peut être question des soirées, et c'est le seul temps où je peux jouir de la société. De plus, Monsieur le Duc de Chartres a loué une maison à Bercy, où elle ira s'établir avec les petites Princesses le premier de mai, et n'en reviendra qu'au mois de septembre. Je ne connais point son caractère, elle a beaucoup d'esprit, et je lui ai donné une très-bonne idée du vôtre, en lui disant que vous aviez lu son *Théâtre* et que vous m'en aviez fait beaucoup d'éloges. J'assistai l'autre jour à une lecture d'une comédie qu'il y a cinq ans qu'elle a faite, qui a pour titre l'*Ingénue*. Le sujet a de la ressemblance à celui de la *Pupille* faite par Fagan,[6] mais l'intrigue et les caractères sont différents, il y a des scènes très-agréables ; avec des corrections qui sont nécessaires, je crois qu'elle réussirait sur le théâtre.

L'article de votre lettre sur mon neveu n'est pas dénué de toute vérité. Sa femme et lui ont peu d'âme. La femme est extrêmement dévote, c'est être quelque chose. Le mari n'est rien et peut se comparer comme je vous l'ai dit à une espèce de parapet, qui ne met pas à l'abri du danger, mais qui rassure un peu l'imagination. Vous savez ce que c'est que le danger qui m'effraie, c'est la crainte de l'abandon et de passer mes soirées toute seule. La Sanadona est devenue merveilleuse, elle est devenue l'intime des Praslin, elle passe tous les ans un mois à leur campagne, mais malgré le peu de ressource dont elle m'est, cela ne m'empêchera pas de laisser partir les d'Aulan dans le mois de juin ou au commencement de juillet. Ils iront d'abord à Plombières ; le mari a besoin des eaux. De là ils retourneront à Avignon, dont le neveu reviendra quand je le rappellerai.

[5] La Comtesse Amélie de Boufflers.
[6] Christophe-Barthélemy Fagan (1702–55), auteur comique.

Mme de Luxembourg se porte bien, excepté le mal qu'elle a au pied, qui est une suite de goutte.

M. de Beauvau est établi à Versailles pour trois mois, mais il fera des courses à Paris toutes les semaines. Il doit aller à Bourbonne après son quartier pour des coliques qu'on croit causées par son foie. Cette lettre n'est-elle pas énormément longue ? Bon soir, mon ami.

LETTRE 821

Paris, ce 16 avril 1780.

Avouez que vous n'étiez pas de bonne humeur le 5 de ce mois, c'est la date de votre dernière lettre. Vous rappelez un article d'une des miennes depuis laquelle vous en avez reçu plusieurs autres sans m'avoir parlé de celle-là. Vous y êtes revenu, je ne sais pas pourquoi ; on dirait que vous avez besoin de temps en temps de me quereller, c'est un exercice qui vous plaît. Je ne sais pourquoi je vous ai donné ce sujet qui vous a déplu. Je ne vous soupçonne d'aucun ridicule si ce n'est celui de le trop craindre. MM. de Richelieu et de Mailly pourraient être vos pères, l'un a fait l'action d'un fou, et l'autre la seule sensée qu'il ait faite de sa vie. Le choix, les circonstances, décident de ce qui est fou ou raisonnable.

Je ne laisserai point ignorer aux Caraman tout ce que vous faites pour M. de Sourches.

Je suis ravie que votre cousin soit content de moi et de ma santé, cela prouve qu'il n'est pas difficile.

Le sort de Mme Cholmondeley me fait grande pitié, la pauvreté est un grand malheur. Après la goutte et la colique et tous les maux de douleurs, c'est le pire de tout. Cependant je suis à la veille d'en essuyer un qui pourrait leur être comparé, c'est si je deviens absolument sourde. Je pense au parti qu'il me faudrait prendre, ce serait je crois de vivre avec mon chien. Mais je n'en suis pas encore là, et par certain calcul je peux me flatter de n'y point arriver.

J'ai essayé du *Fabliaux*, rien ne m'a semblé plus ennuyeux. Je hais les vieux romans, et folie pour folie j'aime mieux le moderne que l'antique.

Vous savez que j'aime Milord North. Il me semble que je

LETTRE 821.—Inédite.

serais fâchee qu'il succombât, cependant si cela pouvait procurer la paix je changerais bien de disposition.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de la grand'maman toute pleine d'exagération et de tendresses et de fausse chaleur ; elle m'a paru glaciale.

Mme de Mirepoix à qui je ferai vos compliments, n'a rien d'exagéré, elle se laisse voir telle qu'elle est, la neige n'est pas plus blanche ni plus froide. Mme de Luxembourg se porte mieux, elle sortit hier pour la première fois, elle soupa chez Mme de Mirepoix.

Voilà le temps qui approche où tout le monde va se disperser.

J'allais oublier de vous parler de mes couplets, ils sont plaisants et de bon goût, surtout les deux derniers qui sont du Chevalier de Boufflers ; et ce qui contribua à les faire trouver jolis, c'est qu'ils furent chantés par Mme de Lauzun. Ce qui fit dire au Chevalier de Boufflers *qu'elle jurait comme un ange.*

Quand vous verrez votre cousin, faites-lui mes compliments, j'espère que nous le reverrons au mois de juin. Son ami M. Necker n'est pas sans embarras, j'espère qu'il s'en tirera bien.

LETTRE 822

Paris, ce 20 avril 1780.

J'ai trois réponses à faire ; l'une à votre cousin, l'autre à Mme Greville et puis à la grand'maman ; je comptais que ce serait mon occupation de l'après-dîner, voilà qu'il m'arrive une lettre de vous, et vous n'êtes pas fort surpris que je vous préfère. Nos querelles ne sont jamais venues par la défiance que vous ayez eue de mes sentiments ; vous ne vous êtes mépris qu'à leur genre, bien ridiculement et pour l'un et pour l'autre.

Votre cousin m'a écrit une fort aimable lettre ; il me dit du bien de votre santé, et il m'avait promis la vérité sur tout ce qui vous regarde ; il me répond de votre amitié, et je n'ai pas de peine à le croire ; il me prie de faire souvenir de lui toutes les personnes qu'il a vues chez moi, il ne me les nomme pas, mais il me les désigne de façon qu'il m'est facile de les reconnaître ; il aurait assez de penchant à devenir le rival de votre

LETTRE 822.—Incomplète dans les éditions précédentes.

jeune Duc.[1] Le Gibbon était aussi un peu épris ; elle [2] fait plus de conquêtes à présent qu'elle n'en a fait dans sa première jeunesse ; sa coquetterie est sèche, froide et piquante ; c'est un nouveau genre qui a sa séduction ; j'ai moi-même beaucoup de penchant à l'aimer, elle a assez d'esprit et plusieurs qualités excellentes, surtout de la vérité, qui est celle dont je fais le plus de cas.

Que penserez-vous de moi, si je vous avoue que je suis bien aise que le ruban bleu [3] se soutienne ? Je suis obligée de convenir que je n'ai pas de raison pour cela, je ne le connais pas, et presque tous mes amis lui sont contraires ; mais son courage, sa tranquillité, sa patience, le pouvoir qu'il a sur lui-même, me le font plaindre et estimer. Le bruit de ma chambre (je ne peux pas dire du monde, n'y allant pas) est que nous aurons la paix cet hiver ; ce bruit, n'eût-il que le son, me fait plaisir ; si vous me demandez pourquoi, je ne pourrais pas vous le dire ; car assurément ce n'est pas par l'espérance d'événements agréables ; je ne me permets pas d'y penser.

Vous me parlez de la dernière lettre que vous avez reçue de moi, comme en ayant été content ; jugez de moi par vous, et suivez mon exemple, en vous abandonnant à me dire tout ce qui vous passe par la tête, sans examen, sans choix, sans méfiance, et ne vous écartant jamais de la plus stricte vérité.

Les Caraman sont très-contents de vous, je ne crois pas les voir avant lundi, à moins qu'ils ne me viennent chercher, ou que je ne leur envoie demander à souper samedi, c'est le seul jour que j'aurai de libre d'aujourd'hui en huit jours.

Demain je compte avoir chez moi quinze femmes, cela me déplaît beaucoup ; je suis logée de façon que cela fait cohue, mais la crainte de passer des soirées seule m'a obligée d'avoir des jours marqués, alors on n'est plus maître de borner le nombre. Vous aimez les noms propres, je vais vous les dire. Mmes de Luxembourg, Lauzun, Cambis, Mirepoix, Boisgelin, Duchesse de Boufflers, Comtesses de Boufflers, la Duchesse de Leinster, de Broglio, de Vassé, Princesse de Beauvau, la nièce d'Aulan, la Sanadona et moi. Joignez à cela cinq ou six hommes, et sortez vite de ma chambre de peur de vous ennuyer. C'est ce que je ne pourrai pas faire, je n'aime point cet excès de monde, mais je le préfère au risque d'être seule. Je me mets au loto, je reste

[1] Richmond. (W.)

[2] Mme de Cambis. (W.)

[3] Lord North. (W.)—Il était Chevalier de la Jarretière ; Mme du Deffand fait allusion au ruban de cet ordre. (Voyez la note 1 de la lettre 834.)

sur la même table pour souper avec Mme de Luxembourg et avec les personnes qui ne soupent point, on nous lit le menu, et on se fait apporter le morceau qui convient. Je ne m'embarrasse nullement de ce qui est dans ma chambre et souvent je l'ignore. J'ai pris un quatrième laquais parce que j'avais besoin d'un lecteur de plus, mon Invalide n'est que pour le matin, et mes trois laquais lecteurs sont pour l'après-dîner et le soir. J'ai plus de lecteurs que de livres à lire, car je n'en trouve presque point qui m'intéressent et qui m'amusent. J'ai repris Le Vassor [4] que j'ai déjà lu, j'aime son style, il est toujours en colère. Je ne sais pas s'il dit toujours vrai, mais il dit toujours certainement ce qu'il pense. Ce qui est désagréable ce sont ses digressions continuelles, mais on remédie à cet inconvénient. Il y a des sommaires marginaux qui donnent la facilité de passer les sujets qui ennuient et qui interrompent ceux qui intéressent.

Vous devez juger par cette lettre qu'on a toujours matière pour écrire quand on s'abandonne à dire tout ce qui passe par la tête.

Adieu. Dites à votre cousin que je lui écrirai incessamment, et que je vous ai dit que j'étais on ne peut pas plus contente de sa lettre. Dans la première que je vous écrirai je ne vous parlerai pas de moi. Je vous raconterai ce qui regarde Mme de Genlis, et je ne sais pas quoi.

LETTRE 823

Paris, ce vendredi 28 avril 1780.[1]

Je reçus hier votre lettre du 20, où vous m'annonciez l'arrivée de M. de Sourches. Il est en effet arrivé le 24, comblé de tous les procédés qu'on a eus pour lui, et très-affligé, m'a-t-il dit, de ne vous avoir point vu. Je vous remercie des mesures que vous aviez prises pour le voir ; et je n'ai nul regret qu'elles n'aient pas réussi. Je n'ai point laissé ignorer à Mme de Cambis l'empressement que vous aviez eu pour son neveu, je suis chargée de vous en marquer toute sa reconnaissance.

Vous n'aviez point de mes lettres, me dites-vous, je ne le

[4] Auteur de l'*Histoire de Louis XIII.*

Lettre 823.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Belle lettre sur M. Necker. (W.)

comprends pas ; il me semble que je vous ai écrit souvent, et de vrais volumes qui doivent vous donner matière à répondre ; mais il ne vous déplaît pas de vous renfermer dans votre prétendue stérilité, dont le nom propre est paresse ou froideur ; depuis quelque temps je tombe dans l'inconvénient contraire, je bavarde avec excès, j'emplis mes lettres de noms propres, elles devraient exciter votre causerie, mais vous n'aimez point à écrire, cela est sûr, quoique vous en ayez parfaitement le talent ; rien ne dépare votre style ; il est vif, animé, souvent plein de chaleur ; vous rendez vos pensées avec facilité et clarté, et vos fautes contre la langue ne nuisent point.

J'ai pris ces jours-ci votre édition des *Mémoires* de Gramont ; J'ai relu l'épître dédicatoire,[2] elle m'a fait monter la superbe à la tête, et elle m'a rappelé un temps que je regrette, et qui malheureusement est bien passé et effacé.

On me dit hier qu'il paraissait un libelle effroyable contre M. Necker et où Mme Necker n'est pas oubliée ; on prétend qu'il y en a six mille exemplaires et qu'on en a envoyé à tous nos Princes une certaine quantité ; je m'intrigue pour en avoir un, ou du moins en faire la lecture. Vous pouvez être sûr qu'il a un furieux nombre d'ennemis ; d'abord tous ceux qui perdent par ses réformes, et puis ceux que produisent la jalousie et l'envie. Je doute qu'on lui laisse exécuter tous ses projets, dont je ne doute pas qu'il ne résultât un grand bien. Si on les veut morceler comme on a fait de ceux de M. de Saint-Germain, il ne l'endurera pas ; il quittera, tout s'écroulera, le crédit sera perdu, on tombera dans le chaos, ses ennemis triompheront, ils pêcheront en eau trouble, et publieront que ses systèmes, ses opérations, n'étaient que visions chimériques ; voilà ce que moi et bien d'autres prévoient ; c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à ce pays-ci.

Il paraît un sixième cahier du *Voyage Pittoresque.* Vous le recevrez par la Duchesse de Leinster si elle veut bien s'en charger. Sinon je vous l'enverrai par votre cousin quand après être revenu il s'en retournera.

Vous ne m'avez point parlé des estampes de la *Chronologie* du Président. On doit en avoir encore huit autres. La Duchesse de Leinster soupera demain chez moi avec Mme de Cambis et trois ou quatre autres personnes.

[2] Walpole avait dédié à Mme du Deffand son édition des *Mémoires de Gramont,* imprimée aux presses de Strawberry-Hill en 1772.

Je ne suis pas contente de la santé de M. de Beauvau. C'est son foie qui est attaqué. Mme de Luxembourg se porte bien. Mon neveu et ma nièce s'en retourneront dans le mois de juin; vous les aimez autant à Avignon qu'ici. J'ai un autre neveu à Paris, qui est le fils de M. de Vichy, mon frère aîné; il loge chez mon frère le trésorier,[3] je ne le vois presque pas; il a de l'esprit, mais d'une sorte qui n'est pas fort agréable. Ah! mon ami, qu'il est rare de trouver des gens aimables! la liste en est bien courte, et si courte que je n'en compterais pas quatre. En compteriez-vous beaucoup davantage? Je ne le crois pas.

LETTRE 824

Paris, ce 4 avril [mai] 1780.[1]

Je ne sais pas pourquoi Lindor se plaint de moi; je lui ai écrit il n'y a pas longtemps, et c'est lui qui est dans son tort de ne m'avoir point écrit depuis. Pour vous, vous êtes fort exact, mais vos lettres, quelque agréables qu'elles soient, ont toujours un peu l'air de vous débarrasser d'un poids qui vous gêne.

Mme de Mirepoix voulait que je me chargeasse de remercier votre cousin du thé qu'il lui a envoyé. Je lui dis que je venais de lui écrire, mais que je vous prierais de vous charger de cette commission; à cela elle me dit, "Tous les Walpole veulent que je les aime, et c'est ce que je fais de tout mon cœur."

Je suis un peu scandalisée de ce que vous voulez me rembourser votre miniature; est-ce que nous devons entrer dans ces minuties-là? M'informai-je de ce que je vous dois pour le thé et le Stoughton?

Je ne sais si j'ai tort ou raison, mais j'ai un peu d'espérance de la paix; si j'y pouvais joindre que vous n'ayez plus à craindre la goutte, j'aurais quelque plaisir. Je suis persuadée qu'au fond de l'âme vous pensez à peu près comme moi sur Milord North. Je compte que vous m'enverrez le drame qu'on doit faire de votre *Château d'Otrante*.[2]

Vous ne vous divertissez point mal, j'en suis fort aise. Depuis

[3] L'Abbé Nicolas de Vichy, frère cadet de Mme du Deffand; il était trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris.

Lettre 824.—Inédite.

[1] La date "avril" a été changée en "mai," peut-être par Walpole.

[2] Le *Château d'Otrante* fut porté à la scène par Robert Jephson, sous le titre de *Comte de Narbonne*; la pièce fut représentée avec succès en 1781 au théâtre de Covent Garden.

quelque temps, je m'aperçois que je vieillis beaucoup, ma surdité augmente, et je me trouve déplacée presque partout. Je devais par exemple aller ce soir à l'Hôtel de la Rochefoucauld ; Mme de Mirepoix m'a mandé qu'elle avait pris médecine, qu'elle soupait seule, et que je lui ferais plaisir de lui venir tenir compagnie ; sur-le-champ je l'ai accepté, et je ferai dire à Mme d'Anville que je suis malade. Je ne me plais véritablement que chez moi, malheureusement je ne suis pas assez riche ni je n'ai pas assez d'amis pour pouvoir tous les jours y rassembler compagnie. Je suis donc obligée de souper quelquefois dehors, mais je me borne à trois ou quatre maisons où je ne trouve que des gens avec lesquels je suis à mon aise.

Le népotisme partira le mois prochain, et reviendra quand je voudrai.

Je serai ravie de revoir votre cousin Thomas, je vous prie de le lui bien dire.

Encouragez Lindor à m'écrire à bride abattue, de me mander toutes les nouvelles.

Nous avons eu ces jours-ci une libelle contre M. Necker. J'espère, et selon toute apparence, il ne lui fera pas tort.

Il me semble que vous vous portez assez bien et que vous avez assez de gaîté. Moi je ne me porte pas mal, surtout depuis deux jours, je n'ai rien à faire, rien à dire, et rien à penser. De tous ces riens le total est l'ennui.

La Duchesse de Leinster, qui est à Paris depuis quelques jours, retournera en Angleterre la semaine prochaine. Elle vous portera le sixième cahier du *Voyage Pittoresque* et deux feuilles de la *Bibliothèque des Romans*.

LETTRE 825

Paris, ce 11 mai 1780.

D'abord je veux vous dire que la voie d'Ostende est aussi exacte et presque aussi prompte que celle de Calais. On reçoit les lettres le septième jour, ainsi vous voyez que c'est à la vôtre du 4 que je vais répondre.

Vous gâtez le naturel de votre style en ne cessant de vous plaindre de n'avoir rien à dire ; c'est en ne cherchant point

LETTRE 825.—Inédite.



qu'on rencontre, c'est bien moi qui doit être stérile. L'ennui qui est ma disposition habituelle est un vrai néant, et je ne sais pas comment j'ai le courage d'hasarder quelques mots. Je suis quelquefois tentée de vous proposer de renoncer à une correspondance qui ne fait que vous fatiguer.

La Duchesse de Leinster partit chargée du sixième cahier du *Voyage Pittoresque* et de trois *Bibliothèques des Romans*. Je suis ravie de vous procurer le plaisir que ces sortes d'ouvrages vous donnent et qu'assurément je ne partage pas. Le jugement que vous portez des comédies de Mme de Genlis est très-juste. Vous voulez savoir ce que je pense de sa personne. Je ne fais que l'entrevoir, je ne la connais pas bien encore, apparemment qu'elle est comme toutes les autres. Elle me prévient, elle me recherche, mais je ne me sens point entraînée à m'y livrer ; n'y aurait-il pas de la folie à moi d'imaginer de former une nouvelle liaison ? Tous mes jours sont marqués par la destruction de quelque illusion. Il ne s'en peut plus former de nouvelles. Je n'ai que des pensées tristes, je m'interdis de vous en entretenir.

M. Necker me dit l'autre jour qu'il allait écrire à votre cousin de ne pas tarder à revenir, que son affaire demandait sa présence.

Je suis bien aise du mariage de son frère Robert.[1] Est il possible qu'il ait quarante-quatre ans ? Je ne puis me rappeler aucune époque. Je sais que je vous ai vu pour la dernière fois en '75.

Lindor ne m'écrit plus.

LETTRE 826

Ce 20 mai 1780.

Je vous en demande pardon, mais voilà encore une lettre. Ne vous imposez point la peine d'y répondre, une correspondance ne peut être agréable qu'autant qu'on a quelque chose à se dire, et qu'on n'a pas besoin d'avoir recours à ce qui se passe dans quelque partie du monde. Ma curiosité est plus que satisfaite par la lecture de quelques journaux ou gazettes ; et des lettres qui y ressembleraient, seraient bien fastidieuses. Toutes lettres qu'on reçoit et qui n'inspirent rien, ne méritent pas qu'on y

[1] Robert Walpole, ministre anglais à Lisbonne, et ancien chargé d'affaires à Paris. Il venait d'épouser Diana Grosett († 1784), fille d'un négociant résidant à Lisbonne.

LETTRE 826.—Inédite.

réponde ; il y a longtemps que je vous l'ai dit, et je vous le répète encore aujourd'hui, ne m'écrivez point par complaisance ; vous voulez me faire plaisir, mais pour m'en procurer il faudrait que je ne sentisse pas ce qu'il vous en coûte.

Votre cousin a dû recevoir une lettre de M. Necker pour lui faire presser son retour.

Vous avez dû recevoir le sixième cahier et quelques *Bibliothèques* par la Duchesse de Leinster.

Jouissez du plaisir que vous fait votre campagne, il augmentera tous les jours par l'arrivée du chaud et du beau temps. Vous ferez sans doute bien de petits voyages dans le courant de l'été ; moi je n'en ferai aucun, et je passerai ma vie à effiler dans mon tonneau, et à entendre la lecture de livres ennuyeux. Je ne me plaindrai pas alors de la foule que j'aurai à mes soupers. En voilà plusieurs en dernier lieu, où j'ai toujours eu vingt à trente personnes. Il n'y a que d'être seule qui soit pis que cela.

LETTRE 827

Ce 27 mai 1780.

Vous aurez les numéros qui vous manquent. Je ne doute pas qu'on ne les trouve chez le libraire et puis qu'on ne trouve une occasion de vous les faire parvenir, mais je ne puis répondre dans combien de jours ou de semaines.

Vous n'êtes pas gai, je le crois ; mais vous êtes animé, et c'est ce que je ne suis plus.

Ce que je vous mande sur la paix n'est pas certainement que j'en aie aucune connaissance ; personne n'est plus ignorant de tout ce qui regarde la politique, je n'entends rien à toutes les nouvelles de mer, je me méprends sans cesse aux noms des nôtres, et de nos ennemis. Puisque vous trouvez que les nouvelles sont nécessaires pour rendre les lettres intéressantes, je devrais m'abstenir d'écrire.

M. Necker me dit encore l'autre jour qu'il écrirait à votre cousin Thomas pour le presser de revenir. Quel est votre cousin Henri ? Est-ce M. Conway [1] ? Votre première lettre apparem-

Lettre 827.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Le nom du Général Conway était assurément Henry, mais Walpole voulait dire sans doute Henry Conway le jeune, neveu du Général et fils du Comte de Hertford.

ment m'apprendra que vous avez reçu le sixième cahier du *Voyage Pittoresque* et trois feuilles de la *Bibliothèque des Romans*.

On dit que le Roi de Suède doit cet été aller à Spa. L'Idole ira l'y trouver; il y a entre elle et lui la plus tendre amitié. Cela dérange son séjour à Auteuil; j'y ai quelque regret, c'était une occasion de dissipation. Je soupai mardi dernier chez M. Necker avec M. et Mme de Richelieu; le Maréchal, deux jours après, m'a rendu visite. Il me doit amener sa femme; elle n'est ni belle, ni laide, ni jeune, ni vieille, ni sotte, ni spirituelle; on ne peut [plus][2] être dans l'ordre le plus commun, et c'est peut-être ce qui convient le mieux pour soigner un vieillard. Le maréchal est sourd comme moi, mais il a de bien meilleures jambes, et n'étant point aveugle, il n'a pas besoin qu'on le conduise. Il me semble que ce n'est point cette année que vous avez à craindre la goutte. N'irez-vous pas cet été chez les Ossory?

Mettez votre cousin bien au fait de tout ce qui vous regarde pour qu'il m'en puisse rendre compte.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé, et comme Monsieur de Toulouse en doit être, cela m'assure la ressource de la maison Brienne,[3] qui vaut mieux que rien. Mes parents s'en retournent dans trois semaines. Voilà des nouvelles bien intéressantes; hélas! je n'en sais point d'autres.

LETTRE 828

Mme du Deffand n'écrit point aujourd'hui à M. Walpole parce qu'elle n'a point reçu de ses nouvelles. Elle lui écrira quand elle aura reçu une lettre. Elle lui envoie par Milord Herbert[1] deux feuilles de la *Bibliothèque* qui lui manquent, et une nouvelle, qui est juin. Milord Herbert lui a promis d'avoir soin de ce paquet.

Ce vendredi 2 juin [1780.][2]

---

[2] Ce mot a été inséré par Walpole.

[3] L'Archevêque de Toulouse et M. de Brienne, son frère, étaient neveux de Mme du Deffand. (W.)

LETTRE 828.—Inédite.

[1] Fils aîné du dixième Comte de Pembroke, auquel il succéda en 1794.

[2] La date de l'année a été ajoutée apparemment par Walpole.

LETTRE 829

Ce 13 juin 1780.

En vérité vous n'avez pas un grain de bon sens ; je n'aime point que vous pensiez que les lettres ne peuvent faire plaisir qu'autant qu'elles sont remplies de nouvelles, et que vous soyez fatigué d'une correspondance quand elle en est dénuée. J'aime qu'il y ait de tout, nouvelles, réflexions, raisonnements, plaisanteries, misères, et même sentiments (sauf votre respect), quand on est assez sot ou assez heureux d'en avoir.

J'ai dit à M. Necker que votre cousin n'avait point reçu de lettre de lui, il est convenu qu'il ne lui avait point écrit ; mais il est étonné que lui Thomas ne lui ait pas écrit, non point pour la cérémonie, car il n'est pas formaliste, mais apparemment pour ses affaires, pour lesquelles m'a-t-il dit qu'il était nécessaire qu'il arrivât bientôt. Je l'attends avec impatience. Les départs sont si fréquents que les arrivées deviennent nécessaires, et celle de votre cousin me fera plaisir.

Je suis toujours inquiète de plus en plus de l'état de M. de Beauvau. Il y a tout lieu de croire que l'on ne connaît point son mal, et que tous les remèdes qu'on lui a fait faire, loin de le guérir, l'ont augmenté ; ce sera une perte pour moi, c'est le seul ami qui me reste.

On parle beaucoup ici d'une émeute chez vous, où l'on prétend que Milord Stormont a été fort maltraité.[1] Il est étonnant que vous ne m'en disiez pas un mot. Ne voyez-vous donc plus Lindor ? Engagez-le, je vous prie, à m'écrire, ses lettres me font grand plaisir.

Je vous suis obligée d'avoir demandé de mes nouvelles à M. Ogilvie ; il n'est pas fort instruit, et ceux qu'on interroge sur les amis, disent toujours que tout va à merveille, et souvent il s'en faut bien.

Lettre 829.—Inédite.

[1] Mme du Deffand fait allusion aux "Gordon Riots," causées en premier lieu par l'adoucissement proposé des lois pénales contre les Catholiques. Le 2 juin, écrit Walpole dans ses *Derniers Journaux*, "Lord George Gordon se rendit à la Chambre des Communes à la tête d'une foule immense se dénominant l'Association Protestante, et présenta une pétition avec une infinité de signatures. Une émeute extraordinaire commença, s'attaquant surtout aux Pairs, dont beaucoup furent insultés et arrachés de leurs voitures, au Lord Président Bathurst, qui se comporta avec une grande fermeté, aux Lords Stormont, Hillsborough, Townshend, Willoughby de Broke, et à Lord Boston, qui fut piétiné et en faillit mourir . . . À neuf heures du soir, les gardes à cheval arrivèrent et dispersèrent la cohue . . . À dix heures, l'émeute recommença, et les chapelles des ministres bavarois et sardes furent attaquées, vidées, et pillées, leur garniture et leurs sièges brûlés" (tome ii, pp. 403-4.)

L'auteur [2] du *Voyage Pittoresque* est enchanté de votre approbation, et cependant il ne savait pas combien il était difficile de vous satisfaire ; je le lui ai bien dit.

Nous voici dans une saison que je déteste, je ne puis jouir d'aucun de ses agréments, et j'en éprouve tous les inconvénients.

Je ne comprends pas pourquoi je n'ai reçu votre lettre qu'aujourd'hui étant datée du 1er et nous sommes au 13. Adieu.

LETTRE 830

Ce dimanche 18 juin 1780.

On ne sait plus sur quoi compter sur l'arrivée des courriers. La lettre que je reçois aujourd'hui est du 9, elle a été neuf jours en route, et la précédente en avait été treize. L'empressement de recevoir des nouvelles augmente beaucoup dans la circonstance présente. Rien n'est plus affreux que tout ce qui arrive chez vous [1] ; de tout temps j'ai haï le peuple, aujourd'hui je le déteste. Votre liberté ne me séduit point ; cette liberté tant vantée me paraît bien plus onéreuse que notre esclavage ; mais il ne m'appartient pas de traiter de telles matières. Mais permettez-moi de blâmer votre indiscrétion, de vous aller promener dans les rues pendant ce vacarme.[2] Je plains votre Roi, il ne reçoit que des outrages ; j'admire sa patience, je ne voudrais pas de la royauté au prix de tout ce qu'il endure.

La perte que vient de faire Milord Mansfield me paraît bien considérable.[3] J'attends de vos nouvelles avec impatience ; je

[2] Le Comte de Choiseul-Gouffier.

Lettre 830.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Les émeutes mentionnées dans la lettre précédente.

[2] Walpole était venu de Strawberry-Hill à Londres le mercredi, 7 juin, le "mercredi noir," dans la nuit duquel l'émeute était à son apogée. Dans une lettre à Mason du 9 juin, écrite de Strawberry-Hill, il dit :—"Je ne pouvais pas souffrir d'être ici . . . et d'entendre des milliers de bruits, et de savoir presque tous ceux que j'aimais dans le péril, sans le partager" (*Lettres*, tome xi, pp. 208–9). Le soir du 7 juin, Walpole sortit, et du toit de Gloucester House vit les grands incendies des prisons de Newgate et de King's Bench. De là il se rendit chez le Général Conway dans Warwick Street, Charing Cross, d'où l'on découvrait d'autres incendies, et d'où les cousins partirent à la recherche d'un incendie qu'ils croyaient proche, et qui se trouvait néanmoins dans Fleet Market. Walpole alors alla chez Lord Hertford, où il eut de nouveaux détails de pillage et de destruction. Puis il se promena en voiture dans Londres jusqu'à deux heures du matin, et revint chez lui dans Berkeley Square sans avoir été molesté. (Voyez la lettre à Mason citée plus haut.)

[3] Pendant la nuit fatale du 7 juin, la canaille saccagea et brûla l'hôtel de Lord Mansfield dans Bloomsbury Square, dont il venait de s'échapper avec Lady Mansfield par une porte dérobée. Tout ce que contenait la maison fut ou détruit ou dispersé, y compris de nombreux manuscrits de grande valeur et la précieuse bibliothèque juridique de Lord Mansfield.

ne puis prévoir quand elles arriveront ; l'irrégularité de mettre vos lettres à la poste est souvent la cause du retardement de leur arrivée ; le même jour que je reçus votre lettre du 1er, plusieurs personnes en reçurent du 6. Je me suis plainte que vous ne sussiez que me dire quand vous n'aviez point de nouvelles à m'apprendre ; mais il n'en faut pas conclure que je n'aime pas à apprendre ce qui se passe chez vous. Quoique vous ne soyez pas acteur dans les événements, vous ne pouvez pas n'y point prendre beaucoup de part, et par conséquent il n'est pas possible que je ne m'y intéresse beaucoup. Engagez donc Lindor à m'écrire, faites-lui honte de sa paresse, dites-lui que je n'en ai point eu quand j'ai pu lui être utile.

Mme de Mirepoix désire que votre cousin lui apporte trois serrures et deux livres de thé. Si vous voulez m'en envoyer par lui et du Stoughton je vous serai obligée. J'ai grande envie de le revoir. M. Necker se plaint de son retardement.

Ce n'est point Mme de Mirepoix qui demande les serrures et le thé, c'est Mme de Beauvau, mais Mme de Mirepoix désirerait que M. Thomas voulût bien lui apporter deux livres de thé, et M. de Caraman le prie de vouloir bien lui apporter trois serrures.[4]

LETTRE 831

Paris, ce 25 juin 1780.

Je ne vous ai point répondu sur-le-champ comme à mon ordinaire, parce que j'ai été un peu incommodée. Je suis mieux présentement et je me sens la force de vous écrire, non pas aussi longuement que je le voudrais, ma tête est faible et fort dénuée de pensées ; s'il n'en est pas de même des sentiments, qu'est-ce que cela fait ? ce n'est pas avec vous matière à lettre.

La prise de Charlestown [1] m'est fort désagréable. Selon ma

[4] À propos de ces commissions variées, Horace Walpole écrivit le 30 juin à son cousin :—" Vous feriez bien de hâter votre départ pour Paris, ou vous aurez à fréter un navire pour les commissions . . . Mme de Mirepoix veut deux livres de thé ; Mme de Beauvau 'trois serrures'—je suppose que vous savez quelle sorte, moi pas ; et M. de Caraman veut aussi trois serrures. Je dois envoyer à Mme du Deffand du thé et des gouttes de Stoughton ; et j'ai du thé que la Duchesse de Leinster m'a donné pour Mme de Cambis, et qu'elle vous prie d'emporter ; et Lord Harcourt une petite caisse de bois blanc avec un vase Wedgwood. Je jurerai que vous allez partir pour qu'on ne vous charge pas d'avantage." (*Lettres*, tome xi, p. 236.)

Lettre 831.—Inédite.

[1] Sir Henry Clinton et l'Amiral Arbuthnot s'en étaient emparé au mois de mai précédent.

politique elle éloigne la paix. L'émeute qui est arrivée à Londres m'a fort affectée ; je suis fort curieuse de savoir quelle en sera la suite, quelles seront les punitions et les dédommagements. Vos lettres sont toujours de plus ancienne date que celles que reçoivent les autres, c'est certainement qu'on ne les met pas exactement à la poste. J'attends votre cousin avec impatience. S'il n'est pas encore parti, voyez-le et mettez-le en état de répondre à toutes les questions que vous pouvez prévoir que je lui ferai. La réconciliation du Roi avec ses frères [2] me fait plaisir, parce que j'imagine qu'elle vous est agréable.

LETTRE 832

Paris, ce 30 juin 1780.

Je reçois votre lettre du 20 et 22. Nous ne nous sommes point aperçus que les ports aient été fermés. Ceux qui ont des correspondances ont reçu régulièrement leurs lettres et j'ai reçu les vôtres comme à l'ordinaire. J'ai beaucoup à me louer de votre exactitude, mais ne vous imaginez pas que vous êtes seul capable de ce bon procédé. J'ai une amie [1] qui reçoit des nouvelles [2] un peu plus souvent que moi.

Qu'est-ce que c'est qu'un M. Morice [3] qui m'a fait dire ce matin qu'il était arrivé, qu'il avait la goutte et qu'il me viendrait voir quand elle lui permettrait de sortir ? Je crois en effet avoir vu un Anglais de ce nom ; mais s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Je suis fort fâchée que votre cousin Thomas tarde tant à revenir. Je crains que vous ne le voyiez pas avant son départ, et que vous ne puissiez pas lui parler des commissions de Mesdames de Mirepoix et de Beauvau.

Votre projet d'aller aux eaux ne me paraît pas bien solide. Je penche à croire que vous n'irez pas ; peut-être ferez-vous bien et qu'il y aurait quelque danger. D'un autre côté il est cruel d'attendre le retour de la goutte. On ne sait quel parti

[2] Les Ducs de Gloucester et de Cumberland, dont les mariages avaient indisposé le Roi.

LETTRE 832.—Inédite.

[1] Mme de Cambis. (W.)

[2] Du Duc de Richmond. (W.)

[3] Humphrey Morice, une connaissance anglaise de Walpole. Mr. Morice était resté en fait à Paris en 1772. (Voyez la note 1 de la lettre 373.)

prendre. Je pense sans cesse à votre état qui m'inquiète et m'afflige beaucoup.

Celui de M. de Beauvau est très-inquiétant, d'autant plus qu'on ne connaît point la véritable cause de son mal. Son quartier finit demain ; il viendra à Paris où il passera quelque jours pour voir Tissot [4] qui le traite présentement, et puis il s'établira au Val, jolie maison qu'il a dans la forêt de Saint-Germain.

Mme de Luxembourg n'est point encore de retour, je ne l'attends que dans huit ou dix jours. Les Idoles [5] partent lundi pour Spa, elles y séjourneront tout le temps que le Roi de Suède y restera.

Mes parents sont à Plombières. Je ne m'aperçois pas infiniment de leur absence. Je suivrai votre avis, j'aurai des soupers de plus à l'avenir, et des neveux de moins. Je ne désire qu'une vie douce, je ne recherche aucune sorte de plaisirs, il me suffit d'éviter l'ennui, mais c'est ce qui n'est pas facile dans ma position ; je ne trouve presque à personne le sens commun, et c'est peut-être parce que je ne l'ai pas moi-même. L'indifférence n'est pas un état qui me convient, et c'est celui que j'éprouve. Personne ne m'aime et je n'aime personne. Je passe les nuits sans dormir, je ne sais à quoi penser. J'ai actuellement beaucoup de lecteurs, mais point de livres qui m'interéssent et me plaisent. J'envie l'état de mon petit chien, il est parfaitement heureux ; je l'aime, mais pas assez. L'effilage et le loto, voilà mes occupations et mes amusements, y a-t-il de plus puériles ?

Vous me ferez plaisir de continuer à me mander les suites de l'émeute. Je suis ravie du peu de part que vous avez dans ce qui se passe. On m'a lu ce matin dans la gazette que votre cousin [6] partait pour son gouvernement. Est-il arrivé quelque chose de nouveau à la petite fille de Lindor ? Je n'en entends plus parler.

[4] Simon-André Tissot (1728–97), célèbre médecin suisse, et auteur de plusieurs ouvrages médicaux.

[5] La Comtesse de Boufflers, et sa belle-fille, la Comtesse Amélie de Boufflers.

[6] M. Conway. (W.)

LETTRE 833

Ce 7 juillet 1780.

Si j'étais âpre après les nouvelles, je me plaindrais de l'ancienneté de vos dates ; celle que je reçois aujourd'hui est du 28, celles que reçoit tout le monde sont du 1er ou du 2 ; mais cela m'est égal, quand je ne suis pas inquiète de votre santé. Je serais assez curieuse de savoir quels sont vos sentiments sur tout ce qui se passe chez vous ; j'ai peine à croire que vous approuviez de certaines choses que je condamne ; mais je conviens qu'il ne m'appartient pas de me mêler de la politique. Il est un homme chez vous que j'ai en grande estime ; son caractère me plaît fort ; devinez-le : c'est un homme que je n'ai jamais vu et que je ne verrai jamais.[1] Son courage, sa fermeté et sa douceur me paraissent au même degré ; je pourrais ajouter sa patience ; elle vient, dit-on, à bout de tout, et il nous le prouvera.

Je vous demande pardon d'avoir poussé la vôtre à bout en vous ayant demandé de faire l'extrait d'une de mes lettres. Les louanges que vous lui donnez me semblent une marque de votre prévention, et par conséquent de votre amitié. Je conviens que mon français vaut mieux que le vôtre ; mais vos pensées valent mille fois mieux que les miennes, et vous les rendez souvent avec tant de vérité, qu'elles me font sentir qu'en comparaison de vous je ne suis qu'une caillette, une diseuse de lieux communs.

Je consens à vous laisser croire que mon esprit ne s'affaiblit point ; je n'ai point d'intérêt à me laisser voir telle que je me vois moi-même ; que gagnerais-je à vous détromper et à vous paraître aussi maussade que je me trouve ? quelque peu de goût que j'aie pour l'illusion, je ne veux pas détruire celle qui vous fait juger favorablement de moi.

Dites-moi donc pourquoi votre cousin ne revient point ? Je soupai l'autre jour avec M. Colonia son rapporteur, qui me dit que sa présence était très-nécessaire.

J'aurai ce soir beaucoup de monde ; La Harpe me viendra lire une tragédie qui est le *Philoctète* de Sophocle, qu'il a traduit très-littéralement, et qu'il voudrait faire représenter ; il en a retranché les chœurs. Je vous manderai comment je l'aurai

LETTRE 833.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord North. (W.)

trouvée. Je n'aime pas trop les lectures faites par l'auteur; il faut louer outre mesure, et ce n'est pas mon talent; je n'ai pas aujourd'hui celui d'écrire, et je finis, pour ne vous pas ennuyer.

Je crois avoir reçu toutes vos lettres; mais vous devez en juger par mes réponses.

LETTRE 834

Paris, ce 15 juillet 1780.

Je ne crois pas qu'on ouvre nos lettres, parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue; rien de plus indifférent en effet; il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que notre correspondance. Pour ma part, je n'y ai pas grand mérite, car je suis à mille lieues de la politique et de l'intérêt qui fait que l'on s'en occupe; d'ailleurs vous savez que je suis l'ennemie des factions, et si votre ministère sait que j'existe, il doit savoir que je n'ai nulle prévention contre lui; j'ai la meilleure opinion de l'homme au ruban bleu [1]; j'étais fort bien ici avec l'homme au ruban vert [2]; ainsi je ne dois point être suspecte; l'on doit connaître votre prudence; et si par le passé on a ouvert nos lettres, on doit en avoir conclu que votre confiance en moi n'était pas sans bornes, et qu'ainsi vos lettres n'apprendraient rien.

On débite tous les jours des nouvelles qui se trouvent fausses le lendemain. Je n'aime que les résultats; ce qui fait que je ne peux pas m'amuser de la lecture de l'histoire, dont les récits des siéges et des batailles m'ennuient extrêmement; mais ce que je déteste le plus actuellement, ce sont les livres de morale, et surtout quand, pour la rendre agréable, on emploie les allégories. Je viens de tenter la lecture de *Gulliver* que j'avais déjà lu, et que même le traducteur, l'Abbé Desfontaines,[3] m'avait dédié. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus désagréable. La conversation avec les chevaux est l'invention la plus forcée, la

LETTRE 834.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord North; jusqu'à cette époque Sir Robert Walpole et Lord North étaient les seuls membres de la Chambre basse qui avaient reçu l'ordre de la Jarretière depuis le règne d'Elizabeth.

[2] Lord Stormont. (W.)—Chevalier de l'ordre du Chardon.

[3] L'Abbé Pierre-François Guyot Desfontaines (1685–1745). La traduction en question parut en 1727.

plus froide, la plus fastidieuse qu'on ait pu imaginer. Je hais toute insinuation, toute recherche, toute affectation. Mais une chose qui me surprend moi-même, et dont je crois pourtant avoir trouvé la raison, c'est que haïssant les détails de guerre qu'on trouve dans l'histoire, j'ai lu ce matin la correspondance de tous les généraux d'armée avec M. de Louvois sous Louis XIV, et que cela m'a fait plaisir ; c'est parce que ce ne sont point des récits ; c'est Monsieur de Turenne, c'est Monsieur le Prince [4] qui disent ce qu'ils font, ce qu'ils veulent faire ; il n'y a point là d'auteurs à qui cela fasse naître des réflexions, et qui en tirent de la morale ; cette morale, je la hais à la mort. Jamais je n'ai tant lu qu'actuellement ; j'ai quatre lecteurs, l'Invalide et trois laquais ; le dernier lit à merveille. Si avec cela j'avais des livres agréables, je prendrais patience, et l'ennui que je crains tant ne me tourmenterait pas.

Je vois avec plaisir que vous avez actuellement de la dissipation. Le mariage de votre petite-nièce [5] vous fera passer quelques heures agréables, et il me semble que l'Altesse se comporte fort bien avec vous. Mais que dit la sœur aînée de Milady Marie [6] ? C'est un dégoût, et il ne faut pas être née bien jalouse pour en avoir du chagrin, tout ce qui humilie en cause.

Je trouve plaisant que vous ne me nommiez jamais le Duc de Richmond. J'en imagine la raison ; c'est prudence, mais cette prudence est d'un drôle de genre.

On ne comprend pas pourquoi votre cousin tarde tant à revenir, cela fait craindre qu'il n'ait pas trouvé les papiers qui lui sont nécessaires, mais suivant ce que vous me marquez il doit être en chemin.

Ne vous occupez point de ma santé, je n'éprouve aucune douleur, c'est beaucoup ; je voudrais bien qu'il en fût de même de vous, et que cette maudite goutte ne revînt plus ; si cela pouvait être et que je pusse dormir, je serais contente.

[4] Le Prince de Condé.

[5] Lady Maria Waldegrave. Au commencement de juillet Lord Egremont lui avait demandé sa main et il avait été accepté. Il montra néanmoins tant de négligence et d'indécision que Lady Maria rompit en moins d'un mois l'union projetée. La conduite de Lord Egremont était due à l'influence de Lady Melbourne, dont il avait été épris, et qui n'aimait pas l'idée de le perdre. Il ne se maria pas.

[6] Waldegrave. (W.) Voyez la note 5 de la lettre 588.

LETTRE 835

Ce dimanche 23 juillet 1780.

J'attendais vendredi la lettre que je ne reçois qu'aujourd'hui ; à moins que je n'aie quelque chose à vous dire, il me faut de vos nouvelles pour m'engager à vous donner des miennes ; ainsi je n'ai point de jours marqués pour vous écrire ; je mène une vie si indifférente, je suis environnée d'objets qui m'inspirent si peu d'intérêt, que je perds presque la faculté de penser.

Je ne comprends pas votre cousin de tant différer son retour. Mais comment n'envoyez-vous pas chez lui, surtout étant chargé de commissions pour lui ? Je vois que vous vivez dans l'indolence ainsi que moi. L'indolence me paraît une épidémie ; tout le monde m'en paraît attaqué. Qu'arrivera-t-il si l'on en guérit ? Et résultera-t-il la paix ou quelque combat ?

Voilà donc vos troubles apaisés ! j'imagine que votre George Gordon [1] se tirera d'affaire.

Il y a eu ici des mariages très-brillants qui ont été l'occasion de beaucoup de fêtes, dont le récit pourrait être fort beau, mais ce serait entreprendre au delà de mes talents, et dont vous n'avez pas la curiosité.

Le jour n'est donc point pris pour votre noce ?

M. Morice est parti ce matin pour les eaux d'Aix-la-Chapelle. Le Roi de Suède a dû arriver samedi 22 à Spa. Les Comtesses de Boufflers et Mmes de la Marck et d'Usson l'y attendaient depuis quinze jours ; on ignore combien il y séjournera, apparemment huit ou dix jours.

M. et Mme de Beauvau sont établis au Val dans une maison qui leur appartient, et qui est auprès de Saint-Germain. L'absence de M. de Beauvau me fait beaucoup de peine, surtout jointe à l'inquiétude que j'ai pour sa santé, qui, quoique un peu meilleure, laisse encore beaucoup de craintes.

Il y a actuellement une place vacante à l'Académie française par la mort de l'Abbé le Batteux ; les prétendants pour le remplacer sont M. de Tressan, et un nommé Lemierre, auteur d'une pièce qui a eu trente et une ou trente-deux représentations ; elle a pour titre, *La Veuve du Malabar*. Un mauvais plaisant

LETTRE 835.—Incomplète dans les éditions précédentes.

[1] Lord George Gordon était prisonnier à la Tour de Londres. Il fut jugé en février 1781 pour haute trahison, et acquitté.

dit qu'il croyait que ce serait Lemierre qui l'aurait, et que ce serait le *denier de la veuve.*

Je finis, parce que je ne trouve plus rien à dire.

LETTRE 836

Ce 3 août 1780.

Enfin votre cousin est arrivé, et m'a remis le thé et le Stoughton dont il était chargé et dont je vous remercie.

Le proverbe dit *qui bien aime, bien châtie.* Ah! que de preuves je reçois de votre amitié! Je n'ouvre pas une de vos lettres que je n'y trouve quelques réprimandes. La dernière a été longue et peu méritée. Votre cousin m'a fort surprise en m'apprenant la rupture du mariage de Milady Marie.[1] Je m'étonnais de ce que vous ne m'en parliez plus. J'avais attribué quelque petit retardement de vos lettres à l'occupation que vous donnait la noce.

Je n'ai point accablé de questions votre cousin. Il n'aurait peut-être pas été fort en état d'y satisfaire, et vous auriez pu m'accuser d'indiscrétion. Je me suis donc contentée de ce qu'il m'a dit de votre santé, qu'il prétend être fort bonne, et il dit que vous avez fort bon visage. Il est arrivé chargé de paquets pour tout le monde. Il me paraît avoir beaucoup de confiance pour les succès de son affaire. Il est infiniment content de M. Necker.

On dit que ce sera dimanche que paraîtront les réformes faites dans la maison du Roi. Elles seront fort approuvées du public, mais exciteront de grandes clameurs à la cour.

Vous nous avez pris la frégate d'Artois. J'en suis très-fâchée par rapport à l'Évêque d'Arras, qui avait engagé sa province à faire cette dépense.

M. Tissot est retourné a Lausanne ; il laisse là M. de Beauvau, qui n'en est pas fort affligé.

La différence d'un médecin à un autre est bien petite, ils sont tous ignorants et très-indifférents.

La Marquise de Boufflers, qui depuis plusieurs années est établie à Nancy est venue au Val auprès de son frère,[2] où elle restera tout le temps qu'il y séjournera.

Il n'y a rien ici qui vaille la peine de vous être mandé ; les petits événements de société ne vous touchent guère, et je ne pourrais parler d'autres choses. Adieu.

Lettre 836.—Inédite.

[1] Voyez la note 5 de la lettre 834.

[2] Le Prince de Beauvau.

LETTRE 837

Paris, ce 17 août 1780.

Depuis l'arrivée de votre cousin, qui a été le 31 juillet, il n'était point venu de courrier, et ce n'est que d'hier 16 que tout le monde a reçu des lettres. J'en ai eu deux pour ma part dont la plus fraîche est du 3. Je n'ai pas eu de longs entretiens avec votre cousin ; il pourrait vous dire qu'il ne m'a pas trouvée en bonne santé. J'aurais peine à vous expliquer mon état. Depuis plus de trois semaines j'observe un régime des plus sévères. J'ai des insomnies et des agitations, je me sens le cœur enveloppé. Je n'ai ni fièvre ni douleurs, mais je suis de la plus extrême faiblesse, je ne sors point, je ne saurais marcher. Voilà mon état qui n'est point inquiétant qu'autant qu'il est assorti à l'âge que j'ai, à quoi il n'y a point de remède.

On dit que c'est demain que l'édit des réformes de M. Necker paraîtra. J'espère que j'aurai demain de vos nouvelles.

LETTRE 838

Ce 22 août 1780.

Je reçois votre lettre du 13 et 14. Je vous mandai, dans ma dernière, que je ne me portais pas bien, c'est encore pis aujourd'hui. Je n'ai point de fièvre, du moins on le juge ainsi, mais je suis d'une faiblesse et d'un abattement excessifs ; ma voix est éteinte, je ne puis me soutenir sur mes jambes, je ne puis me donner aucun mouvement, j'ai le cœur enveloppé ; j'ai de la peine à croire que cet état ne m'annonce une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée, et ne vous devant revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter. Les circonstances présentes font que je suis très-isolée, toutes mes connaissances sont dispersées. Votre cousin est abîmé dans son procès, il y a huit jours que je ne l'ai vu.

Pouvez-vous penser qu'il sache comment je me porte ? Oh ! il est bien simple qu'il ne s'en occupe pas, et je suis bien loin de lui en savoir mauvais gré ; il s'agit aujourd'hui de toute sa fortune et de celle de son fils qu'il adore.

Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez ; ne vous affligez point de mon état ; nous étions presque perdus

Lettre 837.—Inédite.

l'un pour l'autre ; nous ne nous devions jamais revoir ; vous me regretterez, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé.[1]

Peut-être que par la suite Wiart vous mandera de mes nouvelles ; c'est une fatigue pour moi de dicter.

P.S.—Wiart ne voulait point qu'une lettre aussi triste fût envoyée ; mais il n'a pu rien gagner ; il convient, sans doute, que Madame est fort faible, mais pas aussi malade qu'elle se croit ; il s'y mêle beaucoup de vapeurs, et elle voit tout en noir. M. Bouvart vient de lui ordonner deux onces de casse, elle en a pris ce soir la moitié, et elle prendra l'autre moitié demain matin ; elle vient de manger une bonne assiette de potage et un petit biscuit, elle est plus forte que tantôt ; elle était alors dans une mauvaise disposition quand elle a écrit.

Wiart aura soin de mettre un bulletin à chaque jour de poste, jusqu'à ce que la santé soit rétablie dans son état ordinaire.

Lettres de Wiart à Horace Walpole

LETTRE I

Paris, ce dimanche 27 août, à 6 heures du soir.

Monsieur,—Depuis la lettre que Madame vous a écrite, qui était le mardi 22, elle a presque toujours eu de la fièvre et a gardé le lit. Elle passe presque toutes les nuits sans dormir, ce qui la rend d'une faiblesse extrême. Elle a été purgée avec deux onces de casse, et cette médecine a fort bien réussi, mais n'a pas emporté la fièvre ; elle ne prend que du bouillon et de l'eau. Ses amis sont fort empressés à lui rendre des soins, et

Lettre 838.—[1] Après avoir reçu cette lettre, la dernière que Mme du Deffand lui adressa, Walpole écrivit le 6 septembre à Thomas Walpole :—"La dernière lettre de ma vieille amie chérie m'a on ne peut plus blessé ; c'était une façon de me dire adieu, alors que je ne la soupçonnais aucunement d'être malade ; car, si la lettre précédente avait parlé d'indisposition, elle avait si souvent écrit de la sorte après une mauvaise nuit, que je n'en avais pas éprouvé la moindre appréhension . . . Je lui ai des obligations si extraordinaires que, si je ne l'aimais et l'admirais pour elle-même, ma gratitude personnelle me remplirait de regret . . . Si quand vous recevrez ces lignes, elle était capable de l'apprendre, je vous conjure de lui dire—mais je ne sais l'exprimer, combien je l'aime et combien je sens." (*Lettres*, tome xi, pp. 270–1.)

Lettre I.—Inédite. Des dix lettres suivantes que Wiart adressa à Horace Walpole, neuf sont ici imprimées par la première fois, et la dixième n'a pas encore paru en entier.

On espère que le lecteur excusera sans peine les détails médicaux un peu désagréables qu'elles contiennent, en raison de l'intérêt et du pathétique que présente le récit de la dernière maladie de Mme du Deffand.

viennent passer les soirées avec elle. MM. de Walpole sont très-assidus à y venir tous les jours. M. Walpole père doit vous écrire par ce courrier, et vous faire le détail de la maladie de Madame. Ce qu'il y a d'heureux c'est qu'il n'y a point de souffrance, pas même mal à la tête. Je ne manquerai pas, Monsieur, de vous envoyer un bulletin jusqu'à ce que Madame puisse vous écrire elle-même, et ce sera les lundis et jeudis de chaque semaine. Il a eu un peu de sommeil dans la journée à plusieurs reprises. Les urines passent fort bien aujourd'hui, et le ventre est assez libre. Si la fièvre pouvait cesser, la faiblesse ne donnerait pas d'inquiétudes.

À minuit.

La fièvre est un peu diminuée ce soir, et Madame est assez tranquille.

LETTRE II

Ce mercredi 30 août 1780.

Madame est beaucoup mieux aujourd'hui. La fièvre est diminuée. M. Bouvart a parlé de la purger, mais il trouve que la chaleur est trop grande. Dès qu'il y aura un peu de frais dans l'air, et que la fièvre sera encore relâchée, on lui donnera une petite médecine douce pour la purger tout doucement. Madame convient qu'elle est mieux et cela lui donne un peu plus de courage. Heureusement il n'y a point de douleurs; il n'y a qu'un grand abattement et une malaise partout, surtout des inquiétudes dans les jambes.

Je ne vous ai rien caché, Monsieur, je vous dis la vérité en tout point. J'espère que mon premier bulletin sera encore meilleur que celui-ci et que j'aurai alors de bonnes nouvelles et encore plus rassurantes.

M. Walpole doit vous écrire ce soir. Il a passé la soirée avec elle, ainsi que M. Necker.

LETTRE III

Paris, ce dimanche 3 septembre.

Ce bulletin ne sera pas bien différent des derniers. Madame est toujours à peu près dans le même état; il y a toujours un petit mouvement de fièvre, mais il y a des jours qu'elle n'en a

Lettre II.—Inédite. Lettre III.—Inédite.

point ; hier par exemple elle n'en avait point, et M. Bouvart lui a permis de manger un petit potage ; elle en a mangé deux aujourd'hui, mais ils ne lui ont pas fait grand plaisir, elle n'a point d'appétit. Elle est toujours d'une grande faiblesse, M. Bouvart me paraît cependant content de son état. La fièvre est très peu de chose aujourd'hui. MM. Walpole ont passé la soirée avec elle et cinq ou six personnes pour faire un loto. Tous ses amis lui donnent les plus grandes marques d'amitié dans cette occasion. Elle en est fort touchée, elle serait fort aise, Monsieur, de recevoir de vos nouvelles, mais le courrier d'Angleterre n'arrive point. Voilà trois ordinaires qui manquent, à ce que dit M. Walpole.

Je continuerai les bulletins jusqu'à ce que Madame puisse me dicter quelques mots elle-même.

LETTRE IV

Ce mercredi 6 septembre 1780.

La fièvre est bien peu de chose aujourd'hui. Le pouls est presque dans son état naturel. Madame a été purgée hier avec sa médecine ordinaire, qui est de la casse. Cette médecine lui a fait beaucoup de bien ; elle a emporté une partie de la fièvre, et lui a rendu un peu de force. Elle sera encore purgée demain avec la même médecine, et nous espérons qu'elle emportera le reste de la fièvre. Je compte, Monsieur, que M. Walpole vous écrira ce soir et vous rendra compte de son état. Elle a reçu aujourd'hui, Monsieur, votre lettre du 27, elle ne peut pas encore y répondre. Elle a reçu aussi celle où il est question du protégé [1] de Monsieur le Prince de Bauffremont. Elle ne sait nullement ce que c'est, elle n'en a point entendu parler a M. de Bauffremont, lequel vient de partir pour ses terres en Franche-Comté.

Je suis avec un très-profond respect, Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur, WIART.

LETTRE IV.—Inédite.

[1] C'était un M. de Soyres, un Protestant, qui, soldat, avait quitté le service de la France à la suite d'une affaire d'honneur. Walpole, qui avait du jeune homme une haute opinion, lui procura le poste de précepteur auprès du Vicomte Valletort, fils unique du Comte de Mount Edgcumbe. (*Lettres*, tome xiii, p. 176.)

LETTRE V

Ce dimanche 10 septembre, à 10 heures du soir.

M. Bouvart vient de sortir ; il vient deux fois chaque jour. Il trouve toujours de la fièvre, c'est aujourd'hui le vingtième jour de la maladie. Madame a pris ce matin une demi-once de casse cuite ; elle l'a prise à six heures ce matin, et elle n'a encore rien produit. Si d'ici à demain matin elle ne fait rien, elle en reprendra la même dose.

À minuit.

La casse vient de produire une assez bonne évacuation et sans trop de fatigue. Si la fièvre pouvait cesser on serait hors d'inquiétude.

MM. Walpole sont ici dans ce moment. Ils y ont passé la soirée et y jouent au loto. M. Walpole le père m'a dit qu'il vous écrirait par ce courrier. Nous ne pouvons pas encore vous donner, Monsieur, des nouvelles consolantes. Heureusement Madame ne souffre point, elle n'a point le plus petit mal de tête. Les idées, la mémoire sont aussi nettes qu'elles les ait jamais eues.

M. Walpole passe presque toutes les soirées ici ; il a les plus grandes attentions et prend une part infinie à l'état de Madame.

Je lui ai lu avant-hier, Monsieur, votre lettre où vous lui marquez le plus grand intérêt et la plus sensible amitié. Je puis vous assurer qu'elle y a été bien sensible. Dès qu'elle pourra me dicter quelques mots, elle le fera certainement, mais elle est dans ce moment dans l'opération de sa médecine.

Je ne vous cache rien, Monsieur, et je vous dis la vérité sur l'état de Madame, vous pouvez y compter.

LETTRE VI

Ce mercredi 13 septembre, à 11 heures du soir.

Il n'y a aucun changement dans l'état de Madame ; la fièvre continue toujours, et la faiblesse augmente tous les jours. C'est aujourd'hui le vingt-troisième jour de la fièvre. La personne la plus robuste y succomberait, cependant on ne voit pas encore de danger pressant. La tête est excellente, les idées toujours très-nettes, mais le grand âge, un squirrhe qui à la vérité il y a

LETTRE V.—Inédite.

LETTRE VI.—Inédite.

plus de quarante ans qui existe, une fièvre opiniâtre, tout cela fait craindre une mauvaise suite. Ce ne sera pas faute de soin si Madame succombe. Nous y sacrifions tout, soins, veille, tout ce qui peut la soulager, etc. Ses amis ont tout quitté pour lui rendre des soins.

La fièvre ne diminue point, surtout les soirs il y en a un peu plus que le matin ; elle ne prend que du bouillon de veau avec de la volaille. Elle a pris ces jours-ci un peu de crême de riz, mais ce soir elle en a voulu prendre, et quoique clair comme du bouillon elle n'a pas pu passer.

Je ne manquerai pas, Monsieur, de vous envoyer un bulletin le premier courrier.

LETTRE VII

Ce dimanche 17 septembre, à onze heures du soir.

Monsieur,—Que je suis fâchée de n'avoir pas pu lire la lettre que vous m'avez adressée, à votre amie. Cela lui aurait fait une trop grande révolution, parce qu'elle lui aurait appris son état. Elle ne souffre pas, elle dit même qu'elle va beaucoup mieux. Il n'y a que l'amitié véritable qui puisse exprimer si fortement la douleur. Votre lettre m'a fait pleurer et je n'aurais pas eu la force de [la] lui lire. Je l'ai fait voir à M. Thomas Walpole, il est convenu qu'il ne fallait pas [la] lui lire. La plus petite émotion pourrait lui faire beaucoup de mal. La fièvre est encore très-forte ce soir et les forces diminuent chaque jour. Elle s'est encore levée aujourd'hui pour faire son lit, elle a eu un peu de faiblesse et on l'a couchée ; cela s'est passé fort bien. Elle a encore soutenu cette fatigue beaucoup mieux que je ne le croyais. La tête est toujours très-bonne. M. Thomas Walpole lui a dit que vous ne lui écriviez pas pour ne la pas fatiguer, et que vous étiez pénétré de douleur et d'inquiétudes sur son état, et il m'a fait en sa présence des remercîments de votre part de mon exactitude à vous envoyer des bulletins.[1]

J'ai fait voir aussi, Monsieur, à M. Bouvart l'article de la poudre du Docteur James.[2] Il m'a dit que s'il lui en donnait

Lettre VII.—Inédite.

[1] Voyez la lettre d'Horace Walpole à Thomas Walpole du 28 septembre 1780. (*Lettres*, tome xi, p. 288.)

[2] Horace Walpole avait fort préconisé l'emploi des poudres de James, et croyait que, si son avis avait été suivi, on aurait pu sauver, ou tout au moins, prolonger les jours de Mme du Deffand. (Voyez ses lettres à Thomas Walpole—*Lettres*, tome xi, pp. 272, 275, 283, 286, 288, 296.)

il lui procurerait des douleurs cruelles en pure perte ; que ceci n'etait pas une fièvre ordinaire, qu'il y avait une maigreur et un épuisement qui ne permettaient pas de donner aucun remède de ce genre, et que cela avancerait ses jours en procurant de grandes douleurs.

M. Thomas Walpole, Monsieur, m'a dit qu'en cas du malheur où nous devons nous attendre, quoique pas encore prochain, vous réclamiez vos lettres. Il y a environ six mois qu'elles ont toutes été brûlées, et ce que j'en ai depuis ce temps-là ne paraîtra pas. Je les ai entre les mains, j'en ferai un paquet, et je les remettrai à M. Walpole. Vous devez être sûr, Monsieur, qu'il n'en paraîtra pas une seule.

Le bouillon que Madame prend passe assez bien. Nous lui donnons tous les soins qui sont en notre pouvoir ; il y a la nuit auprès d'elle toujours trois femmes et un homme et dans la journée huit ou dix.

Je suis avec un profond respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, WIART.

LETTRE VIII

Ce mercredi 20 septembre, à minuit.

MM. Walpole ont passé la soirée ici comme à l'ordinaire avec cinq ou six personnes. Madame a pris avant-hier au soir et hier matin sa médecine ordinaire de casse, mais elle n'a produit aucun effet. Il y a plus de douze jours qu'elle n'a évacué. La fièvre est encore très-forte ce soir, la tête est totalement perdue, les idées entièrement éclipsées ; mais ce qu'il y a d'heureux c'est qu'elle n'a point de souffrances, et qu'elle ne connaît point son état ; elle ne s'est nullement aperçue (même ayant sa tête) qu'elle était en grand danger. Elle s'éteint sans s'en apercevoir. Nous souffrons tous infiniment de la voir dans cet état. Je souffre aussi, Monsieur, de votre peine ; ménagez votre santé, et conservez-vous pour ceux qui vous sont attachés et à qui vous êtes cher.

LETTRE VIII.—Inédite.

LETTRE IX

Paris, ce 27 septembre 1780.

M. Walpole a bien voulu se charger, Monsieur, de vous apprendre la perte que nous avons faite samedi 23 à 5 heures un quart du matin. Cette perte nous est très-sensible à tous. Je regretterai Madame le reste de mes jours ; mon ancien attachement pour elle, les bontés qu'elle a eues pour moi et pour ma famille dont elle m'a donné tant de marques dans toutes les occasions, et encore dans ce dernier moment, ne me la feront jamais oublier.

Vous perdez, Monsieur, une amie véritable, je sais combien elle vous était attachée, mais ce qui doit aider à la consolation c'est qu'elle a fini sans mal ni douleur. Elle s'est éteinte, parce qu'il y a un terme à la vie. Conservez la vôtre, Monsieur, je vous en supplie, elle est précieuse à tous vos amis ; et s'il m'était permis de vous exprimer mon attachement, mon respect, sans manquer à ce que je vous dois, je prendrais la liberté de vous demander la permission de m'informer quelquefois de vos nouvelles. Mais je ne perdrai aucune occasion de m'en informer par tous ceux qui pourront m'en donner.

Je remettrai à M. Walpole le reste des lettres qui ont été conservées et vous devez être sûr qu'il n'en restera pas une seule au jour.

Je suis avec un très-profond respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, WIART.

Si vous avez quelques ordres à me donner il faut toujours me les adresser au couvent de Saint-Joseph.

Je remettrai encore à M. Walpole un cahier du *Voyage Pittoresque*, et ce qu'il y a des feuilles de la *Bibliothèque des Romans*.

LETTRE X

Paris, ce 22 octobre 1780.

MONSIEUR,—Il n'y a que la véritable douleur qui puisse s'exprimer ainsi. Votre lettre m'a fait pleurer ; votre attachement y est peint d'une manière si vraie, si naturelle, qu'il est impossible de s'y méprendre. Je la montrerai à tous les véritables amis de votre amie.

LETTRE IX.—Inédite. LETTRE X.—Incomplète dans les éditions précédentes.

Vous me demandez,[1] Monsieur, des détails de la maladie et de la mort de votre digne amie. Si vous avez encore la dernière lettre qu'elle vous a écrite, relisez-la, vous y verrez qu'elle vous fait un éternel adieu, et cette lettre est, je crois, datée du 18[2] août ; elle n'avait point encore de fièvre alors, mais on voit qu'elle sentait sa fin approcher, puisqu'elle vous dit que vous n'auriez plus de ses nouvelles que par moi. Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvais en écrivant cette lettre sous sa dictée ; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite, j'avais la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit : *Vous m'aimez donc ?* Cette scène fut plus triste pour moi qu'une vraie tragédie, parce que dans celle-ci on sait que c'est une fiction ; et dans l'autre je ne voyais que trop qu'elle disait la vérité, et cette vérité me perçait l'âme. Dans le cours de la maladie il y a eu des jours mieux, et je n'ai eu un peu d'espérance que deux matinées,[3] mais le lendemain elles s'évanouissaient, et M. Walpole, qui la voyait tous les jours, pensait comme moi. Sa mort est dans le cours de la nature ; elle n'a point eu de maladie, ou du moins elle n'a point eu de souffrances ; quand je l'entendais se plaindre, je lui demandais si elle souffrait de quelque part, elle m'a toujours répondu non. Les huit derniers jours de sa vie ont été une léthargie totale ; elle n'avait plus de sensibilité ; elle a eu la mort la plus douce, quoique la maladie ait été longue.

Il s'en faut beaucoup, Monsieur, qu'elle ait désiré des honneurs après sa mort ; elle a ordonné par son testament l'enterrement le plus simple. Ses ordres ont été exécutés ; elle a aussi demandé à être enterrée dans l'église de Saint-Sulpice, sa paroisse, et c'est où elle repose. On ne souffrirait pas dans la paroisse qu'elle fût décorée après sa mort de quelque marque de distinction ; ces Messieurs n'ont pas été parfaitement contents. Cependant son curé l'a vue tous les jours, et avait commencé sa confession ; mais il n'a pas pu achever, parce que la tête s'est perdue, et qu'elle n'a pu recevoir ses sacrements ; mais Monsieur le curé s'est conduit à merveille, il a cru que sa fin n'était pas si prochaine.

Hélas ! oui, Monsieur, la surdité faisait de grands progrès, et cela lui donnait une grande tristesse. Quand il y avait

[1] Voyez la lettre de Walpole du 26 octobre 1780, adressée à Thomas Walpole. (*Lettres*, tome xi, pp. 304–5.)
[2] La lettre est du 22 août. (Voyez la lettre 838.)
[3] C'est la leçon du manuscrit.

beaucoup de monde dans une chambre elle n'entendait plus rien.

J'ai bien des grâces à lui rendre, Monsieur. Elle nous a laissé à tous trois 23,000 livres d'argent sur lequels je ferai une rente viagère à une pauvre femme aveugle de 200 livres sa vie durant, et puis elle nous avait assuré il y a huit ans 1400 livres à Mme Wiart et à moi pour jouir après elle ; ainsi nous jouissons d'environ cent louis de rente. Je serais fort à mon aise si j'allais vivre à la campagne. Mais mon unique objet est mon fils. Je suis forcé de rester à la ville pour suivre son éducation et conserver la protection des personnes qui veulent bien avoir des bontés pour moi. Je vivrai à Paris avec beaucoup d'économie pour suivre ce projet.

Je garderai Tonton jusqu'au départ de M. Thomas Walpole, lequel je vis hier, et il me promit qu'il s'en chargerait très-volontiers à son départ. J'en ai le plus grand soin ; il est très-doux, il ne mord personne ; il n'était méchant qu'auprès de sa maîtresse. Je me resouviens très-bien, Monsieur, qu'elle vous a prié de vous en charger après elle. Je remettrai à M. Walpole ce qui reste de vos lettres, un cahier de M. de Choiseul,[4] et ce qu'il y a de la *Bibliothèque des Romans*.

Je vous demande pardon, Monsieur, de vous avoir entretenu de ce qui me regarde, mais vous m'avez paru le désirer et je vous en fais mille remercîments.

J'ai montré votre lettre,[5] Monsieur, aux véritables amis de Madame, c'est-à-dire aux personnes qui lui étaient les plus attachées.

J'aurai soin, Monsieur, de vous informer de mon changement de demeure. Je logerai tout auprès de Saint-Joseph dans un mois.

Recevez mes respects avec bontés, WIART.

[4] Un cahier du *Voyage Pittoresque de la Grèce*, du Comte de Choiseul-Gouffier.

[5] Voyez les remarques de Walpole sur cette action de Wiart, dans sa lettre du 29 novembre 1780 à Thomas Walpole. (*Lettres*, tome xi, p. 326.)

APPENDICE

APPENDICE XIX

Lettre du Roi à Monsieur l'Amiral, pour faire délivrer des commissions en Course.[1]

Du 10 juillet 1778.

Mon Cousin,—

L'insulte faite à mon pavillon par une frégate du Roi d'Angleterre envers ma frégate la *Belle-Poule*, la saisie faite par une escadre anglaise, au mépris du droit des gens, de mes frégates la *Licorne* et la *Pallas*, et de mon lougre le *Coureur ;* la saisie en mer et la confiscation des navires appartenants à mes sujets faites par l'Angleterre contre la foi des traités ; le trouble continuel et le dommage que cette puissance apporte au commerce maritime de mon royaume et de mes colonies de l'Amérique, soit par ses bâtiments de guerre, soit par les corsaires, dont elle autorise et excite les déprédations : tous ces procédés injurieux, et principalement l'insulte faite à mon pavillon, m'ont forcé de mettre un terme à la modération que je m'étais proposé, et ne me permettent pas de suspendre plus longtemps les effets de mon ressentiment ; la dignité de ma Couronne et la protection que je dois à mes sujets, exigent que j'use enfin de représailles, que j'agisse hostilement contre l'Angleterre, et que mes vaisseaux attaquent et tâchent de s'emparer ou de détruire tous les vaisseaux, frégates ou autres bâtiments appartenants au Roi d'Angleterre ; et qu'ils arrêtent et se saisissent pareillement de tous navires marchands anglais, dont ils pourront avoir occasion de s'emparer. Je vous fais donc cette lettre pour vous dire, qu'ayant ordonné en consequence aux commandants de mes escadres et de mes ports, de prescrire aux capitaines de mes vaisseaux de courre sus à ceux du Roi d'Angleterre ; ainsi qu'aux navires appartenants à ses sujets, de s'en emparer et de les conduire dans les ports de mon royaume ; mon intention est qu'en repré-

[1] Voyez la note 1 de la lettre 726.

sailles des prises faites sur mes sujets par les corsaires et armateurs anglais, vous fassiez délivrer des commissions en course à ceux de mesdits sujets qui en demanderont, et qui seront dans le cas d'en obtenir, en proposant d'armer des navires en guerre avec des forces assez considérables pour ne pas compromettre les équipages qui seront employés sur ces bâtiments. Je suis assuré de trouver dans la justice de ma cause, dans la valeur de mes officiers et des équipages de mes vaisseaux, dans l'amour de tous mes sujets, les ressources que j'ai toujours éprouvées de leur part, et je compte principalement sur la protection du Dieu des armées ; et la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte et digne garde.

Écrit à Versailles le dix de juillet mil sept cent soixante-dix-huit. Signé, LOUIS.

Et plus bas,

DE SARTINE.

TABLE DES NOMS

AVIS AU LECTEUR

Comme nous l'avons dit dans notre *Préface*, Mrs. Toynbee avait dressé une liste des noms de personnes mentionnées dans les lettres. Ces personnes ont pour la plupart été identifiées à l'aide du *Dictionnaire de la Noblesse* de La Chenaye-Desbois, du *Dictionnaire Historique, Critique et Bibliographique* d'une Société de Gens de Lettres, et du *Dictionnaire Historique* de Lalanne ; mais elles n'ont pas toujours pu l'être avec certitude, en raison surtout de l'habitude française de ne pas donner leurs titres aux nobles, mais de les appeler simplement 'Monsieur' ou 'Madame.' Ainsi 'M. de Noailles' peut être le Duc de Noailles, ou le Marquis de Noailles, ou le Comte de Noailles, ou le Vicomte de Noailles, qui tous à un moment ou à l'autre apparaissent dans les lettres ; de même, 'M. de Mirepoix' peut désigner le Maréchal de Mirepoix ou l'Evêque de Mirepoix ; 'Mme de Gramont' peut être la Duchesse de Gramont ou la Comtesse de Gramont ; tandis que 'Mme de Boufflers' peut être la Duchesse de Boufflers, la Marquise de Boufflers, la Comtesse de Boufflers, ou la Comtesse Amélie de Boufflers. Il est vrai que, dans la plupart des cas, le contexte permet de déterminer à qui l'on a affaire ; mais il est loin d'en être toujours ainsi. Un autre élément de confusion provient des changements de titres occasionnés par les successions ou les mariages, grâce auxquels la même personne se présente à différents moments de la correspondance sous des noms différents. Ainsi, par exemple, le Chevalier d'Arpajon devient le Vicomte de Noailles, le Comte de Louvignon devient le Duc de Guiche, le Comte de Noailles devient le Maréchal de Mouchy, le Marquis de Noailles devient le Prince de Poix, le Duc d'Elbeuf devient le Prince de Vaudemont, et ainsi de suite. Dans le cas des dames, ces changements de noms, comme il est naturel, se rencontrent encore plus fréquemment. Il est donc évident que les méprises ont été largement possibles. S'il s'en découvre, l'auteur de cette *Table* requiert pour elles l'indulgence du lecteur, en lui rappelant dans quelles circonstances, exposées dans la *Préface*, il a entrepris la publication de cet ouvrage.

Afin de réduire dans la plus grande mesure les chances d'erreur, et pour justifier la plupart des identifications, on a, aussi brièvement que possible, indiqué dans la *Table* les liens de parenté unissant les divers membres d'une même famille. Pour les mêmes raisons, on y a inséré, toutes les fois qu'on a pu les vérifier, les dates de naissance et de decès, ainsi que les noms de demoiselle des dames mariées.

Outre les noms de personnes, la *Table* contient les noms de lieux, les titres des ouvrages cités, et quelques autres rubriques d'intérêt général.

Pour économiser la place, nous avons employé divers signes et abréviations dont on trouvera l'explication ci-dessous. Les références qui ne rentrent sous aucune rubrique particulière sont en règle générale placées à la fin de l'article. Les noms des personnes citées dans l'*Introduction* et dans les *Notes* sont imprimés en italique (*ARTAUD DE MONTOR ; SAINTE-BEUVE*). Les noms de personnages mythologiques sont imprimés en caractère ordinaire (Achille ; Hercule). Les sobriquets et les noms de personnages fictifs (héros de romans, de piéces, etc.) sont imprimés en caractères ordinaires et placés entre guillemets ('L'Idole' ; 'Flore-Pomone' ; 'La grosse Duchesse' ; 'Dulcinée' ; 'Polyeucte').

EXPLICATION DES SIGNES ET DES ABRÉVIATIONS

D.	*Madame du Deffand.*
W.	*Horace Walpole.*

* (devant date)	*né, née.*
† (devant date)	*mort, morte.*
↑	*ci-dessus, ci-devant, le précédent, la précédente.*
↓	*ci-dessous, ci-après, le suivant, la suivante.*
↑↑	*les précédents, -entes.*
↓↓	*les suivants, -antes.*
a.	*aîné, -ée.*
Acad.	*Académie, Académicien.*
Achdc.	*Archiduc.*
Achdsse	*Archiduchesse.*
Achvq.	*Archevêque.*
Amb.	*Ambassadeur, -drice.*
Aml	*Amiral.*
arr.	*arrière.*
bfle	*belle-fille.*
bfre	*beau-frère.*
bfs	*beau-fils.*
bmre	*belle-mère.*
Bn, Bn^{1}, Bn^{2} etc.	*Baron, 1er Baron, 2ème Baron, etc.*
Bnne	*Baronne.*
bpre	*beau-père.*
bsr	*belle-sœur.*
Bt, Bt^{1}, Bt^{2}, etc.	*Baronnet, 1er Baronnet, 2ème Baronnet, etc.*
c.	*cadet, -ette.*
c. (devant date)	*environ, vers.*
c.-à-d.	*c'est-à-dire.*
Capt.	*Capitaine.*
Cdl.	*Cardinal.*
Chev.	*Chevalier.*
cn, cne	*cousin, -ine.*
Col.	*Colonel.*
corr.	*corrigez.*
Cte, Cte^{1}, Cte^{2}, etc.	*Comte, 1er Comte, 2ème Comte, etc.*
Ctsse	*Comtesse.*
Dc, Dc^{1}, Dc^{2}, etc.	*Duc, 1er Duc, 2ème Duc, etc.*
div.	*divorcé, -ée.*
Dsse	*Duchesse.*
Élect.	*Électeur.*
Emp.	*Empereur.*
Env.	*Envoyé.*
Évq.	*Évêque.*
fle, fle^{2}, etc.	*fille, 2ème fille, etc.*
fme, fme^{1}, fme^{2}, etc.	*femme, 1ère femme, 2ème femme, etc.*
fre	*frère.*
fs, fs^{2}, etc.	*fils, 2ème fils, etc.*
Gd-Dc.	*Grand-Duc.*
Gde-Dsse.	*Grande-Duchesse.*
germ.	*germain, -aine.*
gmre	*grand'mère.*
Gnl	*Général.*
gpre	*grand-père.*
Héréd.	*Héréditaire.*
Hon.	*l'honorable.*
Imp.	*Impératrice.*
Ld	*Lord.*
lit^{1}, lit^{2}, etc.,	*premier lit, second lit, etc.*
Ly	*Lady.*
Mchl, Mchle.	*Maréchal, -ale.*
Min.	*Ministre.*
Mqs, Mqs^{1}, etc.	*Marquis, 1er Marquis, etc.*
Mqse	*Marquise.*
mre	*mère.*
nat.	*naturel, -elle.*
nce.	*nièce.*
nv.	*neveu.*
Pce.	*Prince.*
Pdt, Pdte	*Président, -ente.*
pfle	*petite-fille.*
pfs	*petit-fils.*
Plmt	*Parlement.*
pnce	*petite-nièce.*
pnv.	*petit-neveu*
pre	*père*
préc.	*précédent, -ente, -ents.*
prob.	*probablement.*
pseud.	*pseudonyme.*
Psse	*Princesse.*
q.v.	*voyez ce nom.*
R.	*Roi.*
Rne	*Reine.*
Sgr.	*Seigneur.*
sr	*sœur.*
suiv.	*suivant, -ante, -ants.*
u.	*unique.*
Vcte, Vcte^{1}, etc.	*Vicomte, 1er Vicomte, etc.*
Vctsse.	*Vicomtesse.*
vve.	*veuve.*

TABLE

C

G

H

I

J

O

Q

S

T

W

Imprimerie de BALLANTYNE, HANSON & Cie
à Edimbourg et à Londres